



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

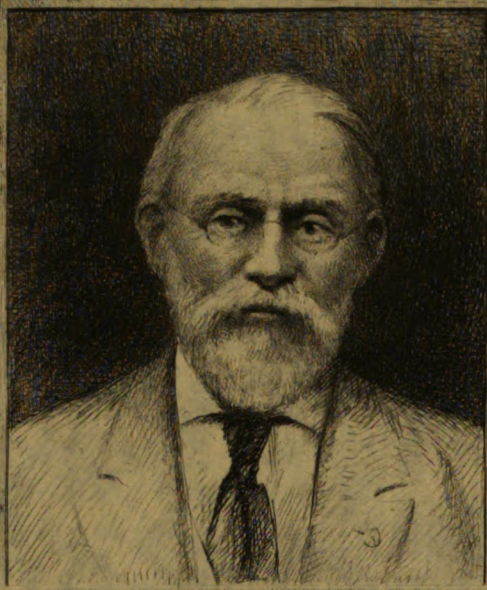
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



*Bulletin archéologique
de l'Association bretonne*

Association bretonne,
Saint-Brieuc. Classe d'archéologie 



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

1910-1911

ASSOCIATION BRETONNE

COMPTES-RENDUS

ASSOCIATION
BRETONNE

AGRICULTURE

Quarante-cinquième Session, tenue à Châteaubriant en 1904

COMPTE-RENDUS & PROCÈS-VERBAUX

Publiés par les soins de la Direction

SAINT-BRIEUC
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE-LITHOGRAPHIE RENÉ PRUD'HOMME
—
1905



Dumming
Nijhoff
2-13-28
14847

ASSOCIATION BRETONNE

Congrès de Châteaubriant

MESSE DU SAINT-ESPRIT

Le lundi 12 septembre, l'Association Bretonne a ouvert son Congrès annuel, en assistant à la messe du Saint-Esprit, célébrée à l'église paroissiale Saint-Nicolas de Châteaubriant.

Au premier rang se trouvent MM. le Comte Lanjuinais, député, Directeur général ; Comte de Palys, Directeur de la Section d'Archéologie ; Marquis de l'Estourbeillon, député, Directeur-adjoint ; L. de Villers, secrétaire général de la Section d'Archéologie ; Boby de la Chapelle, ancien préfet, Directeur de la Section d'Agriculture ; Houitte de la Chesnais, secrétaire général de la Section d'Agriculture ; Le Bihan, trésorier ; Comte de Pontbriand, sénateur ; Comte Ginoux Defermon, député ; Marquis de Bellevue, conseiller général ; Remy de Gourden, maire de Martigné ; chanoine Guillotin de Corson ; abbé Millon, Comte de Berthou, etc.

Avant de célébrer le service divin, M. le chanoine

Fabré, curé-doyen de Châteaubriant, a prononcé l'allocution suivante :

MESSIEURS,

Je suis très honoré d'être le premier à vous souhaiter la bienvenue à Châteaubriant.

Notre petite cité est heureuse et fière de vous voir aujourd'hui venir dans ses murs y tenir les assises annuelles de votre Association, et lui donner ainsi un témoignage public de sa fidélité à la cause bretonne.

Comme prêtre, je suis surtout heureux de saluer en vous des croyants. Aujourd'hui, la fausse science ne fait que trop fi de la religion ; mais vous, Messieurs, précisément parce que vous êtes de vrais savants, vous ne craignez pas de confesser que toute science vient de Dieu : *Dedit hominibus scientiam Altissimus* ; et que pour fouiller les secrets du passé comme pour résoudre les problèmes de l'avenir nous avons besoin des lumières d'En-Haut. Voilà pourquoi, ce matin, avant de commencer vos travaux vous êtes venus demander à l'Esprit-Saint de les bénir : *Emitte cœlitus lucis tuæ radium*.

Votre Association a cela de particulier qu'elle est tout à la fois jalouse du passé comme de l'avenir de la Bretagne. Vous trouverez précisément chez nous, Messieurs, une cité riche en souvenirs historiques, et une cité non moins riche en espérances ; au pied d'un vieux donjon, une ville toute moderne se livrant au commerce et à l'industrie, je m'empresse d'ajouter que vous trouverez surtout une cité chrétienne restée attachée à la vieille foi de ses ancêtres.

I

Chez nous, Messieurs, vous ne trouverez peut-être pas autant de ces vieux monuments, de ces ruines curieuses que vous êtes habitués à en rencontrer dans vos excursions à travers la Bretagne.

Cependant, en étudiant l'histoire de notre ville, en entendant les savants rapports qui sans doute vous seront présentés durant ces jours, je suis convaincu que vous n'hésitez pas à nous reconnaître le droit, quelquefois contesté par nos voisins, de nous dire de vrais bretons. L'histoire de Châteaubriant est intimement liée à celle de la Bretagne ; nos barons ont toujours pris parti pour les ducs de Bretagne, et quand la possession du trône était contestée, ils furent toujours du côté où ils croyaient être le droit.

Notre vieux donjon, bâti en face du château des puissants seigneurs de Pouancé, fut durant de longs siècles la sentinelle avancée de la Bretagne, le rempart de sa liberté, aussi le jour où il dut capituler devant l'armée française et ouvrir ses portes au duc de La Trémouille, ça en fut fait de l'indépendance bretonne. L'heure dernière du duché de Bretagne ne tarda pas à sonner. Quarante ans plus tard, en effet, il n'était plus qu'une province du royaume de France.

Vous ne trouverez pas ici, Messieurs, seulement des vestiges de la puissance de nos seigneurs, vous y trouverez aussi des preuves de leur piété ; car, comme partout d'ailleurs, on vit peu à peu s'élever à l'ombre du château de Brient, de nombreux monastères et églises. De tous ces monuments religieux il ne reste plus guère que l'antique église de Béré. Certainement, en savants archéologues,

vous aimerez à visiter, et je ne crains pas d'ajouter, à admirer ce vieux monument du XII^e siècle, si bien conservé, qui atteste encore l'opulence de son fondateur et le talent de son architecte.

Longtemps Saint-Jean de Béré fut la seule église paroissiale de Châteaubriant, il n'y avait alors ici qu'une modeste chapelle dédiée d'abord à la Sainte-Vierge et ensuite à Saint-Nicolas. Le temps a tout changé. Saint-Nicolas est devenu l'église principale, et Saint-Jean une modeste succursale. Nous n'en conservons pas moins toute notre vénération pour l'antique monument du XII^e siècle, berceau de la vie paroissiale dans notre région.

Des chapelles ou monastères anciens vous ne trouverez plus que quelques vestiges et souvent même le nom seul vous en rappellera le souvenir. Tel Saint-Michel, construit en 1204, par Geoffroy III, en mémoire de la part qu'il prit au siège du Mont Saint-Michel. — Telle la Trinité, fondée en 1252, par Geoffroy IV, en reconnaissance des bons soins que lui avaient prodigués les Pères Trinitaires pendant sa captivité à la suite de la bataille de La Massoure!

Je me contente de citer la chapelle de Sainte-Anne de la Coquerie, aujourd'hui encore, le 26 juillet, rendez-vous de nombreux pèlerins, les chapelles du Château, de Saint-André, de la Malorais, la chapelle au duc.

Mais, j'empiète sur votre terrain, je m'arrête, je ne voulais que vous montrer que vous trouverez chez nous des vestiges de la gloire aussi bien que de la foi de la Bretagne ancienne.

II

Vous êtes, Messieurs, les admirateurs du glorieux passé de la Bretagne, je vous en félicite ; mais en hommes sages

et intelligents, vous avez compris que quand on aime vraiment son pays, on ne se contente pas de se complaire dans son histoire quelque belle qu'elle soit, on songe à son présent, à son avenir. Voilà pourquoi, tout en faisant de l'archéologie, vous ne cessez d'étudier ce qui peut contribuer à la prospérité et à la richesse de notre province. Or, les philosophes, aussi bien que les économistes, ne cessent de nous le redire, la richesse d'un pays est son agriculture: « Labourage et pâturage sont les trésors du « Pérou et les mamelles de la France » répétait le sage Sully.

On raconte que, chaque année à jour déterminé, l'empereur de Chine, entouré des officiers et des princes de sa cour, en présence de tout le peuple assemblé, quitte le sceptre pour la charrue et trace de sa main royale un sillon.

Vous aussi, Messieurs, chaque année, vous vous transportez dans une ville de Bretagne, et là, par des concours habilement organisés, des récompenses accordées judicieusement, vous favorisez l'élevage. Dans des conférences très simples, tout en étant savantes, vous vous efforcez de vulgariser les meilleures méthodes de culture, les instruments agricoles les plus récents et les plus avantageux; en un mot, vous venez en aide par vos conseils pratiques aux propriétaires aussi bien qu'aux fermiers et vous faites tout ce qui peut contribuer au bien-être de l'habitant de la campagne.

A Châteaubriant vous trouverez, je l'espère, de l'écho, si je puis m'exprimer ainsi, car vous êtes au centre d'une population agricole, dans un pays d'élevage; nos magnifiques marchés hebdomadaires en sont une preuve.

Non seulement vous travaillez au bien-être de nos populations rurales, ce qui serait déjà un grand bienfait, mais

vous remédiez dans une certaine mesure à cette plaie sociale qui ronge la France et peut-être plus encore la Bretagne, la désertion de nos campagnes. En favorisant l'agriculture, vous attachez de plus en plus au sol le paysan et vous faites acte de patriotisme, acte de moralisation, acte de religion, ce dont comme pasteur je vous suis infiniment reconnaissant.

Vous faites, dis-je, acte de patriotisme. On répète sans cesse qu'en temps de guerre la victoire sera à la nation qui, à un moment donné, pourra mettre le plus grand nombre d'hommes sous les armes ; c'est vrai, mais il faut ajouter que ce sera aussi à celle qui comptera le plus d'hommes robustes. Or, le soldat robuste, n'est-ce pas principalement l'homme des champs, le fils de la ferme ? Celui qui, de bonne heure, a vécu en plein air, lutté avec les éléments, supporté les vents et la pluie du dehors, celui-là supportera mieux les fatigues militaires que le citadin. La patrie est donc intéressée à favoriser la vie rurale pour multiplier et viriliser ses soldats.

La vie des champs est, en général, propice aux bonnes mœurs. Je ne veux pas dire qu'à la campagne on ne trouve pas de tristes exemples d'inconduite, car les mœurs y sont grossières, quelquefois même cyniques ; mais ce ne sont là que des exceptions. Ordinairement les laboureurs ont les mœurs aussi simples que leurs goûts, cela tient beaucoup à l'absence de ces mille attrait qui se rencontrent à chaque pas dans les villes. Donc favoriser l'agriculture d'un pays, c'est contribuer d'une certaine manière à la conservation des mœurs des habitants.

Vous faites enfin, Messieurs, acte de religion. Votre Association, je le sais, bannit de ses discussions toute question religieuse ; aussi je prends ici le mot religion dans un sens très large. Vous admettez tous facilement que le

travail des champs est non seulement moralisateur, mais encore sanctifiant. L'agriculture est d'institution divine.

Quand Dieu eût créé Adam et Eve, il les introduisit dans un jardin délicieux qu'il leur donna à cultiver. Après leur faute, la terre désormais maudite pour eux, devint le moyen de réparer ce que leur désobéissance avait compromis. La culture des champs, la garde des troupeaux ont quelque chose d'antique et presque de divin. Dans les champs, l'air est plus pur, le ciel plus ouvert, Dieu plus accessible et plus familier, on lit son nom écrit au ciel en lettres de feu, sur la terre en lettres de fleurs. On touche du doigt son action, son intervention, son indispensable présence. L'homme qui laboure et qui sème sent qu'il n'est que l'humble collaborateur du Créateur qui arrose et qui féconde.

Ces paroles sont d'un zélé prédicateur de notre époque, j'ai cru pouvoir les faire miennes parce qu'elles expriment parfaitement l'excellence de l'agriculture au point de vue religieux.

Maintenant, Messieurs, je n'ai plus qu'à former des vœux pour la bonne réussite de votre Congrès. Puisse votre passage à Châteaubriant encourager de plus en plus les savants à étudier notre région, à en examiner et à en décrire les monuments et les ruines ; puisse-t-il donner un nouvel essor à l'agriculture et à l'élevage, procurer quelque bien-être au cultivateur ; puisse-t-il enfin à nous tous nous faire aimer de plus en plus notre chère Bretagne, et nous donner le désir de travailler à sa prospérité.

Je dépose ces vœux aux pieds du Seigneur, qu'il daigne les agréer. Qu'il bénisse la Bretagne, qu'il bénisse la France, car désormais ces deux amours de la patrie bretonne et de la patrie française n'en font plus qu'un dans tous nos cœurs !

A l'issue de la cérémonie, les Membres de l'Association Bretonne se rendirent à la sacristie pour remercier M. le Curé d'avoir bien voulu prêter le concours de son saint ministère pour appeler les bénédictions du ciel sur les travaux du Congrès.



SÉANCE SOLENNELLE D'OUVERTURE

Le même jour, 12 septembre, à 2 heures, le Congrès a tenu sa première séance dans la grande salle de la Mairie.

La séance est ouverte sous la présidence de M. le Comte Lanjuinais, député, Directeur général de l'Association Bretonne, assisté de MM. Huart, maire de Châteaubriant, et Comte de Pontbriand, sénateur. Prennent place au bureau, MM. le Comte Ginoux-Defermon, député ; Marquis de Bellevue, conseiller général ; Rémy de Gourden, maire de Martigné-Ferchaud ; Terrien, conseiller municipal, conseiller d'arrondissement ; Albert Leray, président du Comice agricole de Châteaubriant ; Frédéric Le Coconnier, premier adjoint au maire de Châteaubriant ; Comte de Pelys ; Marquis de l'Estourbeillon ; Louis de Villers ; Boby de la Chapelle ; Léon Houitte de la Chesnais ; chanoine Guillotin de Corson ; Comte de Berthou ; abbé Millon ; Le Bihan, etc., etc.

M. Huart, maire de Châteaubriant, souhaite la bienvenue en ces termes aux Membres de l'Association Bretonne.

MESSIEURS,

Vous voudrez bien m'excuser de prendre le premier la parole, car je ne suis pas orateur ; je m'entends mieux, croyez-le bien, à manier l'outil que la plume.

Très honoré et très heureux d'un devoir qu'il m'est agréable de remplir, je viens au nom du Conseil municipal et de la ville de Châteaubriant, vous souhaiter la bienvenue.

Je vous remercie d'avoir choisi cette année pour vos assises annuelles notre pays de Châteaubriant.

En Castelbriantais, aimant ma ville natale, je me réjouis du relief et de l'intérêt que donneront, pour nos monuments régionaux, vos études archéologiques.

Vos conférences et les expositions diverses de ce Congrès intéresseront vivement, j'en suis certain, les habitants de Châteaubriant.

Notre agriculture régionale appréciera votre bienveillant intérêt et, je n'en doute pas, votre Concours hippique et votre Exposition des cidres et poirés encourageront et stimuleront nos agriculteurs.

Encore une fois merci, soyez les bienvenus et comptez sur les sympathies du Conseil municipal.

Puis M. Lanjuinais prononce le discours suivant :

MESDAMES, MESSIEURS,

Fidèle aux règles établies par ses fondateurs, l'Association Bretonne se réunit, vous le savez, chaque année et à tour de rôle, dans l'un des cinq départements entre lesquels a été partagé en 1790 le territoire de notre vieux duché de Bretagne, lorsque l'Assemblée Constituante, sous le prétexte d'achever l'unification de la France, a voulu faire disparaître toutes les petites nationalités qui en formaient l'ossature et qui, sans nuire à sa cohésion, lui donnaient tant de force de résistance et tant d'originalité.

Quand il s'est agi de décider en quel endroit se tien-

drait notre Congrès de 1904, quelques membres du bureau ont essayé de nous entraîner de l'autre côté de la Loire, dans le pays de Retz où les attirait sans doute l'espoir de découvrir quelque légende inédite sur l'étrange et sanguinaire personnage qui fut, dit-on, le prototype de Barbe-Bleue. Cette opinion n'a point prévalu et j'aurais mauvaise grâce à m'en plaindre, puisque la majorité a accordé la préférence à la jolie ville de Châteaubriant où j'ai reçu, il y a trois ans, un si aimable accueil, lorsque, à la demande de mon ami, M. Bobby de la Chapelle, je suis venu y présider le concours de la Société pomologique de France. Ici, les communications sont faciles et cette considération déterminera, je l'espère, un grand nombre de nos collègues de l'Association Bretonne à se déplacer pour assister à nos séances et prendre part à nos travaux.

Les terres qui entourent Châteaubriant sont généralement fertiles et bien cultivées ; elles fourniront d'intéressants sujets d'étude à ceux d'entre nous qui s'occupent plus spécialement d'agriculture et les membres de la section archéologique trouveront dans les souvenirs de votre histoire locale si intimement liée à celle de la Bretagne tout entière, l'occasion de faire montre de leur érudition et d'élucider peut-être quelque point resté obscur. J'aimerais assez, pour ma part, à être mieux renseigné que je ne le suis sur la vie et la famille de la femme de Geoffroi de Châteaubriant, le compagnon de saint Louis qui, si elle avait été sa contemporaine, aurait pu donner à Pénélope des leçons d'amour conjugal, puisqu'elle est morte de joie en revoyant son époux, tandis que Pénélope s'est contentée de faire de la tapisserie en attendant le sien.

Cette année, nous avons retardé de huit jours la date de l'ouverture de notre Congrès pour le faire coïncider avec votre Concours agricole, dont nous avons été très

particulièrement heureux de pouvoir contribuer à rehausser l'éclat, en organisant, de notre côté, un Concours de chevaux. Nous avons vidé, à cet effet, le fond de notre caisse; mais elle n'était pas, hélas! suffisamment garnie pour nous permettre d'en supporter toutes les charges, et vous devez, comme nous, de chaleureux remerciements, d'abord à la Société des Agriculteurs de France, toujours si généreuse à notre égard, et ensuite aux Conseils généraux de la Loire-Inférieure, du Morbihan, des Côtes-du-Nord et du Finistère, qui nous ont accordé des subventions, grâce auxquelles nous pourrions récompenser convenablement les propriétaires des animaux primés. Nous en devons également à la Société pomologique de France, qui a bien voulu, elle aussi, faire coïncider son exposition toujours si intéressante, et son Concours, avec cette double fête agricole; nous en devons enfin à la Municipalité de Châteaubriant, qui nous a si bien secondés.

Le but de notre ambition serait de pouvoir, avec nos seules ressources, donner, partout où nous allons, un témoignage éclatant de notre sollicitude, à nos cultivateurs si résolument entrés dans la voie du progrès, en leur offrant, chaque année, pendant notre Congrès, un beau Concours agricole ouvert à tous les Bretons. Nous y parviendrions sans trop de difficulté, si tous ceux qui devraient faire partie de l'Association Bretonne nous envoyaient leur adhésion. J'espère que le nouvel appel que je leur adresse en son nom sera entendu et que beaucoup de nos auditeurs qui, faute de bien connaître notre Société, ont négligé jusqu'à présent de s'y affilier, demanderont à y entrer. La cotisation est des plus minimes, puisqu'elle s'élève seulement à 15 fr., payables chaque année, entre les mains de notre excellent trésorier général, M. Félix Le Bihan. Vous le voyez, c'est pour rien, d'autant plus

qu'on reçoit, en échange de ces 15 fr., les comptes-rendus de l'Association dont tous ceux qui les ont lus ont pu apprécier la valeur.

J'ajoute, avant de terminer, qu'au risque d'être traité de féministes, nous admettons dans nos rangs, et cela avec le plus grand plaisir, les dames qui veulent bien s'adjoindre à nous.

M. le Comte Lanjuinais, Directeur général, proclame le Bureau du Congrès.

BUREAU DU CONGRÈS

Président du Congrès :

M. le Comte de Pontbriand, sénateur.

Vice-Présidents :

MM. Ginoux-Defermon, Député.

Terrien, Conseiller d'arrondissement.

Huart, Maire de Châteaubriant.

le Curé-doyen de Châteaubriant.

SECTION D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE

Président :

M. le Marquis de Bellevue, Conseiller général.

Pr.-V. Agric.

Vice-Présidents :

MM. Chapron, Conservateur du Musée.
Gustave Le Ray.
Baron Gaëtan de Wisme.
de Bálby de Vernon.

Secrétaires :

MM. Alfred Riou, Instituteur libre.
A. Billand.
H. Fournier, Instituteur.

SECTION D'AGRICULTURE

Président :

M. le Vicomte de Combourg, Président des Comices
agricoles de Châteaubriant.

Vice-Présidents :

MM. Albert Le Ray.
Davost, Trésorier du Comice agricole de Châteaubriant.

Secrétaires :

MM. Villard.
Cadozel.
Guillotín de Corson.

M. Lanjuinais cède la présidence à M. de Pontbriand.

M. de Pontbriand ayant pris place au fauteuil, s'excuse d'être obligé de parler à l'improviste ; il espérait, dit-il, n'avoir à jouer qu'un rôle muet de président d'honneur ; mais puisque la présidence du Congrès comporte un rôle actif, il va rappeler aux membres de l'Association Bretonne ce qu'est le pays qu'ils honorent de leur présence.

Outre le château de Châteaubriant avec ses fortifications du ^x^e siècle et son logis Renaissance, les archéologues trouveront dans les environs bien des restes de forteresses antiques dont les débris attesteront le rôle important joué par ce pays frontière toujours prêt à repousser les envahisseurs de la Bretagne.

Il proteste contre la prétention de ceux qui contestent aux habitants du comté nantais la qualité de Bretons.

Toujours au premier rang pour recevoir le choc de l'envahisseur, ils ont tenu haut et ferme la blanche bannière semée d'hermine.

Quant aux agriculteurs, ils pourront voir que les descendants de ceux qui étaient à l'avant-garde pour la défense du territoire, savent être encore à l'avant-garde pour les progrès agricoles. Ils verront comment les landes qui entouraient les vieux châteaux-forts ont été, par un labeur incessant, transformées en champs merveilleusement cultivés qui font du pays de Châteaubriant une contrée agricole riche et prospère.

La parole est ensuite donnée à M. le Comte de Palys, Directeur de la Section d'Archéologie et d'Histoire.

MESSIEURS,

Félicitons-nous malgré tout, de vivre au ^{xx}e siècle, car deux cents ans plus tôt nous n'eussions pu tenir nos assises dans votre charmante ville et y revenir deux fois ce qui prouve que nous nous y trouvons bien et y sommes gracieusement reçus. En 1680 (31 mai) M^{me} de Sévigné qui s'en allait de Nantes à Vitré, évita Châteaubriant à cause de ses détestables chemins et vous y avez perdu un regain de célébrité, car l'aimable voyageuse eut daté d'ici une de ses lettres immortelles. Mais, hélas ! il n'en fut pas ainsi. Écoutez-la : « Nous avons trouvé les chemins de Nantes à Rennes fort raccomodés par l'ordre de M. de Chaulnes, mais les pluies ont fait comme si deux hivers étaient venus l'un sur l'autre, nous avons toujours été dans les bourbiers et dans les abîmes d'eau. Nous n'avions osé traverser par Châteaubriant parce qu'on n'en sort point ».

Et cet état fâcheux a duré bien longtemps, car en 1827, un journal, assez oublié maintenant, qui se publiait à Nantes, *Le Breton*, contient encore de désolantes descriptions de votre beau pays et de la difficulté d'y arriver, comme d'en sortir. On peut bien sans amertume se rappeler ces tristes souvenirs, lorsque l'on a, comme chez vous, donné un si prodigieux développement à l'agriculture, aux voies de communication, aux habitations confortables et élégantes, et en reportant aujourd'hui sur ce qui vous entoure vos regards justement fiers et charmés, vous écouterez peut-être avec intérêt les jugements du chroniqueur de 1827 sur le Châteaubriant d'alors : ce tableau vieux de 80 ans, est assez curieux à reproduire aujourd'hui. — Tout d'abord avec le mauvais goût de l'époque, il ne voit

rien de beau ici, même le remarquable château qu'il trouve « une résidence féodale d'une rustique simplicité ». Quant aux curieuses maisons qui subsistaient encore en grand nombre dans la ville et que nous aurons tant de plaisir à étudier, s'il en reste encore, « leurs façades bizarres » dénotent pour lui le « mauvais goût de l'époque ». Il rend justice cependant à la propreté et à l'élégance des habitants de la campagne qui, le dimanche, se mettent « au col un mouchoir artistement noué, et se couvrent d'un chapeau à haute forme ». Il trouve bien que « les femmes pourraient mettre plus de goût dans leur ajustement, mais comme partout, elles cherchent à tirer le meilleur parti des ornements locaux ; et si le désir de plaire était une preuve assurée de civilisation comme il est un sentiment naturel à leur sexe, on ne crierait point contre elles à la barbarie ». La phrase est un peu contournée, mais l'intention est aimable. Il ajoute même, et je vous prie d'admirer l'humilité du vieux Rennais qui a l'honneur de parler devant vous, il ajoute même que « tous les habitants des campagnes sont mieux mis qu'aux environs de Rennes, qu'ils se lavent à leur lever et en rentrant du travail, tandis qu'aux environs de Rennes, « on se peigne et on se lave *quelquefois* les dimanches « et les fêtes ». Permettez-moi Mesdames, de passer vite et les yeux baissés. J'aurais peur de voir si c'est encore vrai de nos jours !

Et cependant on avait dit à Nantes, à notre journaliste, par jalousie sans doute, que ce pays était « la Sibérie « du département avec ses vastes forêts et ses landes « immenses, où quelques maigres cavales errantes cherchent péniblement leur pâture, landes semées de « quelques bouquets de châtaigniers rabougris, battus sans cesse par les vents et qui dès le commencement de

« l'automne livrent aux fureurs de l'aquilon leurs feuilles « rares et flétries ». (Il me semble malgré ce style solennel, reconnaître un phénomène qui se représente partout, et qui n'est pas spécial à Châteaubriant : la chute des feuilles en novembre). Quant aux chemins, ils étaient à cette époque, pareils à ceux qu'évitait M^{me} de Sévigné en 1680. « La route royale de Rennes à Angers par Châteaubriant est impraticable et tellement défoncée que le voyageur préfère parcourir le fossé plein d'eau qui la borde plutôt que les dangereuses fondrières qui la coupent ; quant à la route de Nantes à Châteaubriant, il fallait un bateau pour ne pas se noyer en retournant à Nantes. »

De plus, pour faire ce dernier voyage, « on devait se mettre en quête d'un hardi conducteur et de courageux compagnons qui voulussent bien s'exposer aux hasards d'un périlleux voyage dont on ne pouvait prévoir la fin. » Songez, en effet, qu'à cette époque on en était encore à discuter fièvreusement les inconvénients ou les avantages du macadam, qu'on écrivait de gros ouvrages pour ou contre, et dans le même numéro du journal dont j'extrais ces détails rétrospectifs sur Châteaubriant, on explique minutieusement comme quoi ce système pourrait *peut-être* avoir du bon.

En revanche, si le pays était un peu arriéré, les habitants étaient charmants, et là, il n'y a pas eu de progrès à faire. Le chroniqueur de 1827 put en juger, car il fait un doux et aimable tableau de l'urbanité et de la grâce avec lesquelles il fut reçu.

« Ainsi, à la Sous-Préfecture et à la Mairie, nous trouvons des autorités sans morgue bureaucratique et affables « comme de simples rentiers, au tribunal des magistrats « et des avocats contemplant sans envie les triomphes « éclatants des jurisconsultes de cours royales, qui après

« avoir déposé la robe, le bonnet et la dignité de docteur, vont se réunir le soir dans leur chambre de lecture aux autres fonctionnaires publics, aux propriétaires agronomes, aux avoués, aux notaires ou aux rentiers de l'Etat. Là, les journaux de la capitale, l'agriculture et les inventions nouvelles ouvrent un vaste champ aux conversations. — La chasse, les parties de campagne, les bals champêtres, tout aussi amusants que ceux du chef-lieu du département, varient pour la jeunesse la douce uniformité d'une tranquille existence. »

Vous voyez que ce tableau ne manque pas de charme, et vous pardonnerez au journaliste ses sévérités du commencement en faveur de ce qu'il va vous dire encore.

Il a voulu coucher dans une ferme des environs, et l'intérieur de cette chaumière lui a paru un petit palais comparé à nos maisonnettes de faubourg. « C'est une propreté méticuleuse, digne de celle d'un Hollandais ; un bon feu car un paysan de Châteaubriant se chauffe aussi bien qu'un chef de bureau, un accueil cordial et charmant pour tous, et qui l'est autant pour le pauvre qui vient au même moment frapper à la porte. Car, ajoute-t-il, le pauvre si malheureux dans les villes va ici chercher sa vie, il la trouve à toutes les portes, s'assied à tous les foyers, n'est jamais éconduit, et sa misère si désolante dans les cités n'occasionne à Châteaubriant ni confusion, ni mauvais sentiments. »

On peut bien affronter l'ennui de mauvais chemins, Mesdames et Messieurs, quand au bout de son voyage on trouve un accueil pareil. On maudit tout d'abord les difficultés de l'arrivée, mais ce sentiment s'efface bien vite devant la douceur du bon accueil. Ces mœurs affables et gracieuses ont-elle causé ou ont-elles suivi le rôle important joué par l'élément féminin dans votre histoire, ou sans parler

des grandes Dames que nous saluerons au passage, on retrouve à chaque pas de charmantes légendes d'amour, racontées par mon journaliste dans le style incomparable et baroque de 1827 ?

Comme vous les connaissez mieux que moi, je ne vous les répéterai pas et ne vous dirai qu'un mot des détails pittoresques dont il orne son récit. Saviez-vous, par exemple, que la Tour d'Amour du Val de Caratel (existe-t-elle encore ?) fût bâtie par un chevalier aux yeux noirs ? Vous voyez qu'il y a 80 ans on était précis. Il avait emmené une pastourelle qui gardait ses moutons par là, en fit sa femme, puis au bout de plusieurs années la ramena dans son pays et construisit pour elle ce manoir, parce qu'elle voulait mourir « sous un vieux chêne et sur une touffe de bruyères en fleurs ! et, comme le myrthe eût été sans prix s'il n'avait été entrelacé de lauriers, il fallait bien qu'un temple consacré à l'Amour eût ses machicoulis et ses barbacanes, » ce qui vous explique pourquoi le manoir était agrémenté d'une tour crénelée.

Plus véridique peut-être est l'histoire féminine de la Cour au Roy. L'abbé Goudé l'a recueillie sans pouvoir identifier la jeune beauté blessée par le cheval de François I^{er}. Cependant le nom de Françoise Jochaud ou Juchault est encore noblement représenté en Bretagne. Là encore, je n'ai pas la prétention de vous apprendre cette histoire ; mais comme mon journaliste semble avoir vu la belle Françoise et que 300 ans avant sa naissance le journal *Le Breton*, avait, paraît-il, un reporter sur les lieux, il sera nouveau pour vous, Messieurs, de savoir que votre jeune compatriote, « belle de ses seuls attraits, ne « devait qu'à la nature tous les charmes dont elle était ornée « de grands yeux bleus naturellement levés vers le ciel (et « peut-être, je suppose, artificiellement abaissés aussi vers le

« roi), de longs cheveux blonds, dont comme une autre
« Geneviève, elle eut pu voiler mille appâts, une taille élan-
« cée, une bouche de rose, la blancheur des lys, tel était
« *sans la flatter* le portrait de Françoise. » Vous savez le
reste, le roi veut un peu trop longuement peut-être presser
la main de celle qui lui offre une couronne de lauriers, de
myrthes et de roses. Il ne retire pas sa main assez vite de
cette douce étreinte, abandonne les rênes, son cheval bondit,
renverse Françoise, et « les roses de son teint sont rem-
placées par les pâles violettes de la mort ! » Il résulta de
ceci que le roi resta dans le manoir voisin jusqu'au
lendemain pour ne partir que lorsque Françoise fut hors
de danger. Je le répète Messieurs. Je n'ai pas à vous
apprendre ces faits, vous les connaissez, je ne vous montre
qu'un modèle de littérature et de style, et je dois dire que
je le trouve le plus réjouissant du monde.

* * *

C'est maintenant que nous entrons dans l'histoire, et
dans celle de Châteaubriant on rencontre plus que partout
ailleurs la femme avec ses vertus, ses charmes et aussi ses
passions, hélas ! on y voit les scènes d'amour les plus émou-
vantes dans Sybille, les rivalités les plus ardentes autour
de Françoise de Dinan, les chutes les plus retentissantes
peut-être dans la vie de Françoise de Foix, enfin une série
d'aventures qui depuis des siècles défrayent les romans, les
chroniques, les théâtres, la musique et la poésie. Cette his-
toire, tour à tour douce et triste, tragique et mouvementée,
s'entr'ouvre tout d'abord en nous laissant voir à demi voilée
par les nuages des siècles, la délicieuse incarnation de
l'amour conjugal dans votre Sybille de Châteaubriant, mou-

rant de joie sur le cœur de son mari, inopinément revenu de la Croisade. Il est heureux pour Geoffroy II, qu'il se soit couvert de gloire auprès de Saint-Louis, et qu'il se présente à nous couvert de ce sang glorieux « qui teint les bannières fleurdelisées de France, » car sans cela, Mesdames, lui pardonnerait-on de s'être remarié, quand après avoir reçu le dernier soupir de Sybille, il devait avoir au cœur le perpétuel souvenir de la douceur et de l'amertume de ce dernier baiser.

Moins intéressante certes, est Françoise de Dinan, bien que tous les gens de mon âge aient versé leurs larmes d'enfant sur ses malheurs fictifs à la lecture du livre du V^e Walsh, ce roman du Fratricide que nous avons tous dans notre bibliothèque et où nous la voyons mourir jeune mère sous les yeux de son mari désespéré. La vérité est, qu'enlevée par lui à huit ans à cause de ses grands biens, elle en avait quatorze à sa mort. Et dire que ce roman paru en 1827, a été réimprimé en 1836, 1850 et jusqu'en 1868 ! Mais ce n'est pas pour vous raconter sa vie si connue que j'en parle aujourd'hui, c'est pour vous annoncer que le quatrième volume de l'*Histoire de Bretagne* de M. de la Borderie contiendra l'histoire de *Gilles de Bretagne*, écrite comme le savait faire l'éminent historien. Vous plaindrez toujours l'horrible mort du pauvre prince, et l'odieuse indifférence de son frère, mais vous constatarez, hélas ! que Gilles était à peu près vendu aux ennemis de son pays. Le récit de sa vie, étudiée jour par jour avec cette admirable minutie de M. de la Borderie qui semble porter dans sa tête tout l'art de vérifier les dates, nous donne le compte de ses perpétuels séjours en Angleterre (1) ; et vous jugez si nos éternels ennemis se firent

(1) Comptes de Guinot et de Jean de Vay, trésoriers de Bretagne. — A. de la Borderie, *Hist. de Bretagne*, 4^e vol., sous presse.

faute de pervertir l'esprit d'un pauvre jeune prince, très fou, très faible, très ami du plaisir, si bien que sa conduite au château du Guildo a peut-être donné naissance au proverbe de Haute-Bretagne « *Courir le guilledou* ».

Vous lirez une pièce, publiée pour la première fois, par M. de la Borderie, adressée par Gilles au roi d'Angleterre, et dans laquelle il lui offre « ses services et ses places » ses places ! aux Anglais ! « lui promettant d'obéir « à ses commandements, les regardant comme son principal seigneur à condition que s'il était exilé et forcé « de renoncer à tout autre bien, celui-ci l'entretiendrait, et « l'apanagerait ! ». (*Histoire de Bretagne*, t. IV).

On comprend maintenant pourquoi le duc se défiant de son frère lui refusait tout apanage comprenant des forteresses que Gilles avait l'inconscience de lui faire réclamer par le roi d'Angleterre, et pourquoi il fut relégué à Chantocé, aux extrémités du pays.

Devant cette dramatique histoire, il faut laisser la parole à M. de la Borderie qui termine par ces phrases éloquentes ce douloureux chapitre encore inédit :

« La pitié revient vers Gilles ; on ne voit plus que sa « jeunesse et ses malheurs : « *Res sacra miser* ».

« Et pourtant l'histoire qui est avant tout, la vérité, « la justice, ne doit point céder sans réserve à cet attendrissement. Elle doit dire que l'infortuné Gilles avait « hélas ! bien longuement, bien imprudemment provoqué « la juste sévérité de son frère et de son souverain.

« Elle doit dire surtout que la vraie cause de la perte « de Gilles, ce fut l'Angleterre. Sur sa tragique destinée « on a fait bien des drames. Il en reste un à faire, autrement vrai, autrement poignant que ceux qui se sont « produits jusqu'ici. Il faudrait le montrer le jeune prince

« avec cette chose sans cœur, sans pitié, sans conscience,
« la politique qui d'abord le couvre de fleurs et de caresses,
« le comble d'écus et de nobles à la rose, mais en même
« temps lui soutire son patriotisme et son honneur ; puis
« peu à peu, l'enveloppe, l'enlace de ses dures et vis-
« queuses tentacules de pieuvre impitoyable, puis enfin
« l'étouffe et lui casse la tête d'un coup de massue avec la
« prise de Fougères. » A. de la Borderie, *Hist. de Bre-
tagne*. Tome IV (sous presse), page 341.

Ne reconnaissez-vous pas dans ces pages, la manière dont l'illustre Mac-Aulay voulait qu'on écrivit l'histoire : A son avis, ce devait être « un mélange de philosophie et de poésie, un roman vrai capable de toucher le cœur et d'offrir à l'imagination des tableaux séduisants. C'est à elle qu'il appartient d'évoquer devant nous nos ancêtres avec leurs particularités de langage, de mœurs et de costume. »

N'est-ce pas ce que nous avons vu déjà dans les premiers volumes de cette *Histoire de Bretagne* si mouvementée, qu'on étudie scrupuleusement comme un trésor d'érudition et qu'on lit passionnément comme un roman, dont les personnages revivent devant nous avec leur grandeur, leur héroïsme ou leurs crimes, tant l'auteur a su s'identifier avec elles.

Lorsqu'après la mort de Gilles de Bretagne, Françoise de Dinan devint, à quatorze ans, veuve de ce mariage forcé qu'elle ne dut pas regretter par trop quand elle fut d'âge à comprendre qu'il faisait d'elle la troisième princesse de Bretagne, on ne s'étonnera pas que pareille héritière ne trouvât vite un époux.

L'année même de la mort de Gilles, après avoir été promise au fils du comte de Laval qui avait quinze ans, le père de ce jeune seigneur, qui en avait quarante, trouva

plus sage de la prendre pour lui-même. Elle avait tant de châteaux et de terres ! Au reste, elle semble avoir eu une bonne tête, et dès 1471, à 35 ans, on voit par ses quittances, où son mari ne paraît pas, qu'elle les administrait elle-même.

Et si nous sommes tentés de plaindre les pauvres victimes de la cupidité, celle-là au moins sut se dédommager de ces mariages sans amour, puisque, vous le savez, c'est trois mois seulement après la mort de son second mari qu'elle épousa le troisième.

Il était cependant d'une race plus considérable que celle d'un simple gentilhomme, comme on l'écrit partout, puisqu'il était, par sa mère, petit-fils d'un chevalier de la Toison d'or.

Elle avait alors cinquante ans, cette veuve si prestement consolée, et Jean de Proisy devait en avoir à peu près 30. C'est tout à fait dans l'ordre de ces mariages là.

Avidement recherchée par tous les prétendants à cause de son immense fortune, exploitée par ceux qui l'entouraient de manière à inspirer une certaine pitié, elle eut le cœur flétri de bonne heure, devint froidement une femme d'affaires politiques, et, avec elle, nous sommes bien loin des jolies légendes d'amour dont je vous parlais en commençant.

Placée malheureusement par François II auprès de ses filles, elle joua un assez vilain rôle pendant la vie de ce souverain et se mit carrément du parti des seigneurs révoltés contre lui.

Elle les reçut chez elle, à Châteaubriant en 1487, sous prétexte peut-être de chasser de Bretagne tous les étrangers qui l'obsédaient. Mais en réalité lui faisant courir par cette révolte, un aussi grand danger que les étrangers susdits.

Lorsque la paix fut rétablie, elle regagna la confiance du duc, qui en mourant mit encore son fils sous sa garde,

et son rôle ne fut pas plus beau près de l'héroïque et charmante Anne de Bretagne.

Après tous ces mariages successifs, contractés sans attendre que le corps du dernier époux fut suffisamment refroidi, nous ne sommes pas surpris de la voir aider de tout son pouvoir à l'union projetée entre le vieux sire d'Albret, laid, couperosé et chargé d'enfants, avec notre jeune et admirable duchesse.

Mais celle-là était d'un autre caractère ! Il n'y avait pas à craindre qu'elle se laissât imposer une alliance indigne d'elle. Si jeune, si isolée, entourée comme l'avait été Françoise, de personnages qui ne voyaient en elle une mine à exploiter, elle déjoua toutes les intrigues, sentit la grandeur de son rôle, montra de suite quelle voulait être et serait la maîtresse ; et que ce fut le maréchal de Rieux son tuteur, Françoise de Dinan sa gouvernante, le sire d'Albert son vieux prétendant, des princes ou des seigneurs, personne ne put se rendre maître de ce grand cœur ; et Françoise de Dinan finit par comprendre que son disgracieux protégé ne réussirait pas. Elle se fit même agréablement jouer par Dunois qui, lui ayant confié son consentement écrit, donné par faiblesse à cette union malheureuse, le rattrapa joliment sous prétexte d'en vouloir copier le texte pour en faire signer un pareil au duc d'Orléans, et ne le lui rendit point.

Et pourquoi, Mesdames et Messieurs, m'attarder encore sur Françoise de Dinan, dont l'histoire est si connue ? C'est vraiment le cas de répéter ici le vers d'Alphonse Musset :

Sans doute il est trop tard pour parler encor d'elle ?

Mais, c'est elle-même qui semble vouloir encore attirer de nouveau l'attention des Bretons, et essayer de revenir sur l'eau ou plutôt sortir de terre.

Vous savez que, tout dernièrement, en démolissant une église à Nantes, et non pas à Dinan où notre regretté confrère M. de la Villerabel a écrit quelle fut ensépulturée, on a trouvé un cercueil de plomb qu'on a cru d'abord anonyme. Après études approfondies, et examen sérieux, on a décidé que ce devait être un évêque. Allait-elle prendre place dans la triste crypte de la cathédrale de Nantes ? quelle intrusion dans cette vénérable assemblée, et quelle stupéfaction réciproque, elle de s'y voir, et les autres d'avoir à lui faire place !

Heureusement, tout est réparé, on a pris de meilleures loupes, on a regardé de plus près ; l'archéologie a eu le dernier mot, et le nom de Françoise de Dinan déchiffré sur le plomb du cercueil permettra de lui donner une dernière, paisible, et légitime sépulture, digne en un mot de son rang de princesse de Bretagne.

L'occasion est bonne, Mesdames et Messieurs, pour faire aussi revenir sur terre les restes de Gilles de Bretagne, d'autant que je suis maintenant peut-être un des seuls à connaître cette anecdote.

Il y a une trentaine d'années, un brave menuisier de Dinan fort en histoire, était passionné pour la mémoire de Gilles de Bretagne. Il avait lu le vicomte Walsh, évidemment. Vous savez que l'abbé de Boquen, Louis du Verger, après avoir réclamé noblement les restes du prince, alla les chercher solennellement avec tous ses moines et les fit inhumer dans son abbaye, en face du grand autel. Notre menuisier trouvait étrange qu'on n'eût jamais recherché ces restes dans ces ruines remarquables et pittoresques où le vandalisme enlève chaque jour quelque pierre. La statue tumulaire du prince, modestement taillée en bois, avait été transportée à Saint-Brieuc où elle est au musée. Il fallait rechercher le corps. Après une fouille consciencieuse,

l'ouvrier le retrouva en place honorable, ou crût l'avoir retrouvé. Il le fit déposer dans une pièce de sa maison, sous un catafalque avec couronne ducal et armoiries, mit, je crois, des cierges autour, et l'y garda un temps assez long pendant lequel je l'ai visité.

Hélas ! il était trop tard pour parler encore de lui ! Personne ne s'émut, personne ne pensa à vérifier l'authenticité de la découverte, et cependant on aurait peut-être dû le faire. Le sentiment respectueux de l'ouvrier était à encourager : je crois que le clergé s'effaroucha de cette exhibition, la trouva inconvenante, et comme il s'occupe généralement peu d'histoire et d'archéologie, persuada tout platement au chercheur, de faire transporter ces ossements dans quelque coin du cimetière. Si c'était vraiment le prince infortuné dont le corps revoyait ainsi le jour, n'est-il pas curieux que ce soit à Dinan dont sa femme portait le nom, qu'il ait passé ses dernières heures sur terre, et trouvé aussi lui une définitive sépulture !

* * *

Que vous dirai-je maintenant de votre troisième héroïne, Françoise de Foix, qui n'ait déjà été dit ? On a tant discuté sa vertu, on l'a niée, on l'a célébrée, et c'est un sujet trop délicat pour que je m'y arrête. Ce qui est à peu près certain maintenant, c'est que son mari n'était pas un Barbe-Bleue, qu'il ne l'a pas fait saigner aux quatre membres, et que la belle chambre dorée de votre château n'a pas été témoin de cette horrible tragédie. Cette invention de romanciers me rappelle une histoire du même genre attribuée, qui le croirait, au bon roi René d'Anjou. Ayant à se plaindre de sa femme, il l'aurait enfermée dans une

cage de fer ! Or, c'était le meilleur ménage du monde, et il suffit de voir sa bonne, grosse et placide figure, et les traits anguleux et fermes de Jeanne de Laval pour se rendre compte que celle-ci n'a pas dû se laisser faire. Or, la vérité est ceci, que le couple royal élevait dans une cage de fer un oiseau de proie ; qu'on appelait cet oiseau : la Duchesse, et que les registres de la Cour des Comptes d'Anjou relatent soigneusement le jour de sa mort (3 juin 1474), parce qu'il mangeait chaque jour « demy-quartier de mouton », ce que Jeanne de Laval eût été bien incapable de faire. Croyons donc, Mesdames et Messieurs, à la vérité de l'épithète louangeuse que François de Laval dédia à la mémoire de sa femme, bien que ce genre de littérature soit extrêmement suspect, et pour vous dire sur elle quelque chose de très nouveau, je vais, en vieil iconophile, vous parler uniquement de son rare portrait, et j'en rougis, hélas ! discuter sa beauté.

Elle est hors de doute puisque tous ses contemporains l'ont célébrée, et qu'il faut en croire François I^{er} qui s'y connaissait. Ce portrait, conservé au Louvre, fait partie de ce qu'on appelle les crayons de la Cour des Valois, collection dessinée par des peintres attitrés et attachés à la Cour. On les recueillait alors, comme nous faisons maintenant pour les photographies, et on a publié de celui-là une bonne reproduction.

Le peintre nous la montre ayant un peu passé la fleur de l'âge, mais nous fait voir un nez plutôt fort, une bouche pincée, en un mot une figure assez ordinaire, et non pas la beauté resplendissante que nous espérons admirer et que nous rencontrons dans d'autres portraits historiques, tels que la délicieuse figure de Marie Touchet, par exemple, qui fait partie de la même collection.

Après tout, si nous adoptons la théorie de Victor Cousin

sur la beauté, nous dirons que les goûts changent avec les époques, que peut-être les beautés les plus renommées du xix^e siècle paraîtront ordinaires aux amateurs du xxii^e, et veuillez écoutez M. Victor Cousin développer cette théorie à propos de M^{me} de Longueville. « La beauté étend son « prestige sur la postérité elle-même, et attache son charme « vainqueur des siècles, au nom seul des créatures privilégiées auxquelles il a plu à Dieu de la départir. Mais, « je parle de la vraie beauté : Celle-là n'est pas moins « rare que le génie et la vertu. La beauté a aussi ses « époques, il n'appartient pas à tous les hommes et à tous « les siècles de la goûter dans son exquise vérité. Comme « il y a des modes qui la gâtent, il est des temps qui en « altèrent le sentiment. Il était digne du xviii^e siècle d'inventer les jolies femmes, les poupées charmantes, musquées et poudrées, dissimulant les attraits qu'elles « n'avaient pas sous leurs vastes paniers et leurs grands « falbalas. Osons le dire, le fond de la vraie beauté comme de la vraie vertu, comme du vrai génie, c'est la force. « Sur cette force répandez un rayon du ciel, l'élégance, la « grâce, la délicatesse, voilà la beauté. »

Il est certain que les plantureuses beautés dont les portraits du siècle de Louis XIV nous ont conservé la mémoire, nous semblent quelquefois s'éloigner de notre idéal actuel, bien qu'ils semblent avoir été celui de Victor Cousin. C'est sur son autorité que je m'appuie pour oser développer des idées aussi scandaleuses sur une réputation jusqu'ici incontestée, et comme la beauté est une royauté, si en voulant diminuer celle de Madame de Châteaubriant j'ai commis un crime de lèse-majesté, il ne me reste plus qu'à demander grâce devant vous, Mesdames, et à rentrer dans un silence dont je n'aurais jamais dû sortir.

Après ce discours fréquemment souligné par les applaudissements de l'assistance, M. Boby de la Chapelle, Directeur de la Section d'Agriculture, prend la parole :

MESDAMES, MESSIEURS,

Dans nos campagnes Bretonnes, on se figure trop aisément, qu'on est arrivé au progrès suprême en agriculture, quand le taureau qui rumine à l'étable, a obtenu les premiers prix dans les concours ; quand d'intarissables laitières promènent leur nonchalance et leur appétit dans de plantureux herbages ; quand les hangars regorgent d'instruments perfectionnés, dernier genre ; quand enfin le sol a reçu d'abondantes fumures, complétées par de nombreux sacs d'engrais chimique, fournis par le Syndicat local.

Il est certain, qu'on a rempli alors toutes les conditions principales du programme qui s'impose à la direction d'une exploitation modèle.

Eh bien ! cependant, s'ils veulent augmenter, à bien peu de frais, les bénéfices déjà péniblement acquis, il y a encore un petit détail, qui ne devrait pas échapper aux cultivateurs vraiment soucieux de leurs intérêts.

Il s'agirait de rendre plus générale, dans les habitudes rurales, la pratique d'une excessive propreté, qui commencerait par se manifester d'abord sur les individus, pour s'étendre ensuite aux habitations, comme à toutes les opérations ressortissant de la ferme.

En effet, l'homme qui a assez le respect de lui-même, pour tenir sa personne d'une façon irréprochable, apporte habituellement, par instinct et par goût, les soins les plus

méticuleux à tout ce qui le touche ou l'occupe et dans la préparation de tout ce qu'il entreprend.

J'ignore, — mes notions historiques n'allant pas jusque là, — si primitivement les Namnètes, les Venètes, les Osismiens, les Curiosolites et les Redons, exerçaient la vertu dont s'enorgueillissent avec raison les Flamands d'à présent, mais nos érudits Collègues de l'Archéologie nous ont appris que les Légions de César, dans leur marche conquérante à travers la Gaule, faisaient précéder leur installation, dans un lieu quelconque, par la construction de somptueux établissements balnéaires. Ce n'est qu'après, qu'ils édifiaient dans leur voisinage les coquettes villas, où ils menaient, entourés d'un savant confort, l'existence active de soldats laboureurs.

Or, les Aborigènes, devenus Gallo-Romains par force, se conformèrent bien vite, grâce à leur merveilleuse faculté d'assimilation, aux mœurs et aux coutumes des vainqueurs. Les vestiges qui nous restent, de cette époque lointaine, permettent de supposer qu'ils arrivèrent même à surpasser leurs maîtres, dans la recherche du bien-être et de l'élégance. Ils devaient donc, se livrer comme eux, à des ablutions répétées, dans les eaux purifiantes de piscines monumentales, s'étudier à faire régner dans leurs demeures un ordre de bon aloi et professer une parfaite correction en toutes choses.

Hélas ! la grande invasion des Barbares, vint au ve siècle, anéantir cette civilisation naissante et déjà si prospère, qui s'était répandue sur les riches contrées du littoral. Ce fût partout le massacre et l'incendie et quand les Huns féroces et les Alains cupides, se retirèrent repus de sang et gorgés de butin, ils ne laissèrent derrière eux, que la mort et la ruine.

C'est alors, que les émigrants Bretons, fuyant à leur

tour devant l'invasion Anglo-Saxon, traversèrent la Manche, sous la conduite de saints moines, pour venir s'établir en Armorique, où vivaient isolés, misérables et pour ainsi dire à l'état sauvage, les tristes débris des rares familles, échappées par miracle à l'abominable carnage.

Les religieux pasteurs, qui accompagnaient les nouveaux venus, sur cette terre d'adoption, ne se bornèrent pas à développer en eux les plus hautes vertus chrétiennes et les nobles élans d'un ardent patriotisme ; prêchant aussi d'exemple, ils les encouragèrent à vivre de la vie champêtre, puis leur apprirent à défricher les forêts et à mettre ensuite le sol en valeur, en leur enseignant les grands principes de l'agriculture.

Toutefois, il est à remarquer, que s'astreignant eux-mêmes aux plus dures mortifications, ils redoutaient chez leurs paroissiens, les entraînements inhérents à la nature humaine ; aussi désireux de les en préserver, négligèrent-ils de les initier aux jouissances matérielles, pour les exhorter à conserver une rigide austérité dans les habitudes de la vie. Il semblerait même, qu'ils aient cherché à leur inculquer l'horreur du bain, comme s'ils pensaient qu'il y eût incompatibilité d'humeur, entre la pureté morale et celle du corps.

Et cependant, pourquoi la Providence nous aurait-elle donné avec tant de générosité le liquide cristal des fontaines, si ce n'était pas pour effacer, par le lavage, les flétrissures qui peuvent nous salir, ou souiller ce qui nous sert ? Car, je ne suppose pas, que ce soit uniquement pour en faire notre boisson favorite, autrement, elle n'aurait pas mis à notre disposition le pommier et la vigne, dont le rôle deviendrait alors inutile. N'oublions pas que les méchants sont buveurs d'eau !

Quoi qu'il en soit, le Breton d'aujourd'hui a bien hérité

des éminentes qualités, qui ont fait ses ancêtres si grands dans l'histoire, car il n'est pas de Province où la Foi soit aussi inébranlable qu'en Bretagne ; car la France n'a pas de soldats plus intrépides, ni de marins plus héroïques, que ceux que nous fournissons à son armée et à sa flotte ; car, comme cultivateurs et comme éleveurs, nous tenons une des premières places dans l'Agriculture nationale.

Cependant, ces sentiments élevés qui sont notre apanage et dont nos vaillants fermiers se transmettent de génération en génération le précieux patrimoine, ne seraient en rien atténués, s'ils y ajoutaient la passion du nettoyage et un goût plus vif pour le lavabo.

L'expérience a démontré que la propreté en toutes circonstances et plus particulièrement dans les procédés agricoles, jouait un rôle qui n'est pas négligeable.

Parlerais-je des soins du corps, hélas ! souvent bien sommaires au hameau ? Personne n'ignore désormais, que pratiqués avec suite, ils ont pour effet salulaire de fortifier la santé du laboureur et de lui donner une vigueur et une vitalité sans pareilles, qui lui permettent de fournir un plus puissant effort de travail et de supporter avec une profitable énergie les labeurs les plus pénibles. Et pourtant, ne nous faisons pas de vaines illusions, car il est probable qu'il coulera encore bien des pichets de cidre dans les gosiers Bretons, avant que le *tub* ne soit admis à une place d'honneur dans toutes nos fermes. Mais au moins, qu'il soit permis d'espérer, que d'ici là, la cuvette n'y sera pas traitée en inutile et qu'on n'attendra pas une ordonnance du médecin, pour avoir recours au pédiluve.

Ah ! que de malaises, que d'indispositions seraient épargnés au personnel de l'exploitation, si nos actives ménagères ne reculaient pas devant le tracas qu'occasionnent les lessives, pour les rendre beaucoup plus fréquentes !

Nous ne sommes plus au temps, où l'Infante Isabelle, baptisait de son nom, la nuance qu'un long usage imprimait sur la toile de ses dessous intimes ; et, de même que les flots immaculés des batistes éblouissantes, dont s'enveloppent les mondaines du xx^e siècle, contribuent à les rendre si troublantes, de son côté aussi, l'accorte villageoise, ne peut que gagner en séduction, quand elle laisse voir ou soupçonner sur elle, un linge d'une éclatante blancheur.

Les soins apportés à la tenue des logements, sont non moins nécessaires, car ils suppriment les germes de la plupart des maladies en assainissant les milieux où les microbes élèvent leurs colonies malfaisantes ; en outre, ils favorisent la circulation d'un air vivifiant et réparateur, qui consolide l'organisme, en reconstituant le sang appauvri et en activant le fonctionnement des poumons.

Ne doit-on pas attribuer ces terribles invasions de peste, qui dévastaient la France au Moyen-Age, à l'entassement des habitants, dans des maisons basses, humides, mal éclairées, rarement aérées, jamais balayées et encore moins souvent lavées, véritables foyers d'infection, où les êtres humains ne respiraient qu'une atmosphère saturée d'émanations méphitiques ?

En effet, que pourrait une épidémie, si elle ne rencontrait sur son chemin que des habitations aux appartements vastes et sains, où le soleil a constamment ses grandes entrées, où les lois de l'hygiène sont méthodiquement observées ? N'y trouvant que des hôtes bien constitués, d'un tempérament robuste et dès lors réfractaires à son virus, force lui sera d'aller chercher ailleurs les constitutions morbides et déprimées, sur lesquelles elle aura beau jeu, pour exercer perfidement ses ravages.

S'agit-il maintenant des animaux ? Les bâtiments qui les

abritent, ne sauraient être trop spacieux, pour que chaque bête soit assurée d'y trouver largement ses aises. Il importe que le jour puisse y pénétrer sans obstacle et l'air s'y renouveler sans cesse. Il est non moins indispensable de garnir le sol d'un pavage cimenté, ou d'une couche de béton, pour permettre aux lavages de produire leur complète efficacité, en entraînant au-dehors les matières fermentescibles. Il faudrait de plus, qu'à l'intérieur, la maçonnerie fût revêtue d'un enduit apte à recevoir, deux fois l'an, un badigeonnage antiseptique au lait de chaux crésylé.

Il n'est pas de meilleur terrain de culture, pour les bacilles de la Péripleumonie et de la terrible Tuberculose, que ces étables à l'ancienne mode, sans élévation, privées d'ouvertures, construites avec une déplorable parcimonie, où les bestiaux, agglomérés dans une enceinte trop restreinte, végètent serrés les uns contre les autres, sur un terrain détrempé par le séjour du purin qui croupit à la surface.

Et comment pourrait-il en être autrement, quand une ventilation par trop rudimentaire, en entravant l'expulsion de l'acide carbonique dégagé en abondance par tant de respirations réunies, s'oppose au remplacement de l'oxygène absorbé ? Les pauvres animaux ne peuvent pas se soustraire à l'intoxication du gaz délétère, ni à l'envahissement de leur économie par les miasmes, issus du fumier corrompu, qu'une coupable incurie, laisse s'amonceler chaque jour sous leurs pieds, en couches successives. Il ne faudrait pas chercher d'autre origine, aux épizooties ruineuses qui déciment parfois les troupeaux.

Mais la salubrité des locaux ne suffit pas, à elle seule, pour permettre de retirer de l'élevage tous les avantages qu'on est en droit d'en attendre. Il faudrait y ajouter quelque chose de plus. Aussi, serait-il à désirer, que l'on

inscrivit en gros caractères, sur le frontispice de toutes les étables : « Honni soit, qui mal y *panse*, » car le pansage, on ne saurait trop le répéter, a une importance capitale, non seulement au point de vue sanitaire, mais encore, sous le rapport du rendement de l'animal.

Telle vache, qui séjournera à longueur de jour sur sa litière, privée des soins de main, fournira à nourriture égale moins de lait et un lait moins butyreux, que si on l'épongeait tous les matins à grande eau et si chaque soir on la frictionnait vigoureusement à la brosse de chiendent.

En effet, le fonctionnement normal de la peau, contribue chez les animaux au travail de la nutrition. Or, si d'un côté, les déchets provenant de l'intérieur restent à la surface de l'épiderme, si de l'autre, les poussières extérieures s'y attachent également, il se formera un dépôt, qui si mince qu'il soit, n'en interceptera pas moins, en partie, l'évacuation des sécrétions et arrêtera la pénétration du fluide azoté à travers les pores.

On l'a si bien compris dans les pays de grand élevage, que pour rendre l'engraissement plus rapide et plus parfait, on rase le dos et les flancs des bœufs, dans le but de prévenir cette obstruction superficielle du tissu et d'empêcher le poil de servir de réceptacle aux éléments nuisibles. C'est pour le même motif, qu'au commencement de l'hiver, on fait passer les chevaux de service à la tondeuse et tout le monde sait qu'aussitôt, ils prennent un air de bonne santé, qui se manifeste par un heureux embonpoint et une généreuse ardeur.

Pourquoi donc s'abstenir de précautions si simples et si peu coûteuses, quand les résultats en sont si rémunérateurs ?

Arrivons enfin aux produits agricoles. Là encore, on ne saurait jamais trop condamner ces manipulations routinières d'une salubrité douteuse, ni répudier assez sévèrement tout

système de fabrication qui ne serait pas étroitement soumis aux règles inflexibles d'une propreté quintessenciée.

Depuis l'époque où saint Samson planta les premiers pommiers aux environs de Dol, la civilisation a marché à pas de géant, entraînant avec elle, à chaque étape, des raffinements inconnus à nos primitifs ancêtres et qui les stupéfieraient, s'ils revenaient en ce monde.

Actuellement, lors des sessions départementales, si les Préfets servaient dans leurs diners officiels, des mets vulgaires et grossièrement apprêtés, tels que ceux qui figuraient, avant l'invention de la fourchette, sur la table ducale d'Anne de Bretagne recevant les Etats, il est probable, que certains de nos élus cantonaux feraient plutôt une grimace significative.

C'est que, l'intensité des impressions sensitives, grandissant en raison directe du progrès moderne, il en résulte que le goût a acquis une plus exquise délicatesse, et cet excès de subtilité se manifeste par de nouvelles prétentions dans la satisfaction des besoins ordinaires. Le producteur doit donc en tenir compte, et par tous les moyens possibles améliorer ses produits, pour les conformer aux exigences du jour. Il leur procurera ainsi une plus value indiscutable aux yeux du client de choix, disposé à payer royalement leur supériorité.

Avec les pommes les plus riches en bouquet, en sucre et en tannin, si les fûts n'ont pas été désinfectés à fond, si les fruits n'ont pas été préservés de la pourriture, sous un abri exempt d'humidité ; si les instruments n'ont pas subi au préalable un nettoyage radical ; si le cellier n'a pas été continuellement maintenu dans un état de netteté absolue, on n'obtiendra jamais qu'un cidre détestable, plat, dur et trouble, qui rebutera l'acheteur. Tandis qu'au contraire pour peu que toutes ces conditions essentielles aient

été religieusement observées, les amateurs s'empresseront autour des tonneaux, pour se procurer, aux prix les plus élevés, cette boisson délicieuse, qui pétillera gentiment dans les verres, limpide, ambrée, excitante et parfumée.

J'en dirai autant pour le beurre. Aucun liquide n'est plus susceptible ni aussi impressionnable que le lait ; un rien l'altère et il offre aux ferments putrides un asile inviolable, où il leur est permis de pulluler à souhait.

Au moment de traire les vaches, que leur mamelle soit lavée à l'eau tiède, que les vases qui doivent renfermer la traite, soient soustraits aux mauvaises influences de toute sorte, que tous les appareils en usage soient reluisants de propreté, que la fermière en outre apporte à sa personne et à ses vêtements des attentions scrupuleuses, et, à coup sûr, il sortira de ses mains, un beurre fin, onctueux, délicat, relevé par un suave arôme de noisette, de longue conservation, qui fera le bonheur du gourmet et qu'elle lui vendra en conséquence deux fois plus cher. Autrement, sans tous ces soins, que retirera-t-elle de sa baratte, sinon une marchandise médiocre et dépréciée, bonne, tout au plus à graisser les roues des charrettes. Elle aura beau faire, le sel incorporé à profusion dans un pareil beurre, sera impuissant à le préserver de la rancissure, si âpre au palais et de cette violente impression de fort, si répugnante à l'odorat.

MESDAMES, MESSIEURS,

Les nombreux visiteurs, qui de tous les points de la France et de l'Etranger, viennent passer leur été en Bretagne, repartent émerveillés de notre beau pays.

Le spectacle grandiose et incomparable de la mer les hypnotise et les charme, soit que dans le déchainement de

sa fureur sauvage, elle lance ses lames mugissantes à l'assaut des noires falaises de granit, soit que berçante et calme, elle étale son manteau d'émeraude sur le sable doré des plages.

Dans leurs promenades à l'intérieur, s'ils se laissent envahir par la douce rêverie que leur inspire l'aspect un peu mélancolique des landes fleuries, plus loin, ils contemplent avec ravissement, les sites pittoresques et enchanteurs des riants paysages qui se déroulent devant eux.

Nos opulentes cultures, parsemées de pommiers aux fruits vermeils, nos prairies qu'émaillent de mignonnes petites vaches pie-noire ou qu'animent les gaies fantasias des poulains galopant autour de leurs mères, arrêtent et captivent leur admiration.

La mâle désinvolture et la démarche résolue de nos fiers gars, leur imposent une profonde sympathie, de même que nos gentilles Bretonnes produisent sur leur esprit une impression charmante, par les attraits d'une aimable tournure et du gracieux naturel avec lequel elles portent le seyant costume qui rappelle si fidèlement les modes d'un autre âge.

Cependant, si quelque chose devait refroidir l'enthousiasme des excursionnistes, ce serait peut-être de n'avoir pas toujours rencontré, au cours du voyage, tout le confortable désirable ; ce serait d'avoir éprouvé de pénibles déceptions, en présence de productions indigènes, laissant à désirer alors qu'elles devraient être invariablement parfaites, si une regrettable insouciance ne nuisait pas trop souvent à leur préparation ; ce serait aussi, dans le contact avec les habitudes locales, d'avoir eu quelquefois à subir les effets de certaines tendances entachées d'un naturalisme sans doute inconscient.

Mais quand règnera chez tous les Bretons ce culte fer-

vent de la propreté, dont les Provinces du Nord semblent avoir le monopole et qui tend à se répandre partout aujourd'hui, alors, quel reproche restera-t-il à nous faire ? Nous n'aurons plus rien à envier à personne et notre chère Bretagne sera décidément le premier Pays du monde.

Après ce discours, fréquemment interrompu par d'unanimes applaudissements, M. le Président lève la séance, et les deux Sections d'Archéologie et d'Agriculture se réunissent dans leurs bureaux respectifs, pour arrêter l'ordre et le programme de leurs travaux pour la durée du Congrès.



ÉLECTION DU BUREAU DE L'ASSOCIATION

Conformément aux Statuts, on a procédé en séance privée au renouvellement du Bureau de l'Association Bretonne, le dépouillement a donné les résultats suivants :

Directeur général : M. le Comte Lanjuinais, député.

Directeur de la Section d'Archéologie : M. le Comte de Palys.

Directeur adjoint : M. le Marquis de l'Estourbeillon, député.

Secrétaire général : M. L. de Villers.

Directeur de la Section d'Agriculture : M. Boby de la Chapelle.

Secrétaire général : M. Houitte de la Chesnais.

Trésorier général : M. Le Bihan.

M. Lanjuinais, tant en son nom personnel qu'en celui des autres Membres du Bureau, remercie ses collègues de cette nouvelle marque de sympathie qu'ils viennent de leur donner.

BULLETIN AGRICOLE

DE

L'ASSOCIATION BRETONNE

BULLETIN
AGRICOLE

DE

L'ASSOCIATION BRETONNE

Classe d'Agriculture

PROCÈS-VERBAUX

ANNÉE 1904

SESSION DE CHATEAUBRIANT



SAINT-BRIEUC

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE-LITHOGRAPHIE DE RENÉ PRUD'HOMME

1905

Agric.

Séance du Mardi 13 Septembre (Matin)

Président : M. ALBERT LE RAY.

Secrétaire : M. L. HOUITTE DE LA CHESNAIS.

Présents : MM. Boby de la Chapelle, Comte de Bellevue, Terrien, Riou, Le Bihan, Cadoret, Le Marié, etc.

Excusés : MM. le Vicomte de Cambourg, de la Rochemacé.

M. le Président ouvre la séance et donne la parole au Secrétaire pour la lecture d'un mémoire de M. F. Grolier, sur *les Soins curatifs et préventifs à donner aux Vignobles atteints par les Gelées de printemps*.

Ce mémoire contient des aperçus nouveaux. Il met en évidence, avec des détails particulièrement intéressants, les résultats obtenus par M. de la Rochemacé, sur son domaine de la Roche, et mérite d'être signalé à l'attention des Viticulteurs de la Loire-Inférieure.

Après un échange d'observations pratiques sur la question traitée, la réunion décide, sur la proposition de M. le Président, que le mémoire de M. F. Grolier sera inséré au *Bulletin de l'Association*, et qu'il sera attribué à son auteur une médaille de bronze.

SOINS PRÉVENTIFS ET CURATIFS

à donner à nos Vignobles

ATTEINTS PAR LES GELÉES DE PRINTEMPS

Les gelées de printemps, 1903.

Les gelées qui ont sévi sur nos vignobles, du 11 au 20 avril 1903, ont fait des ravages considérables.

D'une manière générale, dans toutes les régions de la France, le mal a été grand.

- Dans notre contrée, où nos vignes étaient déjà bien poussées, le mal a existé ; le froid a gelé les bourgeons en bourre, et, à plus forte raison, ceux qui commençaient, ou qui étaient déjà éclos.

Parmi les gelées, nous en avons de deux sortes : les gelées d'hiver qui font rarement du mal à nos vieux vignobles, ou aux jeunes qui sont bien taupinés. Ce n'est que de 15 à 20 degrés au-dessous de zéro, que la souche peut périr ; et là encore on peut toujours tailler sur les bourgeons qui sortent des vieilles souches.

Dans les vignes greffées, le mal peut être plus grand, lorsque le greffon gèle ; il n'y a alors qu'à l'enlever et greffer sur la souche américaine ; ou mieux encore, tout arracher et replanter. C'est peut-être le moyen le plus pratique et le plus économique.

Comme préservatif aux gelées d'hiver, il serait bon de butter les plants greffés, de 15 à 20 centimètres de terre, de façon à bien cacher la soudure et la greffe.

La plus terrible des gelées de notre contrée est la gelée de printemps ; gelée de 5 à 6 degrés au-dessous de zéro, qui a

atteint en 1903 jusqu'à 7° au-dessous de 0. Le vigneron a de la peine à lutter à 2 ou 3 degrés au-dessous de 0 ; mais au-dessus on peut dire que la lutte est impossible : sans pour cela jeter le manche après la cognée, il ne faut pas se décourager, les viticulteurs pourront, dans bien des cas, non pas réparer complètement le dommage causé, mais tout au moins préparer une bonne charpente pour l'année suivante, et même restreindre les pertes de l'année.

Prenons nos vignobles par le début, et examinons le mal et les remèdes. Avec les gelées de printemps à 5 ou 6 degrés de froid, les bourgeons sont tués sans recours, à 2 ou 3 degrés les tissus résistent, mais le dégel, le rayonnement du soleil, peuvent tuer les bourgeons.

Les gelées blanches ne se produisent pas quand le ciel est couvert, c'est le rayonnement solaire qui les provoque et occasionne la brûlure des bourgeons sur lesquelles la rosée se condense.

Les gelées de printemps font tort aux vignes taillées trop tôt, trop travaillées à l'époque critique, ou envahies par les herbes, ou voisines des cultures herbacées.

Les labours précoces activent la végétation, entraînent le développement de la vigne, et, par suite, les gelées tardives amenèrent le désastre de 1903.

Pour éviter les herbes de printemps, il ne faudrait butter la vigne que fin octobre, après un bon hersage ; cela permettrait de ne pas avoir d'herbes au printemps (ou peu) et, par conséquent, la gelée porterait sur le sol directement, et n'entreliendrait pas l'humidité, qui pourrait nuire à la vigne.

Les gelées ne se font sentir que vers le lever du soleil ; les jeunes bourgeons pleins de sève, étant recouverts de gelée blanche, sont grillés par la décomposition immédiate de la gelée aux premiers rayons du soleil, comme je l'ai dit plus haut. Il n'y a pas de gelée lorsque le ciel se couvre au lever du soleil.

Les différents moyens employés, pour paralyser, ou atténuer

les effets des gelées, sont nombreux ; mais peu sont pratiques et efficaces. 1^o Les nuages artificiels, 2^o les abris contre le froid, coûteux et peu pratiques.

Les nuages artificiels peuvent être employés, mais ils donnent lieu à bien des mécomptes, ils sont limités aux gelées faibles et aux grandes exploitations.

Il faut pour cela établir, dès qu'arrive la période critique pour nos vignobles, des amas de genêts, de branchages recouverts de feuilles mortes, de foin mouillé, capables de répandre une fumée épaisse. La fumée ne produisant un salutaire effet qu'à la condition qu'elle soit épaisse, même opaque, de façon à éviter le rayonnement solaire sur les bourgeons enveloppés de gelée blanche. S'il vente un peu fort, la fumée se dispersant promptement, ne porte pas assez d'ombrage sur les bourgeons, et le rayonnement solaire reparait, et brûle les dits bourgeons.

Les vignerons qui ont l'intention de faire des nuages artificiels, devraient se syndiquer : 1^o pour que la dépense soit moins forte ; 2^o ils seraient plus à même de veiller à la température ; 3^o les nuages seraient beaucoup plus nombreux ; 4^o se munir d'un thermomètre de précision, et dès qu'ils le verraient descendre, donner l'alarme, et se mettre à l'œuvre. De 3 à 8 heures du matin, voilà le moment le plus à craindre, celui où les vignerons doivent veiller avec le plus de soin.

Non seulement on peut utiliser feux de bois, herbes et feuilles mouillées, mais les matières résineuses sont employées avec succès ; en établissant autour des clos, des foyers distants de 15 à 20 mètres et d'autres parallèles à 100 mètres à l'intérieur, en s'assurant bien de la direction du vent, avec un nombreux personnel, on peut faire quelque chose. Les chaudrons et les marmites ou récipients sont pratiques, car ils sont transportables remplis de goudron, et faciles à éteindre en les couvrant hermétiquement.

Au moment des gelées de 1903, à Port-Saint-Père, à Saint-Mars de Coutais, différents viticulteurs ont obtenu des résultats appréciables, après avoir fait des nuages artificiels.

On peut encore atténuer l'effet des rayons du soleil en saupoudrant de poudres blanches, chaux ou plâtre, les bourgeons susceptibles d'être atteints par les gelées. Tous les ans à (Bel-air) Port-Saint-Père, ce moyen est employé et réussit très bien.

Il est à remarquer que le refroidissement diminue à mesure que l'on s'élève, et qu'à partir de 1 mètre au-dessus du niveau du sol, les effets de la gelée sont nuls.

Dans la commune de Saint-Même, et aux environs, des vignes délaissées n'avaient pas été taillées, ni béchées l'année précédente, elles avaient leurs sarments en l'air, avec des bourgeons très développés aux extrémités, ces tiges ont été peu atteintes, ces bourgeons vigoureux n'avaient pas de mal.

Ceci indique un véritable remède. Dans les vignobles où on emploie la taille *Royat*, les vignes sur fil de fer ont beaucoup moins de mal que celles sur souches basses ou à gobelets.

Dans nos contrées, les pieds devraient être à 40 ou à 50 centimètres au-dessus du sol, et il conviendrait d'éloigner les sarments le plus possible du terrain, pendant la saison critique, pour les rabaisser ensuite lors de la maturité des raisins.

Pour les terres exposées aux gelées printanières, choisir des cépages tardifs, mais faire en sorte que ces cépages puissent mûrir leurs fruits, avant les froids de l'automne, et soient résistants aux maladies cryptogamiques. Ou encore, un cépage dont la deuxième pousse, en cas d'accidents, donne des fruits. *Le 4405, le Fréau, le Limberger vinifère, le Pinot Meunier*, débourent tard, mûrissent assez bien leurs fruits, mais les raisins sont petits, et la production insuffisante.

Les badigeonnages contre l'antrachnose, au sulfate de fer, ou à l'acide sulfurique, retardent la végétation de huit jours.

Dans les terrains de plaine, on doit choisir un greffon précoce, dont les secondes pousses soient fertiles, et comme porte-greffe un plant ayant beaucoup de vigueur, par exemple *l'Aramon Rupestris, 1 et 2, le 1902, le Rupestris du Lot*, mais il faut l'écarter si le terrain est trop humide.

Ces plants seront conduits à *la Royal*, avec des cordons de 0^m,50 ou 0^m,60 au-dessus du sol, et la branche principale de 1^m,50 au moins.

Après la taille, relever dans une position demi verticale ; dans ce cas les yeux seront à hauteur convenable de terre, le rayonnement s'exercera dans un sens oblique ; l'air froid coulera sur le sarment, comme sur un coteau.

En Auvergne, on le laisse ainsi jusqu'en mai ; ici jusqu'en avril, après l'époque critique, mais avoir bien soin d'éviter de briser les pousses en rabaisant sur le fil de fer. M. de la Roche Macé, à Couffé (Loire-Inférieure) l'a employé, a très bien réussi, avec des frais peu importants.

Pour la taille *Guyot*, le couchage de la branche à fruits peut être retardé jusqu'après les dernières gelées ; on peut ébourgeonner les trois ou quatre bourgeons qui se trouvent à l'extrémité du sarment, pour éviter la fatigue du pied, et faire rester de ce fait la sève aux bourgeons moins développés.

La taille longue est donc un remède préservatif, efficace contre les gelées ; car les bourgeons débourent les uns après les autres, en commençant par l'extrémité, et les bourgeons près de la souche sont comme endormis, tandis qu'avec une taille courte, les bourgeons partent tout d'un coup des coursions.

Après les gelées, il ne faut pas s'abandonner ni se précipiter trop fort à la *retaille*. Si la taille est courte, il ne faut jamais y toucher ; à la taille *Guyot*, supprimer les bourgeons gelés de la grande branche, mais il faut conserver la branche entière.

Une dose de fumure au nitrate de soude, pour faire sortir les seconds bourgeons, mais pas trop forte, à cause de l'aouètement du bois, et surtout ne pas négliger les façons culturales de la vigne.

La partie la plus importante, après les mesures contre la gelée, c'est l'ébourgeonnage, car il faut ménager la récolte future, et celle des années à suivre.

S'il y a beaucoup d'yeux, la tâche est difficile ; il faut ébour-

geonner dans tout le cours de la végétation, ne laisser sur les ceps que les pousses les mieux placées, en nombre proportionnel à la vigueur du pied.

Pour l'ébourgeonnage, ne pas trop se presser, ni trop s'attarder, mais choisir le moment propice, précis, attendre que la vigne soit entrée dans une nouvelle végétation, pour bien voir le mal, et commencer par les vignes les plus exposées à la chaleur.

Ne pas retailler dès le début, il peut exister des bourgeons indemnes de gelée, endormis, et si cette retaille était faite trop tôt, il pousserait des bourgeons adventifs, non productifs, qu'il faut éviter et supprimer par un ébourgeonnage sérieux.

Si, dans une gelée, la branche charpentière est atteinte, il faut enlever tous les gelés, pincer les extrémités de ceux qui restent, à 0 m,35 ou 0 m,40 de longueur, enlever les pousses inutiles, laisser les bourgeons utiles à la taille et au fruit, en favoriser le développement en rognant les dites pousses. Il faut aussi procéder à l'enlèvement des vrilles, qui poussent au détriment du bois et des fruits.

En 1896, M. de la Roche Macé, grand viticulteur sus-nommé, a préservé, pendant 2 jours de suite, 5 hectares de vigne, d'une gelée de 30 au-dessous de zéro, lorsque toutes les vignes à côté étaient détruites, par le procédé du relèvement des cordons.

Si les bourgeons des cordons coursonnés sont radicalement détruits, il faut, sans attendre, retailler de suite, et ne laisser aux jeunes rameaux qui portent grappes qu'une certaine longueur.

S'il n'y a que les têtes de gelées, ne pas retailler du tout.

Un moyen infailible, mais peu pratique, contre les gelées, serait la submersion du vignoble. Sur les bords du lac, il y a des vignes qui baignent tous les ans, même jusque dans le mois de mai ; le phylloxéra y a fait peu de progrès, et elles ne gèlent pas souvent. La pointe des sarments pousse très tôt, mais les bourgeons cachés dans l'eau sont tardifs, poussent tard et se trouvent préservés des gelées.

Dans la région, il y a encore quelques vignes (plants français) qui, malades du phylloxéra, poussent encore assez vigoureusement. Cela tient à ce qu'elles ont été toujours très bien cultivées, fumées au nitrate de soude. Beaucoup trop de propriétaires ou vigneronns ont abandonné trop tôt nos vignes malades.

Ce n'est que par le travail que nous arriverons à conserver la richesse de notre pays et on peut dire sans crainte : *Nul bien sans peine.*

F. GROLIER,

*Instituteur à Saint-Même. Lauréat de la
Société d'agriculture de la Loire-Infé-
rieure. Lauréat du Syndicat pomolo-
gique de France.*

Communication est donnée ensuite d'un mémoire de M. Ch. Guffroy, Ingénieur-agronome à Paris, sur l'*Emploi des Engrais en Bretagne.*

Le mérite exceptionnel de ce travail attire de suite l'attention de la réunion, qui décide de décerner à son auteur une médaille de vermeil.

Estimant, en outre, que ce mémoire, complet au double point de vue théorique et pratique, peut rendre aux agriculteurs bretons les plus grands services, la réunion décide qu'il sera inséré au Bulletin et qu'en outre une publication spéciale en sera faite, pour former une brochure destinée à la propagande.

L'autorisation nécessaire à cet effet sera demandée à M. Ch. Guffroy.

L'EMPLOI DES ENGRAIS

EN BRETAGNE

*Ared a-dreñz, ared a hed,
Tempzed kañr hag é pó éd (1).*

D'abord employés avec timidité, et même parfois avec crainte, les engrais chimiques sont actuellement entrés couramment dans la pratique agricole. Les deux théories opposées : l'ancienne, celle de l'emploi exclusif du fumier ; la nouvelle, celle de son remplacement par les engrais artificiels, se sont fondues en une théorie féconde : celle de l'emploi simultané du fumier et des engrais chimiques, les seconds venant compléter le premier.

Déjà, grâce à cette conception, des régions entières de notre pays ont été complètement bouleversées, la prospérité succédant à la médiocrité, la culture intensive à la culture pauvre. Si la Bretagne marche déjà dans cette voie, il n'en est pas moins vrai qu'il y reste encore beaucoup à faire. L'emploi des engrais de toute nature est une opération beaucoup plus délicate qu'on ne le croit généralement, si l'on veut qu'elle soit fructueuse. Ce n'est qu'en opérant de façon rationnelle, sur des bases établies scientifiquement, en alliant la théorie et la pratique, qu'on peut espérer réussir complètement. Le but du présent travail est de poser ces bases, absolument indispensables.

Pour fumer ses terres de façon rationnelle, il faut tenir compte à la fois :

- (1) Charruez en travers, charruez droit,
Fumez beaucoup et vous aurez du blé,

1^o De la nature géologique du terrain, de sa constitution physique, de sa composition chimique ;

2^o De la nature de la culture, de ses exigences au point de vue des matières fertilisantes ;

3^o Des propriétés et qualités des engrais dont on peut disposer ;

4^o Des conditions économiques.

Nous étudierons donc successivement, à ces divers points de vue :

Les terres de la Bretagne ;

Les cultures de la Bretagne ;

Les engrais naturels et artificiels (engrais chimiques) ;

L'achat des engrais et leur emploi.

I

Les terres de Bretagne.

La meilleure classification que l'on puisse faire des terres agricoles est incontestablement, ainsi que l'a démontré notre savant maître Risler, celle qui tient compte de leur origine : c'est une classification géologique. Les affinités sont ainsi respectées, et toutes les terres appartenant à une même formation géologique, ou en dérivant, présentent des propriétés physiques et chimiques communes, et, par suite, des plus importantes à connaître.

Après avoir mis de côté les roches se présentant sous forme de filons, de lentilles de peu d'importance, et s'intercalant dans les divers terrains : Diorite, Diabase, Eurite, Serpentine, Porphyres quartzifères, Amphibolite ; on peut ainsi grouper les diverses formations géologiques bretonnes, en commençant par les plus anciennes pour aboutir aux plus récentes :

A. Terrains primitifs.

1. Granite, comprenant Granitite (à mica noir) et Granulite (à mica blanc).

B. Terrains cristallophylliens.

2. Gneiss et Micaschistes.

C. Terrains sédimentaires.**3. Terrains primaires.****a. Silurien.**

α. Cambrien.

β. Ordovicien.

γ. Bohémien.

b. Dévonien (Rhénan).**c. Permo-carbonifère.**

α. Carbonifère.

β. Houiller.

4. Terrains secondaires.

Crétacé (Cénomanién).

5. Terrains tertiaires.**a. Eocène (Lutétien).****b. Oligocène (Stampien-Aquitanién).****c. Miocène (Helvétien).****d. Pliocène (inférieur et supérieur).****6. Terrains quaternaires.**

Alluvions anciennes.

7. Terrains modernes.

Alluvions récentes.

Ces diverses formations géologiques ont d'ailleurs des étendues très variables, et au point de vue pratique on doit avant tout considérer :

Le Granite, le Gneiss, le Cambrien, l'Ordovicien, le Dévo-

nien, le Carbonifère et le Pliocène supérieur, soit seulement sept étages sur dix-sept.

Chacun des cinq départements bretons ne comprend d'ailleurs pas toute la série des étages ; on peut résumer ainsi leur constitution géologique :

Côtes-du-Nord : Granite, Gneiss, Cambrien, Ordovicien, Dévonien, Carbonifère, Helvétien, Pliocène supérieur, Alluvions anciennes et modernes.

Finistère : Granite, Gneiss, Cambrien, Ordovicien, Bohémien, Dévonien, Carbonifère, Houiller, Pliocène supérieur, Alluvions modernes.

Ille-et-Vilaine : Granite, Gneiss, Cambrien, Ordovicien, Bohémien, Dévonien, Houiller, Oligocène, Helvétien, Pliocène supérieur, Alluvions anciennes et modernes.

Loire-Inférieure : Granite, Gneiss, Cambrien, Ordovicien, Bohémien, Dévonien, Carbonifère, Houiller, Cénomanienn, Lutétien, Oligocène, Helvétien, Pliocène supérieur, Alluvions anciennes et modernes.

Morbihan : Granite, Gneiss, Cambrien, Ordovicien, Bohémien, Dévonien, Pliocène inférieur et supérieur, Alluvions modernes.

Nous allons passer maintenant en revue ces divers terrains en insistant tout particulièrement sur les sept étages qui occupent le plus de superficie, et en nous plaçant surtout — pour ne pas dire exclusivement — au point de vue des propriétés agricoles des sols dérivant de ces formations géologiques.

Le granite et le gneiss jouissant de propriétés à peu près identiques, peuvent être considérés ensemble. Ils donnent naissance à des terres à réaction acide, qui manquent de trois importants principes de fertilité : l'acide phosphorique, la chaux, l'azote. Par contre, ces sortes de terre sont abondamment pourvues de potasse. Dans de semblables sols on pourra

donc se passer presque toujours d'engrais potassiques dont l'emploi serait inefficace et par suite onéreux (bien que quelquefois la potasse du sol soit peu active et nécessite par suite l'apport d'engrais), mais on ne devra pas négliger la fumure azotée, et surtout la fumure phosphatée (apportant à la fois acide phosphorique et chaux). Ces terrains étant acides, ainsi qu'on le voit d'ailleurs facilement en examinant leur végétation calcifuge, on devra éviter de leur apporter des engrais également acides, et avoir toujours recours à des engrais basiques, complétés par des amendements calcaires.

Le cambrien est formé de phyllades et de schistes ; l'ordovicien, de schistes et de grès ; le bohémien, de schistes et de calcaires plus ou moins siliceux. Grès et phyllades ont besoin à la fois d'acide phosphorique, chaux, potasse et azote, c'est-à-dire en somme d'une fumure complète ; les calcaires nécessitent acide phosphorique, potasse et azote ; les schistes, acide phosphorique, chaux, azote et souvent potasse.

Le dévonien comprend également des schistes, des grès, des calcaires, que l'on traitera respectivement comme indiqué ci-dessus.

Il en sera de même pour les calcaires, grès et schistes du carbonifère et du houiller.

Le cénomanien fournit des sols calcaires (d'ailleurs de très faible surface) nécessitant acide phosphorique, potasse et azote.

L'éocène donne des terrains dérivant de ses calcaires, sables, grès et argiles, demandant à être traités différemment les uns des autres : dans les sables et grès, on apportera les quatre éléments ; la chaux sera inutile dans les calcaires, la potasse dans les argiles.

Dans l'oligocène, les calcaires et les argiles seront traités respectivement comme indiqué plus haut.

Les sols provenant des faluns du Miocène, n'ont besoin que d'acide phosphorique, de potasse et d'azote.

Suivant que l'on aura à s'occuper de sables ou d'argiles du Pliocène, on apportera les quatre éléments, ou l'on se dispensera de l'emploi de la potasse.

Les terrains d'alluvions sont toujours riches à leur origine, et des plus fertiles. Mais, la culture a presque toujours oublié de leur restituer les principes fertilisants exportés par des récoltes épuisantes, et actuellement ils ont toujours besoin d'acide phosphorique, souvent de chaux et d'azote, parfois de potasse.

Comme on le voit par cette rapide énumération, les terres de Bretagne appartiennent suivant leur origine :

Au groupe des terres fortes, nécessitant acide phosphorique, chaux et azote.

Au groupe des terres calcaires, demandant acide phosphorique, azote et potasse.

Au groupe des terres légères, exigeant toujours acide phosphorique, chaux et azote, à compléter par de la potasse lorsqu'il s'agit de sols ne dérivant pas du granite et du gneiss.

Chaque fois que l'on veut fumer une terre provenant d'un défrichement de lande ou de tourbière, un terrain gagné sur la mer, se rappeler que tous ces sols sont riches en azote organique, et qu'il suffit par suite de leur apporter toujours de l'acide phosphorique et de la chaux (cette dernière rendant l'azote naturel assimilable), quelquefois de la potasse.

Si l'on veut résumer ce rapide aperçu sur les terrains bretons, on peut dire :

1^o Que tous ont besoin d'acide phosphorique.

2^o Que la plupart ont besoin de chaux et d'azote.

3^o Qu'une faible partie seulement nécessite l'apport de potasse.

Le cultivateur breton doit donc apporter tous ses soins à la fumure phosphatée de ses terres (apportant acide phosphorique et chaux), ne pas négliger leur fumure azotée, et ne s'occuper qu'accessoirement de l'apport de potasse par les engrais.

II

Les Cultures de Bretagne.

Si se basant sur la statistique officielle des 5 départements bretons on établit les superficies occupées par les diverses cultures, on obtient :

1^o Céréales. — 1.288.111 hectares.

Le maximum de surface est dans l'Ille-et-Vilaine.

Les céréales suivantes occupent plus de 100.000 hectares :

le blé	500.548 hectares.
l'avoine	287.063 —
le sarrasin	284.942 —
le seigle	121.833 —

On cultive en outre l'orge, le méteil, le millet (Loire-Inférieure et Morbihan), le maïs (Morbihan).

2^o Prairies naturelles et herbages. — 428.917 hectares.

Le maximum de surface est dans la Loire-Inférieure.

3^o Prairies artificielles. — 127.935 hectares.

Le maximum est également dans la Loire-Inférieure.

La culture dominante est celle du trèfle (96.244 hectares).

4^o Pommes de terre. — 116.081 hectares.

Le maximum de surface est dans les Côtes-du-Nord.

5^o Fourrages annuels. — 68.214 hectares.

Le maximum est dans l'Ille-et-Vilaine.

6^o Racines fourragères (Betteraves surtout). — 65.579 hectares.

Maximum également dans l'Ille-et-Vilaine.

7^o Vigne. — 28.310 hectares.

Cultivée seulement dans le Morbihan et la Loire-Inférieure, avec maximum de surface dans ce dernier département.

8° Plantes industrielles. — 14.831 hectares.

Le maximum de surface est dans les Côtes-du-Nord.

Deux cultures seulement occupent plus de 1.000 hectares :

le lin 6.958 hectares.

le chanvre 6.308 —

On fait en outre du Colza, du Tabac et de la Navette.

9° Légumineuses. — 2.723 hectares.

Le maximum est en Loire-Inférieure et une seule culture occupe plus de 1.000 hectares : c'est celle des haricots, avec 1.098 hectares.

Chacune des plantes cultivées en Bretagne possède, spécifiquement, une composition chimique qui lui est propre, et prélève par conséquent une quantité d'éléments nutritifs qui la caractérise. Si donc nous établissons le bilan des exportations de principes fertilisants entraînés par les diverses cultures, nous trouverons des chiffres très différents. Voici pour les principales cultures l'exportation relative à un hectare et à une bonne récolte :

Culture	Récolte	Azote	Ac. phosph	Potasse	Chaux
Blé.	25 h.	63*5	27*00	33*5	13*00
Avoine.	40 h.	50 4	20 00	40 8	14 00
Sarrasin.	25 h.	41 4	12 7	31 3	39 7
Seigle.	25 h.	50 1	26 2	46 00	17 00
Orge.	25 h.	38 1	17 00	33 8	10 00
Prairie naturelle	6.000 k.	78 6	21 00	96 00	46 2
Trèfle (2 coupes)	8.000 k.	160 00	44 8	156 00	153 6
Luzerne (3 cps)	10.000 k.	200 00	51 00	152 00	288 00
Pomme de terre	20.000 k.	87 3	40 7	126 00	27 3
Better. fourr.	30.000 k.	99 00	36 00	193 5	37 5
Vigne (50 hl.)	—	38 50	9 75	26 15	92 25
— (100 hl.)	—	47 00	13 50	34 90	97 00
Lin.	5.000 k.	41 6	27 2	50 2	38 00
Chanvre.	3.000 k.	50 00	43 00	65 00	152 00

En nous basant sur ce tableau, examinons les exigences

relatives des diverses récoltes en chacun des principes fertilisants :

Azote. — Pour cet élément, nous ferons abstraction des cultures de légumineuses et des prairies naturelles. Les premières, grâce aux bactéroïdes existant dans les nodosités de leurs racines, fixent l'azote atmosphérique, et se suffisant à elles-mêmes ne nécessitent pas l'intervention du cultivateur pour leur nutrition azotée. Dans les prairies naturelles, il y a deux sources d'azote : les légumineuses qui doivent y exister en importante proportion, et les débris végétaux qui s'accumulant à la surface du sol y forment une importante réserve d'azote organique qu'il suffit de faire nitrifier au moyen d'un apport d'engrais basique ou de chaux.

Les autres cultures se classent ainsi :

I. Fortes exigences :

1. Betteraves fourragères.	99 ^k 0
2. Pommes de terre	87 3

II. Exigences moyennes :

3. Blé	63 5
4. Avoine	50 4
5. Seigle	50 1
6. Chanvre	50 0
7. Vigne (100 hl.)	47 0
8. Lin	41 6
9. Sarrasin	41 4
10. Vigne (50 hl.)	38 5
11. Orge	38 1

Le cultivateur n'aura d'ailleurs jamais à se préoccuper de restituer tout l'azote exporté étant donné que dans le sol lui-même, par suite de phénomènes microbiologiques, il y a production constante d'azote assimilable, provenant de l'atmosphère et des débris organiques.

Acide phosphorique. — Cet élément, dont l'apport doit être particulièrement abondant, non seulement pour remplacer les exportations, mais encore pour enrichir le sol, donne lieu au classement suivant :

I. Fortes exigences :

1. Luzerne	51 00
2. Trèfle	44 8
3. Chanvre	43 00
4. Pommes de terre	40 7
5. Betteraves fourragères	36 00

II. Exigences moyennes :

6. Lin }	27 2 }
7. Blé }	27 00 }
8. Seigle	26 2
9. Prairie naturelle	21 00
10. Avoine	20 00
11. Orge	17 00

III. Faibles exigences :

12. Vigne (100 hl.)	13 5
13. Sarrasin	12 7
14. Vigne (50 hl.)	9 75

Il convient dès maintenant de remarquer que les cultures devant occuper le même terrain une longue série d'années (Prairies naturelles et Vignes) seront à traiter d'une façon toute spéciale. L'année de leur mise en valeur, de leur création ou de leur plantation, il sera toujours avantageux de faire une très forte fumure phosphatée, de façon à créer dans le sol une réserve d'acide phosphorique ; les deux années qui suivront, tout en diminuant progressivement la dose, on fera de fortes fumures, pour ne donner la dose d'entretien qu'à partir de la troisième année.

Potasse. — On classe de même :

I. Fortes exigences :

1. Betteraves fourragères	193*5
2. Trèfle	156 00
3. Luzerne	152 00
4. Pommes de terre	126 00

II. Exigences moyennes :

5. Prairies naturelles	96 00
6. Chanvre	65 00
7. Lin	50 2

III. — Faibles exigences :

8. Seigle	46 00
9. Avoine	40 8
10. Vigne (100 hl.)	34 9
11. Orge }	33 8 }
12. Blé }	33 5 }
13. Sarrasin	31 3
14. Vigne (50 hl.)	26 15

Il ne faut pas oublier que la majeure partie des terres bretonnes contiennent assez de potasse pour qu'il soit inutile, et non avantageux, d'en apporter. Ce n'est que dans les sols dérivant des calcaires, des sables et grès, de quelques schistes — c'est-à-dire en somme dans de rares cas — que l'emploi d'engrais potassiques sera nécessaire et avantageux.

Chaux. — Cet élément, qui manque à presque tous les sols bretons, étant apporté en même temps que l'acide phosphorique par les engrais phosphatés, il est inutile de nous appesantir à son sujet. Mais il convient de faire remarquer les très fortes exigences de certaines cultures :

Luzerne	288 ^k 0
Trèfle	153 6
Chanvre	152 0

Ce n'est donc qu'à condition de phosphater ou de chauler énergiquement qu'on pourra espérer réussir ces cultures.

Il est 4 groupes de cultures que nous avons laissés dans l'ombre jusqu'alors :

- les cultures fruitières (comme le pommier) ;
- les cultures forestières ;
- les cultures potagères ;
- et les cultures florales.

Les exigences en éléments nutritifs de ces cultures sont, en l'état actuel de la science, très mal connues. On a publié peu de chiffres, et ils ne concordent guère. Mieux valait donc s'abstenir de les reproduire. Mais, par contre, on ne saurait trop insister sur ce fait trop méconnu : au même titre que nos autres récoltes, ces cultures nécessitent l'apport d'éléments fertilisants si l'on veut augmenter et améliorer leurs produits, si l'on veut en tirer tout le bénéfice possible.

III

Amendements et Engrais.

Bien que le cultivateur désigne d'une façon générale sous le nom d'engrais tout ce qu'il apporte au sol pour en augmenter la fertilité, il convient de distinguer très nettement deux grands groupes parmi ces matières :

- les amendements, correctifs des propriétés physiques, chimiques, ou physiologiques du sol ;
- les engrais, aliments des plantes.

Le maërl, le traëz, la tangué, la chaux, le plâtre, sont des amendements ; le fumier est à la fois engrais et amendement ; le nitrate, les phosphates, les scories, sont des engrais.

On peut classer ainsi tous ces produits, que nous examinerons dans le même ordre :

Amendements calcaires.	{	marins	{	Maërl.		
				Traëz.		
		terrestres	{	Tangue.		
				Chaux.		
			{	Plâtre.		
Engrais naturels.	{	marins	{	Goëmons.		
				Engrais	{	Ajonc.
		terrestres	{	verts.	{	Plantes cultivées.
				Résidus	{	Fumier et purin.
				de ferme.	{	Marc de pomme.
Engrais chimiques.	{	Azotés	{	Sulfate d'ammoniaque.		
				Nitrate de soude.		
		Potassiques	{	Chlorure de potassium.		
				Sulfate de potasse.		
				Kaïnite.		
		Phosphatés	{	Noir animal.		
				Phosphates naturels.		
				Superphosphates.		
				Phosphate précipité.		
				Scories.		

Après avoir décrit les propriétés de ces divers engrais, leur composition, leur mode d'emploi, leurs fraudes et leur mode d'achat, nous donnerons un certain nombre de résultats d'expériences, groupés par nature géologique de terrain, et répartis entre les divers départements bretons, montrant tous les bénéfices que l'on peut obtenir — dans les différentes cultures — par un emploi rationnel des engrais.

A. Amendements calcaires.

Nous avons vu précédemment que la plupart des terres bretonnes manquaient de chaux ; le but de ces amendements est justement de leur apporter ce précieux élément, venant neutraliser l'acidité naturelle du sol, y permettre une bonne nitrification, et donner le moyen de créer des prairies artificielles.

Le *maërl* se présente sous forme de sable, composé :

- 1° de débris de quartz, mica et feldspath provenant des roches granitiques et gneissiques du rivage ;
- 2° de débris d'algues calcaires du groupe des Nullipores ;
- 3° de fragments de coquilles marines.

Les nullipores y dominent sur les coquilles, contrairement à ce qui a lieu dans le *traëz*.

Le *maërl* se trouve en abondance à l'embouchure de la rivière de Morlaix, dans la rade de Brest, à l'embouchure de la rivière de Quimper, et sur la côte de Plounéou-Trez. Sa principale valeur agricole est due au carbonate de chaux qu'il renferme en grande abondance ; on y trouve aussi du carbonate de magnésie (2-8 ‰), un peu d'acide phosphorique (0,26 — 0,28 ‰), d'azote et de potasse.

	Calcaire ‰
Morlaix { <i>maërl</i> gris	55,6
{ <i>maërl</i> rose	71,6
Belle-Isle (<i>maërl</i> rose)	76,0
Concarneau	81,4

Ces chiffres d'analyse, choisis parmi les extrêmes, donnent une idée de la variation assez importante de la teneur en carbonate de chaux.

Le mètre cube pèse 900-1000 k.

Le maërl coloré en gris, à odeur forte, est souvent préféré par les cultivateurs : c'est à tort, car il est moins riche en calcaire (voir le tableau d'analyses). Plus il y a de coquilles, même à teneur en carbonate de chaux plus élevée, moins la valeur marchande doit être grande, car la décomposition est beaucoup plus lente.

On en répand 15-30.000 k. par hectare, cette dernière dose ne convenant qu'aux terres fortes et humides. L'action se fait sentir de 8 à 10 ans.

Le *traëz* diffère surtout du maërl en ce que ce sont les débris de coquilles qui y prédominent sur les débris d'algues. Sa teneur en calcaire est également très variable :

	Calcaire ‰
Le Conquet	27
Saint-Brieuc	31
Paimpol	41
Douarnenez	45
Morlaix	65
Rade de Brest	70

Le *traëz* renferme rarement 1 ‰ d'acide phosphorique. Sa valeur dépend uniquement de sa teneur en carbonate de chaux. On l'emploie après l'avoir laissé exposé à l'air pendant quelques temps.

La *tangue* se présente sous forme d'un sable fin, coloré en gris par la vase provenant des schistes du littoral ; sa composition est très variable, et par suite sa valeur agricole. Elle renferme 23 à 59 ‰ de calcaire, un peu d'acide phosphorique (0,13 à 1,38 ‰), très peu d'azote (0,03 à 0,11 ‰). Le poids du mètre cube varie de 1000 à 1400 kilos, la plus légère étant la plus estimée parce qu'elle renferme plus de calcaire.

Avant son emploi, on la laisse exposée à l'air et à la pluie pendant 2 mois au moins. Elle se délite ainsi et perd le sel

marin dont elle est imprégnée. Son volume augmente alors de 8 à 10 %. On la répand soit comme la marne, soit après en avoir formé des composts. La quantité employée varie de 10 mc. avec les tangues de très bonne qualité, à 24 mc. avec les tangues ordinaires, et à 40-100 mc. avec les tangues de qualité inférieure. La durée d'action est de 4 à 5 ans.

La *chaux* a une action beaucoup plus énergique que les amendements précédents, car elle agit à l'état caustique et sa ténuité est extrême. Le rôle qu'elle joue dans le sol est multiple :

Elle agit sur les matières organiques en faisant dégager de l'ammoniaque, absorbé par la terre ;

Elle hâte la désagrégation des silicates et des argiles, mettant ainsi leur potasse à la disposition des plantes ;

Elle se combine aux acides du sol pour former des humates de chaux, jouant un rôle important dans les phénomènes de l'alimentation végétale ;

Elle forme avec l'acide carbonique du sol un calcaire très ténu et désagrégable, par suite très actif.

La *chaux pure*, ou *grasse*, est la plus économique et la plus active ;

La *chaux siliceuse*, ou *maigre*, doit s'employer en plus forte proportion, car elle renferme à poids égal moins de chaux réelle ;

La *chaux argileuse*, ou *hydraulique*, ne doit pas être employée en agriculture.

Voici, à simple titre d'indication, quelques chiffres d'analyses :

Chaux grasse :	Chaux	97 %
	Argile	3 %
Chaux maigre :	Chaux	70 %
	Argile	3 %
	Sable	25 %
Chaux hydraulique :	Chaux	70 %
	Argile	30 %

Quand la chaux est préparée depuis longtemps, elle reprend peu à peu au contact de l'air l'acide carbonique nécessaire pour se transformer en calcaire, et devient par suite moins active.

La chaux se vend souvent à l'hectolitre : c'est un mode d'achat absolument vicieux ; l'achat au poids est seul pratique, vu les grandes variations.

On ne doit mélanger la chaux au sol que lorsqu'elle est bien délitée et éteinte. Pour cela on l'abandonne parfois à l'air libre, sous des hangars. Par ce moyen, en même temps qu'elle s'éteint elle se carbonate (quelquefois 10-12 % se transforme en calcaire), ce qui est une perte à considérer. D'autre part, le transport et l'épandage ne sont pas sans présenter des inconvénients, vu la causticité et la légèreté du produit.

D'autres fois, on l'éteint en la plongeant dans l'eau pendant deux minutes, dans des paniers à clairevoie. On évite ainsi la carbonatation, mais on a les mêmes inconvénients pour le déchargement et l'épandage.

Le meilleur mode consiste à conduire sur le champ la chaux en pierres, et à la décharger par petits tas distants de sept mètres en tous sens, tas variant de $\frac{1}{3}$ à $\frac{1}{2}$ hectolitre. On les recouvre de terre, et l'extinction se fait ainsi peu à peu ; en une vingtaine de jours tout est délité. On mélange alors uniformément à la terre et on répand à la pelle, ce qui est très facile vu le volume et l'écartement des tas.

Un excellent système est celui des tombes ou composts, où l'on stratifie des lits successifs de gazon et de chaux, des vases, des curures de fossé ou d'étang, des marcs de pomme, etc. On recouvre le tout de terre. La chaux s'éteint lentement, foisonne ; la masse s'ameublit, et au bout de trois semaines on recoupe le tas pour le reformer à côté et le recouvrir à nouveau de terre. Après avoir laissé mûrir pendant plusieurs mois, en arrosant si nécessaire par les temps secs, on décompose ainsi les matières organiques avec formation de nitrates, et l'on répand par la suite à la fois de la chaux, de l'azote assimilable et du terreau.

On doit toujours chauler par temps sec, puis donner deux hersages croisés, et terminer par un labour ordinaire. Le chaulage se pratique de préférence en automne, mais ne doit jamais coïncider avec les semis, car la causticité de la chaux nuirait à la germination : épandre donc au moins 15 jours avant les semailles. Si l'on fait des tombes, il ne faut au contraire chauler qu'au printemps, de préférence, afin de ne pas perdre par les pluies de l'hiver les nitrates formés.

Le chiffre d'emploi est très variable. On doit abandonner les chiffres très élevés et faire des chaulages modérés, répétés tous les 3-4 ans. Les chaulages trop abondants, faits pour un long temps ont un double inconvénient :

Ils obligent à une avance d'argent, absolument immobilisée ;

Ils mettent en mouvement beaucoup trop rapidement les réserves du sol, d'où des pertes inévitables, surtout pour les nitrates, suivies d'un appauvrissement très net du sol. Ce sont les chaulages excessifs qui ont fait dire avec raison : « La chaux enrichit le père et ruine les enfants. »

On utilisera donc pour une durée de 3 à 4 ans :

12-15 hectol. dans les terres granitiques ou siliceuses,

18-25 hectol. dans les terres moyennes,

25-30 hectol. dans les landes défrichées,

jusqu'à 30 hectol. dans les terres fortes, et 30-40 mètres cubes par hectare, dans les terres tourbeuses et les marais.

Plâtre. — Le plâtre ou sulfate de chaux favorise la solubilité de la potasse dans les terres, ainsi que celle de l'ammoniaque, en transformant les carbonates en sulfates. Ces matières fertilisantes peuvent ainsi voyager de la surface à la profondeur, et agir par là surtout sur les plantes à racines profondes, comme les légumineuses.

Le *plâtre cru* et le *plâtre cuit* agissent aussi bien l'un que l'autre, non pas à poids égal, mais à quantité égale de sulfate de chaux. Le gypse (plâtre cru), ne diffère du plâtre cuit que par la présence d'un excès d'eau (eau de cristallisation).

On plâtre les légumineuses la première année, après la

moisson, et l'on peut obtenir ainsi un bon regain avant l'hiver. On doit faire un plâtrage pour chaque coupe que l'on veut obtenir, et par suite plâtrer la deuxième fois au printemps, au retour de la végétation, puis sur la repousse qui donnera la seconde coupe.

On choisit pour répandre le plâtre un temps calme et humide, et l'on se base sur une dose de 300 kilos à l'hectare pour un plâtrage unique, divisée suivant le fractionnement adopté.

La substitution du gypse au plâtre se fait facilement en se rappelant que :

Le plâtre cuit renferme 90-92 % de sulfate de chaux.

Le plâtre cru renferme 79 % de sulfate de chaux.

Lors de l'achat on doit se méfier des plâtres fraudés, et exiger sur facture la garantie d'un titre minimum en sulfate de chaux.

En dehors des amendements calcaires marins et commerciaux, les cultivateurs bretons utilisent encore :

Les affleurements de *diorite*, souvent appelée improprement : « marne. »

Le *calcaire dévonien* des environs de la rade de Brest.

Les *faluns* de l'étage Helvétien.

B. Engrais naturels.

Goëmons. — Ils peuvent s'employer soit à l'état frais après les avoir laissés s'égoutter pour les débarrasser de l'eau marine qui les imprègne, soit après les avoir exposés pendant quelque temps à l'air et à la pluie pour les laver et les mieux priver du sel qu'ils contiennent, soit enfin en les mettant en tas pour les faire fermenter. Le second procédé est de beaucoup préférable, permettant d'une part de ne pas introduire de sel dans la terre, d'autre part de ne pas avoir de pertes d'azote comme il peut s'en produire pendant la fermentation.

L'incinération n'est pas à conseiller étant donné qu'on n'a ainsi que les matières minérales, et que l'on perd tout l'azote.

La composition des goëmons varie suivant les espèces d'algues qui les constituent. A l'état frais, ils renferment en moyenne 70-80 % d'eau, avec :

	dans les Fucus	dans les Laminaria
Azote	0,35 %	0,30
Acide phosphorique	0,45	0,25
Potasse	0,75	1,50
Chaux	0,75	0,75

Dans les goëmons séchés à l'air, on trouve :

	Goëmon d'épave	Goëmon de coupe
Azote	1,33 %	1,10
Acide phosphorique	0,36	0,21
Chaux	3,01	1,24

et 1,50 à 2 % de potasse.

Les cendres présentent également une grande variété suivant les espèces :

	Potasse	Chaux	Magnésie	Ac. phosp.
Fucus digitatus	26,66	10,94	6,86	2,36
— vesiculosus	13,01	8,36	6,12	1,16
— nodosus	9,13	11,60	9,90	1,38
— serratus	3,98	14,41	10,29	3,89

Les goëmons frais pèsent 400 à 450 kil. le mètre cube ; séchés à l'air, seulement 250 à 300 kilos.

Les goëmons sont des engrais à action rapide, qui ont le grand avantage de n'introduire aucune semence de mauvaises herbes dans les terres. On les emploie à des doses variant de 40 à 80 mètres c. à l'hectare.

Ajonc. — C'est un engrais vert assez riche, contenant 49 % d'eau et comme éléments fertilisants :

Azote	0,84 %
Acide phosphorique	0,11
Potasse	0,45
Chaux	0,17
Magnésie	0,09

L'ajonc n'est pas inférieur aux autres engrais verts cultivés, au point de vue de l'acide phosphorique et de la potasse ; il leur est supérieur pour l'azote. Sa valeur comme engrais, d'après sa teneur en principes fertilisants, peut être estimée à 14 francs la tonne ; mais, étant ligneuse, cette plante est de décomposition beaucoup plus lente que les autres engrais verts. On ne peut l'appliquer qu'à des sols suffisamment pourvus de calcaire pour assurer la neutralisation de l'humus qu'elle produit, ou bien à des sols acides où l'on fait coïncider son emploi avec un fort chaulage.

Engrais verts. — Ils ne conviennent pas aux terres granitiques ou schisteuses, où ils forment de l'humus acide.

On ne doit enfouir les plantes ainsi cultivées qu'au moment de la floraison, mais pas plus tard. Le résultat obtenu est d'ailleurs meilleur dans les terres légères que dans les terres compactes, la décomposition se faisant plus rapidement. Nous recommanderons seulement l'emploi des plantes de la famille des légumineuses, car ce sont les plus avantageuses, grâce à la fixation d'azote atmosphérique — gratuit — par les nodosités de leurs racines.

Pour l'enfouissement au printemps : féverole d'hiver, vesce d'hiver, lupin blanc, trèfle incarnat, se semant de septembre à octobre, et s'enfouissant de mars à mai.

Pour l'enfouissement en été : lupin jaune, lupin blanc, se semant en mai et s'enfouissant en août-septembre.

Il ne faut pas oublier qu'on aura un engrais vert d'autant

plus abondant et plus riche, qu'on aura fumé plus copieusement avec un engrais phosphaté accompagné parfois d'un sel potassique, suivant la nature du terrain.

Fumier. — C'est l'engrais par excellence pour tous les cultivateurs, pour certains c'est le seul efficace. Pour être exact, on doit dire :

C'est un très bon engrais,

C'est un engrais dont l'emploi est nécessaire,

Mais, c'est un engrais qu'il ne faut pas employer inconsidérément sur toutes les cultures,

Qu'il est indispensable de compléter par des engrais chimiques plus riches, plus actifs, si l'on veut obtenir des rendements rémunérateurs.

Le fumier a pour origine première le sol, et en est le reflet : dans un sol incomplet le fumier de ferme ne peut donc jamais être qu'un engrais incomplet. En étudiant les terres bretonnes, nous avons vu que toutes manquaient d'acide phosphorique : donc, tous les fumiers bretons seront pauvres en acide phosphorique. Or, ce précieux élément est le facteur principal de la fécondité agricole ; là où il manque, là où il est peu abondant, les récoltes sont chétives et de qualité médiocre. Au cultivateur de conclure.

Voici d'ailleurs quelques chiffres ; 1.000 kilos de fumier renferment :

	Eau	Azote	Ac. phos.	Potasse	Chaux
Cheval	713*	5*8	2*8	5*3	2*1
Bœuf	775	3 4	1 6	4 0	3 1
Mouton	646	8 3	2 3	6 7	3 3
Porc	724	4 5	1 9	6 0	0 8

Si l'on considère maintenant le fumier mélangé d'une ferme, 1.000 kilos renferment :

	Eau	Azote	Ac. phosph.	Potasse	Chaux
Fumier ordinaire	750 ^k	3 ^k 9	1 ^k 8	4 ^k 5	4 ^k 9
Fumier moyenn ^t consommé	750	5 0	2 6	6 3	7 0
Fumier fortement consommé	790	5 8	3 0	5 0	8 8

C'est-à-dire que si l'on considère 1.000 kilos de fumier moyennement consommé, il n'apporte pas plus au sol de matières fertilisantes que :

25 kilos de sulfate d'ammoniaque (à 20 % d'azote).

13 — scories Thomas (à 20 % d'acide phosphorique).

12 — sulfate de potasse (à 50 % de potasse).

Soit 50 kilos d'engrais chimiques !

Que ceux qui mettent au-dessus de tout le pouvoir fertilisant et la richesse du fumier de ferme, méditent ces chiffres ! Qu'ils n'oublient pas d'ailleurs qu'en la circonstance nous avons considéré un fumier de ferme bien fait, n'ayant pas perdu de ses principes actifs : or, malheureusement, tel n'est pas toujours le cas dans les campagnes bretonnes.

Cela n'empêche pas le fumier d'être précieux par les matières organiques qu'il apporte au sol, et de rester quand même le pivot de toute exploitation bien conduite.

Après avoir examiné le fumier au point de vue chimique, examinons-le au point de vue physiologique, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Les fourrages et autres aliments du bétail renferment entre autres impuretés de nombreuses graines de mauvaises plantes. Ces graines traversent le tube digestif des animaux pour retourner intactes à la terre, avec le fumier. Or, non seulement elles n'ont pas été altérées par cette traversée, mais la germination de certaines d'entre elles, à téguments très durs, s'en est trouvée facilitée. La conséquence est facile à prévoir : on infestera ses terres de mauvaises herbes, et on les infestera davantage, d'année en année. Dès lors, un remède est tout indiqué : n'employer le fumier que pour les cultures sarclées, où l'on pourra justement détruire toutes ces plantes infestantes, avant

qu'elles n'aient fructifié et produit de nouvelles graines ; l'écarter au contraire des champs de céréales et des prairies.

Autre fait important : les spores, c'est-à-dire les semences, des champignons parasites des céréales, trouvent dans le fumier — où ils sont apportés par les pailles — ce qu'en microbiologie on appelle un excellent milieu de culture. Il y a grâce au fumier, multiplication des champignons parasites, et non seulement on ne peut pas se débarrasser de ces maladies, mais on les voit s'étendre et augmenter d'intensité. Voici donc un argument de plus pour ne pas mettre de fumier aux céréales.

Pour nous résumer : c'est à la culture sarclée, et à la culture sarclée seule, que le cultivateur doit fournir son fumier. Au lieu de partager le fumier dont il dispose entre les diverses soles, qu'il le concentre sur la sole sarclée. La dose, plus élevée, suffira pour les cultures qui suivront, et l'on aura évité leur envahissement par les parasites. Bien plus, on obtiendra ainsi une meilleure fertilisation du sol, ainsi qu'il ressort de multiples essais : 30.000 kilos de fumier, mis en une seule fois, produisent plus en trois ans, que 10.000 kilos apportés annuellement pendant cette même durée.....

En donnant la composition du fumier, nous avons dit qu'elle pouvait être beaucoup plus faible, beaucoup plus pauvre, si le fumier était mal fait, mal conservé, etc. Examinons un peu en détail cette question très importante des pertes que subit le fumier.

Ces pertes se produisent à la fois :

Dans l'étable,

Au tas de fumier.

Dans l'étable ou l'écurie on peut éviter facilement les pertes de purin par un bon pavage, et la construction, derrière les animaux, d'une rigole de pente, destinée à conduire le surplus des urines dans une citerne à purin.

On peut perdre $\frac{1}{3}$ de l'azote avec les bovidés et le cheval, $\frac{1}{2}$ avec le mouton. Cette perte correspond à la fermentation ammoniacale de l'urine. Une bonne litière, bien faite, permet déjà de diminuer les pertes, mais son action est

bien insuffisante eu égard aux chiffres ci-dessus. Sa nature influe davantage : c'est ainsi qu'une litière de tourbe, comparée à une litière de paille, diminue de beaucoup les pertes ; son emploi est donc recommandable partout où l'on peut se la procurer à bon marché et où la paille peut se vendre facilement. Dans les années de disette de paille, il ne faut pas oublier que la terre sèche absorbe énergiquement l'ammoniaque produit et constitue par suite une excellente litière.

Un très bon procédé, qu'on peut employer de façon continue, et qui permet outre la conservation de l'azote la grande propreté des écuries, étables ou bergeries, consiste à répandre tous les jours sur la litière de la veille, avant de donner la paille du jour, un nombre suffisant de pelletées de terre sèche.

Les méthodes ayant eu un instant de vogue, et consistant en l'emploi de chaux, de sulfate de fer, de plâtre, etc., sont à abandonner complètement : ou les résultats sont nuls, ou trop coûteux eu égard au bénéfice qu'ils procurent, ou même il y a action nuisible, la déperdition en ammoniaque étant activée.

Suivant la nature des animaux, il est nécessaire d'enlever le fumier produit plus ou moins souvent. Pour les chevaux, on doit l'enlever tous les jours ou au moins tous les deux jours. On doit proscrire absolument l'enlèvement tous les huit jours, car non seulement on peut avoir des altérations du sabot, mais les émanations peuvent encore nuire à la santé des animaux.

Pour les moutons, on peut se contenter de vider un quart de la bergerie tous les quinze jours ; pour les vaches en stabulation on doit nettoyer l'étable tous les jours, tandis que pour les bœufs à l'engrais, qu'on doit laisser tranquilles, un nettoyage toutes les semaines sera suffisant. Pour les bœufs de travail, suivant le temps qu'ils passent à l'étable, on enlèvera le fumier tous les deux ou trois jours pour le moins. Pour les porcs, on peut curer leur loge seulement deux fois par semaine, à condition de recouvrir tous les jours de paille fraîche la surface de la litière.

Le fumier étant mis en tas, il ne faut pas attendre pour

l'employer qu'il soit arrivé à l'état de beurre noir, mais seulement qu'il ait subi un commencement de fermentation, une macération, ce qui se reconnaît quand la paille est devenue brune, qu'elle est aplatie et ramollie au point de se laisser briser facilement avec la fourche lorsqu'on charge le fumier. La masse est alors homogène et n'a pas perdu plus du cinquième de son volume.

Pour la conservation on utilisera une *plate-forme* ou une *fosse à fumier* (la plate-forme est beaucoup plus économique comme construction), située à peu de distance des étables, de facile accès pour les voitures, et ayant à côté d'elle une *citerne* pour recueillir le purin. On utilisera ce purin pour arroser le fumier fréquemment et pour en régler en quelque sorte la fermentation, les arrosages étant d'autant plus nécessaires qu'il fait plus chaud.

On devra chaque fois que cela sera possible mettre le tas de fumier en un endroit abrité de la pluie (par exemple sous un hangar) et éviter qu'il ne reçoive les égouts des toits. C'est une honte pour nos campagnes de voir des tas de fumier éparpillés dans les cours de ferme, exposés à toutes les intempéries, laissant couler leur purin dans le fossé de la route, et venant salir la mare ou l'abreuvoir. Si le *purin* est relativement très riche en eau (982 pour 1.000) et pauvre en principes fertilisants, il ne faut pas ignorer qu'il contient cependant pour 1.000 kilos :

115	d'azote,
0 1	d'acide phosphorique,
4 9	de potasse,
0 3	de chaux.

En agriculture il n'est pas de petit profit négligeable ; et puis, il y a une question qui en la circonstance doit primer tout : la question d'hygiène. Que d'épidémies évitées avec un peu de soin et de propreté !

Si les circonstances rendent nécessaire de retarder l'emploi

du fumier, on doit le recouvrir d'une couche de terre de 10 à 20 centimètres, empêchant toute déperdition d'azote.

Au moment de l'usage, on doit défaire le tas par tranches verticales, de 50 à 80 centimètres de large, afin d'épandre sur tous les champs un fumier comparable. Autrement, en enlevant par lits, comme ceux-ci sont de différents âges, on commencerait par répandre avec les premières voitures du fumier pailleux, pour terminer avec les dernières, par du beurre noir.

Il ne faut pas conduire le fumier sur les terres longtemps à l'avance, ni surtout le laisser séjourner en fumérons, car on aurait ainsi une perte importante par évaporation et aussi par entraînement s'il pleuvait. On doit toujours répandre le fumier aussitôt son arrivée au champ, et l'enfouir par un labour. Pour que l'enfouissement soit régulier, un homme suivra la charrue avec une fourche pour faire tomber le fumier au fond de la raie.

Pour une rotation de trois ans on considère une dose de 30.000 kilos de fumier à l'hectare comme convenable.

Mars de pomme. — Si on ne les fait pas consommer par le bétail, on peut les utiliser pour la fumure des terres. Ils renferment par 1.000 kilos :

Eau	750-800 ^k
Azote	1 ^k 40-2 ^k 80
Acide phosphorique	0 55-0 90
Potasse	1 55-2 60
Chaux	0 60
Magnésie	0 65

C'est donc un engrais peu riche. De plus, son acidité ne permet pas de l'employer directement : on doit le mélanger avec de la chaux, ou mieux avec des scories de déphosphoration qui apportent en même temps que la chaux nécessaire de l'acide phosphorique. Pour former ces composts on fait des

couches successives de marc, ayant chacune environ 15 centimètres d'épaisseur, et l'on interpose entre elles des lits de scories de un demi à un centimètre. Au bout de quelques mois on recoupe le tas qui est prêt à être utilisé.

C. Engrais chimiques.

Les engrais chimiques, commerciaux ou industriels, sont beaucoup moins nombreux qu'on ne pourrait le croire en lisant les prospectus de certains marchands. Le cultivateur n'a en effet à s'occuper que des engrais chimiques simples, en laissant absolument de côté les engrais composés aux noms plus ou moins alléchants et trompeurs : phospho-guano, superphosphate azoté, engrais animalisé, engrais pour blé, engrais A, engrais C, régénérateur, etc., etc.

L'agriculteur ne doit absolument acheter que : des engrais azotés, pour lui fournir de l'azote, en s'adressant au sulfate d'ammoniaque ou au nitrate de soude ;

Des engrais potassiques, pour avoir de la potasse, soit sous forme de chlorure de potassium ou de sulfate de potasse, soit sous forme de kaïnite ;

Des engrais phosphatés, pour l'acide phosphorique : noir animal, phosphate naturel, superphosphate, phosphate précipité ou scories.

Tous les engrais composés vendus sous d'autres noms ne sont que des mélanges de ces engrais simples, mélanges auxquels les vendeurs peu scrupuleux — et il y en a encore malheureusement un certain nombre — ne dédaignent pas d'ajouter des matières inertes ou de peu de valeur, comme du sable, du charbon, de la terre, de la brique pilée, des schistes pulvérisés, du sel marin, etc. Comme de plus ils prélèvent un bon bénéfice pour les frais de mélange, il s'ensuit qu'un engrais composé est toujours payé trop cher relativement à sa valeur fertilisante. Les engrais composés enrichissent le vendeur, mais vident la bourse de l'acheteur. Quelquefois ce

dernier ne reçoit même en échange de son argent que des matières sans action ou presque.

Nous avons vu précédemment que l'engrais à employer dépendait à la fois de la culture et du sol. Il ne saurait donc y avoir d'engrais universel portant le nom d'engrais pour blé ou d'engrais pour pommes de terre. En admettant qu'il soit confectionné loyalement, pour une culture faite en terre pauvre en tous éléments, il est vraiment ridicule d'y payer de la potasse, par exemple, si les terres où l'on doit l'utiliser sont abondamment pourvues naturellement de ce corps et ne nécessitent aucune fumure potassique.

Que chaque cultivateur achète donc les engrais simples dont ses cultures et ses terres ont besoin, et qu'il les emploie dans les proportions nécessaires à chaque cas.

Examinons successivement ces engrais simples.

ENGRAIS AZOTÉS :

Si les diverses catégories d'engrais ont une propriété commune : l'augmentation des récoltes, elles n'en présentent pas moins chacune des propriétés spéciales, suivant le principe fertilisant qu'elles apportent.

L'azote a surtout pour effet de pousser au développement foliacé, de fournir de la paille, de faire grossir les racines et les fruits. C'est plus un facteur de quantité que de qualité : une fumure exclusivement azotée donnerait évidemment une paille longue et abondante, mais une paille faible qui verserait ; les grosses racines et les gros fruits seraient surtout riches en eau ; les tissus gorgés de sève et peu résistants, seraient facilement attaqués par les maladies qui guettent de toutes parts nos cultures. Une dose modérée d'azote, mise au bon moment, est un excellent stimulant, un très bon remède : c'est le coup de fouet qui permet souvent à la végétation languissante de se tirer d'un mauvais pas.

Que le cultivateur ne néglige donc pas la fumure azotée, mais qu'il la fasse avec prudence, et surtout en se basant sur

l'état de ses récoltes. Il y a dans l'emploi de l'azote, plus peut-être que dans celui des autres éléments, une question de doigté qui ne s'apprend pas dans les livres. Qu'il n'oublie pas en tout cas qu'il n'y a nullement à se préoccuper de restituer au sol tout l'azote exporté, et que les légumineuses ainsi que les prairies s'en passent fort bien ; nous avons dit pourquoi.

Sulfate d'ammoniaque. — De couleur très variable, cet engrais renferme 20 à 21 % d'azote.

Il contient parfois des impuretés dangereuses : de l'acide sulfurique libre, le rendant corrosif, et par suite nuisible aux cultures (surtout dans des sulfates très beaux, blancs et bien cristallisés) ;

Du sulfocyanure d'ammonium, sel extrêmement vénéneux qui mis, même en petites quantités, à la portée des racines tue rapidement tous les végétaux. 10 kil. de sulfocyanure par hectare suffisent pour détruire complètement la récolte (se trouve dans les produits inférieurs, noirs ou rouges, provenant des usines à gaz).

On fraude le sulfate d'ammoniaque avec :

- du sulfate de soude ;
- du sel marin ;
- du sulfate de fer moulu ;
- du sable blanc cristallisé ;

tous produits ayant une analogie d'aspect, mais peu ou pas de valeur marchande, et aucun pouvoir fertilisant.

On doit toujours pour l'achat exiger du vendeur :

- 1^o La garantie de dosage en azote : 20-21 %.
- 2^o La garantie de pureté.
- 3^o La garantie de non présence de sulfocyanures.

Bien que le sulfate d'ammoniaque puisse aussi s'employer au printemps, il est réservé de préférence aux fumures d'automne, fumures pour lesquelles le nitrate de soude ne peut être utilisé.

Nitrate de soude. — Cet engrais qui provient de la purification d'un produit naturel existant sur les hauts plateaux du Chili (à 1.000 m. d'altitude), renferme 15 à 16 % d'azote.

Le nitrate de soude absorbe facilement l'humidité et les sacs qui le renferment sont toujours imprégnés de cette solution. Une toile d'origine peut absorber un kilog. de nitrate. Si on lave les sacs à la ferme pour utiliser à l'arrosage les eaux de lavage, il faut prendre bien garde de ne pas souiller ainsi des abreuvoirs, et même de laisser les baquets de lavage à la portée des vaches ; celles-ci très friandes d'eau salée peuvent subir de ce fait des accidents mortels.

On fraude le nitrate de soude avec :

- des sels bruts de potassé, notamment de la kaïnite ;
- du sel marin ;
- du sable blanc cristallisé.

On doit donc toujours exiger du vendeur :

- 1° La garantie de dosage en azote : 15 à 16 %.
- 2° La garantie de pureté.

Le nitrate de soude à cause de son hygroscopicité ne doit pas être acheté longtemps à l'avance et doit être conservé dans des locaux fermés et secs.

Le nitrate est éminemment soluble et par suite, s'il est employé trop tôt avant des pluies, s'il est mis à trop forte dose en une seule fois, il peut y avoir des pertes importantes dans le sous-sol par les eaux d'infiltration. On n'utilisera donc le nitrate qu'au printemps ou en été, et on le mettra par doses fractionnées.

Engrais organiques. — La nature des terres bretonnes ne permet pas l'emploi avantageux des engrais de nature organique comme le sang desséché, la poudrette, les débris de cuir, de chiffons, etc.

ENGRAIS POTASSIQUES :

Les engrais potassiques sont à la fois des facteurs de quan-

tité et de qualité, mais dans la plupart des terres ce sont surtout des facteurs de qualité.

Nous avons vu précédemment que la plupart de nos terres bretonnes ne nécessitaient pas l'emploi d'un engrais potassique, ce qui revient à dire que même là où l'on peut constater une augmentation de rendement elle ne compense pas la dépense, l'opération ne se traduisant pas par un bénéfice, mais par une perte.

Nous n'insisterons donc pas longuement sur cette catégorie de matières fertilisantes.

Chlorure de potassium. — Produit pouvant avoir deux origines :

1° Chlorure français, provenant des salins de betteraves ou des cendres de varech : peut renfermer jusqu'à 57 % de potasse, très souvent 50 % seulement.

2° Chlorure allemand, provenant des usines de Stassfurt (la majeure partie du chlorure consommé dans notre pays), et dosant 50-52 % de potasse.

Le chlorure de potassium présente plusieurs défauts bons à connaître :

Il est très hygrométrique, mouillant tout ce qu'il touche et par suite d'usage incommode et de conservation difficile ;

Il est caustique, pouvant brûler les feuilles et les jeunes racines, d'où certaines précautions à prendre pour son emploi ;

Il donne naissance dans le sol, par double décomposition chimique à du chlorure de calcium, également caustique, et de plus facilement entraînable dans le sous-sol. Or, pour former ce chlorure de calcium, 100 kilos de chlorure de potassium ayant nécessité 66 kilos de carbonate de chaux (calcaire), on voit que l'emploi du chlorure appauvrit le sol en chaux. C'est le meilleur argument pour son non emploi en Bretagne.

Sulfate de potasse. — Cet engrais a également deux origines :

1° Sulfate français, provenant des salins ou des cendres, et dosant en moyenne 51 % de potasse.

2° Sulfate allemand, provenant toujours de Stassfurt, et dosant 46 à 51 % de potasse, suivant sa pureté.

On fraude le sulfate de potasse avec :

- du chlorure de potassium, moins cher et moins efficace ;
- du sulfate de soude ;
- du sel marin.

Lorsqu'on achètera du sulfate de potasse, on devra donc se faire garantir :

1° Le dosage en potasse à l'état de sulfate (48 à 52 %).

2° La pureté.

et ne pas se contenter si l'on fait analyser le produit d'y faire doser la potasse totale : faire rechercher si elle est bien entièrement sous forme de sulfate.

Les avantages du sulfate sur le chlorure sont nombreux : il n'est pas caustique, il n'éprouve aucune altération à l'air, il n'appauvrit pas la terre en chaux, etc.

Kaïnite. — C'est un sel provenant également de Stassfurt et qui contient la potasse à la fois sous forme de sulfate (21 %) et de chlorure (2 %), avec en outre de la magnésie. La teneur moyenne en potasse est de 12 à 13 %, avec garantie de 12,40 %. Etant donné ses propriétés physiques et sa composition chimique, la kaïnite, ainsi qu'il ressort de multiples expériences, semble être l'engrais potassique par excellence des prairies naturelles et artificielles.

ENGRAIS PHOSPHATÉS :

Les engrais phosphatés sont sans conteste ceux qui ont joué et qui sont appelés encore à jouer le plus grand rôle en agriculture. Cela est dû à la fois :

A la grande pauvreté en acide phosphorique de la majeure partie de nos sols ,

A la grande importance de l'acide phosphorique dans la nature.

Les recherches les plus récentes de la physiologie végétale ont démontré de la façon la plus nette l'importance capitale de l'acide phosphorique dans la vie de la plante.

L'acide phosphorique existe dans toutes les parties du végétal comme substance essentielle de combinaisons organiques dont l'existence ne serait pas possible sans lui, et dont les plus connues sont la chlorophylle, la lécithine, la nucléine, les globoides.

Sans acide phosphorique, pas de chlorophylle, et par suite pas d'assimilation de carbone et pas d'augmentation de la substance végétale ; sans acide phosphorique pas de lécithine et pas de nucléine, et par suite pas de multiplication des cellules et pas de fructification ; sans acide phosphorique enfin, pas de globoides, et sans ceux-ci pas de germination des graines.

On peut dire, sans exagération aucune, que l'acide phosphorique préside à toutes les fonctions de la plante et en est le véritable régulateur.

Des résultats analogues ont été obtenus pour les animaux, et si, à simple titre documentaire, nous cherchons la teneur en acide phosphorique d'un bovidé de 500 kilos, nous ne trouvons pas moins de 18 kilos de ce précieux principe, tandis qu'il n'y a que 1 k. 8 — soit dix fois moins — de potasse. Toute la vie de l'animal, depuis la fécondation de l'ovule d'où il provient, jusqu'à la mort, est régie par l'acide phosphorique.

L'homme lui-même n'échappe pas à cette loi universelle : les individus se nourrissant plus abondamment d'aliments plus riches en acide phosphorique, sont plus développés — physiquement et mentalement — plus vigoureux. L'acide phosphorique a été reconnu par les physiologistes comme le facteur principal de la résistance aux agents pathogènes : enrichir notre organisme en acide phosphorique, c'est faciliter considérablement la lutte contre la maladie.

Nos modernes Esculapes recommandent à notre humanité

souffrante la lécithine extraite des œufs, c'est-à-dire le phosphore en combinaison organique, phosphore qui provient lui-même de la plante. Au phosphore se rattachent donc les problèmes biologiques les plus importants, et l'on comprend dès lors, dans toute sa concision, la phrase célèbre de Moleschott : « Sans phosphore, pas de vie. »

Tout provenant en définitif du végétal, soit de façon directe, soit de façon indirecte, on voit combien toutes les questions ayant trait à l'acide phosphorique ne peuvent laisser indifférents les agriculteurs.

D'où la plante tire-t-elle son acide phosphorique ? Dans les premières phases de son existence, la graine subvient aux besoins en cet élément. Elle en renferme en effet des quantités importantes : 8,2 ‰ dans le blé, 11,6 ‰ dans la fève-rolle, 17,5 ‰ dans le chanvre.

Puis, et cela très rapidement, c'est le sol qui devient la source de l'acide phosphorique nécessaire au végétal. Or, non seulement les sols de nos exploitations sont pauvres en ce précieux élément, mais si nous ne leur en fournissons pas par des engrais appropriés, nous les appauvrissons de plus en plus. Si l'on établit le bilan d'une ferme quelconque, en se basant sur la composition chimique des produits achetés et vendus, on voit en effet que :

La plus grande partie de l'acide phosphorique des récoltes est directement exportée de la ferme ;

80 ‰ de l'acide phosphorique des fourrages est utilisé par le bétail et par suite exporté lorsqu'on le vend ;

Les produits alimentaires, fournis par les animaux domestiques, et vendus au marché, renferment également des quantités importantes d'acide phosphorique.

La grande importance des engrais phosphatés étant ainsi établie, examinons-les successivement.

Noir animal. — Ce fut le premier engrais phosphaté utilisé en Bretagne, et il le fut sur une vaste échelle. Quoique détrôné actuellement par ses concurrents — et à juste raison — il

n'en jouit pas moins encore d'une grande vogue auprès de certains cultivateurs.

Il provient de la calcination des os en vase clos, le produit ainsi obtenu étant utilisé par les fabricants de sucre pour décolorer leurs sirops, et par les raffineurs pour clarifier leurs sucres. Ce n'est qu'après cette utilisation qu'ils sont vendus comme engrais. Il faut bien distinguer ces deux origines, les produits obtenus et vendus étant de composition et de valeur agricole différentes.

I. Noir de raffinerie. — Mouillé il forme une pâte grasse au toucher, sec il constitue une poudre fine, homogène. Le noir de raffinerie de Nantes renferme :

55 - 66 % de phosphate de chaux.

1 - 3 % d'azote.

32 - 38 % d'eau.

L'hectolitre pèse en moyenne 85 kil.

De composition très variable, il est sujet à de nombreuses fraudes, au moyen de :

Poussière de tourbe,

Poussière de charbon.

On vend même quelquefois sous le nom de noirs, tout simplement des schistes pulvérisés, c'est-à-dire un produit absolument inerte et sans aucune valeur.

L'acheteur devra toujours :

1° Acheter au poids et non à l'hectolitre.

2° Acheter d'après le dosage garanti en acide phosphorique et accessoirement en azote.

3° Exiger la garantie de pureté.

II. Noir de sucrerie. — Il se présente sous forme de grains plus ou moins gros, et ne renferme pas d'azote.

Le poids de l'hectolitre est de 100 kilog. et l'on y trouve :

65-75 % de phosphate de chaux.

15-25 % de carbonate de chaux.

5-10 % d'eau.

Les fraudes y sont très fréquentes au moyen de :

Schistes,

Cendres,

Plâtre,

Sable.

L'acheteur devra exiger les mêmes garanties que pour les noirs de raffinerie.

L'action des deux noirs n'est pas comparable : les noirs de raffinerie (qui sont azotés) peuvent s'employer dans les vieilles terres épuisées, sablo-argileuses, pauvres en humus, à raison de 5-10 hectol. à l'hectare ; les noirs de sucrerie conviendront mieux aux défrichements, où il n'y a pas besoin d'azote, mais dans ce cas il faudra bien se garder de chauler car on arrêterait l'effet du noir, qui n'est soluble qu'à cause de l'acidité du sol : on en met 5-6 hectol. par hectare.

Phosphates naturels. — Encore appelés *phosphates minéraux*, ces engrais proviennent de la pulvérisation, du tamisage ou du lavage de produits naturels, dont la composition chimique est analogue dans les divers cas, mais dont l'origine et l'efficacité sont très diverses.

On peut grouper ainsi les divers phosphates naturels :

1° Apatite. — Généralement très riche en acide phosphorique, mais très peu assimilable, d'effet insignifiant sur les récoltes, ne peut servir qu'à la fabrication du superphosphate se trouve en Norwège, dans le Nassau (Allemagne), en Espagne, au Canada et en Floride, à l'état cristallisé.

2° Phosphorite. — Existe dans la nature en masses compactes, plus ou moins rubannées. Les gisements français les plus connus sont ceux du Lot. Egalement très peu assimilable.

3° Sables phosphatés. — Se trouvent sous forme d'amas, de poches, dans la Somme et le Pas-de-Calais, ainsi qu'en Belgique. Blancs, jaunes, rougeâtres, ils servent surtout à la fabrication du superphosphate, ne donnant à l'emploi direct que des résultats insignifiants.

4° Nodules. — Ils existent dans le Boulonnais, les Ardennes et la Meuse, dans l'assise géologique des grès verts (d'où le nom de *phosphate des grès verts* sous lequel on les vend). Leur couleur varie du gris au vert sale. Ce sont les phosphates naturels les plus assimilables, ce qui ne veut pas dire qu'ils le soient beaucoup. Ils ne donnent en somme de bons résultats que dans les terrains très acides, et surtout sur les défrichements ; mais, cette réussite leur a fait acquérir une telle renommée en Bretagne, que ces gisements s'épuisant de plus en plus, et les cultivateurs exigeant toujours des phosphates « verts », on leur vend presque toujours des phosphates « verdis », c'est-à-dire des sables phosphatés de la Somme, colorés en vert par une couleur d'aniline. Cette coloration trompeuse permet au négociant de vendre l'engrais bien au-dessus de sa valeur, et le cultivateur — trompé un peu par sa faute, pour ne pas dire beaucoup — paye relativement cher un produit presque inefficace.

Que le cultivateur breton se rappelle une fois pour toutes qu'en matière de phosphates naturels la couleur ne signifie rien (il est si facile de leur donner celle que l'on veut), et que quittant la vieille routine il abandonne définitivement des produits qui actuellement sont de beaucoup dépassés, au point de vue de l'efficacité, par d'autres engrais que nous allons maintenant examiner.

Superphosphates. — On donne le nom de superphosphates aux engrais obtenus en traitant un phosphate par de l'acide sulfurique, ce qui le rend beaucoup plus assimilable. Si l'on traite des phosphates minéraux, on obtient du *superphosphate minéral* ; si c'est un phosphate d'os, du *superphosphate d'os*.

Sous l'action de ce traitement, l'acide phosphorique du phosphate, qui était entièrement insoluble dans l'eau, se transforme, et l'on obtient dans le produit final :

- de l'acide phosphorique soluble à l'eau ;
- de l'acide phosphorique insoluble dans l'eau, mais soluble dans le citrate d'ammoniaque ;
- de l'acide phosphorique non transformé, insoluble complètement.

Tantôt le superphosphate est vendu seulement en tenant compte de la première forme d'acide phosphorique, et le négociant indique à la fois le dosage en acide phosphorique soluble à l'eau et le prix de vente de l'unité (c'est-à-dire du kilogr. d'acide phosphorique) soluble à l'eau.

Tantôt — et c'est le cas le plus général — on tient compte à la fois des deux premières formes, sans spécifier leur quantité relative, et l'on vend à l'unité soluble eau et citrate, ou par abrégé « au citrate. »

Le superphosphate est un excellent engrais, capable de donner d'importants bénéfices, lorsqu'il est bien employé. Mais il ne saurait être question de l'utiliser partout, d'une façon générale.

De par le fait même de sa fabrication (traitement d'un phosphate par l'acide sulfurique), cet engrais est acide. Or, nous avons vu précédemment que la majeure partie des sols bretons étaient acides, que c'était là un défaut qu'il convenait de corriger par des chaulages et l'emploi d'engrais basiques. Il ne saurait donc être question d'y apporter un engrais également acide, qui ne ferait qu'exagérer les défauts naturels du terrain. Sauf pour les rares îlots de terres calcaires qui se trouvent à l'Est et au Sud de la Bretagne, il ne saurait donc être, pratiquement, question de l'emploi des superphosphates. Employés dans les autres terrains ils pourront au début donner des excédents notables de récolte, mais cet effet ira rapidement en diminuant, et ils se montreront toujours inférieurs à l'engrais basique que nous examinerons tout à l'heure : les scories.

Phosphate précipité. — Il provient du traitement des os par l'acide chlorhydrique, et renferme de 36 à 42 % d'acide phosphorique. Son prix de vente élevé, les difficultés qu'entraîne pour l'épandage sa haute teneur, le font peu employer.

Scories de déphosphoration. — D'introduction récente en agriculture — on ne l'y emploie guère que depuis une quinzaine d'années — cet engrais constitue à l'heure actuelle, de façon incontestable, la source d'acide phosphorique la plus avantageuse, et celle qui convient particulièrement à nos terres bretonnes, par suite de sa haute teneur en chaux qui en fait un engrais basique, neutralisant l'acidité du sol.

Quelques mots sur son origine ne seront pas déplacés ici :

Autrefois, les minerais de fer qui renfermaient une certaine quantité de phosphore ne pouvaient pas être utilisés pour la fabrication de l'acier, car ils donnaient un produit cassant et de peu de valeur. Il fallut la découverte de deux ingénieurs anglais, Sydney Thomas-Gilchrist et Percy Gilchrist, pour permettre l'emploi de semblables minerais. Leur procédé consiste essentiellement dans la déphosphoration de la fonte, au moyen d'un produit basique, au moment où elle se transforme en acier dans le convertisseur.

Un convertisseur Thomas est une sorte de grand récipient en forme de poire, ouvert par le haut et pouvant basculer sur un axe horizontal. Le fond en est percé de trous, comme un crible, et ses parois sont revêtues de briques de dolomie (apportant de la chaux et de la magnésie). On introduit la fonte en fusion, additionnée d'environ 20 % de chaux vive, puis au moyen de puissantes machines soufflantes, on projette à travers le fond perforé, un violent courant d'air traversant toute la masse de métal. L'oxygène de l'air, à une température de 1.800 à 2.000°, oxyde le manganèse, le silicium, le carbone et enfin le phosphore qui se trouve transformé en acide phosphorique. Celui-ci se combine à la chaux et il se forme une scorie se rassemblant à la surface du métal et renfermant en outre les divers oxydes et les impuretés, formés

pendant l'opération. On fait alors basculer le convertisseur, on recueille cette scorie, et après refroidissement on la pulvérise au moyen de moulins spéciaux, à boulets. C'est la poussière très fine ainsi obtenue, qui après des tamisages successifs est mise en sacs et vendue à l'agriculture. Sa densité est très élevée : 3 environ, ce qui explique pourquoi les sacs de 100 kilos de scories sont beaucoup plus petits que ceux de phosphate naturel. Le cultivateur — contrairement à une vieille et mauvaise habitude — ne doit pas s'occuper du volume du sac, mais seulement du poids de matière fertilisante qui lui est livré.

Nous avons décrit ci-dessus la production des scories Thomas ; celle des scories Martin diffère en ce que la déphosphoration au lieu de se faire dans un convertisseur Thomas se fait dans un four Martin-Siemens, à sole basique. Dans les deux produits, l'acide phosphorique se trouve combiné à la chaux sous une même forme (tétraphosphate de chaux) ; mais le mode de production n'étant pas le même (différences importantes dans le mode d'agitation, dans la température, etc.) les deux phosphates, quoique répondant à la même formule chimique, ne jouissent pas de propriétés analogues. Les scories produites par le procédé Thomas se montrent en pratique toujours beaucoup plus actives, plus efficaces, à dosage égal en acide phosphorique que les scories provenant du procédé Martin.

Il s'ensuit que les cultivateurs intelligents, ne se laissant pas tenter par l'appât d'un bon marché illusoire, préfèrent acheter des scories Thomas, et que cette préférence entraîne certains vendeurs peu scrupuleux à frauder les scories qu'ils offrent à la culture.

En dehors des scories Thomas véritables, il se trouve actuellement dans le commerce :

- des scories Thomas additionnées de scories Martin ;
- des scories Martin pures ;
- des scories Thomas additionnées de phosphates naturels ;
- des scories Martin fraudées de même ;

des phosphates naturels, sans trace de scories, colorés en gris par des matières inertes (schistes pulvérisés, charbons, etc.) et vendus cependant sous le nom de scories ou même de scories Thomas.

Il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de déceler ces fraudes au simple aspect, bien que les sacs renfermant du phosphate naturel soient plus grands (vu la plus faible densité) que ceux ne contenant que des scories. Mais il est très simple, à l'analyse chimique, de déceler ces fraudes. Il existe en effet un réactif (réactif Wagner), formé d'une solution d'acide citrique, et où ces divers produits ont des solubilités très diverses pour leur acide phosphorique :

Les scories Thomas pures ont toujours une solubilité dépassant 75 % ; très souvent même 80 à 90 % de leur acide phosphorique, et même plus, sont solubles dans le réactif Wagner ;

Pour les scories Martin, la solubilité est toujours de beaucoup inférieure à 75 % ;

Pour les phosphates naturels, suivant l'origine, la solubilité est nulle ou très faible ;

Les mélanges présentent des solubilités variables suivant les composants et suivant la proportion dans laquelle ils ont été faits, mais ces solubilités sont toujours inférieures à 75 %.

Dès lors, afin d'éviter toute fraude ou tromperie, tout acheteur de scories devra exiger du vendeur, par écrit, les garanties ci-dessous, qu'il conviendra de faire vérifier par l'analyse :

- 1^o Garantie d'origine (scories Thomas).
- 2^o Pureté.
- 3^o Dosage en acide phosphorique total pour cent.
- 4^o Finesse de mouture (75 % au moins du produit passant à travers les mailles du tamis n° 100).
- 5^o Solubilité dans le réactif Wagner (minimum de 75 %).

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, les scories constituent l'engrais par excellence des terres bretonnes ; mais si l'on ne veut pas avoir de déboires, il est absolument nécessaire de

n'employer que des scories Thomas pures, c'est-à-dire des scories ayant une solubilité minima de 75 % dans le réactif Wagner.

Quelques résultats d'emploi des Engrais chimiques dans les divers terrains de Bretagne.

Mieux que tout ce que nous pourrions dire, les exemples ci-dessous montreront aux cultivateurs bretons ce qu'ils peuvent obtenir par l'emploi rationnel des engrais chimiques. Nous ne citons ici que des résultats obtenus en Bretagne, et pour que les conclusions s'en dégagent plus nettement, nous les classons par nature géologique de terrains.

Ces résultats ont été obtenus dans 42 communes différentes, et sur 14 cultures : avoine, betteraves, blé, carottes, haricots, orge, panais, pommes de terre, prairies naturelles, rutabagas, sarrasin, seigle, trèfle incarnat et trèfle violet.

A. Granite et Gneiss.

Côtes-du-Nord. — Essais dans 7 communes : Lanvallay, Lehon, Péder nec, Plaine-Haute, Quintin, Taden, Tréllivan.

AVOINE :

Yves Connan, à Péder nec.

	Grain.	Paille.
Avec 500 k. Scories Thomas « Etoile » 16 %	3.050 k.	4.100 k.
Avec 600 k. Phosphate de Normandie 18 %	2.470	3.900
Différence :	580 k.	200 k.

J.-M. Boivin, à Taden, lieu dit « La Pichonnais ».

Variétés Ligowo et Beseler mélangées.	Grain.	Paille.
20.000 k. de fumier	1.350 k.	2.500 k.
1.000 k. Phosphates de l'Oise	} avec le fumier	1.400
1.000 k. Phosphates de Normandie		2.600
1.000 k. Scories Thomas « Etoile »		2.800
	1.800	3.500

BETTERAVES FOURRAGÈRES :**Mesléard, à Kermaho, en Quintin.**

Avec Scories Thomas « Etoile »	55.700 k.
Sans Scories	49.450
Différence :	6.250 k.

Colas, à Léhon, lieu dit « La Nourrais ».

Variété « Ovoïde des Barres ».	
30.000 k. fumier et 1.000 k. Scories Thomas « Etoile »	32.750 k.
Fumier seul	27.280
Différence :	5.470 k.

Boivin, à Taden. lieu dit « La Pichonnais ».

Variété « de Vauriac ».	
40.000 k. fumier et 1.000 k. Scories Thomas « Etoile »	82.860 k.
Fumier seul	54.540
Différence :	28.320 k.

BLÉ :**Le même expérimentateur.**

Variétés « Bordier, Dattel et Japhet » mélangées.	Grain.	Paille.
25.000 k. de fumier	1.800 k.	3.200 k.
1.000 k. Phosphate de l'Oise	avec 1.800	3 200
1.000 k. Phosphate de Normandie	le 1.950	3.500
1.000 k. Scories Thomas « Etoile »	fumier 2.400	4.500

CAROTTES FOURRAGÈRES :**Le même expérimentateur.**

Variété « blanche à collet vert ».	
30.000 k. fumier et 1.000 k. Scories Thomas « Etoile »	37.500 k.
Fumier seul	27.280
Différence :	10.220 k.

Colas, à Léhon, lieu dit « La Nourrais ».

Variété « blanche à collet vert ».	
30.000 k. fumier et 1.000 k. Scories Thomas « Etoile »	22.720 k.
Fumier seul	16.320
Différence :	6.400 k.

ORGE :**Boivin, à Taden, lieu dit « La Pichonnais ».**

Variété « de Printemps ».	Grain.	Paille.
30.000 k. fumier et 1.000 k. Scories Thomas		
« Etoile »	2.300 k.	2.900 k.
Fumier seul	1.900	2.600
Différences :	400 k.	300 k.

J.-M. Donnio, à Lanvallay, lieu dit « La Porte Prévost ».

Variété « Paumelle ».	Grain.	Paille.
20.000 k. Fumier	1.500 k.	1.700 k.
1.000 k. Scories Thomas « Etoile »	2.000	2.000
Différences :	500 k.	300 k.

POMMES DE TERRE :**Colas, à Léhon, lieu dit « La Nourrais ».**

Variété « Chardon ».	
30.000 k. fumier et 1.000 k. Scories Thomas « Etoile »	27.380 k.
Fumier seul	24.540
Différence :	2.840 k.

Boivin, à Taden, lieu dit « La Pichonnais ».

Même variété.	
40.000 k. fumier et 1.000 k. Scories Thomas « Etoile »	29.280 k.
Fumier seul	20.500
Différence :	8.780 k.

RUTABAGAS :**R. Le Lay, à Plaine-Haute, lieu dit « Les Landes ».**

Fumier seul	38.330 k.
Fumier plus 830 k. Phosphates verts	47.080
Fumier plus 830 k. Scories Thomas « Etoile »	52.000

SARRASIN :**J.-M. Donio, à Lanvallay, lieu dit « La Porte Prévost ».**

Variété « argentée ».	Grain.	Paille.
1.000 k. Scories Thomas « Etoile »	1.000 k.	1.500 k.
20.000 k. Fumier plus 400 k. Phosphate	400	1.000
Différences :	600 k.	500 k.

Boivin, à Taden, lieu dit « La Pichonnais ».	Grain.	Paille.
Avec 1.000 k. Scories Thomas « Etoile »	2.100 k.	4.100 k.
Sans Scories	1.200	1.900
Différences :	900 k.	2.200 k.

SEIGLE :

H. Leroy, à Trélivan, lieu dit « Bourillet ».

Variété « d'Automne ».		Grain.	Paille.
15.000 k. Fumier		1.000 k.	2.500 k.
500 k. Superphosphate	} avec le fumier	1.200	3.000
1.000 k. Phosphate vert		1.600	3.800
1.000 k. Scories Thomas « Etoile »		1.800	4.200

TRÈFLE VIOLET :

Le même expérimentateur.	1 ^{re} coupe.	2 ^e coupe.	Total.
Pas d'engrais	2.500 k.	2.000 k.	4.500 k.
700 k. Scories Thomas « Etoile »	3.500	3.000	6.500
700 k. Scories plus 200 k. chlorure de potassium	4.300	3.500	7.800

(Cet exemple montre ce que nous avons dit précédemment :
bonne réussite des sels potassiques dans quelques cas, bien
qu'il s'agisse de terres riches en potasse totale).

**Finistère. — Essais dans 3 communes : Plomelin, Plougasnou,
Pluguffan.**

AVOINE :

Lécuyer, à Plomelin, lieu dit « Kernevenou ».	Grain.	Paille.
Pas d'engrais	1.740 k.	3 550 k.
600 k. Scories Thomas « Etoile »	2.320	4.200
600 k. Scories plus 200 k. Chlorure de Potas.	2.490	4.560
600 k. Scories plus 200 k. Chlorure plus 100 k. Nitrate	2.900	5.940

BETTERAVES FOURRAGÈRES :

Le même expérimentateur, lieu dit « Lestrémeur ».

Fumier et 500 k. Scories Thomas « Etoile »	50.250 k.
Fumier seul	41.250
Différence :	9.000 k.

BLÉ :**Le Bellec, à Pluguffan.**

	Grain.	Paille.
Pas d'engrais	1.940 k.	4.040 k.
600 k. Scories Thomas « Etoile »	2.340	4.800
600 k. Scories plus 100 k. Nitrate	2.400	4.240
600 k. Scories plus 100 k. Nitrate plus 200 k. Chlorure	2.460	5.440

(Dans ce cas l'excédent dû à l'apport d'un sel potassique ne paie pas la valeur de cet engrais, qui cause ainsi une perte d'argent).

ORGE : •**Yves Troadec, à Plougasnou.**

	Grain.	Paille.
Pas d'engrais	1.900 k.	2.420 k.
500 k. Scories Thomas « Etoile »	2.120	2.800
500 k. Scories plus 100 k. Nitrate	2.240	3.050
1.000 k. Scories plus 100 k. Nitrate	2.850	3.620

POMMES DE TERRE :**Lécuyer, à Plomelin.**

Variétés « Kidney rose » et « Eléphant blanc ».	Kydney.	Elephant.
Fumier et 600 k. Scories Thomas « Etoile »	26.844	30.240
Fumier seul	24.452	23.920
Différences :	2.392	6.320

PRAIRIES NATURELLES :**Même expérimentateur.**

Avec 1.000 k. Scories Thomas « Etoile »	7.300 k.
Sans Scories	4.600

Différence : 2.700 k.

TRÈFLE INCARNAT :

Même expérimentateur, lieu dit « Lestrémeur », première coupe seule pesée.

Avec 1.000 k. Scories Thomas « Etoile »	3.500 k.
Sans Scories	2.650

Différence : 850 k.

Ile-et-Vilaine. — Essais dans 3 communes : Coglès, Sains et Saint-Hilaire des Landes.

AVOINE :

Boismartel, à Coglès.	Grain.	Paille.
Fumier avec 500 k. Scories Thomas « Etoile »	1.800 k.	5.300 k.
Fumier seul	1.070	3.600
Différences :	730 k.	1.700 k.

ORGE :

Bertin, à Sains.	Grain.	Paille.
Pas d'engrais	1.380 k.	2.020 k.
600 k. Scories Thomas « Etoile »	1.670	2.560
600 k. Scories plus 100 k. Nitrate	1.770	2.820
600 k. Scories plus 100 k. Nitrate plus 200 k. Chlorure	1.800	2.850
(L'apport d'engrais potassique se traduit encore cette fois par un excédent beaucoup trop faible pour payer l'engrais : il y a perte d'argent).		

PRAIRIE NATURELLE :

Louis Tizon, à Saint-Hilaire des Landes, lieu dit « Surminette. »	
Sans engrais	1.500 k.
600 k. Superphosphate	même 3.000
1.000 k. Scories Thomas « Etoile »	dépense 3.400

Loire-Inférieure — Essais dans 2 communes : Boussay et Remouillé.

CAROTTES FOURRAGÈRES :

Antoine Pénard, à Boussay, lieu dit « Dodillon ».	
1.050 k. Scories Thomas « Etoile »	20.300 k.
Pas de Scories	16.200
Différence :	4.100 k.

POMMES DE TERRE :

Le même expérimentateur, sur variété « 'Early rose ».	
Avec 1.050 k. Scories Thomas « Etoile »	21.800 k.
Sans Scories	7.500
Différence :	14.300 k.

PRAIRIES NATURELLES :**Lemut, à Remouillé, lieu dit « l'Ardre ».**

Avec 1.000 k. Scories Thomas « Etoile » 4.900 k.

Sans Scories 3.100

Différence : 1.800 k.

Morbihan.**Roport, à Sallo-la-Lande, commune de Guern.**

Défrichement de landes. — Récoltes obtenues : Grain.

En blé : avec 1.500 k. Scories Thomas « Etoile » 1.845 k.

En sarrasin : — — 1.860

Sur prairie fauchable créée sur la défriche : Foin.

1^{re} année, avec 1.500 k. Scories et 1.500 k. Kaïnite 3.0002^e — avec 1.200 k. Scories Thomas « Etoile » 4.500**B. Terrain Cambrien.****Côtes-du-Nord. — Essais faits dans 5 communes : Hillion,
Le Quillio, Plélan, Pleslin, Plouër.****AVOINE :****François Cléret, à Hillion, lieu dit « Carmin ».**

Variété « Grise d'hiver » Grain.

Avec 600 k. Scories Thomas « Etoile » 3.000 k.

Sans Scories 2.000

Différence : 1.000 k.

Dauny, à Pleslin, lieu dit « Launay ».

Variété « d'Hiver » Grain. Paille.

25.000 k. fumier plus 1.000 k. Scories Thomas

« Etoile » 2.500 k. 4.200 k.

Fumier seul 1.300 2.100

Différence : 1.200 k. 2.100 k.

Gilles Jambon, à Plouër, lieu dit « Vaux Saint-Cyr ».

Variété « de Printemps » Grain. Paille.

30.000 k. Fumier plus 1.000 k. Scories Thomas

« Etoile » 2.300 k. 4.600 k.

Fumier seul 1.700 3.400

Différences : 600 k. 1.200 k.

BETTERAVES FOURRAGÈRES :

Mathurin Carrée, à Le Quillio, lieu dit « La Plesse ».

Variété « 1/2 sucrière ».

400 k. Scories Thomas « Etoile » 18 %	} dépense	34.400k.
400 k. Superphosphate 14 %		24.800

Différence : 9.600 k.

BLÉ :

Dauny, à Pleslin, lieu dit « Launay ».

Variétés « Japhet, Noé, Bordier, Dattel et d'Australie » mélangées.

	Grain.	Paille.
Fumier seul	1.500 k.	2.800 k.
Fumier plus 1.000 k. Phosphate de l'Oise	1.700	3.000
Fumier plus 1.000 k. Phosphate de Normandie	2.000	3.800
Fumier plus 500 k. Superphosphate	2.500	4.700
Fumier plus 1.000 k. Scories Thomas « Etoile »	2.700	5.000

ORGE :

Gilles Jambon, à Plouër, lieu dit « Vaux Saint-Cyr ».

Variété « de Printemps ».

	Grain.	Paille.
30.000 k. Fumier plus 1.000 k. Scories Thomas « Etoile »	2.240 k.	2.500 k.
Fumier seul	1.600	1.700

Différence : 640 k. 800 k.

POMMES DE TERRE :

Laplanche, à Plélan, lieu dit « Saint-Tual ».

Variété « Chardon ».

Avec 30.000 k. fumier plus 1.000 k. Scories Thomas « Etoile »	16.000k.
Avec Fumier seul	10.000

Différence : 6.000 k.

PRAIRIES NATURELLES :

Dauny, à Pleslin, lieu dit « Launay ».

600 k. Phosphate naturel	2.100k.
800 k. Kaïnite	2.100
800 k. Scories Thomas « Etoile »	3.600
800 k. Scories plus 800 k. Kaïnite	5.200

RUTABAGAS :

Laplanche, à Plélan, lieu dit « Saint-Tual ».

30.000 k. fumier, avec 1.000 k. Scories Thomas

« Etoile »

30.000 k.

Fumier seul

20.000

Différence : 10.000 k.

Ille-et-Vilaine. — Essais dans 2 communes : Estrelles et Noë-Blanche.**ORGE :**

Cauchin, à Noë-Blanche.

Grain.

Pas d'engrais

2.200 k.

600 k. Scories Thomas « Etoile »

3.600

600 k. Scories plus 200 k. Chlorure

3.840

600 k. Scories plus 200 k. Chlorure plus 100 k. Nitrate

4.200

(L'apport du chlorure a diminué le bénéfice).

POMMES DE TERRE :

Le même expérimentateur.

Pas d'engrais

11.250 k.

30.000 k. de fumier

16.066

600 k. Scories Thomas « Etoile » plus 266 k. Nitrate

22.500

600 k. Scories plus 266 k. Nitrate plus 216 k. Sulfate de potasse

23.566

(Même remarque pour l'engrais potassique).

SARRASIN :

Pierre Pottier, à Estrelles, lieu dit « Les Hairies ».

Grain.

Avec 600 k. Scories Thomas « Etoile »

24 hl.

Sans Scories

20

Différence : 4 hl.

Loire-Inférieure.

Essai de M. Ferdinand Ferré, à Haute Goulaine, lieu dit « Le faux borgne », sur carottes 1/2 longues nantaises.

Pas d'engrais

4.200 k.

600 k. Scories Thomas « Etoile »

10.200

600 k. Scories plus 100 k. Nitrate

14.200

600 k. Scories plus 100 k. Nitrate plus 200 k. Sulfate de potasse

17.000

Morbihan. — Essais dans 2 communes : Saint-Thuriau et Saint-Gérand.

AVOINE :

Joseph Le Calvé, à Saint-Thuriau.

	Grain.	Paille.
Variété « Grise de Bretagne ».		
Pas d'engrais	1.100 k.	2.800 k.
45.000 k. Fumier	1.480	3.500
22.500 k. Fumier plus 1.000 k. Scories Thomas		
« Etoile »	1.600	4.100

SEIGLE :

Le Fur, à Saint-Gérand.

	Grain.	Paille.
1.000 k. Scories Thomas « Etoile »	1.500 k.	3.750 k.
Pas de Scories	940	1.750

Différences : 560 k. 2.000 k.

C. Terrain Ordovicien.

Finistère. — Essais faits dans la commune de Telgruc.

BLÉ :

Besançon, à Telgruc.

	Grain.	Paille.
Pas d'engrais	750 k.	1.550 k.
600 k. Scories Thomas « Etoile »	1.750	3.950
600 k. Scories plus 100 k. Nitrate	2.150	5.100
600 k. Scories plus 200 k. Chlorure plus 100 k. Nitrate	2.400	6.500

ORGE :

Même expérimentateur.

	Grain.	Paille.
Pas d'engrais	1.900 k.	2.500 k.
Fumier	2.180	2.750
Fumier plus 600 k. Superphosphate	2.640	3.450
Fumier plus 600 k. Scories Thomas « Etoile »	3.050	4.000

SEIGLE :

Même expérimentateur.

	Grain.	Paille.
Pas d'engrais	900 k.	1.850 k.
1.200 k. Phosphate naturel	1.300	3.200
1.000 k. Scories Thomas « Etoile »	1.400	3.300

Ille-et-Vilaine. — Essais dans 2 communes : Treffendel et La Dominelais.

AVOINE :

Halbot, à Treffendel, lieu dit « Landelle ».	Grain.	Paille.
Avec 500 k. Scories Thomas « Etoile »	2.325 k.	5.500 k.
Sans Scories	1.060	1.005
Différences :	1.265 k.	4.495 k.

HARICOTS :

Même expérimentateur.

Variété « Flageolet ».	
Avec 450 k. Scories Thomas « Etoile »	1.800 k.
Sans Scories	1.435
Différence :	365 k.

POMMES DE TERRE :

Lefeuvre, à la Dominelais, lieu dit « la Cochonnais ».

Fumier plus 500 k. Scories Thomas « Etoile »	19.250 k.
Fumier seul	15.220
Différence :	4.030 k.

PRAIRIE NATURELLE :

Même expérimentateur, lieu dit « Pré de la Fontaine ».

Avec 750 k. Scories Thomas « Etoile »	8.368 k.
Sans Scories	3.912
Différence :	4.456 k.

SARRASIN :

Même expérimentateur.	Grain.
Avec 500 k. Scories Thomas « Etoile »	1.580 k.
Sans Scories	760
Différence :	820 k.

TRÈFLE VIOLET :

Même expérimentateur.	1 ^{re} coupe.	2 ^e coupe.	Total.
16.600 k. de Fumier	2.850	1.760	4.610
2.000 k. Scories Thomas « Etoile »	4.940	3.890	8.830

Loire-Inférieure. — Essais dans 2 communes : Fégréac et Nozay.

BLÉ :

Montoux, directeur de l'Ecole d'agriculture de Grand-Jouan, à Nozay.

	Grain.	Paille.
Avec 1.000 k. Scories Thomas « Etoile »	2.416 k.	5.466 k.
Sans Scories	1.866	4.066

Différences : 550 k. 1.400 k.

H. Lurat, à Fégréac.

	Grain.	Paille.
Avec 1.000 k. Scories Thomas « Etoile »	1.700 k.	2.800 k.
Sans Scories	1.000	1.800

Différences : 700 k. 1.000 k.

SARRASIN :

Montoux, à Nozay, lieu dit « Champ Palissy ».

	Grain.	Paille.
Pas d'engrais	592 k.	1.509 k.
440 k. Superphosphate	} dépense 791	1.785
664 k. Scories Thomas « Etoile »		
	égale 859	2.037

Morbihan. — 1 Essai dans la commune de Ploërdut.

AVOINE :

Yves Le Duc.

	Grain.
Avec Fumier et 600 k. Scories Thomas « Etoile »	1.815 k.
Avec Fumier seul	1.554

Différence : 261 k.

D. Terrain Bohémien.

Finistère. — Essais faits dans la commune de Dinéault.

BLÉ :

G. Cornec, à Trévoazec.

	Grain.	Paille.
Avec 430 k. Scories Thomas « Etoile »	1.714 k.	2.785 k.
Sans Scories	820	1.840

Différences : 894 k. 945 k.

SEIGLE :**Jean-Marie Morvan, à Kéricart.**

	Grain.	Paille.
Pas d'engrais	840 k.	1.720 k.
200 k. Nitrate	920	1.920
500 k. Scories Thomas « Etoile »	1.260.	2.340
500 k. Scories plus 200 k. Nitrate	1.810	3.560

Ille-et-Vilaine. — Essais faits dans la commune de Pancé.**BETTERAVES FOURRAGÈRES :****Alf. Thomas, lieu dit « Beaumanoir ».**

Fumier seul	32.000 k.
Fumier plus 600 k. Scories Thomas « Etoile »	36.000
Fumier plus 600 k. Scories plus 100 k. Nitrate	38.000
Fumier plus 600 k. Scories plus 100 k. Nitrate plus 200 k. Sulfate de potasse	39.000

POMMES DE TERRE :**Même expérimentateur.**

Fumier seul	12.600 k.
Fumier plus 600 k. Scories Thomas « Etoile »	13.800
Fumier plus 600 k. Scories plus 100 k. Nitrate	15.600
Fumier plus 600 k. Scories plus 100 k. Nitrate plus 200 k. Sulfate de potasse	17.400

E. Terrain Dévonien.**Finistère. — Essais dans 3 communes : Châteaulin, L'Hôpital-Camfront et Sainte-Sève.****AVOINE :****Le Garrec, à Ste-Sève, lieu dit « Kerilly ».**

	Grain.	Paille.
Avec 750 k. Scories Thomas « Etoile »	2.700 k.	3.650 k.
Sans Scories	1.480	2.130
Différences :	1.220 k.	1.520 k.

Agric.

Le même expérimentateur.

Variété « Blanche ».	Grain.	Paille.
Pas d'engrais	1.050 k.	2.700 k.
600 k. Scories Thomas « Etoile »	1.660	3.250
600 k. Scories plus 200 k. Chlorure de potas.	2.310	4.050
600 k. Scories plus 200 k. Chlorure plus 150 k. Nitrate	3.420	4.970

BETTERAVES FOURRAGÈRES :

Même expérimentateur.

Avec fumier et 800 k. Scories Thomas « Etoile »	39.700 k.
Avec Fumier seul	32.600

Différence : 7.100 k.

Autre essai, du même.

Pas d'engrais	12.300 k.
800 k. Scories Thomas « Etoile »	19.540
800 k. Scories plus 200 k. chlorure de potassium	25.890
800 k. Scories plus 200 k. Chlorure plus 150 k. Nitrate	28.740

Charles Drapier, à l'Hôpital-Camfront, lieu dit « Kéroulé ».

36.000 k. Fumier	26.000 k.
18.000 k. Fumier plus 600 k. Scories Thomas « Etoile »	29.000
18.000 k. Fumier plus 200 k. Sulfate de potasse	28.400
18.000 k. Fumier plus 600 k. Scories plus 200 k. Sulfate	29.400

BLÉ :

Jean Beauguion, à Châteaulin.

	Grain.	Paille.
Pas d'engrais	900 k.	3.000 k.
500 k. Scories Thomas « Etoile »	1.400	3.850
750 k. Scories Thomas « Etoile »	1.500	4.400

Jacques Scao, à Châteaulin, lieu dit « Plac-ar-Foar ».

	Grain.	Paille.
Avec Fumier et 570 k. Scories Thomas « Etoile »	3.160 k.	5.571 k.
Avec Fumier seul	2.468	5.028

Différences : 692 k. 543 k.

Le Garrec, à Sainte-Sève,		Grain.
Avec 800 k. Scories Thomas « Etoile »		2.450 k
Sans Scories		<u>1.730</u>
	Différence :	720 k.
Autre essai, du même.		Grain. Paille.
Pas d'engrais	620 k.	835 k.
600 k. Scories Thomas « Etoile »	1.260	1.870
600 k. Scories plus 200 k. Chlorure de Potas.	1.950	2.900
600 k. Scories plus 200 k. Chlorure plus 150 k. Nitrate	2.330	3.410

CAROTTES FOURRAGÈRES :

Même expérimentateur.

Avec 1.000 k. Scories Thomas « Etoile »	47.200 k.
Sans Scories	<u>24.000</u>
	Différence : 23.200 k.

PANAIS :

Même expérimentateur.

Variété « Longue ».	
Avec 35.000 k. de Fumier	28.850 k.
Fumier plus 800 k. Scories Thomas « Etoile »	34.150
Fumier plus 800 k. Scories plus 300 k. Chlorure	40.070

POMMES DE TERRE :

Charles Drapier, à l'Hôpital-Camfront, lieu dit « Kergorant ».

Sans engrais aucun	6.000 k.
30.000 k. Fumier	11.330
600 k. Scories Thomas « Etoile » plus 260 k. Nitrate	17.660

Le Garrec, à Sainte-Sève.

Fumier plus 800 k. Scories Thomas « Etoile »	17.850 k.
Fumier seul	<u>15.200</u>
	Différence : 2.650 k.

Autre essai, du même.

Pas d'engrais	12.130 k.
800 k. Scories Thomas « Etoile »	16.970
800 k. Scories plus 275 k. Chlorure de Potassium	22.860
800 k. Scories plus 275 k. Chlorure plus 150 k. Nitrate	25.100

PRAIRIE NATURELLE :**Le même expérimentateur.**

	Foin
Avec 1.000 k. Scories Thomas « Etoile »	3.860 k.
Sans Scories	1.460

Différence : 2.400 k.**Autre essai, du même.**

Sans engrais	1.570 k.
1.000 k. Scories Thomas « Etoile »	4.460
1.000 k. Scories plus 200 k. Chlorure de Potassium	7.240

SARRASIN :**Le même expérimentateur.**

	Grain.	Paille.
Pas d'engrais	540 k.	1.850 k.
600 k. Scories Thomas « Etoile »	1.260	2.240
600 k. Scories plus 200 k. Chlorure	1.860	2.700

TRÈFLE VIOLET :**Le même expérimentateur.**

Avec 800 k. Scories Thomas « Etoile »	8.950 k.
Sans Scories	6.300

Différence : 2.650 k.**Autre essai, du même.**

	1 ^{re} coupe.	2 ^e coupe.	Total.
Avec 1.000 k. Scories Thomas « Etoile »	4.520	6.740	11.260
Sans Scories	3.100	4.550	7.650

Différences : 1.420 k. 2.190 k. 3.610 k.***F. Terrain Carbonifère.*****Côtes-du-Nord.****SARRASIN :****V^o Guéguen et fils, au Guernic, en Plussulien.**

	Grain.	Paille.
Avec 600 k. Scories Thomas « Etoile »	1.700 k.	2.600 k.
Avec 600 k. Phosphate de la Somme	1.350	2.100

Différence : 350 k. 500 k.

Finistère.**POMMES DE TERRE :****Plouzenec, à Cleden-Poher.**

Fumier plus 1.000 k. Scories Thomas « Etoile »	23.000 k.
Fumier seul	<u>14.200</u>
Différence :	8.800 k.

G. Alluvions modernes.**Loire-Inférieure. — Essais dans les 2 communes de Basse-Goulaine et de Pannecé.****POMMES DE TERRE :****P. Bureau, à Basse-Goulaine.**

Sans engrais	20.400 k.
800 k. Scories Thomas « Etoile »	23.000
800 k. Scories plus 200 k. Nitrate	25.600

Edouard Gillet, à Pannecé.

Pas d'engrais	3.750 k.
25.000 k. Fumier (de cheval)	5.650
600 k. Scories Thomas « Etoile »	8.125
6.250 k. Fumier plus 300 k. Scories	9.575

PRAIRIE NATURELLE :**Rousseau, à Pannecé.**

Pas d'engrais	3 500 k.
Terreau et curures de fossé	4.050
1.000 k. Scories Thomas « Etoile »	5.800

Tous les résultats que nous avons signalés viennent à l'appui de ce que nous avons énoncé précédemment concernant l'emploi des engrais chimiques ; ils démontrent notamment l'insuffisance du fumier, et la nécessité de l'emploi complémentaire de l'acide phosphorique toujours, de l'azote souvent, de la potasse parfois.

Que ces chiffres, qu'on pourrait multiplier par de nouvelles expériences, convaiquent les incrédules, et décident les hésitants !

Formules de fumure pour les principales cultures de la Bretagne, basées sur l'expérience et la pratique et capables de procurer d'importants bénéfices dans tous les cas.

Cultures	Series	Nitrate	Sulfate Potas.	Kainite
Blé	500-600 k.	50-100 k.	100 k.	—
Avoine	id.	id.	id.	—
Sarrasin	400-500	id.	id.	—
Seigle	500-600	id.	id.	—
Orge	id.	id.	id.	—
PRAIRIES NATURELLES :				
{ 1 ^{re} année	1.000 k.	—	—	800-1000
{ 2 ^e année	800	—	—	600-800
{ 3 ^e année et suivantes	500-600	—	—	400-600
Trèfle	600-800	—	—	600-800
Luzerne	id.	—	—	id.
Pommes de terre	id.	150-200	150-200	—
Betteraves fourragères	id.	id.	id.	—
VIGNE :				
{ 1 ^{re} année	1000 k.	150-200 k.	200 k.	—
{ 2 ^e année	800	100-150	150	—
{ 3 ^e année et suivantes	400-500	50-100	100	—
Lin	500-600	id.	100-150	—
Chanvre	600-800	id.	id.	—

IV

Achat et emplois des Engrais.

En matière d'achat et d'emploi, pour les engrais comme pour tous autres produits, il y a lieu de tenir compte :

- 1^o De l'ignorance de l'acheteur ;
- 2^o De la malhonnêteté de certains vendeurs.

Nous basant sur les divers points que nous avons traités déjà dans ce travail, nous disons aux cultivateurs :

N'achetez jamais d'engrais composés, mais toujours des engrais simples (phosphatés, azotés ou potassiques).

N'achetez jamais à des inconnus, eussent-ils les plus aimables représentants et vous fissent-ils les plus brillantes promesses, mais toujours à des vendeurs honnêtes et connus de longue date.

Rappelez-vous que la marque couvre la marchandise, et qu'il vaut mieux souvent payer un peu plus cher une marque qui a fait ses preuves, que moins cher une marque inconnue qui peut être sans valeur aucune ou de valeur très inférieure.

Rappelez-vous qu'au point de vue légal, les écrits seuls ont de la valeur, et faites-vous toujours garantir par écrit, sur facture, la nature, la teneur, la pureté des engrais que vous achetez.

N'ignorez pas que pour les engrais, comme pour les autres produits agricoles, il y a des cours, et évitez d'acheter au-dessus du cours.

N'ignorez pas que la loi vous protège contre les fraudeurs et les voleurs, et prenez connaissance avec attention de la loi du 4 février 1888 et du règlement d'administration publique y ayant trait.

Si de la question commerciale nous passons à la question pratique, nous disons :

Le prix de revient d'un engrais, au moment de l'épandage, se compose :

Du prix d'achat au lieu de production ou de vente (prix variable suivant le dosage de l'engrais).

Plus le prix de transport jusqu'à la gare destinataire	} Frais fixes par 100 kil.
Plus les frais de transport de la gare à la ferme	
Plus les frais de manutention à la ferme	
Plus les frais de transport de la ferme au champ	
Plus les frais d'épandage	

Dès lors on comprend tout l'intérêt qu'il y a à acheter des engrais à haut dosage, puisque, par exemple, les frais sont les mêmes, depuis le lieu d'achat jusqu'au lieu d'épandage pour 100 kilos de Scories à 20 % (contenant 20 k. d'acide phosphorique) que pour 100 k. à 10 % (ne contenant que 10 k.). On peut, suivant les localités et l'éloignement du lieu de production, faire par hectare, suivant les doses employées, des économies de 20 à 50 francs en s'adressant aux titres élevés.

Une autre question importante est celle du mode d'épandage. Chaque fois qu'on le pourra, ne pas hésiter à acheter un semoir à engrais. Son prix de revient sera largement et rapidement compensé par les bénéfices qu'il procurera, grâce : à la régularité et au réglage de l'épandage, à l'économie de main d'œuvre, à la rapidité d'exécution. Ne jamais acheter un semoir à graines et à engrais : il fera toujours mal l'un de ces travaux ; se procurer deux semoirs distincts, séparés.

Loi du 4 Février 1888.

ART. 1^{er}. — Seront punis d'un emprisonnement de six jours à un mois et d'une amende de 50 à 2.000 francs ou de l'une de ces deux peines seulement :

Ceux qui, en vendant ou mettant en vente des engrais ou amendements, auront trompé ou tenté de tromper l'acheteur, soit sur leur nature, leur composition ou le dosage des éléments utiles qu'ils contiennent, soit sur leur provenance, soit par l'emploi, pour les désigner ou les qualifier, d'un nom qui, d'après l'usage, est donné à d'autres substances fertilisantes.

En cas de récidive dans les trois ans qui ont suivi la première condamnation, la peine pourra être élevée à deux mois de prison et 4.000 francs d'amende.

Le tout sans préjudice de l'application du paragraphe 3 de

l'Art. 1 de la loi du 27 mars 1854, relatif aux fraudes sur la quantité des choses livrées, et des Art. 7, 8 et 9 de la loi du 23 juin 1857, concernant les marques de fabrique et de commerce.

ART. 2. — Dans les cas prévus à l'article précédent, les tribunaux peuvent, en outre des peines ci-dessus portées, ordonner que les jugements de condamnation seront, par extraits ou intégralement, publiés dans les journaux qu'ils détermineront et affichés sur les portes de la maison et des ateliers ou magasins du vendeur, et sur celles des mairies de son domicile et de celui de l'acheteur.

En cas de récidive dans les cinq ans, ces publications et affichages seront toujours prescrits.

ART. 3. — Seront punis d'une amende de 11 à 15 francs inclusivement ceux qui, au moment de la livraison, n'auront pas fait connaître à l'acheteur, dans les conditions indiquées à l'Art. 4 de la présente loi, la provenance naturelle ou industrielle de l'engrais ou de l'amendement vendu et sa teneur en principes fertilisants.

En cas de récidive dans les trois ans, la peine de l'emprisonnement pendant cinq jours au plus pourra être appliquée.

ART. 4. — Les indications dont il est parlé à l'Art. 3 seront fournies, soit dans le contrat même, soit dans le double de commission délivré à l'acheteur au moment de la vente, soit dans la facture remise au moment de la livraison.

La teneur en principes fertilisants sera exprimée par les poids d'azote, d'acide phosphorique et de potasse contenus dans 100 kilogrammes de marchandise facturée telle qu'elle est livrée, avec l'indication de la nature ou de l'état de combinaison de ces corps, suivant les prescriptions du règlement d'administration publique dont il est parlé à l'Art. 6.

Toutefois, lorsque la vente aura été faite avec stipulation du règlement du prix d'après l'analyse à faire sur échantillon pré-

levé au moment de la livraison, l'indication préalable de la teneur exacte ne sera pas obligatoire, mais mention devra être faite du prix du kilogramme de l'azote, de l'acide phosphorique et de la potasse contenus dans l'engrais tel qu'il est livré, et de l'état de combinaison dans lequel se trouvent ces principes fertilisants. La justification de l'accomplissement des prescriptions qui précèdent sera fournie, s'il y a lieu, en l'absence de contrat préalable ou d'accusé de réception de l'acheteur, par la production, soit du copie de lettres du vendeur, soit de son livre de factures régulièrement tenu à jour et contenant l'énoncé prescrit par le présent article.

ART. 5. — Les dispositions des Art. 3 et 4 de la présente loi ne sont pas applicables à ceux qui auront vendu, sous leur dénomination usuelle, des fumiers, des matières fécales, des composts, des gadoues ou boues de ville, des déchets de marchés, des résidus de brasserie, des varechs et autres plantes marines pour engrais, des déchets frais d'abattoirs, de la marne, des faluns, de la tange, des sables coquilliers, des chaux, des plâtres, des cendres ou des suies provenant des houilles et autres combustibles.

ART. 6. — Un règlement d'administration publique prescrira les procédés d'analyse à suivre pour la détermination des matières fertilisantes des engrais, et statuera sur les autres mesures à prendre pour assurer l'exécution de la présente loi.

Règlement d'administration publique.

ART. 1^{er}. — Tout vendeur d'engrais ou amendement, autre que l'un de ceux mentionnés à l'Art. 5 de la Loi du 4 février 1888, est tenu d'indiquer, soit dans le contrat de vente, soit dans le double de la commission délivrée à l'acheteur au

moment de la vente, soit dans une facture remise ou envoyée à l'acheteur au moment de la livraison ou de l'expédition de l'engrais ou amendement :

1^o Le nom dudit engrais ou amendement ;

2^o Sa nature ou la désignation permettant de le différencier de tout autre engrais ou amendement ;

3^o Sa provenance, c'est-à-dire le nom de l'usine ou de la maison qui l'a fabriqué ou fait fabriquer, s'il s'agit d'un produit industriel, ou le lieu géographique d'où il est tiré, s'il s'agit d'un engrais naturel, soit pur, soit simplement trié et pulvérisé.

ART. 2. — Les indications prescrites par l'article qui précède doivent être complétées par la mention de la composition de l'engrais ou amendement.

Cette composition doit être exprimée par les poids des éléments fertilisants contenus dans 100 kilogrammes de la marchandise facturée, telle qu'elle est livrée et dénommée ci-après :

Azote nitrique ;

Azote ammoniacal ;

Azote organique ;

Acide phosphorique en combinaison soluble dans l'eau ;

Acide phosphorique en combinaison soluble dans le citrate d'ammoniaque ;

Acide phosphorique en combinaison insoluble ;

Potasse en combinaison soluble dans l'eau.

Pour l'azote organique et la potasse en combinaison soluble dans l'eau, l'origine ou l'indication de la matière première dont ils proviennent doit être mentionnée.

Dans tous les cas, la teneur par 100 kilogrammes d'engrais ou amendement est exprimée en azote élémentaire (Az), en acide phosphorique anhydre (PhO^5), et en potasse anhydre (K^0).

Les mots « pour cent » dans l'indication du dosage doivent être exprimés en toutes lettres,

ART. 3. — Lorsque la vente est faite avec stipulation du règlement du prix d'après l'analyse à faire sur échantillon prélevé au moment de la livraison, l'indication de la composition de l'engrais ou amendement, telle qu'elle est exigée par l'Art. 2 qui précède, n'est pas obligatoire ; mais le vendeur est tenu de mentionner, en outre des prescriptions de l'Art. 1 :

Le prix du kilogramme d'azote nitrique ;

Le prix du kilogramme d'azote ammoniacal ;

Le prix du kilogramme d'azote organique ;

Le prix du kilogramme d'acide phosphorique en combinaison soluble dans l'eau ;

Le prix du kilogramme d'acide phosphorique en combinaison soluble dans le citrate d'ammoniaque ;

Le prix du kilogramme d'acide phosphorique en combinaison insoluble ;

Le prix du kilogramme de potasse en combinaison soluble dans l'eau.

Pour l'azote organique et la potasse en combinaison soluble dans l'eau, l'origine ou l'indication de la matière première dont ils proviennent doit être mentionnée.

Les prix se rapportent toujours au kilogramme d'azote élémentaire (Az), d'acide phosphorique anhydre (Ph^5 .) et de potasse (K0).

ART. 4. — Les infractions aux dispositions de la Loi du 4 février 1888 et à celles du présent règlement d'administration publique seront constatées par tous officiers de police judiciaire et agents de la force publique.

S'il y a doute ou contestation sur l'exactitude des indications mentionnées dans les contrats de vente, factures ou commissions destinées à l'acheteur, il peut être procédé, soit d'office, soit à la demande des parties intéressées, à la prise d'échantillon et à l'expertise de l'engrais ou amendement vendu.

ART. 5. — Au cas où il est procédé à la prise d'échantil-

lon, à la demande des parties intéressées, les échantillons sont prélevés contradictoirement par les parties au lieu de la livraison.

Si le vendeur refuse d'assister à la prise d'échantillons ou de s'y faire représenter, il y est procédé, à la requête et en présence de l'acheteur ou de son représentant, par le maire ou le commissaire de police du lieu de la livraison.

ART. 6. — Quand il est procédé d'office à la prise d'échantillon, celle-ci est faite par le maire de la localité, ou son adjoint, ou le commissaire de police, soit dans les magasins ou entrepôts, soit dans les gares ou ports de départ ou d'arrivée.

ART. 7. — Les échantillons sont toujours pris en trois exemplaires ; chacun d'eux est enfermé dans un vase en verre ou en grès verni, immédiatement bouché avec un bouchon de liège, sur lequel le magistrat qui aura procédé à la prise d'échantillon attachera une bande de papier qu'il scellera de son sceau.

Une étiquette engagée dans l'un des cachets porte le nom de l'engrais ou amendement, la date de la prise d'échantillon et le nom de la personne ou du fonctionnaire ou agent qui requiert l'analyse.

ART. 8. — Chaque prise d'échantillon est constatée par un procès-verbal qui relate :

- 1° La date et le lieu de l'opération ;
- 2° Les noms et qualités des personnes qui y ont procédé ;
- 3° La copie des marques et étiquettes apposées sur les enveloppes de l'engrais ou amendement ;
- 4° La copie du contrat de vente, du double de la commission ou de la facture ;
- 5° La marque imprimée sur les cachets et la couleur de la cire ;
- 6° Le nombre des colis dans lesquels ont été prélevés des échantillons, ainsi que le nombre total des colis composant le lot échantillonné ;

7° Enfin, toutes les indications trouvées utiles pour établir l'authenticité des échantillons prélevés et l'identité industrielle de la marchandise vendue.

ART. 9. — Des trois exemplaires de chaque échantillon d'engrais ou amendement, l'un est remis ou envoyé au vendeur, l'autre est transmis à un chimiste-expert pour servir à l'analyse, le troisième est conservé en dépôt au greffe du tribunal de l'arrondissement, pour servir, s'il y a lieu, à des nouvelles vérifications ou analyses.

Dans le cas où la prise d'échantillon a lieu d'un commun accord ou à la requête de l'acheteur, les parties peuvent convenir du choix du chimiste-expert.

En cas de désaccord, ou en cas de prise d'échantillon d'office, le chimiste-expert est désigné par le juge de paix du canton, sur la réquisition du magistrat qui a procédé à l'opération ou, à son défaut, de la partie la plus diligente.

L'échantillon est remis au chimiste-expert : en même temps transmission est faite à celui-ci de la copie des énonciations de provenance et de dosage formulées par le vendeur, conformément aux Art. 3 et 4 de la loi et des Art. 1, 2 et 3 du présent décret.

ART. 10. — L'expertise est faite par l'un des chimistes-experts désignés par le Ministre de l'Agriculture et dont la liste est révisée tous les ans dans le courant du mois de janvier.

Les frais de l'expertise sont réglés par un tarif arrêté par le Ministre.

ART. 11. — L'analyse de l'échantillon doit être effectuée dans un délai de dix jours au plus, à partir du jour de la remise de l'échantillon au chimiste-expert.

.....

ART. 13. — Le chimiste-expert, dans son rapport, indique

les tolérances d'écart qui lui paraissent admissibles, en tenant compte :

- 1° Du degré d'homogénéité dont l'engrais est susceptible ;
- 2° Des changements qu'il a pu subir suivant sa nature entre la livraison et l'analyse ;
- 3° Et enfin du degré de précision des procédés d'analyse suivis.

Il conclut en donnant son avis sur les circonstances qui ont pu, indépendamment de la volonté du vendeur, modifier la composition de l'engrais.

ART. 14. — Le rapport du chimiste-expert est déposé au greffe du tribunal qui a procédé à la désignation de l'expert. Avis du dépôt est donné par l'expert aux parties intéressées, au moyen d'une lettre recommandée.

Si le vendeur conteste l'analyse, il doit faire sa déclaration dans un délai de huit jours à partir du dépôt, le jour de la notification non compris. Dans ce cas, le troisième exemplaire de l'échantillon est soumis à une contre-expertise par un chimiste-expert choisi sur la liste dressée par le Ministre et désigné par le président du tribunal de l'arrondissement où il a été procédé à la prise d'échantillon.

ART. 15. — Le chimiste-expert chargé de la contre-expertise fait, dans les huit jours à partir de celui où l'échantillon lui a été remis, l'analyse de l'engrais ou amendement et rédige son rapport dans les formes indiquées à l'Art. 13 ci-dessus.

ART. 16. — Le rapport du chimiste-expert chargé de la contre-expertise est déposé au greffe du tribunal civil où il a été procédé à la prise d'échantillon.

Avis du dépôt est donné par l'expert aux parties intéressées au moyen d'une lettre recommandée.

ART. 17. — Les rapports des chimistes-experts, ensemble les procès-verbaux de prise d'échantillons, sont transmis au Procureur de la République pour y être donné telle suite que de droit.

ART. 18. — Cette transmission a lieu, par les soins du chimiste-expert, dans les huit jours qui suivent l'expiration du délai imparti par l'Art. 15 pour contester l'analyse, quand l'analyse n'a pas été contestée par le vendeur, et par ceux du chimiste chargé de la contre-expertise, au cas où il a été procédé à cette opération, dans les quarante-huit heures qui suivent la clôture du rapport.

CH. GUFFROY,

*Ingenieur Agronome (I. N. A.),
Licencié ès-sciences naturelles,
Chevalier du Mérite agricole.*

Aucune autre question ne figurant à l'ordre du jour, la séance est levée.

Le Secrétaire,

LÉON HOUITTE DE LA CHESNAIS.



Séance du Mercredi 14 Septembre (Matin)

Président : M. ALBERT LE RAY.

Secrétaire : M. L. HOUITTE DE LA CHESNAIS.

Présents : MM. Boby de la Chapelle, Terrien, Le Marié, chanoine Perron, Guibert, Philouze, Cado-ret, Riou, etc.

M. le Président ouvre la séance et invite le secrétaire à donner lecture du mémoire de M. Grolier, Instituteur-adjoint à Saint-Même, sur la *Dépopulation des Campagnes*.

La réunion décide que ce mémoire sera inséré dans le Bulletin et qu'une médaille de bronze sera décernée à son auteur.

LA DÉPOPULATION DES CAMPAGNES

MESSIEURS,

Le dénombrement de la population fait en mars 1901, a permis de se rendre compte de la force de plus en plus grande de cette attraction des villes sur les villageois. De ce fait, la popu-

Agric.

lation de près des trois quarts de nos départements est en décroissance, alors que celle des grandes villes va toujours en augmentant.

Chaque année, des familles entières, beaucoup de jeunes filles, de jeunes garçons, séduits par l'espérance d'une situation pécuniaire meilleure, d'une existence plus facile, plus gaie, quittent tout joyeux leurs villages, pour les grands centres, les ateliers, les usines.

Vont-ils vers le bonheur, ceux qui désertent ainsi le sol natal ? Hélas non !

La plupart courent droit à la misère, les autres, vers une vie de souffrance ; peu arrivent au bonheur, c'est-à-dire à la vie de famille, tranquille et douce.

Fait-il donc si mauvais vivre au village ? Certes le cultivateur, ceux qui labourent la terre, bêchent la vigne, ont du mal, bien du mal.

Au moment des semailles d'automne, des vendanges, le froid, la pluie forcent le cultivateur à rentrer grelottant, trempé d'eau.

A l'époque de la fenaison, des moissons, la chaleur et la fatigue accablent. Des journées de 16 à 18 heures, le cultivateur est exténué.

Mais ce travail avec les faucheuses, les moissonneuses, ne dure pas.

Dans tous ces travaux, le cultivateur respire un air pur, il a une nourriture saine, confortable, les fatigues lui donnent une force plus grande.

En est-il de même de l'ouvrier des villes, des usines, des ateliers ? Certes non ! Été comme hiver, des journées de 12 à 14 heures dans une atmosphère viciée, une nourriture peu substantielle, des boissons frelatées : il sort de là, pâle, amaigri ; il n'a pas cet air de santé, de rusticité, du laboureur. Il sera usé de corps et d'âme, avant l'âge.

A-t-il gagné beaucoup plus ? Oui, pécuniairement peut-être, mais il a dépensé le triple, son gain est donc inférieur, et de plus il a ruiné sa santé.

Parfois les peines du cultivateur ne sont pas récompensées, la récolte est compromise, la sécheresse, la grêle, la mortalité des bestiaux, tous ces maux sont venus fondre sur lui.

Mais il se relève de semblables malheurs, l'année suivante le remettra à flots.

Dans tous les cas, la terre nourrit celui qui l'aime et qui sait la travailler.

Personne à la campagne ne souffre de la faim, le journalier a une vache, il élève un porc, le sale pour l'hiver ; il bêche un morceau de terre plantée en vigne, à moitié récolte, il vend du vin, garde sa provision ; ramasse des légumes d'hiver ; il n'a donc que du pain à acheter, et pour peu que la ménagère soit femme d'ordre et de soin, il élèvera sa petite famille, sans trop de misères, car le travail ne manque jamais à la ferme voisine.

Messieurs, je puis vous citer un exemple d'une famille de courageux journaliers cultivateurs.

Prineau, ce garde des marais de Mâchecoul, qui a élevé 18 enfants, rien qu'avec son salaire et les fruits de quelques morceaux de terre défrichés par lui, et qui a refusé d'être inscrit au bureau de bienfaisance de sa localité.

Quel est l'ouvrier des villes, qui ne serait pas tombé, avec un gain cinq fois supérieur à celui de *Prineau*, dans la plus noire misère ?

Les demeures ne sont pas luxueuses à la campagne, mais on y repose à l'aise, et en hiver personne ne souffre du froid, le bon fermier a sa récolte de bois ramassée, le journalier trouve, comme l'on dit, du bois à bûcher à condition.

Pour l'ouvrier de la campagne, économie de loyer et de chauffage.

Messieurs, combien parmi vous ont pénétré dans une chambre d'ouvrier des villes au 3^e ou 4^e étage ? Plusieurs n'est-ce pas, et vous avez été surpris de voir entassés deux ou trois lits !! ou grabats, avec les autres meubles, la chambre est pleine, on ne peut se remuer ; un mauvais poêle (lorsqu'il y en a un) est au milieu de la chambre, une cheminée qui est en grève,

faute de bois, une fenêtre donnant sur une cour, et la rue s'étendant jusqu'à.... un mur voisin à deux ou trois mètres ; les enfants ne peuvent sortir, lorsqu'il fait mauvais temps.

En voilà pour 150 ou 200 francs, de ce taudis où les enfants s'étiolent, s'anémient.

A la campagne, comme je l'ai dit plus haut, la maison est vaste, pas belle, c'est vrai, la *place*, le sol, en terre battue, mais il y a une grande cheminée avec un bon feu de bois en hiver, qui réchauffe la maisonnée, et auprès duquel bout une *marmite* de choux, avec un bon morceau de lard, voilà avec la boisson récoltée, cidre ou vin, un bon souper pour la famille qui s'endormira heureuse.

L'ouvrier de la ville en fera-t-il autant ? Je dis carrément non. Il ne connaît ces joies que lorsqu'il va faire un voyage au village.

Messieurs, ce que j'écris, je l'ai dit et redit bien des fois aux élèves adultes des cours du soir que je fais depuis 20 ans.

Instituteur à la campagne, voilà mon rêve, vivre au milieu des miens ; fils de cultivateurs sans fortune, qui ont peiné pour élever quatre enfants, jamais ils n'ont voulu quitter le sol natal pour des positions plus élevées. Avec un maigre salaire de cantonnier, mon père et ma mère ont réussi en travaillant, à faire quelques économies, se faire bâtir une maison, là aujourd'hui ils vivent heureux avec une petite rente gagnée au travail.

Combien d'autres partis à la ville riaient de la modeste position de mon père, aujourd'hui où sont-ils ? Au pays, vivant du bureau de bienfaisance ou de la charité publique. Voilà, Messieurs, la vie de beaucoup.

Dans mes causeries au cours d'adultes, je suis arrivé à en convaincre plusieurs en leur montrant un homme de leur voisinage, parti à la ville, comme ouvrier, ou comme ils disent « dans une place » et retournant les voir de temps à autre je leur dis donc : « Cet homme, lorsqu'il vient vous voir, a toujours les mêmes habits du *Dimanche*, ceux qu'il a emportés, ordinairement ceux de son mariage. » Après réflé-

xion, ils me disent : c'est vrai, Monsieur. Eh bien, si cet homme était si bien placé, gagnait tant d'argent, il se paierait de temps à autre un habillement, ne serait-ce que dans ces magasins à réclame, et cet homme prend ce qu'il a de mieux, ce qu'il a emporté de chez lui, de la campagne. Cet exemple en a convaincu plusieurs.

Messieurs, permettez-moi de vous dire, que je tiens pour coupables, les hommes haut placés, qui cherchent des places, qui pistonent, comme on dit, les jeunes gens qui arrivent du régiment. Laissez-les donc un peu à la campagne, ils perdront le goût de la ville. Au régiment, ils ont un peu pris goût à la paresse, ils ont joui des plaisirs gratuits de la rue, les parents ont envoyé de l'argent, ils sont allés au café, etc. Ils croient que sera toujours la même chose.

Non, messieurs, n'engagez pas les fils de vos fermiers à abandonner la terre, c'est là qu'est le vrai bonheur, en agissant autrement, vous vous faites leur complice. Je sais qu'il est quelquefois difficile de résister, mais il faut les raisonner.

Les instituteurs peuvent faire beaucoup aux cours d'adultes, contre la dépopulation des campagnes, en montrant le travail des usines, des ateliers, sous leur véritable jour, en leur montrant les grèves qui ruinent l'ouvrier et le patron ; en faisant le tableau comparatif du logement de l'ouvrier de la ville et de celui du cultivateur. Mais ils ne peuvent faire seuls, c'est à vous, messieurs, que je demande d'emmener un jour un solliciteur de place, dans un logement d'ouvrier, où votre bon cœur vous fait aller si souvent, porter l'argent qui achètera le pain, leur montrer le Mont-de-Piété, un jour d'hiver ; ils en auront vite assez de la place, et ils vous remercieront.

A la campagne, il faut instituer des sociétés de secours mutuels, leur faire prendre des livrets de Caisse d'épargne et des livrets de retraite pour la vieillesse, créer des sociétés contre la mortalité des bestiaux, fonder des Comices agricoles, et les faire suivre par les cultivateurs.

A nous, messieurs, instituteurs de la campagne, une grande tâche nous incombe, faire des cultivateurs, pas autre chose, pas de ces demi-savants. De l'agriculture, et une instruction élémentaire solide ; les engager à rester dans leurs milieux ; voilà notre rôle.

Les cultivateurs, manœuvres et ouvriers des campagnes, ont une situation modeste, ils peuvent être heureux, s'ils ne regardent pas trop au-dessus d'eux. Si la fortune est inaccessible à beaucoup, on ne connaît la véritable misère que de nom, on arrive toujours à joindre les deux bouts.

En quittant la campagne, pour devenir riches, comme quelques-uns d'entre ceux qui ont réussi à la ville, qui sont parvenus à l'aisance, à la fortune même, le cultivateur se leurre d'espoir. Si ceux-là ont réussi, ce n'est qu'en employant une énergie, une persévérance de tous les instants. Si la chance leur a souri, c'est surtout qu'ils ont été servis par des circonstances heureuses qui se rencontrent bien peu souvent.

Mais la plus grande partie, qu'est-elle devenue ? Ils ont, Messieurs, connu la misère dans ce qu'il y a de plus horrible, le froid a atteint leurs membres brisés, la faim, cette souffrance inconnue à la campagne, leur a tordu les entrailles. Vaincus par la misère, ils sont allés mourir à l'hôpital, au milieu de malheureux comme eux, d'autres se sont asphyxiés. L'hiver, les journaux retracent trop souvent, la mort de beaucoup ; l'hôpital, le suicide, voilà la réussite, malheureusement trop fréquente.

Ceux qui ont pu résister à la maladie sont allés grossir l'armée du vice.

Messieurs, voilà ce qu'il faut dire à nos jeunes gens, à nos jeunes filles, dans nos causeries et cours du soir. Faites appel aux membres de l'enseignement public et privé, tous auront à cœur de vous aider dans cette noble tâche.

Quelquesfois on nous fait cette objection : un bon ouvrier trouvera toujours du travail en ville.

Ce n'est pas sûr du tout, avec la division actuelle du travail

en ville, il n'y a plus de cordonniers, de serruriers, etc., mais des ouvriers s'occupant de cordonnerie, de serrurerie, etc., d'un autre côté dans toutes les villes l'offre dépasse la demande.

Quelques ouvriers ont un petit pécule, de la bonne volonté, cherchent à s'établir en ville, ils succombent sous la concurrence des grandes fabriques, des grands ateliers ; peu arrivent à se faire une clientèle. A la campagne, ils auraient pu réussir.

Tous les jours, dans les grandes villes, combien d'ouvriers en descendant dans la rue, se demandent s'ils mangeront dans la journée. Parmi eux il y a des ouvriers adroits, instruits ; les malheureux ont quitté la campagne, c'est-à-dire la proie pour l'ombre. Voilà d'où vient cette armée de sans travail qui encombre les rues de nos villes, qui forme la clientèle des asiles de nuit et des hôtels borgnes.

Admettons pour un instant qu'un ouvrier de la campagne trouve à exercer son métier en ville. Sera-t-il plus heureux que dans son village ? A la fin de l'année sera-t-il beaucoup plus riche ? Il gagnera plus qu'à la campagne, mais il dépensera bien plus en loyer, nourriture, etc., donc compensation.

Si la perspective d'un salaire élevé attire à la ville les gens des campagnes, les places de fonctionnaires, employés, commis de toutes sortes, exercent une fascination plus grande sur les jeunes gens.

A Paris, pour 20 places de concierge, 7.000 demandes ; pour 320 places de balayeurs, 35.800 candidats, et le reste à l'avenant. Dans un jour on pourrait remplacer tous les fonctionnaires de la ville.

Si par hasard un postulant arrive à une place de 100 francs par mois, il écrit, il remue tout son village, mais le valet de ferme qui est logé, nourri, etc., etc., et qui touche 30 francs par mois, gagne plus que lui, il a 30 francs, et le citadin où se nourrira-t-il avec 3 francs par jour ? nulle part.

A ceux qui quittent la campagne pour la ville, dans l'espoir d'un travail plus doux, plus rémunérateur, on peut dire qu'ils gagneront un pain bien amer, par un travail plus pénible que celui du village. Si c'est dur pour l'ouvrier, ce sera terrible

pour ceux qui abandonnent la charrue ou la bêche, à ceux-là on peut prédire sans crainte d'être démenti, la misère dans ce qu'elle a de plus cruel.

Une remarque à faire, Messieurs : dans les commis de magasin, garçons de café, et autres, tous sont jeunes, toujours jeunes. Dans 10 ou 15 ans ce sera la même chose, pourquoi ? Arrivés à un certain âge, on les remercie et on en prend d'autres que l'on paie moins cher, voici ce que j'ai fait remarquer à bien des jeunes gens de la campagne.

La situation de domestiques attire beaucoup les jeunes filles à la ville. Là, la question est plus grave, et nous aurons de la peine à la réussite, car les jeunes filles sont encouragées par leurs parents, par leurs propriétaires qui les connaissent, les savent honnêtes et les placent dans leurs maisons. Là, Messieurs, tout est pour le mieux ; mais si la jeune fille sort de chez vous, ne l'abandonnez pas, renvoyez la chez ses parents. Si elle ne trouve pas de place de suite, elle mangera ses économies dans les bureaux de placement, et souvent elle cherchera le pain dans l'inconduite, le vice.

Il aurait mieux fallu faire de cette jeune fille une servante de ferme, qu'une femme de chambre, elle aurait fait plus tard une bonne épouse, une bonne mère de famille.

Un observateur sérieux a suivi 25 personnes parties à la ville ; au bout d'un certain temps, *six* sont mortes de misère à l'hôpital, *quatre* se sont suicidées, *deux* ont péri par accident, *une* est morte en prison, *une* a été tuée dans une rixe, *trois* filles de parents honnêtes ont vécu dans l'inconduite, *deux* ont disparu sans laisser de trace, *trois* ont vécu de leur travail, *une* seule est arrivée à la richesse, *deux* sont revenues chercher le bonheur au sol natal.

Des constatations semblables montrent l'imprudence d'abandonner le village, pour tenter fortune à la ville. Elles tracent le devoir des pères de famille, qui n'ont pas le droit d'emmener à la ville des êtres qu'ils sont certains de ne pouvoir nourrir. Leur devoir encore, est de combattre chez leurs enfants, le désir de quitter la maison paternelle.

Messieurs, ne cessons pas de dire : Paysans n'ouvrez pas vos oreilles aux voix qui vous diront, la ville a des merveilles.

La misère des villes est hideuse à voir, la pauvreté rustique est la mère des vertus.

Saint-Même, 2 août 1904.

F. GROLIER.

Instituteur-Adjoint.

M. Bobby de la Chapelle signale le passage du mémoire relatif au garde des Marais de Machecoul nommé Prineau, qui, avec le seul secours de son modeste salaire, a élevé une famille de 18 enfants et, très dignement, vient de refuser d'être inscrit au Bureau de Bienfaisance de sa commune parce qu'il estime pouvoir se passer de cette faveur.

M. Bobby de la Chapelle fait observer qu'un tel exemple mérite d'être retenu et encouragé ; il propose de procéder à un supplément d'informations et de décerner s'il y a lieu, une récompense au garde Prineau.

Communication est donnée ensuite d'un mémoire de M. Bodié sur l'*obtention des sujets de pommiers à bois dur*.

M. Bobby de la Chapelle demande la parole et, développant les observations présentées par M. Bodié, rappelle une expérience qu'il a eu l'occasion de signaler déjà. Après le rigoureux hiver de 1870 qui avait fait périr en Thiérache, un grand nombre de pommiers, de nouvelles et très importantes plantations furent faites dans cette région. -- Celles-ci donnèrent des résultats différents, bien que pratiquées sur un même sol et dans des conditions, en appa-

rence, au moins, toutes semblables ; un grand nombre de pommiers, vigoureux au début, cessaient de se développer et leurs greffes dépérissaient.

M. Eug. Leroux, le très distingué Professeur d'Agriculture de Vervins, attribua, le premier, cet insuccès au fait suivant : il n'avait pas été tenu compte, au greffage, de la densité relative du bois des greffons et des sujets à greffer.

Les bois tendres, d'une végétation vigoureuse, sont, naturellement, recherchés par les horticulteurs pour la production rapide des plants ; pour éviter les insuccès qui se sont produits en Thiérache, il importe de réserver pour ces plants les seuls greffons de bois tendre et de traiter également à part les sujets de bois dur avec des greffons de bois dur.

M. Boby de la Chapelle est même d'avis de pratiquer un double greffage sur les pommiers provenant de pépinières d'horticulteurs ; au lieu de greffer directement la variété définitive, on peut utilement greffer d'abord une variété quelconque, de nature robuste, qui servira d'intermédiaire.

Il est intéressant de noter que le bois dur se reconnaît au caractère suivant : il plie et ne se rompt que difficilement

M. P. Philouze fait observer qu'au pays de Plouvara (Côtes-du-Nord), les pommiers atteignent des proportions exceptionnelles et vivent très longtemps. Ce double résultat serait dû à l'usage anciennement pratiqué de greffer toujours sur de jeunes pommiers sauvages. Et des cultivateurs auraient subi des mécomptes pour avoir renoncé à cette coutume et planté des arbres élevés en pépinières.

M. P. Philouze ajoute que les habitants des Côtes-

du-Nord pratiquent même quelquefois l'opération de la greffe du pommier sur de jeunes poiriers sauvages.

Ce fait constitue pour la pomologie une question nouvelle d'une gravité particulière et que M. Boby de la Chapelle, formulant, d'ailleurs, les réserves nécessaires, ne manquera pas de soumettre au Syndicat Pomologique de France.

Résumant la discussion dont ce mémoire a été l'occasion, M. le Président propose et la réunion décide qu'il sera attribué à M. Bodié une médaille de bronze.

Le Secrétaire donne lecture ensuite d'un mémoire de M. Pestel, sur l'*Hygiène du Pommier*, et décide que ce mémoire sera inséré dans le Bulletin de l'Association.

L'HYGIÈNE DU POMMIER

1° Fumure ; 2° Taille ; 3° Cueillette.

Le pommier mérite d'être classé au premier rang des arbres utiles ; né avec l'homme, par la succession des siècles, il est devenu indispensable à l'humanité.

Le pommier ne produit pas seulement des fruits qui charment l'œil et sont des plus suaves, même pour les palais les plus délicats, le pommier produit des fruits dont le jus travaillé donne une boisson saine, tout à fait hygiénique. Cette boisson n'est pas seulement la boisson populaire, la boisson du pauvre ; il est bon nombre de riches et de fins gourmets

qui la veulent et qui tous les jours lui font l'honneur de leurs lèvres.

Pour obtenir un bon cidre, il faut de beaux et bons fruits ; ces fruits seront d'autant plus beaux et meilleurs que les pommiers qui seront appelés à les produire, auront été mieux soignés et soumis aux lois d'une indispensable hygiène.

Ce qui est beau, ce qui est bon, est vivement jugé et se classe comme produit de première marque, et le commerce lui réserve la faveur indiscutable d'un prix plus élevé. Ces immenses avantages, si faciles à réaliser, sont encore bien peu compris de nos jours par les cultivateurs de nos régions, et je serais tout honoré, si je pouvais appeler quelque peu l'attention de tous les producteurs spéculant sur de grands vergers, et, voire même de celui qui ne possède que quelques pommiers pour les besoins de sa vie.

L'hygiène est l'art de donner et conserver la santé. L'hygiène est donc de première nécessité. Les pommiers, comme tous les arbres fruitiers, sont de leur nature des êtres vivants parfaitement organisés pour l'existence ; fixés au sol, ils y ont plus que le pied rivé, car ils lui demandent, ainsi qu'à l'air, sans pouvoir bouger de place, tout ce qui est indispensable à leur vitalité. On les voit souvent, pour ne pas dire toujours, solitaires oubliés, subissant en silence les besoins de la faim, les maladies et l'attaque de leurs ennemis.

L'arbre fruitier a l'âme généreuse, il est contraint par la loi de nature à répondre aux bienfaits ; mieux que certains végétaux, il se prête à la culture ; avec lui il n'y a pas à redouter la verse.

Le pommier développe une masse considérable et cette masse a besoin de soins spéciaux pour être amenée à son plus grand rendement.

Ne vaut-il pas mieux n'avoir que quelques plantations à grand rendement, que de vastes vergers qui ne produiront que par accident pour ainsi dire, et qui, après ces surabondantes productions, seront contraints à un complet repos pour se remettre de cette fertilité momentanée due seulement à un effort surnaturel.

1^o La Fumure.

L'hygiène de la fumure amènera la vigueur et la fertilité chez les adultes ; chez les jeunes sujets, la fumure pourra bien pendant quelques années ne donner que la vigueur.

Avant de produire, il est juste que l'arbre se développe et grandisse.

L'adulte doit produire et sa production est en grande partie empruntée au sol ; après avoir produit, il est d'utilité que ce sol se réorganise et se réenrichisse de ce qui lui a été enlevé ; si on le laisse livré à lui-même, pour réparer seul cette déprédation dans les sols peu riches, l'arbre ne produira que par les éventualités atmosphériques qui imposent au sujet une pollinisation facile ; de cette récolte l'arbre sortira vidé et sera exposé à rester infertile, jusqu'au jour où il aura pu rassembler dans le sol les éléments de l'indispensable restitution. Si l'homme savait comprendre les lois immuables de cette restitution, il n'hésiterait pas à fumer ses arbres fruitiers.

L'arbre pour vivre emprunte au sol et à l'air dix éléments, qui sont : le carbone, l'hydrogène, l'oxygène, l'azote, le soufre, le phosphore, la potasse, le calcium, la magnésie et le fer : tous ces éléments combinés sont d'absolue nécessité pour la vie de l'arbre fruitier et il est à remarquer que l'assimilation de tous ces éléments ne se fait que proportionnellement, et qu'il n'est permis à l'arbre d'effectuer cette assimilation que dans la proportion de l'élément qui existe en quantité minima. Donc un seul des éléments précités serait-il en proportion insuffisante, l'arbre ne pourra s'assimiler tous les autres, bien qu'il soit en contact avec eux dans la proportion qu'il empruntera à cet élément ; aussi arrive-t-il souvent que des arbres d'un âge avancé paraissent s'affaiblir, ne trouvant pas en proportion dans le sol tous les éléments. La fumure s'impose alors afin de rendre au sol ce que l'arbre lui a emprunté pour produire des fruits. Il est admis qu'il faut en moyenne 1 kilogramme de fumier pour compenser la production de 1 kilog.

de fruits ; pour un arbre qui produit en moyenne 5 hectos, il faudra environ 270 kilos. Une dizaine de pommiers réclameront du sol la richesse de fumier qui se trouve dans 2000 kilos, et comme l'arbre ne produit en moyenne que tous les deux ans, en lui donnant par an 1000 kilos, l'homme aura rendu au sol ce que les dix arbres avaient emprunté pour leur production. Cette fumure sera employée aussitôt la cueillette ; elle sera augmentée d'un tiers pour la déperdition au contact de l'air. Il est facile de raisonner la fumure du pommier par les calculs les plus élémentaires.

La pomme dose en moyenne 2 kilos par mille kilos de fruits, d'acide phosphorique. Le fumier des fermes consommé dose en moyenne 2 kilos du même acide par mille kilos de fumier. Mille kilos de fruits demandent en compensation mille kilos de fumier pour ce qui concerne l'acide phosphorique ; mais l'arbre ne se nourrit pas seulement d'acide phosphorique dont au mètre carré il exige environ 5 grammes ; il a, en outre, besoin au mètre carré de 17 grammes d'azote, 22 grammes de potasse, 40 grammes de chaux ; un mètre cube de fumier bien fait, pesant de 900 à 1000 kilos, contient d'après Wagner :

2 kilos d'acide phosphorique,
4 kilos d'azote,
5 kilos de potasse,
4 k. 500 de chaux.

Ce mètre cube pourra donc servir à la fumure de 10 pommiers développant circonférenciellement leurs racines sur 40 à 45 mètres, ce qui donne à l'arbre un rayon de 3 m. 50 environ.

Ce mètre cube de fumier ne contient point tout l'azote nécessaire pour le degré de l'assimilation proportionnelle ; il sera de toute nécessité de faire la compensation : un mètre cube de fumier ne contient de l'azote que pour cinq à six sujets, employé pour dix il y a donc un manquant de 4/10 qui

sera compensé par les engrais de commerce, nitrate de soude, et aussi par l'azote de l'air et par celui fourni au sol par les eaux de pluies.

Il est très important, en application de cette théorie de la proportionnalité, de faire la compensation de la potasse et de la chaux ; aussi est-il imposé à celui qui raisonne sa fumure d'avoir recours aux engrais minéraux.

Un mètre cube de fumier contenant 2 kilos acide phosphorique, quantité nécessaire pour dix sujets, ne contient, en proportion que pour six sujets de potasse ; il manque donc au mètre cube pour la proportionnalité le rendant assimilable 3 kil. 500. Ce manquant pourra être remplacé au gré de l'opérateur par du chlorure de potassium 50 % assimilable dans la proportion de 6 kil. 500, ou par la kaïnite assimilable à 12 % ; environ 28 kil. 600 pour les dix sujets, ou par du sulfate de potasse ou par du nitrate de potasse 50 % assimilable 6 kil. 500.

Le plus grand manquant est la chaux ; un mètre cube de fumier, pour répondre à cette théorie de l'assimilation proportionnelle, n'en contient que pour trois sujets sur dix ; il sera de toute nécessité d'avoir recours au commerce pour compenser le manquant.

D'après la mise en pratique de cette fumure raisonnée, l'arbre au milieu de tous les éléments indispensables sera soumis aux lois d'une régulière hygiène ; aussi sera-t-il vigoureux, fertile, ses fruits seront beaux, de bon goût et riches en sucre.

Tous ces calculs ne peuvent qu'être approximatifs et sont sujets à la variabilité, d'après la constitution du sol que l'on aura à traiter et aussi d'après l'âge des sujets ; ils ne peuvent donc que servir de base générale. Lorsque l'on veut entrer dans les détails, il est tant de choses à considérer ; plus les sujets seront âgés, plus l'épandement des fumures devra être fait à dosage proportionnellement plus fort vers l'écartement du tronc et toujours 0^m 30 à 0^m 40 en dehors du cercle développé par les plus longues branches. Les racines du pommier seront d'autant plus étendues que le sol sera moins riche et

en outre elles seront allées d'autant plus loin que le sujet sera plus vieux ; la sève aura une plus longue course à faire chez les vieux arbres, pour aller du bout des racines au haut des plus petites branches ; l'évaporation est aussi plus grande ; aussi paraît-il tout indiqué pour ces derniers d'augmenter les dosages des fumures.

La fumure est la première hygiène du pommier ; la fumure est à l'arbre ce que l'alimentation est au corps des êtres animés.

La meilleure fumure à la campagne est incontestablement le fumier de ferme ; il a tous les éléments nutritifs nécessaires, il ne pêche que dans la proportionnalité. Sa supériorité sur les engrais minéraux est qu'il ne contient aucun élément nuisible à la plante et qu'il a des propriétés physiques personnelles en vertu desquelles il améliore la constitution du sol, l'ameublit, le réchauffe, lui donne de la souplesse, de la perméabilité, et conserve au sol une humidité nécessaire. Afin qu'il produise tous ses effets, il a besoin d'être enfoui, ce qui ne peut se faire dans les pâturages ; aussi sera-t-il tenu compte des déperditions.

La fumure de pommiers ayant 7 mètres de diamètre exige à l'hectare (les arbres dans les pâturages étant plantés à environ 18 mètres) :

4 mètres cubes à 10 francs.....	40 ^{fr} »
26 kilos chlorure de potassium.....	5 20
50 kilos de chaux.....	1 50
Total.....	46 ^{fr} 70

Prix de revient environ 1 fr. 40 par arbre. A défaut de fumures par engrais organiques il est facile d'avoir recours aux engrais minéraux.

1^o Au nitrate de soude dosant 15 à 16 % d'azote soluble. L'azote du nitrate de soude entraîné au sous-sol par les eaux pluviales sera toujours assimilé par les racines de l'arbre. Ce

nitrate ne pourra être employé qu'au printemps ; les autres engrais ne devront être employés qu'en hiver. Le nitrate de soude excitera la végétation des feuilles et de tous les boutons fruitiers, et cette fumure renouvelée une quinzaine de jours avant la floraison, stimulera la sève et sera le coup de fouet donné à temps pour la nouaison.

2^a Vient en second lieu comme fumure azotée le sulfate d'ammoniaque avec 20 % d'azote. Moins assimilable que le nitrate de soude.

3^o La potasse sera assurée au pommier par des sels potassiques concentrés et épurés, soit :

1^o Par le nitrate de potasse, qui contient dans 100 parties :

(a) Acide azotique	{ oxygène	39.51
	{ azote	13.84
(b) Potasse		46.59

Le nitrate de potasse ne peut être employé que lorsqu'il s'agit de donner à la terre de l'azote et de la potasse comme source exclusive d'azote ; il serait d'un prix trop élevé.

2^o Par le chlorure de potassium ou le sulfate de potasse dosant 50 % assimilable.

3^o La kaïnite est un engrais potassique dosant 12 %. On lui préfère de beaucoup les sels potassiques, qui donnent des effets plus réguliers et au pour % assimilable sont d'un prix peut-être égal que surélève le transport.

4^o L'acide phosphorique sera donné à l'arbre au moyen des scories de déphosphoration, engrais qui doit appeler particulièrement l'attention du propriétaire de verger.

L'acide phosphorique des scories, non assimilé la première année, reste assimilable ; tandis que celui du superphosphate non assimilé la première année devient insoluble. Ces deux engrais dosent en moyenne de 12 à 20 d'acide phosphorique.

L'assimilation est l'utilisation des éléments nutritifs par la

plante et cette assimilation est toujours réglée par l'élément qui est en quantité moindre, d'où il importe par de simples mais sages calculs de régulariser ces compensations.

Je me permettrai à ce sujet de citer la composition d'un mètre cube de fumier d'après Wolf, qui en donne l'analyse centésimale.

	Eau.	Azote.	Acide phos.	Potasse.	Chaux.
Cheval	713 ^k	5 ^k 80	2 ^k 80	5 ^k 30	2 ^k 100
Bête corne.	775	3 40	1 60	4 »	3 »
Mouton....	646	8 30	2 30	6 70	3 30
Porc.....	724	4 50	1 90	6 »	0 80

Ayant donné d'après Borth le chiffre exact des éléments nécessaires à l'arbre par mètre carré par an, il sera facile par les plus élémentaires calculs de se rendre compte des éléments à employer et de la proportion à observer pour régulariser cette assimilation.

A défaut d'engrais organiques, fumier de ferme, que le travailleur de la terre réclame pour ses champs et qu'il ne croit pouvoir distraire pour ses arbres, il sera bon d'avoir recours aux engrais minéraux.

Les scories sont recommandées à dose de 1000 à 2000 kilos à l'hectare. Prenant le chiffre de quarante pommiers de 40 mètres carrés, il sera exigé :

300 kilos.....	18 [¢] »
35 kilos de potasse ou 70 kilos de chlorure potassium 50 % assimilable	14 35
27 kilos d'azote qui seront produits par 100 kilos nitrate de soude 16 % ; les 16 kilos manquant seront fournis par l'azote de l'air, les pluies de l'hiver et les décompositions de l'humus	24 50
Total.....	<u>52[¢] 80</u>

En moyenne 1 fr. 30 par arbre. Il faudrait que le sujet soit de mauvaise nature pour ne pas indemniser de cette avance de fonds.

L'azote sous forme de nitrate de soude, stimule la vie de l'arbre, active sa végétation, favorise sa foliation. Les feuilles sont grandes, d'un vert noir, les fruits deviennent gros et bien colorés.

Par la potasse, on obtiendra une forte croissance, une fertilité très grande, et un arbre prêt à résister aux intempéries et à toutes les maladies. Les fruits doivent à la potasse leur arôme et leur coloris.

L'acide phosphorique assurera à l'arbre un bois plus consistant, une ossature solide, et la chaux des scories donnera aux fruits une grande richesse en sucre.

La fumure est la nourriture de l'arbre, et l'arbre produira d'autant plus qu'il aura reçu les meilleurs soins. L'arbre ne pourra produire de beaux et bons fruits, s'il peine déjà pour pousser des feuilles.

Le pommier, en dehors de l'hygiène de la fumure, a besoin que l'homme veille sur lui à chaque instant par une taille soignée.

2^e La Taille.

La taille consiste à enlever de l'arbre tous les bois nuisibles et inutiles. Elle s'impose différente selon l'âge des arbres et selon la conformation des sujets.

Il est des variétés fruitières qui ne réclament que bien peu de taille ; il en est d'autres dont la taille doit être surveillée chaque année et le possesseur de verger à la période d'hiver ne saura apporter trop de soins à cette bonne exécution.

La taille n'aura pour but que le maintien de l'arbre dans les proportions nécessaires, afin qu'il s'étende régulièrement et en même temps qu'il soit mis en état de produire de beaux et bons fruits.

Toute branche de bois mort sera soigneusement coupée, le propriétaire de verger veillera, afin que sur deux branches de bois vivace qui se touchent et frottent, une des deux soit enlevée.

Toute branche qui pousse en dessous d'un bras plus vigoureux, sera coupée ; elle végète et ne sert qu'à contenir jusqu'à sa mort une sève qui serait mieux appropriée à d'autres ramures.

« Ce que l'on ôte au bois, on le donne au fruit » a dit Pline. Toute taille sera faite dans les arbres adultes, de façon que chaque branche soit bien aérée et soit au moins une fois dans la journée en communication directe avec les rayons du soleil. Toute branche qui, à l'intérieur d'un pommier, n'est pas en communication avec la lumière, n'a pas besoin d'exister.

La taille des vieux sujets et des adultes se bornera à enlever tous les bois nuisibles et au raccourcissement des branches du pourtour de l'arbre, si les bras prenaient une extension trop grande de pousse en déclivité.

L'arbre, même de nature à forme arrondie, doit avoir ses rameaux en direction vers le ciel, et toute branche qui, à la période d'hiver, est recourbée vers le sol, ne sera qu'exceptionnellement et encore très peu fruitière.

Il ne faut pas confondre la taille des vieux sujets avec celle qui consiste à dresser et à former la tête des jeunes. La tête de ces derniers devra être formée dès les premières années de greffe ; c'est-à-dire après 4 ou 5 ans. Les plus grands soins y seront apportés, afin que la tête soit bien en raison directe avec le tronc et avec la charpente des futures ramures ; que cette tête n'atteigne point sur une ligne trop faible un trop grand développement ; que les bras soient trapus, résistants, et que l'arbre ne se déforme point sous le poids des premières fructifications et puisse résister aux vents et à toutes les intempéries.

Il faut donc éviter d'enlever trop de bois sur les jeunes sujets nouvellement plantés et dont la végétation n'est pas très active ; ce travail sera remis aux années où ils paraîtront accuser une vigueur suffisante.

Toutes les sections seront faites à la serpe ou avec un ins-

trument tranchant au taillant subtil, afin d'éviter les meurtrissures : toutes les sections seront faites en relevé vers le ciel. Celles faites sur les jeunes sujets seront autant que possible recouvertes d'onguent ou mastic, afin d'éviter une déperdition de sève et les chancres sur les sujets peu vigoureux. La meilleure saison pour la taille est l'hiver. Le nettoyage et la coupe du vieux bois et du bois mort sur les vieux arbres et dans les vergers qui ont besoin d'être traités, devra se faire à la période d'automne, quelque peu avant la chute des feuilles. A cette époque il sera facile à l'ouvrier d'entrevoir du premier coup d'œil le bois mort et les branches qui ne reçoivent pas de lumière. Ce travail serait plus difficile lorsque l'arbre n'aura plus de feuilles.

La taille des vieux sujets se fera donc en deux fois : Commencement de novembre pour le bois mort, et de décembre à février pour le bois vert nuisible. Il est indispensable d'enlever le moins de sève possible aux vieux arbres, de décembre à février, la végétation du pommier est complètement arrêtée. Tous ces travaux seront soigneusement achevés avant le lessivage hygiénique de la grande toilette annuelle.

3^e La Cueillette.

La cueillette ou récolte des fruits sera faite avec les plus grands soins. Le fruit doit être recueilli naturellement quand il tombe ou qu'il est prêt à tomber ; ce qui arrive pour certaines variétés peu avant leur maturité.

Sur le même sujet la récolte doit se faire en trois périodes qui nécessiteront trois cueillettes différentes.

La première cueillette sera de récolte prématurée pour les fruits dont la maturité a été activée par une cause indirecte, soit par les insectes, la pyrale, par exemple, soit par toute autre cause due aux éléments atmosphériques. Ces fruits tomberont facilement seuls, il est bon d'en faciliter la chute en secouant les branches qui s'en déchargeront.

La première cueillette n'offrira que des fruits de qualité médiocre qui, restant à l'arbre, ne pourraient que surcharger inutilement les lambourdes et gêner la croissance et le développement des autres.

La deuxième cueillette se fera quinze jours ou trois semaines après la première, au moment de la maturité. Elle se fera en secouant avec précaution les ramures qui sont chargées de fruits, afin que ces derniers se détachent bien seuls, sans enlever avec eux d'œillettes et de feuilles qui cacheront toujours un bouton destiné à fructifier deux ans après. Cette deuxième cueillette donnera des fruits de choix, qui, récoltés secs, seront mis au grenier, ayant toutes les qualités requises pour faire un cidre de première qualité.

La troisième cueillette. Il restera autour des branches fruitières des pommes qui n'auront pas voulu tomber à la deuxième cueillette : soit que leur maturité ne soit pas encore arrivée, soit par manque de chaleur, soit par manque de lumière ou de soleil, soit qu'elles soient procrées par des ramures manquant de quelque élément indispensable ; ces fruits restent adhérents à l'arbre ; il est bon d'attendre, si la saison s'y prête encore ; mieux vaudrait ne pas les recueillir que de les faire tomber en les gaulant, particulièrement si ce travail est fait par des personnes peu soigneuses. Ces fruits seront recueillis les derniers ; ils seront de qualité inférieure à ceux de la deuxième cueillette. D'ailleurs pour terminer leur maturité, ils auront eu à traverser des périodes de pluie qui auront diminué leur richesse en sucre.

Le fruit devra donc tomber naturellement, sans brisures, ce qui est loin d'arriver après le gaulage, qui n'est souvent qu'un massacre des futurs boutons fruitiers, compromettant l'avenir des récoltes au moins pendant deux ans ; tandis que l'arbre met des années à pousser des jets et des boutons, il ne produit pas.

Par la mise en pratique de ces manières de procéder, on trouvera certainement, en profit, tous les fruits de la première cueillette, à la seconde, l'arbre en présentera moins, mais,

déchargés des premiers, les autres deviendront plus gros et plus beaux.

Le gaulage ne sera employé qu'à la troisième cueillette ; il sera fait autant que possible avec des crochets et sous la surveillance du propriétaire de verger intéressé, qui devra strictement le surveiller ; il est plus facile de prévoir le mal que de le réparer, et le mal de ce travail mal fait est irréparable. Un bouton fruitier cassé est entièrement perdu.

Au moment de la cueillette, les fruits à livrer au commerce devront être sélectionnés, autant que possible par époque de maturité ; ils seront classés au moins en trois tas différents.

Les fruits du propriétaire consommateur seront, en dehors des époques de maturité, sélectionnés selon leur goût d'origine afin que les mélanges puissent être soigneusement faits au moment de brasser.

Les trois goûts d'origine d'après les saveurs différentes sont :

1^o Le sucre doux ;

2^o Le parfum ;

3^o Le sucre amer.

Toutes ces dispositions sont indispensables pour obtenir un bon cidre. Le cidre de la Reine des Hâtives sera bu depuis longtemps, alors que La Reine des pommes sera encore verte au grenier.

Les fruits à livrer au commerce étant sélectionnés par époque de maturité, pourront attendre dans le grenier du vendeur, et alors celui-ci ne sera contraint de vendre que les fruits mûrs, et il pourra, selon les circonstances, attendre pour livrer les autres, des cours plus avantageux.

Il ne suffit pas de produire, il est un plus grand mérite : c'est de produire bon, et de savoir par tous les moyens, tirer avantage de sa production.

Tous ces menus détails, qui sont des riens à observer et que nous négligeons à chaque instant, sont les seuls qui puissent nous conserver l'honneur et le premier rang des grands crus dans le monde entier ; le vendeur doit bien se persuader qu'une fois sa marchandise vendue, elle sera jugée, et il doit

bien se convaincre que ce qu'il livre servira d'échantillon à l'acheteur pour ses approvisionnements des années suivantes. Si le vendeur livre au commerce le trop plein de ses produits, il doit le faire non pas pour se débarrasser, mais il doit prévoir l'avenir, et par de sérieuses sélections, au moins en ce qui concerne l'époque de maturité, sauvegarder l'honneur et le mérite indiscutable de son cru. Le commerce sélectionne déjà. Les courtiers, pour leurs amis, recherchent les meilleurs crus et les pommeraies des amateurs qui soigneusement ont sélectionné leurs récoltes. De tous ces soins qui coûtent peu et sont si faciles au moment de la récolte, dépend tout l'avenir de cette boisson.

« *Le Bon Cidre.* »

A. PESTEL

Propriétaire agriculteur à Barques, canton
d'Aumale (Seine-Inférieure).

M. Boby de la Chapelle précise par quelques considérations pratiques les conseils donnés relativement à la taille des pommiers. Il insiste aussi sur les services que rendent les pulvérisations pour la destruction des insectes nuisibles. Cette opération, considérée longtemps comme irréalisable, est pratiquée de façon constante sur son domaine de Champloret par des ouvriers agricoles qui en reconnaissent eux-mêmes la très grande simplicité et les avantages incontestables.

Aucune autre question n'étant à l'ordre du jour, M. le Président rappelle que l'ouverture du Concours Hippique aura lieu le lendemain jeudi, à 9 heures du matin, et déclare la séance levée.

Le Secrétaire,

LÉON HOUITTE DE LA CHESNAIS.

Séance du Vendredi 16 Septembre (Après-midi)

Président : M. LE COMTE DE PONTBRIAND,
Sénateur.

Secrétaire : M. L. HOUITTE DE LA CHESNAIS.

Présents : MM. le Comte Lanjuinais, Comte de Palys, de Berthou, Ginoux-Defermon, Terrien, de Villers, Albert Le Ray, Sageret, P. Philouze, Cadoret, Riou, Comte de Bellevue, Capitaine Paul Morel, Le Bihan, etc.

M. le Président ouvre la séance et donne la parole à M. Bobby de la Chapelle. Il ne croit pas avoir besoin de présenter M. Bobby de la Chapelle aux Membres du Congrès qui sont venus si nombreux pour l'écouter et l'applaudir.

Avec son talent habituel tout plein d'humour et de sens pratique, M. Bobby de la Chapelle présente des considérations sur l'espèce porcine (1).

Le porc, que les savants appellent *sus domesticus*, est l'animal le plus répandu sur la terre depuis la création du monde. Nul ne rend de plus grands services à l'alimentation. C'est donc un animal pré-

(1) Cette conférence ayant déjà été publiée *in-extenso* dans le Bulletin du Congrès de Redon, en 1901, nous n'en donnerons ici qu'un résumé.

cieux. Cependant, durant sa vie, hélas ! comme tant d'autres, il ne récolte que de l'ingratitude, des injures et des mauvais traitements. Ce n'est qu'après sa mort qu'une justice tardive rend enfin hommage à ses mérites. Vivant, on le méprise pour son caractère difficile, grognon, détestable, et sa malpropreté repoussante. Et pourtant est-il réellement si coupable ? S'il a ces défauts, et il les a incontestablement, n'avons-nous rien à nous reprocher, n'en sommes-nous pas un peu la cause ? Par une prescience singulière, ne sait-il pas combien son existence sera éphémère et ne devine-t-il pas en nous l'ennemi qui y mettra un terme ? Raisonnablement peut-on lui demander d'être aimable pour ses bourreaux ? Quant à sa saleté, à qui la faute ? N'est-il pas, le plus souvent, renfermé dans un local infect, étroit, privé d'air, où il étouffe, couvert de sueur, n'ayant pour se coucher qu'une litière insuffisante et pourrie ? Aussi le malheureux, lorsque, par hasard, on le sort de ce bouge, n'a qu'une hâte c'est de se précipiter dans la première mare venue pour s'y vautrer et tâcher de se débarrasser des parasites qui le dévorent. Au contraire, le met-on dans des conditions plus favorables, dans une étable spacieuse, bien aérée, avec une litière abondante, fréquemment renouvelée, il s'y installera confortablement, sans jamais souiller par les déjections de ses laborieuses digestions la place où mollement il s'abandonne à un doux farniente.

Nombreuses sont les races porcines. Cependant, on peut les classer en deux races principales : La race commune ordinaire et les races perfectionnées. La race commune ordinaire, plutôt faite pour le turf

et pour disputer le circuit d'Auvergne à ses confrères en saint Antoine, plus modernes, est haute sur pattes, toute en os, et d'un engraissement difficile. Elle est exécration. En vain, prétendrait-on qu'elle est plus rustique. C'est une erreur. Pour aller au charnier en échappant à la phtisie et au rouget, le cochon commun réclame les mêmes soins que son illustre confrère le craonnais. L'origine de la race commune, au dire d'un érudit, serait assez originale, il paraît que les légionnaires de César avaient un faible accentué pour la chair du cochon. Aussi, razziaient-ils avec entrain les porcs gaulois. Que firent alors les aborigènes ? Le moyen est ingénieux : ils exercèrent leurs cochons à la course. Les légionnaires apparaissaient-ils, aussitôt, à un signal donné, nouveaux gymnasies, la queue en cor de chasse, les porcs, comme une trombe, filaient au fond des bois où, dans la crainte d'une surprise, les légionnaires n'osaient les poursuivre. Depuis lors la race s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Elle a encore ses partisans mais qui se font de plus en plus rares. Des races, à ossature légère et considérablement réduite, ont remplacé les coursiers d'antan au grand avantage et du commerce et de l'alimentation. Au lieu d'une viande coriace qui ne peut être convenablement broyée que par des machoires de tigre, nous avons aujourd'hui une chair fine, succulente, savoureuse, qui, transformée en jambons de Bayonne, d'York, en andouillettes de Troyes, en onctueuses rillettes de Tours et galantines truffées du Périgord, eût fait la joie dans l'antiquité des Balthazar et des Lucullus.

Les meilleures races sont, de l'autre côté de la Manche, les Iorkshires, les Berkshires, et, en

France, dans la Mayenne, les craonnais qui, à l'exemple de leurs camarades anglais, occupent une des premières places dans le monde grognant des compagnons de saint Antoine.

M. Bobby de la Chapelle termine sa conférence par ce qu'on pourrait appeler : Les derniers jours d'un condamné. De la façon la plus amusante et la plus exacte, il dépeint la période d'engraissement, l'étonnement ravi du cochon pour les soins dont il est l'objet, les cajoleries dont on l'accable et l'excellente nourriture qu'on lui prodigue. Il ne manque à son bonheur qu'un peu de liberté et la possibilité d'aller parfois à la glandée. Mais le temps passe, vain espoir. Un jour cependant, après avoir été gentiment palpé, on le sort. Toute la famille est en fête, les enfants rient et chantent, en tablier blanc les femmes affairées vont et viennent, on a voulu l'associer sans doute à un anniversaire heureux, la promenade certainement viendra ensuite. Désillusion terrible. On le saisit brusquement, on l'entraîne, des cris déchirants, un dernier râle et bientôt de sa chair palpitante sortiront toutes ces bonnes choses qui feront la fortune des charcutiers, de précieuses ressources pour les ménagères et la joie des gastronomes.

Car..... comme le dit Monselet, d'une façon si charmante :

- « Car tout est bon en toi ! chair, graisse, muscles, tripe !
- « On t'aime galantine, on t'adore boudin.
- « Ton pied, dont une Sainte a consacré le type.
- « Empruntant son arôme au sol Périgourdin,
- « Eût réconcilié Socrate avec Xanthippe.
- « Ton filet, qu'embellit le cornichon badin,
- « Forme le déjeuner de l'humble citadin,
- « Et tu passes avant l'oie du Frère Philippe.

- « Mérites précieux et de tous reconnus,
- « Morceaux marqués d'avance, innombrables, charnus.
- « Philosophe indolent, qui mange et que l'on mange,
- « Comme dans notre orgueil, nous sommes bien venus,
- « A vouloir, n'est-ce pas, te reprocher ta fange.
- « Adorable cochon. . . Animal-Roi. . . Cher ange ! »

Les applaudissements avaient, à maintes reprises, arrêté l'orateur. Quand ils ont pris fin, M. le Président résume la pensée de tous : il ne semble pas possible de traiter, sujet aussi pratique de façon plus spirituelle.

S'il était permis, cependant, sans paraître téméraire, d'ajouter encore un chapitre à l'histoire du compagnon de Saint-Antoine, M. le Président proposerait celui-ci : une revue scientifique annonçait récemment que M. Duclos, médecin-vétérinaire à Versailles, a découvert dans l'estomac du porc un suc gastrique qui a l'heureux pouvoir de guérir la neurasthénie.

A tous les mérites que l'esprit ingénieux de l'orateur a su découvrir au petit cochon, trop souvent méconnu, M. le Président demande qu'on n'omette pas celui-là ; il le livre aux réflexions de M. de la Chapelle et souhaite qu'il y trouve l'inspiration d'un nouveau chapitre à ajouter à son étude. Après avoir été le régal des gourmets, la richesse du cultivateur, le compagnon de Saint Antoine deviendrait le guérisseur de l'humanité souffrante. Nous aurions ainsi l'occasion d'applaudir une fois de plus le brillant orateur toujours si apprécié dans nos congrès de l'Association Bretonne.

Le Secrétaire,

LÉON HOUITTE DE LA CHESNAIS.

Concours Hippique

1^{re} CLASSE. — CHEVAUX DE GROS TRAIT

1^{re} SECTION. — Chevaux entiers de 3 ans et au-dessus.

Prix unique. *Soudan*, à M. Gastinault, Joseph..... 150 fr.

2^e SECTION. — Juments de 3 ans et au-dessus.

- | | | |
|----------|---|---------|
| 1. Prix. | M. Le Flanchec, Pierre, Servel (C.-du-N.).. | 150 fr. |
| 2. | M. Tanguy, Jean-Louis, Landivisiau (Finis.) | 100 |

2^e CLASSE. — CHEVAUX DE TRAIT LÉGER

1^{re} Catégorie. — Postiers.

1^{re} SECTION. — Chevaux entiers de 2 ans.

- | | | |
|----------|--|---------|
| 1. Prix. | M. Tanguy, Jean-Louis, Landivisiau..... | 200 fr. |
| 2. | M. Guivarc'h Le Jeune, Sibiril (Finistère).. | 150 |

2^e SECTION. — Chevaux entiers de 3 ans.

- | | | |
|----------|--|---------|
| 1. Prix. | <i>Bayard</i> , à M. Gérard, à Trémigon, Combourg (Ille-et-Vilaine)..... | 200 fr. |
| 2. | Non décerné. | |

3^e SECTION. — Poulîches de 2 et 3 ans.

1. Prix.	M. Hernot, Gabriel, Plouédern (Finistère)..	200 fr.
2.	M. Péron, Jean, Plouénan (Finistère).....	150
3.	M. Bihan, Yves, Plougoulm (Finistère)....	100
4.	M. Joucheray, René, Rougé (Loire-Infér.)..	100

4^e SECTION. — Juments de 4 ans et au-dessus.

1. Prix.	M. Autret, Jean-Louis, Plouénan (Finistère)	250 fr.
2.	M. Quéré, François, Saint-Pol-de-Léon (Finistère)	200
3.	M. Blandeau, Emile, Argentré-du-Plessis (Ille-et-Vilaine).....	150
4.	M. Autret, Jean-Louis, Plouénan	100
5.	M. Hernot, Gabriel, Plouédern (Finistère)..	50
6.	M. Quéré, François, Saint-Pol-de-Léon	50

2^e Catégorie. — Carrossiers.**1^{re} SECTION. — Chevaux entiers de 2 ans.**

1. Prix.	M. Garreau, Henri, St-Etienné-de-Montluc.	200 fr.
2.	M. Olivier, Couëron (Loire-Inférieure)	150
Mention honorable. M. Garreau, Henri, Saint-Etienne-de-Montluc.		

2^e SECTION. — Chevaux entiers de 2 ans.

1. Prix.	M. Garreau, Henri, St-Etienne-de-Montluc.	200 fr.
2.	M. Olivier, Alexandre, Couëron (Loire-Inférieure)	150
3.	M. Gérard, Louis, Trémigon, par Combourg.....	100.

3^e SECTION. — *Poulîches de 2 et 3 ans.*

1. Prix.	M ^{me} de Lareinty, M ^{lle} de Tholozan, Blain (Loire-Inférieure).....	200 fr.
2.	M. Letourneau, Nozay (Loire-Inférieure)...	150
3.	M. Garreau, Henri, St-Etienne-de-Montluc.	100
4.	M. Mabilais, Julien, St-Etienne-de-Montluc	50
Mention honorable.	M. Saint-Royre, Plessé (Loire-Inférieure).	
—	M. Letourneau, Nozay (Loire-Inférieure).	
—	M. Chauvet, Missiriac (Morbihan).	

4^e SECTION. — *Juments de 4 ans et au-dessus.*

1. Prix.	M. Fourage-Leroux, Mathurin, Nort (Loire-Inférieure).....	250 fr.
2.	M. Saint-Royre, Plessé (Loire-Inférieure)..	200
3.	Au même	150
4.	M. Paillard, Elie, Soudan (Loire-Inférieure)	100
5.	M. Cosnard, Châteaugiron (Ille-et-Vilaine).	75
6.	M ^{me} de Lareinty, M ^{lle} de Tholozan, Blain...	50
Mention honorable.	M. Fourage-Leroux.	
—	M. Letourneau.	
—	M. Leray, Joué-sur-Erdre (Loire-Infér.)	
—	M. Doineau, Soudan (Loire-Inférieure).	
—	M. Garreau, Henri, Saint-Etienne-de-Montluc.	

3^e CLASSE. — CHEVAUX DE SELLE1^{re} SECTION. — *Chevaux entiers de 2 et 3 ans.*

1. Prix.	M. Garreau, Henri, St-Etienne-de-Montluc.	200 fr.
2.	M. le Comte Le Gualès de Mézaubran, Joué-sur-Erdre (Loire-Inférieure),.....	150
3.	M. Garreau, Henri, St-Etienne-de-Montluc.	100
4.	M. Letourneau, Nozay.....	75

2^e SECTION. — Pouliches de 2 et 3 ans.

1. Prix.	M ^{me} de Lareinty, M ^{me} de Tholozan, Blain.	200 fr.
2.	M. Letourneau, Nozay	150
3.	M. Olivier, Alexandre, Couéron (Loire-Inf.)	100
4.	M. Blandeau, Emile, La Hérinière (I.-et-V.)	75
5.	M. Letourneau, Nozay.....	50

3^e SECTION. — Juments de 4 ans et au-dessus.

1. Prix.	M. Saint-Royre, Plessé (Loire-Inférieure)..	250 fr.
2.	Au même.....	200
3.	M. Letourneau, Nozay.....	150
4.	M. Chauvet, Léon, La Morlaye-Missiriac (Morbihan)	125
5.	M ^{me} de Lareinty, M ^{me} de Tholozan, Blain ..	100
6.	M. Saint-Royre, Michel, Redon (Ille-et-Vil.)	75
7.	M. Letourneau, Nozay.....	50
8.	M. Mabilais, Julien, St-Etienne-de-Montluc (Loire-Inférieure).....	25



LIQUIDES

Vins de la Loire-Inférieure.

1. Prix. M. Hallereau, Haute-Goulaine : Médaille de vermeil.
2. M. Louis Méraud, à Clisson : Médaille d'argent.
3. M. François Lecoq, à Saint-Julien-de-Vouvantes : Médaille de bronze argenté.
4. M. le docteur Gautret, à Clisson : Médaille de bronze.

Vins d'autres provenances.

Prix unique. M. Barbin, au Lion d'Angers (Maine-et-Loire) : Médaille d'argent.

Cidres de Bretagne.

1. Prix. M. Théophile Richard, à Saint-Aubin-des-Châteaux (Loire-Inférieure) : Médaille d'or.
2. M. Quinquis, à Quimperlé (Finistère) : Médaille de vermeil.
3. M. de la Hayrie, à Quimperlé (Finistère) : Médaille d'argent.
4. M. Decré, à Mernel (Ille-et-Vilaine) : Médaille de bronze doré.
5. M. Le Ray, à Châteaubriant (Loire-Inférieure) : Médaille de bronze argenté.
6. M. Bordier, à Martigné-Ferchaud (Ille-et-Vilaine) : Médaille de bronze.

Cidres d'autres provenances que la Bretagne.

1. Prix. M. Armand de Hédouville, à Chaillevais (Aisne) : Médaille d'or.
2. M. Maignan, à Saint-Berthevin (Mayenne) : Médaille de vermeil offerte par M. Paul Le Breton.
3. M. Eug. Gallet, à Marolle-les-Braux (Sarthe) : Médaille de vermeil.
4. M. Monaque Plateau, à Guise (Aisne) : Méd. d'argent.
5. M. Bourgeois-Gosset, à Etréaupont (Aisne) : Médaille de bronze doré.
6. M. Alexis Heuzé, à Domfront (Orne) : Médaille de bronze doré.
7. M. Cabot, à la Trinité (Ile de Jersey) : Médaille de bronze argenté.
8. M. Philippe, à Mesnières-en-Bray (Seine-Inférieure) : Médaille de bronze argenté.

Eaux-de-Vie de vins.

Prix unique. M. Hallereau, à Haute-Goulaine (Loire-Inf.) : Médaille d'or.

Eaux-de-Vie de cidres.

1. M. Decré, à Mernel (Ille-et-Vilaine) : Médaille de vermeil.
2. M. Gahier, à Rougé (Loire-Inférieure) : Médaille d'argent.
3. M. Paliérne, à Moisdon-la-Rivière (Loire-Inférieure) : Médaille de bronze argenté.
4. M. Bordier, à Martigné-Ferchaud (Ille-et-Vilaine) : Médaille de bronze.
5. M. Le Bourgeois, à Saint-Pierre-sur-Dives (Calvados) : Médaille de bronze.

COMPTE DE GESTION

Du 1^{er} Janvier 1904 au 1^{er} Janvier 1905

RECETTES

En caisse au 1 ^{er} Janvier 1904.....	3.968 29
Châteaubriant.....	100 »
Côtes-du-Nord.....	300 »
Morbihan.....	1.000 »
Subventions { Agriculteurs de France.....	1.000 »
Loire-Inférieure.....	1.500 »
Finistère.....	200 »
Syndicat Pomologique de France.....	600 »
Entrées { Visiteurs.....	280 »
au Concours { Chevaux.....	601 45
Retenues sur les primes.....	635 »
Cotisations pour 1904.....	3.991 25
Vente de volumes.....	13 »
Total des recettes.....	<u>14.183 99</u>

DÉPENSES

Frais de recouvrements.....	75 25
Frais d'affichage, affiches.....	264 25
Société d'Emulation.....	40 50
Agriculteurs de France.....	20 75
Médailles.....	480 15
Location des archives.....	100 »
Correspondance.....	35 90
Dépenses diverses.....	35 »
Imprimeur. Impressions diverses et fournitures.....	499 70
Remboursé des entrées versées en trop pour les chevaux.....	52 25
Volumes { Archéologie.....	897 35
Agriculture.....	376 25
Expédition de ces volumes.....	262 90
Dépense pour l'Enseignement.....	224 95
Administration.....	600 »
Dépenses à Châteaubriant pour le concours { Installation, gratifications.....	405 »
Impressions.....	133 »
Diverses.....	13 »
Primes aux chevaux.....	<u>6.500 »</u>
Total des Dépenses.....	10.926 90
En caisse au 1 ^{er} janvier 1905.....	<u>3.257 79</u>
Total égal aux recettes.....	<u>14.183 99</u>

LISTE GÉNÉRALE

DES MEMBRES

de l'Association Bretonne

MEMBRES FONDATEURS

- MM. Bobby de la Chapelle, ancien préfet, à Champloret, Saint-Servan, Ille-et-Vilaine.
Général comte Espivent de la Villesboisnet, 71, rue de l'Université, à Paris (VII^e).
Comte de Kergariou, château de Bonaban, à La Gouesnière, Ille-et-Vilaine.
Duc de Rohan, député, à Josselin, Morbihan, ou 35, boulevard des Invalides, Paris (VII^e).
Vicomte de la Noüe, château des Aubiers, à Hillion, par Yffiniac.
Lanjuinais (comte), député, château de Kerguehenec, par Bignan, Morbihan, ou 31, rue Cambon, à Paris (I^{er}).
Halgouët (colonel vicomte Maurice du), député, château du Brossay, Renac, Ille-et-Vilaine, ou Paris, 4, rue Solférino (VII^e).

MEMBRES ORDINAIRES

- MM. Abgrall (l'abbé), aumônier de l'hôpital, Quimper.
Allain, Francis, Ploërmel, Morbihan.
Anne-Duportal, 1, rue du Rosaire, Saint-Brieuc, Côtes-du-Nord.
Apuril, Arthur, château de Bellouan, à Ménéac, Morbihan.
Aubert (comte d'), château de la Hauguemorais, près Matignon, Côtes-du-Nord.
Auffray, P., (l'abbé), recteur de Trévère, par Lanvallon, Côtes-du-Nord.
Aveneau de la Grancière (vicomte), château de Moustoir-Lan, par Pontivy, ou 19, rue Pasteur, Vannes.
- Bahezre de Lanlay, F., maire de Plounévez-Quintin, Côtes-du-Nord, 5, rue Vicairie, Saint-Brieuc.
Barbotin, ancien député, château de Penhoët, Maure, Ille-et-Vilaine.
Beaufort (vicomte Louis de Gouyon de), Saint-Pol-de-Léon, Finistère.
Belinaye (comte de la), château du Bois-le-Houx, près Fougères, Ille-et-Vilaine.
Belleissue (Nicol de la), ancien magistrat, Plouguenast, Côtes-du-Nord.
Berthois (de), André, château des Bretonnières, Vitré.

- MM. Berthou (comte Paul de), membre de la Société de l'Ecole des Chartes, 6, rue du Bocage, Nantes, et château de Cadouzan, en Saint-Dolay, par La Roche-Bernard, Morbihan.
- Bezvoët (l'abbé Le), aumônier des Filles de la Croix, Plestin.
- Blanchardière (de la), château du Val, près Matignon, Côtes-du-Nord.
- Blancq, château de Bourgneuf, Saint-Grégoire, Rennes.
- M^{me} Blancq, château de Bourgneuf, Saint-Grégoire, Rennes.
- Boberil (comte du), château de Beauchêne, à Renazé, Mayenne.
- Boisboissel (comte de), ancien député, 87, rue Lauriston, Paris (XVI^e).
- Boisriou (de), château de Bois-Riou, Trévou-Tréguignec, par Perros-Guirec, Côtes-du-Nord.
- Bonnemère, Lionel, 26, rue Chaptal, Paris (IX^e).
- Boscher Delangle, Paul, ancien notaire, à Quintin, Côtes-du-Nord.
- Boscher Delangle, ancien député, banquier, à Loudéac, Côtes-du-Nord.
- Botmiliau (de), René, conseiller général, à Goudelin, par Lanvollon, Côtes-du-Nord.
- Bouïan de Chef du Bos (de), château du Val, Planguenoual, par Pléneuf, Côtes-du-Nord.
- Bouché (Hubert), Rostrenen, Côtes-du-Nord.
- Boucher et de Penanros, négociants, Landerneau.
- Bouillé (comte Guillaume de), château de Casson, par Nort, Loire-Inférieure.

MM. Bouillé (comte Henri de), château de Casson,
par Nort, Loire-Inférieure.

Breil de Pontbriand Marzan (vicomte Paul du),
château de la Brousse-Briantais, par Matignon,
Côtes-du-Nord, ou au château de Gué-Loiré, par Candé, Maine-et-Loire.

Bureau, Edouard, professeur au Muséum d'histoire naturelle, Paris (V°).

Cadéville (comte de), Landerneau, Finistère.

Caill, Claude, agriculteur à Kervingant, en Plouzévédé, Finistère.

Calan (vicomte Charles de la Lande de),
avocat, à La Houssaye, Redon, Ille-et-Vilaine.

Cambourg (vicomte de), château de Penfrat,
Gouesnac'h, par Bénodet, Finistère.

Caradec, Albert, conseiller général, à Vannes.

Cargouët (comte Théophile de), Maroué, par Lamballe, Côtes-du-Nord.

Carheil (comte Edmond de), château de la Haute-Roche, Oudon, Loire-Inférieure.

Carné-Coëtlogon (marquis de), sénateur, château de la Ville-ès-blancs, à Sévignac, Broons, Côtes-du-Nord.

Carron, Paul, ancien député, château de Piré, Piré, Ille-et-Vilaine.

Cazin d'Honinethun (baron), conseiller général, château de Lannigou, Taulé, Finistère.

Champagny (comte Henri de), château de Kerduel, Pleumeur-Bodou, Côtes-du-Nord.

Chateaubriand (comte de), Saint-Germain-en-Laye, Seine-et-Oise,

- MM.** Chatellier, à Saint-Servan, Ille-et-Vilaine.
Chatellier (du), Paul, président de la Société
archéologique du Finistère, château de Ker-
nuz, près Pont-l'Abbé.
Chevillotte, Charles, à Brest.
Cintré (marquis de), 6, rue du Chapitre, Rennes,
Ille-et-Vilaine.
Closmadeuc (de), docteur-médecin, à Vannes.
Cormerais, Ludovic, conseiller général, 34,
boulevard Delorme, Nantes, Loire-Infé-
rieure.
Couëssin (de), Athanase, château de Kerougas,
par Herbignac, Loire-Inférieure.
Couëssin (vicomte Auguste de), château de la
Coste, Saint-Julien, Côtes-du-Nord.
Cudennec, Aimé, à Kerargoff, Plabennec,
Finistère.
Cuy (Duverger de), château du Roz, Le Quillio,
par Uzel, Côtes-du-Nord.
- Dannes (comte de), château de Talhouët, près
Rochefort-en-Terre, Morbihan.
Delafosse, ancien député, Bazouges-la-Pé-
rouse, Ille-et-Vilaine.
Desjars, Louis, Belle-Isle-en-Terre, Côtes-du-
Nord.
Després, fils, conseiller général, château du
Temple, La Guerche, Ille-et-Vilaine.
Dortel, Alcide, avocat, correspondant du Mi-
nistre de l'Instruction Publique, 8, rue
Héronnière, Nantes.
Durand, Albert, 5, rue de la Forêt, Fougères,
Ille-et-Vilaine.

MM. Durfort de Lorges (vicomte de), château d'An-cenis-les-Bois, Riaillé, par Pannecé, Loire-Inférieure.

Dutemple (l'abbé), licencié en histoire, profes-seur, Ecole Saint-Charles, Saint-Brieuc.

Estourbeillon (marquis Regis de l'), Député, 24, rue du Drezen, Vannes, ou 7, rue du Havre, Paris (VII^e).

Farcy (vicomte de), château de la Ville du Bois, Mordelles, Ille-et-Vilaine.

Faucigny-Lucinge (prince Ferdinand de), maire de Locquenvel, château de Coat-an-Noz, par Belle-Isle-en-Terre.

Favé (l'abbé Antoine), aumônier de l'Asile Saint-Athanase, Quimper.

Fleuriot de Langle (l'amiral comte), château de la Marinais, Iffendic, Ille-et-Vilaine.

Forest, député, parc de Bodélio, Malansac, Morbihan.

Fou de Kerdaniel (vicomte du), maire d'Hillion, château de Bonabry, par Yffiniac.

Frain de la Gaulayrie, rue de Nantes, à Vitré, Ille-et-Vilaine.

France (Henri de), château du Gage, Pleugue-neuc, Ille-et-Vilaine.

Freslon de la Freslonnière (vicomte de), château de la Rouardais, Bains, Ille-et-Vilaine.

Garnier, fabricant d'instruments aratoires, à Redon, Ille-et-Vilaine.

- MM. Gastinel, Arsène, propriétaire, à Gennes-sur-Seiche, Ille-et-Vilaine.
Gaultier de Kermoal, Adolphe, château des Vaulx, par Broons, Côtes-du-Nord.
Gibon (vicomte Léonce de), rue du Guesclin, Redon.
Goasguen (l'abbé), curé à Plouescat, Finistère.
Goulaine (comte de), sénateur, château de Kerlivio, Hennebont.
Gouyon de Coipel (comte de), château de la Ville-Janvier, La Gacilly, Morbihan.
Goyon-Matignon de Marcé (marquis de), château de la Chauvellerie, Joué-sur-Erdre, Loire-Inférieure.
Grimaudière (de la), Hippolyte, château de la Hamonais, par Châteaubourg, Ille-et-Vilaine.
Guébriant (comte Alain de), maire de Saint-Pol-de-Léon, Finistère, ou 73, rue de Varenne, Paris.
Guerdavid (comte Gaston de), château de Keraël, par Guerlesquin, Finistère.
Guibourgère (vicomte de la), château de Coëlan, Langourla, Côtes-du-Nord.
Guillemot, avocat, villa Jean Marc, avenue Paramé, Saint-Malo.
Guillier (comte du), conseiller général, château du Guillier, près Jugon, Côtes-du-Nord.
Guillot de Corson (l'abbé), chanoine, château de la Noë-Saint-Yves, Bain, Ille-et-Vilaine.
Guyomard (l'abbé), Supérieur de l'Institution Notre-Dame de Guingamp.

MM. Hayrie (de la), ancien receveur des finances, à Quimperlé, Finistère.

Haugoumar des Portes, Charles, sénateur, Lamballe, ou 31, rue Madame, Paris (VI^e).

Helliet (l'abbé), recteur de Tréméven, par Lannvallon, Côtes-du-Nord.

Hérissant (E.), directeur de l'Ecole pratique d'agriculture des Trois-Croix, près Rennes.

Hévin, Emile, Moulins, par Piré, Ille-et-Vilaine.

Houitte de la Chesnais (Armand), Saint-Malo, Ille-et-Vilaine.

Houitte de la Chesnais (Léon), Saint-Malo, Ille-et-Vilaine.

Jars de Kéranroué (des), Pierre, à Morlaix, Finistère.

Jessey (Yves Bazin de), château de Montmarin, par Pleurtuit, Ille-et-Vilaine.

Jézégou (l'abbé), vicaire, Châteaulin.

Joûon des Longrais, 4, rue du Griffon, Rennes.

Jousselandière (Paul Vigneron de la) à Bodeuc, Nivillac, La Roche-Bernard, Morbihan.

Kerdaffrec (l'abbé), chanoine, curé-archiprêtre, Pontivy, Morbihan.

Kergall, 43, Avenue du Bois de Boulogne, Paris (XVI^e).

Kergrist (vicomte J. de), Château de Rohou, Carantec, par Morlaix, Finistère.

Kergrist (François de), à Keromnès, Carantec, par Morlaix, Finistère.

Kérizouët (Le Gallic de), fils, château de Ménoré, près Guémené-sur-Scorff, Morbihan.

MM. Kermoisan (vicomte de), château de Kerandraon, près Saint-Pol-de-Léon, Finistère.

Kernaëret (Mgr Jude de), professeur à la Faculté Catholique, Angers, Maine-et-Loire.

Kerouartz (marquis de), ancien député, Guingamp.

Kerret (vicomte Hugues de), château de la Forest, à Languidic, Morbihan.

Kersauson Kerjean (comte Guy de), château de Kerjean, au Conquet, Finistère.

Kervers (vicomte de), château de Lanrigan, par Combourg, Ille-et-Vilaine.

Kerviler, René, ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées, à Saint-Nazaire, Loire-Inférieure.

La Chambre, député, château de La Briantais, Saint-Servan, Ille-et-Vilaine, ou 8, place Vendôme, Paris (1^{er}).

La Buharaye (de), château de Callac, Plumelec, Morbihan.

La Chapelle, (Charles de), ancien Capitaine d'Infanterie, Château des Bretonnières, Vitré, Ille-et-Vilaine.

La Chapelle (M^{me} Bobby de), Champloret, Saint-Servan.

La Ferronnays (marquis de), député, à Saint-Mars-la-Jaille, Loire-Inférieure, ou 34, Cours La Reine, Paris (VIII^e).

Lafolye, libraire-éditeur, Vannes.

Laigue (comte de), château de Bahurel, Redon.

Lallié, 18, rue Lafayette, Nantes.

MM. Lamarzelle (de), sénateur, château de Keralier, par Sarzeau, Morbihan, ou 254, boulevard Saint-Germain, Paris (VII^e).

La Moussaye (comte Amaury de), château de l'Ingourdi, Le Bodéo, par Quintin, Côtes-du-Nord.

Langlois, château de Kermalvézin, Carnac, Morbihan, ou rue Rosmadec, Vannes.

Lantivy (comte de), à Saint-Méloir-des-Ondes, Ille-et-Vilaine.

Lantivy de Trédion (comte de), château de Lantivy-Meudon, par Vannes, Morbihan.

Larère, place du Champ, à Dinan.

Largentaye (de), Jacques, château de Craffault, en Plédran, par Saint-Julien, Côtes-du-Nord.

La Vieuxville (Gaston de), à la Vieuxville, Saint-Cast, Côtes-du-Nord.

La Vieuville (comte de), château de la Tourdelin, par Bécherel, Ille-et-Vilaine.

La Villarmois (comte de), à Trans, Pleine-Fougères, Ille-et-Vilaine.

La Villéon (comte de), château de Montmuran, Bécherel, Ille-et-Vilaine.

Le Bihan, Félix, ancien juge de paix, Saint-Brieuc.

Le Bouteillier (vicomte), à Fougères, Ille-et-Vilaine.

Le Breton, Paul, ancien sénateur, château de Saint-Mélaine, Laval.

Le Clere (l'abbé), professeur à l'Institution Notre-Dame de Guingamp.

L'Ecluse (de), Edmond, à Audierne, Finistère.

- MM. Le Cour Grandmaison, Henri, château de Coislin, Campbon, Loire-Inférieure.
- Lecoqu (l'abbé), chanoine titulaire, Saint-Brieuc.
- Le Gonidec de Traissan (comte), député, château de La Baratière, Vitré, Ille-et-Vilaine.
- Le Gonidec de Traissan (comte), Charles, 3, quai Châteaubriand, Rennes.
- Le Gorrec, Pontrieux, Côtes-du-Nord.
- Le Gualès de Mézaubran (comte), château de Lucinière, par Joué-sur-Erdre, Loire-Inférieure.
- Le Jumeau de Kergaradec (vicomte), rue Jeanne d'Arc, 12, Vannes.
- Le Maréchal, Edouard, à Saint-Servan, Ille-et-Vilaine.
- Le Meignen, avocat, 27, rue Biot (Place Clichy), Paris (XVII^e).
- Le Mercier (l'abbé), curé de Maël-Carhaix, Côtes-du-Nord.
- Lemière, E., avocat, 23, boulevard National, Saint-Brieuc.
- Le Mintier (comte René), villa du Bastion, Dinan, Côtes-du-Nord.
- Le Mintier de La Motte-Basse (marquis), château de la Motte-Basse, Le Gouray, Côtes-du-Nord.
- Le Pannetier de Roissay, château des Harlais, près Landéan, Ille-et-Vilaine.
- Le Pennec (l'abbé), directeur au Grand Séminaire, Saint-Brieuc.
- Lescoët (marquis de), château de Lesquiffiou, Pleyber-Christ, Finistère.

MM. Lesguern (vicomte de), château du Chef-du-Bois, Landerneau. •

Le Velly, ancien notaire, Pleyben, Finistère.

L'Hévéder (l'abbé), curé de Lannion.

Limon, Député, Saint-Brandan, par Quintin, Côtes-du-Nord.

Lorgeril (comte Jacques de), château de la Bourbansais, Pleugueneuc, Ille-et-Vilaine.

Lorgeril (comte de), conseiller général, château de Chalonge, Trébédan, par Plélan-le-Petit, Côtes-du-Nord.

Lorgeril (vicomte François de), château du Boisriou, par Perros-Guirec, Côtes-du-Nord.

Lorgeril (de), Yan, le Légué-Plérin, C.-du-N.

Lorgeril (de), Simon, château de Goudemail, Lanrodec, par Plouagat, Côtes-du-Nord.

Loth, doyen de la Faculté des Lettres, faubourg de Redon, 44, Rennes.

Maillard, sénateur, maire du Croisic, Loire-Inférieure, ou 88, boulevard St-Germain (Ve).

Mauduit (Henri de), Quimperlé, Finistère.

Ménorval (de), 9, rue Pasteur, Vannes.

Micault, Plouvara, Côtes-du-Nord.

Millon (l'abbé), boulevard Sévigné, 27, Rennes.

Montaigu (marquis de), député, château de la Bretesche, par Missillac, Loire-Inférieure, ou 18, rue de Martignac, Paris (VII^e).

Morel, capitaine au 116^e d'Infanterie, Vannes, Morbihan.

Mottin, Aimé, château de Launay-Guen, Plémet, Côtes-du-Nord.

MM. Moulins (de), château de la Ronxière, Matignon, Côtes-du-Nord.

Nantois (vicomte F. de), manoir de La Choltais, Antrain-sur-Couësson, Ille-et-Vilaine.

Nédélec (Etienne), Voyageur de Commerce, Quimper.

Nétumières (comte Guy des), château des Nétumières, près Vitré, Ille-et-Vilaine.

Nouël (de), Louis, château de Kertanouarn, Ploubazlanec, Côtes-du-Nord, ou Paulx, Loire-Inférieure.

Oheix, André, à Trévé, près Loudéac, Côtes-du-Nord.

Ollivier, Auguste, sénateur, à Guingamp, Côtes-du-Nord.

Ollivier, Pierre, propriétaire-cultivateur, à Trévère, près Lanvollon, Côtes-du-Nord.

Palys (comte de), château de Clays-Palys, par Romillé, Ille-et-Vilaine, jusqu'au 1^{er} janvier, ou 5, rue Saint-Yves, Rennes, du 1^{er} janvier à Pâques.

Penguern (de), château de Kérizel, par Quimperlé.

Perrien (vicomte Gustave de), château de Locguénolé, près Hennebont, Morbihan.

Peyron (l'abbé), chancelier-archiviste de l'Evêché de Quimper.

Philouze, Paul, fils, 11, rue Le Bastard, Rennes.

MM. Pioger (comte André de), château de Launay,
par Redon.

Pioger (Victor de), Beaumont, par Redon,
Ille-et-Vilaine.

Pocquet du Haut-Jussé (Barthélémy), 8, rue
de Robien, Rennes.

Pommereul (baron de), château de Marigny,
Saint-Germain-en-Coglès, Ille-et-Vilaine.

Poulpiquet (de), Césaire, château de Trefry,
par Quéménéven, l'Inistère.

Pontbriand (comte de), sénateur, château de
Hayebesnou, Erbray, Loire-Inférieure.

Prud'homme, René, éditeur, Saint-Brieuc.

Quélen (comte de), château de la Ville-Cheva-
lier, près Plouagat, Côtes-du-Nord.

Quénétain (comte de), château de la Molière,
par Guichen, Ille-et-Vilaine.

Radiguet, Lionel, *Enès Heussaf*, 3, rue Hers-
chell (Observatoire), Paris (VI^e). L'hiver, La
Taudrie, Saint-Ursanne, Suisse.

Raison du Cleuziou, Alain, rue Vicairie, Saint-
Brieuc.

Raison du Cleuziou, Yves, avocat, président
du syndicat agricole des cantons de Châ-
teaulin et Pleyben, Châteaulin.

Rengervé (de), Louis, château du Châlet, près
Rennes, Ille-et-Vilaine.

Reposoir (comte Poullain du), château de la
Cour Porée, Saint-Hélen, Dinan, C.-d.-N.

Robert (Paul), banquier, Dinan, Côtes-du-Nord.

Robert, château de Keraoul, Ploudiry, Finis.

MM. Robien (marquis de), château de Robien, près Quintin, Côtes-du-Nord, ou 63, rue de Varrenne, Paris (VII^e).

Rochefoucauld (comte François de la), conseiller général, château de Fresnoy, Plessé, Loire-Inférieure.

Rödel, Albert, 31, rue du Jardin Public, Bordeaux.

Roquefeuil (comte Raymond de), château du Bilo, Tréguier, Côtes-du-Nord.

Roquefeuil (de), 4, place Saint-Pierre, Saint-Brienc.

Rougé (comte Pierre de), château des Salles, Guingamp, Côtes-du-Nord.

Sageret, chât. de Kervihan, Carnac, Morbihan.

Saint-George (vicomte de), château de Kerennevel, près Rosporden, Finistère.

Saint-George (comte René Harscouët de), château de Keronic, à Pluvigner, Morbihan.

Saint-Jouan (Léon de), château de Coatandoch, Plouagat, Côtes-du-Nord.

Saint-Luc (Comte de), ancien député, château de Guilguiffin, par Plogastel-Saint-Germain, Finistère.

François Saint-Maur (Charles), château de la Pannetière, La Chapelle-sur-Erdre, Loire-Inférieure.

Saint-Méleuc (vicomte Raoul de), directeur du *Livre de Raison de la Bretagne*, 73, avenue Kléber, Paris (XVI^e).

Saint-Pierre (marquis Méhérenc de), château du Bois de la Salle, près Lanvollon, C.-d.-N.

MM. Saint-Pierre (le vicomte Yves Méhérenc de),
château du Bois de la Salle, près Lanvollon,
Côtes-du-Nord.

Sarrauton (de), Bonnétable, Sarthe.

Sécillon (Marquis de), château de Kerfur,
Guérande, Loire-Inférieure.

Sivry (Baron Roger de), conseiller général,
château de Villeneuve, Molac, Morbihan.

Société d'Emulation des Côtes-du-Nord, à Saint-
Brieuc (M. Micault).

Stéphan (l'abbé), curé de Saint-Renan, Finist.

Stéphen de Sécillon (v^e), rue Prémion, Nantes.

Stot (Henry), 15, rue de la Monnaie, Rennes.

Tempier, archiviste des C.-du-N., Saint-Brieuc.

Tiercelin, Louis, directeur de l'*Hermine*, villa
Kerazier, Paramé.

Tortelier, rue de Fougères, 14, Rennes, Ille-
et-Vilaine.

Trévédy, ancien président du tribunal civil
de Quimper, Laval.

Troguindy (comte de), ancien conseiller général,
à Lannion, Côtes-du-Nord.

Vallée, François, rue Saint-Benoit, St-Brieuc.

Vatar, imprimeur, à Rennes.

Verger (du), château de la Guérande, Hénan-
bihen, Côtes-du-Nord.

Villeboisnet (Comte Arthur Espivent de la),
conseiller général, château de Deffay, Pont-
château, Loire-Inférieure.

Villerabel (abbé du Bois de la), chanoine hon.,
vicaire général honoraire, Saint-Brieuc.

MM. Villers (Louis de), château de Montauban-de-Bretagne, Ille-et-Vilaine, l'hiver, 11, rue Victor-Hugo, Rennes.

Villiers du Terrage (baron Marc de), château de Kerminihy, par Rosporden, Finistère.

Villiers du Terrage (vicomte de), château de Kerminihy, par Rosporden, Finistère.

Vincelles (comte de), château de Penanrun, Concarneau.

Vittu de Kerraoul, Louis, Ile Havard, Malignon, Côtes-du-Nord.

Wismes (baron Gaëtan de), secrétaire général de la Société académique de Nantes, château de La Chollière, Orvault, par Nantes, ou Nantes, rue Saint-André, 11.

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM. Chantepie, conservateur de la Bibliothèque de
l'Université à la Sorbonne, Paris.

Le Hir, bibliothécaire de la Bibliothèque
Publique, 20, rue Brizeux, Rennes.

Petit, conservateur de la Bibliothèque de Saint-
Brieuc.

Wismes (baron Christian de), 7, rue Félix,
Nantes (Société Archéologique de Nantes
et de la Loire-Inférieure).

TABLE DES MATIÈRES

PRÉLIMINAIRES

	Pages.
Messe du Saint-Esprit.....	V
Allocution de M. le chanoine Fabré, curé-doyen de Châteaubriant.....	VI
Séance solennelle d'ouverture.....	XIII
Discours de M. Huart, maire de Châteaubriant.....	XIII
Discours de M. Lanjuinais	XIV
Bureau du Congrès.....	XVII
Discours de M. le comte de Palys.....	XX
Discours de M. Boby de la Chapelle.....	XXXV
Election du Bureau de l'Association	XLVI

COMPTE-RENDUS & MÉMOIRES

Séance du mardi 13 septembre (matin)	5
Soins préventifs et curatifs à donner à nos vignobles atteints par les gelées de printemps, par M. F. Grolier.....	6
L'Emploi des Engrais en Bretagne, par M. Ch. Guffroy, Ingénieur-agronome à Paris.....	13
Séance du mercredi 14 septembre (matin).....	83
La Dépopulation des Campagnes, par M. Grolier, Instituteur-adjoint à Saint-Même.....	83
L'hygiène du pommier, par M. Pestel	93
Séance du mercredi 16 septembre (après-midi).....	107
Concours Hippique.....	112
Liquides.....	116
Compte de gestion.....	118
Liste générale des Membres de l'Association Bretonne..	119
Membres fondateurs.....	119
— ordinaires	120
— correspondants.....	136

8-05. — Saint-Brieuc, Imprimerie René PROD'HOMME.

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

DE

L'ASSOCIATION BRETONNE

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

DE L'ASSOCIATION BRETONNE

PUBLIÉ

PAR LA CLASSE D'ARCHÉOLOGIE

TROISIÈME SÉRIE

TOME VINGT-TROISIÈME

Quarante-cinquième. Congrès tenu à Châteaubriant

DU 12 AU 17 SEPTEMBRE 1904



SAINT-BRIEUC

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE-LITHOGRAPHIE RENÉ PRUD'HOMME

1905

PROCÈS-VERBAUX
DES
SÉANCES

Quarante-cinquième Congrès de l'Association Bretonne

TENU A CHATEAUBRIANT

Du 12 au 17 Septembre 1904

SÉANCE SOLENNELLE D'OUVERTURE

Lundi 12 Septembre 1904

DISCOURS *prononcé par* M. le Comte LANJUINAIS,
Député du Morbihan, Directeur général de l'Association Bretonne.

MESDAMES, MESSIEURS,

Fidèle aux règles établies par ses fondateurs, l'Association Bretonne se réunit, vous le savez, chaque année et à tour de rôle, dans l'un des cinq départements entre lesquels a été partagé en 1790 le territoire de notre vieux duché de Bretagne, lorsque l'Assemblée Constituante, sous le prétexte d'achever l'unification de la France, a voulu faire disparaître toutes les petites nationalités qui en formaient l'ossature et qui, sans nuire à sa cohésion, lui donnaient tant de force de résistance et tant d'originalité.

Quand il s'est agi de décider en quel endroit se tien-

drait notre Congrès de 1904, quelques membres du bureau ont essayé de nous entraîner de l'autre côté de la Loire, dans le pays de Retz où les attirait sans doute l'espoir de découvrir quelque légende inédite sur l'étrange et sangui-naire personnage qui fut, dit-on, le prototype de Barbe-Bleue. Cette opinion n'a point prévalu et j'aurais mauvaise grâce à m'en plaindre, puisque la majorité a accordé la préférence à la jolie ville de Châteaubriant où j'ai reçu, il y a trois ans, un si aimable accueil, lorsque, à la demande de mon ami, M. Bobby de la Chapelle, je suis venu y présider le concours de la Société pomologique de France.

Ici, les communications sont faciles, et cette considération déterminera, je l'espère, un grand nombre de nos collègues de l'Association Bretonne à se déplacer pour assister à nos séances et prendre part à nos travaux.

Les terres qui entourent Châteaubriant sont généralement fertiles et bien cultivées ; elles fourniront d'intéressants sujets d'étude à ceux d'entre nous qui s'occupent plus spécialement d'agriculture, et les membres de la section archéologique trouveront dans les souvenirs de votre histoire locale, si intimement liée à celle de la Bretagne tout entière, l'occasion de faire montre de leur érudition et d'élucider peut-être quelque point resté obscur. J'aimerais assez, pour ma part, à être mieux renseigné que je ne le suis, sur la vie et la famille de la femme de Geoffroi de Châteaubriant, le compagnon de saint Louis, qui, si elle avait été sa contemporaine, aurait pu donner à Pénélope des leçons d'amour conjugal, puisqu'elle est morte de joie en revoyant son époux, tandis que Pénélope s'est contentée de faire de la tapisserie en attendant le sien.

Cette année, nous avons retardé de huit jours la date de l'ouverture de notre Congrès pour le faire coïncider avec votre Concours agricole, dont nous avons été très particulièrement heureux de pouvoir contribuer à rehausser l'éclat, en organisant, de notre côté, un Concours de chevaux. Nous avons vidé, à cet effet, le fond de notre caisse ; mais elle n'était pas, hélas ! suffisamment garnie pour nous permettre d'en supporter toutes les charges, et vous devez, comme nous, de chaleureux remerciements,

d'abord à la Société des Agriculteurs de France, toujours si généreuse à notre égard, et ensuite aux Conseils généraux de la Loire-Inférieure, du Morbihan, des Côtes-du-Nord et du Finistère, qui nous ont accordé des subventions, grâce auxquelles nous pourrions récompenser convenablement les propriétaires des animaux primés. Nous en devons également à la Société pomologique de France, qui a bien voulu, elle aussi, faire coïncider son exposition toujours si intéressante, et son Concours, avec cette double fête agricole ; nous en devons enfin à la Municipalité de Châteaubriant, qui nous a si bien secondés.

Le but de notre ambition serait de pouvoir, avec nos seules ressources, donner, partout où nous allons, un témoignage éclatant de notre sollicitude, à nos cultivateurs si résolument entrés dans la voie du progrès, en leur offrant, chaque année, pendant notre Congrès, un beau Concours agricole ouvert à tous les Bretons. Nous y parviendrions sans trop de difficulté, si tous ceux qui devraient faire partie de l'Association Bretonne nous envoyaient leur adhésion. J'espère que le nouvel appel que je leur adresse en son nom, sera entendu et que beaucoup de nos auditeurs qui, faute de bien connaître notre Société, ont négligé jusqu'à présent de s'y affilier, demanderont à y entrer. La cotisation est des plus minimes, puisqu'elle s'élève seulement à 15 fr., payables chaque année, entre les mains de notre excellent trésorier général, M. Félix Le Bihan. Vous le voyez, c'est pour rien, d'autant plus qu'on reçoit, en échange de ces 15 fr., les comptes-rendus de l'Association dont tous ceux qui les ont lus ont pu apprécier la valeur.

J'ajoute, avant de terminer, qu'au risque d'être traité de féministes, nous admettons dans nos rangs, et cela avec le plus grand plaisir, les dames qui veulent bien s'adjoindre à nous.

DISCOURS *prononcé par* M. le Comte DE PALYS,
Directeur de la Section d'Archéologie.

MESDAMES, MESSIEURS,

Félicitons-nous malgré tout, de vivre au **xx^e** siècle, car deux cents ans plus tôt nous n'eussions pu tenir nos assises dans votre charmante ville et y revenir deux fois, ce qui prouve que nous nous y trouvons bien et y sommes gracieusement reçus. En 1680 (31 mai) M^{me} de Sévigné, qui s'en allait de Nantes à Vitré, évita Châteaubriant à cause de ses détestables chemins et vous y avez perdu un regain de célébrité, car l'aimable voyageuse eût daté d'ici une de ses lettres immortelles. Mais, hélas ! il n'en fut pas ainsi. Écoutons-la : « Nous
« avons trouvé les chemins de Nantes à Rennes fort racom-
« modés par l'ordre de M. de Chaulnes, mais les pluies ont
« fait comme si deux hivers étaient venus l'un sur l'autre,
« nous avons toujours été dans les bourbiers et dans les abîmes
« d'eau. Nous n'avions osé traverser par Châteaubriant parce
« qu'on n'en sort point ».

Et cet état fâcheux a duré bien longtemps, car en 1827, un journal, assez oublié maintenant, qui se publiait à Nantes, *Le Breton*, contient encore de désolantes descriptions de votre beau pays et de la difficulté d'y arriver, comme d'en sortir. On peut bien sans amertume se rappeler ces tristes souvenirs, lorsque l'on a, comme chez vous, donné un si prodigieux développement à l'agriculture, aux voies de communication, aux habitations confortables et élégantes, et en reportant aujourd'hui sur ce qui vous entoure vos regards justement fiers et charmés, vous écouterez peut-être avec intérêt les jugements du chroniqueur de 1827 sur le Châteaubriant d'alors : ce tableau, vieux de 80 ans, est assez curieux à reproduire aujourd'hui. — Tout d'abord, avec le mauvais goût de l'époque, il ne voit rien de beau ici, même le remarquable château qu'il trouve « une résidence féodale d'une rustique simplicité ». Quant aux curieuses maisons qui subsistaient encore en grand

nombre dans la ville et que nous aurons tant de plaisir à étudier, s'il en reste encore, « leurs façades bizarres » dénotent pour lui le « mauvais goût de l'époque ». Il rend justice cependant à la propreté et à l'élégance des habitants de la campagne qui, le dimanche, se mettent « au col un mouchoir « artistement noué, et se couvrent d'un chapeau à haute forme. » Il trouve bien que « les femmes pourraient mettre plus de « goût dans leur ajustement, mais comme partout, elles cherchent à tirer le meilleur parti des ornements locaux ; et si le « désir de plaire était une preuve assurée de civilisation comme « il est un sentiment naturel à leur sexe, on ne crierait point « contre elles à la barbarie ». La phrase est un peu contournée, mais l'intention est aimable. Il ajoute même, et je vous prie d'admirer l'humilité du vieux Rennais qui a l'honneur de parler devant vous, il ajoute même que « tous les habitants « des campagnes sont mieux mis qu'aux environs de Rennes, « qu'ils se lavent à leur lever et en rentrant du travail, tandis « qu'aux environs de Rennes, on se peigne et on se lave *quel-* « *ques* fois les dimanches et les fêtes ». Permettez - moi Mesdames, de passer vite et les yeux baissés. J'aurais peur de voir si c'est encore vrai de nos jours !

Et cependant on avait dit à Nantes, à notre journaliste, par jalousie sans doute, que ce pays était « la Sibérie du département avec ses vastes forêts et ses landes immenses, où « quelques maigres cavales errantes cherchent péniblement « leur pâture, landes semées de quelques bouquets de châtaigniers rabougris, battus sans cesse par les vents et qui dès « le commencement de l'automne livrent aux fureurs de l'aquilon leurs feuilles rares et flétries. » (Il me semble, malgré ce style solennel, reconnaître un phénomène qui se représente partout, et qui n'est pas spécial à Châteaubriant : la chute des feuilles en novembre.) Quant aux chemins, ils étaient à cette époque, pareils à ceux qu'évitait M^{me} de Sévigné en 1680. « La « route royale de Rennes à Angers par Châteaubriant est « impraticable et tellement défoncée que le voyageur préfère « parcourir le fossé plein d'eau qui la borde plutôt que les « dangereuses fondrières qui la coupent ; quant à la route de « Nantes à Châteaubriant, il fallait un bateau pour ne pas se « noyer en retournant à Nantes. »

De plus, pour faire ce dernier voyage, « on devait se mettre
« en quête d'un hardi conducteur et de courageux compagnons
« qui voulussent bien s'exposer aux hasards d'un périlleux
« voyage dont on ne pouvait prévoir la fin. » Songez, en effet,
qu'à cette époque on en était encore à discuter fiévreusement
les inconvénients ou les avantages du macadam, qu'on écri-
vait de gros ouvrages pour ou contre, et dans le même numéro
du journal dont j'extraits ces détails rétrospectifs sur Château-
briant, on explique minutieusement comme quoi ce système
pourrait *peut-être* avoir du bon.

En revanche, si le pays était un peu arriéré, les habitants
étaient charmants, et là, il n'y a pas eu de progrès à faire. Le
chroniqueur de 1827 put en juger, car il fait un doux et aimable
tableau de l'urbanité et de la grâce avec lesquelles il fut reçu.

« Ainsi, à la Sous-Préfecture et à la Mairie, nous trouvons
« des autorités sans morgue bureaucratique et affables comme
« de simples rentiers, au tribunal des magistrats et des avo-
« cats contemplant sans envie les triomphes éclatants des
« jurisconsultes de cours royales, qui après avoir déposé la
« robe, le bonnet et la dignité de docteur, vont se réunir le soir
« dans leur chambre de lecture aux autres fonctionnaires
« publics, aux propriétaires agronomes, aux avoués, aux
« notaires ou aux rentiers de l'Etat. Là, les journaux de la
« capitale, l'agriculture et les inventions nouvelles ouvrent un
« vaste champ aux conversations. — La chasse, les parties de
« campagne, les bals champêtres, tout aussi amusants que
« ceux du chef-lieu du département, varient pour la jeunesse
« la douce uniformité d'une tranquille existence. »

Vous voyez que ce tableau ne manque pas de charme, et
vous pardonnerez au journaliste ses sévérités du commence-
ment en faveur de ce qu'il va vous dire encore.

Il a voulu coucher dans une ferme des environs, et l'inté-
rieur de cette chaumière lui a paru un petit palais comparé à
nos maisonnettes de faubourg. « C'est une propreté méticu-
« leuse, digne de celle d'un Hollandais ; un bon feu, car un
« paysan de Châteaubriant se chauffe aussi bien qu'un chef
« de bureau, un accueil cordial et charmant pour tous, et qui
« l'est autant pour le pauvre qui vient au même moment
« frapper à la porte. Car, ajoute-t-il, le pauvre si malheureux

« dans les villes va ici chercher sa vie, il la trouve à toutes les
« portes, s'assied à tous les foyers, n'est jamais éconduit, et sa
« misère si désolante dans les cités n'occasionne à Châteaubriant ni confusion, ni mauvais sentiments. »

On peut bien affronter l'ennui de mauvais chemins, Mesdames et Messieurs, quand au bout de son voyage on trouve un accueil pareil. On maudit tout d'abord les difficultés de l'arrivée, mais ce sentiment s'efface bien vite devant la douceur du bon accueil. Ces mœurs affables et gracieuses ont-elles causé ou ont-elles suivi le rôle important joué par l'élément féminin dans votre histoire, où, sans parler des grandes Dames que nous saluerons au passage, on retrouve à chaque pas de charmantes légendes d'amour, racontées par mon journaliste dans le style incomparable et baroque de 1837 ?

Comme vous les connaissez mieux que moi, je ne vous les répéterai pas et ne vous dirai qu'un mot des détails pittoresques dont il orne son récit. Saviez-vous, par exemple, que la Tour d'Amour du Val de Caratel (existe-t-elle encore ?) fut bâtie par un chevalier aux yeux noirs ? Vous voyez qu'il y a 80 ans on était précis. Il avait emmené une pastourelle qui gardait ses moutons par là, en fit sa femme, puis au bout de plusieurs années la ramena dans son pays et construisit pour elle ce manoir, parce qu'elle voulait mourir « sous un vieux chêne et « sur une touffe de bruyères en fleurs ! et, comme le myrthe « eût été sans prix s'il n'avait été entrelacé de lauriers, il fallait « bien qu'un temple consacré à l'Amour eût ses machicoulis « et ses barbicanes, » ce qui vous explique pourquoi le manoir était agrémenté d'une tour crénelée.

Plus véridique peut-être est l'histoire féminine de la Cour au Roy. L'abbé Goudé l'a recueillie sans pouvoir identifier la jeune beauté blessée par le cheval de François I^{er}. Cependant le nom de Françoise Jochaud ou Juchault est encore noblement représenté en Bretagne. Là encore, je n'ai pas la prétention de vous apprendre cette histoire ; mais comme mon journaliste semble avoir vu la belle Françoise, et que 300 ans avant sa naissance le journal *Le Breton* avait, paraît-il, un reporter sur les lieux, il sera nouveau pour vous, Messieurs, de savoir que votre jeune compatriote, « belle de ses seuls attraits, ne « devait qu'à la nature tous les charmes dont elle était ornée,

« de grands yeux bleus naturellement levés vers le ciel, » (et peut-être, je suppose, artificiellement abaissés aussi vers le roi), « de longs cheveux blonds, dont, comme une autre Geneviève, elle eût pu voiler mille appâts, une taille élancée, « une bouche de rose, la blancheur des lys, tel était *sans la* « *flatter* le portrait de Françoise. » Vous savez le reste, le roi veut un peu trop longuement peut-être presser la main de celle qui lui offre une couronne de lauriers, de myrthes et de roses. Il ne retire pas sa main assez vite de cette douce étreinte, abandonne les rênes, son cheval bondit, renverse Françoise, et « les roses de son teint sont remplacées par les pâles violettes de la mort ! » Il résulta de ceci que le roi resta dans le manoir voisin jusqu'au lendemain pour ne partir que lorsque Françoise fut hors de danger. Je le répète, Messieurs, je n'ai pas à vous apprendre ces faits, vous les connaissez, je ne vous montre qu'un modèle de littérature et de style, et je dois dire que je le trouve le plus réjouissant du monde.

* * *

C'est maintenant que nous entrons dans l'histoire, et dans celle de Châteaubriant on rencontre plus que partout ailleurs la femme avec ses vertus, ses charmes et aussi ses passions, hélas ! on y voit les scènes d'amour les plus émouvantes dans Sybille, les rivalités les plus ardentes autour de Françoise de Dinan, les chutes les plus retentissantes peut-être dans la vie de Françoise de Foix, enfin une série d'aventures qui depuis des siècles défrayent les romans, les chroniques, les théâtres, la musique et la poésie. Cette histoire, tour à tour douce et triste, tragique et mouvementée, s'entr'ouvre tout d'abord en nous laissant voir, à demi voilée par les nuages des siècles, la délicieuse incarnation de l'amour conjugal dans votre Sybille de Châteaubriant, mourant de joie sur le cœur de son mari, inopinément revenu de la Croisade. Il est heureux pour Geoffroy II, qu'il se soit couvert de gloire auprès de Saint-Louis, et qu'il se présente à nous couvert de ce sang glorieux « qui teint les bannières fleurdelisées de France, » car sans cela, Mesdames, lui pardonnerait-on de s'être remarié, quand

après avoir reçu le dernier soupir de Sybille, il devait avoir au cœur le perpétuel souvenir de la douceur et de l'amertume de ce dernier baiser.

Moins intéressante, certes, est Françoise de Dinan, bien que tous les gens de mon âge aient versé leurs larmes d'enfant sur ses malheurs fictifs à la lecture du livre du V^{te} Walsh, ce roman du Fratricide que nous avons tous dans notre bibliothèque et où nous la voyons mourir jeune mère sous les yeux de son mari désespéré. La vérité est, qu'enlevée par lui à huit ans à cause de ses grands biens, elle en avait quatorze à sa mort. Et dire que ce roman paru en 1827, a été réimprimé en 1836, 1850 et jusqu'en 1868 ! Mais ce n'est pas pour vous raconter sa vie si connue que j'en parle aujourd'hui, c'est pour vous annoncer que le quatrième volume de l'*Histotre de Bretagne* de M. de la Borderie contiendra l'histoire de *Gilles de Bretagne*, écrite comme le savait faire l'éminent historien. Vous plaindrez toujours l'horrible mort du pauvre prince, et l'odieuse indifférence de son frère, mais vous constaterez, hélas ! que Gilles était à peu près vendu aux ennemis de son pays. Le récit de sa vie, étudiée jour par jour avec cette admirable minutie de M. de la Borderie qui semble porter dans sa tête tout l'art de vérifier les dates, nous donne le compte de ses perpétuels séjours en Angleterre (1) ; et vous jugez si nos éternels ennemis se firent faute de pervertir l'esprit d'un pauvre jeune prince, très fou, très faible, très ami du plaisir, si bien que sa conduite au château du Guildo a peut-être donné naissance au proverbe de Haute-Bretagne « *Courir le guil-ledou.* »

Vous lirez une pièce, publiée pour la première fois par M. de la Borderie, adressée par Gilles au roi d'Angleterre, et dans laquelle il lui offre « ses services et ses places » ses places ! aux Anglais ! « lui promettant d'obéir à ses commandements, le regardant comme son principal seigneur à « condition, que s'il était exilé et forcé de renoncer à tout autre « bien, celui-ci l'entretiendrait, et l'apanagerait ! » (*Histotre de Bretagne*, t. IV).

(1) Comptes de Guinot et de Jean Le Vay, trésoriers de Bretagne. — A. de la Borderie, *Hist. de Bretagne*, 4^e vol., sous presse.

On comprend maintenant pourquoi le duc se défiant de son frère lui refusait tout apanage comprenant des forteresses que Gilles avait l'inconscience de lui faire réclamer par le roi d'Angleterre, et pourquoi il fut relégué à Chantocé, aux extrémités du pays.

Devant cette dramatique histoire, il faut laisser la parole à M. de la Borderie qui termine par ces phrases éloquentes ce douloureux chapitre encore inédit :

« La pitié revient vers Gilles ; on ne voit plus que sa jeunesse et ses malheurs : *« Res sacra miser »* .

« Et pourtant l'histoire qui est, avant tout, la vérité, la justice, ne doit point céder sans réserve à cet attendrissement. Elle doit dire que l'infortuné Gilles avait, hélas ! bien « longuement, bien imprudemment provoqué la juste sévérité « de son frère et de son souverain.

« Elle doit dire surtout que la vraie cause de la perte de « Gilles, ce fut l'Angleterre. Sur sa tragique destinée on a fait « bien des drames. Il en reste un à faire, autrement vrai, « autrement poignant que ceux qui se sont produits jusqu'ici. « Il faudrait le montrer, le jeune prince, avec cette chose sans « cœur, sans pitié, sans conscience, la politique qui d'abord le « couvre de fleurs et de caresses, le comble d'écus et de nobles « à la rose, mais en même temps lui soutire son patriotisme « et son honneur ; puis peu à peu, l'enveloppe, l'enlace de ses « dures et visqueuses tentacules de pieuvre impitoyable, puis « enfin l'étouffe et lui casse la tête d'un coup de massue avec « la prise de Fougères. » A. de la Borderie, *Hist. de Bretagne*. Tome IV (sous presse), page 341.

Ne reconnaissez-vous pas dans ces pages, la manière dont l'illustre Mac-Aulay voulait qu'on écrivit l'histoire : A son avis, ce devait être « un mélange de philosophie et de poésie, « un roman vrai capable de toucher le cœur et d'offrir à l'imagination des tableaux séduisants. C'est à elle qu'il appartient d'évoquer devant nous nos ancêtres avec leurs particularités de langage, de mœurs et de costume. »

N'est-ce pas ce que nous avons vu déjà dans les premiers volumes de cette *Histoire de Bretagne* si mouvementée, qu'on étudie scrupuleusement comme un trésor d'érudition et qu'on lit passionnément comme un roman, dont les personnages

revivent devant nous avec leur grandeur, leur héroïsme ou leurs crimes, tant l'auteur a su s'identifier avec eux.

Lorsqu'après la mort de Gilles de Bretagne, Françoise de Dinan devint, à quatorze ans, veuve de ce mariage forcé qu'elle ne dut pas regretter par trop quand elle fut d'âge à comprendre qu'il faisait d'elle la troisième princesse de Bretagne, on ne s'étonnera pas que pareille héritière ne trouvât vite un époux.

L'année même de la mort de Gilles, après avoir été promise au fils du comte de Laval qui avait quinze ans, le père de ce jeune seigneur, qui en avait quarante, trouva plus sage de la prendre pour lui-même. Elle avait tant de châteaux et de terres ! Au reste, elle semble avoir eu une bonne tête, et dès 1471, à 35 ans, on voit par ses quittances, où son mari ne paraît pas, qu'elle les administrait elle-même.

Et si nous sommes tentés de plaindre les pauvres victimes de la cupidité, celle-là au moins sut se dédommager de ces mariages sans amour, puisque, vous le savez, c'est trois mois seulement après la mort de son second mari qu'elle épousa le troisième.

Il était cependant d'une race plus considérable que celle d'un simple gentilhomme, comme on l'écrit partout, puisqu'il était par sa mère, petit-fils d'un chevalier de la Toison d'or.

Elle avait alors cinquante ans, cette veuve si prestement consolée, et Jean de Proisy devait en avoir à peu près trente. C'est tout à fait dans l'ordre de ces mariages là.

Avidement recherchée par tous les prétendants à cause de son immense fortune, exploitée par ceux qui l'entouraient, de manière à inspirer une certaine pitié, elle eut le cœur flétri de bonne heure, devint froidement une femme d'affaires politiques, et, avec elle, nous sommes bien loin des jolies légendes d'amour dont je vous parlais en commençant.

Placée malheureusement par François II auprès de ses filles, elle joua un assez vilain rôle pendant la vie de ce souverain et se mit carrément du parti des seigneurs révoltés contre lui.

Elle les reçut chez elle, à Châteaubriant en 1487, sous prétexte peut-être de chasser de Bretagne tous les étrangers qui l'obsédaient, mais en réalité lui faisant courir par cette révolte, un aussi grand danger que les étrangers susdits.

Lorsque la paix fut rétablie, elle regagna la confiance du duc, qui en mourant mit encore sa fille sous sa garde, et son rôle ne fut pas plus beau près de l'héroïque et charmante Anne de Bretagne.

Après tous ces mariages successifs, contractés sans attendre que le corps du dernier époux fût suffisamment refroidi, nous ne sommes pas surpris de la voir aider de tout son pouvoir à l'union projetée entre le vieux sire d'Albret, laid, couperosé et chargé d'enfants, avec notre jeune et admirable duchesse.

Mais celle-là était d'un autre caractère ! Il n'y avait pas à craindre qu'elle se laissât imposer une alliance indigne d'elle. Si jeune, si isolée, entourée, comme l'avait été Françoise, de personnages qui ne voyaient en elle qu'une mine à exploiter, elle déjoua toutes les intrigues, sentit la grandeur de son rôle, montra de suite qu'elle voulait être et serait la maîtresse ; et, que ce fût le maréchal de Rieux son tuteur, Françoise de Dinan sa gouvernante, le sire d'Albret son vieux prétendant, des princes ou des seigneurs, personne ne put se rendre maître de ce grand cœur ; et Françoise de Dinan finit par comprendre que son disgracieux protégé ne réussirait pas. Elle se fit même agréablement jouer par Dunois qui, lui ayant confié son consentement écrit, donné par faiblesse à cette union malheureuse, le rattrapa joliment sous prétexte d'en vouloir copier le texte pour en faire signer un pareil au duc d'Orléans, et ne le lui rendit point.

Et pourquoi, Mesdames et Messieurs, m'attarder encore sur Françoise de Dinan, dont l'histoire est si connue ? C'est vraiment le cas de répéter ici le vers d'Alfred de Musset :

Sans doute il est trop tard pour parler encor d'elle ?

Mais, c'est elle-même qui semble vouloir encore attirer de nouveau l'attention des Bretons, et essayer de revenir sur l'eau ou plutôt sortir de terre.

Vous savez que, tout dernièrement, en démolissant une église à Nantes, et non pas à Dinan où notre regretté confrère M. de la Villerabel a écrit qu'elle fut ensépulchrée, on a trouvé un cercueil de plomb qu'on a cru d'abord anonyme. Après

études approfondies, et examen sérieux, on a décidé que ce devait être un évêque. Allait-elle prendre place dans la triste crypte de la cathédrale de Nantes ? quelle intrusion dans cette vénérable assemblée, et quelle stupéfaction réciproque, elle de s'y voir, et les autres d'avoir à lui faire place !

Heureusement, tout est réparé, on a pris de meilleures loupes, on a regardé de plus près ; l'archéologie a eu le dernier mot, et le nom de Françoise de Dinan, déchiffré sur le plomb du cercueil, permettra de lui donner une dernière, paisible, et légitime sépulture, digne en un mot de son rang de princesse de Bretagne.

L'occasion est bonne, Mesdames et Messieurs, pour faire aussi revenir sur terre les restes de Gilles de Bretagne, d'autant que je suis maintenant peut-être un des seuls à connaître cette anecdote.

Il y a une trentaine d'années, un brave menuisier de Dinan, fort en histoire, était passionné pour la mémoire de Gilles de Bretagne. Il avait lu le vicomte Walsh, évidemment. Vous savez que l'abbé de Boquen, Louis du Verger, après avoir réclamé noblement les restes du prince, alla les chercher solennellement avec tous ses moines et les fit inhumer dans son abbaye, en face du grand autel. Notre menuisier trouvait étrange qu'on n'eût jamais recherché ces restes dans ces ruines remarquables et pittoresques où le vandalisme enlève chaque jour quelque pierre. La statue tumulaire du prince, modestement taillée en bois, avait été transportée à Saint-Brieuc où elle est au musée. Il fallait rechercher le corps. Après une fouille consciencieuse, l'ouvrier le retrouva en place honorable, ou crut l'avoir retrouvé. Il le fit déposer dans une pièce de sa maison, sous un catafalque avec couronne ducale et armoiries, mit, je crois, des cierges autour, et l'y garda un temps assez long pendant lequel je l'ai visité.

Hélas ! il était trop tard pour parler encore de lui ! Personne ne s'émut, personne ne pensa à vérifier l'authenticité de la découverte, et cependant on aurait peut-être dû le faire. Le sentiment respectueux de l'ouvrier était à encourager : je crois que le clergé s'effaroucha de cette exhibition, la trouva inconvenante, et comme il s'occupe généralement peu d'histoire et d'archéologie, persuada tout platement au chercheur, de faire transporter ces ossements dans quelque coin du cimetière. Si

c'était vraiment le prince infortuné dont le corps revoyait ainsi le jour, n'est-il pas curieux que ce soit à Dinan dont sa femme portait le nom, qu'il ait passé ses dernières heures sur terre, et trouvé aussi lui une définitive sépulture !

*
* *

Que vous dirai-je maintenant de votre troisième héroïne, Françoise de Foix, qui n'ait déjà été dit ? On a tant discuté sa vertu, on l'a niée, on l'a célébrée, et c'est un sujet trop délicat pour que je m'y arrête. Ce qui est à peu près certain maintenant, c'est que son mari n'était pas un Barbe-Bleue, qu'il ne l'a pas fait saigner aux quatre membres, et que la belle chambre dorée de votre château n'a pas été témoin de cette horrible tragédie. Cette invention de romanciers me rappelle une histoire du même genre attribuée, qui le croirait, au bon roi René d'Anjou. Ayant à se plaindre de sa femme, il l'aurait enfermée dans une cage de fer ! Or, c'était le meilleur ménage du monde, et il suffit de voir sa bonne, grosse et placide figure, et les traits anguleux et fermes de Jeanne de Laval, pour se rendre compte que celle-ci n'a pas dû se laisser faire. Or, la vérité est ceci, que le couple royal élevait dans une cage de fer un oiseau de proie ; qu'on appelait cet oiseau : la Duchesse, et que les registres de la Cour des Comptes d'Anjou relatent soigneusement le jour de sa mort (3 juin 1474), parce qu'il mangeait chaque jour « demy-quartier de mouton », ce que Jeanne de Laval eût été bien incapable de faire. Croyons donc, Mesdames et Messieurs, à la vérité de l'épithaphe louangeuse que François de Laval dédia à la mémoire de sa femme, bien que ce genre de littérature soit extrêmement suspect, et pour vous dire sur elle quelque chose de très nouveau, je vais, en vieil iconophile, vous parler uniquement de son rare portrait, et, j'en rougis, hélas ! discuter sa beauté.

Elle est hors de doute puisque tous ses contemporains l'ont célébrée, et qu'il faut en croire François I^{er} qui s'y connaissait. Ce portrait, conservé au Louvre, fait partie de ce qu'on appelle les crayons de la Cour des Valois, collection dessinée par des peintres attitrés et attachés à la Cour. On les recueillait alors,

comme nous faisons maintenant pour les photographies, et on a publié de celui-là une bonne reproduction.

Le peintre nous la montre ayant un peu passé la fleur de l'âge, mais nous fait voir un nez plutôt fort, une bouche pincée, en un mot une figure assez ordinaire, et non pas la beauté resplendissante que nous espérons admirer et que nous rencontrons dans d'autres portraits historiques, tels que la délicieuse figure de Marie Touchet, par exemple, qui fait partie de la même collection.

Après tout, si nous adoptons la théorie de Victor Cousin sur la beauté, nous dirons que les goûts changent avec les époques, que peut-être les beautés les plus renommées du ^{xix}^e siècle paraîtront ordinaires aux amateurs du ^{xxii}^e, et veuillez écouter M. Victor Cousin développer cette théorie à propos de M^{me} de Longueville. « La beauté étend son prestige sur la postérité elle-même, et attache son charme vainqueur des siècles, au nom seul des créatures privilégiées auxquelles il a plu à Dieu de la départir. Mais, je parle de la vraie beauté : celle-là n'est pas moins rare que le génie et la vertu. La beauté a aussi ses époques, il n'appartient pas à tous les hommes et à tous les siècles de la goûter dans son exquise vérité. Comme il y a des modes qui la gâtent, il est des temps qui en altèrent le sentiment. Il était digne du ^{xviii}^e siècle d'inventer les jolies femmes, les poupées charmantes, musquées et poudrées, dissimulant les attraits qu'elles n'avaient pas sous leurs vastes paniers et leurs grands falbalas. Osons le dire, le fond de la vraie beauté comme de la vraie vertu, comme du vrai génie, c'est la force. Sur cette force répandez un rayon du ciel, l'élégance, la grâce, la délicatesse, voilà la beauté. »

Il est certain que les plantureuses beautés dont les portraits du siècle de Louis XIV. nous ont conservé la mémoire, nous semblent quelquefois s'éloigner de notre idéal actuel, bien qu'ils semblent avoir été celui de Victor Cousin. C'est sur son autorité que je m'appuie pour oser développer des idées aussi scandaleuses sur une réputation jusqu'ici incontestée, et comme la beauté est une royauté, si, en voulant diminuer celle de Madame de Châteaubriant, j'ai commis un crime de lèse-majesté, il ne me reste plus qu'à demander grâce devant vous, Mesdames, et à rentrer dans un silence dont je n'aurais jamais dû sortir.

BUREAU GÉNÉRAL DU CONGRÈS

Président du Congrès :

M. le Comte de Pontbriand, Sénateur.

Vice-Présidents :

MM. le Comte Ginoux-Defermon, Député.
Terrien, Conseiller d'arrondissement.
Huart, Maire de Châteaubriant.
le Curé-doyen de Châteaubriant.

Section d'Archéologie et d'Histoire

Président :

M. le Marquis de Bellevue, Conseiller général.

Vice-Présidents :

MM. Chapron, Conservateur du Musée.
Gustave Le Ray.
Baron Gaëtan de Wisme.
le Marquis de Balby de Vernon.

Secrétaires :

MM. Alfred Riou, Instituteur libre.
A. Billand.
H. Fourier, Instituteur.

Section d'Agriculture

Président :

M. le Vicomte de Cambourg, Président des Comices agricoles de Châteaubriant.

Vice-Présidents :

MM. Albert Le Ray.
Davost, Trésorier du Comice agricole de Châteaubriant.

Secrétaires :

MM. Villard.
Cadozel.
Guillotin de Corson.

~~~~~

**Programme de la Section d'Archéologie et d'Histoire**

—————

**I. — Histoire**

1° Faire connaître l'origine et l'histoire des exploitations métallurgiques du pays.

2° Compléter la statistique des monuments mégalithiques de la Loire-Inférieure et surtout de l'arrondissement de Châteaubriant. — Rendre compte des fouilles et découvertes récentes, particulièrement au territoire de Lusanger.

3° *Epoque Gallo-Romaine.* — Détails et description des monuments qui subsistent encore de cette époque. Traces d'habitations, retranchements militaires, camps, voies romaines. Compléter les études déjà faites par des renseignements

nouveaux. — Abbaretz, Saint-Aubin-des-Châteaux. Station mérovingienne des Cléons : découvertes récentes. — Fouilles et découvertes de Rougé.

4° *Moyen-Age*. — Etudier les anciennes fondations religieuses de la région. — Abbayes, prieurés, paroisses. — Etude des étymologies propres à éclairer le passé de ces différents lieux. — Prieuré et village de Couëtoux. — Souvenirs historiques qui s'y rapportent. — Nominoë y a-t-il fait un séjour ? — Liturgie, légendes, pèlerinages, études sur les saints locaux.

5° Le protestantisme et son histoire dans la Loire-Inférieure. — Guerres de la Ligue. — Documents inédits, si possible.

6° Nomenclature des travaux publiés sur la ville, la baronnie, les seigneurs et le château de Châteaubriant. Sibylle, Françoise de Dinan et Françoise de Foix, dans la légende et dans l'histoire.

7° Histoire des seigneuries importantes du pays. — Les seigneurs bretons qui ont accompagné le duc de Normandie à la conquête de l'Angleterre. — Les Bretons, compagnons de Jeanne d'Arc. — Signaler les châteaux et manoirs non encore décrits.

8° Séjour du B. Père Montfort dans le pays. Rechercher les détails inédits ou peu connus, sur son passage.

## II. — Archéologie et Littérature.

1° Signaler les objets anciens et curieux du mobilier des églises. — Cloches anciennes, en relever les inscriptions. — Bas-reliefs, croix processionnelles, bannières, broderies anciennes, les cataloguer pour en inspirer le respect et la conservation.

2° Etudier la céramique, la verrerie, l'orfèvrerie dans la Loire-Inférieure, et, en général, toutes les manifestations de l'art dans le passé. — Signaler les restes de vitraux dans les églises.

3° Histoire de l'industrie, des corps et métiers, des corporations, des confréries dans la Loire-Inférieure.

4° Fêtes publiques et réjouissances occasionnées par les redevances féodales dans la baronnie de Châteaubriant, ou par

le séjour et le passage de princes et personnages considérables. — Pardons et fêtes populaires. — Coutumes et traditions. — Costumes (paludien et paludienne).

5° Signaler et étudier les écrivains de la région qui sont inconnus et oubliés. — Livres de raison dont on connaît l'existence. — Etudier la littérature populaire de la Haute-Bretagne.

6° Signaler les actes de vandalisme exécutés — pour les déplorer et les regretter — et ceux qui sont à craindre pour essayer de les empêcher.

7° Moyens de propagande pour conserver et préserver la langue bretonne. — Enseignement du français par le breton. — Propagande par la presse. — Rapport des Comités de préservation du breton.



## PREMIÈRE SÉANCE

Mardi 13 Septembre 1904, Séance du matin à 8 heures.

---

*Président* : M. le Marquis DE BELLEVUE, Conseiller  
général de Châteaubriant.

*Secrétaire* : M. Henri FOURRIER.

A 8 heures, M. le Marquis de Bellevuë ouvre la séance et donne la parole à *M. l'abbé Guillotin de Corson*.

*M. Guillotin de Corson* entretient l'assemblée des *Coutumes et traditions du pays de Châteaubriant*. La méthode de l'habile conférencier est des plus simples. Il parcourt le cycle des fêtes de l'année chrétienne et nous fait assister à la défaite des bouchers au carnaval, à leur revanche du mardi de Pâques. Il dit un mot du *Sacre* et des fameuses torches qu'on y portait, de la saint Victorien dont le nom est si populaire dans la cité. Avec lui nous visitons Saint-Clément, Saint-Patern, Sainte-Anne de la Coquerie et surtout Saint-Julien de Vouvantes ; nous entendons le Réveilleur des morts crier dans la nuit de la Toussaint : « Priez pour les Trépassés ! » Nos usages, dit-il, se puisent à une double source : la religion et l'amour du sol natal. Quelques-unes de nos fêtes ont perdu de leurs charmes, mais les principes restent. Puissent-ils rester toujours !

*M. le Comte Lanjuinais* remercie le conférencier, et croit reconnaître que certains usages du pays castelbriantais tiraient leur origine de droits féodaux.

*M. le Comte de Laigue* prend à tâche de faire connaître les *Combattants du parti de Blois à la bataille des Trente*. Il démolit d'abord l'opinion de quelques écrivains qui n'ont voulu voir en ce récit qu'une légende à la façon des chansons de gestes. M. de Laigue a dû se livrer à un travail de bénédictin

pour ressusciter les noms de la plupart des compagnons de Beaumanoir, dont le courage consacra l'honneur de la Bretagne au Chêne de la Mi-Voie.

*M. le Marquis de l'Estourbeillon* lit un remarquable mémoire de *M. de Kerviler* sur les *Mensurations des constructions mégalithiques*. Il faut convenir avec le savant auteur, que loin d'édifier au petit bonheur, nos ancêtres employaient des données géométriques. Ils affectionnaient aussi certains nombres, trois et quatre, et sept, leur somme, avec leurs multiples. Probablement encore, ils ont eu l'idée de prendre l'unité de mesure sur les dimensions du globe terrestre. *M. de Kerviler* conclut, et l'assemblée se range aisément à son avis, que la civilisation antique fut plus avancée qu'on ne le suppose.

La séance est levée à 10 heures.

*Le Secrétaire,*

HENRI FOURRIER.



## DEUXIÈME SÉANCE

Mardi 13 Septembre 1904, Séance du soir à 5 heures.

---

*Président* : M. le Comte DE PONTBRIAND, Sénateur.

*Secrétaire* : M. Henri FOURRIER.

*M. le Président* prie *M. le Marquis de Vernon* de lire une étude sur *le Chatellier et l'Eglise de Moisdon*. C'est un mémoire très documenté, présenté avec tout le pittoresque que pouvait lui donner un félibre. L'église de *Moisdon-la-Rivière* est-elle la seule fortifiée du comté Nantais ? L'auteur n'en connaît pas d'autres, semble-t-il, mais, en vaillant chercheur, il espère trouver encore çà et là quelques vestiges de Chatelliers.

*M. le Comte de Pontbriand* émet le vœu que l'on conserve les vieux édifices, les vieilles églises surtout, qu'on les restaure. La vogue des églises neuves fait regretter celles où se sont agenouillés nos pères. Puis, il donne la parole à *M. de Calan*.

*M. de Calan* présente quelques *Observations sur les Saints de Bretagne*, lesquels furent de grands personnages de la vie publique, les fondateurs de la patrie bretonne. Il est à désirer que l'on publie une vie des Saints bretons, vie populaire et scientifique à la fois. A l'aide d'un pointage sur la carte, l'on pourrait écrire l'histoire de l'évangélisation de la péninsule.

Quant à la chronologie des saints et des princes armoricains, elle ne peut guère se dater que d'après leurs rapports avec les chefs francs.

*M. l'abbé Millon*, dans une conférence à la fois savante et humoristique, dit le *Culte des pierres en Armorique*. Comme partout, son origine est religieuse ; mais en Bretagne les mégalithes restent debout, malgré la piété des apôtres et les

foudres des Conciles. L'Eglise, ne pouvant les détruire, les baptisa, en fit des piédestaux pour ses saints et des trônes au divin Crucifié. Ce n'est pas seulement l'idée religieuse qui domine les menhirs ; une foule de légendes voltigent tout autour, nains et korrigans s'y donnent rendez-vous. Longtemps on a cru à la merveilleuse puissance des pierres, des haches de silex, notamment dites *pierres à tonnerre*, conservées avec un soin jaloux comme préservatifs de la foudre.

Qu'on ne rie pas trop de ces croyances, ajoute *M. de Pontbriand*, les dames connaissent très bien le pouvoir des pierres, des pierres fines s'entend. A Saint-Jean-de-Béré, l'on roule les petits-enfants et lui-même a été roulé jadis sur la pierre de Notre-Dame de Miséricorde. Si quelque superstition se mêle à ces pratiques, en faveur du sentiment religieux qui en inspira l'origine, ne conviendrait-il point de les respecter ?

La séance est levée à 6 heures 3/4.

*Le Secrétaire,*

Henri FOURRIER.





## TROISIÈME SÉANCE

*Jeudi 15 Septembre 1904, Séance du matin, à 8 heures.*

---

*Président : M. le Comte LANJUINAIS, Député.*

*Secrétaire : M. Henri FOURRIER.*

La parole est donnée à *M. le Marquis de Bellevuë*, conseiller général de Châteaubriant. Dans *le Châtelain de Bois-Briant*, *M. de Bellevuë* révèle un poète ignoré jusqu'ici, Charles-Guy-Normand de la Baguais, né vers 1720, et mort il y a juste cent huit ans, le 15 septembre 1796, à l'hôtel du Hochedé, Grande-Rue, Châteaubriant. Ses pièces, les unes en vers français, les autres latines, témoignent d'une grande facilité de versification, et parfois aussi d'un profond mépris pour les fermiers généraux. *M. de Bellevuë* termine sa conférence en racontant la mort d'un prêtre, tué par les révolutionnaires à l'issue de la messe qu'il venait de célébrer dans la chapelle de Bois-Briant. C'est aussi la fin de cette seigneurie convertie depuis en simple ferme.

*M. le Président* félicite l'honorable conférencier et prie *M. l'abbé Paris-Jallobert* de nous lire son mémoire sur *la Vicomté de Fercé*. La vicomté appartenait jadis au diocèse de Rennes; les trois paroisses de Fercé, Noyal-sur-Bruz et Villepot qui en dépendaient, furent rattachées, en 1801, au diocèse de Nantes, qui céda le Grand-Fougeray à celui de Rennes. Les seigneurs de Fercé marquèrent leur passage par de nombreuses fondations pieuses: quelques-uns toutefois ouvrirent une brèche au calvinisme qui ne put s'enraciner dans le pays. Le conférencier, c'était son droit, dit un mot de la *Verrerie de Javardan*, puis il lit un curieux mémoire sur le même sujet, et traité par *M. Frain de la Gaulayrie*, absent du Congrès pour cause de santé. D'après les manuscrits conservés, il énu-

mère les objets fabriqués et vendus à Javardan, en rétablit la mise à prix, et fixe les dépenses de la verrerie. Ce rapport permet à *M. de Berthou* de demander si l'on ne retrouverait pas quelques gondoles coulées à Javardan. En tout cas, il résulte du mémoire de M. Frain de la Gaulayrie, que Javardan fut une verrerie de premier ordre. Plusieurs familles de la contrée descendent des fondateurs de cette verrerie, entre autres les Massard et les du Raquet, originaires d'Italie.

La séance est levée à 10 heures.

*Le Secrétaire,*

Henri FOURRIER.



## QUATRIÈME SÉANCE

*Jeudi 15 Septembre 1904, Séance du soir, à 5 heures.*

---

*Président : M. le Comte DE PONTBRIAND, Sénateur.*

*Secrétaire : M. Henri FOURRIER.*

Sur l'invitation de *M. le Comte de Pontbriand*, *M. le Marquis de Bellevuë* présente un *Aperçu historique sur le Protestantisme et les guerres de la Ligue dans le pays de Châteaubriant*. *M. de Bellevuë* entre presque immédiatement dans le sujet, retrace les agissements des Châtillon et des Rohan, énumère les prêches érigés dans le pays. Le peuple ne s'y laissa pas prendre, méprisa les réformateurs. La Saint-Barthélémy n'eut pas d'écho en Bretagne, et les luttes de la Ligue y furent moins moins religieuses que politiques.

*M. de Pontbriand* remercie *M. le Marquis de Bellevuë*, loue son érudition, déplore les malheurs occasionnés par les guerres civiles et souhaite qu'elles ne se renouvellent pas.

La parole est à *M. Chapron*. Il décrit l'*Eglise de Saint-Sulpice-des-Landes*, en Loire-Inférieure. Elle date du xv<sup>e</sup> siècle ; son rétable et son campanile furent élevés deux cents ans plus tard. La richesse du monument consiste en fresques nombreuses, en partie effacées. Puis, l'auteur nous promène dans la *Seigneurie de Vioveau*, narre les derniers jours de la *Dame de Vioveau*, dont « la mort fit une tristesse dans le pays ». A cette légende, il ajoute celle du *Trésor de Vioveau*, conte fantastique, dans lequel Messire le Diable fait des siennes.

*M. le Baron Gaëtan de Wismes*, héritier d'un archéologue distingué, parle, documents en mains, d'une des formes de l'impôt sous l'ancienne monarchie : *La Capitation*. Cette taxe, levée en temps de guerre seulement, était supportée par tous,

grands et petits. D'après le *Mandement général des Etats de Bretagne*, année 1767, la *Capitation* s'imposait proportionnellement aux facultés de chacun. La répartition de 1783, pour Châteaubriant et Béré, est des plus curieuses ; on y voit défiler tous les corps de métier, et beaucoup de nos contemporains y retrouvent leurs noms.

*M. le Comte de Pontbriand* invite *M. le Baron de Wismes* à continuer ses savantes recherches ; c'est pour nous, dit-il, un plaisir et un avantage de voir revivre nos ancêtres.

*M. de Wismes* avance une remarque. Le programme des questions posées par le Congrès signale la *Station Mérovingienne des Cléons*. Au dire du savant archéologue, il n'y a pas eu de station mérovingienne en cet endroit ; c'est romaine, gallo-romaine qu'il faudrait dire.

La séance est levée à 6 heures 3/4.

*Le Secrétaire,*

HENRI FOURRIER.



## CINQUIÈME SÉANCE

Vendredi 16 Septembre 1904, Séance du matin, à 8 heures.

---

*Président* : M. le Comte LANJUINAIS, Député.

*Secrétaire* : M. Henri FOURRIER.

La séance est ouverte à 8 heures. *M. le Comte Lanjuinais* donne la parole à *M. l'abbé Millon* qui nous communique *Quelques notes sur Renac*, par *M. l'abbé Robert*, vicaire à Renac. La première partie de l'étude donne un aperçu historique de Renac, la seconde dit des légendes, devinettes, proverbes et locutions du pays. En somme, c'est une monographie très complète et très détaillée de la paroisse de Renac. Le château dont il ne reste que les douves, après avoir connu bien des vicissitudes, s'est écroulé dans les flammes en 1790.

*M. le Président* prie *M. l'abbé Millon* de remercier *M. Robert* de son intéressant travail, et exprime le souhait que l'on écrive la monographie de chaque paroisse : beau sujet, capable de tenter Messieurs les Vicaires, ajoute-t-il agréablement.

La parole est à *M. le Baron de Wismes*, qui nous offre la lecture de *Trois Documents inédits sur la Ligue*. Les trois sont signés *Philippe-Emmanuel de Lorrain*. Les deux premiers ont trait au seigneur de Bois-Jolan, gentilhomme protestant, et le troisième nommé *Charles de la Tulaye*, prévôt des Maréchaux de France, en la province de Bretagne.

*MM. de Calan* et *de Berthou* font remarquer, à propos de l'affaire de Bois-Jolan, l'ancienneté du régime de séquestre, et se demandent si ce n'est point en considération de quelques membres catholiques de la famille du gentilhomme révolté, que le duc de Mercœur épargne son château.

*M. le Baron de Wismes*, au nom de son frère, présente un *Opuscule sur la Vierge de Sainte-Marie de Pornic, Notre-*

*Dame du Tabernacle.* M. de Berthou observe que ces sortes de vierges n'étaient pas rares en Espagne. Il se peut que celle de Pornic doive son origine aux relations que les marins de la contrée entretenaient avec les Espagnols au xvi<sup>e</sup> siècle. M. de Wismes croit la Vierge de Sainte-Marie française, et prouve son usage par deux documents indiscutables.

M. le Comte de Palys donne lecture d'un travail de M. Trévédy sur *Le Portrait du Connétable de Richemont*. La conférence débute en rappelant le rôle décisif du connétable à Formigny ; puis, à propos du monument élevé sur ce champ de bataille, il compare les cinq portraits qui restent d'Arthur de Richemont. Les quatre derniers donnent à peu près les mêmes traits ; si le premier appartient au connétable, certains croiront y reconnaître le roi René. M. le Comte Lanjuinais remercie vivement l'auteur du mémoire, et se flatte qu'à notre époque, l'on finira par rendre justice à l'un des plus glorieux libérateurs de la patrie.

Pendant la séance, il est distribué un *Rapport du Comité de préservation du breton, 1903-1904*, publié par M. Vallée, sous les auspices de l'Association Bretonne.

M. le Marquis de Bellevuë dépose sur le bureau plusieurs ouvrages intitulés : *Le Comte Desgrées du Lou, Généalogie de la famille de Lambilly, un héros Malouin, Raimpont, etc.*

M. l'abbé Paris-Jallobert remet également sur le bureau : *Le Mont Saint-Michel 1600-1800*. Tous ces ouvrages sont distribués aux membres présents à la fin de la réunion.

La séance est levée à 10 heures et demie.

*Le Secrétaire,*

Henri FOURRIER.



## SIXIÈME SÉANCE

Vendredi 16 Septembre 1904, Séance du soir, à 5 heures.

---

*Président* : M. le Comte DE PONTBRIAND, Sénateur.

*Secrétaire* : M. Henri FOURRIER.

*M. le Marquis de Bellevuë* raconte une page d'histoire des plus intéressantes pour la péninsule bretonne : *La Ligue à Châteaubriant*. Mercœur ambitionne la couronne ducal de Bretagne, et donne à la Ligue un caractère politique qu'elle n'avait pas au commencement dans l'esprit des populations. Châteaubriant, placé aux confins de la province, eut à souffrir plus que toute autre ville : Ligueurs et Royaux, Espagnols et Anglais, la prirent et la reprirent plusieurs fois. Cet état de choses dura jusqu'à la paix d'Angers, 20 mars 1598. Mercœur, dont la convoitise avait occasionné tant de troubles, alla finir ses jours près de Nuremberg, en guerroyant contre les Turcs.

*M. de Pontbriand* loue l'auteur de ce travail et lui reconnaît la sagacité et la longue patience qui ont fait la réputation des Bénédictins.

*M. Chapron* veut rappeler le siège de Châteaubriant, en 1488. Il commence par reconstituer la ville telle qu'elle était à cette époque. Elle pâtit si cruellement sous les coups de l'artillerie de La Trémoille, que la bonne duchesse Anne dut venir au secours des habitants et les dispenser de plusieurs redevances, notamment du fouage.

Nous regrettons vivement que les 82 ans de M. Trévédy nous privent de sa présence. Jusqu'à la fin, le vénéré savant veut servir et glorifier sa chère Bretagne. Aujourd'hui, c'est le Comte de Palys qu'il fait son porte-parole. *M. Trévédy* énumère les *Inventions bretonnes adoptées par la France*. C'est l'assistance judiciaire, due à Monseigneur Saint-Yves, intro-

duite dans la législation de la province par Pierre II, sans doute sur les conseils de sa sainte épouse, la bienheureuse d'Amboise. C'est l'armée régulière et permanente créée par le Connétable de Richemont. Puis, la Société d'Agriculture, vieille de plus de cent cinquante ans, dont M. L. de Villers a fait l'histoire (1), les comices agricoles, les concours régionaux créés par l'*Association Bretonne*, l'enseignement agricole dans les écoles élémentaires, les cours d'histoire provinciale dus à M. de la Borderie. Il termine par la longue nomenclature des congrégations religieuses bretonnes, et par l'œuvre des sauveteurs bretons.

*M. le Comte de Pontbriand* remercie M. Trévédv, et s'estime lui-même plus honoré de compter deux de ses parentes parmi les religieuses hospitalières de Madagascar, que des ancêtres qui ont illustré son nom en mourant sur les champs de bataille.

La séance est levée à 6 heures et demie.

*Le Secrétaire,*

Henri FOURRIER.

(1) *Bulletin arch. de l'Association Bretonne*, 1898.





## SEPTIÈME SÉANCE

Samedi 17 Septembre 1904, Séance du matin, à 9 heures.

---

*Président* : M. le Comte DE PONTBRIAND, Sénateur.

*Secrétaire* : M. Henri FOURRIER.

La parole est donnée à *M. le Comte de Berthou*, ancien élève de l'école des Chartes. Au Congrès de Châteaulin, M. de Palys avait posé une question au sujet d'une allégation de Cambry au sujet du fameux terriben (torriben), cri de guerre des gaulois. Nombreux étaient les auteurs qui avaient accepté l'opinion de Cambry. M. de Kerdanet lui-même l'admettait d'après Suidas. *M. de Berthou* démontre victorieusement que ce cri de guerre n'a jamais existé.

*M. de Berthou* rend compte ensuite de l'excursion archéologique. Les Membres\* de l'Association Bretonne ont visité d'abord le château de Derval, ancienne baronnie de Bretagne. A ce sujet, l'auteur fait remarquer qu'à cette époque le titre de baron appartenait à tous les seigneurs relevant directement du duc. Revenant au château de Derval, construit sur une motte artificielle, précédemment occupée par les Romains, il fut démantelé par ordre d'Henri IV. Dans l'église se trouve une belle pierre tombale du dernier seigneur de Derval. De là, les excursionnistes visitèrent le Grand-Fougeray. Du château il ne reste que le donjon, datant du *xiv<sup>e</sup>* siècle. Cette tour mériterait d'être restaurée.

*M. le Comte Lanjuinais*, directeur général, prend ensuite la parole en ces termes :

MESDAMES, MESSIEURS,

La rédaction du programme d'aujourd'hui est, en ce qui me concerne, beaucoup trop pompeuse : ce n'est pas un discours

que vous allez entendre, ce sont des adieux que je viens malheureusement vous faire. L'heure de notre séparation va, en effet, bientôt sonner ; mais, avant de prononcer la clôture du Congrès de 1904, j'ai un devoir très particulièrement agréable à remplir, celui de remercier tous ceux qui, à un titre quelconque, nous ont apporté leur précieux concours.

Avec une obligeance dont nous ne saurions lui être trop reconnaissants, la municipalité de Châteaubriant a mis à notre disposition la grande salle des fêtes de l'hôtel-de-ville où un public d'élite a pu commodément assister, deux fois par jour, aux séances de la section d'archéologie.

Quant à nos agriculteurs, ils ont eu la bonne fortune de recevoir l'hospitalité la plus cordiale à l'école libre, dont les bons maîtres, avec l'autorisation de la société civile, leur ont libéralement ouvert les portes.

M. l'Archiprêtre nous a, le premier, souhaité la bienvenue en des termes qui nous ont été droit au cœur. Nous espérons qu'il ne refusera pas de nous communiquer le texte de son charmant discours, afin de nous permettre de l'insérer dans notre compte-rendu.

Nous n'oublierons pas non plus les paroles aimables qui nous ont été ensuite et successivement adressées par votre sympathique Maire, M. Huard, et par mon ami, M. le Comte de Pontbriand, maintenant sénateur de la Loire-Inférieure, après avoir été député de l'arrondissement de Châteaubriant, qui l'a heureusement si bien remplacé par mon autre ami, M. le Comte Charles Ginoux Defermon, un de nos auditeurs les plus assidus.

M. de Pontbriand avait bien voulu accepter la présidence du Congrès. Au risque de blesser sa modestie, mais sans crainte d'être taxé d'exagération, je constate que nous avons été rarement aussi bien présidés. En quelques mots fins et spirituels, il a su résumer tous les mémoires dont vous avez entendu la lecture, et adresser à leurs auteurs des éloges mérités.

Notre secrétaire général, M. Louis de Villers, et les secrétaires nommés par l'Association Bretonne, pour la durée du Congrès, MM. Alfred Riou, Fourrier et Guillotin de Corson, se sont donné beaucoup de peine pour remplir leurs délicates fonctions, et ont droit à tous nos remerciements.

Nous en devons également, et des plus sincères, aux conférenciers qui ont su rendre si attrayantes les séances de nos deux sections d'archéologie et d'agriculture. Je résiste à la tentation de vous rappeler des noms que vous avez d'ailleurs encore si présents à la mémoire, car il faudrait les citer tous. Je regrette seulement que, par suite d'un malentendu, un grand nombre d'entre vous aient été privés du plaisir d'entendre la monographie si pleine d'humour du cochon de M. Bobby de la Chapelle.

Des milliers de spectateurs ont admiré avec nous les magnifiques chevaux qui, de tous les points de la Bretagne, sont venus se disputer les prix de notre concours hippique. Je crois pouvoir affirmer, sans craindre d'être sérieusement contredit, qu'on aurait eu bien de la peine à en organiser un semblable partout ailleurs que chez vous. Ceux qui ont été à la peine doivent être aussi à l'honneur, et j'adresse, en votre nom, mes plus chaleureuses félicitations à MM. Bobby de la Chapelle et Houitte de la Chesnais, directeur et sous-directeur de la section d'agriculture, à M. Albert Le Ray, qui s'est donné tout entier à la tâche que nous lui avons imposée, en lui demandant de remplacer M. le Vicomte de Cambourg, empêché par la maladie, et à notre cher trésorier général, M. Félix Le Bihan, qui ne recule jamais devant la besogne. Nous devons, en grande partie, à ces Messieurs, la brillante réussite de ce concours. Je remercie enfin les éleveurs qui ont répondu avec tant d'empressement à notre appel, et les commissaires si compétents qui ont bien voulu se charger de décerner les récompenses, mission dont ils se sont acquittés à la satisfaction générale.

Nous emporterons le plus agréable souvenir de notre séjour dans votre jolie ville de Châteaubriant et de l'aimable accueil que nous y avons reçu. La semaine que nous venons de passer au milieu de vous, nous a paru beaucoup trop courte, et nous ne regrettons qu'une chose, c'est qu'elle soit déjà finie.

L'an prochain, nous nous réunirons dans le Finistère, et j'espère que, malgré l'éloignement, un grand nombre de nos collègues de la Haute-Bretagne viendront y fraterniser avec les Bas-Bretons.

M. Huard, maire de Châteaubriant, prononce le discours suivant :

MESDAMES, MESSIEURS,

Je remercie bien sincèrement M. le Comte Lanjuinais des aimables paroles qu'il vient d'adresser à la municipalité et à la ville de Châteaubriant. Soyez persuadés que si de notre ville vous emportez le meilleur souvenir, nous autres castelbriantais nous n'oublierons pas vos savantes conférences et le magnifique concours hippique auquel il nous a été donné d'assister.

Encore quelques heures, et le train va enlever à la commune si heureuse de les posséder, ces hommes de bien, qui consacrent une partie de leur existence à la gloire d'une des plus belles régions de la France, je veux dire notre Bretagne.

Ces hommes, Messieurs, vous les avez devinés, malgré leur modestie ; c'est à eux que je viens, avant la fin de ce Congrès, apporter ici l'expression des plus vifs remerciements et de la sincère reconnaissance de la commune tout entière. Lettrés, cultivateurs, tous auront à cœur de suivre leurs conseils et de mettre à profit leurs enseignements.

En leur nom, je vous adresse, Messieurs, non pas un suprême adieu, mais un au revoir rempli d'espérance, celui de vous revoir dans cinq ans.

M. le Comte de Pontbriand, sénateur, prend à son tour la parole. « M. le Maire de Châteaubriant, dit-il, a traduit très heureusement nos sentiments ; j'ajouterai toutefois que les congressistes nous ont donné un peu d'orgueil ; en nous faisant connaître toutes nos richesses, nous serons encore plus fiers d'être Castelbriantais. Vous nous conviez dans le Finistère ; certes, nous nous y rendrons. Nous avons cependant une demande à vous adresser, c'est de mettre à l'ordre du jour la dépopulation des campagnes. Pour la combattre, il faut organiser des mutualités. Les syndicats agricoles ne doivent pas se borner à la vente des engrais, ils doivent s'occuper du cultivateur lui-même. Que l'Association Bretonne ajoute à son

programme les retraites agricoles. » Mais, l'heure de la séparation est arrivée et l'orateur adresse un dernier adieu aux congressistes.

Dans une spirituelle réplique, M. Lanjuinais insiste auprès de M. de Pontbriand — qui accepte — de traiter au prochain congrès les questions qu'il a proposées, puis déclare clos le Congrès de Châteaubriant.

*Le Secrétaire,*

Henri FOURRIER.



# MÉMOIRES



# LA VICOMTÉ DE FERCÉ

---

C'est le titre que notre honorable et sympathique confrère, M. le chanoine Guillotin de Corson, a donné à l'une des *Grandes seigneuries de la haute Bretagne*, traitées avec tant d'érudition dans le volume consacré à la Loire-Inférieure. Il me permettra cependant de reprendre ce sujet et de lui donner un peu plus d'ampleur en l'envisageant sous plusieurs points de vue particuliers.

Dans la publication des *Registres paroissiaux de Bretagne*, je suis obligé de me confiner dans les limites des anciens diocèses de Rennes, Dol et Saint-Malo ; eh bien, c'est sans sortir de mon domaine que je viens vous entretenir d'un petit coin du pays de Châteaubriant, puisque les paroisses de l'ancienne vicomté de Fercé faisaient partie, avant la Révolution, du diocèse de Rennes. Je vais donc m'en trouver plus à l'aise pour vous présenter quelques détails sur la vicomté de Fercé, ses seigneurs, les terres et principales familles de la vicomté, le protestantisme en cette contrée, la verrerie de Javardan, les hommes remarquables qui ont vécu dans la vicomté, et les recteurs des trois paroisses qui la composaient.

**Vicomté.** — La vicomté de Fercé, qui s'étendait sur les trois paroisses de Fercé, de Noyal-sur-Brutz et de Villepôt, était une seigneurie d'ancienneté et sortait d'une juveigneurie de la baronnie de Vitré, relevant de la châtellenie de Marcillé-Robert. Elle appartenait, croit-on, à André de Vitré, au commencement du *xii<sup>e</sup>* siècle. Dans les siècles suivants, *cette seigneurie s'affranchit plus ou moins, dit de la Borderie, de la mouvance de Vitré et porta directement ses hommages au duc de Bretagne et plus tard au Rot* (1). Ce plus

(1) *Essai sur la Géographie féodale de la Bretagne*, p. 94.



*ou moins* aide à comprendre la position équivoque de cette vicomté au xvii<sup>e</sup> siècle ; d'un côté, nous voyons le Roi de France accorder certains droits au seigneur, vers 1650, et recevoir ses hommages en 1679 ; et de l'autre, le duc de la Trémoille, dans le dénombrement de sa baronnie de Vitré, en 1681, déclarer que son domaine s'étend jusqu'à Fercé et Villepôt, et présenter ces paroisses, avec celle de Noyal, comme faisant partie de la châtellenie de Marcillé (1). Mais il est, je crois, inexact de dire qu'au xviii<sup>e</sup> siècle, *en pleine décadence de régime féodal, on comptait encore parmi les fiefs nobles retenant de la baronnie de Vitré... la vicomté de Fercé* (2). Un des derniers aveux rendus à Vitré est probablement celui que François de Maure rendit au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle *pour la seigneurie de toutes et chacunes les paroisses de Fercé, Noyal-sur-Bruz et Villepôt* (3).

Il ne semble pas qu'il y ait eu de château attaché à cette seigneurie. Les différents possesseurs de la vicomté habitaient leurs propriétés particulières, c'est ainsi que nous trouvons les de Coësmes à la Lande-à-la-Mère, les Appelvoisin à la Jousnière, les de Boispéan dans leur château dudit nom. Le siège de la juridiction qui s'exerçait primitivement à Fercé ou plutôt peut-être à Villepôt, fut transféré par le Roi au bourg de Noyal vers 1650, environ 15 ans après l'achat de la vicomté par Samuel d'Appelvoisin ; et, le 1<sup>er</sup> juin 1781, Auguste du Boispéan, conseiller à la Cour, obtint un arrêt du Parlement, pour établir l'auditoire de la vicomté au bourg de Fercé et l'unir à celui de sa seigneurie du Boispéan.

M. le chanoine Guillotin de Corson a donné une analyse de l'aveu de la vicomté de Fercé rendu par Charles de Gouyon, baron de Marcé, le 7 juillet 1679 (4). Celui qui fut fait par Elisabeth de Gouyon, sa fille, le 3 octobre 1707, en est pour ainsi dire la reproduction. Il comprend le château de la Jousnière, vieux et nouveau, avec ses douves, son pont-levis et sa

(1) *Déclaration de la baronnie de Vitré, en 1681.* (Archives nationales. — Section des Manuscrits. — Série Q, n° 312).

(2) *La Bretagne contemporaine.* — Ille-et-Vilaine, p. 97.

(3) *Archives d'Ille-et-Vilaine.* — Fonds de Vitré.

(4) Ouvrage précité, page 128.

chapelle, deux moulins à vent, les métairies du Boisjean, de la Vallerie, du Vertaunay, de la Barre, de la Lande-à-la-Mère, et des étangs ; et comme mouvance noble, le fief de Fercé en Fercé, Noyal et Villepôt, le grand fief de Villepôt, le fief de la Geraudais en Villepôt et de la Pibaudière, le grand fief de Noyal, les fiefs du Mortier, de la Fromière et de la Sevrenière, et trois autres fiefs qui furent achetés par Samuel d'Appelvoisin et dont il obtint, par lettres royales, l'union avec la vicomté.

Cette vicomté très homogène donnait à ses seigneurs les titres de supérieurs et de fondateurs dans les églises de Fercé, Noyal et Villepôt, et dans chacune d'elles les droits de litre, d'enfeu et de banc armoriés à leurs armes.

**Vicomtes de Fercé.** — M. le chanoine Guillotin de Corson, après avoir redressé, dans son travail précité, deux erreurs du comté de Cornulier et d'Ogée par rapport aux premiers seigneurs de la vicomté, nous présente Robin de Coesmes, en 1294, tenant cette seigneurie du baron de Vitré *à devoir d'un chevalier d'ost pour l'armée du duc de Bretagne* ; et nous dit que par suite d'alliances la vicomté échut aux sires de Maure, c'est-à-dire qu'il nous transporte au milieu du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle. Pour remplir cette lacune, il suffit d'ouvrir le père du Paz et de suivre la descendance de quelques familles qui se sont passées les unes aux autres la seigneurie de la Lande-à-la-Mère, en Villepôt. Nous avons dit qu'il n'y avait pas précisément de château attaché à la vicomté ; cependant, la seigneurie de Landamer, dite aussi la Cour de la Lande, dans la reformation de 1513, et plus tard de la Lande-à-la-Mère, semble avoir été le siège de la vicomté pendant plusieurs siècles, et c'est elle qui nous aidera à établir la liste des vicomtes de Fercé.

Aux <sup>xii</sup><sup>e</sup> et <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècles, existait dans le pays de Vitré une famille Babin qui avait une certaine importance ; l'un de ses membres, chapelain du baron de Vitré, est cité comme témoin dans la charte d'établissement de la paroisse de Sainte-Croix, en 1110 ; un autre fait une fondation dans la même ville en 1238 ; en 1275, JEAN BABIN est *steur de Landamère* (1), et

(1) Kerviler, *Bio-Bibliographie Bretonne*, article BABIN ; et du Paz, p. 494.

je vois en lui un vicomte de Fercé, comme semble le prouver les actes qui vont suivre. THOMASE BABIN, sa fille, *dame de la Babinaye et de Landamère*, épouse avant 1283 Jean de Coësmes et fait entrer dans cette famille cette dernière seigneurie. En avril 1333, elle fait son testament, par lequel elle choisit *sa sepulture en l'église de Nostre-Dame de Villepots, devant l'autel Nostre-Dame ; laisse soixante sols de rente pour estre par le prieur ou recteur de Villepots une messe dite chacun lundy de l'an à perpétuité ; laisse une jatte de vin pour la communion des paroissiens de Villepots, le jour de Pasques, afin que chacun dise un PATER et un AVE pour elle.... »*

PERROT DE COESMES, fils aîné de Thomase Babin, mourut sans enfants.

GUILLAUME DE COESMES, fils puîné, lui succéda et fut sieur de Landamère.

ERARD DE COESMES, *seigneur de Landamère*, fils du précédent, épousa Marguerite de Saint-M'Hervé, dame du Loroux, en Essé. Il en eut :

JEAN DE COESMES, *seigneur de Landamère*, marié à Marie de Chevaigné, dont il eut deux filles : *Jeanne* et *Marte*.

JEANNE DE COESMES, *dame de Landamère* et du Loroux, mariée à Olivier de la Feuillée, qui mourut le 27 août 1450. Ils eurent sept enfants, dont plusieurs se succédèrent comme *seigneurs de Landamère*.

CHARLES DE LA FEUILLÉE, *seigneur de Landamère*, époux de Bonne de Saint-Gilles, mort le 9 septembre 1456.

RAOULLETTE DE LA FEUILLÉE, fille du précédent, fut *dame de Landamère* ; se maria à François de Maure, à Charles L'Enfant et à Jean de Malestroît, et mourut sans postérité le 16 septembre 1468.

JACQUES DE LA FEUILLÉE, frère de Charles, hérita de sa nièce, et mourut le 4 novembre 1482, probablement sans alliances et ne laissant que des bâtards.

JEAN DE LA FEUILLÉE, frère des précédents, *seigneur de*

*Landamère*, succéda à Jacques et mourut quelques jours après lui, le 29 novembre 1482, sans postérité.

PERRONNELLE LE BOUTELLER, fille de Georges et de Marie de la Feuillée, devient à la mort de ses oncles, *dame de Landamère*, et avait épousé Jean de Parthenay, tué en 1488 à Saint-Aubin-du-Cormier. Leur fille aînée, Françoise, morte en 1483, s'était mariée à Jean de Lorgénil, dont est sortie la suivante.

GUYONNE DE LORGERIL, *dame de Landamère*, morte en 1502, avait épousé Jean de Rohan qui lui survécut et qui est dit dans la réformation de Villepôt, en 1513, *seigneur de la Cour à la Lande*.

HÉLÈNE DE ROHAN, fille aînée des précédents, fut mariée en 1513 à François de Maure, mourut le 15 août 1541, et son époux en 1557. Ici je laisse de côté le père du Paz et je prends la suite des vicomtes de Fercé dans le travail si clair et si consciencieux du chanoine Guillotin de Corson.

CLAUDE DE MAURE, né le 31 août 1517, marié en 1554 à Françoise de Pompador, mort le 25 avril 1564.

CHARLES DE MAURE, *vicomte de Fercé*, marié à Diane d'Escars, tué en duel le 27 janvier 1575, ne laissait qu'une fille.

LOUISE DE MAURE, *vicomtesse de Fercé*, épousa Odet de Matignon, comte de Thorigny, en 1587, et Gaspard de Rochecouart, marquis de Montemart, en 1600. Le 27 octobre 1623, cette dame visita sa vicomté de Fercé, fut reçue solennellement par les prêtres de Fercé, et remarqua dans l'église les écussons des sires de Coësmes : *de gueules, frellé d'hermines*. Peu d'années après elle vendit la vicomté.

SAMUEL D'APPELVOISIN, fils de François et de Marie de Mauhugeon, seigneur et dame de la Jousnière, en Fercé, fut l'acquéreur de la vicomté et en reçut les aveux des vassaux en 1631. En 1632, il avait épousé Elisabeth de Bussière, dont il eut : *Olivier et Marie*.

OLIVIER D'APPELVOISIN, mourut au service du Roi et sans avoir contracté alliance.

MARIE D'APPELVOISIN hérita de son frère ; elle était mariée

à Charles Gouyon, baron de Marcé et vicomte de Terchant, et mourut en 1674. Elle avait une fille.

ELISABETH GOUYON, née le 29 mai 1661, mariée le 28 janvier 1685 à Rennes, au temple de Cleusné, avec Théodore de Béringhen, et morte vers 1740. Son mari n'ayant pas voulu abjurer le protestantisme, était passé à l'étranger où il mourut vers 1715. Quant à elle, elle habitait le plus ordinairement à Paris, dans la rue Saint-Dominique, en Saint-Sulpice, et quand elle venait dans sa vicomté, elle descendait au manoir du Plessis, en Noyal-sur-Brutz. Elle ne laissa qu'une fille.

ELISABETH DE BÉRINGHEN, vicomtesse de Pléhédél, seigneurie qu'elle tenait de son père, possédait Fercé en 1750....

CHARLES-JEAN-BAPTISTE VIARD DE MOUILLEMUSE dut acheter la vicomté de Fercé et Javardan, probablement après la mort d'Elisabeth de Béringhen, et le 5 janvier 1764 il vendit cette seigneurie au suivant.

JEAN-FRANÇOIS DE MASSAR, seigneur de la Raimbaudière, époux de Marguerite du Cellier, acheta Fercé et mourut le 26 décembre 1764.

ELISABETH DE MASSAR, fille des précédents, fut l'héritière de la vicomté ; elle épousa le 4 juin 1765 Charles du Boispéan, veuf d'Elisabeth Marion, qui mourut à Rennes le 30 juin 1777. Elisabeth de Massar vendit Fercé, vers 1780, à son beau-fils, et mourut le 1<sup>er</sup> janvier 1784.

FRANÇOIS-AUGUSTE DU BOISPÉAN, sorti du premier mariage de Charles, et acquéreur de la vicomté, en fut le dernier seigneur ; il épousa à Rennes, le 1<sup>er</sup> juillet 1783, Marie-Julie du Merdy de Catuélan, et mourut en 1847, âgé de 94 ans.

**Terres et Familles de la Vicomté.** — Le BOISPÉAN, en Fercé, seigneurie avec haute justice, appartenait à la famille du même nom. La réformation nous donne MATHURIN DU BOISPÉAN, époux de Marie des Salles, au x<sup>v</sup> siècle, comme aïeul de RENÉ, le premier qui soit cité dans les Registres de la paroisse. Il avait épousé Perrine Bonnier, en 1544, et mourut en 1574.

ADRIEN, né en 1548, épousa Radegonde Thorel ; une de ses filles : *Marguerite*, se maria en 1598 à Olivier des Loges, sieur de la Doleraye, dont les enfants s'allièrent aux Pioget et Hardy de la Bouëstelière.

ISAAC, fils du précédent, marié à Renée Picot, fille de Jean Picot, sieur des Hautes-Fougères, eut entre autres : *Jean*, *Isaac* et *Esther*, celle-ci mariée à Jean de Grimaudet, sieur de la Lande.

JEAN, le fils aîné, épousa Léa du Boisguéheneuc en 1680 ; et fut inhumé à Fercé le 20 février 1710, comme seigneur fondateur de la paroisse. Il ne dût pas avoir d'enfants.

ISAAC, frère du précédent, sieur de la Pillardière, en Martigné, puis du Boispéan à la mort de Jean, avait épousé Marie Picot, et mourut le 10 juillet 1725, âgé de 79 ans. Il eut au nombre de ses enfants : *François-Isaac* qui suit, et *Jean-Auguste*, né à la Pillardière en 1692, marié à Louise-Anne Chottard, dont l'une des filles épousa en 1744 Jean-Guy Gardin, seigneur du Boishamon. Mort en 1744, il fut inhumé dans la chapelle du prince de Condé.

FRANÇOIS-ISAAC, seigneur du Boispéan, épousa Sainte-Renée d'Andigné, et mourut dans sa maison de Lorigerais, au bourg de Rougé, en 1761.

CHARLES-FRANÇOIS-ISAAC, fils aîné du précédent, né à Iffendic, épousa à Vitré, en 1744, Elisabeth-Suzanne Marion, veuve de Paul-François Hay des Nétumières ; et à Fercé, en 1765, Elisabeth de Massar, vicomtesse de Fercé. Il mourut à Rennes le 30 juin 1777, âgé de 56 ans, laissant plusieurs enfants du premier lit ; entre autres : *Sainte-Marie-Elisabeth*, née à Fercé en 1749, et mariée en 1776 à Pierre Gardin, seigneur du Boisduliers ; *Judith*, née en 1752 et mariée en 1786 à Toussaint-Charles Gascher des Burons, et le suivant.

FRANÇOIS-AUGUSTE, né le 12 octobre 1754, marié à Rennes, en 1783, à Marie-Sainte du Merdy de Catuëlan, mort en 1847.

LA LANDE-A-LA-MÈRE. — Cette terre, en Villepôt, appartenait, avons-nous dit, aux seigneurs de la vicomté jusqu'à Claude

de Maure qui la vendit le 15 février 1551 à François de Québriac et à Julienne de Coësmes, seigneur et dame de la Bagaye et de la Berhaudière. Plus tard elle fit retour aux possesseurs de la vicomté.

LA BERHAUDIÈRE. — En Villepôt, cette moyenne justice appartenait en 1513 à *Clément Reverdy* ; en 1551 à *François de Québriac* par son alliance avec Julienne de Coësmes ; en 1649 à *Pierre Bonnier*, époux de Louise Laubier, et passa à *François de Poelly*, de la paroisse d'Epiniac, par son mariage en 1683 avec Louise Bonnier, dont il eut *Louis de Poelly*, époux de Catherine Girard.

LA JOUSNIÈRE. — Terre en Fercé que possédait *Robert Brochereul* en 1439, *Jacques Mauhugeon* en 1513, et que *Marie Mauhugeon* porta en 1605 à François d'Appelvoisin, dont le fils acheta la vicomté. Passée aux du Boispéan, elle était habitée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle par Guy Gardin du Boiduliers, époux de Marie du Boispéan.

LA BRIAIS. — Terre de Fercé avec juridiction, appartenait au XVII<sup>e</sup> siècle à une famille Langlé ; par alliance vers 1680 à écuyer Jean Gascher, sieur du Val, et passa ensuite aux Massar et aux Trédern.

LA GRÉE. — Terre à juridiction, en Fercé, appartenait en 1513 à *François de la Grée*, à *Guillaume de la Valeffe* en 1726.

LE BOISBRIAND. — Moyenne justice, en Noyal, qui était unie au Boispéan.

LE PLESSIS-ROMÉ. — Basse justice, en Villepôt, est dite à *Jean du Rouvray*, en 1513.

LE VAL-SERVENON. — Terre à juridiction, en Fercé, était possédée en 1679 par la famille *Rosnyvinen de Pitré*.

LE VAL. — En Fercé, cette terre appartenait, en 1600, à maître *Jacques Delourmel*, époux de Mathurine Giré, mort en 1628 ; *Perrine*, sa fille, née en 1605, épousa maître Jean Gault, en 1625 ; JEAN PIEL, sieur de Loussayère, en Châteaubourg, épousa Renée Gault, dont une fille nommée *Marguerite*, naquit en 1666 à Châteaubourg, épousa Claude Coppale,

sieur de la Bornière, en 1706, et mourut au Val le 3 février 1732.

**LA HARENCHÈRE.** — Terre à juridiction en Noyal, appartenait à *Guillaume de Coësmes* en 1513. De 1622 à 1637, écuyer *François Le Goux*, époux de Marie Pélerin et de Catherine Lebreton, en était possesseur. Elle passa plus tard par retrait féodal à Samuel d'Appelvoisin.

**LA MONNERIE.** — En Villepôt, cette terre était en 1513 entre les mains de Bertrand de Cheméré. En 1614, vivait à Fercé noble homme **ROLLAND DU GALIVIER**, époux de Françoise Gascher, dont il eut au moins six enfants. **PIERRE DU GALIVIER**, sieur de la Monnerie, était marié en 1641 à Louise Théaudière, et habitait Noyal ; *Louis du Galivier*, leur fils, né en 1642, marié en 1648 à Marie Bonnier, fut assassiné, en 1686, sur le chemin de Châteaubriant ; son fils François, sieur de la Monnerie, était marié en 1699 à Louise de la Marqueraye et mourut en 1735.

**LA LIPENIÈRE.** — En Fercé, cette terre était possédée en 1513 par *François Goyré* ; en 1582, par *Jean du Meslier*, époux de Jeanne Goyré. On y voit ensuite **CHRISTOPHE DU HOUSSAY**, époux de Percevalle Gendron, mort en 1628 ; écuyer **LOUIS**, marié à Marguerite du Galivier en 1641 ; *Renée du Houssay*, fille de Christophe, mariée en 1650 à Julien de Garmeaux, en 1658 à écuyer François Pezeron, et morte le 17 mars 1688. De son premier lit elle avait eu Renée de Garmeaux en 1653, mariée à François Galopin, sieur de la Mintière, morte en 1706 ; et du second lit : Perrine-Françoise Pezeron, née en 1659, mariée en 1696 à écuyer René du Galivier.

**LA TOURIÈRE.** — Petite terre de Villepôt, appartenait, d'après le manuscrit de la réformation de 1513, à *Catherine Brochereul*, épouse de Bertrand des Yfs. La famille Herbette, qui la possédait au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, la passa aux Bonnelle, comme nous le verrons plus bas.

**LE PLESSIS.** — Cette petite terre en Noyal semble appartenir au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle à la famille Guibourt. Ecuyer **CLAUDE**, né en 1604, fils de René, sieur de la Gouretière, et de Françoise de Coësmes, est dit sieur du Plessis et se marie en 1626 à



Françoise du Galivier. Son fils René, également sieur du Plessis, né en 1642, eut plusieurs enfants de Perrine Rouené, son épouse.

LA HERAUDIÈRE. — En Fercé, cette terre avait une chapelle qui fut bénite le 13 octobre 1778. Noble homme Joseph Langlé, sieur de la Gaillardière, président au Présidial de Rennes, époux de Marie Seré, en était propriétaire au milieu du xviii<sup>e</sup> siècle ; et son fils Joseph, époux de Renée Pinot du Petitbois, y mourut le 14 août 1780.

**Le protestantisme.** — La religion réformée pénétra dans la vicomté de Fercé au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle ; mais je crois qu'à l'exception des châtelains et de leur domesticité, elle y fit peu d'adeptes. Il fut probablement introduit par Claude de Maure, chevalier de l'ordre, époux de Françoise de Pompadour, dont la fille, Jeanne, née à la Ribaudière, fut baptisée au Teil le 16 mai 1559, par du Gravier, ministre de Rennes (1). Charles de Maure, son fils, fut également protestant, et Louise de Maure fut élevée dans cette prétendue religion, mais elle dut l'abandonner.

La famille d'Appelvoisin, qui remplaça les de Maure dans la vicomté de Fercé, fut tout particulièrement dévouée à cette religion et fit de la Jousnière un *petit canton* protestant, placé entre les églises de Terchant et de Sion. Samuel convertit sa chapelle en temple et y fit faire plusieurs cérémonies. M<sup>e</sup> Paul Desgranges s'y maria le 23 septembre 1667, à Marie Pioger ; noble homme Pierre Desgranges, sieur de la Terronnière, épousa le 3 mai 1671 Elisabeth Fournier, dont une fille, Jeanne-Marie, baptisée le 5 mai 1675, abjura à Martigné-Ferchaud en 1683. Isaac Vertu, fils de maître Isaac et de Magdeleine Jupehault, de la paroisse de Fercé, fut également baptisé à la Jousnière le 8 novembre 1669 (2). Enfin, Samuel d'Appelvoisin fut inhumé dans son jardin le 5 octobre 1670.

Les Gouyon qui lui succédèrent dans la vicomté, étaient très

(1) VAURIGAUD. *Essai sur l'histoire des églises réformées de Bretagne*, I, 27.

(2) Voir : Les registres protestants de Laval, à Poligny et à Terchant.

attachés au protestantisme. Elisabeth de Gouyon, fille de Charles, seigneur de Marcé et de Terchant, et de Marie d'Appelvoisin, fut baptisée au Temple de Terchant le 14 avril 1662 ; elle épousa au temple de Cleusné, le 28 janvier 1685, Théodore de Beringhen ; à l'exemple de beaucoup de membres de sa famille, elle abjura le protestantisme, tandis que son mari, comme nous l'avons dit, préféra se réfugier en Allemagne.

Ajoutons que la famille du Boispéan adhéra aux doctrines nouvelles et s'attacha à l'église de Sion ; c'est ce qui explique la lacune qu'offrent les registres catholiques de Fercé sur cette maison, depuis le milieu du xvi<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du xvii<sup>e</sup>. Les registres protestants de Vitré mentionnent deux de ses membres en 1653 et 1658 : *Esther*, épouse de Jeanne de Grimaudet, seigneur de la Lande, et *Isaac*, comme parrain de Renée de la Motte. *Jean*, fils aîné d'Isaac et de Renée Piccot, épousa à la Cour de Bouée, dépendante de l'église de Blain, le 23 juillet 1680, Léa de Boisguéheneuc (1). *Isaac*, son frère puîné, seigneur de la Pillardière, abjura le protestantisme et mourut catholiquement à Martigné-Ferchaud le 10 juillet 1735, âgé de 79 ans, et fut inhumé le 11 à Fercé. Marie Piccot, son épouse, s'obstina dans l'erreur et mourut, âgée de 65 ans, le 16 février 1714, *n'ayant voulu*, dit le recteur de Fercé, *ny vivre ny mourir dans l'Eglise catholique, apostolique et romaine*. Leurs enfants naquirent en Martigné et plusieurs furent baptisés catholiquement de 1689 à 1692.

La famille de Poëilly a eu également quelques attaches au protestantisme, car un des enfants fut baptisé à la huguenote.

**Verrerie de Javardan.** — Je ne sais sur quel fondement on a donné la date de 1564 pour l'établissement de la

(1) En 1685, un arrêt du Conseil d'Etat défendit au sieur du Boispéan de faire chez lui l'exercice de la religion prétendue réformée, sous peine de 3000 livres d'amende (*Bio-Bibliographie Bretonne*, de Kerviler). Vaurigaud, dans l'ouvrage précité, mentionne Jean du Boispéan comme devant, sur l'héritage de sa mère, un legs de 30 livres de rente pour la subvention du ministre de Sion. L'auteur du rapport sur l'état des biens des religionnaires en Bretagne ajoute : *Cependant les anciens du Consistoire de Sion m'ont déclaré avoir toujours ouy parler de ce legs et n'en avoir jamais veu payer, ce qui n'empêche pas qu'il ne soit deub. Et il sera aisé de trouver le testament et de faire payer le sieur du Boispéan, homme riche.*

verrerie de Javardan et pour l'arrivée des italiens Borniole, Sarode et Massar, dans le pays. Ce n'est qu'au milieu du xviii<sup>e</sup> siècle que les registres commencent à en faire mention.

HORACIO BORNIOLO, natif du diocèse de Noli, en Italie, est fixé comme verrier au Croisic, et se fait naturaliser en 1627. Ecuyer ANTONIO BORNIOLO, originaire de Montferrat, verrier à Javardan, est inhumé à Fercé le 16 octobre 1658. Ecuyer Charles, sieur de Grande-Maison, maître de la verrerie, reçoit des lettres de naturalisation en juillet 1668 et meurt le 30 août suivant.

Ecuyer VIRGILE MASSAR, marié à Marguerite de Borniole, est dit maître de la verrerie en 1669.

Ecuyer CÉSAR, *l'un des maîtres verriers*, meurt subitement le 5 mai 1675.

Ecuyer MARC MASSAR, mourut aussi subitement le 30 mai 1678.

Ecuyer FRANÇOIS-AMBROISE MASSAR, né à Altare en 1664, fils de Sébastien et de Magdeleine Scoti, époux de Suzanne Guiton, eut de nombreux enfants, entre autres : *Jean-François Massar*, né le 12 septembre 1697, seigneur de la Raimbaudière, en Tourie, marié à Françoise-Marguerite du Cellier, et mort en 1764 ; *Elisabeth-Marie*, née à Javardan en 1723, eut en héritage la vicomté de Fercé, épousa en 1765 Charles du Boispean, et mourut en 1784 ; *Marie-Gabrielle*, née en 1733, épousa en 1759 Charles Leziart du Dezerseul ; et *Marie-Magdeleine*, née en 1740, se maria en 1766 à Joseph de Tredern.

Ecuyer JOSEPH MASSAR, sieur de Missegrand, venant de Sainte-Cécile, au diocèse de Luçon, fils d'écuyer Jacques et de Magdeleine de Chaumont, quitta le Poitou et vint se fixer dans le pays comme verrier. Au bout de quelques années il épousa, en 1733, Léa-Aimée Bonnelle, et sa postérité s'y est continuée jusqu'à nos jours dans les professions de verriers, laboureurs, couvreurs...

Jacques et Vincent Sarrode, originaires de l'Altare, avaient fondé des fabriques de cristaux, à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle et dans le suivant, en diverses contrées de la France. *Ils étaient de*

*race noble*, dit un acte de notoriété dressé en 1645, *vivant noblement, et jouissaient du privilège d'exercer l'art de la verrerie, auquel ceux qui ne sont pas nobles ne sont pas admis* (1). C'est à cette même famille qu'appartenait écuyer Joseph de Sarode, époux de Julienne Perdrière, en 1658, et qui mourut en 1674 à la Cornillerie, en Tourie. *Joseph de Sarode*, sieur de la Lardrière, mentionné comme parrain à Fercé, en 1711, devait être son fils.

Ecuyer BERNARDIN DU BUISSON, *gentilhomme verrier*, époux de Prudence du Vernay, dont il eut une fille en 1669, descendait très probablement d'Edouard Buisson, natif de l'Altare, maître de la verrerie de Héric et naturalisé en février 1635.

Au nombre des verriers, on trouve encore :

Ecuyer JEAN-BAPTISTE PISAN, en 1690 et 1713, époux de Marie-Dominique Massar, en Noyal.

Ecuyer CHARLES PERROT, sieur de Limonty, venu de Fay-aux-Loges, dans le diocèse d'Orléans, époux d'Elisabeth de Mézangés, mort le 12 avril 1741, âgé de 42 ans.

JACQUES PERROT, frère du précédent, mort à la verrerie le 30 mars 1750.

Le mariage d'ANDRÉ PALIÉ, ouvrier à la verrerie, en 1744, nous fait connaître *Jean Frey, Jean Gérard, Joseph de Bron-decastel*, qui travaillaient également à Javardan.

JACQUES DE MÉZANGÉS, fils de Guillaume et de Barbe de Graindorge, originaire de Ballon, au diocèse du Mans, mourut en 1749.

Ecuyer CHARLES DE BROSSARD, sieur de Boismalette, de la trêve de Locarn, de la paroisse de Duault, en l'évêché de Quimper, fils de François et de Louise Hervé, mourut à la verrerie le 24 mars 1750, âgé de 45 ans.

Messire JEAN-BAPTISTE STEING, sieur de Hautecour, du diocèse de Metz, épousa en 1755, à Villepôt, Aimée Oger. Il avait

(1) Voir : ANDRÉ. — *De la verrerie et des vitraux peints dans l'ancienne province de Bretagne.*

précédemment travaillé dans les verreries de Fougères et de Vezins. En 1776, il habitait encore Fercé, où il prit en secondes noces Françoise Verron, et mourut le 23 décembre 1783.

FRANÇOIS BOULLENOYS, époux d'Anne Martin, était, en 1782, l'un des directeurs de Javardan.

JEAN-LOUIS DEMOLON, époux de Renée Mallier, était, en 1783, fermier de la verrerie. *Pierre-Joseph Verdelet* et *Joseph Gérard*, sont mentionnés, en 1789, comme ouvriers.

M. Frain de la Gaulayrie, dans son travail sur les comptes de la verrerie, nous donne les noms de quelques ouvriers que les registres ne m'ont pas livrés, et il nous apprend que la fabrication consistait principalement en carafes, bouteilles, tasses, encriers, verres à cidre, verres fins, bocaux, pom-madiers, gondoles, etc...

Cette verrerie ne disparut pas avec la vicomté, elle continua de fournir de ses produits au *xix<sup>e</sup>* siècle, jusqu'aux environs de 1860.

Si je fais un pas au dehors de l'ancienne vicomté de Fercé, je trouve à Rougé une famille qui, elle aussi, descend de nobles verriers italiens; je veux parler des du Raquet. Potier de Courcy, dans son *Armorial*, les fait descendre des Sarodé et des Massari, et les introduit en Bretagne vers 1764; mais on les trouve chez nous bien antérieurement:

CESARE RACHETO, natif d'Altare, maître verrier à Riaillé, est naturalisé en août 1653.

DAMIANO RACHETO, époux de Marie de Ponte, frère du précédent, s'installe à la même époque à la verrerie de Saint-Maugan, au diocèse de Saint-Malo.

ANTONIO RACHETO, qu'on appelait plus commodément Raquet et qui était gentilhomme verrier et sieur de L'Isle, perdit en 1642 à Maure, sa première femme, Sébastienne Rapon; peu après il épousa en secondes noces Françoise Le Bigot, fille d'écuyer Jacques, sieur du Tertre, dont il eut plusieurs enfants nés à Maure et dans la trêve de Muel, où il travaillait alors à la verrerie de la Faydonnière, sur les limites de la forêt de Paimpont.

Ces trouvailles ne sont pas à perdre dans l'étude de la verrerie et dans l'histoire des familles qui descendent de ces nobles italiens.

**Hommes remarquables.** — Ogée, dans son *Dictionnaire de Bretagne*, et l'abbé Goudé, dans ses *Histotres et Légendes du pays de Châteaubriant*, parlent de Bonnelle comme l'un des plus habiles médecins de son temps. Ce dernier le dit né à Fercé en 1668, fils de Pierre Bonnelle et d'Anne Charlery, et il décrit longuement sa demeure de la Tourière, en Villepôt, où il recevait ses malades, et qu'il avait fait décorer de peintures assez curieuses. Je crois qu'il se trompe sur son lieu de naissance ; les registres ne portent pas son acte de baptême et je n'y ai pas rencontré le nom de son père ; c'est probablement après la mort de celui-ci, qui exerçait la médecine en une autre localité, qu'il vint se fixer à Fercé, amenant avec lui sa mère, originaire de Candé, et qui décéda le 3 mai 1706, âgée de 74 ans.

Paul-François Bonnelle se maria à Villepôt : 1° le 27 juin 1702, à Françoise Herbette, dame de la Bastinais ; 2° le 23 janvier 1728, à Françoise Buret. Il eut au moins six enfants de sa première femme, et une fille légitimée de la seconde. Il mourut à la Tourière le 8 janvier 1743, âgé de 78 ans, et fut inhumé à Fercé, selon le désir exprimé dans son testament, lequel est conservé dans les archives de la paroisse. Son fils, Paul-François, marié à une demoiselle Barbarin, mourut en 1779, à Châteaubriant, sans laisser de postérité. Léa-Aimée, née en 1707, et qui avait été nommée par Léa du Boisguéhe-neuc, dame du Boispéan, a donné occasion au chanoine Goudé de faire des légendes ; d'abord il l'appelle Aimée-Lias, il la fait se marier le 3 mai 1773 à Joseph de Massar de Misseggrand ; il lui donne une fille, *Aimée-Pauline-Françoise*, qui, à l'âge de 10 ans, ajoute-t-il, le 30 mars 1775, aurait contracté des fiançailles avec Pierre Leridon, de Juigné ; et c'est de cette alliance, lui a-t-on dit, que descendrait la famille de Tredern. En réalité, Léa Bonnelle se maria le 30 juin 1733 ; sa fille naquit en 1734 et se maria en 1775, et nous savons par ailleurs que les Tredern sont sortis d'une autre branche des Massar : *Jeanne-Françoise Bonnelle*, mariée en 1740 à François

Bulourde, officier d'infanterie, morte à Saint-Germain-du-Pinel en 1745, eut un fils, inspecteur des Fermes, à Dinan, dont la postérité est représentée aujourd'hui par la famille Lesage. Enfin, *Anne-Françoise Bonnelle*, la fille de la seconde union, épousa Augustin Rodrigues, sieur du Marais, procureur au Présidial de Nantes.

Le deuxième personnage est un recteur de Fercé, qui fut député aux Etats-Généraux de 1789. Julien-Mathurin Hunault, né à Gennes-sur-Seiche le 30 mars 1745, était fils de Julien et de Jeanne Paillard. Après avoir été vicaire à Moutiers de 1771 à 1774, il fut nommé en cette dernière année recteur de Fercé, et prit possession du bénéfice le 19 juillet ; mais, le 5 septembre 1786, il fut nommé recteur de Billé et doyen de Fougères. Elu député du clergé du diocèse de Rennes aux Etats-Généraux, peu après il donna sa démission et revint, en 1790, dans sa paroisse dont il fut nommé maire. N'ayant pas voulu prêter le serment schismatique, il se retira l'année suivante dans sa paroisse natale, en fut chassé une première fois par la municipalité, y rentra par suite d'une amnistie, et vit prononcer contre lui, par le directoire de La Guerche, un nouvel arrêt, le 22 février 1792. Il passa alors en Espagne, puis à Jersey. En 1803, il fut réinstallé comme recteur de Billé ; l'année suivante, il fut nommé curé-doyen de Saint-Aubin de Rennes, et, en 1808, transféré à la cure de Saint-Etienne, où il mourut le 30 décembre 1816. Ces quelques lignes complètent et rectifient les notices qui lui ont été consacrées par : l'abbé Tresvaux, dans son *Histoire de la persécution révolutionnaire en Bretagne* (II, 490) ; le chanoine Guillotin de Corson, dans *Les Confesseurs de la Foi de l'archidiocèse de Rennes* (p. 203) ; Kerviler, dans la *Revue historique de l'Ouest* (1887, 442), et la *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou* (deuxième année, 347) ; et M. l'abbé Guet, dans sa brochure sur *Billé* (p. 33-34).

Le troisième personnage est un des vicaires du recteur dont nous venons de parler, et devait devenir plus tard évêque de Nevers. *Jean-Baptiste-Nicolas Millaux*, fils de Nicolas Millaux et de Françoise Paty, naquit à Châteaubourg le

25 novembre 1756, et commença son ministère dans la paroisse de Fercé, comme curé, en 1781. En 1783, il entra comme professeur au collège de Rennes. Ayant refusé le serment constitutionnel, il se réfugia à Paris, puis en Angleterre, à Liège, de nouveau en Angleterre, et passa à Munster, s'occupant partout de l'éducation des jeunes gens. Rentré en France à la fin de 1800, il desservit provisoirement pendant cinq ou six mois la paroisse de Martigné-Ferchaud, et entreprit ensuite l'éducation des enfants du marquis Hay des Nétumières. En 1808, il fut nommé professeur d'histoire ecclésiastique et d'écriture sainte au grand séminaire de Rennes, dont il fut nommé supérieur l'année suivante. Chanoine titulaire en 1813, vicaire général de messeigneurs Enoch et Mannay, de 1817 à 1823, il fut nommé évêque de Nevers en janvier de cette dernière année, et quitta le grand séminaire le 27 février, emmenant avec lui un certain nombre d'ecclésiastiques du diocèse de Rennes. Il mourut à Nevers le 19 février 1829. On a publié ses *Mandements et instructions pastorales*, avec portrait et notice historique sur sa vie (1).

**Recteurs de la Vicomté.** — Ne laissons pas dans l'oubli les ecclésiastiques qui ont gouverné les paroisses de la vicomté. Les registres paroissiaux nous permettent d'en donner les listes à peu près exactes depuis la fin du xvi<sup>e</sup> siècle.

*Recteurs de Fercé.* — Ils étaient nommés par le pape et l'évêque, à l'alternative.

Pierre Communal, recteur, en 1605, mourut le 25 février 1627.

René Giré, 1627 ; mort le 5 octobre 1662, fut inhumé devant l'autel Notre-Dame.

Julien Le Chameleux, originaire de Coësmes, 1662 à 168.. Le 2 septembre 1679, il fonda une chapellenie à charge de deux

(1) Sur un registre de 1787, on trouve, je ne sais pourquoi, le nom et la signature de *Frédéric-Auguste Fortigné*, sous-diacre à cette époque, et qui s'est acquis une certaine réputation comme médecin. Né à Sougeal en 1700, recteur de Vern en 1803 et de Sougeal en 1812, il y est décédé en 1836.



messes de *Requiem* les lundi et samedi de chaque semaine, qui devaient être dites à l'autel de la Sainte Vierge. En 1771, René-Guillaume-Nicolas La Motte, prêtre à l'hôtel des gentilshommes, en était titulaire, et obtint la permission de la desservir à Rennes. Il fit plusieurs autres fondations en faveur de sa paroisse natale.

Pierre Boissnard, recteur vers 1690, se démit en 1740, et fut inhumé le 24 mai 1745, âgé de 90 ans.

Thomas Communal, né dans la paroisse, fils d'Adrien et de Julienne Verron, diacre en 1727, curé depuis 1730, prit possession du bénéfice le 19 octobre 1743, et mourut le 24 mars 1774.

Julien-Mathurin Hunault, originaire de Gennes-sur-Seiche, dont nous avons parlé ci-dessus, 1774 à 1786.

François-Nicolas Goyar, recteur de 1786 à 1792. Il avait été précédemment recteur de Bazouges-sous-Hédé.

*Recteurs de Noyal-sur-Brutz.* — Ils étaient nommés à l'alternative.

Jean Gourhand, recteur en 1589, jusqu'en 1631.

Jean Bouaynière, de 1631 à 1634.

René Lesage, 1634, 1640.

René Travaillé, de Martigné-Ferchaud, recteur en 1641, fut inhumé le 13 juin 1667.

François de Gohier lui succéda et mourut le 8 janvier 1692.

Jean Perrier, recteur de 1692 à 1697.

Jean Robert, 1697, inhumé le 3 août 1715, âgé de 55 ans.

Jean Padioleau, 1715, jusqu'en 1734.

Charles André, 1735, mort le 31 août 1741, inhumé le lendemain dans le sanctuaire, du côté de l'évangile.

Jacques-Julien Salaün, prit possession le 29 décembre 1741, et fut inhumé le 21 octobre 1765, âgé de 64 ans. Il était originaire des environs de Tréguier.

François Hardy, 1765 ; mort le 20 décembre 1773, âgé de 49 ans.

N.... Berthelot, 1774 ; disparaît en mai 1791.

*Recteurs-prieurs de Villepôt.* — Les recteurs de Villepôt

étaient des chanoines réguliers de l'abbaye de La Rœe, et par suite nommés par l'abbé (1).

Dom Ruault, prieur en 1638.

Marc de Chamballan, recteur vers 1641.

Denis Daumalle, 1650 ; inhumé dans le chœur le 3 février 1671.

Charles Nepveu, prieur vers 1674, inhumé le 12 mai 1700.

Jacques Paille, prieur en 1700 ; inhumé le 28 mai 1715.

Jacques Métivier, 1725 ; inhumé le 22 septembre de la même année.

Thomas Renault, 1725, 1727.

Joseph-François Le Queru, prieur en 1734 ; inhumé le 22 février 1741, âgé de 44 ans.

N.... du Chastelleust, 1741.

Pierre de la Roche, inhumé le 17 février 1759, âgé de 37 ans.

Ces trois paroisses de la vicomté qui appartenaient donc autrefois au pays rennais civilement et ecclésiastiquement, sont passées dans le Nantais par échange avec la paroisse du Grand Fougeray. L'abbé Grégoire, dans son *Etat du clergé de Nantes*, dit que cet échange se fit par suite du décret de la Constituante, du 15 janvier 1790, ce que l'on peut entendre au point de vue civil. M. le chanoine Guillotin de Corson, dans sa monographie du canton du Grand-Fougeray, croit que cette paroisse entra dans le diocèse de Rennes en 1804.

Mais il est plutôt dans le vrai dans son *Pouillé historique*, en disant que ces diverses paroisses furent échangées en 1801, lors de la réorganisation des circonscriptions ecclésiastiques. Et, en effet, l'ordonnance épiscopale de Mgr de Maillé, du 16 juillet 1803, qui rétablit les paroisses et qui nomme les curés

(1) Au commencement du XII<sup>e</sup> siècle, sous l'épiscopat de Marbode, un noble prêtre, nommé Ginguéné, donna à La Rœe l'église de Villepôt et son bien patrimonial, et plusieurs autres l'imitèrent. Quelques années après, en 1150, Sainte-Marie de Villepôt est mentionnée dans la bulle d'Innocent II, annexant à l'abbaye de la Rœe plusieurs bénéfices simples. La même année, Hamelin, évêque de Rennes, abandonne cette paroisse avec celles de Saint-Germain, d'Arbrisel, de Chancé à l'abbaye, se réservant toutefois ses droits épiscopaux (*Cartularium Sanctæ Mariæ de Rota*, édition photographiée de 1904, feuillets 6, 16 et 34). Dans ce cartulaire, Villepôt est mentionnée sous les noms de *Ecclesia Sanctæ Mariæ Villeportus* et *carta de villa Porri*.

et desservants du diocèse de Rennes, cite le Grand-Fougeray et ne fait pas mention des paroisses de l'ancienne vicomté de Fercé.

Ce changement entre paroisses bretonnes se fit sans difficultés et sans désunion, pour ainsi dire à l'amiable ; les Normands n'avaient heureusement rien à y voir ; à la même époque, les choses se passaient autrement à l'autre extrémité du diocèse de Rennes. Il y avait en deçà du Couesnon, près la ville de Pontorson, la petite paroisse de Cendres, qui dépendait autrefois du comté de Combour et de l'évêché de Dol. Depuis quelque temps, les Normands convoitaient ce territoire, sous prétexte que les bourgeois de Pontorson y avaient établi un hospice ; et perdant l'espoir de voir le Couesnon retomber dans ses folies légendaires, ils commencèrent, au milieu du *xviii<sup>e</sup>* siècle, à détacher Cendres de la Bretagne et à l'attacher à la vicomté d'Avranches ; et, profitant de la désorganisation apportée par l'époque révolutionnaire, ils enjambèrent la rivière, et accaparèrent la paroisse de Cendres, jusqu'au village de Villecherel, pour l'unir à Pontorson, laissant aux bretons de Pleine-Fougères, pour les empêcher de crier trop haut, deux ou trois petits villages qui sont un souvenir de notre ancienne possession et qui ne nous empêchent pas d'oublier leur rapacité proverbiale. Entre Bretons, nous nous entendons mieux, et l'accueil que la ville de Châteaubriant fait de temps à autre à l'Association Bretonne, prouve que nous sommes et que nous voulons rester unis.

L'abbé Paul PARIS-JALLOBERT,

*Rédacteur des Anciens Registres paroissiaux de Bretagne.*

---

# VIEUX USAGES

## DU

### Pays de Châteaubriant

---

- I. Quête de l'Aguyllanneuf.
  - II. Carême et Semaine penouse. — Pains blancs et échaudés. — Vin de communion pascal. — Saut des poissonniers. — Le roi de Carbay.
  - III. Offrandes et petits pots de beurre. — Fiançailles et Agouvreu. — Chanson du Saule.
  - IV. Plantation du Mai et quête des œufs de mai. — Courses de Quintaine. — Tir du Papegault.
  - V. Verges blanches des Rogations. — Fête de la Trinité et dîner du seigneur de la Courpéan. — Sacraires, brancard et torches du Sacre.
  - VI. Chapeau de « Monsieur saint Jehan ». — Feux de la Saint-Jean. — Fête de saint Eloi. — Pâtés de la Magdeleine.
  - VII. Reliques et fête de saint Victorien. — Processions de Béré. — Fontaine de Notre-Dame de Jovence. — Pèlerinage à Saint-Julien-de-Vouvantes et lutte des Bretons.
  - VIII. Foire de Béré. — Redevances de chasse. — Batteries des grains. — Levée de la dernière gerbe.
  - IX. Pieux voyage à Saint-Sauveur de Redon. — Toussaint et réveilleur. — Pastorales de Noël et messes de minuit.
  - X. Jeu de la soule. — Mœurs des paysans. — Conclusion.
- 

Comme toutes les anciennes villes, Châteaubriant et le pays environnant (1) conservaient à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle certaines coutumes particulières, certains usages locaux et pittoresques,

(1) Nous entendons par là l'arrondissement de Châteaubriant.

le plus souvent pieux mais parfois plaisants, qui subsistèrent même en partie jusqu'au commencement du XIX<sup>e</sup>. Ce sont ces usages, témoignages des mœurs et des idées du temps passé, que nous nous proposons de rappeler ici dans une étude d'ensemble. Peut-être cette réunion de souvenirs appartenant déjà à l'histoire présentera-t-il quelque intérêt à nos contemporains.

Pour mettre en ordre nos renseignements, nous suivrons la suite des mois de l'année en commençant par le premier.

## I

Au début du mois de janvier — parfois même dans les derniers jours de décembre — avait lieu dans la ville de Châteaubriant et dans la campagne voisine la quête de l'Aguilanneuf. Elle était faite par les marguilliers de Saint-Jean de Béré (1) « qui allaient dans tous les ménages, recevant les objets qu'on leur offrait et dont la vente était consacrée au luminaire de l'église, particulièrement au luminaire de la fête de la Chandeleur. Le doyen Blays se plaint, dans ses *Mémoires* (2), que cette quête fût tombée par la négligence des marguilliers qui, disait-il, ne voulaient plus s'en donner la peine. Nous croyons plutôt qu'elle fut proscrite en 1688, à cause des excès qui s'y commettaient. Il paraît qu'elle se faisait par une troupe de jeunes gens qui se faisaient accompagner de vèzes, tambours, violons, etc., et que leurs chansons n'étaient pas des cantiques. Malgré ce qu'en dit l'auteur de nos *Mémoires*, le guy-l'an-neuf se faisait de son temps et se fit longtemps après lui. Un nouvel arrêt de la Cour, en date du 4 décembre 1732, étant venu renouveler la défense de faire cette quête, la paroisse étant fort pauvre réclama auprès de l'évêque de Nantes qui la toléra, à condition qu'elle se ferait sans fanfare ni aucun appareil de ce genre, et qu'on y suivrait en tout l'esprit de

(1) Châteaubriant n'avait jadis qu'une paroisse, dont l'église dédiée à saint Jean se trouvait au bourg de Béré, en dehors de la ville close ; mais, dans cette dernière, s'élevait une chapelle importante sous le vocable de saint Nicolas.

(2) Pierre Blays, doyen de Châteaubriant et recteur de Saint-Jean de Béré de 1659 à 1706, a laissé d'intéressants *Mémoires*, en partie publiés par l'abbé Goudé dans son *Histoire de Châteaubriant*.

l'arrêt du Parlement. En effet, les deux marguilliers en charge firent la quête dans la ville un jour seulement, et le marguillier des champs dut prendre avec lui d'honnêtes gens pour la faire d'une manière modeste, sans tambour ni trompette (1). » Mais, dépourvue de ses fanfares et de ses joyeuses chansons, l'Aguilanneuf perdit à Châteaubriant son prestige et ses aumônes. Au Moyen-Age, les offrandes abondaient à cette occasion ; non seulement elles permettaient d'acheter les cierges de la Chandeleur, mais elles fournissaient encore de gros cierges à la procession du Sacre : en 1599, on paya douze sols, six deniers, environ quinze francs en monnaie actuelle, à ceux qui portaient « à ladite procession les gros cierges de l'Haguy-lanneuf (2). » Avec ces aumônes on se procurait jusqu'à des cloches : En 1592, fut baptisée la cloche de Saint-Nicolas de Châteaubriant « achetée par aucuns habitants allant à l'Haguy-lanneuf (3). »

## II

Les folies du Carnaval ou Carême-prenant et les réjouissances de la Mi-Carême égayaient la population de Châteaubriant et se terminaient aux fêtes de Pâques par le saut des poissonniers.

Nous ne savons rien de particulier au sujet du Carnaval, dont nous nous rappelons seulement avoir vu les mascarades dans notre enfance, mais nous nous souvenons de la prétendue haquenée ou jument de Dame Mi-Carême, pour laquelle les petits-enfants préparaient au creux des haies de légères bottes de foin, remplacées invariablement par des sacs de dragées ; quant au saut des poissonniers, conclusion du Carême, nous en reparlerons à l'instant.

Avant d'aborder ce sujet, disons un mot de la Semaine Sainte que nos ancêtres appelaient la Semaine Penouse, *hebdomada pœnosa*, c'est-à-dire consacrée au souvenir des

(1) Abbé Goudé, *Histoire de Châteaubriant*, 381 et 382.

(2) Comptes des Trésoriers de Saint-Jean de Béré (*Archives municipales de Châteaubriant*).

(3) *Ibidem*.

souffrances de l'Homme-Dieu et aux exercices de la pénitence.

Le Vendredi-Saint, le peuple accourait à Béré pour adorer la Vraie Croix dont une parcelle y avait été apportée par un baron de Châteaubriant au retour des Croisades. Après cette adoration, les mères de famille conduisaient leurs plus jeunes enfants devant un édicule sacré qui subsiste encore en dehors de l'église paroissiale, près la porte du Midi, et attendant au mur de la nef : c'est une sorte d'autel, grossièrement construit en maçonnerie, recouvert d'une grande pierre et surmonté d'un petit toit que supportent deux piliers de bois. Cet autel que dominait jadis une représentation de l'*Ecce Homo* en prenait le nom d'autel du Bon Dieu de pitié. La coutume était d'apporter là les petits enfants malades ou marchant difficilement et de les rouler sur cette pierre d'autel pour leur procurer vigueur et santé. Cet usage subsiste toujours et les femmes du peuple continuent de faire ce pieux voyage à Béré et d'y amener leurs chers petits, non seulement le vendredi saint, mais encore tous les premiers vendredis du mois (1).

Ce même jour du vendredi saint, les religieux Bénédictins du prieuré Saint-Sauveur de Béré — membre de l'abbaye de Marmoutiers — étaient tenus d'offrir au baron de Châteaubriant, fondateur de leur monastère, en témoignage de reconnaissance pour ses bienfaits, une collation de Carême : elle consistait simplement en deux miches de pain blanc, valant cinq sols chacune, et deux pots de vin nantais. Ce frugal repas était présenté sur le mur du cimetière de Béré aux officiers de la baronnie (2), « Monseigneur » de Châteaubriant ne se dérangeant pas de son château pour venir dîner si maigrement.

En semblable raison de gratitude envers son bienfaiteur, le prieur de Moisdon — religieux Bénédictin de l'Abbaye de Saint-Florent de Saumur — avait coutume d'offrir au même baron de Châteaubriant, à la fête de Pâques, mais présentés en son château de Vioreau, en Joué, « deux pots de vin blanc

(1) Abbé Goudé, *Histoire de Châteaubriant*, 402.

(2) *Ibidem*, 426.

d'Anjou, deux pots de vin rouge du cru de Nantes et quatre flanchées de pain bien blanc (1). »

Enfin, une redevance analogue se payait dans la paroisse de Vay : là, le possesseur du manoir de la Hériaye fournissait à son seigneur le sire de Vay « une douzaine d'échaudés de six deniers pièce (2). »

Lorsqu'avait lieu à Châteaubriant la communion pascalle, l'usage était de distribuer du vin à tous les communians. Les *Comptes* des trésoriers de la fabrique de Béré portent invariablement au xvi<sup>e</sup> siècle cette mention annuelle : « Payé le jour de Pâques en vin pour les paroissiens de Béré, après qu'ils ont été communies. » Ces derniers mots nous apprennent qu'il ne s'agissait point là de communion distribuée sous l'espèce du vin, mais de simple vin bu après la réception de la Sainte-Hostie, comme cela se pratique encore de nos jours aux messes des ordinations. On employait à Béré, habituellement à cet usage, deux sortes de vin : le claret ou vin rouge du pays nantais et le vin blanc des contrées d'Anjou ; en 1536, le premier se vendait un sol quatre deniers le pot et le second valait un sol dix deniers. La quantité de vin à distribuer variait parfois ; en certaines années, le nombre de vingt-quatre pots était nécessaire (3).

On sait qu'autrefois régnait l'accomplissement rigoureux du devoir d'abstinence en Carême. C'est au Souverain Pontife lui-même, raconte Brantôme, que la célèbre Françoise de Foix, baronne de Châteaubriant, dut s'adresser, certaine année, pour obtenir permission d'user de viande en ce temps de pénitence, et c'était par un bref spécial que le Pape accordait semblable autorisation. Cette rigueur des mœurs chrétiennes au Moyen-Age avait donné lieu à l'institution par le peuple des fêtes de Carnaval et de Mi-Carême que nous avons à l'instant signalées. Le Carnaval se terminait par la défaite des bouchers que remplaçaient pendant quarante jours les marchands de poisson. Mais, la domination de ces derniers ne tardait pas à deve-

(1) Déclaration de la châtellenie de Vloreau, en 1680 (*Archives de la Loire-Inférieure*).

(2) Déclaration de la châtellenie de Vay, en 1677 (*Archives de la Loire-Inférieure*).

(3) Abbé Goudé, *Histoire de Châteaubriant*, 370 et 384.



nir pénible ; c'est pour cela que certaine fée appelée Mi-Carême était censée galoper à cheval vers le milieu du saint temps d'abstinence, distribuant force bonbons aux enfants, voire même aux grandes personnes, pour les faire prendre patience et supporter docilement le joug des poissonniers. Quand approchait Pâques-Fleuries, c'est-à-dire le dimanche des Rameaux — où les palmes et les fleurs se mêlaient à la procession pour rappeler l'entrée triomphale de Notre-Seigneur à Jérusalem — on commençait à entrevoir la prochaine cessation du jeûne et du maigre. Venait bien alors la Semaine Penouse, mais les offices religieux multipliés chaque jour, suivis par une population sincèrement chrétienne, la faisaient trouver courte, et c'était avec allégresse qu'on chantait de tout cœur *Alleluia* le saint jour de Pâques.

Néanmoins, une fois les devoirs rendus au Seigneur des seigneurs, le peuple se rappelait avec amertume la mauvaise nourriture qu'il avait dû subir pendant tout le Carême : le poisson souvent avarié, la morue desséchée et le hareng salé dont force avait été pour lui de se repaître. Tout le monde n'avait pas le privilège du baron de Châteaubriant qui pouvait choisir, avant toute vente, les plus beaux poissons étalés dans ses halles, et à qui appartenaient de droit les premières lampiroies apportées au marché (1). Aussi, aux fêtes de Pâques, pour témoigner sa joie d'être débarrassé du régime maigre impatiemment supporté, le peuple s'amusait-il à jeter à l'eau les marchands de poissons qui avaient si longtemps forcé les fidèles à s'approvisionner à leurs étaux. C'était la revanche des bouchers battus à Carnaval par les poissonniers.

Le mardi de Pâques, chaque année, grande réunion populaire se faisait donc sur la chaussée de l'étang de la Torche, à Châteaubriant. Mais la vengeance envers les poissonniers était réglementée par le droit féodal et voici comment le baron de Châteaubriant voulait qu'elle s'exerçât : « Ce jour-là, disent les *Aveux* de la baronnie, tous ceux qui pendant le Carême trempent et vendent poisson sec, morue, hareng, ou autre poisson en la ville de Châteaubriant doivent se présenter

(1) Déclaration de la baronnie de Châteaubriant, en 1680 (*Archives de la Loire-Inférieure*).

devant le seigneur dudit lieu ou ses officiers le représentant, sur la chaussée de l'estang de la Torche et là reconnoître leur devoir de sauter en ledit estang, et, à cet effet, doivent sauter une fois pendant les fêtes de Pâques (1). »

On comprend facilement les clameurs et la joie de la populace quand se jetaient ainsi à l'eau les pauvres poissonniers. Toutefois, parmi ces derniers, ceux qui craignaient quelque rhume à la suite d'un bain souvent intempestif, pouvaient s'affranchir du plongeon en payant une amende fixée par la juridiction seigneuriale : c'était « pour chacun défaillant à obéir et sauter en l'eau deux chapons de Cornouailles et soixante sols monnoie (2). » Remarquez cette ironique fourniture de bons chapons bien gras exigée des vendeurs de morue !

Du reste, le baron de Châteaubriant voulait surtout réjouir ses vassaux aux dépens des poissonniers ; aussi, s'était-il lui-même imposé certaines obligations en faveur de ceux-ci, car « doit ledit seigneur fournir un basteau pour recevoir lesdits poissonniers après leurs dits sauts et leur doit du feu (pour se sécher) et une pièce de bœuf et nombre de pots de vin (pour se réconforter) (3). » De cette façon, la burlesque cérémonie du saut dans l'étang de la Torche se terminait par un joyeux festin.

Ce saut des poissonniers de Châteaubriant aux fêtes de Pâques, nous rappelle un divertissement populaire du même genre, pris à la même date et connu au Moyen-Age sous le nom de Fête du Roi de Carbay. On nous pardonnera de le signaler ici quoique Carbay (4) soit une paroisse angevine, car cette petite localité est si voisine de Châteaubriant que ce qui la concerne devient intéressant pour nous.

Tous les ans donc, le lundi de Pâques, les paroissiens de Carbay élisaient un roi, tenu, bon gré, mal gré, d'accepter ce rôle. Portant une gaule pour sceptre, ayant sur la tête une couronne de bois de saule garnie d'oreilles de lièvre en guise de fleurons, il était solennellement conduit à l'église paroissiale.

(1) Déclarations de la baronnie de Châteaubriant, en 1638 et 1680 (*Archives de la Loire-Inférieure*).

(2) *Ibidem*.

(3) *Ibidem*.

(4) Commune du canton de Pouancé, arrondissement de Segré (Maine-et-Loire).

siale où tous les honneurs seigneuriaux lui étaient rendus : on lui présentait l'eau bénite, on lui offrait le pain bénit, il siégeait dans le banc du seigneur et il y recevait l'encens. Après avoir entendu la messe, il se transportait au moulin et à l'étang du Prieuré (1) et devait y rencontrer le roi de l'année précédente. Pendant que tous deux se dépouillaient de leurs vêtements, les jeunes garçons du bourg, armés de longues gaules, battaient violemment l'eau de l'étang comme pour l'échauffer ; puis, les deux rois se plongeaient dans le courant avec force cris et proclamations grotesques d'officiers seigneuriaux improvisés pour la circonstance.

Le soir venu, le prieur-recteur de Carbay recevait gracieusement le roi en son logis seigneurial où il lui devait « feu et chandelle, place au foyer, quinze livres de beurre et une poêle à frire ». D'autre part, chaque ménage de la paroisse était tenu d'apporter à son roi deux œufs, et chaque nouveau marié lui payait quatre deniers. Avec ces œufs et ce beurre on confectionnait de copieuses omelettes dont se régalaient le roi de Carbay et ses amis. La fête finie, on suspendait la couronne de l'éphémère souverain à la statue de saint Martin, patron de la paroisse. Ce fut le prieur Esnault (de 1680 à 1696), qui sollicita un arrêt du Présidial et obtint — les habitants de Carbay n'ayant pu produire aucun titre, — la suppression de cette fête populaire, dont on attribuait, sans aucune raison, la fondation au bon roi René d'Anjou (2).

### III

Comme ailleurs en Bretagne, on faisait de nombreuses offrandes en nature à la fabrique de l'église paroissiale de Béré : boisseaux de grains, paquets de lin, pieds et têtes de porcs, etc., affluaient suivant la saison. Le printemps voyait surtout se faire des oblations de petits cochons de lait et de

(1) Le prieur de Carbay, religieux de l'abbaye de Marmoutiers, était tout à la fois seigneur et recteur de la paroisse de Carbay.

(2) Voy. Port, *Dictionnaire historique de Maine-et-Loire*. — *Bulletin de la Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine*, tome XXXIII, page XLIII.

petits pots de beurre. En 1511, certain dimanche, on ne reçut pas moins de vingt cinq pots de beurre, chiffre considérable pour une paroisse s'étendant plutôt en ville qu'en campagne. Ce beurre se vendait alors un sol le pot, c'est-à-dire plus d'un franc monnaie actuelle ; mais le beurre seul était offert, les petits pots étaient achetés par les fabriciens aux potiers des Landelles, en Erbray ; on n'en achetait pas moins de huit à dix douzaines à la fois, ce qui prouve le grand nombre des oblations ; les fabriciens les déposaient vides devant l'autel de la Sainte-Vierge à Béré ; les fidèles les y venaient prendre et les rapportaient pleins de beurre (1).

Ordinairement après Pâques, se faisaient beaucoup de mariages précédés toujours de fiançailles. Dans les paroisses rurales des environs de Châteaubriant, lorsque les jeunes gens allaient faire part de leur projet d'union à leur curé, celui-ci avait coutume de leur faire subir un petit examen de catéchisme, avant de recevoir leurs promesses ; un rafraîchissement offert par le pasteur terminait cette entrevue considérée comme de vraies fiançailles ; ce qui n'empêchait pas le prêtre, faisant plus tard le mariage, de renouveler les interrogations liturgiques aux fiancés et de réciter les prières que l'Eglise leur consacre, avant de procéder à la cérémonie du mariage lui-même.

Aux environs de Châteaubriant, dans les paroisses voisines de l'évêché de Rennes, existait — et peut-être subsiste-t-il encore — un usage qui porte un nom bien singulièrement conservé dans une contrée où l'on ne parle que français depuis mille ans. Cet usage est ce qu'on appelle la conduite de l'Agouvreu. On désignait chez les anciens Bretons, sous le nom d'*Argoffreu*, la dot en bestiaux que chaque nouvelle mariée recevait de ses parents (2). De nos jours, on nomme encore en Basse-Bretagne *Argouveu* le bien qu'apporte une femme en mariage (3). Dans le pays dont nous nous occupons, l'Agouvreu est le mobilier et principalement l'armoire de la mariée,

(1) Compte des trésoriers de Saint-Jean de Béré (*Archives municipales de Châteaubriant*).

(2) De Courson, *Histoire des peuples bretons*, I, 15.

(3) Le Gonidec, *Dictionnaire breton-français*, 124.

qu'on conduit solennellement chez le marié la veille des noces. On sait qu'en pays breton, ce même usage a donné naissance à la chanson de l'*Armoire*, qu'a recueillie Hersart de la Villemarqué dans son admirable recueil des *Chants populaires de la Bretagne* (1). Nous n'avons pas ici de chanson particulière pour l'Agouvreu, mais la solennité est la même qu'en Basse-Bretagne : l'armoire bien vernie, souvent artistement sculptée, est garnie à ses encoignures de bouquets de fleurs ; elle est portée dans une charrette traînée par des bœufs ou des chevaux enrubannés, puis placée au milieu des bravos dans l'endroit le plus apparent du logis ; enfin, de copieux rafraîchissements terminent la joyeuse réunion.

Puisque nous parlons de mariage, c'est ici l'occasion de signaler une sorte de cérémonie populaire d'un caractère fort original, décrite il y a une vingtaine d'années par une feuille locale (2) dans les termes suivants :

« On a mis, ces jours derniers, à Châteaubriant, de nombreux bouquets de saule.

« Cette coutume du bouquet de saule se pratique, non seulement dans notre ville, mais aussi dans le pays d'alentour.

« Le bouquet de saule est destiné aux jeunes gens *refusés* ou aux jeunes filles *délatssées*.

« La veille du mariage de la jeune fille qui a refusé ou du jeune homme qui, après des démarches près d'une jeune personne, l'a ensuite délaissée, les jeunes gens de notre ville se réunissent le soir — au nombre de plusieurs centaines quelquefois — et vont porter processionnellement à la demeure du *refusé* ou de la *délatssée* une branche de saule ornée de lanternes vénitiennes, d'oignons et de linges, en chantant la complainte dont voici les premières strophes :

« C'était une jeune fille — qui voulait s'marier.

« Son amant va la voir — le soir après souper ;

« Il la trouva seulette — sur son lit qui pleurait :

« Qu'avez-vous donc, la belle — qu'avez-vous à pleurer ? etc.

(1) *Bersaz Breiz*, I, 331.

(2) *Le Journal de l'arrondissement de Châteaubriant*, n° du 29 avril 1882.

« Quand les *célébrants* sont arrivés à la demeure du *refusé* ou de la *délaissée*, tout le monde se tait. Et alors, pendant qu'on attache le bouquet de saule à la porte, à la fenêtre ou même à la cheminée, le meilleur chanteur du groupe débite le récitatif suivant :

Oh ! que j'ai de chagrin ! — Mais je ne puis pleurer. . . .  
Il n'y a personne ici — pour me reconsole.  
Une rare beauté — qu'mon cœur a tant aimée,  
A la fleur de mon âge, — il me faut la quitter !

« La cérémonie se termine toujours par quelques libations.

« Cette coutume, pratiquée à Châteaubriant depuis longues années, n'a jamais donné lieu à aucun désordre. »

L'éminent historien breton, Arthur de la Borderie, a reproduit dans sa *Nouvelle galerie bretonne* cet article de journal et la chanson du saule tout entière, avec son refrain :

Farila lala, c'était une jeun' fille,  
Farila dondé, qui voulait s'marier.

Il a rappelé à ce sujet la mélancolique romance du Saule, que la pauvre Desdémone, accablée par la sourde colère du Maure, chante au quatrième acte d'*Othello*, comme un pressentiment de sa mort prochaine. Il reproduit même quelques strophes de cette romance : « Je porte la guirlande de saule, puisque mon amour m'a fui : une guirlande qui convient aux amants abandonnés. Chantez, le saule vert sera ma guirlande !

« O saule, saule, saule ! la guirlande de saule signe de son infidélité, devant moi est placée.

« Elle est là pour m'inviter à désespérer et à mourir. »

Après cette citation de vieille poésie anglaise, M. de la Borderie concluait :

« Le saule est donc regardé ici comme l'attribut naturel, la parure convenable des cœurs trompés, des amantes et des amants délaissés. C'est la même pensée, la même croyance qui a donné lieu à l'usage du bouquet de saule de Châteaubriant. Comme cette idée existait en Angleterre, tout au moins dès le

temps de Shakespeare, c'est-à-dire au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, il y a lieu de tenir aussi pour fort ancienne la cérémonie du bouquet de saule et la rustique cantilène qui l'accompagne (1). »

#### IV

Le mois de mai se distinguait par des fêtes populaires plus franchement joyeuses que la précédente. Le retour du printemps, de la belle verdure qui ressuscite la face de la terre, était célébré avec allégresse. « Le matin du 1<sup>er</sup> mai, dit encore M. de la Borderie, sur les places, dans les carrefours des villes et des villages, on plantait d'énormes branches d'arbres, souvent des arbres entiers, dont le feuillage s'émaillait de guirlandes de fleurs, de rubans et de banderoles aux mille couleurs. On en plaçait devant les maisons des notables, les amoureux en ornaient la porte de leurs bien-aimées. Le soir, on dansait autour. C'était la plantation du *Mai* (2). »

A Châteaubriant et aux environs on faisait non seulement cette plantation du mai, mais encore la joyeuse quête des œufs de mai.

La plantation d'un mai avait lieu particulièrement avec solennité dans la paroisse de Sion, où elle était devenue l'exercice d'un droit féodal. Tous les ans, en effet, le seigneur châtelain de Sion faisait « prendre par ses forestiers, le lendemain de la Pentecoste, sur l'estendue des terres du fief de Lourme, un jeune chesne avec sa teste, » puis le faisait « traîner par ses sergents bailliagers et planter au milieu de la place du Martray, au bourg de Sion, pour servir à l'esbattement de la jeunesse (3) » qui s'empressait de danser autour en chantant de joyeuses chansons.

Une autre réjouissance populaire du mois de mai se faisait à Châteaubriant même et s'est continuée jusqu'à notre époque. « La veille du mois de mai, écrit l'abbé Goudé, une troupe de

(1) *Nouvelle galerie bretonne*, 279.

(2) *Ibidem*, 284.

(3) Déclaration de la châtellenie de Sion, en 1653 (*Archives de la Loire-Inférieure*).

jeunes gens couraient les faubourgs et la campagne pendant la nuit, chantant une chanson plus ou moins légère à la porte de chaque maison et se faisant donner des œufs (1). » Cette promenade et cette quête étant en usage dans plusieurs petites villes de Bretagne, M. de la Borderie n'a pas dédaigné de s'en occuper et voici comment il les décrit :

« Le soir du 30 avril, une troupe de jeunes gens se forme, portant d'énormes branches chargées de feuillage, d'ordinaire des branches de hêtre. Un d'entre eux, au lieu de feuillages, tient une corbeille ou un panier drapé de blanc, rempli de frais bouquets. Ils se rendent successivement devant les principales maisons de la ville. Dans chacune, ils offrent un bouquet et attachent près de la porte une branche de hêtre : marque de considération ou d'affection pour les maîtres du logis. En retour, on leur donne la bienvenue, des œufs le plus souvent ou quelque piécette d'argent.

« La musique de cette cérémonie, c'est la *Chanson du mois de Mai*, qui se divise en quatre parties : la salutation — l'éloge du mois de mai — la demande de la bienvenue — l'adieu.

« Voici la salutation, d'une simplicité antique :

En entrant dans cette cour  
Par amour,  
Nous saluons le Seigneur  
Par honneur,  
Et sa noble demoiselle  
Toute belle.

« Puis, l'on entonne l'hymne du mois de mai dont voici les premier et dernier couplets :

Ah ! levez-vous, levez-vous, demoiselle,  
Pour allumer le feu et la chandelle.  
Nous somm' venus ici d'la part du Roi (2),  
Vous annoncer le joli mois de mai.  
.....

(1) *Histoire de Châteaubriant*, 383.

(2) Cette rime nous reporte au temps où l'on prononçait *Rai*, prononciation déjà passée de mode au XVII<sup>e</sup> siècle.



J'irai au champ où le rossignol chante,  
Toute la nuit, sur une épine blanche,  
Toute la nuit, son joli chant d'amour,  
Qu'il faut aimer, la nuit comme le jour.

« Pendant que cela se chante on a attaché à la maison, près de la porte, la branche de hêtre qui figure le mai ancien ; alors, descendant de cette poésie à un ordre d'idées plus positif, les chanteurs reprennent :

Si vous n'nous donnez rien, donnez-nous la servante,  
Le porteur du panier est tout prêt à la prendre (1).  
Donnez-nous va des œufs ou de l'argent,  
Et nous en aller promptement.

Si vous donnez d'l'argent, nous priérons pour la bourse (*bis*).  
Nous priérons Dieu, l'bienheureux saint Miché,  
Que la bourse se remplirait.

Si vous donnez des œufs, nous priérons pour la poule : (*bis*)  
Nous priérons Dieu et l'grand saint Nicolas  
Que la poule mange le r'nas (2).

« Les chanteurs de mai, ayant reçu et empoché la bienvenue, remercient et prennent congé en ces termes :

En vous remerciant ! le maître et la maîtresse ;  
Retournez vous coucher et dormez à votre aise ;  
Retournez-y, la bell', si vous voulez,  
Car nous allons nous en aller.

« Par ce dernier couplet, par les deux premiers vers qui suivent la salutation (*Ah ! levez-vous*, etc.) on voit que la fête de mai se faisait originairement de très grand matin, le premier jour du mois de ce nom. Actuellement on la célèbre la veille au soir, et les chanteurs la terminent entre eux par un petit festin (3). »

(1) En mariage.

(2) Le renard.

(3) De la Borderie, *Nouvelle galerie bretonne*, 285-288.

C'est encore au mois de mai qu'avaient lieu deux sortes de jeux d'adresse ou exercices militaires, très en faveur parmi la population du pays de Châteaubriant ; nous voulons parler des courses de quintaine et du tir du papegault.

A la fête de la Trinité se faisait, en effet, dans plusieurs seigneuries, notamment en celle du Désert, antique possession des barons de Châteaubriant, la course désopilante des frappeurs de quintaine.

Cet exercice, très ancien, remontait à l'époque en laquelle tout seigneur était obligé de défendre sa terre et de protéger ses vassaux ; il avait alors intérêt à former les jeunes gens de ses fiefs au combat contre l'ennemi.

Au temps des Croisades, l'ennemi pour nos ancêtres était le musulman : on imagina donc un mannequin représentant grossièrement certain turc appelé *Quintan*, destiné à recevoir les coups des chrétiens, et l'exercice lui-même en prit le nom de *Quintaine* (1).

Devant un poteau supportant ce mannequin, le seigneur rassembla les jeunes gens de son fief — ordinairement ceux qui s'étaient mariés dans le courant de l'année précédente — et arma chacun d'eux d'une lance en bois à pointe de fer. Les quintainiers passaient en courant devant le mannequin et le frappaient de leurs lances ; mais il fallait au coureur atteindre exactement le milieu du mannequin, de façon à y engager la pointe de sa lance ; autrement, la machine pivotait et atteignait elle-même le maladroit. Souvent toutefois cette figure de turc fut remplacée par un simple pieu de bois, surmonté de l'écusson du seigneur jouissant du droit de quintaine, et muni d'une planche pivotant horizontalement sur le poteau et représentant les bras du Quintan supprimé. L'exercice demeurait le même : quand les coureurs engageaient bien leur lance — qui parfois n'était qu'une gaule au bout ferré — dans une fente pratiquée au milieu du poteau, la planche demeurait immobile et ils passaient francs ; s'ils frappaient, au contraire, hors de cette fente, la planche en pivotant les punissait de leur maladresse. On comprend bien qu'alors les rieurs ne manquaient pas, de sorte que le jeu de la quintaine devenait facilement une fête populaire.

(1) De Barthélemy, *Revue de Bretagne et de Vendée*, III, 534.

On courait, en Bretagne, la quintaine de trois-manières différentes : à cheval, en bateau et en chariot ; dans le pays de Châteaubriant, cette course se faisait toujours à cheval. Le seigneur suzerain qui faisait courir la quintaine, ou quelque seigneur inférieur, fournissait ordinairement les chevaux, les éperons et les lances ou gaules terminées par un roquet en fer. Le coureur commençait par demander congé, c'est-à-dire permission de chausser ses éperons, puis congé de monter à cheval et enfin congé de courir. Il fournissait au besoin trois courses, sa lance ou gaulle à la main, et frappait en passant, du bout de son arme, le poteau de la quintaine ; s'il réussissait à faire entrer le roquet de sa lance dans la fente du poteau, il se trouvait quitte de son devoir de courir ; mais il lui restait à demander congé de descendre de cheval, congé de déchausser ses éperons et congé de rendre la lance ; une amende était attachée au manquement de chacune de ces demandes de congé, comme également un boisseau de grain payait la maladresse du coureur qui n'avait pu dans ses trois courses atteindre le but proposé.

L'exercice de la quintaine n'existait pas dans la paroisse de Béré, mais le baron de Châteaubriant exigeait cette course dans sa châtellenie de Vioreau « au bout du pont et pavé de la chaussée de Moisdon (1). » — Dans cette même paroisse de Moisdon, le seigneur de la Galmelière faisait aussi courir la quintaine à ses vassaux — le sire de Saffré agissait de même en la paroisse de Saffré — celui de la Motte-Glain au bourg de la Chapelle-Glain — et celui de la Ferrière, en Erbray, au village de la poterie des Landelles (2). Enfin, plusieurs seigneurs ecclésiastiques jouissaient du même droit féodal, et l'abbé du monastère cistercien Notre-Dame de Melleray avait également sur certains de ses vassaux le droit de les faire courir la quintaine au bourg de Melleray, mais rien n'obligeait ce bon religieux à user de son privilège (3).

Notons, en terminant, qu'à ce jeu d'adresse qu'était la course

(1) Déclaration de la châtellenie de Vioreau, en 1560 (*Archives de la Loire-Inférieure*).

(2) Déclarations des seigneuries de la Galmelière, de Saffré, de la Motte-Glain et de la Ferrière (*Archives de la Loire-Inférieure*).

(3) Abbé Guillotin de Corson, *L'Abbaye de Melleray avant la Révolution*, 52.

de quintaine, ceux qui ne voulaient pas prendre part payaient une amende consistant ordinairement en quelques boisseaux de grain, et s'en trouvaient par là-même exemptés.

Le jeu ou tir du papegault, d'origine bien moins reculée que la course de la quintaine, fut une institution du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, ayant également pour but de former la jeunesse aux exercices militaires.

On appelait indifféremment papegault ou papegai un oiseau en bois, peint en vert comme un perroquet, ou en blanc comme un pigeon. « Ce joyau était destiné à servir de blanc aux tireurs de l'arc et de l'arbalète, puis à ceux de l'arquebuse et du fusil, lorsqu'on eut adopté définitivement ces dernières armes. L'un lui enlevait une aile, un autre une cuisse, le troisième la tête ; mais c'était là des coups perdus ; il fallait, pour remporter le prix, abattre jusqu'au dernier morceau ; de sorte que l'exercice qui commençait à Châteaubriant le premier dimanche de mai, après les vêpres, pouvait durer plusieurs semaines. Chacun tirait à tour de rôle, et le vainqueur, outre la récompense promise et divers privilèges selon les lieux, était décoré du titre de *Roi du papegault*.

« D'abord on tira en l'air l'oiseau, goupillé au bout d'une longue gaule de fer ; mais, dans la suite, on le tira horizontalement et en bas ; et dès lors il ne fut plus aussi facile qu'au passé de l'atteindre, parce qu'il ne se trouva plus accessible que par un trou de six à huit pouces de diamètre, pratiqué dans un fort poteau de bois recouvert d'une plaque de fer qui lui servait de rempart (1) ».

A la prière du connétable Anne de Montmorency, baron de Châteaubriant, le roi Henri II, par lettres patentes du mois de novembre 1555, permit aux habitants de Châteaubriant d'établir dans leur ville un jeu de papegault. Pour en favoriser le succès, ce roi accorda aux différents vainqueurs à ce jeu le privilège de « vendre et débiter ou faire vendre et débiter en ladite ville et faubourgs dudit Châteaubriant, c'est à scavoir : celui qui aura abattu le papegault du jeu de l'arc la quantité de quinze pipes de vin (2) ; celui qui aura abattu le blanc ou

(1) Abbé Manet, *Histoire de la Petite Bretagne*, II. 478.

(2) La pipe était un petit tonneau contenant deux barriques.

papegault du jeu de l'arbalète quinze pipes aussi dudit vin ; à celui qui abattra le papegault du jeu de l'arquebuse trente pipes aussi dudit vin, le tout franc, quitte et exempt d'impôts, billot et tous aultres droits (1). »

On voit par ces lettres d'Henri II qu'il y avait à Châteaubriant trois séries de tireurs au jeu du papegault : les archers, les arbalétriers et les arquebusiers, chaque série ayant droit à un prix.

La vogue de cet exercice d'adresse devint si grande que chaque année vit s'inscrire à Châteaubriant dans les rôles du papegault plusieurs centaines de tireurs. « En tête de ces rôles figurent les officiers de la baronnie, le gouverneur de la ville et du château, le sénéchal, l'alloué, le lieutenant, le procureur fiscal et le greffier. Après eux viennent le roi du papegault, le connétable et le greffier du joyau et en dernier lieu les simples archers (2) ».

Le papegault se tirait à Châteaubriant dans les fossés du château qui longent la ville à l'Orient. En 1681 on s'y servait de fusils de quatre pieds de long.

## V

Revenons maintenant aux fêtes religieuses nombreuses à Châteaubriant dans les mois de mai et de juin.

C'était d'abord la procession des Rogations ; elle se rendait pendant trois jours dans quelques-unes des chapelles de la campagne environnante. Non seulement tous les officiers de la baronnie de Châteaubriant, mais encore ceux de la juridiction du prieuré Saint-Sauveur de Béré y assistaient en corps.

On y remarquait que ces derniers, c'est-à-dire le sénéchal, l'alloué et le procureur fiscal de Béré, portaient en main, durant toute la cérémonie, chacun une verge ou gaule blanche « qu'était tenu de leur présenter au départ de la procession le sergent nommé pour recueillir les rentes du prieuré (3) ».

(1) *Archives Municipales de Châteaubriant*. EE. 1.

(2) Abbé Goudé, *Histoire de Châteaubriant*, 108.

(3) Déclaration du prieuré Saint-Sauveur de Béré en 1716. (*Archives de la Loire-Inférieure*).

La fête de la Trinité ne passait point inaperçue à Châteaubriant : ce jour-là toute la paroisse de Béré était conduite processionnellement par son doyen au monastère des religieux Trinitaires fondé par les barons de Châteaubriant entre leur ville et le bourg de Béré ; la fête était solennisée dans l'église conventuelle de la Trinité. Le doyen y célébrait la grand'messe, mais les vêpres étaient chantées par les religieux qui faisaient ensuite la procession du Saint-Sacrement autour des cloîtres. Pendant cet office, le clergé de Béré demeurait en soutane, sans surplis, et suivait avec des cierges à la main. Le même jour une singulière cérémonie avait lieu à Béré même.

Le seigneur de la Courpéan, en Erbray, ayant rendu au moyen âge quelques services aux Bénédictins de Saint-Sauveur de Béré, ceux-ci s'engagèrent, en témoignage de gratitude, à lui offrir chaque année un repas le jour de la Trinité. Le sire de la Courpéan, se souciant peu de dîner à la table monacale qu'il jugeait sans doute trop frugale, s'abstint de venir s'y asseoir. Mais voulant conserver son droit de *past* ou *repas*, et perpétuer ainsi le souvenir de la reconnaissance que lui devaient les religieux, il consentit à l'exécution d'un devoir peu coûteux pour les moines et suffisant pour satisfaire les exigences de la féodalité. Le dimanche de la Trinité, à l'issue de la messe paroissiale de Béré, le fermier du prieuré se présentait au nom du prieur et des religieux de Saint-Sauveur, et dressait une petite table devant la porte principale de l'église Saint-Jean de Béré, il y étendait une serviette sur laquelle il plaçait tout simplement une miche de pain blanc et un pot de vin nantais ; puis il criait par trois fois : *Monseigneur de la Courpéan, venez dîner !* Le sénéchal de ce seigneur se présentait aussitôt et recevait, au nom de son maître, la frugale offrande.

A l'origine, ce devoir féodal devait être rendu à la porte de l'église priorale de Saint-Sauveur et par les moines eux-mêmes. Mais les Bénédictins ayant quitté Béré au xviii<sup>e</sup> siècle et abandonné leurs bâtiments claustraux aux religieuses Ursulines, le fermier de leur prieuré — car ils n'avaient aliéné que le monastère et nullement ses dépendances — devint naturellement le représentant du prieur absent ; alors le dîner fut apporté à la porte de l'église paroissiale, l'église priorale n'existant plus. C'est le vénérable chanoine Baguet de la Rolandière, fils du

dernier fermier du prieuré de Béré, qui nous a raconté dans notre enfance comment son père avait coutume de présenter le dîner du seigneur de la Courpéan.

On conçoit que dans une ville aussi religieuse qu'a été de tout temps Châteaubriant, les plus grands honneurs fussent rendus au Saint Sacrement de l'autel ; avant de parler des magnificences de la procession du Sacre, faisons connaître la singulière construction des tabernacles ou sacraires renfermant les Saintes Espèces à Châteaubriant. Ces tabernacles ne se trouvaient point, comme de nos jours, placés sur des autels ; ils étaient dans le chœur en dehors mais non loin du maître-autel. A Béré, le sacraire était un tabernacle mobile suspendu sous un ciel de lit à franges rouges que soutenaient deux piliers de bois ornés des armoiries des barons de Châteaubriant : *de gueules aux fleurs de lys d'or sans nombre* : on élevait et on descendait ce sacraire au moyen d'une corde. Quant à celui de la chapelle Saint-Nicolas, voici comment le doyen Blays nous le décrit lui-même : « Au dessus d'un mur de tuffeau estoit un vieil tabernacle de bois peint assez élevé et vitré par le haut en forme de lanterne. Là reposoit le Saint-Sacrement dans un petit ciboire en vermeil, doré à l'antique, aux armes de Châteaubriant sur la patte, c'est à dire *en fleurs de lys d'or sans nombre en champ de gueules*, donné par un seigneur de Châteaubriant. Lorsqu'il estoit besoin de communier quelqu'un, ce qui estoit bien rare pour lors, les peuples ne communiant d'ordinaire qu'à Pasques à moins de maladie, l'on montoit au tabernacle par un petit escalier de bois placé dans un coing de la sacristie (1) ».

Quand on portait le Saint-Sacrement à la procession du Sacre, le transport s'en faisait aussi d'une façon bien différente de notre coutume moderne. La custode d'argent dorée renfermant le corps de Notre-Seigneur et ornementée aussi elle du blason des barons de Châteaubriant, reposait dans « une sorte de chapelle en bois surmontée d'un dosme et couverte de satin brodé d'or et d'argent, avec deux brancards qu'avoit donnée Monsieur le prieur de Saint-Michel Baudouyn Chrestien (2). »

(1) *Mémoires du doyen Blays.*

(2) Comptes des trésoriers de Béré en 1549 (*Archives municipales de Châteaubriant*).

Le Saint-Sacrement était par suite porté par deux prêtres, dont celui soutenant les bras d'arrière du brancard était considéré comme le plus honoré.

Quoique le doyen de Châteaubriant, recteur de Béré, fût l'un des premiers dignitaires de l'évêché de Nantes, — ayant droit de visiter soixante-dix paroisses placées sous sa juridiction et jouissant au synode de la première place parmi tous les recteurs du diocèse — par un privilège dû à la faveur des barons de Châteaubriant, c'était le ministre ou supérieur du monastère de la Trinité qui présidait la première partie de la procession du Sacre. Tant qu'on usa du brancard dont nous venons de parler, il y prit la place d'honneur ; plus tard, il tint entre ses mains l'ostensoir, mais toujours il fut le premier à la procession — souvent au grand déplaisir de certains doyens — depuis la première station faite en l'église priorale de Saint Sauveur de Béré, jusqu'à celle qu'on faisait en l'église des chanoines réguliers de Saint-Michel-des-Monts. Là, le doyen de Châteaubriant recouvrait l'exercice de tous ses droits de prééminence. Il ramenait la procession à Béré, en passant par la chapelle Saint-Nicolas, bâtie pour être une collégiale et devenue de notre temps église paroissiale de Châteaubriant.

Parmi les ornements de cette procession du Sacre, on remarquait surtout les cierges et les torches. C'était d'abord l'énorme cierge de Notre-Dame des Villages, habituellement placé à Béré, devant l'autel du même nom et porté à la procession par les laboureurs de la paroisse ; puis venaient « les gros cierges de l'Haguyllanuef », que nous connaissons déjà, enfin apparaissaient les torches qui n'étaient à l'origine que de grands cierges richement décorés.

Ces torches appartenaient aux nombreuses confréries que renfermait Châteaubriant ; les principales étaient celles de la Sainte Vierge ou des sergiers et marchands de draps — de saint Blaise ou des peigneurs de laine — de saint Honoré ou des boulangers — de saint Eloy ou des forgerons — du Saint-Sacrement, érigée à Béré — de sainte Catherine, florissante à Saint-Nicolas, dès le <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, etc.

Chaque confrérie tenait à honneur d'avoir sa torche à la procession du Sacre et savait l'orner le plus richement qu'elle pouvait. Aux siècles précédant la Révolution, ces torches



n'étaient plus de vulgaires flambeaux. On en avait peu à peu façonné la cire de diverses manières, formant avec elle des cierges garnis de fleurs et de fruits ; puis on y ajouta les figures des saints patrons de la confrérie ; enfin, on adopta le système de brancard supportant le cierge au milieu de figurines en cire habillées et coiffées avec le plus grand soin et représentant quelques scènes de la vie de Notre-Seigneur, de la Vierge et des Saints.

Voici d'ailleurs la description de l'une des torches de la procession du Sacre à Châteaubriant ; c'est celle de la confrérie de saint Blaise, l'une des plus anciennes corporations religieuses de Béré :

« Qu'on se figure une base rectangulaire, au milieu de laquelle se dressait le cierge colossal. Des rubans, des franges d'or, des étoffes de satin à fleurs, du brocard, garnissaient la partie inférieure, tandis que les quatre faces étaient sculptées ou représentaient aux spectateurs des peintures dévotes. Toutes ces richesses étaient abritées sous un dôme recouvert d'une toile imprimée et reposant sur quatre colonnes surmontées de pommettes. Aux deux côtés de la torche paraissaient invariablement deux peigneurs de laine, tenant en main les insignes du métier. Peu à peu, le génie inventif des confrères se donnant carrière, on en vint à représenter, au moyen de personnages en cire, habillés selon leurs rôles, des scènes bibliques ou évangéliques, comme *l'Enfant prodigue*, le *Martyre de saint Blaise*, *l'Enfer avec ses flammes* et les *Anges noirs du ténébreux séjour*. Le saint patron y tenait toujours la place d'honneur, et l'on peut être certain que, ce jour-là, rien ne manquait à sa toilette épiscopale (1). »

C'était, comme l'on voit, un véritable monument que la torche d'une confrérie à Châteaubriant. Considérée comme le drapeau de l'association, cette torche était son symbole, était sa gloire. Aussi, l'entourait-on de toutes sortes d'honneurs : elle était précédée d'un sonneur agitant sa clochette, et accompagnée de joueurs de hautbois et de vèze qui assuraient le triomphe du saint honoré par la confrérie et de la confrérie elle-même.

(1) Abbé Goudé, *Histoire de Châteaubriant*, 169.

## VI

La fête de saint Jean-Baptiste suivait ordinairement de près la solennité du Sacre. C'était encore l'occasion d'une pieuse réjouissance à Châteaubriant, puisque saint Jean était le patron de la paroisse de Béré et par suite de la ville tout entière. Nous aimons à croire que comme en plusieurs autres églises du pays — notamment en la chapelle de Domenèche, en Sion, où le seigneur de la Fouaye avait coutume de glorifier ainsi le saint patron du lieu — quelque dévot paroissien de Béré ou quelque pieux vassal de la baronnie de Châteaubriant, apportait ce jour-là en l'église de Béré « un chapeau de roses vermeilles à Monsieur saint Jehan. » On appelait ainsi au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle une couronne de fleurs de rosier respectueusement déposée sur la tête de la statue vénérée du saint patron dont c'était la fête.

C'est aussi à cette même époque que s'allumaient dans les campagnes les joyeux bûchers que les Bretons continuent encore de dresser en l'honneur de saint Jean. Qui ne se rappelle cette jolie description, encore exacte aujourd'hui, qu'a fait Souvestre des feux de la Saint-Jean :

« Vers le soir, on aperçoit sur quelque rocher, au haut de quelque montagne, un de ces feux qui brille tout à coup, puis un second apparaît, puis un troisième, puis cent feux, mille feux ! devant, derrière, à l'horizon, partout ! La terre semble refléter le ciel et avoir autant d'étoiles. De loin on entend une rumeur confuse, joyeuse, je ne sais quelle étrange musique, mêlée de sons métalliques et de vibrations d'harmonica, qu'obtiennent des enfants en caressant du doigt un jonc dont les bouts sont fixés aux parois opposés d'une bassine de cuivre. Cependant, les conques des pâtres se répondent de vallée en vallée ; les voix des paysans chantant des noëls au pied des calvaires se font entendre ; les jeunes filles, parées de leurs habits de fête, accourent pour danser autour des feux de saint Jean, car on leur a dit que si elles en visitaient neuf avant minuit, elles se marieraient dans l'année. Les paysans conduisent leurs troupeaux pour les faire sauter par dessus le

brasier sacré, sûrs de les préserver ainsi de maladie ; les rondes se forment, et c'est alors un spectacle étrange pour le voyageur qui passe, que de voir ces longues chaînes d'ombres bondissantes tourner autour de ces mille feux, en jetant des cris farouches et des appels lointains. Des sièges vides sont habituellement disposés autour de la flamme ; ils sont destinés aux âmes des morts qui viennent s'y placer pour écouter les chants et contempler les danses (1). »

A Châteaubriant, le feu de joie était dressé la veille de la Saint-Jean-Baptiste, sur le pont précédant la porte dite de Saint-Jean, ornée de la statue de ce bienheureux et faisant communiquer le faubourg de Couëré avec la ville murée et fortifiée. Le doyen de Béré présidait la cérémonie ; il venait processionnellement avec tout son clergé au pont Saint-Jean et y rencontrait les officiers de la baronnie et la Communauté de ville, c'est-à-dire la municipalité de Châteaubriant. Après les salutations d'usage, le doyen et ses prêtres s'approchaient du bûcher ; le doyen récitait l'oraison de saint Jean-Baptiste, encensait, puis aspergeait d'eau bénite cet amas de fagots et de broussailles, et finissait par y mettre le feu. Pendant qu'aux acclamations du peuple et au bruit des détonations de mousquets et fusils, les flammes s'élevaient dans les airs, le doyen et son clergé saluaient de nouveau les autorités seigneuriales et municipales, et se retiraient ensuite vers Béré, en chantant gravement le *Te Deum* d'action de grâce. Nous tenons tous ces détails de personnes ayant assisté aux derniers feux de saint Jean, à Châteaubriant, car la Révolution seule fit cesser cette joyeuse et pieuse cérémonie.

Aujourd'hui, notre ville n'allume plus de feu de joie à la Saint-Jean ; peut-être quelques rares paroisses des environs connaissent-elles encore ce vieil usage, mais nous n'oserions l'affirmer. Ce qui a survécu plus nettement dans les campagnes du pays de Châteaubriant, c'est l'étrange harmonie dont parle Souvestre. Que de fois avons-nous, nous-même, entendu le soir de la Saint-Jean ces vibrations du cuivre au moyen de jones tendus sur un bassin ! Ce singulier concert retentit fort loin et longtemps durant la nuit ; les enfants appellent cet

(1) Souvestre, *Les derniers Bretons*, 11.

exercice *traire la vache enragée*, la traction du jonc s'y faisant à l'instar de celle d'un pis de vache.

C'est également vers la saint Jean qu'on célèbre — aussi bien en Haute qu'en Basse-Bretagne — la fête de saint Eloi, patron des forgerons. Au Moyen-Age, les nombreuses forêts environnant Châteaubriant étaient pleines de petites forges à bras, aussi saint Eloi était-il très populaire dans la contrée. Devenues peu à peu moins nombreuses, les forges tendent de nos jours à disparaître ; l'une des plus importantes du pays de Châteaubriant était naguère celle de la Hunaudière, en la paroisse de Sion.

Il s'y trouvait une chapelle, dédiée naturellement à saint Eloi, qu'on y fêtait le lendemain de la Saint-Jean. Ce jour-là tout chômait à la Hunaudière, excepté le fourneau : « La fête était plus profane que religieuse ; cependant, il y avait messe à la chapelle, et tout le monde y assistait. Ensuite, on se rendait à la forge pour fleurir le marteau. Le directeur, le commis et toutes les dames, ainsi que le curé de Sion, assistaient à cette cérémonie : chacun prenait un clou et l'enfonçait dans le bouquet pour le fixer solidement au marteau. C'est alors que tous les ouvriers entonnaient avec un entrain merveilleux la chanson des forgerons :

C'est aujourd'hui la saint Eloi,  
Suivons tous l'ancienne loi ;  
Il faut fleurir le marteau  
Portons lui du vin nouveau.

Saint Eloi avait un fils  
Qui s'appelait Oculi ;  
Et quand le bon saint forgeait  
Son fils Oculi soufflait, etc., etc.

« En même temps, on levait la palle ou vanne, et le marteau frappait avec violence sur un gros levier qu'il devait écraser. A ce signal, tout le monde se mettait à danser à la ronde. Le chef de l'établissement donnait une barrique de cidre pour aider à célébrer plus gaiement la fête. Chaque ouvrier apportait devant son feu de forge sa table et son repas, auquel prenait part toute sa famille, et chacun allait boire à la

barrique commune. Dans la soirée, tous les petits valets fleurissaient leurs outils, et se rendaient chez le directeur devant lequel ils chantaient des chansons analogues à la circonstance, et le directeur arrosait copieusement le bouquet. De son côté, la femme du directeur, au soir de la fête, régalaient les femmes des ouvriers d'une rôtie au vin rouge. Après quoi les danses recommençaient et duraient toute la nuit. Ces usages subsistèrent jusqu'en 1836. Des abus qui s'étaient glissés dans la célébration de cette fête la firent interdire (1). »

Aux environs de Châteaubriant, existait un certain nombre de chapelles dédiées à sainte Magdeleine, et qui avaient pour origine vraisemblable quelque établissement hospitalier en faveur des lépreux. Parmi ces petits sanctuaires, se distinguait celui de la Magdeleine, en la paroisse de Saint-Vincent-des-Landes, mais dans le fief du seigneur de Beauregard, en Issé. De toute antiquité, une grosse foire se tenait autour de cette chapelle, le jour Sainte-Magdeleine en juillet, et la police y était faite par les officiers du baron de la Roche en Nort, seigneur supérieur du pays. Or, un singulier usage se pratiquait en cette occasion. Ce jour-là, le prieur de Moisdon — que nous connaissons déjà — devait venir chanter l'office de matines et célébrer la grand'messe en la chapelle de Sainte-Magdeleine. A l'issue du service divin, le seigneur de Beauregard se présentait portant « deux pastés de venaizon, valant cinq sols chacun, et quelque jour que soit la feste, soit gras, soit maigre ; plus deux pots de vin d'Anjou. » Il offrait gracieusement un pâté et un pot de vin au prieur de Moisdon, et le même régal au baron de la Roche en Nort ou à son représentant (2).

## VII

Le 7 juillet, chaque année, on célébrait très solennellement à Saint-Jean-de-Béré la fête de saint Victorien. De 1675 à 1684, Jean Luette, prêtre natif de Châteaubriant et curé de Saint-

(1) Abbé Goudé, *Histoires et légendes du pays de Châteaubriant*, 325 et 326.

(2) Déclaration de la baronnie de la Roche en Nort, en 1715 (*Archives de la Loire-Inférieure*).

Yves des Bretons à Rome, procura à plusieurs reprises au clergé de sa ville natale, d'importantes et précieuses reliques : c'était le corps entier de saint Victorien, martyrisé sous le règne de Dioclétien — le chef de sainte Lucille, vierge et martyr — et des ossements considérables de plusieurs autres saints et saintes. Le corps du martyr fut honorablement placé dans une châsse à part. plusieurs reliquaires renfermèrent les autres ossements. Quatre bustes continrent les reliques des quatre saintes Lucille, Anastasie, Emérence et Concorde. Deux anges supportèrent l'un le bras de saint Julien, martyr de Brioude, et l'autre la cuisse de saint Vincent, diacre de Saragosse. Une statuette de saint Blaise, évêque et martyr, chappé et mitré, renferma les restes de ce bienheureux ; enfin deux urnes « à la romaine » continrent les autres reliques moins importantes. Tout ce vénéré trésor fut déposé dans une grande armoire, décorée de la figure en pied de saint Victorien et pratiquée dans la muraille septentrionale du chœur de l'église de Béré où elle se voit encore.

A la fête de saint Victorien, tous ces reliquaires étaient exposés à la vénération des fidèles et porté processionnellement dans les rues de Châteaubriant. Une multitude de peuple accourait des environs à cette belle cérémonie. En 1686, les quatre paroisses de Rougé, Soudan, Moisdon et Saint-Aubindes-Châteaux prirent part à la procession. Une autre fois, on ne compta pas moins de quatorze paroisses et vingt mille personnes, venues à Châteaubriant pour honorer les saintes reliques de Saint-Jean de Béré. Jusqu'au temps de la Révolution, un grand concours de pèlerins se fit autour du corps de saint Victorien, au jour de sa fête. « Il y venoit mesme tout le long de l'année, une infinité de personnes pour y trouver le soulagement et la guérison de leurs maux, car il n'y en avoit guère qui ne reçussent de grands biens par l'intercession du grand saint Victorien (1). »

La procession de saint Victorien nous amène à parler des pieuses promenades de ce genre que faisaient fréquemment les paroissiens de Béré, et par suite les habitants de Châteaubriant. Nous avons déjà signalé les processions des Rogations

(1) *Mémoires du doyen Blays.*

et du Sacre, mais l'on en faisait bien d'autres tant en ville qu'à la campagne, et parfois bien loin de Châteaubriant.

En ville et dans les faubourgs, le clergé de Béré se rendait chaque année processionnellement : à Saint-Nicolas, certains jours de fête, notamment à la Saint-Fabien ; à la chapelle des Trinitaires, le jour de la Trinité ; à l'église priorale de Saint-Michel-des-Monts, le lundi de Pâques, le lundi des Rogations et le jour saint Michel (29 septembre) ; au faubourg de la Barre à la fête de saint Pierre ; à l'église priorale de Saint-Sauveur de Béré, plusieurs fois chaque année, etc. (1). En temps d'épidémie, la procession de Béré se rendait à quatre lieues de Châteaubriant jusqu'à l'église du prieuré de la Primaudière, en Juigné, pour obtenir la cessation du fléau par l'intercession de saint Sébastien, qu'honoraient particulièrement les chanoines réguliers de l'Ordre de Prémontré, desservant ce sanctuaire. — Bien plus, elle ne craignait pas de faire cinq lieues de route pour aller à Trans se recommander à saint Maudez, le saint breton le plus honoré chez nous après saint Yves. — Quand une sécheresse persistante dévorait la campagne, Béré courait à la chapelle Saint-Clément, en Saint-Sulpice-des-Landes, et la procession en revenait souvent sous une pluie battante ardemment désirée. — Si, au contraire, le besoin de soleil et de temps sec se faisait sentir, Béré prenait le chemin de la chapelle Saint-Pater, en Soudan, pour y demander la cessation des pluies. — La procession se dirigeait encore, à la fin de juillet, vers la chapelle du manoir de la Coquerie, en Erbray ; c'était un sanctuaire dédié à sainte Anne, et les habitants de Châteaubriant aimaient à s'y recommander à la glorieuse aïeule de Jésus, patronne de la Bretagne ; en 1667, on donna cinq sols à ceux qui y portèrent la croix et la bannière (2).

Mais, les deux processions les plus lointaines et les plus importantes que fit Béré, étaient celles de Saint-Julien de Vouvantes et de Saint-Sauveur de Redon. Nous en parlerons

(1) Voy. les *Mémoires de Martin Naugars*, doyen de Châteaubriant, de 1725 à 1738 (*Archives municipales de Châteaubriant*, G. G. 18).

(2) *Comptes des trésoriers de la paroisse de Béré* (*Archives municipales de Châteaubriant*).

bientôt. En attendant, disons un mot d'une procession et d'un petit pèlerinage faits à un sanctuaire de Châteaubriant même, dont la tradition seule garde le souvenir. Il ne reste aucun vestige de cette chapelle qui eut cependant jadis une popularité incontestable.

Nous voulons parler de la chapelle et de la fontaine de Notre-Dame de Jovence, situées à l'Est de la ville, sous les murs du château de Châteaubriant. Ce nom de Jovence rappelle le paganisme et Jupiter (*Fons Jovis*), et peut-être la source coulant au pied du rocher sur lequel Briant bâtit son château, fut-elle à l'origine l'objet d'un culte superstitieux, culte que les chrétiens transformèrent en mettant son objet sous la protection de la sainte Vierge. « Rien n'empêche de croire que la puissante Mère de Dieu n'ait accordé quelquefois une efficacité salutaire à ces eaux et surtout aux prières qu'on lui adressait en ces lieux, afin de récompenser la foi et la piété des âmes ferventes qui y venaient invoquer son assistance (1), »

Voici quelques couplets d'un cantique populaire en l'honneur de Notre-Dame de Jovence ; ils nous feront mieux connaître cette dévotion locale :

O divine Marie,  
Reine de l'univers,  
Le genre humain vous prie  
Par tant de noms divers :  
Nantes, de Bon-Secours ;  
Et Brest, de Recouvrance,  
Châteaubriant toujours,  
Sous le nom de Jovence.

C'est auprès de la porte  
Qu'on nomme saint Michel,  
Dans le fonds d'une grotte  
Sur un petit autel ;  
Dans ce pauvre réduit,  
Vous avez sans obstacles,  
Tant le jour que la nuit,  
Fait de très grands miracles.

(1) Abbé Goudé, *Histoire de Châteaubriant*, 471.



L'image vénérable  
 De la Mère de Dieu,  
 Par un trait remarquable  
 Se trouva dans ce lieu.  
 Ce miracle avéré,  
 Le clergé de la ville  
 La porta à Béré,  
 Pour être notre azille.

Prodige incontestable,  
 Le lendemain matin,  
 L'image vénérable  
 Se retrouva soudain  
 Où le jour précédent  
 Le clergé l'avait prise ;  
 Un pareil changement  
 Causa grande surprise.

.....  
 Plus de cinquante années,  
 En grande dévotion  
 A certaines journées,  
 Notre procession  
 Allait faisant des vœux  
 Sous le nom de Jovence,  
 Implorant des hauts cieux  
 Du temps la tempérance (1).

On voit d'après ce cantique que la paroisse de Béré se rendait parfois processionnellement à Notre-Dame de Jovence pour obtenir du beau temps. La petite chapelle de ce nom a été rasée en 1805, et si la fontaine coule encore silencieusement sous le toit qui l'abrite, il n'y a plus ni pèlerins, ni autel (2).

Un sanctuaire plus célèbre que Notre-Dame de Jovence était aux environs de Châteaubriant, l'église paroissiale de Saint-Julien-de-Vouvantes. La paroisse de Béré se rendait chaque année à cette dévote église ; elle y fut même deux fois en 1537 pour obtenir la guérison du baron de Châteaubriant, le fameux

(1) Voy. le cantique entier dans l'*Histoire de Châteaubriant*, par l'abbé Goudé, pp. 469 et 470.

(2) *Ibidem*, 472.

Jean de Laval. Malgré une distance de cinq à six lieues, on portait à cette procession la croix et la bannière, ainsi que les ornements sacerdotaux nécessaires à la célébration de la messe. Il arriva, certaine année, que le trésorier en charge crut pouvoir prendre sur lui de louer un cheval pour transporter ces ornements à Saint-Julien ; mais dans l'examen de son compte on lui représenta que jusque-là : « les ornements ayant été portés à pied » à cette procession, le louage du cheval demeurerait à son compte personnel (1).

Le pèlerinage de Saint-Julien-de-Vouvantes était l'un des plus importants du diocèse de Nantes et il n'est point encore abandonné. Depuis le 28 août, jour de la fête de saint Julien, tous les dimanches jusqu'à la fin de l'automne, l'affluence des pèlerins était prodigieuse. Ils apportaient en offrande du grain dont ils remplissaient certains tonneaux préparés à cet effet dans l'église ; ils recevaient en échange du curé de Saint-Julien, une poignée de semence bénite qu'ils serraient avec soin dans un petit sac, l'emportant pour faire fructifier leurs prochains ensemencements.

Parmi les pèlerins de Saint-Julien-de-Vouvantes, se distinguaient les Bretons du pays de Vannes ; ils venaient de trente lieues et au-delà avec leurs pittoresques costumes. Tout le bourg de Saint-Julien était en joie à l'arrivée de ces infatigables voyageurs : « le clergé allait les recevoir solennellement avec croix et bannières, à l'entrée du bourg, près d'une croix de pierre qui a disparu, pendant que les cloches envoyaient dans les airs leurs plus joyeux carillons. Là, ils se mettaient en rangs et commençaient à genoux le chant des litanies de la sainte Vierge qu'ils poursuivaient jusqu'à l'église. Arrivée à la grande porte, sous le ballet du clocher, la procession s'arrêtait, et on mettait à l'enchère la messe du lendemain. C'était un combat de générosité, c'était à qui offrirait le plus fort honoraire : souvent il s'élevait à 60, 80 et même jusqu'à 100 francs. Celui qui avait fait la principale offrande, avait l'honneur d'entrer le premier dans l'église, suivi de tous ses compagnons, portant le bâton de pèlerin sur l'épaule, le *pen-bas*, si redoutable entre les mains des Bretons. Avant d'entrer dans le sanc-

(1) Comptes des trésoriers de Béré (*Archives municipales de Châteaubriant*).

tuair, le chef de la pieuse troupe donnait le signal de halte, en abaissant son bâton qu'il faisait retentir sur le pavé. Tous se mettaient à genoux, et, leur prière faite, ils s'avançaient, les uns après les autres, aux pieds de la statue de saint Julien, pour déposer sur l'autel une offrande en argent et un petit sac de grain qu'ils vidaient dans la cuve placée là pour le recevoir (1). » Ils rendaient ensuite honneur à saint Julien, en faisant toucher le sac de semence bénite, en même temps que leur chapeau, placés au bout de leur bâton, à la statue du Saint, parce que cette statue posée sur le retable de l'autel, se trouvait trop élevée, pour qu'ils pussent la baiser eux-mêmes. Ils se retiraient ensuite de l'église et une députation, leur chef en tête, se rendait au presbytère et offrait au curé l'honoraire de la messe solennelle qui devait être chantée le lendemain. Alors, tous les pèlerins se dispersaient : les uns couraient sonner les cloches qui ne cessaient de se faire entendre toute la soirée, et jusqu'à une heure assez avancée de la nuit ; les autres se partageaient dans les maisons du bourg. « Le lendemain, dès cinq heures du matin, ils arrivaient à jeun pour communier à la messe du pèlerinage. Cette messe était précédée d'une procession en dedans et en dehors de l'église. On y portait la bannière et la statue du glorieux patron, ainsi qu'une magnifique croix d'argent, chef-d'œuvre d'orfèvrerie du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle. Les porteurs de ces différents objets changeaient à peu près de cinq pas en cinq pas, car le parcours n'était pas long et chacun aspirait à un honneur dont il aimerait à se vanter de retour au pays.

« La messe finie, ils se rendaient, en rang et en silence, chapeau bas et le chapelet à la main, aux fontaines situées à un demi-kilomètre du bourg, sur le versant du coteau de Girouy qui lui fait face. Tous approchaient de la grande fontaine, dite Fontaine de Saint-Julien, qui passe pour avoir la vertu de guérir de la fièvre, et buvaient un peu d'eau qu'ils puisaient dans le creux de leur main. Ceux qui étaient affligés de quelques infirmités, visitaient encore les deux autres fontaines, dont l'une porte le nom de Fontaine des Aveugles, et l'autre celui de Fontaine des Goutteux ou des Galeux.

(1) Abbé Goudé, *Histoires et légendes du pays de Châteaubriant*, 194.

« Leur dévotion satisfaite, les pèlerins allaient se restaurer, et prendre des forces pour revenir à onze heures dans le Pré de la Lutte où les attendait une foule compacte, accourue de tous les environs, pour voir cette joute où l'on excelle en Bretagne. Ce pré, voisin du coteau de Girouy, était situé entre le ruisseau du moulin de Vouvantes et la petite rivière de Don qui l'entoure comme d'une ceinture. Il est aujourd'hui traversé par la grande route, il était alors la propriété du seigneur de Vouvantes. La lutte était présidée par le haut seigneur de la Motte-Glain, assisté de beaucoup d'autres seigneurs, du clergé, des sénéchaux, procureurs et autres autorités de la contrée. Les combattants ne conservaient que la chemise et la culotte courte à larges braies. Ils devaient se saisir au-dessus des hanches, mais sans se serrer corps à corps. Pour être proclamé vainqueur, il fallait terrasser de suite trois adversaires, en les renversant sur le dos et non de côté, et sans tomber avec eux. Tout le monde ayant pris place, et les prétendants s'étant mis dans les conditions voulues, le capitaine donnait le signal. Ce titre de capitaine était très recherché ; il ne s'obtenait pas au prix de la bravoure, il était la récompense de la générosité. C'était le plus offrant pour l'église qui était déclaré l'avoir mérité, pourvu qu'il fût prouvé qu'il était laboureur, car les autres professions ne pouvaient prétendre à cet honneur.

« Le prix de cette lutte, offert et décerné par le seigneur de la Motte-Glain, consistait en une paire de gants blancs, un louis de 24 francs, et un certificat à présenter au seigneur du pays qui exemptait ordinairement le vainqueur de presque toutes les redevances seigneuriales de l'année. De plus, on déposait une couronne sur sa tête ; on liait ses longs cheveux avec des rubans de diverses couleurs, et il était proclamé et accepté comme Roi du pèlerinage par tous ses compagnons. C'était lui qui marchait à leur tête, lorsqu'ils rentraient au pays breton, et ce retour était un triomphe (1). »

(1) Abbé Goudé, *Histoires et légendes du pays de Châteaubriant*, 197-199.

## VIII

Mais, revenons à Châteaubriant. Il s'y tient, depuis de longs siècles, non loin de l'église de Béré, une des plus grandes foires de la contrée. De bien loin à la ronde, une foule commerçante et joyeuse se rend à cette foire qui a lieu le 14 septembre et dure au moins deux jours, souvent même trois, quand un dimanche précède ou suit le 14. « Comme la plupart des institutions de ce genre, c'est à une solennité religieuse que la foire de Béré doit son origine. Elle est antérieure au règne de Philippe le Hardi (1), en plein Moyen-Age.

« Il est à croire que l'un de nos barons ayant rapporté des Croisades une parcelle de la Vraie Croix, ce fut l'intronisation de cette relique insigne à Saint-Jean de Béré qui attira sous les murs de l'antique église une assemblée immense. A chaque retour du 14 septembre, l'anniversaire de cette belle fête remit en mouvement les foules empressées. Chacun voulait participer aux fruits de l'Exaltation du Bois Sacré sur lequel le Sauveur avait payé la rançon de l'humanité coupable.

« Dans un acte des Fonds de Béré, qui se trouve aux archives départementales de Nantes, la foire est mentionnée sous le nom significatif de *Foire de la Croix*, l'an 1281. Le baron Geoffroy V, ayant besoin du moulin de Choysel qui était la propriété des moines du prieuré Saint-Sauveur de Béré, accorde en retour à ces religieux tous ses droits sur cette foire qui, par conséquent, existait déjà et devait être très fréquentée (2). »

Par suite de l'esprit religieux apparaissant jadis en toutes circonstances, l'église de Béré recevait donc bien des visites à l'occasion de la grande foire voisine. S'il est vraisemblable qu'à l'origine, la dévotion à la relique de la Vraie Croix y attira les fidèles, il est certain qu'aux siècles derniers, cette dévotion eut surtout pour objet le corps de saint Victorien et

(1) Roi de France, de 1270 à 1285.

(2) Abbé Cotteux, *La Foire de Béré*, 2. — *Archives de la Loire-Inférieure*, H. 113.

les reliques des autres bienheureux conservés avec lui à Béré. « On les expose — dit le doyen Blays dans ses *Mémoires* — le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, 14<sup>e</sup> de septembre, où peu de ceux qui viennent à la grande foire, qui se tient à Béré ce jour-là, s'en retournent sans leur avoir rendu leurs hommages. Aussi, la plupart prennent-ils occasion de ce grand concours pour s'acquitter de leurs vœux et y faire leurs voyages. »

Le mois de septembre est tout particulièrement dans notre contrée, l'époque du commencement de la chasse. Disons donc quelques mots des anciens usages qu'avait introduit ce noble exercice dans le pays de Châteaubriant. Les nombreuses forêts qui environnaient cette ville, forêts de Teillay, d'Araize, de Juigné, de Domenêche, de Vioreau, de l'Arche, Forêt-Neuve et Forêt-Pavée, faisaient de toute la contrée un terrain éminemment cynégétique. Par suite, il n'est pas étonnant de voir dans l'histoire nos anciens ducs de Bretagne venir chez les barons de Châteaubriant pour y chasser avec eux sur leurs terres et dans leurs forêts. De là naquirent plusieurs redevances et plusieurs usages, relatifs tant à la chasse qu'aux chasseurs, qu'exigeaient avec soin le baron de Châteaubriant et les autres seigneurs du voisinage. C'est ainsi que le sire de la Courpéan, ayant obtenu en 1596 de son suzerain, le seigneur de Châteaubriant, permission de fortifier son manoir de la Courpéan, en Erbray, lui devait en reconnaissance tous les ans « une paire d'esperons dorés évalués un escu. »

Au même baron, était présentée chaque année aussi, une autre paire d'éperons dorés, par le propriétaire de la maison de la Barre, en Piré, et ce dernier était tenu de déposer ces éperons, certain dimanche fixé, à l'issue de la grand'messe chantée en l'église tréviale du Boistrudan, sur l'autel de la Sainte-Vierge de ce sanctuaire. D'autres éperons étaient dus par le seigneur de la Fleuriaye, en Treffieuc, au baron de Der-val ; et le sire de Saffré exigeait de son côté « une paire d'esperons de fer, blanchis et garnis de velours noir, bons, valables et compétents. »

Au même seigneur de Saffré, grand chasseur en toute évidence, étaient également dus « un espieu bon et tranchant, garni de sa hampe », plus « deux autres espieus, l'un pointu

et l'autre tranchant, avec bonnes hampes » ; « une trompe de cuivre accoustrée de cuir » ; « une douzaine d'estriers blancs » et « une paire de gants doublés neufs ».

Quantité de gants de chasse devaient, du reste, être fournis par certains vassaux à leurs seigneurs ; gants de fauconniers, pour la plupart, nécessaires pour porter à la chasse le faucon sur le poing. Le baron de Châteaubriant recevait un certain nombre de paires de gants de la part des habitants de sa propre ville. Il en était également dû aux seigneurs de Rougé et d'Issé, et à beaucoup d'autres nobles (1).

Enfin, dans la vaste baronnie de la Roche en Nort, s'étendant en une quinzaine de paroisses, « toutes les hures de sangliers et tous les cimiers de cerfs pris ou tués » appartenaient de droit au seigneur de la Roche, qui donnait, moyennant cette redevance, « à tous ses vassaux et arrière-vassaux droit de chasser dans l'estendue de sa baronnie (2). »

C'est aussi en septembre, et de nos jours avant l'ouverture de la chasse, que se termine la récolte des blés. Cette époque de la moisson offrait autrefois beaucoup de pittoresque, parce qu'alors le grain était battu par des fléaux, usage qu'ont fait disparaître nos modernes machines à battre. Nous nous rappelons avoir vu dans notre jeunesse battre ainsi le froment dans le pays de Châteaubriant, et rien n'est plus conforme à nos souvenirs que cette jolie description d'une batterie de grain en Bretagne :

« Quand les gerbes furent établies sur l'aire avec soin, le laboureur qui dirigeait les moissonneurs y posa le pied et fit le signe de la croix en frappant quelques coups de son fléau ; ce fut comme la prise de possession de l'airée. Les autres travailleurs se rangèrent aussitôt en rond. D'abord les fléaux s'élevèrent lentement et en désordre, ils tournèrent sur eux-mêmes, se balancèrent comme des valseurs prêts à partir et qui prennent le mouvement ; puis, tout à coup, à un cri du chef, ils tombèrent ensemble, se relevèrent et se rabattirent

(1) Pour toutes ces redevances féodales, voyez l'abbé Guillotin de Corson, *Grandes Seigneuries de Haute-Bretagne*, I. 339, III, 62, 104, 189, 335, 361 et 362.

(2) Déclaration de la baronnie de La Roche en Nort, en 1715 (*Archives de la Loire-Inférieure*).

en cadence. D'abord, légère et modérée, la batterie prit bientôt une allure plus vive, elle grandit, s'anima, devint entraînante et effrénée. Les moissonneurs, emportés par une sorte d'ivresse nerveuse, bondissaient sur la paille retentissante où leurs coups tombaient pressés comme une grêle d'été. La balle, enlevée par le fléau, jaillissait autour d'eux en légers tourbillons, et une ligne de sueur dessinait chaque muscle à travers leurs vêtements serrés. Par intervalles, ils semblaient céder à la fatigue, et le bruit régulier s'affaiblissait insensiblement, comme s'il se fût perdu dans le lointain ; mais alors, le chef jetait un cri particulier, mélange d'encouragement, de reproche, de commandement ; à l'instant trente cris répondaient et la batterie, semblable à un tonnerre qui s'approche, grossissait sa voix, s'étendait, se ranimait plus rapide, plus folle, plus furieuse. Je restai dans l'aire jusqu'au soir, contemplant le tableau animé que j'avais sous les yeux, et suivant avec une curiosité rêveuse toutes les scènes de ce poème champêtre (1). »

Quand arrivait le moment de battre la dernière airée de gerbes, avait lieu une petite cérémonie agreste qui a bien des fois réjoui notre enfance. Le fermier allait prévenir le propriétaire de la ferme, de la prochaine fin de la batterie. A cette époque régnaient entre les possesseurs du sol et leurs tenanciers, des rapports de famille qui tendent peu à peu à disparaître. Le fermier n'appelait point alors son propriétaire *Monseigneur*, mais toujours *notre Maître*, et ce dernier aimait à se mêler aux joies comme aux tristesses de ses fermiers, tenant leurs enfants sur les fonts baptismaux, conduisant les mariées à l'autel et accompagnant au cimetière leurs défunts. Il n'était pas rare de voir en certaines circonstances le chef de la ferme — surtout quand c'était un vieillard — s'asseoir à la table de son propriétaire ; dans ces temps-là, la même famille demeurait à la même ferme de génération en génération, et l'affection régnait entre maîtres et fermiers.

C'est pourquoi, la moisson étant un des grands actes de la vie des laboureurs, lorsqu'elle se trouvait heureusement ter-

(1) Souvestre, *Les derniers Bretons*, 463 et 464.



minée, le fermier ou le métayer — car il y avait beaucoup plus de terres louées à profit commun qu'à prix d'argent — le fermier ou le métayer, disons-nous, voulait que son maître vit le bon résultat de ses travaux et l'heureuse fin de la moisson. Il allait donc prévenir ce maître, sa femme et leurs enfants, et jugez du plaisir qu'éprouvaient ces derniers ; ne leur disait-on qu'on ne pouvait réussir à lever les dernières gerbes qui se trouvaient trop lourdes et ne les invitait-on pas à essayer leurs forces sur elles ? Les enfants accouraient joyeux et levaient facilement les gerbes ; alors on les faisait asseoir chacun sur une gerbe, que soutenaient deux moissonneurs, et on les promenait ainsi autour de la dernière airée, en chantant des chansons de circonstance qui rappelaient — bien vaguement il est vrai — les beaux chants des *Moissonneurs* usités en Basse-Bretagne.

Quand on avait fait plusieurs fois le tour de l'aire, le propriétaire donnait à boire, puis l'on battait allègrement les dernières gerbes ; cette fin de la batterie était toujours suivie de nouveaux rafraîchissements et souvent terminée par une sauterie champêtre à laquelle ne refusaient point de prendre part le maître et la maîtresse. Voilà comment se terminait, il y a cinquante ans, la batterie des grains dans le pays de Châteaubriant ; peut-être n'en est-il plus ainsi !

## IX

Enfin, le mois de septembre voyait ordinairement se faire la grande procession de Béré, à l'église abbatiale Saint-Sauveur de Redon. Quatorze lieues séparaient Châteaubriant de Redon et « une foi vive, une grâce ardemment désirée étaient seules capables de faire entreprendre un tel voyage et par des chemins souvent impraticables. » La pieuse caravane partait ordinairement le dimanche, après avoir entendu la messe, et revenait... quand elle pouvait. Le pèlerinage devait durer plusieurs jours. La distance empêchait de porter les ornements sacerdotaux, et en 1636 les fabriciens de Béré payèrent cinq sols au sacristain du monastère de

Redon « pour avoir presté les ornements quand la procession y alla (1). »

D'habitude les paroissiens de Béré, venus en pèlerinage à Redon, n'entraient en cette ville qu'à la fin du jour, et les Bénédictins les autorisaient à passer la nuit dans l'immense nef de leur église abbatiale, où ils se trouvaient à couvert pour prier et se reposer. Le temple était du reste en cette circonstance éclairé par un nombre suffisant de cierges et de lampes, et les halbardiers de l'abbé de Redon ne cessaient d'y exercer la surveillance durant la nuit. Cette veillée n'était d'ailleurs pas très longue, car dès une heure après minuit commençait le chant des Matines et au *Te Deum*, vers trois heures, on disait les premières messes afin que les pèlerins pussent faire leurs dévotions et se restaurer de leur grande fatigue. Dans le courant de la matinée on chantait la grand'messe que célébrait le doyen de Châteaubriant ou son représentant. Puis, on vénérât tour à tour les nombreuses reliques de saints que possédait l'abbaye Saint-Sauveur de Redon, et tous ces exercices de piété terminés on se remettait en route pour regagner Châteaubriant.

La fête de la Toussaint était religieusement suivie par la population de Châteaubriant, surtout à cause des prières pour les morts qui commencent à la suite des vêpres de Tous les Saints. Comme dans beaucoup d'autres villes de Bretagne, il y avait autrefois à Béré un réveilleur ou sonneur de clochettes, appelées échelettes. Au milieu de la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 novembre, cet homme parcourait toutes les rues et places de Châteaubriant, en agitant ses clochettes et criant à haute voix :

Réveillez-vous, vous qui dormez,  
Priez Dieu pour les trépassés !

Nous avons encore connu des personnes que cette lugubre prière avait maintes fois réveillées avant la Révolution ; elles ne s'en étaient jamais plaintes, trouvant au contraire tout natu-

(1) Comptes des trésoriers de Béré (Archives municipales de Châteaubriant).

rel qu'on leur rappelât cette nuit là le souvenir de leurs défunts.

Quand arrivait l'Avent, on commençait à songer aux chants et à la pastorale des fêtes de Noël. Le soir, on ouvrait dans la famille les vieux livres de cantiques ; et commençant par celui de *Venez, divin Messie*, la mère apprenait à ses enfants ces cantilènes si naïves mais si touchantes dans leur simplicité. On s'exerçait d'abord au chant des Noëls proprement dits, puis on apprenait les rôles des personnages figurant dans la Pastorale. Dans plusieurs maisons de Châteaubriant on jouait cette charmante représentation de la Naissance de l'Enfant Jésus, de l'Adoration des bergers et de celle des rois Mages. C'était parmi les enfants et les jeunes gens une aimable rivalité à choisir les rôles les plus en vue et les plus sympathiques.

Ces pastorales se jouaient sans pompe, sans éclat et sans frais ; quelques familles se réunissaient dans un modeste appartement et occupaient ainsi agréablement et pieusement les longues soirées de fin d'année. On s'édifiait en commun du jeu simple et naïf des acteurs improvisés ; puis, quand la pièce était terminée, on se séparait en répétant en chœur quelque refrain d'un vieux Noël, tel que celui-ci :

Le bourgeois de Nantes  
Ne soyez en souci ;  
Que votre joie augmente  
Cette journée icy,  
Que naquit le Dieu fils  
De la Vierge Marie  
Près le bœuf et l'ânon, don, don,  
De Jésus accoucha, là, là,  
Dans une bergerie (1).

Comme les habitants de Châteaubriant assistaient en grand nombre à la messe de minuit chantée solennellement en l'église de Béré, il était d'usage au *xv<sup>e</sup>* siècle de joncher de paille fraîche le pavé de ce temple pour tenir chauds les pieds des assistants. A cette époque, les bancs étaient rares et les

(1) *Vieux Noëls publiés à Nantes*, II, 125.

chaises inconnues dans les églises, c'est pourquoi on aimait selon les saisons à recouvrir les dalles des sanctuaires dans les grandes solennités ; ainsi, à la Pentecôte, on couvrait le pavé de branches de genêts fleuris.

Mais, revenons à Noël. Cette messe de minuit ne se chantait pas seulement à Béré ; le baron de Châteaubriant, aussi pieux que vaillant, avait coutume de la faire célébrer avec pompe dans la vaste chapelle de son château. Comme ce seigneur comptait dans ses fiefs la paroisse de Melleray, les religieux Cisterciens de l'abbaye de ce nom avaient accepté de venir chaque année célébrer la fête de Noël et chanter la messe de minuit dans cette chapelle du château de Châteaubriant. Les officiers de la baronnie prétendaient même au *xviii<sup>e</sup>* siècle que les moines de Notre-Dame de Melleray devaient venir au château au nombre de cinq en cette circonstance, savoir : un prêtre devant célébrer la messe, un diacre et un sous-diacre pour l'assister, et deux chantres pour entretenir le chœur (1). On voit par là quelle devait être à l'origine la solennité de cette fête de Noël au château, lorsque les barons de Châteaubriant y résidaient avec leur petite cour féodale.

## X

De tout temps, les Bretons ont aimé le jeu de soule, l'un des plus violents divertissements du peuple. Non seulement en Basse-Bretagne, mais encore dans la Haute, la soule est demeurée jusqu'au *xix<sup>e</sup>* siècle très usitée parmi les jeunes gens. On dit qu'au Moyen-Age le monopole du droit de soule fut attribué aux seigneurs par mesure de police : ce jeu étant très dangereux, il ne fut plus permis de se livrer à ses ébats qu'à certains jours et dans certaines conditions. C'était ordinairement les jours qui suivaient la fête de Noël, très souvent le jour saint Etienne, par rapprochement peut-être entre le martyr de ce bienheureux lapidé par les Juifs et les violences du jeu de soule.

La soule était le plus souvent un ballon de cuir rempli de

(1) *Archives municipales de Châteaubriant.*

son ou de flasse, parfois mais rarement une boule de bois. On jetait en l'air ce ballon ou cette boule que se disputaient les joueurs partagés en deux camps opposés.

Le baron de Châteaubriant jetait deux soules dans sa baronnie : au bourg d'Auverné, à cause de sa châtellenie de Vioreau — et devant l'église de la ville de Teillay, en la paroisse d'Ercé-en-la-Mée, en raison de sa châtellenie de Teillay. Les habitants d'Auverné étaient tenus de lui présenter cette soule à son banc seigneurial dans leur église paroissiale, à l'issue de la messe du point du jour dite à Noël (1).

Quand le seigneur ne lançait pas lui-même la soule, l'honneur de le faire incombait à son sénéchal. Une fois jetée, la soule se trouvait disputée souvent par les hommes mariés et les célibataires, parfois par les habitants rivaux de deux paroisses ou de deux fiefs voisins. Le vrai jeu de soule se faisait à l'aide de bâtons recourbés, appelés crosses ou quillards, au moyen desquels on lançait le ballon de manière à l'éloigner de ceux qui étaient sur le point de l'atteindre. Il s'agissait de le faire parvenir à un certain but, ou de l'amener dans une certaine direction ; tant pis pour ceux qui se trouvaient trop rapprochés quand le bâton tombait sur la soule. Quelquefois, au lieu de bâton, on se servait simplement du pied pour diriger la boule. Dans tous les cas, la victoire appartenait à celui qui pouvait s'emparer de la soule et la conserver. Malheureusement, cette victoire s'obtenait rarement sans quelque accident et c'est ce qui fit disparaître ce jeu trop dangereux.

Peut-être en terminant cette étude, n'est-il pas inutile de rappeler ce qu'était le pays de Châteaubriant il y a cent ans, et quelles étaient alors les mœurs de ses habitants.

L'arrondissement de Châteaubriant, aujourd'hui traversé par une quantité de voies ferrées, n'avait au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle qu'un petit nombre de routes tracées au milieu de vastes forêts et de grandes landes stériles. L'agriculture y était arriérée et elle ne s'est développée depuis que grâce aux excellentes leçons qu'ont données aux laboureurs les religieux Trappistes de l'abbaye de Melleray et les directeurs de la

(1) Déclarations des châtellenies de Vioreau et de Teillay, en 1680 (*Archives de la Loire-Inférieure*).

ferme-modèle de Grandjouan, en Nozay. Cependant, dans cette contrée considérée alors comme la Sibérie de la Loire-Inférieure, le paysan — formant la classe la plus nombreuse de la population — était tout aussi bien, si ce n'est mieux, logé, nourri et vêtu que dans les autres cantons du département.

Parce qu'il élevait beaucoup de moutons sur ses landes, la laine des brebis lui fournissait son vestiaire, et, dès qu'il avait fait quelques économies, il revêtait le sayon de peau de chèvre qui le garantissait de la pluie et du froid. Une peau de bique, comme il disait, était pour lui un vêtement de luxe et presque un sujet d'orgueil. En sabots sur la semaine, il chaussait de forts souliers le dimanche; un pantalon à bretelles hissé jusqu'aux aisselles, un gilet croisé, et par dessus une veste singulièrement écourtée composaient sa parure que complétaient une chemise blanche dont le col fortement empesé martyrisait ses oreilles, une cravate de couleurs voyantes et un chapeau en gros feutre. Il faut avouer que ce costume de paysan de Châteaubriant était horriblement laid. L'habillement de sa femme semblait plus attrayant, sa coiffe surtout, appelée *poupette* et subsistant encore, ne manque pas d'élégance.

Dans les villages et dans les métairies des environs de Châteaubriant, les maisons simples mais propres, renfermaient des meubles en bois de cerisier, régulièrement — le lit à colonnes et l'armoire surtout — frottés avec soin tous les matins. La chaudière de cuivre, les chaudrons en même métal pour traire les vaches, tous soigneusement fourbis, étaient en parade sur les étagères. A côté ou sur la cheminée, une vieille statue en faïence de Rennes, représentant la Sainte-Vierge, apparaissait entourée de fleurs artificielles faites par les enfants avec la moëlle du sureau et du jonc. L'ordre et la propreté régnaient d'ordinaire dans ces demeures; leurs habitants se lavaient chaque jour à leur lever et en rentrant de leurs travaux, tandis qu'en certaines contrées on ne se peignait et on ne se lavait que les dimanches et jours de fête.

Leur nourriture était assez commune; elle se composait d'aliments grossiers, mais nourrissants, ils déjeunaient de soupe et de lard, dinaient de lait, de beurre et d'épaisses galettes de blé noir, soupaient comme ils avaient déjeuné. Dans les soirées d'hiver, au retour de leurs travaux des champs,

ils se réunissaient autour du foyer, laissant la place d'honneur au chef de la maison ; là, tout en buvant du cidre et mangeant des châtaignes, ils se racontaient les vieilles histoires de leurs pères et riaient de l'aquilon en furie soufflant dans les sauvages bruyères entourant leurs demeures.

Tous ces villageois, élevés religieusement dans l'amour et la crainte de Dieu, pratiquaient exactement sa loi. Quoique peu parmi eux sussent lire et écrire, ils causaient avec bon sens de ce qu'ils connaissaient ; ils avaient même en général le tact très fin pour démêler leurs intérêts, et livrés presque tous au commerce des bestiaux, ils l'entendaient très bien et supportaient parfois des fatigues incroyables pour obtenir de légers bénéfices. Enfin — et c'est par là que nous terminerons ce portrait de nos paysans — ils aimaient à faire l'aumône. Les pauvres mendiants, « cherchant leur vie », selon leur expression, la trouvaient dans toutes les maisons de village. Reçus partout, ils s'asseyaient au foyer familial ; admis à partager le repas des laboureurs, ils étaient encore souvent servis les premiers. La misère ne causait ni honte, ni confusion à ceux qu'elle atteignait, ni rebuffade, ni mauvaise grâce aux gens mieux partagés par la fortune ; l'esprit religieux unissait tout naturellement les cœurs des riches aux cœurs des pauvres (1).

La plupart des usages et des coutumes du pays de Châteaubriant tiraient leur source d'un double courant populaire au Moyen-Age : d'un côté, la pratique de la religion, régnant profondément dans les masses, multipliait les fêtes en l'honneur de Dieu et de ses Saints ; de là les solennités de l'Eglise, les grandes processions et les lointains pèlerinages — d'autre part, l'amour du pays natal, l'attachement au foyer domestique, l'esprit de soumission à l'autorité rapprochaient singulièrement les diverses classes de la société. Tous ces vieux usages, toutes ces antiques coutumes ont à peu près disparu de nos jours, mais combien désirable est-il que les mêmes principes de sentiment chrétien, de respect de l'autorité et d'amour du pays continuent à régner parmi nous ! Il est à

(1) Voy. *Le Lycée armoricain*, tome XII, et *La Galerie Armoricaïne*, tome I<sup>er</sup>, 75.

remarquer que Châteaubriant, quoique en Haute-Bretagne, n'en a pas moins conservé pendant de longues années une foule d'usages bas-bretons, apportés vraisemblablement dès le <sup>x</sup><sup>i</sup> siècle, par le fondateur de son château et les Bretons qui l'accompagnaient. Que cette ville ne rougisse pas de ce lointain souvenir, qu'elle ne répudie point ses traditions séculaires, mais qu'elle conserve fidèlement, au contraire, ce double amour de Dieu et de la Patrie qui seul peut entretenir la force et la gloire de la Bretagne !

L'abbé GUILLOTIN DE CORSON,

*Chan. hon.*





# UN PORTRAIT

## DU

### CONNÉTABLE DE RICHEMONT

---

Au mois de juin 1903, à Formigny, la Normandie élevait un monument en souvenir de la victoire du 15 avril 1450. La Bretagne eut sa part dans la victoire de Formigny ; elle a sa place au monument de Formigny : elle y est représentée par notre glorieux connétable de Richemont.

Près du champ de bataille de Formigny, il y avait un autre souvenir de la victoire : c'est la chapelle Saint-Louis, fondée en 1487, par le duc Jean II de Bourbon. En 1450, le duc était comte de Clermont, neveu par alliance du connétable et gendre du roi Charles VII ; c'est sans doute à ce dernier titre qu'il devait l'honneur de commander, à vingt-quatre ans, l'armée royale et des hommes comme l'amiral de Coëtivy, Joachim Rouault, le futur maréchal, Pierre de Brézé, sénéchal de Poitou et bientôt de Normandie.

Le jour même de la victoire, le comte de Clermont fit vœu de bâtir à Formigny une chapelle, et d'y assurer à perpétuité et chaque jour le service divin. Pieuse pensée à laquelle, devenu duc de Bourbon, il donnera suite seulement trente-sept ans plus tard, en 1487, l'année qui précéda l'année de sa mort.

On lit dans l'acte de fondation (1) :

(1) Cet acte vient d'être réimprimé (1905) par M. A. Anquetil, correspondant du ministère des Beaux-Arts, dans *Formigny*, mémoire récompensé d'une médaille d'or, par la Société des sciences, arts et belles lettres de Bayeux. L'acte se trouve aux pages 99-101.

L'auteur date l'acte de 1486. Il faut dire 1487 (n. st.) En effet, l'acte porte cette date : « Donné à Saint-Jouin, en Poitou, au mois d'avril, l'an de grâce



ARTUS III. DUNOM DUC DE BRETAGNE  
COMTE DE RICHEMONT CONNESTABLE  
DE FRANCE 1458.

*D'après un dessin teinté, sans indication de provenance,  
conservé à la Bibl. Nat. dans la collection Gaignières.*

*Dép. des Estampes. O a fol. 48.*



« Jehan, duc de Bourbonnais et d'Auvergne, comte de Clermont, etc., pair et chambrier de France, scavoir faisons à tous présentz et advenir, que, comme en l'an mil quatre centz cinquante, nous estantz lors lieutenant général de feu de très louable mémoire Monsieur le Roy Charles septième de ce nom, que Dieu absolve, — parla grâce et miséricorde de Dieu nostre Créateur nous eussions gagné une journée au lieu de Fourmigny, au diocèse de Baieux, à l'encontre des Anglois, anciens ennemis de la couronne de France, et d'icelle journée obtenu la victoire. . . . à cause de quoy ayant à mémoire la grâce à nous faite par notre Créateur, aurions dès lors voué de fonder deux vicaires au dict lieu de Fourmigny pour chanter etcélébrer chaque jour une messe, l'un une semaine, l'autre une autre. . . . etc. »

Le duc ne prend pas le titre de connétable dont la régente M<sup>me</sup> de Beaujeu, sa belle-sœur, l'a gratifié (1483), bien qu'il eût été le chef de la *Ligue du bien public* (1465), comme son père avait été, vingt-cinq ans auparavant, un des chefs de la Praguerie.

Cette omission n'importe pas, mais en voici une autre qu'il faut relever : Comment, parlant de Formigny, le duc de Bourbon a-t-il pu omettre le nom du connétable de Richemont ?

Est-ce que le titre de vainqueur dans une bataille, n'appartient pas au chef de l'armée victorieuse ? Et qui donc commandait à Formigny ?

Le matin, c'est le comte de Clermont. Est-il emporté par son ardeur juvénile ? Aspire-t-il à l'honneur de vaincre seul, sans le connétable qui vient à son appel, et qu'il sait proche ? Quoiqu'il en soit, avec moins de 3.000 hommes fatigués d'une marche de nuit, il attaque l'armée anglaise, double en nombre,

mil quatre cent quatre vingtz et six, avant Pasques. » L'année 1486 (n. st.) avait commencé le 26 mars ; l'année 1487 (n. st.) commença le 15 avril. L'année 1486 (vieux style) comprit donc tout le mois d'avril 1486 et 14 jours d'avril 1487. Ce sont ces 14 jours qui sont dits d'avril avant Pâques. Sur cela, M. Giry, *Diplomatique*, p. 110. M. Anquetil, a écrit (p. 102), « que des lettres de Charles VII confirmèrent la fondation de Jean de Bourbon, son gendre. » Il faut lire *Charles VIII* et retrancher les mots *son gendre* écrits par inadvertance. Charles VII était mort en 1461

aguerrie, reposée, défendue par des retranchements. L'attaque est repoussée : que les Anglais engagent une action générale, l'armée française peut être écrasée (1) ; et, quand le connétable arrivera avec ses 1.500 bretons, il aura sur les bras une armée de 6.000 hommes animés par une première victoire.

Par bonheur, les Anglais hésitent, et le connétable arrive. L'autorité suprême du comte de Clermont s'évanouit. Les deux armées n'en font qu'une, sous un chef unique, le connétable. C'est une règle absolue.

« Le connétable est par-dessus tous les autres qui sont en l'ost (à l'armée), excepté la personne le Roy... Tous, soient ducs, comtes, barons, chevaliers de quelque état qu'ils soient doivent obéir à lui (2). »

Le connétable prend le commandement. Pour reconnaître la position des Anglais, il emmène avec lui, non son jeune neveu de Clermont, mais un homme de guerre plus expérimenté, l'amiral de Coëtivy. C'est au connétable, non au comte de Clermont, que Pierre de Brézé, qui commande des compagnies d'ordonnance, vient demander des ordres.

Le connétable ordonne une attaque générale du camp anglais, le camp est forcé de tout côté ; et bientôt presque toute l'armée anglaise est massacrée ou prisonnière.

Ainsi, le matin la victoire échappait aux Français seuls commandés par le comte de Clermont ; l'après-midi, l'armée franco-bretonne, commandée par le connétable, obtenait la plus éclatante victoire que la France eût remportée depuis le début de la guerre de Cent Ans.

(1) Le lendemain de la bataille, l'amiral de Coëtivy écrit à son frère : « A vous dire la vérité, je crois que Dieu nous y amena Mgr le Connétable ; car, s'il ne fust venu à l'heure et par la manière qu'il vinst, je doute que nous, qui les avions atteints (attaqués) les premiers et faict mettre en bataille, n'en fus-sions jamais sortis sans dommalge irréparable, car ils estoient de la moitié plus que nous n'étions. » Morice, *Pr.*, II, 1521.

Et le chroniqueur Blondel, précepteur d'un des fils de Charles VII, écrit (II, 188-189) : « Et, si les Anglais avaient continué le combat commencé et osé poursuivre les Français qui reculaient, le sort du combat était contraire à ceux-ci. » Je traduis mot à mot le latin de Blondel.

(2) C'est la première phrase de l'acte de nomination du connétable de Clisson. Janvier 1382 (n. st.). Citation de M. Cosneau. *Le connétable de Richemont*, Appendice XXI, p. 504.

Il n'était donc pas permis au duc Jean II de Bourbon, et il n'est permis à personne de mentionner la victoire de Formigny, sans nommer le connétable de Richemont (1).

C'est la pensée qu'a rendue visible l'habile statuaire du monument de Formigny. Il a montré la France brandissant son épée enfin victorieuse ; et, au-dessous d'elle, le comte de Clermont et le connétable se donnant la main. Le statuaire applaudi à Formigny est M. Le Duc, auquel la Bretagne doit la statue équestre du connétable de Richemont (2). L'année prochaine, à Vannes, quand tombera le voile qui aura couvert la statue, nous applaudirons à l'art du statuaire et à la gloire du *erat* vainqueur de Formigny.

L'inauguration du monument de Formigny a suscité plusieurs études sur la campagne de 1450. Deux ont pour auteurs des membres de l'Institut : MM. Joret et Lair. Le mémoire de M. Lair, très savant et très intéressant pour tous, a pour nous, Bretons, un intérêt particulier. Qu'il me soit permis d'en étudier quelques pages (3) et l'*Iconographie* qui termine l'ouvrage.

\*  
\* \* \*

Nous n'avions qu'un portrait du connétable de Richemont, celui qu'ont publié nos deux historiens bénédictins (4). M. Lair

(1) J'ajoute que l'omission du nom de Richemont semble, de la part du duc de Bourbon, un acte d'ingratitude. Le duc de Bourbon a donc oublié les angoisses du comte de Clermont, effrayé des suites de l'imprudence qu'il a commise le matin, et attendant anxieusement son oncle le connétable qu'il appela trop tard ? Ne se souvient-il plus de sa joie, quand les Bretons surviennent pour dégager sa responsabilité, de l'honneur que le connétable lui a fait en l'armant chevalier et surtout en lui permettant de coucher sur le champ de bataille, comme si le nouveau chevalier était le vainqueur de la journée ?

(2) M. Le Duc est l'auteur d'une étude sur *Formigny* à laquelle la Société *La Pomme* a décerné une médaille de vermeil, que j'ai eu l'honneur de partager avec lui pour mon étude : *La Bataille de Formigny*. M. Le Duc reconnaît au connétable l'honneur de la victoire.

(3) V. *Notes et Documents*, § VI, p. 75-78.

(4) Lobineau, *Histoire* en regard de la page 655. — Morice, *Histoire*, II, en regard de la page 67.

nous en donne jusqu'à cinq images. Je les numérote dans l'ordre où elles se présentent.

L'une (n° 4) est la reproduction d'un *dessin teinté* de la collection Gaignières. Les quatre autres sont des reproductions de dessins du xvii<sup>e</sup> siècle reproduisant une tapisserie du xv<sup>e</sup> siècle, ayant existé à Fontainebleau et aujourd'hui perdue. Deux de ces dessins (n° 1 et 5) donnent des images très réduites ; mais vues à la loupe elles se rapprochent pourtant des deux autres dessins (n° 2 et 3). Ces dessins, bien qu'ils ne soient que de simples traits, et le dessin de la collection Gaignières méritent une attention particulière.

Confrontons d'abord le dessin Gaignières avec le portrait donné par nos historiens bénédictins.

Au bas de cette belle gravure, on lit : *Dessiné par Jean Chaperon, d'après l'original conservé aux Chartreux de Nantes*. On a supposé que le connétable donna ce portrait aux Chartreux lorsque, devenu duc (22 septembre 1457), il s'empressa de les installer dans la maison qu'il leur avait fait bâtir. Né le 25 août 1393, le connétable avait juste soixante-quatre ans. C'est à peu près l'âge que lui donne le portrait.

Le connétable est tourné à gauche, à mi-corps, armé, coiffé d'un chapeau de fourrure sous lequel est un bonnet (1). Pas de cheveux, pas même près de l'oreille que pourtant le bonnet laisse à demi-découverte. Le visage est maigre, le nez est aquilin, long, mais pas gros, les yeux sont petits presque sans regard, la bouche est grande mais régulière, le menton est fourchu. La physionomie est triste. Les épaules sont larges, mais comme ce visage chétif contraste avec l'idée qu'on se fait de la vigueur d'un homme de guerre infatigable, et qui ne fut malade, à ce qu'il semble, que dans sa soixante-cinquième année !

Voici maintenant le dessin Gaignières :

(1) Le chapeau de fourrure était la coiffure habituelle du temps. Voir le portrait d'Alain Fergent (lisez Pierre II), dans Lobineau, *Hist.* p. 105. — Sous le casque, les hommes de guerre portaient un bonnet. Après le combat, même avant de quitter l'armure, ils ôtaient le casque, et, par dessus le bonnet, mettaient le chapeau de fourrure. Ainsi est représenté Richemont dans les deux portraits que nous étudions, et dans deux dessins qui nous le montrent, après le combat, mais sur le champ de bataille de Formigny (Dessins n° 1 et 5 de la tapisserie de Fontainebleau).

On lit au bas en majuscules : *Artus III du nom, duc de Bretagne, comte de Richemont, connestable de France, 1458.*

Le portrait que reproduit ce dessin est donc contemporain du portrait des Chartreux. En effet, le duc semble plus que sexagénaire.

Dans ce dessin, le connétable est encore tourné à gauche. On ne voit que la tête, les épaules et la poitrine. Il est armé et coiffé du chapeau de fourrure sur le bonnet ; les cheveux n'apparaissent pas. La tête est forte, le visage aussi, sans être gras, puisque la joue apparaît creuse. Le nez, qui n'est pas aquilin, est très gros, comme renflé par le bout et retombant sur la lèvre supérieure. Cette lèvre mince est comme cachée par la lèvre inférieure. Le menton est fourchu. Les yeux sont petits ; le regard presque éteint et triste. — Quoi d'étonnant ? Le duc Arthur est déjà atteint de la maladie dont il va mourir le 26 décembre de cette année. Mais, si nous le voyons affaibli, la carrure de son visage montre la force qui fut autrefois la sienne.

Le costume et la physionomie rappellent le portrait des Chartreux ; il y a, entre les deux dessins, cette ressemblance un peu vague qu'on nomme *air de famille*. C'est, je pense, en ce sens que M. Lair a écrit (p. 77) : « La gravure (de Chaperon) paraît très soignée, et Richemont y ressemble aux portraits que nous reproduisons. »

Deux traits frappent d'abord dans le dessin Gaignières : 1° le nez *énorme* ; et, remarquez-le, la même difformité apparaît dans les dessins n° 2 et 3 de la tapisserie. On la retrouve même dans les dessins très réduits (n° 1 et 5) nous montrant le connétable sur le champ de bataille de Formigny.

2° La lèvre supérieure très mince dans le dessin Gaignières, n'est pas dessinée dans l'image de Fontainebleau (n° 2). Le dessin ne montre que la lèvre inférieure, comme si elle cachait l'autre. Le connétable aurait-il donc eu cette difformité de la lèvre inférieure qu'on nomme « grosse lippe » ?

Le 26 avril 1452, le connétable écrivait au duc d'Orléans, son ami d'enfance et son compagnon de captivité en Angleterre, et il signait sa lettre : « *voire vieille type Artur* ». Un historien du connétable a publié cette lettre ; de la signature il a conclu que « le duc reprochait familièrement à Richemont



une disposition naturelle à faire la moue » ; et il voit là sinon la preuve du moins un indice de « l'humeur rébarbative de Richemont (1) ».

Contre l'opinion de l'historien, j'osai supposer que ce surnom d'enfance et d'amitié était dû non pas à un défaut de caractère, mais à cette conformation de la lèvre inférieure dite « lippe ou grosse lippe », et qu'on nommait, au dernier siècle, « la lippe d'Autriche (2) ».

Il me semble que le dessin de Gaignières et les dessins de Fontainebleau (n° 2 et 3) justifient cette hypothèse.

Quoiqu'il en soit, voilà deux portraits contemporains ne se ressemblant guère ; lequel devra paraître ressembler le plus à l'original ?

Pour mon compte, je n'ai qu'une confiance très limitée dans la ressemblance, même par à peu près, des portraits donnés par nos historiens bénédictins (3).

Je tiens sans hésiter pour le dessin de Gaignières.

M. Lair fait remarquer que la provenance de ce dessin n'est pas indiquée (4). — Soit ! Mais ce défaut de renseignement n'est pas un indice, encore moins une preuve de non authenticité. En effet, ce dessin est *confirmé*, si l'on peut dire, par les dessins de la tapisserie de Fontainebleau. Or voici sur la provenance de la tapisserie des détails qui portent à la considérer comme contemporaine de Richemont.

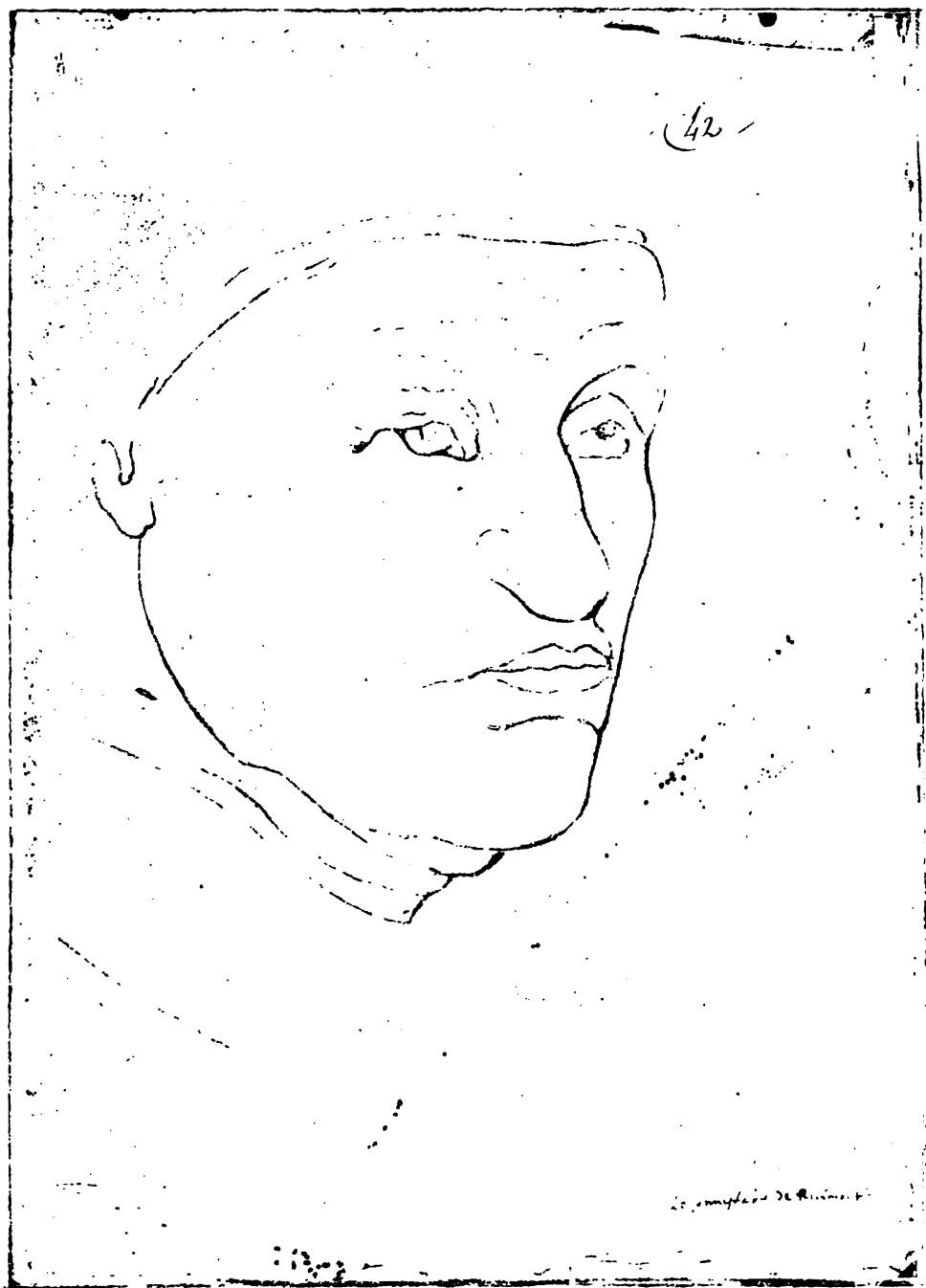
Elle existait, en 1501, au château de Blois, dans la salle où se tenait le roi Louis XII. Elle était au château de Fontaine-

(1) M. Cosneau, *Hist. de Richemont*, p. 458 et note 5, et Appendice LXXV, n° 2, p. 582-83. M. Lair donne aussi cette curieuse signature, au haut de la page où est représenté l'étendard du connétable. — L'iconographie n'a pas de pagination.

(2) Trévédy, *Le connétable de Richemont*, p. 159 et Appendice, n° 40, p. 357-358. — *Lippe d'Autriche* « parce qu'on remarquait ce défaut dans presque tous les princes descendus de cette maison. » Trévoux, v° *Lippe*.

(3) En exemple de ce peu d'exactitude, voir les portraits attribués, sur une tradition de l'abbaye de Redon, à Alain Fergent et Ermengarde (Lobineau, p. 105 et 108 ; Morice I, p. 90 et 98) ; et qui semblent bien représenter Pierre II et Françoise d'Amboise. V. *Portraits d'Alain Fergent et d'Ermengarde*, par MM. d'Espinau et Trévédy (1892).

(4) V. Au pied de la reproduction du dessin de Gaignières.



(N° 3 du texte) **Le Connétable DE RICHEMONT**

*D'après un dessin du XVII<sup>e</sup> siècle, reproduisant une Tapisserie de Fontainebleau, aujourd'hui perdue.*

**Bibl. Nat. Mss. Nouv. Acq., fr. N° 5174, fol. 42.**



bleau, un siècle plus tard ; elle y fut dessinée en 1631. La voyant à Blois en 1501, M. Lair s'est demandé si la reine Anne, « qui détenait avec plus ou moins de droit les meubles « d'Arthur III, n'aurait pas apporté à Blois cette belle tapisserie « commandée par le connétable ? » (p. 78.) (1).

Si cette hypothèse est admise, et si le connétable lui-même s'est fait représenter à Formigny, son image nous offre toute garantie de ressemblance.

Mais il nous reste une confrontation à faire. — M. Lair mentionne (p. 77) une remarque de l'habile dessinateur de 1631 : — Parlant du connétable dessiné sur la tapisserie, il dit : « Du visage il ressemble fort le roy René de Sycille. »

(1) Pourrait-on démontrer que la reine Anne détenait les meubles d'Arthur III ou du moins la tapisserie ?

Du chef de son père Anne était héritière de Pierre II et d'Arthur III, avec Marie de Bretagne fille cadette de François I<sup>er</sup> et femme du vicomte de Rohan. En 1499, on n'avait pas encore liquidé les successions de François I<sup>er</sup>, Pierre II et Arthur III, morts depuis 47, 42, 41 ans, ni la communauté de François II avec Marguerite de Bretagne morte sans enfants, il y avait 33 ans, sœur aînée de la vicomtesse de Rohan.

En 1498, le vicomte de Rohan, qui ne se consolait pas de ne pas voir sa femme duchesse, et agissant au nom de celle-ci, assigna la reine Anne et le roi Louis XII en partage des successions et liquidation de la communauté. Par compromis du 20 février 1499 (Morice, *Pr.*, III, 828) les parties convinrent d'arbitres. Ceux-ci repoussèrent comme tardive la demande relative aux successions ; mais ils admirent la demande en liquidation de la communauté et dirent que la moitié de cette communauté serait acquise à la vicomtesse de Rohan (11 septembre 1501. Morice, *Pr.*, III, 850.)

Mais les meubles d'Arthur III ne pouvaient avoir passé aux mains de François II. A la mort d'Arthur ils étaient devenus la propriété de sa veuve Catherine de Luxembourg. En effet par acte du 26 juin 1457, Arthur, alors encore comte de Richemont, et Catherine se donnèrent réciproquement « au survivant tous et chacun leurs biens meubles, et choses censées pour meubles que les dits seigneurs ont à présent, montant à la somme de 60.000 écus. » Par une sorte de transaction qualifiée appointement et datée du 29 janvier 1460, le duc François II confirma la donation (Arch. Loire-Inférieure, S<sup>ne</sup> E, n<sup>os</sup> 46 et 18). — M. Cosneau, *Richemont*, p. 453, note 3.

En 1468, Louis XI imagina de saisir et confisquer tous les biens de Catherine, pour la punir de résider en Bretagne auprès de François II, déclaré rebelle (Lobineau, *Hist.*, p. 703). Cette saisie eût-elle été effective, aurait été assurément levée après le mariage de Charles VIII. Catherine mourut vers 1499. La tapisserie aurait-elle été donnée ou léguée par elle à la reine Anne ? Question.

Il s'agit de René d'Anjou, plus jeune que Richemont, mais son contemporain et son obligé, devenu son petit-neveu par son second mariage. Né en 1409, René épousa, le 10 août 1454, Jeanne de Laval, qui avait vingt et un ans, quand il en avait quarante-cinq. Les portraits des deux époux ont été peints en même temps pour se faire pendants, mais à une époque postérieure. Jeanne porte au moins trente ans, et René semble avoir passé la soixantaine (1).

Le roi de Sicile est peint coiffé d'un bonnet, comme le connétable ; il a, comme lui, la tête forte et absolument le même galbe. Les yeux sont grands et ouverts, la physionomie grave. Ce qui fait la ressemblance signalée c'est le nez et la lèvre inférieure. Le nez gros du bout retombe sur la lèvre ; — et la lèvre inférieure se relève en *lippe*, moins pourtant que celle de Richemont ; mais assez pour que du premier coup d'œil on voie le bon roi « faisant la moue ».

Tous les défauts de ce visage sont accentués dans le portrait du connétable. — Si j'osais, je dirais que le portrait de Richemont est comme la caricature de celui du roi René.

Regardez le dessin de Gaignières, les dessins nos 2 et 3 de la tapisserie de Fontainebleau, le portrait peut-être embelli du roi René, et vous vous étonnerez du portrait dessiné par Chaperon. Ce n'est pas le connétable qui a pu, à soixante-quatre ans, se faire peindre avec un nez aquilin et mince et surtout *sans lippe*. Est-ce Catherine de Luxembourg, sa femme ou sa veuve, qui aura commandé au peintre ce nez régulier et cette bouche si bien modelée ? Est-ce Chaperon qui aurait corrigé son modèle ?

Pour juger la question, il nous faudrait le portrait des Chartreux gardé pieusement par eux pendant trois siècles et demi. Ce portrait a été perdu ou détruit aux jours néfastes où l'église des Chartreux était vendue et saccagée.

On sait que Arthur III avait été inhumé dans le chœur des

(1) Ce second mariage le fit petit-neveu du connétable. Jeanne de Laval était fille du premier mariage de Guy XIV avec Isabeau de Bretagne, fille de Jean V. — Le portrait du roi de Sicile vient d'être publié par la commission historique de la Mayenne. XV. (1899), p. 320. *La Maison de Laval*, par M. Bertrand de Broussillon.

Chartreux où sa veuve lui éleva un tombeau de marbre sur lequel fut placée son image. En 1792, l'église fut vendue et le tombeau brisé pour faire de la chaux. — Les restes de Richemont, destinés à la fosse commune, furent *volés* par une main pieuse ; et ils ont été déposés dans le tombeau de François II rétabli dans la cathédrale de Nantes ; mais la même main ne pouvait enlever les débris du tombeau désormais perdus.

Si, comme je le crois, le dessin de la collection Gaignières et les dessins de Fontainebleau étaient inconnus en Bretagne, ne devons-nous pas à M. Lair le *portrait vrai* du plus illustre de nos ducs (1) ?

J. TRÉVÉDY,

*Ancien Président du Tribunal de Quimper.*

(1) L'*Association Bretonne* doit à M. Lair une sincère gratitude. Non seulement M. Lair nous a très obligeamment accordé l'autorisation de reproduire les dessins qu'il a publiés dans son savant mémoire ; mais il a bien voulu nous offrir ses clichés.

---

# INVENTIONS BRETONNES

## Adoptées en France

---

Ce titre ne me satisfait pas. J'avais écrit d'abord : *Exportations Bretonnes en France* ; mais ce second titre, qui eût peut-être fait adresser ce petit mémoire à votre classe d'Agriculture, n'exprime pas l'objet quelque peu complexe de cette étude. Je m'explique :

Par *inventions bretonnes*, j'entends :

1° Les inventions nées en Bretagne, soit qu'elles aient pour auteur un breton natif ou un étranger. C'est le sens propre du mot.

2° Les inventions même nées en France, mais ayant pour auteur un breton natif. C'est un sens un peu détourné.

3° Enfin, par un abus — dont je vous demande un pardon que je ne mérite pas puisque je n'ai pas le repentir, — j'ai appelé *bretonne* une invention née en Angleterre, étudiée là par un breton illustre, et importée par lui en France pour le salut du royaume.

Ce petit travail se divise en deux parties :

1° Institutions civiles.

2° Institutions religieuses et de bienfaisance.

---

## PREMIÈRE PARTIE

## INSTITUTIONS CIVILES

## 1° Réforme de l'Armée Française, 1445.

Le premier inventeur breton que j'ai à vous signaler, c'est le connétable de Richemont. Qu'on lui fasse honneur de l'heureux traité d'Arras, de la rentrée sans coup férir de la France dans Paris, de la victoire du Roi sur la Praguerie, de la défaite décisive des anglais à Formigny, c'est justice. Mais il a un titre de plus à la reconnaissance. Il partage avec Charles VII l'honneur d'avoir réformé, c'est-à-dire créé l'armée française (1).

Je n'exagère pas : cette réforme fut une *création*. Auparavant, l'armée était sans discipline et sans cohésion. Dans ces conditions, la vaillance française était non seulement vaine, mais fatale : que vit-on à Crécy, Poitiers, Azincourt et Verneuil ? « Des forces dérégées, sans ensemble ni ordre, sans direction, venant vaillamment et successivement se briser contre une force compacte fortement commandée et docilement héroïque (2). »

(1) Quoiqu'on ait dit, pour être juste, il faut partager entre le Roi et le connétable l'honneur de l'organisation nouvelle de l'armée.

Dans cette *association* du connétable et du Roi, le connétable apporta l'*invention* et l'*exécution*. Le Roi apporta son autorité, c'est-à-dire la *possibilité de l'exécution*. Sans le Roi que pouvait le connétable ? Rien. — Or, une fois convaincu de la nécessité et de l'excellence de la réforme, le Roi en poursuivit l'exécution avec une constance admirable ; et sa fermeté courageuse alla jusqu'à affronter la révolte de la Praguerie, révolte impie, quand l'ennemi était en France.

(2) Guizot, *Histoire de France*, II, p. 118 et 250, à propos des batailles de Poitiers et d'Azincourt.



C'est ce désordre qui produisit et explique un désastre comme celui de Poitiers (19 septembre 1356), où le prince de Galles était vainqueur avec 10.000 hommes contre 50.000.

Le 25 octobre 1415, le comte de Richemont est relevé parmi les morts sur le champ de bataille d'Azincourt. Blessé et fait prisonnier, il est emmené en Angleterre. Le Roi Henri V refuse sa rançon ; à partir de 1419, il lui accordera des congés pour venir en Bretagne, mais Richemont n'aura sa liberté que le jour de la mort du Roi, le 31 août 1422.

Ces sept années n'auront pas été perdues pour la France. Richemont a étudié en tous ses détails l'organisation de l'armée anglaise tant de fois victorieuse, et il va rapporter ce modèle en France. Il devient connétable en 1425 ; mais c'est seulement vingt ans plus tard qu'il pourra réaliser ses projets.

Dès 1439, le Roi Charles VII avait posé les principes de la réforme ; ce fut assez pour soulever tous les grands feudataires auxquels se joignent Dunois, comblé de bienfaits par le Roi, et, le dauphin, âgé de seize ans à peine et prenant les armes contre son père (1440).

La Praguerie vaincue, la trêve de Tours conclue avec l'Angleterre, l'autorité royale consolidée par la conquête de la Guyenne, le Roi et le connétable se mirent résolument à l'œuvre (1445).

L'armée française comprenait deux éléments distincts.

La milice féodale composée de bandes sans cohésion entre elles, n'obéissant qu'à leurs seigneurs, pour le moment chefs militaires, et ceux-ci n'obéissant pas toujours aux chefs ayant mission du Roi.

Ensuite des troupes auxiliaires, composées de gens sans aveu de tout pays, réunis en armée par l'espérance du pillage et ne recevant pas de paie, au moins régulière. Au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, ces aventuriers étaient dits *Brigands*, *Brabançons*, *Rup-tuats*, *Colhereaux* ; au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> on les appelait les *Grandes Compagnies*. Pour en sauver la France, du Guesclin les emmena en Espagne, mais leurs bandes se reformèrent. Au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, elles désolaient le royaume sous le nom de *Routiers* ; mais, rançonnés par ces terribles auxiliaires aussi cruellement qu'ils pouvaient l'être par l'ennemi, les paysans les flétrirent du nom d'*Ecorcheurs* que l'histoire leur a gardé. Ces bandes indisciplinées eurent des chefs comme Lahire et Saintrailles.

Voilà pour la cavalerie. — L'infanterie, trop dédaignée en France, était composée surtout d'archers étrangers, et trop peu nombreuse.

La réforme conseillée par Richemont allait porter sur ce double élément de l'armée ; mais la première préoccupation du Roi et du connétable fut de se défaire des routiers.

Le Roi ordonna leur licenciement et le connétable eut l'exécution de cette mesure qui exigeait autant de prudence que de fermeté.

Il promit des commandements aux chefs sur lesquels il pouvait compter ; choisit les mieux montés et les distribua en *lances* composées de six hommes chacune qui formèrent des compagnies dites d'*ordonnance*. Il fut formé ainsi 1500 lances ou 9.000 hommes d'élite (1). Les autres furent licenciés, et le Roi paya leur retraite de la rémission des « roberies » et crimes commis par eux.

Les compagnies furent commandées par des capitaines nommés par le Roi, révocables par lui, et qui furent déclarés responsables de leurs hommes. Les capitaines furent choisis parmi des gens « ayant de quoi répondre », et plusieurs furent même des grands seigneurs.

Voilà en résumé l'organisation de la cavalerie. Mais l'infanterie, les archers (comme on disait alors), appelle aussi une réforme.

Ici le connétable va prendre son modèle en Bretagne.

Le 7 mars 1425, Richemont avait ceint l'épée de connétable. Il entend bien la montrer à l'Anglais, et il se promet, sûr d'avance de l'autorisation de Jean V, de recruter en Bretagne. Mais il ne faut pas que le duché se dégarnissant d'hommes soit ouvert aux Anglais. C'est sans doute en cette prévision, que, par mandement du 22 mars de cette année, Jean V « arma les communes ». Remarquez que la décision est prise en un conseil auquel assiste le connétable.

Il fut prescrit que, « en chaque paroisse, outre les nobles, les

(1) Depuis, cet effectif fut augmenté. Dès 1446, il y avait 2.500 lances ou 15.000 hommes ; et, en 1449, furent créées 800 lances dites de *petite ordonnance* ou de *petite paie*, 4.800 hommes. L'armée était donc à ce moment de près de 20.000 hommes. Sous Louis XI, elle était de 16.000 hommes. M. Cosneau, *Le connétable de Richemont*, 355-377, *passim*.

gens du commun s'armeraient, trois, quatre, six et plus, selon la population ». Savent-ils tirer de l'arc ? Ils seront armés de l'arc avec sa trousse, d'une coustille (sabre court), d'une hache ou d'un mail de plomb ; vêtus de jacques (justaucorps rembourrés), garnis de bandes de fer, avec des mailles pour couvrir les bras, et coiffés d'une capeline (chapeau ou bonnet de fer). Ceux qui ne savent pas tirer de l'arc, outre la capeline, portent des jacques, la coustille, la hache ou la vouge (lance courte, pique), et des grands paniers de tremble ou autre bois léger en forme de boucliers, qui devront couvrir le corps tout entier (1).

L'équipement et l'armement sont à la charge des paroisses.

C'est cette milice rurale qui fut plus tard nommée les *Bons corps*.

Nous pouvons, je pense, nous représenter nombre de ces hommes chaussés de gros sabots. Ils ne font pas une troupe élégante et de parade ; mais n'en rions pas ! Voyons en eux les fils des exilés de l'Île de Bretagne, passant en Armorique, sous la conduite de leurs prêtres, pour sauver leur indépendance et leur foi chrétienne, race forte et obstinée qui, au ix<sup>e</sup> siècle, commandée par Nominoé, verra Charles le Chauve fuir éperdu devant elle : qui, au xii<sup>e</sup> siècle, auprès de Carhaix, se dressera comme un mur devant les chevaliers et les cotheaux de Richard Cœur de Lion.

Dignes de leurs pères, les *Bons Corps* resteront fidèles au duc François II, qu'abandonne, trahit et combat la haute féodalité bretonne. Dans l'été de 1488, à la nouvelle que les Français assiègent le duc dans Nantes, ils se lèvent au nombre de 60 ou 80.000. Leur foule est telle, dit un contemporain, — nous ne sommes pas obligés de croire à ce miracle — que ces braves gens rencontrant une petite rivière la boivent jusqu'à la dernière goutte pour étancher leur soif, et passent à pied sec (2). Le comte de Dunois choisit 10.000 d'entre eux, les fait

(1) Nantes en conseil, 20 mars 1424 (V. st.) Lobineau. *Hist.*, p. 565 et *Pr.* 999. — Morice, *Pr.* II, 1166, 67.

(2) Bouchart, *Grandes chroniques*, Ed. des Bibl. Bretons, 4<sup>e</sup> livre, § 236, v°. « Solxante ou LXXX mil combatans telz quelz... marchèrent en pair tirans vers à Nantes. Et, pour ce que lors il faisait temps ardent et chault eurent faulte de boire, et en aucuns endroitz beurent toute leaux d'une petite rivière qui estoit sur leur chemin, si que il n'y demeura goutte de eue. »

entrer dans Nantes, et par de furieuses sorties ils contribuent puissamment à faire lever le siège (8 août).

Eh bien ! c'est le mandement du duc Jean V, délibéré, sinon inspiré par le connétable, que, vingt-trois ans plus tard, le connétable va faire approuver et rééditer par le roi Charles VII (1).

Le Roi ordonne que, par cinquante feux, il soit choisi un « bon compagnon ». Ces hommes seront inscrits au rôle paroissial, et exercés au tir de l'arc tous les jours non ouvrables ; ils seront soumis à la surveillance du châtelain de la paroisse, et réunis en compagnies commandées par des capitaines qui feront montre devant les commissaires du Roi. Les paroisses sont chargées de l'équipement des archers pauvres. Les autres s'équiperont eux-mêmes, mais seront francs d'impôts. De là le nom de *francs-archers*.

Cette exemption d'impôt va porter des bourgeois à s'enrôler dans les rangs des archers ; et les commissaires du Roi n'auront plus qu'à choisir (2). Avant que l'organisation soit achevée en Normandie, 6.000 francs-archers concourront au siège de Caen, en 1450.

Remarquons en finissant que Charles VII ne renonça pas, en cas de besoin, à faire appel au service du ban et arrière-ban. Les nobles durent déclarer en quel état ils peuvent ou veulent servir, homme d'armes à cheval ou à pied, coustilleur ou même archer. Mais, à la différence de ce qui se faisait autrefois, le noble pendant son service sera soudoyé.

Voilà l'armée réformée par notre connétable empruntant ses modèles à l'Angleterre et à la Bretagne, armée régulière, permanente, dans la main du Roi, recevant une solde et soumise à la discipline et à l'obéissance hiérarchique. Cette armée nouvelle paraîtra pour la première fois sur le champ de bataille de Formigny (15 avril 1450) et son début sera une éclatante victoire.

(1) L'ordonnance de Montilz-lès-Tours (28 avril 1448), semble calquée sur le mandement de Jean V. M. Cosneau, *Le Connétable de Richemont*, p. 574.

(2) Et ils ne prendront pas les plus riches, pour ne pas trop appauvrir la caisse de l'Etat. Ord. du 5 avril 1460. Cette fois, ce qui se voit rarement, la richesse fut une mauvaise note.

## 2° Assistance judiciaire, 1451.

Notre humble et glorieux saint Yves est le patron des avocats : au Moyen-Age, son patronage s'étendait à tous ceux qu'on nommait *gens de justice* et plus tard *hommes de lois*, et même aux plaideurs ou, comme dit un chroniqueur, aux « travaillés en procès ».

On a dit que les avocats prirent saint Yves pour patron plutôt que pour modèle. Un dicton latin et populaire célébrant le désintéressement de saint Yves, traite les avocats de larrons, de voleurs (1). Le reproche ainsi généralisé est assurément injuste ; mais les constitutions de nos ducs révèlent de singulières mœurs chez les gens de justice, et il faut bien croire à la rapacité de plus d'un avocat, pour qu'un « contem-  
« porain de saint Yves ait donné *aux jeunes avocats* du « xiv<sup>e</sup> siècle, ce conseil plus moral que poétiquement « exprimé :

Entre vous, jeunes avocats,  
Ne prenez deux loiers d'ung cas ;  
Affin que par dupplicité  
Vous ne perdiez félicité. »

Qu'est-ce à dire ? Qu'il y avait des avocats qui prenaient des honoraires des deux parties ! Il fallait un exemple qui prêchât la probité plus éloquemment que ce *pauvre* quatrain.

L'exemple fut donné par saint Yves. Se faisant avocat des

(1) Kerdanet, Albert Le Grand, *Vie de S. Yves*, p. 362, dit que cette strophe faisait partie d'une hymne à saint Yves. Le fait serait à démontrer. Elle ne figure pas dans les offices que j'ai pu lire. La voici :

Sanctus Yvo erat britto,  
Advocatus et non latro,  
Res miranda populo.

Saint Yves était breton,  
Avocat et non larron,  
Chose admirable, dit-on.

*Du-on*, qui semble marquer un doute, est là pour la rime. Le vers latin est au contraire très affirmatif.

pauvres, des veuves et des orphelins, le saint prêtre, official de Tréguier, non seulement ne réclamait pas d'honoraires, mais il acquittait les frais des instances conseillées et suivies par lui (1).

Il semble que cette assistance généreuse donnée aux plaideurs pauvres, ait surtout frappé les contemporains de notre saint.

Qui n'a pas vu cette vieille et naïve image de saint Yves placé entre un riche tenant une lourde bourse, et un pauvre les mains vides? Le saint se tourne vers le pauvre et ne semble pas voir le riche (2).

Il est difficile de croire que l'exemple donné par le saint personnage canonisé en 1331 n'ait pas été suivi au moins par quelques-uns. L'assistance du pauvre sera grâce à saint Yves entrée dans les mœurs, avant de passer dans la loi bretonne, en 1451.

Le duc Pierre II, représenté comme assez simple, eut du moins l'esprit de reconnaître la supériorité de sa femme, la pieuse et charitable Françoise d'Amboise. Dans son règne de moins de sept années, il s'occupa activement de la bonne administration de son duché, et on peut croire que Françoise fut souvent l'inspiratrice des mesures qui firent bénir le nom de son mari.

Un de ces règlements est l'article 26 d'une constitution (ordonnance) publiée aux Etats de Vannes les 25 et 27 mai 1451, — les premiers, remarquons-le, présidés par Pierre II :

« Voulons et ordonnons que nos procureurs généraux et particuliers, et pareillement les procureurs des prélats, barons et autres, chacun en sa juridiction, soient tenus dorénavant plédoyer les causes des pauvres et misérables personnes, moyennant que ceux (ces) pauvres fassent foi (preuve) ou qu'il

(1) J'emprunte ce qui précède à une petite brochure : *Le Roi Audren et Monseigneur saint Yves* (avec d'autres légendes) imprimée à Rennes, en 1841, sans nom d'auteur. L'auteur est l'érudit Baron du Taya, conseiller honoraire à Rennes. — *Monseigneur saint Yves* est emprunté en grande partie à Alain Bouchart (*Grandes croniques*, f<sup>o</sup>s 110, r<sup>o</sup> 112, v<sup>o</sup>).

(2) Une autre image publiée par Bouchart (Ed. des Bibliophiles bretons, f<sup>o</sup> 111, r<sup>o</sup>), montre un pauvre homme un genou en terre tendant à saint Yves les pièces d'un procès.

soit notoire de leur pauvreté ; et, si les dits procureurs étaient absents et que (il se put) que la cause pourrait toucher au duc et à son office, était commandé aux juges contraindre l'un des autres avocats assistants à la cour (1). »

Voilà l'*assistance judiciaire* fondée dans toutes les justices ducales ou seigneuriales. Si le procureur fiscal du duc ou des seigneurs n'a pas à prendre la parole dans la cause, il plaidera pour l'indigent ; si au contraire, il doit conclure de son office, parce que la cause est *communicable*, comme nous disons aujourd'hui, les juges nommeront à l'indigent un avocat d'office (2).

Quatre siècles passeront, avant que l'assistance judiciaire entre dans la loi française, le 22 janvier 1851.

On me dira que les auteurs de cette loi bienfaisante n'ont pas connu l'ordonnance du duc Pierre, que par conséquent, ils ont eux-mêmes le mérite de l'invention. Je ne dis pas le contraire, je dis seulement que l'assistance judiciaire était pratiquée en Bretagne quatre siècles avant d'être édictée en France.

### 3° Société d'Agriculture, 1757.

Les Etats de Bretagne s'ouvrirent à Rennes, le 6 décembre 1756. Leur commission *du commerce* reçut communication d'un mémoire proposant « l'établissement d'une société qui « ferait son étude de l'agriculture, des arts et du commerce en « Bretagne. » Sur le rapport favorable de la commission, les Etats adoptèrent le projet, le 28 janvier 1757, et la commission rapporta sans retard un projet de règlement.

Les associés sont au nombre de cinquante-quatre, six pour chacun des neuf évêchés, et pris indifféremment dans les trois ordres, les six se réunissent deux fois par mois au chef-lieu de leur évêché. De plus, un bureau central établi à Rennes se

(1) Je prends le texte dans Sauvageau, II, p. 37, 2<sup>e</sup> pagination. Morice, *Pr.*, II, 1587, donne le même texte sous le n° XVIII de la constitution.

(2) On peut se demander si l'article 26 recevait son application en matière criminelle. (Je ne le crois pas). En ce cas, le ministère public doit conclure et il poursuit ; donc, il y aura toujours lieu pour le siège de désigner un avocat en matière criminelle.

réunit une fois par mois. Les citoyens non associés sont invités à lui présenter des mémoires.

Les Etats nommèrent aussitôt cinquante-quatre associés sur les indications de la commission ; quelques jours après, on demanda l'adjonction de huit autres membres : la liste des associés fut ainsi portée à soixante-deux. Sur cette liste complémentaire figurent l'Intendant, le Premier Président du Parlement et le Procureur général La Chalotais (1).

L'autorisation du Roi allait être accordée, le 20 mars suivant ; mais, la commission s'était constituée et avait tenu une première séance à Rennes, le 16 février.

Je puise ces renseignements dans un volume intitulé : *Corps d'observations de la Société d'agriculture, des arts et du commerce*, publié à Rennes en 1761, et résumant les travaux de la Société dans les années 1757 et 1758 (2).

Ogée a vu naître la Société, il l'a vue à l'œuvre et il lui a consacré une longue note (3). Il a bien soin de constater que « la Bretagne eut la gloire de créer, la première, une société d'agriculture ; et que la France à l'envi s'empressa d'adopter cette heureuse idée. »

Qui connaît aujourd'hui la Société d'agriculture de Bretagne ? Personne ! Ouvrez les dictionnaires historiques, vous lirez partout que les premières sociétés d'agriculture ont été fondées à Tours et à Paris, et qu'elles obtinrent l'autorisation royale en 1761.

La vérité est que depuis quatre ans la Société de Bretagne travaillait, et que, selon l'expression d'Ogée, « elle avait honoré la Bretagne et s'était elle-même illustrée. »

Par malheur, Ogée écrivant en 1775, ne pouvait parler que d'une prospérité passée ; il était le témoin attristé d'une déca-

(1) ..... « qui s'occupe, est-il dit, avec autant de zèle que de succès du gouvernement des abeilles. »

(2) Ce petit volume qui eut une seconde édition, et qui fut suivi d'un tome second, est, en grande partie, l'œuvre de Louis Abeille, économiste éminent, associé de Rennes et secrétaire de la Société. — Pour plus de détails, voir *La Société d'Agriculture en Bretagne, la Pêche de la Sardine en Bretagne, au XVIII<sup>e</sup> siècle*, par J. Trévédy. Association Bretonne, 1889, Congrès de Saint-Pol-de-Léon.

(3) Voir la note d'Ogée, 2<sup>e</sup> édition, v<sup>o</sup> *Rennes*, t. II, p. 500-503. — Et l'éditeur s'excuse d'imprimer cette note selon lui dénuée de tout intérêt (1)



dence prématurée. Les troubles qui agitèrent la Bretagne, « firent tomber la société dans l'inertie » ; et les vœux patriotiques qu'Ogée formait pour sa « résurrection » ne furent pas exaucés.

De la note d'Ogée nous pouvons induire que la société n'existait plus en 1789. Eût-elle survécu à cette date, elle eût été abolie par la Convention avec bien d'autres sociétés et académies (1).

#### 4° Comices agricoles, 1819.

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Assemblée nationale vota plusieurs lois relatives à l'agriculture, notamment celle du 20 mars 1851. Cette loi prescrivait l'établissement en chaque arrondissement d'un ou plusieurs *comices agricoles* ; au chef-lieu de chaque département d'une *chambre d'agriculture* ; et au

(1) Suppression de toutes sociétés et académies littéraires. Décret du 8 août 1793. (Duvergier, VI, p. 92). — Décret du 7 thermidor, an II, 24 juillet 1794. (Duvergier, VII, p. 287), déclarant leurs biens comme faisant partie des propriétés de la République.

Toujours la confiscation !

En fait d'agriculture, la Convention avait des idées que n'aurait pas admises la société d'agriculture. Un exemple : Un décret du 14-16 frimaire an II (4-6 décembre 1793), ordonna que tous les étangs de la République seraient mis à sec avant le 25 pluviôse prochain (3 février 1794), sous peine de confiscation, et que le sol en serait ensemencé en grains de mars ou en légumes. Le retard est encore puni de la confiscation (Duvergier, VI, p. 308).

Et si les pluies s'obstinent à tomber et les ruisseaux à couler !... Cette folie dura dix-neuf mois et le décret fut supprimé purement et simplement par un décret du 13 messidor an III (1<sup>er</sup> juillet 1795). (Duvergier, VIII, p. 225.)

Dans le mémoire lu, en 1889, au congrès de Saint-Pol-de-Léon, je suppliais un membre de l'*Association Bretonne* d'écrire l'*histoire* de la Société d'Agriculture. M. de Villers, notre secrétaire général, a présenté cette *histoire* au congrès de Rennes en 1896. Il faut lire cet intéressant et instructif mémoire, p. 312-352 du *Bulletin archéologique*, t. XVI.

M. de Villers cite plusieurs journaux de l'époque, signalant la création de la *Société d'Agriculture*. Mais à ces journaux, il faut ajouter l'*Année littéraire*. Fréron ne pouvait manquer de saluer la naissance de la *Société d'Agriculture*. On trouve, en effet, année 1758, t. VII, p. 116-120, une lettre à ce sujet. La lettre écrite dans le style dithyrambique du temps, dut attirer l'attention. Elle n'apprendra rien aux lecteurs de M. de Villers.

ministère de l'Agriculture et du commerce, d'un *conseil général de l'agriculture*.

La loi n'innovait qu'en ce qui concernait les chambres d'agriculture. Elle ne faisait que modifier le conseil général existant auparavant, et qui, au mois de mai précédent, avait provoqué la création de *concours régionaux* que le ministère avait établis. Nous y viendrons tout à l'heure.

L'Assemblée espérait (et elle ne se trompait pas), que comices et concours régionaux allaient avoir pour résultat l'émulation qui, en toutes choses, est le véhicule du progrès. En ce qui concerne les comices, l'Assemblée ne faisait que consacrer et généraliser sur tout le territoire une institution édictée trente ans auparavant.

En effet, une circulaire du 22 mai 1820 avait prescrit l'établissement de comices agricoles en chaque département. La circulaire resta, paraît-il, lettre morte. Mais, dès avant la circulaire, un comice agricole avait été fondé en Bretagne.

M. Louis de Lorgeril, propriétaire à Pleugueneuc et à Plesder, canton de Tinténiaac, arrondissement de Saint-Malo, était un agronome éminent. En 1815, il devint maire de Plesder, et, la même année, il y établit un concours agricole. Cette nouveauté attira l'attention. Le succès fut complet et suscita de proche en proche d'heureuses imitations.

La date de la création du concours de Plesder est certaine et elle importe (1). Personne ne soutiendra, je pense, que, cinq ans après la création de M. de Lorgeril, le ministère ignorât l'existence du comice de Plesder et de plusieurs autres formés en Bretagne à son image. C'est donc le comice de Plesder et le mouvement suscité par M. de Lorgeril, qui ont donné lieu à la circulaire de 1820.

M. de Lorgeril devint maire de Rennes en 1828, député en 1828; et telle était sa notoriété comme agronome, que le ministre de l'Intérieur, M. de Martignac, lui réservait la direction générale de l'agriculture. La révolution de 1830 le rendit à ses occu-

(1) La date 1815 est donnée dans une sorte de biographie écrite vers 1843 et mentionnant année par année les œuvres de M. de Lorgeril. Cette date est confirmée par un compte-rendu imprimé à Rennes en 1836 intitulé : *Comices agricoles de Plesder ; Vingt-et-unième réunion agricole du 8 septembre 1836*. — Cette indication reporte la première réunion à 1815.

pations agricoles ; et, quand il mourut en 1843, il pouvait malgré sa modestie s'applaudir de son œuvre et prévoir que son invention de Plesder allait faire le tour de France.

En 1857, l'Association Bretonne tenait son congrès annuel à Dinan, à peu de distance de Plesder. Par une heureuse inspiration et aux applaudissements des associations agricoles, elle éleva sur la commune de Plesder un monument commémoratif au fondateur du premier comice agricole. De nos jours, d'autres ont des statues qui ont rendu moins de services que M. de Lorgetil.

Je dois reconnaître pourtant que le comice de Plesder, comme ceux créés sur son modèle, n'étaient pas à la mode moderne : ils étaient purement agricoles et nullement politiques.

### 5° Concours régionaux, 1843.

Au commencement de 1850, le gouvernement consulta le conseil général de l'agriculture, des manufactures et du commerce, sur un projet de concours des animaux reproducteurs (1). Le conseil nomma une commission qui se montra favorable au projet et choisit comme rapporteur M. de Dampierre, agronome éminent. Le rapporteur présenta un projet d'arrêté. Le conseil général le discuta le 8 mai, et arrêta des dispositions qui, lues et approuvées le surlendemain, devinrent l'arrêté du 18 mai 1850.

Le conseil proposait chaque année un concours général à Versailles, et six concours régionaux dans autant de villes que l'administration désignerait. Le conseil espérait que ce nombre de villes serait augmenté, mais il n'admettait pas « le système de rotation » de villes à autres.

Dans son rapport, M. de Dampierre disait :

« Jamais le gouvernement n'a été mieux inspiré que lorsqu'il a conçu la pensée d'encourager l'élevage des bestiaux sur tous les points de la France par des concours d'animaux

(1) Sur ce qui suit voir *Moniteur universel*, 1850, notamment p. 1521, 1611, 1629, 1651.

reproducteurs. L'émulation et l'intérêt qu'exciteront ces concours seront immenses, . . . etc. »

On ne saurait mieux dire. Mais, cette si heureuse inspiration, dont M. de Dampierre faisait honneur au gouvernement de France, nous la revendiquons pour quelques bretons que je nommerai tout à l'heure ; et l'intérêt que M. de Dampierre promettait pour l'avenir aux concours régionaux, était, et depuis plusieurs années, très légitimement acquis aux concours bretons.

Quoi qu'il en soit, voilà ce que, en mai 1850, publiait le *Moniteur universel*, alors journal officiel.

En regard, voici ce qui se passait en Bretagne en mai 1843, sept ans auparavant.

Le 3 de ce mois, dix-neuf agronomes, bretons de naissance ou habitant la Bretagne, se réunirent à Vannes, dans la salle de la mairie, sur la convocation de M. Maufras du Chatellier, membre de la Société centrale d'Agriculture du Finistère (1).

— Les séances allaient être présidées par M. Lorois, préfet du Morbihan, tout dévoué à l'œuvre entreprise : Le progrès de l'agriculture en Bretagne (2).

Lorsque, après trois jours, les dix-neuf agronomes se séparèrent, l'*Association Bretonne* était fondée ; et voici, en abrégé, les premiers articles de ses statuts.

« 1<sup>o</sup> L'*Association Bretonne* est fondée pour hâter le développement des progrès agricoles de la Bretagne. . .

(1) Selon toute apparence, le promoteur de cette réunion fut M. du Chatellier, depuis correspondant de l'Institut et de la Société nationale d'Agriculture. Il était ami de M. de Caumont, l'illustre archéologue, fondateur en 1831 de l'*Association Normande* ; il était en relations suivies avec M. Rieffel, l'éminent directeur de l'Ecole d'Agriculture de Grand-Jouan. Il pouvait compter sur le Préfet du Morbihan, M. Lorois, homme d'initiative. Depuis longtemps, M. du Chatellier caressait l'idée de faire pour la Bretagne ce que son ami de Caumont avait fait pour la Normandie : grouper toutes les Sociétés d'Agriculture pour centraliser l'effort commun. Encouragé par M. de Caumont, vivement approuvé par M. Rieffel et d'autres, sûr de l'appui du Préfet du Morbihan, il convoqua les agronomes à Vannes.

(2) Il n'a pas été imprimé de procès-verbal de cette réunion préparatoire ; seulement, en tête du 1<sup>er</sup> volume des bulletins de l'*Association Bretonne* (Premier Congrès à Vannes, septembre 1843), on trouve la mention de la réunion de mai, les noms des agronomes présents, les décisions prises et les statuts arrêtés. — Je cite plus loin ce volume, *Premier Congrès*.

2° Elle tiendra tous les ans une session, sous le nom de *Congrès agricole de la Bretagne*. . .

3° Cette session se tiendra successivement dans les villes principales des cinq départements bretons (1).

5° A la suite de chaque session du congrès, il y aura, pour les cinq départements, une grande exhibition d'animaux domestiques. Des prix seront attribués aux plus beaux animaux. . .

6° L'Association est administrée par un conseil, composé d'un directeur, d'un secrétaire et d'un trésorier, nommés pour quatre ans, ils pourront être réélus (2). »

L'assemblée nomma pour directeur M. Rieffel, pour secrétaire général M. du Chatellier; et elle décida que le premier congrès s'ouvrirait à Vannes, le 20 septembre suivant.

Le premier soin du directeur, M. Rieffel, fut de communiquer les statuts de l'Association au Ministre de l'Agriculture et du Commerce, qui, « immédiatement » les approuva provisoirement, « afin que la session annoncée pour le mois de septembre pût avoir lieu »; en faisant remarquer que « ces statuts ont paru susceptibles de quelques modifications et devraient être revus dans l'Assemblée générale » (3).

Le 20 septembre, le congrès s'ouvrit à Vannes. Les bretons présents ou adhérents étaient dès ce jour au nombre de 126. Ils allaient siéger deux fois, les 20, 21, 22 et 23 septembre, une dernière séance fut tenue le 24. M. Rieffel présidait, ayant à sa droite M. Lorois, préfet du Morbihan, et auprès de lui M. de Caumont, l'illustre archéologue, directeur de l'*Association Normande* et collègue de M. Rieffel au Conseil supérieur de l'Agriculture.

Au début de son discours d'ouverture, M. Rieffel adressa un salut reconnaissant à la Société d'Agriculture de Bretagne (4). Il annonça que le Ministre de l'Agriculture approu-

(1) « Le système de rotation » repoussé absolument par le Conseil général d'agriculture en 1850, est depuis devenu la règle des concours régionaux.

(2) Cet article a été modifié, et M. Rieffel a pu être directeur pendant près de quarante ans.

(3) Premier congrès. Comptes-rendus, p. 10 et 25.

(4) P. 8. — Un peu plus loin, M. Rieffel revenant à la Société d'Agriculture, disait : « Avant notre siècle, une seule Société d'Agriculture existait en France,

vant les statuts de l'Association avait député au congrès un inspecteur général pour en suivre les travaux (p. 10).

M. de Caumont prit ensuite la parole. Il applaudit l'*Association Bretonne*, notamment d'avoir créé, auprès de chacun de ses congrès, une exhibition annuelle d'animaux. A ce point de vue, elle donnait un exemple à l'*Association Normande* qui, après douze ans d'existence, n'avait pas encore organisé les concours avec distribution de prix (1).

Le 23 septembre, M. de Sainte-Marie, Inspecteur général, était présent. Le 24, il prenait la parole au nom du Ministre : il préconisait « les concours d'animaux sous le patronage et par les soins de l'Association », et il disait : « Le Ministre « m'a en conséquence chargé de vous offrir d'ajouter à « vos statuts quelques articles énonçant qu'à la suite de « vos congrès, il serait fait annuellement une exhibition « d'animaux pour les cinq départements de la Bretagne. » (P. 114.)

J'imagine qu'en entendant ces paroles, les congressistes de 1843 durent éprouver le même étonnement que nous qui les lisons après soixante ans. Ceux qui avaient, en mai précédent, voté l'article 5 cité plus haut, durent dire :

« Mais le Ministre a-t-il oublié l'article 5 de nos statuts, approuvés par lui ? L'inspecteur général a-t-il bien compris les instructions du Ministre ? Les concours d'animaux sont édictés par notre article 5 et dans les termes que M. l'inspecteur général vient d'employer. Il n'y a donc pas lieu de les édicter. » — Ce que le Ministre demandait dans sa lettre d'approbation, c'était d'ajouter quelques dispositions réglementaires relatives aux concours.

L'assemblée confia la rédaction à sa Direction (p. 115), et la

et c'était dans la Bretagne. Honneur à elle ! Honneur aux hommes d'élite qui avaient devancé leur époque ! » (p. 13 et 14).

L'*Association Bretonne* ne pourrait-elle faire réimprimer ce très beau discours, plein de faits et d'enseignements ?

(1) M. de Caumont dit (p. 23) : « Je ne parle pas des concours de charrues, des exhibitions de bestiaux, des expositions de fruits qui ont eu lieu dans plusieurs villes où l'Association Normande a tenu ses sessions... Elle espère donner par la suite une plus grande importance à ces exhibitions... » C'est bien dire que ces exhibitions ne sont pas écrites dans les statuts de l'Association Normande.

Direction donna satisfaction au Ministre en écrivant les articles 6 et 7 des *Dispositions réglementaires* (p. 5) (1).

Mais, réglementer les détails des concours, ce n'était pas les établir : créés en mai, ils ne pouvaient être de nouveau créés en septembre.

Donc, en ce qui concerne la *création* des concours, l'*Association Bretonne*, à son premier congrès de Vannes en septembre, ne fit et ne pouvait faire rien de neuf (2).

Mais, sur un autre point, elle apporta une heureuse extension à ses premières visées.

M. de Caumont avait dit à l'assemblée que l'*Association Normande* ne s'occupait pas seulement d'agriculture, mais d'art, de lettres et d'histoire, d'archéologie. Il ouvrit ainsi à l'*Association Bretonne* un autre horizon. L'exemple donné par l'*Association Normande*, recommandé par M. de Caumont, parut bon à suivre. Le 23 septembre (p. 103) la création d'une *section dite d'Archéologie* était décidée, et le lendemain 24, à la dernière séance, M. du Chatelier, au nom de la Direction, « présentait à l'Assemblée les bases sur lesquelles la section d'Archéologie pourrait être assise. » (P. 108 et suiv.)

Avant de se dissoudre, l'Assemblée nomma M. Rieffel, directeur, et M. du Chatelier, secrétaire général, et elle assigna la prochaine tenue du Congrès à Rennes, en septembre 1844.

À la fin de ce mois, s'ouvrit à Rennes le premier Congrès *Agricole et Archéologique*. Il fut suivi d'un concours d'animaux. Ce concours eut un plein succès, les journaux de Rennes et de toute la Bretagne publièrent cette *nouveauté*.

Les années suivantes, le Congrès se tint avec concours, en 1845, à Nantes ; en 1846, à Saint-Brieuc ; en 1847, à Quimper. L'Association Bretonne avait fait une première fois son *tour*

(1) ART. 6. — Des exhibitions d'animaux domestiques seront préparées et réglées par les soins de la Direction.

ART. 7. — Il sera nommé par le bureau du Congrès, sur la proposition de la Direction, des commissions spéciales pour l'examen et le classement des animaux qui se présenteront aux concours. Ces commissions se prononceront sur le mérite des concurrents.

(2) Après ce qui vient d'être dit, il est inutile d'ajouter qu'il ne pouvait y avoir de concours à Vannes, en 1843.

de Bretagne ; elle le reprit en 1848, à Lorient, puis en 1849, à Saint-Malo.

Ainsi, l'*Association Bretonne* avait tenu six congrès et ouvert six concours annuels qui attirèrent les agronomes et les cultivateurs bretons, avant les délibérations du Conseil général de l'agriculture, en mai 1850.

Comment, dans ces délibérations, n'est-il aucunement question de l'*Association Bretonne* et des *concours bretons* ? Qui croira que pas un des membres du conseil général n'en a jamais entendu parler ? Est-il possible que MM. Rieffel et de Caumont en aient gardé le secret à leurs collègues du Conseil général ? Quand on voit le Conseil général critiquer le système des « rotations », on est tout naturellement porté à croire qu'il a en vue l'usage établi dans les concours bretons. Comment expliquer le silence gardé sur nos concours de Bretagne ?

Il est, je pense, démontré que les concours régionaux à établir en France après l'arrêté du 18 mai 1850, ont été une imitation des *concours bretons*, leurs aînés de sept années.

Si jamais la France venait à réclamer l'honneur d'avoir *inventé* les concours, les délibérations de l'*Association Bretonne* et les compte-rendus des concours de 1844 à 1850, bien plus, la correspondance de M. Rieffel avec le Ministre de l'Agriculture, en 1843, seront pour la Bretagne autant de *brevets d'invention*.

### 6° Enseignement agricole dans les écoles avant 1890.

L'année dernière, à la Roche-Bernard, M. Boby de la Chapelle, directeur de votre section d'Agriculture, célébrait avec l'autorité de sa science et le charme ordinaire de son discours, l'utilité de l'enseignement agricole dans les écoles rurales. Les enfants, disait-il, « y puiseront des connaissances qui, bien qu'élémentaires, leur seront précieuses... l'amour et l'estime de la noble profession qui fut celle de leurs parents et qui sera la leur » ; enfin « l'amour du toit familial ».



Vous applaudissiez, Messieurs, vous aviez bien raison... Mais à qui la Bretagne doit-elle l'enseignement agricole dans les écoles ?

L'exemple est parti des écoles des *Frères de l'Instruction chrétienne* si populaires, je ne dis pas assez, si aimés en Bretagne sous le nom de *frères Lamennais*.

Le frère Abel, depuis supérieur de la congrégation, avait organisé cet enseignement en quelques écoles. M. Charles de Lorgeril, président de votre classe d'Agriculture, petit-fils et digne héritier du fondateur du premier comice, entra dans la pensée du frère Abel ; et tous les deux rédigèrent un programme d'*Enseignement agricole*.

Les premiers résultats obtenus déterminèrent l'adoption du programme par la société d'Agriculture d'Ille-et-Vilaine et celle de l'arrondissement de Ploërmel en 1892 ; la société de l'arrondissement de Brest l'adopta en 1893 ; d'autres ont suivi.

Le mouvement s'étend de proche en proche : avant longtemps, il faut l'espérer, il aura fait *son tour de France*. « Mais, m'écrivit un ami, chacun se donne l'air d'avoir inventé l'enseignement primaire agricole ; et, quand on lit ce qui s'écrit à ce sujet, on ne se douterait pas que l'*invention* est bretonne ! » — C'est pourtant la vérité.

### 7° Cours d'histoire provinciale, 1890.

Voici une *invention* dont le mérite revient à notre éminent confrère, M. Loth, doyen de la Faculté des Lettres de Rennes. Il sollicita M. de la Borderie d'ouvrir à Rennes, dans un des amphithéâtres de la faculté, un cours public d'*Histoire de Bretagne*. Le savant historien hésitait. Ses amis membres de l'Institut, M. Delisle, conservateur de la bibliothèque nationale, et Siméon Luce, le déterminèrent.

Le 4 décembre 1890, La Borderie ouvrit son cours qu'il allait continuer pendant quatre hivers.

C'était une innovation : pas une ville de France n'avait encore une chaire d'histoire provinciale.

Plus heureux que moi, plusieurs d'entre vous ont pu s'ins-

truire et applaudir à ces savantes conférences. Comme beaucoup, vous en aurez tiré entre autres fruits celui de mieux aimer la Bretagne, parce que vous aurez mieux connu son histoire.

Mais ces leçons publiques ont été utiles à d'autres points de vue.

Le succès des conférences de Rennes fit bruit hors de Bretagne ; et tout naturellement il provoqua des imitations.

Le savant et modeste Siméon Luce, qui allait mourir le 14 décembre 1892, écrivait à La Borderie, le 8 du même mois.

.. « Le succès de votre cours a suscité et suscitera des imitations : L'année dernière (1891) on a fondé à Bordeaux une chaire d'*Histoire du Sud-Ouest* de la France. Hier (1892) on fondait à Nancy une chaire d'*Histoire de l'Est*. Mais vous aurez, vous Breton, l'honneur d'avoir commencé (1). »

Et voyez comme l'exemple a été contagieux ! La Borderie clôture son cours de première année le 12 mars 1891 ; et huit mois après, s'ouvre à Bordeaux une chaire d'histoire provinciale.

Dirai-je que les conférences de Rennes ont eu une autre utilité ? Peut-être leur devons-nous l'*Histoire de Bretagne* ?

La Borderie remettait d'année en année la rédaction de sa grande histoire : il ne se croyait jamais assez prêt. Enfin, son cours fini le 1<sup>er</sup> mars 1894, il prit résolument la plume. Le 1<sup>er</sup> volume de l'*Histoire de Bretagne* parut en 1896, le second en 1898, le troisième en 1899 ; mais le quatrième ne devait pas s'achever.....

Les conférences de Rennes recueillies par une main amie et revues par le conférencier (2) ne sont pas seulement un exact *memento* du cours professé à Rennes, mais un bref résumé de l'*Histoire de Bretagne* tout entière. Ce résumé est contenu en quatre petits volumes in-12 comprenant mille pages de texte, d'une lecture facile.

On demande une *petite histoire de Bretagne*. La voilà faite, et de main de maître, dans ces quatre petits volumes ! On

(1) V., T. III, du cours Conférence IV<sup>e</sup>, 22 décembre 1892, page 63.

(2) Le rédacteur est M. Paul Banéat. Voir l'avertissement que ce modeste collaborateur de M. de La Borderie a mis en tête du 1<sup>er</sup> volume paru le dernier (1903).

pourra l'abrégé encore. Soit ! Mais qu'on ne *la modifie pas* avec l'ambition de mieux faire ! La vérité historique est là.

Après l'apparition du troisième volume, un savant homme m'écrivait : « On pourra relever quelques points inexacts en cette histoire. Il n'en pouvait être autrement dans une telle masse de faits ; mais dans ses lignes principales l'auteur est impeccable. »

Un jour (il y a bien longtemps !) dans une course aventureuse aux environs de Redon, vers le soir, je fus surpris par une brume épaisse sur une vaste lande où se croisaient plusieurs sentiers. Un brave paysan surgit tout à coup devant moi, je lui demandai le chemin. — « Vous êtes dans la bonne *sente* ; elle conduit à la grande route. Ne la quittez pas : vous seriez égaré ! » Les abrégiateurs de l'histoire de Bretagne feront bien, pour ne pas s'égarer, de suivre la *sente* tracée après tant d'études, de soin et de labeur, par le savant et judicieux La Borderie.

---

## DEUXIÈME PARTIE

INSTITUTIONS RELIGIEUSES  
ET DE BIENFAISANCE**1<sup>o</sup> Dames de Saint-Thomas de Villeneuve,  
Lamballe, 1661.**

Avant 1660, à Lamballe, quatre dames consacraient leurs soins aux malades pauvres de la ville. Elles se réunissent sous la direction d'Ange Le Proust, prieur des Augustins. Il leur donne (4 mars 1661) une règle religieuse qu'approuve l'autorité diocésaine, et voilà fondée la congrégation des Dames de Saint-Thomas de Villeneuve ; elle compte aujourd'hui environ mille religieuses, et dirige trente-neuf établissements hospitaliers, et seize maisons d'enseignement, en France, Italie, Belgique et Angleterre.

**2<sup>o</sup> Sœurs du Saint-Esprit, dites « Sœurs blanches »  
Saint-Brieuc, 1706.**

En 1706, une pieuse fille, Renée Burel, et une pauvre veuve, Marie Balavenne, fondent au Légué (paroisse de Plérin limitrophe de Saint-Brieuc), une *petite école charitable*. Un parent de Renée Burel, l'abbé Léuduger, missionnaire, disciple et successeur du célèbre P. Maunoir, leur donne une règle qu'approuve l'évêque de Saint-Brieuc.

A l'instruction des enfants, les sœurs joignent la visite des

malades pauvres à domicile. A chaque école rurale, il y a une garde-malade. Et comme elle est un utile auxiliaire du médecin ! Quel que soit son dévouement, le médecin ne peut faire des visites fréquentes comme en ville : il est trop loin. La sœur, qui a reçu ses instructions, le supplée. Supprimer l'école rurale des sœurs, c'est supprimer la garde-malades.

Les sœurs, dont la maison-mère est à Saint-Brieuc, sont au nombre d'environ 1.800 ; elles dirigeaient, avant 1903, 20 hôpitaux, 2 orphelinats, 148 écoles où étaient instruits 40.000 enfants, la plupart en Bretagne, les autres en France. Depuis 1903, elles ont passé en Belgique, Hollande, Angleterre, Etats-Unis (1).

**Grignon de Montfort. — 3<sup>e</sup> Sœurs de la Sagesse ; 4<sup>e</sup> Pères du Saint-Esprit ; 5<sup>e</sup> Frères du Saint-Esprit et de Saint-Gabriel (2).**

Louis-Marie Grignon, dit Grignon de Montfort, né le 31 janvier 1678, à Montfort-la-Cane, aujourd'hui Montfort-sur-Meu (Ille-et-Vilaine), a fondé deux communautés, une de femmes et une d'hommes, de nos jours très florissantes.

Avec une persévérance que rien ne put décourager, il commença par fonder, le 2 janvier 1703, la congrégation des *Sœurs de la Sagesse* : ce jour, une sœur prit l'habit ; et l'abbé la fit supérieure de douze pauvres filles qu'il a trouvées à l'hôpital.

Voilà l'humble début d'une congrégation comptant aujourd'hui 5.080 religieuses : elles dirigent 415 maisons disséminées en France, en Europe (Belgique, Hollande, Italie, Suisse, Angleterre), en Amérique (Haïti, Grandes Antilles et Canada).

La maison-mère des Sœurs est à Saint-Laurent sur Sèvre en

(1) Plusieurs Sœurs du Saint-Esprit parlant la langue bretonne sont parties pour le pays de Galles. Avant le départ, notre confrère, M. Vallée, leur a donné des leçons de Gallois. Il n'eut jamais d'élèves plus attentifs. Les Gallois seront aussi surpris que charmés de les entendre parler leur langue, et les accueilleront comme des parentes revenant au berceau de la famille.

(2) Sur les fondations de Grignon de Montfort, voir *l'Institut de l'Instruction chrétienne de Saint-Gabriel*, par l'abbé A. Blain, Poitiers (1897).

Vendée ; mais elles ont plusieurs maisons en Bretagne : ainsi s'explique que parmi elles il y ait nombre de bretonnes.

Les occupations des Sœurs sont multiples : Instruction des enfants dans les écoles, orphelinats et ouvroirs, soin des malades dans les hôpitaux et asiles d'aliénés, institutions de sourdes-muettes et jeunes aveugles. Ecoutez une merveille : Les Sœurs ont instruit deux jeunes filles sourdes, muettes, aveugles ! *Ce miracle* leur a valu les plus pompeux éloges. . . C'est bien, mais, pour prix de leur succès, les Sœurs aimeraient bien mieux la simple liberté — qui leur est déniée — de poursuivre sans entraves leurs œuvres de charité !

Quelques années plus tard, Grignon fondait la Société des *Pères du Saint-Esprit*, prêtres-missionnaires, qu'il laissa au nombre de quatre seulement. Au siècle dernier, ces pères se sont multipliés et fournissent aujourd'hui des missionnaires aux colonies.

En même temps, il annexait aux Pères les *Frères du Saint-Esprit*, qu'il chargeait de l'école *charitable*. De ces frères sont issus les *Frères de Saint-Gabriel*, répandus par toute la France. A l'instruction populaire, ils ont ajouté, et avec autant de succès que les Sœurs de la Sagesse, l'enseignement des sourds-muets.

**L'abbé de Lamennais. — 6° Sœurs de la Providence ; 7° Frères de l'Instruction chrétienne de Ploërmel ; 8° Prêtres de l'Immaculée-Conception (missionnaires) 1818 - 1820 - 1823.**

Comme Grignon de Montfort, l'abbé Jean-Marie de Lamennais, frère aîné de l'écrivain, allait fonder une congrégation de religieuses, une de frères et une de prêtres missionnaires.

L'abbé se préoccupait surtout de l'instruction des enfants. Il commença par fonder à Saint-Brieuc le 25 décembre (jour de Noël) 1818, les Sœurs de la Providence.

Leur œuvre principale est restée l'instruction des enfants et jeunes filles, mais elles s'occupent aussi du soin des malades.

Cette méritante congrégation est peu nombreuse. Les Sœurs n'étaient pas sorties de France avant 1903. Elles y gardent aujourd'hui 17 maisons qui occupent moins de deux cents Sœurs ; elles ont fondé 2 maisons en Angleterre et 4 au Canada.

Deux ans après la fondation des Sœurs de la Providence, l'abbé Lamennais fondait son œuvre principale : l'*Institut des Frères de l'Instruction chrétienne* à Ploërmel. Une ordonnance royale les approuva ; et, en 1851, un décret apostolique leur était un encouragement.

Je ne puis donner aujourd'hui que des chiffres bien vieux, par conséquent erronés. En 1888 (il y a seize ans), il y avait 1634 frères enseignant 61.000 enfants, répartis dans 393 maisons.

En 1834, le ministre de l'Instruction publique demandait des frères pour les écoles primaires ; en 1836, l'amiral de Rosamel, ministre de la marine, en demandait pour l'instruction des esclaves affranchis de la Martinique et de la Guadeloupe.

L'abbé Lamennais ne pouvait en donner autant que les ministres auraient voulu. Je trouve ces renseignements dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, écrits par M. Guizot ; et je demande la permission de copier ici les lignes que l'illustre auteur consacre à l'abbé Lamennais ; mais auparavant, un mot des prêtres missionnaires fondés par lui.

Il donna à cette congrégation fondée en 1823, le nom de *Prêtres de l'Immaculée-Conception*, et en fit des missionnaires diocésains. Leur maison mère était à Rennes, leur noviciat près de Rennes ; ils avaient quelques maisons dans l'Ille-et-Vilaine et les Côtes-du-Nord, un orphelinat à Saint-Méen, une maison à Guernesey ; ils ont dirigé le grand et le petit séminaire de Rennes, les collèges de Saint-Vincent de Rennes, de Saint-Malo et de Vitré. Enfin, ils dirigèrent le petit séminaire de Versailles.

Pour finir, voici ce que Guizot, qui était calviniste, dit de l'abbé de Lamennais et de son frère (1) :

« La Congrégation de l'Instruction chrétienne fondée en Bretagne par l'abbé J.-M. de Lamennais, attira particulièrement mon attention et mon appui. Le nom du fondateur, son esprit à la fois humble et cultivé, son entier dévouement à son

(1) Paris, Michel Lévy, 1875, t. III, p. 85 et suiv.

œuvre, son habileté pratique... tout en lui m'inspirait un profond attrait, et il y répondit au point de provoquer lui-même (rare abandon dans un ecclésiastique) l'inspection du Gouvernement dans ses écoles.

« Chaque fois que je voyais cet honnête et ferme breton, devenu un pieux ecclésiastique et un ardent instructeur du peuple, et si absolument enfermé dans son état et dans son œuvre, ma pensée se reportait tristement sur son frère, ce grand esprit égaré dans ses passions, tombé parmi les malfaiteurs intellectuels de son temps, lui qui semblait être né pour être l'un de ses guides les plus sévères. »

### 9° Sœurs de l'Instruction chrétienne, dites de Saint-Gildas, 1820.

En 1807, l'abbé Gabriel Deshayes était vicaire à Beignon, canton de Guer, Morbihan, sa paroisse natale. Il y fonda une modeste société de pieuses filles vouées à « l'instruction des *petites filles des campagnes* et au soin des malades pauvres ». La première école fut ouverte le 5 mai 1807, dans un local loué 18 francs. (On ne songeait pas alors aux palais scolaires.)

Devenu curé d'Auray, M. l'abbé Deshayes continua à diriger la communauté naissante ; et, le 8 novembre 1820, il donna le costume religieux aux six premières Sœurs de la Congrégation.

En 1825, sur la demande de Mgr de Guérines, évêque de Nantes, le siège de l'Institut fut transféré à Pontchâteau (Loire-Inférieure). L'ancienne abbaye bénédictine de Saint-Gildas-des-Bois était à vendre, et cela va sans dire à réparer. Encouragé par l'évêque, M. Deshayes l'achète, la répare au moyen d'aumônes et de dons, et peut y installer sa Congrégation en 1828 (1).

(1) L'abbé Deshayes devenu le P. Deshayes fut élu, le 18 janvier 1831, supérieur général des instituts fondés par Grignon de Montfort, et les a gouvernés jusqu'à sa mort, à Saint-Laurent-sur-Sèvre, le 28 décembre 1841.



Le petit Institut qui, dans la première pensée de son fondateur, devait instruire les petites filles et soigner les malades pauvres de quelques paroisses du Morbihan, devint une Congrégation importante. Elle comptait au 1<sup>er</sup> janvier 1902, 1244 religieuses, et dirigeait 135 établissements dans la Loire-Inférieure, 2 dans le Morbihan, 5 dans l'Ille-et-Vilaine. Enfin, elle est sortie de Bretagne et possédait 5 maisons en Vendée et 17 dans le Maine-et-Loire. — C'est à ce titre que la Congrégation est devenue un don de la Bretagne à la France.

### 10° Petites Sœurs des Pauvres, 1840.

Voici peut-être les plus populaires des Religieuses avec les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Je veux parler des *petites sœurs des pauvres*.

Jamais commencements ne furent plus humbles.

En 1840, deux jeunes ouvrières de Saint-Servan, orphelines et encore mineures, l'une d'elles nommée Marie Jamet, encouragées par un digne vicaire, l'abbé Le Pailleur, vont soir et matin donner leurs soins à une vieille aveugle isolée. Peu après, une pauvre servante âgée de quarante-six ans, Jeanne Jugan, offre de donner à l'aveugle une place dans la pauvre mansarde qu'elle occupe avec une vieille compagne. — Voilà ouvert le premier asile des vieillards !

Mais d'autres vont venir : Marie Jamet et Jeanne Jugan ne veulent refuser personne ! On loue une maison abandonnée et on y installe quelques lits. D'autres vieux sollicitent des places : on les trouve.... en se serrant un peu.

... Mais les ressources, dira-t-on ? Elles viennent de Jeanne Jugan : elle s'est faite quêteuse et pourvoit à tout. Aussi quelle quêteuse et quel bon sourire, quel remerciement de la moindre aumône !

Après six années passées à Saint-Servan, Marie Jamet et Jeanne Jugan viennent à Rennes, en 1846. Voilà Jeanne Jugan quêteuse et aussitôt populaire ! On ne voit qu'elle, on ne connaît qu'elle, tout le monde la salue (que de fois je l'ai

saluée 1) comme l'image de la charité qui passe ! On la prend pour la fondatrice de l'œuvre ; et un poème en plusieurs centaines de vers est adressé *A Jeanne Jugan la noble fille* (1).

La vérité est que Marie Jamet, devenue Mère Marie-Augustine, est supérieure des sœurs et des maisons de vieillards qui augmentent en nombre, et qu'elle dirige non seulement en Bretagne mais en France, et bientôt en Europe.

Après avoir quêté à Rennes, à Nantes, à Angers, Jeanne Jugan alla se reposer et prier à la maison-mère où elle mourut, âgée de 86 ans, en 1879.

La mère Marie-Augustine, dont l'administration devenait de plus en plus lourde, en porta le poids jusqu'à soixante-treize ans : elle fut frappée d'apoplexie, bénit ses filles et ferma les yeux, le 19 septembre 1893.

Des renseignements antérieurs de six années nous apprennent qu'à cette époque (1899) les petites sœurs étaient au nombre de près de 5000 disséminées en 300 maisons : elles donnaient alors l'hospitalité à près de 40.000 vieillards des deux sexes, en Europe, Asie, Afrique, Amérique et même en Océanie.

Chose à peine croyable ! On estime qu'elles font trop de bien : il faut limiter le nombre de leurs vieux pensionnaires en limitant le nombre des petites sœurs. Pourquoi aussi ont-elles (avant 1899) préparé 155.476 vieillards à mourir réconciliés avec Dieu ? Elles sont punies de leur charité et de leur apostolat.

(1) Jeanne Jugan n'a sans doute jamais lu ce *factum* qui n'était pas de nature à plaire à son humilité et à sa foi chrétienne. Il commençait ainsi :

Entre le toit obscur où gît la pauvreté  
Et le palais superbe où vit la royauté....  
S'étend la triste route où jeté par le sort  
L'homme paraît un jour, souffre, pleure et s'endort.

Plus loin des vers comme celui-ci :

Et ton dernier bourreau, Jésus, fut Loyola.

Je cite de mémoire après plus de soixante ans. Le poème est sans doute introuvable.

### 11° Sœurs Franciscaines-Missionnaires de Marie, Saint-Brieuc, 1877 (1).

Enfin, voici une dernière fondation qui n'est pas la moins admirable, je dis plus, extraordinaire.

M<sup>me</sup> de Chappotin, qui était de Nantes, habitait Saint-Brieuc, consacrée aux œuvres de charité. La lecture des bulletins de la *Propagation de la foi* et des *Missions catholiques*, lui montra le besoin de plus de religieuses dans les pays de mission. Elle communique sa pensée à des prêtres éclairés qui l'approuvent. En janvier 1877, à Saint-Brieuc, la congrégation des *Sœurs Franciscaines-Missionnaires de Marie* est fondée. Elles ont leur maison-mère à Paris, un noviciat non loin de leur humble berceau, près de Saint-Brieuc, où on les appelle : *Sœurs des Indes*.

Après 22 années, en 1899, elles étaient 1800 ; en 1902, près de 2000 ; en 1904, elles sont environ 3000 ; et il y a parmi elles 500 bretonnes. Elles ont 80 maisons en Europe, Asie, Afrique et Amérique.

Toutes les œuvres de charité chrétienne sont de leur domaine, enseignement des enfants, soins aux pauvres, aux malades, aux vieux. Mais elles semblent en train, pardonnez-moi l'expression, d'envahir tous les lieux où pourrissent des lépreux. En 1898, on demande 10 sœurs pour soigner des lépreux au Japon. Il ne s'agit pas de les guérir, mais, en leur donnant des soins, de prendre l'affreuse maladie, et de mourir comme eux. Or, il y avait alors 1800 sœurs, 800 demandent à partir. En 1899, elles sont près de 2000 ; on les appelle à Madagascar, il en faut sept, 1000 se présentent. Aujourd'hui, elles sont 3000, qu'on les appelle, elles sont prêtes à partir et à mourir.

J'ai déjà eu l'occasion de révéler ce fait à l'*Association Bretonne* (2). Excusez ces redites ; on ne saurait trop publier un tel exemple de courageuse charité.

(1) Sur cette congrégation, voir *Revue de Bretagne et Vendée*, t. XXIV (1900), p. 414-425 et t. XXV (1901), p. 34-45, 224-236, 283-297 : *Les Franciscaines-Missionnaires de Marie*, par M. le chanoine (de Rennes) Hamard.

(2) V. *La Séparation des lépreux et leur condition notamment en Bretagne. La lèpre à l'époque actuelle*. Congrès de La Roche-Bernard (1903).

Je ne savais pas alors ; mais je puis ajouter aujourd'hui que, sur ces 3.000 héroïnes, cinq cents — un sixième — sont fournies par notre Bretagne. Toutes les classes sont représentées dans cette troupe d'élite. Les unes sont nées dans ces vieilles familles bretonnes qui labourent le champ que leurs pères ont défriché, il y a des siècles, et qu'ils ont su défendre les armes à la main ; les autres sont filles des preux chevaliers, compagnons de nos glorieux connétables. Les unes et les autres ont hérité la vaillance de leurs pères.

En finissant cette simple nomenclature des associations religieuses données par la Bretagne à la France, qu'une observation soit permise. Par un enviable privilège, les deux cantons limitrophes, on peut dire presque les deux villes de Saint-Brieuc et Lamballe, ont vu naître quatre de ces communautés : Les Dames de Saint-Thomas sont nées à Lamballe, et les Sœurs du Saint-Esprit, les Sœurs de la Providence et les Franciscaines Missionnaires, à Saint-Brieuc et au Légué qui est le port et comme un faubourg de Saint-Brieuc.

Ce serait sortir de mon sujet que de parler de ces modestes communautés nées dans chacun des diocèses bretons, presque inconnues des habitants des diocèses voisins, restant sur leur lieu de naissance, faisant peu de bruit et beaucoup de bien, et vouées à l'instruction des enfants et au soin des pauvres. Du moins, au temps où elles vont disparaître, pouvons-nous leur adresser un salut respectueux.

Eh ! bien, tous ces champs d'activité ouverts par ces diverses communautés ne suffisent pas à nos bretonnes. D'autres religieuses nées hors de Bretagne y ont pris domicile et y font de nombreuses recrues. Citerai-je les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, dont la cornette se voit partout, même sur les champs de bataille ; les Ursulines occupées de l'instruction ; les Dames de Montbareil ; les Sœurs de la Miséricorde, vouées à la rédemption des filles repentantes (1) ?

(1) Au moment où je corrige les *épreuves* de ces pages (Janvier 1905), je lis un article sur la fondation, en 1860, par le cardinal Lavigerie, de la Société des Missionnaires d'Afrique (*Annales de la Propagation de la Foi*, novembre 1904,

Passons, pour finir, aux deux institutions de bienfaisance annoncées au titre ci-dessus.

### L'Œuvre des Petits Ramoneurs (1).

Dès le **xvii<sup>e</sup>** siècle, à Paris, la charité privée s'occupa des ramoneurs venus d'Auvergne et de Savoie. Mais l'*Œuvre des Petits Ramoneurs* date seulement du **xviii<sup>e</sup>** siècle. Un prêtre né dans une vieille et noble famille de Bretagne en a été le fondateur.

L'abbé René-Marie-François du Breil de Pontbriand, était né en 1703 (2). Après quelques années passées dans l'état militaire, il se fit prêtre et habita Paris. Un jour, en 1732, il emploie un ramoneur déjà adulte. Il lui parle religion : son ignorance absolue désole le digne prêtre. Son parti est pris aussitôt, il va se faire l'*Apôtre des Savoyards*, et il le sera durant quarante ans. Des prêtres parisiens entrent dans sa généreuse pensée. Des réunions s'organisent, des *écoles de Savoyards* sont fondées, l'œuvre est bénie par le pape Clé-

n° 457, p. 431-465, spécialement p. 438-439). Le cardinal avait reconnu que « chez les musulmans, la femme seule pouvait aborder la femme et lui apporter le salut. Il n'y a nulle part, et surtout en Afrique, personne de plus apte à un ministère tout de charité. »

C'est pourquoi, le cardinal résolut de créer des religieuses missionnaires. Mais, où trouver ces héroïnes ? Passant en revue tous les pays catholiques, le cardinal s'arrêta sur la Bretagne. « Il chargea un de ses prêtres de lui recruter en Bretagne quelques femmes de courage pour cet apostolat nouveau, et il les trouva sans peine. »

Des bretonnes ont été les premières *Sœurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique*, dites vulgairement *Sœurs Blanches*, qu'on trouve aujourd'hui sur tant de points du continent africain. — Encore un titre d'honneur pour la Bretagne !

(1) Je puise les renseignements qui suivent dans *Les Petits Ramoneurs*, par le P. V. Delaporte, S. J. — Un petit volume de moins de cent pages (Paris, Retaux, lib. éd. 82, rue Bonaparte). Puisse mon pâle résumé faire lire cette *charmante* petite brochure !

(2) Par sa mère, Marie-Angélique Marot de la Garaye, l'abbé était propre neveu de Claude de la Garaye, ce héros de charité. V. notice *Biog. bretonne*, II, p. 105. V° *La Garaye*, et mieux une notice de M. Jac, professeur à la faculté de Droit d'Angers.

ment XII, elle devient populaire... le dirai-je ?... à la mode. Les ressources arrivent de toutes parts. En 1740, après huit années, les ramoneurs, enfants et adultes, inscrits, sont 5.000 ; et un jour ce nombre sera doublé.

L'abbé de Pontbriand meurt en 1771.

Il va avoir (c'est tout dire) un successeur digne de lui. C'est l'abbé de Salignac-Fénelon, âgé alors de près de soixante ans. Il demeure aux Missions Etrangères occupé de charités. On le supplie de prendre la succession de l'abbé de Pontbriand ; le peuple le nomme l'*Evêque des Savoyards* ; eux l'appellent leur *bon père*. Il continue l'œuvre et lui donne un nouveau développement : beaucoup de ramoneurs deviennent décroisseurs ; et le bon prêtre ne dédaigne pas de les entretenir sur les places ou dans les carrefours.

Grave imprudence, en 1793, pour un homme que son noble nom fait *suspect* ! Il est arrêté ; quelques jours après, les ramoneurs viennent à la barre de la Convention porter une pétition redemandant leur *bon père*. C'est le moment où s'invente le *complot des prisons* ; l'abbé est compris dans l'accusation et, cela va sans dire, condamné à mort. Le 7 juillet 1794, il s'en va au supplice suivi par une foule de ses petits ramoneurs, lui restant fidèles jusqu'au pied de l'échafaud.

L'œuvre des Petits Ramoneurs était frappée à mort. C'est seulement vingt-deux ans plus tard, en 1816, qu'elle sera reprise par l'abbé Legris-Duval, encore un breton, prédicateur de talent, serviteur des pauvres, et si humble qu'on le nomme le *pauvre prêtre*. Mais il va mourir à cinquante ans, en 1819, laissant encore les *Petits Savoyards* orphelins (1).

Depuis, l'œuvre s'est continuée — très réduite parce que le nombre des ramoneurs s'est beaucoup réduit ; — mais la fondation de l'abbé de Pontbriand subsiste (2).

(1) Dans la *Biographie bretonne* (T. II, p. 247-250). Levot a consacré un article justement élogieux à l'abbé Legris-Duval, mais il a omis sa participation à l'œuvre des Petits Ramoneurs.

(2) Ajoutons qu'à l'imitation de l'œuvre de Paris, Mgr de Cheverus, archevêque de Bordeaux (1816-1825) la fonda à Bordeaux. Elle existe en plusieurs grandes villes, notamment à Angers.

### Les Hospitaliers-Sauveteurs Bretons.

Alexandre-Henri Nadault de Buffon, fondateur de cette association, n'était pas breton, mais il était depuis dix ans magistrat de la cour de Rennes.

Il y était arrivé comme substitut du procureur général en 1863; il y devint avocat général en août 1867, quand il avait trente-six ans. Avec son beau talent de parole, il devait arriver aux plus hautes fonctions. Mais sa vue toujours faible lui donna bientôt de vives inquiétudes. A la fin de 1876, il était aveugle ! Il lui fallut demander sa retraite qu'il obtint, en février 1877, avec le titre de président de chambre honoraire. Il quitta Rennes et est mort à Paris, le 8 janvier 1890, à cinquante-neuf ans.

En 1873, il avait fondé les Hospitaliers-Sauveteurs Bretons.

Dans sa pensée, la Société n'était pas seulement une institution de sauvetage (en mer, rivière, dans les incendies), et de secours immédiats à donner en cas d'accidents, arrivant par exemple dans les ateliers, dans la rue, de là le nom d'*hospitaliers* (1). Il entendait qu'elle fût une société « de moralisation et d'encouragement au bien. »

La société a été approuvée comme établissement d'utilité publique, par décret du 20 août 1895. Elle compte aujourd'hui 9.500 adhérents; le nombre de ses postes et de ses stations est de près de deux cents. Elle s'étend dans les cinq départements bretons et dans les quatre départements de Seine, Charente, Charente - Inférieure et Vendée. — « Par ses sauveteurs ou ses engins, elle a sauvé quatre mille personnes. » Depuis quelques années, ses revenus montent à environ 100.000 francs !

Voilà ce qu'a fait l'heureuse initiative d'un homme de cœur ! Quel malheur qu'il n'ait pas survécu jusqu'aux jours où nous

(1) Cette tâche a été bien comprise : L'équipe des *Hospitaliers-Sauveteurs* de Rennes (23 hommes dévoués), a fait, depuis 1900, près de 700 pansements dans les ateliers ou sur la voie publique. *Annales du bien*, bulletin de la Société, mars 1904, p. 9.

sommes, pour voir ces résultats déjà merveilleux et qui en présagent d'autres (1).

---

Vous le voyez, enfance, ignorance, maladie, infirmités, démence, vieillesse, toutes les faiblesses et les misères physiques et morales de l'humanité, tous les accidents, depuis le naufrage jusqu'à la simple blessure, sont du ressort de nos associations bretonnes.

Tout cela se résume en un mot : *charité*. C'est-à-dire dévouement chrétien. La charité est dans le sang breton, et chaque profession a la sienne.

Voyez le marin breton, frère de ces héroïques religieuses, de ces frères si dévoués, de ces prêtres missionnaires qui vont porter au loin la foi et le bon renom de la France, et lui conquérir l'influence par l'amour.

(1) N'est-il permis d'ajouter mes souvenirs personnels à l'honneur de cet homme excellent qui m'honora du titre d'ami ? — Je revenais de Quimper, où j'étais substitut, quand Buffon arriva à Rennes. — Dans nos longues promenades, il se montrait très curieux de détails sur les marins bretons, leurs habitudes, les services qu'ils rendaient aux navires en péril. Et combien de fois, en forme de conclusion, ai-je entendu ce mot : « Oh ! les braves gens ! ne ferait-on rien pour eux ? » — La création des *Sauveteurs bretons* surprit beaucoup de personnes, et plusieurs (comme toujours) doutaient du succès. On voit que cette création fut la réalisation d'un projet mûri par de longues réflexions.

Buffon fut fait officier de la Légion d'honneur, le 11 avril 1877. Il était dans sa 46<sup>e</sup> année, et il était chevalier depuis *vingt-neuf* ans. Né le 16 juin 1831, il avait dix-sept ans quand il fut décoré après les journées de juin 1848. Son père, ingénieur en chef, était en mission loin de Paris. Son fils, alors au collège, prit sa place dans la garde nationale et fut blessé trois fois, la dernière grièvement.

Lui-même était sauveteur. Le 21 mars 1861, substitut à Châlon-sur-Saône, il se jetait dans la Saône au secours d'un homme qui se noyait par chagrin d'amour. La résistance du désespéré manqua amener la mort des deux. Le sauvetage accompli, le sauveteur parvint à obtenir le mariage de celui qu'il avait sauvé malgré lui.

La triple blessure de 1848, le sauvetage périlleux de 1861, m'ont été appris tout récemment ; dans nos longues causeries, Buffon n'y a jamais fait allusion. Voilà, je pense, une preuve de sa modestie.



Les pêcheurs de l'île de Sein se sont faits les guides et les sauveteurs dans les terribles courants du Raz. Après un rude labeur, souvent mal récompensé, le soir venu, le pauvre pêcheur dort d'un lourd sommeil ; le vent qui fait rage et qui ébranle sa chaumière ne l'éveille pas ; mais que le canon d'alarme tonne au loin, il l'a entendu ! Il saute du lit, s'habillant en hâte, il jette un coup d'œil au Christ appendu à la cheminée, à l'image de *Notre-Dame des Naufragés* qui lui sourit ; muette mais fervente prière, moins pour lui-même que pour ceux qui l'appellent ! Il embrasse sa femme qui, digne de lui, n'essaye jamais de le retenir, il baise ses petits enfants, bien doucement, car il ne faut pas les réveiller, et il part en hâte. Il va risquer sa vie, et pour qui ? Pour des gens qu'il ne connaît pas, et qui, sauvés par lui, ne sauront même pas son nom ! Et si la mer le garde !... Avant le jour, une main discrète et pieuse aura posé auprès de sa porte une petite croix de bois, qui parlera à sa veuve de résignation et d'espérance (1).

Mais ne restons pas sur ces funèbres pensées. Le sauveteur n'est pas toujours victime de son dévouement.

Voyez par exemple René Autret ! — Qui est-il ? demanderez-vous ? — Vous ne savez pas ce nom que tout breton devrait savoir. Ah ! s'il avait fait du cent à l'heure, au risque d'écraser bêtes et gens et d'encourir une mort qui est une sorte de suicide, son nom tambouriné par les journaux serait autrement illustre !

René Autret est un marin d'Audierne. Notre confrère, l'abbé Millon, dans un article que beaucoup ont lu les pleurs aux yeux, annonçait récemment la décoration de René Autret. « Il a accompli dix-neuf sauvetages, porté secours à dix-sept grands navires, conservé la vie à trois cent quarante-huit marins. »

Cela se proclamait à la Sorbonne à la *Société de sauvetage des Naufragés*. A ces mots, le vice-amiral Duperré qui porte dignement un nom célèbre dans la marine, « saute au cou du marin. »

Quel jour dans la vie du pauvre pêcheur, que celui où il fut embrassé par un vice-amiral !

(1) Ancien et touchant usage de l'île de Sein, qui me fut attesté par Mgr Nouvel, évêque de Quimper.

Mais aussi de quelle vaillance et de quelle courageuse abnégation cette accolade était la récompense !

Troiscent quarante-huit marins sauvés ! Voilà, pour employer un vieux mot français, auquel la fantaisie donne aujourd'hui un nouveau sens, — un glorieux *record détenu* par Autret, et qui, direz-vous, ne sera pas *battu*. — Erreur ! Il va l'être, s'il ne l'est déjà ! — Et par qui ? Par René Autret lui-même. Le nouveau chevalier de la légion d'honneur ne va pas dire : « J'en ai fait assez ! »

J. TRÉVÉDY,

*Ancien Président du Tribunal de Quimper.*



APERÇU HISTORIQUE  
SUR  
le Protestantisme et les Guerres de la Ligue  
DANS LE PAYS DE CHATEAUBRIANT

---

PREMIÈRE PARTIE

---

LE PROTESTANTISME

---

L'hérésie, connue sous le nom de « Protestantisme », eut pour fondateur, vers 1552, un moine allemand, apostat, orgueilleux et débauché, Luther (1) ; et, pour propagateurs, en Angleterre, un roi trois fois assassin et six fois adultère, Henry VIII, et, en France, un renégat, Calvin. Cette révolte, qui s'intitula « Réforme », eut pour causes la haine de la Cour de Rome et de la Monarchie, et le désir de s'emparer des biens du Clergé : en Allemagne, dès 1525, les princes et les seigneurs protestants confisquent à leur profit les propriétés des communautés et des églises ; en France, dès 1556, les Calvinistes renversent les autels et les statues, brûlent les tableaux, démolissent les

(1) Michelet dans son *Précis de l'Histoire moderne*, p. 101, traite Luther « d'homme vaniteux, violent, grossier et bouffon ».

églises, et, en 1561, ils somment le roi Charles IX d'abattre les images du Christ, de la vierge et des saints (1).

Cette soi-disant Réforme, fortifiée par la faiblesse coupable et la tolérance aveugle des empereurs et des rois, fut l'événement le plus néfaste des temps modernes ; il divisa et couvrit de sang et de ruines l'Europe entière, et occasionna la plupart des guerres qui eurent lieu jusqu'au traité de Westphalie. La Réforme fut la guerre à la religion catholique, à la société, à la propriété, à la science, à toute autorité et à tout ordre établi ; ce fut le déchainement de tous les appétits et de toutes les ambitions, le commencement de la lutte de la démocratie contre la monarchie. . . Aussi, devançant les révolutionnaires de 93, qui ne devaient être que les continuateurs de leurs œuvres, les Protestants prirent pour premier signe de ralliement un bonnet phrygien, dit bonnet de liberté, accompagné de deux poignards (2).

Après avoir fait de rapides progrès dans le royaume de France, grâce à la protection de la Cour et des Maisons de Navarre et de Montmorency, le Calvinisme ne pénétra qu'en 1558 en Bretagne, où il trouva un appui dans les puissantes familles de Rohan et de Rieux, qui usèrent de leur influence pour entraîner dans le schisme plusieurs gentilshommes de Haute-Bretagne, leurs alliés ou leurs vassaux.

Au mois d'avril 1558, après la guerre d'Espagne, à laquelle il avait pris une part glorieuse, et profitant de la paix qui venait d'être signée à Câteau-Cambrésis, François de Châtillon, seigneur d'Andelot, colonel général de l'artillerie française, frère du fameux amiral Gaspard de Coligny et du cardinal de Châtillon, et possesseur de nombreuses terres en Haute-Bretagne du chef de sa femme, Claude de Rieux, dame de la Roche-Bernard, de la Bretesche, de Pontchâteau, de Rieux, de Fégréac, de Donges, d'Ancenis, de Rochefort, d'Elven, de Plélan, de Montfort, de Gaël, de Comper, de Lohéac, etc., vint visiter ses vastes domaines.

Il se rendit d'abord à Nantes, d'où, accompagné de deux ministres de la nouvelle Réforme, Jean-Gaspard Carmel, dit

(1) *Mémoires de Condé*. T. III, p. 101.

(2) *Précis de l'Histoire moderne*, par Michelet, p. 101 à 106.

« Fleury », et Pierre Loiseleur, dit « Villiers », il alla visiter à Blain sa parente, la vicomtesse de Rohan, née Isabeau d'Albret, qui avait embrassé elle aussi la religion réformée. Cette vicomtesse de Rohan était fille de Jean d'Albret, roi de Navarre, et tante d'Henry de Navarre, qui devint le roi Henry IV. Elle avait épousé, en 1534, René, vicomte de Rohan, comte de Porhoët, prince de Léon, seigneur de Josselin, de Blain, de La Garnache, de Beauvoir, de Corlay, de Pontivy, mort le 20 octobre 1552 ; et elle résidait ordinairement à Blain avec ses deux fils, Henry et René. Elle accueillit avec égard le colonel d'Andelot, et fit prêcher ses ministres dans la grande salle de son château.

De Blain, d'Andelot entra sur ses terres, et toute la noblesse des environs vint le saluer à son château de la Bretesche, en Missillac, où il établit un prêche ; et bientôt, à son instigation, d'autres prêches furent fondés aux manoirs de Lourmaye, en Nivillac, à Jean Avril, seigneur de la Grée, de Couëbo, vicomte de Saint-Nazaire, trésorier des Etats de Bretagne ; de Carheil, en Guérande, à Jean du Bois de Baulac ; de Camsillon, en Mesquer, à René de Tournemine ; de Saint-Mars-la-Jaille, aux Le Porc ; de Procé, en Sucé ; de la Dollière et du Doussay, en Orvault ; à Piriac, à Vieillevigne, à Guérande, au Croisic, à Bain, à Nort, à Barbin, près de Nantes ; et, aux environs de Châteaubriant, aux maisons nobles de Chamballan, en Rougé, à François de Chamballan ; de la Maurivière, en Erbray, à René de Kerboudel de la Courpéan ; du Moulinroûl et de la Garenne, en Soudan, à Jean Rouault et à Bertrand Le Voyer ; de la Rigaudière, au Teil, à Claude, comte de Maure et vicomte de Fercé, époux de Françoise de Pompadour ; de la Rochegiffart, en Saint-Sulpice-des-Landes, à René de la Chapelle, seigneur de Fougeray et de Sion ; de la Muce, en Ligné, à Bonaventure Chauvin, de Couëssou, en Messac, etc.

Vers le même temps, la belle-sœur de d'Andelot, Renée de Rieux, dite Guyonne de Laval, comtesse de Laval et baronne de Vitré, épouse séparée de Louis de Sainte-Maure, marquis de Nesle, femme excentrique, qui mérita le surnom de « Guyonne la Folle », faisait venir en Bretagne trois nouveaux ministres, du Fossé, Mathurin Lhomeau, dit « du Vivier », puis « du Gravier », et Le Baleur, dit « du Bois », qui fondè-

rent des prêches à Rennes et à Vitré, et célébrèrent la Cène aux châteaux de la Prévalaye, aux Thierry, de la Motte-au-Chancelier, au sieur des Rouxières (1), et du Bordage à François de Montbourcher.

Si plusieurs gentilshommes, plutôt par ambition et par politique que par conviction, embrassèrent le Protestantisme, le peuple Breton ne se laissa pas prendre aux attraites de la religion nouvelle et resta fidèle à la foi des aïeux. Dans notre Bretagne, foncièrement catholique, le culte réformé n'eut guère de prosélytes, et les Calvinistes n'y furent jamais qu'en nombre fort restreint. « On les méprisait plus qu'on ne les persécutait, écrit lui-même dans ses Mémoires Philippe Le Noir de Crévain, pasteur de Blain de 1651 à 1685 ; et l'on avait plus de peine à les rencontrer qu'à les combattre. »

Au moment où les d'Anelot, les Rohan, les Rieux, les La Chapelle et quelques-uns de leurs vassaux essayaient d'introduire en Bretagne la religion réformée, mourut à Paris, le 10 juillet 1559, à la suite d'une blessure reçue dans un tournoi, le roi de France, Henry II. Il eut pour successeur son fils, François II, qui ne régna que dix-huit mois, et laissa le trône, le 5 décembre 1560, à son frère Charles IX. Les Calvinistes, connus dès lors sous le nom de « Huguenots », mot allemand qui signifie « Associés », voulurent profiter de ces événements pour combattre l'influence des Guise et créer à la Cour une faction. Le 1<sup>er</sup> février 1560, sur la convocation faite par le capitaine de la Renaudie, lieutenant du Prince de Condé, et par son secrétaire nommé La Bigne, les Protestants de toutes les provinces du royaume se réunirent à Nantes dans la maison de Jacques Le Maistre, seigneur de la Garelaye, en Derval. Là, après un discours de La Renaudie, indiquant le plan de la conjuration, les gentilshommes présents votèrent la création d'une armée de 500 gentilshommes à cheval et de 1200 hommes d'infanterie, qui devaient se rassembler le 10 mars dans les

(1) *Gilles Bec-de-Lièvre*, c<sup>r</sup> au Présidial de Rennes, s<sup>r</sup> de La Motte-au-Chancelier, près de Rennes, où il tint une assemblée de Calvinistes et fit célébrer la Cène le jour de la Pentecôte 1559. Il mourut en 1579 (Alias : *Jean des Rouxières*, qui acheta, vers 1560, la seigneurie de Briard, en Port-Saint-Père, des l'Espervier, héritiers de Pierre Landais, et s<sup>r</sup> de la Motte-au-Chancelier, en 1574).

environs de Blois pour enlever le roi et la famille royale ; et nommèrent pour chaque province des agents ayant pour mission de recruter les troupes et de diriger l'insurrection. Ces agents, dans le pays de Châteaubriant, furent : Christophe de Goulaine, seigneur de Montejan, et Jacques Le Maistre, seigneur de la Garelaye, en Derval. Cette conjuration, dite « conjuration d'Amboise », bien que la première assemblée des conjurés ait eu lieu à Nantes, fut de fait, en France, le début de la Guerre de la Ligue, qui ne devait commencer en Bretagne que plus de vingt-cinq ans plus tard. Les conjurés essayèrent bien de se trouver le 10 mars au rendez-vous qui avait été fixé ; mais, trahis par un avocat de Paris, nommé Pierre des Avenelles, ils furent presque tous arrêtés et emprisonnés à Amboise. La Renaudie lui-même fut tué d'un coup d'arquebuse, le 17 mars, dans la forêt de Château-Renaud, et son cadavre fut pendu à Amboise. Malgré cet insuccès, les Huguenots, soutenus par un parti puissant, continuèrent avec ardeur leur prosélytisme. Ils furent autorisés à fonder un prêche public à Blain, qui devint ainsi en Bretagne la première église reconnue de la Religion Réformée ; puis, ils tinrent des assemblées à La Furetière, près de Nantes, chez un sieur Pastoureau ; à Procé, en Sucé ; à Nort, chez un sieur Longlée ; enfin, en 1560, à Châteaubriant, où le ministre de Rennes, du Gravier, séjourna deux jours et fonda un prêche qui reçut pour pasteur Lesnet, en même temps que Bachelar, dit Cabanes, était nommé ministre à Nantes. Les Calvinistes de cette ville tinrent des assemblées à l'auberge du Chapeau Rouge, au Marchix, dans un pressoir auprès du Moulin de Barbin, vers Loquidé, et au château de la Gâcherie, en La Chapelle-sur-Erdre, qui appartenait alors au fameux capitaine Huguenot, François de la Nouë, dit « Bras-de-fer ». En 1561, la population de Nantes, irritée de l'arrogance des Protestants, mit le feu à leurs lieux de réunion ; et les Calvinistes, pour se venger, pénétrèrent au nombre de trois cents, à cheval et en plein jour, dans la cathédrale au moment du sermon, et en chassèrent les fidèles à coups de plat de sabre et de pierres. Cette audace sacrilège fut réprimée avec vigueur, la Commune de ville ordonna l'expulsion de Nantes de tous les Calvinistes et leur interdit l'entrée de cette ville sous peine de

pendaison. Deux ans après, les Protestants rouvrirent des temples au Marchix, à Barbin et à la maison Guischard, à Beauregard, près de Richebourg ; mais les Catholiques les détruisirent de nouveau à la fin de 1563.

Au mois de juin 1561, Louveau, d'abord désigné pour le siège de Ploërmel, fut installé comme pasteur à La Roche-Bernard ; et ce fut lui qui assista à ses derniers moments Madame d'Andelot, Claude de Rieux, morte au château de La Bretesche, le 5 août 1561.

Le 10 septembre de la même année, le premier synode provincial des Protestants de Bretagne fut tenu à Châteaubriant. Huit églises réformées y furent représentées : celles de Rennes, de Vitré, de Nantes, de La Roche-Bernard, de Châteaubriant, de Nort, de Bain et de Ploërmel ; on y célébra la Cène, on y fit un règlement de police, et on nomma un sieur Aubery comme pasteur à Ploërmel, poste qu'il occupa jusqu'en 1580.

La Cène fut encore célébrée à La Roche-Bernard, dans la chapelle Notre-Dame, en octobre 1561 ; à Montaignu, le 1<sup>er</sup> novembre 1561 ; et un autre synode eut lieu en décembre à Rennes, où le médecin La Favède fut ordonné diacre et nommé ministre de Pontivy.

En février 1562, Jean Boiset fut installé comme pasteur au Croisic, où il eut pour coadjuteur François Baron, qui devint de 1566 à 1572 ministre d'Hennebont et mourut en 1591 à La Rochelle, où il s'était retiré en 1584.

Peu après, Olivier Loyseau, s<sup>r</sup> de la Teillaye, remplaça Lesnet comme pasteur à Châteaubriant. Guyneau fut nommé ministre à Sion ; et Silo Le Clerc, s<sup>r</sup> de Chambrisé, à Blain, où il présida un synode en septembre 1562.

Des prêches ou des assemblées eurent aussi lieu en 1562, à La Roche-Bernard, en avril et en juillet ; aux châteaux de Ponthus, en Petit-Mars, à Bonaventure Chauvin ; du Buron, en Vigneux, à Pierre de Sévigné ; de Rozabonnet, en Nozay, à Mathurin Pâris ; du Plessis-Casson, en Casson, aux Le Porc ; du Bois de Kergrois, en Carquefou, aux d'Avaugour ; de La Roche, en Nort, aux Cornulier ; du Dréneuc, en Héric, etc. Et, le 22 octobre, un synode fut tenu à Ploërmel, où on fit défense à Etienne Layet, huguenot venu de Caën, de prêcher dans la maison du Comte de Maure.



Le mois suivant, à la suite de la victoire remportée sur le prince de Condé, à Dreux, par le duc de Guise, qui devait périr trois mois après, assassiné par Poltrot de Méré, gentil-homme Angoumois à la solde de d'Andelot, les Huguenots tentèrent quelques soulèvements en Bretagne. Ils menacèrent la ville de Nantes, puis ils parcoururent en armes les pays de Guérande et de Châteaubriant, dévastant entre autres la paroisse de Saint-Julien-de-Vouvantes, et arrivèrent en décembre, au nombre de plus de 500 cavaliers, au château du Couëdor, en Guer, qui appartenait à l'un de leurs coreligionnaires, Jean d'Acigné. Là, ils tinrent une assemblée qui décida d'envoyer des députés au prince de Condé pour lui demander des secours; et, après un séjour de quarante-huit heures, ils s'en allèrent, divisés en trois bandes, vers Blain, Pontivy et le château du Bordage.

En 1563, le 23 février, un nouveau synode provincial eut lieu à La Roche-Bernard, sous la présidence de Loyseau de la Teillaye, ministre de Châteaubriant, assisté des pasteurs Louveau et Gravier, et du diacre La Pérade. Sur les trente-deux églises protestantes qui existaient alors en Bretagne, vingt-huit furent représentées à cette assemblée par des pasteurs ou des députés. Ce synode essaya d'unifier les préceptes de la nouvelle doctrine, qui, déjà, était divisée sur des points importants; il nomma Pasquier ministre à Vitré; donna un pasteur à Ercé-en-la-Mée; et renouvella à Etienne Layet la défense de continuer à prêcher à Maure. En quittant cette réunion, les Huguenots assassinèrent deux prêtres, l'un d'Héric, l'autre de Saint-Molf.

Deux autres synodes eurent encore lieu en 1563, l'un à Josselin en juin, l'autre à Ploërmel le 14 septembre; et des réunions Calvinistes se tinrent entre autres aux châteaux de Saint-Mars-la-Jaille, de Chamballan, de La Fonchaye, de Couës-sou, de Saffré, de Beauregard et du Plessix-de-la-Musse.

En 1565, un nouveau synode fut tenu à Ploërmel en février; et, en octobre, le roi Charles IX fit un voyage en Bretagne. Accompagné de la reine-mère, Catherine de Médicis, et de sa sœur, Marguerite de France, plus tard reine de Navarre et épouse du roi Henri IV, il se rendit à Chantoceaux, puis à Thouaré, où il fut reçu le 11 octobre par Charles de Bretagne-Avaugour, comte de Vertus, époux de Philippe de Saint-

Amadour, et s<sup>sr</sup> de Thouaré. De là, il gagna Nantes où il arriva le vendredi 12 à cinq heures du soir. Il coucha au château. Le lendemain, il dîna chez André Ruys, riche négociant, qui demeurait sur le quai de La Fosse, près de la gare actuelle de La Bourse, dans une maison flanquée de deux petites tours, qui existe encore et est appelée « la Maison des Tourelles » ; puis, à trois heures de l'après-midi, il fit son entrée solennelle dans la ville par la porte Saint-Nicolas. Il quitta Nantes le lundi 15 octobre. Après avoir dîné à la maison de la Galopinière, en Carquefou, il coucha au château de Vioreau, en Joué. Le lendemain, il dîna à Moisdon et vint coucher à Châteaubriant, où il séjourna dix-huit jours, du 16 octobre au 3 novembre. Pendant son séjour dans cette ville, le roi confirma le privilège du Papegault, qui y avait été établi le 13 mai 1553, et alla faire visite à Blain au vicomte Henry de Rohan, alors malade. Ayant constaté que dans la ville de Blain le culte catholique était presque aboli par suite de l'intransigeance des Calvinistes, il rédigea à son retour à Châteaubriant un édit qui rendait la jouissance de l'église de Blain au culte catholique et qui interdisait aux Huguenots de tenir des assemblées en dehors du château. N'est-ce pas aussi pendant son séjour à Châteaubriant que le roi Charles IX, accompagné de sa mère et de sa sœur, alla passer vingt-quatre heures à Ploërmel, où il coucha chez les Carmes, et dont la municipalité ou plutôt la communauté de ville, s'endetta pour sa réception royale de plus de 10.000 fr. (Voir Ogée et Ropartz, articles sur Ploërmel.)

Le roi quitta Châteaubriant le samedi 3 novembre, il dîna à Erbray et coucha au château de la Motte-Glain, chez Louis de Rohan-Guémené, qui, bien qu'aveugle, le reçut princièrement. Le lendemain, il dîna à Candé et coucha au Loroux-Béconnais, d'où il regagna Angers puis Paris.

Durant les années qui suivirent, la Bretagne fut relativement tranquille ; cependant, en 1568, Jean du Quengo, gouverneur de La Roche-Bernard et ardent catholique, ayant fait démolir le tombeau de Madame d'Andelot, morte en 1561 et inhumée dans l'église (1), fut attaqué avec ses gens près du

(1) Il y avait alors à La Roche-Bernard une église Catholique et un temple

manoir de Tréguel, en Avessac, par des Huguenots, qui tuèrent un grand nombre de ses soldats ; lui-même fut grièvement blessé et mourut peu après des suites de cette blessure.

Nous devons aussi signaler le décès du baron de Châteaubriant, le connétable de Montmorency, qui fut tué à Paris à la bataille de la Porte Saint-Denis, le 10 novembre 1567, et qui eut pour héritier son fils, Henry de Montmorency, qui fut seigneur de Châteaubriant jusqu'à sa mort survenue en 1614 ; et celui du colonel d'Anselot, qui mourut à Saintes le 27 mai 1570, et dont le corps, rapporté en Bretagne, fut inhumé près de celui de sa femme dans l'église de La Roche-Bernard.

Le roi Charles IX revient en Bretagne au printemps de 1570. Il était accompagné de la reine-mère, de sa sœur, Marguerite, de son frère, le duc d'Anjou, qui fut le roi Henry III, de son confesseur, Guillaume Ruzé, qui venait d'être nommé évêque de Saint-Malo, des cardinaux de Bourbon et de Lorraine, du duc de Guise, des comtes du Lude et d'Epemon, de l'évêque de Nîmes, et de beaucoup d'autres grands seigneurs. Il s'arrêta à Châteaubriant, où il fit venir le célèbre jurisconsulte, Bertrand d'Argentré, qu'il voulait voir et consulter. Il séjourna ensuite au château de la Forêt-Neuve, en Glénac, chez Guy de Rieux, et il y assista le dimanche 15 mai à une chasse à courre (1). Puis, il se rendit à Dinan, où le mercredi 25 mai

Protestant. L'église était bâtie à 25 mètres plus au nord et plus bas que l'église Saint-Michel actuelle. Le temple était l'ancienne chapelle de l'hôpital, dont les Calvinistes s'étaient emparés, et qui était située à l'entrée de la route de Nantes, sur le terrain où l'on a construit en 1851 le puits qu'on y voit aujourd'hui. On lui donna le nom de Dôme de l'Hôpital. Claude de Rieux y fut inhumée en août 1561, et sur son tombeau, d'Anselot, son mari, fit construire un mausolée. Ce fut ce mausolée que du Quengo détruisit en 1568 ; mais il semble avoir respecté le tombeau lui-même, car onze ans plus tard, en 1579, on y mit d'Anselot qui, avant de mourir, avait exprimé le désir de reposer auprès de sa première femme. Le Dôme fut détruit en 1630, et ses matériaux servirent à la construction de l'église paroissiale Saint-Michel qui a été reconstruite elle-même de nos jours. Il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'on retrouvât les restes de d'Anselot et de Claude de Rieux si l'on faisait des fouilles sur l'emplacement du Dôme de l'Hôpital. (Note communiquée par M. Le Biban).

(1) *Livre de raison de la famille de La Landelle de la Graë* (imprimé par les soins du Comte R. de Laigue, 1904).

Guy de Rieux, *sir* de Châteauneuf, de Sourdeac, né à Rochefort en 1548, avait pour frère René de Rieux, page de Charles IX, plus tard marquis de Sourdeac,

les Malouins vinrent le chercher avec des galiotes ornées et pavoisées. Ayant descendu la Rance, il débarqua au pied de la Tour Solidor, et entra à Saint-Malo, où il fut reçu solennellement par le sénéchal Jean Le Gobien. Le lendemain, jour de la Fête-Dieu, le roi assista à la procession et à la grand'messe, puis, dans l'après-midi, il visita l'île de Cézembre. Il quitta Saint-Malo le samedi 28 mai, alla coucher à Dol en passant par Cancale, et visita le Mont Saint-Michel.

Les massacres de la Saint-Barthélemy, le 24 août 1572, arrêtaient les progrès des Protestants. Ces massacres furent exécutés sous l'influence des Médicis et des Guise, et avec l'assentiment du roi Charles IX. Ce jeune prince, après avoir, malgré leurs fréquentes révoltes, toujours accordé la paix et même ses faveurs aux Calvinistes, inquiet des menées et des complots de ces Français rebelles, qui conspiraient avec l'Angleterre, et, traitres à leur roi et à leur patrie comme à la religion de leurs pères, menaçaient ouvertement son trône et sa vie, avait consenti qu'on répondit par l'assassinat à l'assassinat, et autorisé l'exécution de quelques-uns de ces incorrigibles perturbateurs. Ces massacres, c'est à tort qu'on les a imputés à l'église Catholique ; et il suffit pour s'en convaincre de lire à ce sujet les pages impartiales de *l'Histoire de France*, de M. Guizot, lequel, bien que Protestant, prouve avec pièces à l'appui que « la religion fut étrangère à ce crime, qui, inspiré par une politique farouche, fut l'œuvre de la reine-mère, Catherine de Médicis, espérant que cette mesure barbare débarrasserait son fils, Charles IX, de sujets révoltés, et l'effet du ressentiment des Guise, qui voulaient venger l'assassinat du duc de Guise. » Il n'y a pas d'action sans réaction, et la Saint-Barthélemy fut la réaction inéluctable contre l'action anti-patriotique et révolutionnaire que les Protestants exerçaient en France depuis cinquante ans. Ces massacres furent un crime et une faute ; mais les Calvinistes n'en avaient-ils pas donné l'exemple par les cruautés qu'ils avaient commises en Brabant, en Flandre, dans les Cévennes et le Midi, et par le meurtre du duc de

et pour sœur Renée de Rieux, née en 1550, dite « la belle de Châteauneuf », demoiselle d'honneur de Catherine de Médicis, et l'une des favorites du roi Henry III. Ce fut le petit-fils de René de Rieux, frère de Guy, Alexandre de Rieux, Marquis de Sourdeac, qui fonda l'Opéra à Paris, en 1645.

Guise ? N'y avait-il pas là aussi de la part du pouvoir royal, une raison d'Etat, une question de légitime défense : tuer ou être tué ? « En politique, c'est quelquefois être clément qu'être cruel (1). » Si Louis XVI avait laissé tuer deux ou trois cents bandits au 14 juillet et au 10 août, il aurait empêché la Révolution et sauvé la vie à plus de trois cent mille bons Français. . . En tous cas, de quel droit viennent-ils reprocher à la royauté les victimes de la Saint-Barthélemy (2), ceux qui présentent comme un mal nécessaire les égorgements de la Terreur, des guerres de la Vendée et de la Chouannerie, et qui actuellement applaudissent à la mise hors de la loi et de la patrie, à cause de leurs croyances, de plus de quarante mille religieux et religieuses qui, eux, ne menaçaient personne et se contentaient de se dévouer pour les pauvres, les malades et l'éducation des enfants du peuple ?

Malgré ces réflexions et ces observations trop justifiées, hâtons-nous de dire que nous sommes heureux de pouvoir ajouter que ces massacres n'eurent aucune répercussion en Bretagne, où alors on ne trouva pas de bourreaux. Là, comme ailleurs, cependant, les pasteurs protestants s'empresèrent de quitter leur troupeau au moment du danger ; et, feuilles mortes détachées au premier orage, tous s'enfuirent à l'étranger.

Le roi Charles IX mourut le 29 mai 1574, et eut pour successeur son frère, Henry III, qui rendit la liberté du culte aux Protestants par le traité signé à Loches le 10 mai 1576

Ceux-ci se relevèrent alors peu à peu de l'état d'anéantissement ou de terreur où les avait jetés la Saint-Barthélemy, et plusieurs ministres rentrèrent en Bretagne. Les églises de La Roche-Bernard, de Guérande, de Piriac, de Blain, de Nantes, de Vitré furent rouvertes. Une assemblée eut lieu à Rennes dans l'hôtel du Boisduhier, où demeurait alors Françoise de Tournemine, veuve depuis un an du vicomte Henry de Rohan, seigneur de Blain, et qui appartenait à Louise de Goulaine, veuve de Guy d'Espinay, laquelle possédait également à Châteaubriant l'hôtel du Boisduhier, qui existe encore rue du

(1) Ce mot a été attribué à Charles IX lui-même.

(2) Les Protestants, après avoir estimé à 20.000 le nombre des victimes de la Saint-Barthélemy, n'ont pu citer que 786 noms de ceux qu'ils appellent des martyrs.

Couéré, n° 13 (1). Le pasteur Guyneau prêcha à Sion le 17 juin 1576, à Blain le 19, et le samedi 21 à Châteaubriant, dans la maison de Guillaume de Croisemalle, un des valets de chambre du prince de Condé ; il nomma Claude Chartier, ancien pasteur de Pontchâteau, ministre de Châteaubriant.

L'année suivante, les Catholiques, mécontents du dernier édit qu'ils trouvaient trop favorable aux Protestants, formèrent à Péronne, sous l'impulsion du duc de Guise et pour la défense et la protection de leur religion, une ligue dite « Sainte Ligue » ou « Sainte Union », que le roi d'Espagne, Philippe II, s'engagea à soutenir. Cette ligue eut pour prétexte la défense de la religion catholique, et pour but secret et mal déguisé le renversement de la maison régnante des Valois en faveur des Guise. Il y eut bientôt un grand nombre de « Ligueurs » ; et cette déclaration de guerre ranima les passions des deux partis.

Un juge étant mort à Ploërmel en septembre 1577, et ayant été, bien qu'hérétique, inhumé en terre sainte, les habitants déterrèrent son corps et l'enfouirent dans un jardin. Vers le même temps, des Catholiques d'Herbignac faisaient subir le même sort au cadavre d'un sieur de Martimont, décédé dans les bras du ministre Louveau et enterré à Férel ; il fut exhumé de nuit et jeté dans la Vilaine.

En 1579, les Huguenots et leur ministre furent chassés de Châteaubriant. Leur pasteur Chartier fut envoyé à Ploërmel, où il succéda à Pierre Aubery ; et les Protestants de Châteaubriant durent se réfugier dans les forêts et dans quelques manoirs du voisinage, entre autres à ceux de Chamballan et de Lorgeray, en Rougé ; du Boispéan, en Fercé, où des assemblées eurent lieu en 1579 et 1585 ; des Bignons et de la Coquerie, en Saint-Aubin-des-Châteaux, où fut célébré en 1584 le mariage de M<sup>lle</sup> Bonnier de la Coquerie avec M<sup>r</sup> de la Rivière d'Artois.

L'influence des Huguenots s'affaiblit peu à peu dans toute la Bretagne, où ils ne comptaient plus en 1583 que douze églises, dont Blain, Sion, La Roche-Bernard, Nantes et Vieil-

(1) *Louise de Goulaine*, d<sup>e</sup> du Bois-Cornillet, du Fou, veuve en 1533 de Guy III d'Espinaay, s<sup>r</sup> du Boisduhier.

levigne. Il y eut encore cependant des synodes à La Roche-Bernard en avril 1577 ; à Blain en octobre 1578, où le ministre de Pontivy, La Favède, fut destitué parce qu'il persistait à exercer la médecine ; également à Blain en août 1579 et septembre 1583 ; au château de Josselin en juillet 1583, où parut une ordonnance qui interdisait toute espèce de danse ; enfin à Nantes en mars 1584.

L'arrivée en Bretagne, en novembre 1582, comme gouverneur de la province, du duc de Mercœur, ouvertement hostile à la religion réformée, avait achevé de décourager et de disperser les Calvinistes. Les pasteurs, effrayés des menaces du nouveau gouverneur Ligueur, s'enfuirent tous à nouveau au mois d'août 1585 ; et se retirèrent les uns à La Rochelle, les autres en Angleterre ou en Allemagne ; ils avaient en Bretagne si peu de racines qu'un souffle de vent suffisait pour les balayer. Deux d'entre eux seulement, Loyseau et Louveau, devaient rentrer en Bretagne après la promulgation de l'Edit de Nantes, en 1598.

Avant de raconter les principaux faits de la Guerre de la Ligue dans le pays de Châteaubriant, rappelons brièvement l'historique des églises protestantes de Châteaubriant, de Blain et de Sion.

**L'Eglise Protestante de Châteaubriant** fut, comme nous l'avons dit, fondée en 1559, par un des ministres de Rennes, du Fossé, qui la plaça sous la direction d'un gentilhomme de Basse-Bretagne, le sieur de La Pérade, que du Fossé ordonna diacre. Ce La Pérade ne fit guère de prosélytes dans cette ville, dont la population était profondément attachée à la religion Catholique, et qui appartenait au connétable Anne de Montmorency, ennemi des hérétiques. De plus, La Pérade était paralysé des deux jambes et ne marchait qu'avec des béquilles. Un an après, un autre ministre de Rennes, du Gravier, revint à Châteaubriant. Il y tint deux assemblées en septembre 1560, et adjoignit comme pasteur au diacre La Pérade un nommé Lesnet, sous le ministère duquel un synode provincial, le premier qui ait eu lieu en Bretagne, se réunit dans une des salles du château, où la Cène fut célébrée le

12 septembre 1561. Ce synode fut ouvert le 10 septembre, il s'y trouva deux ministres de Rennes, du Fossé et du Gravier ; celui de Vitré, Mordonnay ; celui de Nantes, Bachelar ; celui de La Roche-Bernard, Louveau ; celui de Châteaubriant, Lesnet, et son diacre La Pérade ; les Protestants des villes de Nort, de Blain et de Ploërmel y envoyèrent des députés. On y rédigea un règlement de police, et on élut pour ministre de Ploërmel Pierre Aubery, qui devait occuper ce poste jusqu'à sa mort en 1580.

Peu après, le comte de Montmorency, indigné d'apprendre que les Calvinistes avaient osé tenir leur synode dans son château de Châteaubriant, fit expulser de la ville les Huguenots et leur pasteur, Lesnet, qui eut pour successeur à la fin de 1562 Olivier Loyseau, s<sup>r</sup> de la Teillaye, gentilhomme de ce pays, qui avait établi une forge à La Teillaye dans la forêt de Juigné, et qui, délégué par le Consistoire d'Orléans, avait, en 1560, pris une part active à la levée des volontaires qui avait été faite à Châteaubriant pour aller secourir les Huguenots d'Orléans. Ce Loyseau resta ministre de Châteaubriant jusqu'en 1572. Il présida le synode de La Roche-Bernard le 23 février 1563, et faisait ses prêches tantôt à Châteaubriant, dans l'hôtel du Boisdulier, rue de Couëré, tantôt dans un des manoirs des environs, dont presque tous les châtelains avaient embrassé la religion réformée : citons, pour mémoire, ceux de Chamballan, du Boispéan, de Logeraye, de la Maurivière, de la Garenne, du Moulinroul, de la Coquerie, du Boisvert, de la Galinière, des Bignons, de Rosambonnet, de la Rochegiffart, de Saint-Mars-la-Jaille. Après les massacres de la Saint-Barthélemy, le 24 août 1572, Loyseau s'enfuit à l'étranger (1), et eut pour successeur, d'abord pendant quelques mois un des pasteurs de Nantes, Bachelar ; puis, le 21 juin 1576, un ancien pasteur de Pontchâteau, Claude Chartier. Celui-ci tint le 26 décembre 1577 un synode à Châteaubriant, d'où il fut chassé avec ses coreligionnaires en 1579. Il fut

(1) Sa postérité se perpétua cependant dans le pays de Juigné, où nous voyons en 1631 Marie Loyseau, épouse d'Antoine de la Pouëze, seigneur de la Jonchère ; et où Pierre Loyseau, écuyer, seigneur de la Teillaye, veuf de Catherine Le Goux, épousa le 19 juillet 1632, Madeleine Bernard, fille de François, seigneur de la Briays.



envoyé à Ploërmel, où il succéda l'année suivante au ministre Aubery. Il n'y eut plus dès lors à Châteaubriant de prêche, et les Protestants ne purent plus se réunir que dans les forêts voisines et au château de Chamballan, où le ministre d'Angers, Fleury, épousa en 1584 la fille du ministre Louveau.

**L'Eglise Protestante de Blain** fut fondée en 1558 par le ministre Fleury, lors de la visite du colonel d'Andelot à sa parente, Isabeau d'Albret, veuve de René, vicomte de Rohan, mort en 1552 et qu'elle avait épousé en 1534 ; cette église, ayant reçu en 1560 une autorisation d'exercice public, fut le premier temple protestant qui exista librement en Bretagne. Elle eut pour premier pasteur Sylo Le Cercler, sieur de Chambrisé, qui la gouverna jusqu'en 1584, et qui acheta près de Blain la terre de Cran, qu'il vendit en 1590 ; s'étant alors retiré à La Rochelle, il y mourut vers 1599.

Les Huguenots de Blain abusèrent bientôt de la liberté qui leur avait été octroyée ; ils persécutèrent les catholiques et s'emparèrent de l'église paroissiale. Mais, en octobre 1565, lors de sa visite au vicomte de Rohan, le roi Charles IX, informé de ces abus, obligea les Protestants à rendre l'église aux prêtres Catholiques, qui recommencèrent à y célébrer la messe le jour de la Toussaint 1565. Les Réformés continuèrent à tenir leur prêche au château jusqu'en 1584.

La vicomtesse de Rohan eut deux fils, Protestants comme elle : l'aîné, Henry, né en 1535, infirme et de mauvaise santé, mourut à Blain le 25 juin 1575, sans postérité de Françoise de Tournemine, dame d'Arton, qu'il avait épousée le 15 février 1566 ; le cadet, René, baron de Frontenay, né en 1550, épousa à La Rochelle par contrat du 15 août 1575, Catherine Larchevêque, dame de Soubise et de Parthenay, veuve de Charles du Quellenec, baron du Foù, qui avait été tué à la Saint-Barthélemy. Il mourut à La Rochelle en mai 1586, et sa veuve lui survécut jusqu'en octobre 1631. Cette femme, fort instruite et poète distingué, avait composé plusieurs tragédies, entre autres celle d'*Holopherne* qui fut jouée à La Rochelle en 1575, des élégies et une pièce satyrique contre le roi Henry IV qu'elle avait espéré voir épousé sa fille, Anne de Rohan. Elle avait eu cinq enfants : Henry, duc de Rohan, seigneur de Blain, tué à

la bataille de Rhentfeld en 1638 (1) ; Benjamin, duc de Soubise, mort en Angleterre en 1642 ; Catherine, qui épousa Jean, duc des Deux-Ponts ; Henriette, qui resta fille ; et Anne, qui mourut sans alliance en 1642.

L'église Protestante de Blain, fermée en 1584, fut rétablie après l'Edit de Nantes en 1598, et eut pour pasteur, de 1661 à 1685, Philippe Le Noir, s<sup>r</sup> de Crévain. Elle est mentionnée dans un arrêt du Conseil de 1665, qui interdit l'exercice de la religion réformée à La Roche-Bernard, Dinan, Ploërmel, Saint-Malo et Blain ; et elle disparut totalement lors de la révocation de l'Edit de Nantes en 1685.

**Eglise Protestante de Sion.** — La châtellenie de Sion appartenait à René de la Chapelle, seigneur de la Rochegiffart, de Fougeray, ardent Huguenot, qui, en 1562, avec l'appui de M. Le Maistre de la Garelaye, de François, s<sup>r</sup> de Chambellan, et de Jean Buisnard de la Villevoisin, y fonda une église Protestante qui reçut pour pasteur Guyneau et eut pour lieu de réunion le château de la Rochegiffart, où fut tenue une assemblée de Calvinistes le 15 août 1563.

Ce château, situé à 2 kilomètres de Sion, avait pour châtelain René de la Chapelle, homme violent et Calviniste sectaire. Dans le bourg de Sion, le jour de la Fête-Dieu de 1562, ce seigneur, ayant lancé les chevaux de son carrosse à travers la procession, le recteur lui fit barrer le chemin, et le peuple indigné renversa sa voiture et l'obligea à une piteuse retraite. Pour venger cet affront, René de la Chapelle envahit avec ses gens le couvent des Cordeliers de Saint-Martin, situé dans la forêt de Teillay, auprès de La Rochegiffart, massacra le gardien, le Père Drouadeyne, et un frère lai, le Frère Butault, pillà le couvent et la chapelle et les livra aux flammes. Les Cordeliers les relevèrent peu après ; mais trois ans plus tard, en 1565, leur terrible voisin l'incendia de nouveau, et fit assassiner le gardien, le Père Tissier, dont le cadavre fut jeté dans

(1) Il ne laissait de Marguerite de Béthune qu'une fille, Marguerite, duchesse de Rohan, qui épousa en 1645 Henry de Chabot, que le roi autorisa à prendre pour lui et sa postérité le titre de duc de Rohan ; il mourut en 1657 et Blain fut érigé en marquisat en faveur de sa veuve en 1660. Celle-ci mourut en 1684, laissant postérité, qui garda Blain jusqu'à la Révolution,

le puits de la communauté. Il ne reste plus aujourd'hui que des ruines de l'antique demeure des Frères de saint François, les vandales de 1793 ayant achevé l'œuvre sacrilège de leurs devanciers du xvi<sup>e</sup> siècle.

Pour châtier tous les attentats de René de la Chapelle et en empêcher la continuation, le roi Charles IX fit mettre à La Rochegiffart, en janvier 1573, une garnison sous les ordres du capitaine de la Havardière. Mais le coupable étant allé à Paris pour protester contre cette mesure et affirmer son dévouement, le roi consentit à faire retirer la troupe d'occupation après douze jours de résidence.

René de la Chapelle mourut le 11 décembre 1577 et sa femme, Renée Thierry, d<sup>e</sup> de Pacé et de la Prévalaye, en 1581 ; malgré leurs opinions hérétiques, ils furent inhumés dans l'église de Fougeray. La malédiction divine les frappa dans leurs enfants qui, Huguenots comme eux, périrent tous de mort violente : Samuel fut tué à la chasse vers 1620 ; Louis, époux de Marguerite Tillon, au siège de son château de Fougeray en 1595, et Henry, au combat de la Porte Saint-Antoine à Paris en 1652 (1).

Guyneau resta ministre de Sion jusqu'en 1585 ; redoutant alors les mesures repressives que prenait le nouveau gouverneur de Bretagne, le duc de Mercœur, contre les Protestants, il abandonna son troupeau et s'enfuit à Guernesey, où il mourut en 1593.

Tous les pasteurs Protestants de Bretagne suivirent son

(1) Henry de la Chapelle eut pour fils Henry II, Marquis de Fougeray, baron de la Roche-en-Nort, s<sup>r</sup> de la Rochegiffart et de Sion, Protestant comme son père, dissipateur et débauché, qui, en décembre 1660, envahit de nouveau le couvent de Saint-Martin-de-Teillac, relevé en partie de ses ruines, le pilla et massacra tous les moines ; puis il incendia la chapelle Saint-Léonard, de La Rochegiffart ; et pilla et profana l'église de Sion, 8 janvier 1661. Il s'exila lors de la révocation de l'Edit de Nantes en 1685, et mourut en Hollande en 1687. Il avait épousé Marguerite de la Lande, dite de Macheoul, dame de Saffré, dont il n'avait eu qu'une fille, Anne-Claire de la Chapelle, qui épousa Claude de Damas, marquis de Thianges.

A la suite de la révocation de l'édit de Nantes et du départ du marquis de la Chapelle, les Protestants de Sion et de Fougeray, évangélisés par l'évêque de Nantes, Monseigneur de Beauveau, et les Pères Jésuites, se convertirent presque tous ; les derniers signalés dans ce pays furent : Gédéon du Bouays, comte de Mesneuf, s<sup>r</sup> de Sion, et sa femme, Charlotte de Goulaine, qui abjurèrent en 1738.

exemple et s'enfuirent à l'étranger ; et, de fait, lors des guerres de la Ligue, la religion réformée ne comptait plus que peu d'adeptes en Bretagne, où elle n'avait plus ni temples, ni pasteurs. Ceux qui vont combattre les Ligueurs seront pour la plupart non des Huguenots mais des Royalistes, et la Guerre de la Ligue ne sera qu'une lutte entre deux partis politiques plutôt qu'une guerre de religion.

---

## DEUXIÈME PARTIE

---

### LES GUERRES DE LA LIGUE

Dans le Pays de Châteaubriant

---

La guerre, dite de « la Ligue », ne commença de fait en Bretagne qu'en 1585, et, vu le peu d'importance des premières opérations, on peut reculer ce début jusqu'en 1589.

Son but, dans le peuple et les agents secondaires, fut la protection et la défense de la religion catholique ; mais, dans les chefs, ce ne fut que pure ambition. Dans cette lutte la religion ne fut qu'un prétexte, dont se servirent en France les Guise pour combattre l'autorité royale, et en Bretagne le duc de Mercœur pour essayer de faire revivre à son profit l'indépendance du duché.

Cependant, si la Ligue produisit l'éclosion d'ambitions, ce ne furent pas ces ambitions qui produisirent la Ligue, laquelle n'eut pour cause première que la volonté des catholiques de défendre leurs croyances et leur liberté, menacées par les Calvinistes. Ce fut donc bien la défense de la religion qui occasionna la Guerre de la Ligue ; et si, pour essayer de reconstituer à son profit le duché de Bretagne, le duc de Mercœur se servit de cette cause, il ne la créa pas.

Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur, aurait eu en effet par son mariage des droits à la couronne ducal de Bretagne, si cette province avait pu être détachée du royaume de France. Né le 9 septembre 1558, il avait épousé à Paris le 12 juillet 1575, n'ayant alors que 17 ans, Marie de Luxembourg, duchesse de Penthièvre, âgée de 13 ans, fille unique de Sébastien, vicomte de Martigues, et de Marie de Beaucaire, petite-fille de Charlotte de Brosse, qui était héritière des droits de Charles de Blois au duché de Bretagne. Le moment pouvait sembler favorable pour revendiquer ces droits, car, à l'extinction de la postérité masculine des Valois, Henry de Bourbon (Henry IV) devenait bien l'héritier légitime du trône de France, mais non du duché de Bretagne, vu qu'il ne descendait ni de Jeanne de Penthièvre, ni d'Anne de Bretagne. Aussi, Mercœur ayant été nommé maladroitement par son beau-frère, le roi Henry III, époux de Louise de Lorraine, gouverneur de Bretagne en septembre 1582, chercha dès lors à faire valoir ses prétentions et résolut d'en appeler à son épée d'un procès qu'il ne croyait pas définitivement jugé. Il crut en trouver le moyen en prenant pour prétexte la sauvegarde des croyances catholiques et la résurrection de l'indépendance bretonne ; et, fort de l'appui de plusieurs gentilshommes et d'une troupe de 5.000 espagnols que lui avait promis le roi d'Espagne, Philippe II, il embrassa le parti de la Ligue et s'insurgea contre le roi de France.

Si donc, en Bretagne, la Guerre de la Ligue eut pour cause la défense du catholicisme, elle fut faite plutôt pour le compte personnel de Mercœur, dont les Ligueurs, souvent assez mauvais catholiques, ne furent que les partisans ou les dupes, tandis que les Royaux, dont fort peu étaient protestants, ne furent que les défenseurs fidèles des droits de la couronne de France. Ainsi, en 1595, Jean-Marie Le Douüarain, s<sup>r</sup> de la Tieulaye et du Chesnoran, Nicolas Desgrées, s<sup>r</sup> de la Touraille, et Henry de Volvire, s<sup>r</sup> du Bois-de-la-Roche, s'étant présentés au greffe du tribunal de Ploërmel, déclarèrent publiquement « abhorrer le parti des Espagnols, et vouloir mourir les armes à la main pour leur prince et seigneur (1). » Le clergé

(1) Archives du château de la Touraille.

breton lui-même, dans les nombreuses notes inscrites dans les registres paroissiaux, ne cache pas son antipathie pour les Ligueurs, soi-disant catholiques, et surtout pour les Espagnols dont il blâme les excès et qu'il traite de bandits.

La plupart des gentilshommes du pays de Châteaubriant, soit par fidélité à leur souverain, soit par l'influence des maisons de Rohan, de Rieux, de la Chapelle, de Tournemine, prirent rang parmi les Royaux.

Mercœur eut d'abord pour lui le peuple profondément attaché à ses croyances catholiques, et quelques seigneurs qui le suivirent par zèle religieux ou patriotique, par intérêt ou par ambition.

Pendant les dix années que dura la Guerre de la Ligue en Bretagne, cette malheureuse province, occupée par les Anglais et les Espagnols, soudoyés les uns par les Royaux, les autres par les Ligueurs, ravagée par des bandits comme en voient surgir toutes les guerres civiles, eut à supporter toutes les souffrances des précédentes invasions. Le fer, le feu, le pillage, la famine, et jusqu'aux bêtes féroces attirées par le meurtre et la dévastation; torturèrent les malheureux habitants de ce pays. Le souvenir de cette triste époque est resté attaché aux murailles encore noircies par les flammes et trouées par les boulets, et il plane toujours sur les ruines d'une quantité de chapelles, de châteaux et de forteresses.

Dès l'année 1585, il y eut quelques combats entre les Ligueurs et les Royaux. Le 15 mai, des Ligueurs, conduits par M. de Sourdéac (René de Rieux) (1), arrêtèrent le ministre de La Roche-Bernard, Louveau, au passage du Pontmény, à deux lieues de Redon, et le relâchèrent après rançon; puis ils s'emparèrent en juin 1585 de la ville de La Roche-Bernard.

En 1586, le sieur Bourgonnière (2), capitaine pour Mercœur, s'empara de la ville de Blain, qui resta aux mains des Ligueurs jusqu'en mai 1589.

(1) *René de Rieux*, m<sup>ls</sup> de Sourdéac, d'abord Ligueur puis lieutenant général royaliste des armées de Bretagne et gouverneur de Brest en 1591; il épousa Suzanne de Sainte-Melaine, née en 1558, il mourut en 1628. Il a laissé de curieux mémoires sur la Guerre de la Ligue.

(2) M. du Plessis, s<sup>r</sup> de la Bourgonnière, en Saint-Herblain.

En septembre 1588 le roi de Navarre pénétra dans le Comté Nantais, dont il menaça la capitale, prit Monnières et le pont de Pirmil ; puis, après une tentative infructueuse sur Clisson, il passa par Vertou et Machecoul et investit le 4 octobre Beauvoir-sur-Mer, qui capitula le 21 octobre et reçut pour capitaine René d'Avaugour, s<sup>r</sup> de Kergois et de Saffré (1) ; cette capitulation entraîna celle de l'Ile de Bouin.

**1589.** — L'assassinat du duc de Guise, le 23 décembre 1588, servit de prétexte à Mercœur pour mettre à exécution ses desseins ambitieux, et il se mit en guerre ouverte contre le roi de France, qui le destitua et nomma à sa place comme gouverneur de Bretagne d'abord le comte de Soissons, puis Henry de Bourbon, prince de Dombes. Mercœur s'empara de Nantes, de Lohéac, de Rennes le 14 mars 1589, où il mit comme gouverneur et gardien de la Tour aux Foulons, François de Talhouët (2) ; de Fougères le 22 mars, de Quimper, de Châteauneuf, de la Tour Solidor à Saint-Servan, du Plessis-Bertrand. Il mit ensuite le siège devant Vitré, que défendit courageusement René de Montboucher, s<sup>r</sup> du Bordage, et dont le siège dut être levé au bout de cinq mois d'efforts infructueux. Les Ligueurs prirent ensuite Ploërmel, Josselin, Malesroit, Rochefort et Châteaugiron. Les Royaux reprirent Rennes le 5 avril 1589, Ploërmel et Malesroit en février 1590.

Le prince de Dombes était à Angers quand il fut nommé gouverneur de Bretagne à la fin de juillet 1589 ; il prit aussitôt la route de Rennes, passa par Châteaubriant, par Blain, où il arriva le 13 août et où il fut rejoint par les troupes de M. de la Hunaudaye (3), avec lesquelles il rentra à Rennes le 15 août,

(1) *René d'Avaugour*, s<sup>r</sup> de Kergois, fils de Louis et de Jeanne du Cellier ; il épousa Renée de Plouër, d<sup>e</sup> de Saffré, du Boisrouaud, de Machecoul. Il eut postérité.

(2) *François de Talhouët*, s<sup>r</sup> de Talhouët, de Sévérac, de La Grattonnaye, fils de Jacques et de Valence du Boisoreant, capitaine Ligueur, gardien de la Tour aux Foulons à Rennes en mars 1589, puis gouverneur de Redon depuis avril 1589, qui fit sa soumission au roi en juin 1595.

(3) *René de Tournemine*, baron de la Hunaudaye, qui épousa : 1<sup>e</sup> Marie de Coëtlogon, d<sup>e</sup> de la Gaudinaye, en Ploërmel ; 2<sup>e</sup> en 1590, la fille unique du baron du Pont, s<sup>r</sup> de Rostrenen ; il fut lieutenant général du roi en Bretagne de 1575 à 1591, et mourut à Vitré, en décembre 1591.

au moment où on y apprenait la mort du roi Henry III, qui avait été assassiné à Paris le 2 août.

De Rennes, le prince de Dombes alla faire lever le siège de Vitré, prit le château de la Roberie, près de La Guerche, et continua à opérer en octobre et novembre dans les environs de Châteaubriant, dont les Ligueurs s'étaient emparés ; tandis que l'un de ses capitaines, *La Tremblaye* (1), parcourait les pays de Saint-Nazaire et de La Roche-Bernard, prenait le château de la Juliennaie, à M. Jean d'Aiguillon (2), et celui de *la Bouëxière* à M. du Boisglé (3), qu'il fit prisonnier avec plusieurs autres gentilshommes, dont le fils de M. de la Chesnaye-Vaulouët, capitaine de Chevaux-Légers, et le capitaine de Saint-Nazaire, qui mourut de ses blessures.

Un peu auparavant, le 27 mai 1589, le chevalier du Goût, *Jean de Montauban* (4), avait repris par surprise le château de Blain, dont les Ligueurs s'étaient emparés en 1586.

Le château de Blain, qui existait dès le ix<sup>e</sup> siècle, fut reconstruit au commencement du xii<sup>e</sup> par le duc de Bretagne, Alain Fergent, qui le donna à un de ses chevaliers, Guégon, dit de Blain, lequel s'armait « de vair au croissant de gueules », et dont la postérité porta vers 1280 Blain aux Clisson, desquels il vint par alliance en 1409 aux Rohan, qui le conservèrent jusqu'à la Révolution. Le château de Blain avait la forme d'un quadrilatère, divisé par un fossé intérieur en deux parties : le grand et le petit château. Huit grosses tours flanquaient les angles et les courtines ; et une neuvième, la tour de l'Horloge, s'élevait au centre, auprès de la chapelle. Les eaux de l'Isac alimentaient les douves profondes qui entouraient les fortifications et les jardins avec boulevards et orangerie. Autour de

(1) *René de Grézille*, sr de *la Tremblaye*, époux de Catherine Thierry, fille du sr de Boisorcant et de Françoise du Puy du Fou ; gouverneur de Moncontour en 1595, il fut tué au siège du château du Plessis-Bertrand, le 8 septembre 1597.

(2) *Jean d'Aiguillon*, sr de la Juliennaie, en Saint-Etienne-de-Montluc, époux de Anne de la Touche-Grignon, et mort en 1593 dont postérité.

(3) *Jean du Couëdor*, éc., sr du Boisglé, en Guer, de la Bouëxière, en La Gacilly, époux de Renée du Quengo, fameux chef Ligueur, mort en 1607, ne laissant qu'une fille qui épousa Pierre du Houx.

(4) *Jean de Montauban*, chevalier, sr du Goût, en Malville, était frère de Charles, sr de Laujardière, de la Haye, Mahéas ; il fut gouverneur de Blain et de Saffré.



cette forteresse s'étendait un beau parc entouré de murs ayant une lieue de tour, avec bois de futaie, étangs et prairies. Honoré de la visite du roi Charles IX, en octobre 1565, le château de Blain fut de 1558 à 1685 un des principaux foyers du Protestantisme. Occupé en 1586 par les Ligueurs, repris trois ans après par le capitaine Huguenot, le chevalier du Goût, il subit, comme nous le dirons plus loin, un siège terrible en 1591 de la part d'une armée Espagnole à la solde de Mercœur ; cette fois il fut en grande partie brûlé tant par les assiégeants que par les assiégés ; et, quand la vicomtesse de Rohan y revint en 1599, elle ne put y demeurer et dut aller habiter à son château de Fresnay. Il ne restait de ce magnifique château de Blain qu'un des corps de logis, la chapelle et quatre tours dont l'une à demi-ruinée ; ce n'était plus qu'un débris, et ce débris fut encore démantelé en 1628 par ordre du duc de Richelieu, en punition de la révolte du duc de Rohan contre le roi Louis XIII. La démolition en fut arrêtée par l'entremise du prince de Condé, et, en 1657, la duchesse de Rohan-Chabot y fonda un hospice. La châtellenie de Blain fut érigée en marquisat en 1660. De nos jours, il n'existait plus que deux tours de structure et d'époque différentes, dont l'une, bâtie par Olivier de Olisson, portait, comme à Josselin, le nom de tour du Connétable ; un corps de logis du xv<sup>e</sup> siècle avec d'élégantes lucarnes à frontons aigus ; les ruines d'une charmante chapelle de style ogival, et quelques pans de tours et de murailles, quand le château de Blain fut restauré par le baron de Lareinty, marquis de Tolozan, en 1897 (1).

Le 27 mai 1589, le chevalier du Goût s'était emparé par ruse du château de Blain, à la tête de quarante-cinq hommes seulement ; et le duc de Mercœur voulut reprendre cette place. Dans ce but, il fit partir de Nantes 200 soldats sous les ordres du capitaine de Guébriant, qui allèrent assiéger Blain. Mais du Goût se défendit avec courage et repoussa les Ligueurs.

Peu après la prise de Blain par les Royaux, un des lieutenants du prince de Dombes, le sieur de *Bastenay* (2), avec le

(1) *Les Seigneuries de Haute-Bretagne*, par le chanoine Guillotin de Corson.

(2) *Marc-Antoine de Rochefort, s<sup>r</sup> de Bastenay*, maréchal de camp des armées du roi en 1593, gouverneur de Quimper en 1595.

concours de *Madame du Boisduclier* (1), s'empara par surprise de la ville de Châteaubriant, qu'il mit sous l'obéissance du roi le 13 décembre 1589, et que le prince de Dombes frappa d'une imposition de six cents charges de blé, d'une valeur d'environ dix-huit cents écus ; rétribution qui, sur la réclamation des habitants, représentés par leurs syndics MM. Daguin et du Ronceray, fut réduite à quatre cents charges le 26 janvier suivant.

**1590.** — Le 8 janvier 1590, le duc de Mercœur établit à Nantes un nouveau Parlement et nomma comme sénéchal de cette ville Antoine de Brénezai, à la place de Julien de Charette. Le Parlement Royaliste de Rennes condamna à mort par contumace tous les membres de ce Parlement Ligueur et ordonna la confiscation de leurs biens.

En Février, les Ligueurs assiégèrent *Derval* ; et le Prince de Dombes, accompagné des troupes du baron du Pont, de MM. de Sourdéac et du *Brossay-Saint-Gravé* (2), marcha de Rennes sur Ancenis, en passant par Châteaubriant et Joué-sur-Erdre ; attaqué par le sr de la Chesnaye-Vaulouet, il le battit et le fit prisonnier ; mais il échoua à l'assaut d'Ancenis, où fut blessé le baron du Pont, sr de Rostrenen, qui mourut de cette blessure à Rennes le 4 novembre 1591. En quittant Rennes, les Royaux s'étaient emparé le 15 février du bourg de Couësmes, en l'absence de son capitaine, et grâce à la trahison d'un des sergents de la garnison, Pierre Morel, fils de Nicolas.

Mercœur attachait trop d'importance à la possession de Châteaubriant pour ne pas tenter de la reprendre, et dans la nuit du mercredi 7 mars au jeudi 8 mars 1590, une troupe de Ligueurs commandée par *Jacques de Kerboudel*, sr de la Courpéan (3), reprirent cette ville, mal défendue ou livrée par

(1) *Louise de Goulaine*, dame du Boisduclier, et veuve de Guy d'Espinay, capitaine royaliste en 1589.

(2) *Jean du Maz*, sr du Brossay, en Saint-Gravé, époux d'Anne Garnier.

(3) *Jacques de Kerboudel*, sr de la Courpéan, de la Lande, de la Maurivière, en Erbray. Vaillant chef Ligueur, né vers 1548, fils de René et de Jeanne de la Grée, il fut capitaine de cent cheval-légers, et Prévoist des Maréchaux de France ; ayant été fait prisonnier et enfermé à la Tour-le-Bat à Rennes, à la fin du mois d'avril 1589, il s'en était évadé par une fenêtre le 21 mai suivant, au

son capitaine le sieur Goderet, qui fut cependant tué par les vainqueurs. Mercœur nomma M. de la Courpéan gouverneur de la ville de Châteaubriant, qui appartint jusqu'en 1597 à la Ligue, à laquelle elle servit de grenier et de place d'appui. La Courpéan ravagea par ordre de Mercœur tous les châteaux des environs, qui appartenaient à des Royaux ; il ruina entre autres ceux de la Garenne, en Soudan ; de la Haye, en Villepôt ; de la Jaunière, en Fercé, et du Rouvre, en Rougé, lequel appartenait à Jean Allain, époux de Françoise Giffart, et dont il ne reste plus qu'un pavillon, surmontant un porche et des douves. Aussi, après la prise de Châteaubriant et l'assassinat de La Courpéan par les Royaux, le 16 avril 1597, sa veuve, Louise des Ridellières, craignant des représailles, des poursuites et des réclamations des seigneurs dont son mari avait détruit les demeures, écrivit à Mercœur pour lui demander de la couvrir ; et celui-ci lui envoya une lettre, datée de Nantes du 26 août 1597, reconnaissant que « c'était sur son ordre que feu le gouverneur de Châteaubriant avait agi, afin de supprimer des places qui pouvaient servir d'abri à ses ennemis. »

Vers la même époque les Ligueurs s'emparaient également de Saffré, de Derval, du château de la Saulaye, en Freigné, et de celui de Vue, qui fut pris par M. de Goulaine.

Dans le Nord de la Bretagne, les troupes de Mercœur occupaient Saint-Malo, le château de Guémadeuc et celui de Pontbriand. Ce dernier, situé en Saint-Briac, entre Dol et Dinan, appartenait à *Jean de Pontbriand*, ardent royaliste (1), qui,

moyen d'une corde faite avec ses draps. Repris et remis dans cette prison, il trouva encore moyen de s'en échapper avec le sieur du Boisjagu, le 23 septembre. Arrêté de nouveau et réintégré à La Tour-le-Bat, il n'en était sorti que le 2 janvier 1590, ayant obtenu d'être échangé avec des prisonniers Royaux. Prévôt des Maréchaux de France en Bretagne et Gouverneur de Châteaubriant le 8 mars 1590, il fut tué lors de la reprise de cette ville par les Royaux le 16 avril 1597. Il avait épousé le 28 octobre 1579, Louise des Ridellières, qui épousa en secondes noces Gilles Picard, s<sup>r</sup> de la Villebasse, et mourut à La Courpéan en 1616. La postérité de Jacques de Kerbourdel garda La Courpéan et La Maurivière jusqu'en 1780, époque où ces seigneuries vinrent par alliance aux Perrier, qui les ont portées aux Beaumont.

(1) *Jean du Breil*, chevalier, s<sup>r</sup> de Pontbriand, Maréchal de camp, chevalier de l'ordre du roi, époux de Claude de Bruslou, et mort en 1612. Il fut le 6<sup>e</sup> aïeul du comte Fernand de Pontbriand, sénateur de la Loire-Inférieure et conseiller général du canton de Saint-Julien-de-Vouvantes.

le 27 août 1589, avait reçu du prince de Dombes une lettre datée des environs de Vitré, lui prescrivant d'avoir à mettre en état de défense son château de Pontbriand et d'y tenir une garnison de trente arquebusiers. Assiégé par les Ligueurs de la garnison de Saint-Malo, le 1<sup>er</sup> juin 1590, Jean de Pontbriand, grièvement blessé, dut capituler après une belle défense qui dura 21 jours et remit son château à son cousin le s<sup>r</sup> de la Gaudinaye (Julien du Breil), capitaine Ligueur. D'après les conventions de la capitulation, Pontbriand devait pouvoir se retirer librement, il fut cependant fait prisonnier et enfermé au château du Guildo. Plus tard, le 26 novembre 1596, il écrivit au roi Henry IV pour solliciter 50.000 écus de dédommagement pour les pertes qu'il avait subies, et pour lui permettre de relever son château de Pontbriand qui avait été détruit en partie.

Le 11 avril 1590, le Prince de Dombes, avec 2.500 arquebusiers, 500 chevaux et 12 pièces de canons, mit le siège devant la ville d'Hennebont, qui, après une héroïque défense de son gouverneur, Jérôme d'Aradon, s<sup>r</sup> de Quinipily, dut capituler le 28 avril

De son côté La Tremblaye prenait Quimperlé, puis Carhaix.

Après la conquête d'Hennebont, le prince de Dombes menaça Vannes, puis Josselin, dont il tenta en vain de s'emparer le 2 mai, et alla camper en juillet sur les landes du Chesne-Tort, entre Caro et Malestroît. De là il se rendit dans les Côtes-du-Nord, où il s'empara de Moncontour et de Lamballe, et d'où il regagna Rennes.

Pendant ce temps, les troupes de Mercœur prenaient le 4 mai le château de La Borderie, en Réthiers, à Louis du Hallay ; le 11 juin la ville du Blavet ; le 19 novembre le château de Kérouzeré, et le 22 décembre, accompagné des troupes des capitaines *de Saint-Laurent* (1), *de Camors*, *de la Biardais* (2), du

(1) *Jean d'Avaugour*, s<sup>r</sup> de *Saint-Laurent*, du Bois-de-la-Motte, né en 1550, fils de Robert et de Bonne de Bellouan, d<sup>e</sup> du Bois-du-Loup, en Augan, il fut gouverneur de Dinan, de Josselin, de Moncontour, et mourut au Bois-de-la-Motte, en 1617, laissant postérité de Françoise de Coëtquen, qu'il avait épousée en 1580.

(2) *Pierre du Guiny*, s<sup>r</sup> de *la Biardais*, en Caro ; de la Garoulale, en Ploërmel, fils de Jean et de Françoise de Maure, qui épousa en 1580 Marguerite Desgrées, d<sup>e</sup> de la Touraille, dont postérité, ou : Pierre Le Gouz, s<sup>r</sup> de la Biardais, avocat général du roi à Rennes en 1592 et trésorier en 1593.

Cheernevert et de la Villefief (1), et aidé de 5.000 Espagnols qui avaient débarqué à La Roche-Bernard le 20 octobre, Mercœur reprit la ville d'Hennebont.

**1591.** — En janvier 1591, des Ligueurs sous les ordres du sieur Mascardaye s'emparèrent de La Guerche ; attaqués en Visseiche, près des Onglées, par des Royaux, commandés par le sieur de la Fosse, ils furent battus et perdirent 25 ou 30 arquebusiers. Une autre troupe de Ligueurs prit le château de Saint-Mars-de-Coutais, qui appartenait au marquis de Bellisle, fils du maréchal de Retz, et celui de la Bretesche, en Missillac, au s<sup>r</sup> du Camboût. D'autres Ligueurs reprirent Moncontour, et furent battus auprès de Loudéac, où le baron du Guémadeuc fut blessé mortellement ; puis ils livrèrent deux batailles indécises, l'une le 23 juin, près de Guingamp, l'autre en septembre, près de Saint-Jouan-de-l'Isle.

De son côté, le prince de Dombes, avec M. de la Chapelle de la Rochegiffart comme cornette, et aidé de 2.500 anglais, débarqués à Paimpol sous les ordres John Morris, prit Guingamp le 14 avril, tenta inutilement de s'emparer de la ville de Lamballe, à l'assaut de laquelle fut tué, le 15 juillet, le fameux chef Royaliste, *la Nouë*, dit « Bras-de-fer », s<sup>r</sup> de la Gascherie, qui combattait aux côtés du capitaine de Chamballan (2). De là, les Royaux allèrent occuper Saint-Méen et Châtillon.

En novembre 1591, le duc de Mercœur, accompagné de l'armée Espagnole, commandée par Juan d'Aquila, et de Ligueurs sous les ordres du baron de Camors, alla assiéger le château de Blain, dont du Goût était toujours gouverneur, et d'où il ravageait toute la campagne environnante. Le canon abattit la tour du Moulin, et, après six jours de siège, du Goût, trahi par quelques-uns de ses soldats, dut capituler le 28 novembre, sans avoir pu attendre l'arrivée des Royaux, qui s'étaient réunis à Marcillé et à La Guerche pour venir au secours de la place. Du Goût avant de se rendre avait mis le

(1) *Philippe de Belloüan*, s<sup>r</sup> de la Villefief, en Augan, fils de Jean et de Francoise d'Aradon, il fut assassiné par les Royaux près de la Villefief, en 1594.

(2) *François de la Nouë*, dit « Bras-de-fer », né en 1531, fils de François, s<sup>r</sup> du Leroux-Bottereau, et de Bonaventure de l'Espervier, d<sup>e</sup> de la Gascherie ; il épousa : 1<sup>e</sup> Madeleine de Théligny, 2<sup>e</sup> Marie de Luré, et eut postérité.

feu au château, dont une partie du corps de logis principal et les dépendances furent détruites. Les Ligueurs mirent le château au pillage et enlevèrent pour plus de cent mille livres de meubles et d'argenterie. Le chevalier du Goust fut fait prisonnier et enfermé au château de Nantes ; il ne fut relâché qu'à la paix en 1598. Avec lui furent pris son frère, M. de Laujardière et plusieurs autres gentilshommes, qui furent envoyés ramer sur les galères du duc de Mercœur, comme forçats. M. de Laujardière parvint à s'évader en février 1592 et se réfugia à Brest.

Le 29, Jean d'Aradon rejoignit à Blain le duc de Mercœur ; il avait couché le 27 au château de la Seigneraye, à une lieue et demie de Blain, chez M. de Kergrois Avaugour, et y avait laissé ses bagages, qui furent pris avec le château par les Royaux pendant son séjour à Blain.

De Blain, Mercœur se rendit à Nozay, le 30 novembre ; à Nantes, le 1<sup>er</sup> décembre ; à Varades, le 11 décembre, prit Saint-Florent le 13 décembre et s'établit à Ingrandes, tandis que son capitaine Saint-Laurent tentait inutilement de s'emparer de la ville de Malestroit, héroïquement défendue par *la Villevoisin* (1), puis de la tour de Cesson à l'assaut de laquelle il fut fait prisonnier.

**1592.** — Au commencement de janvier, Mercœur quitta Ingrandes, et passant par Candé, gagna Nantes, d'où il alla visiter Blain le 25 janvier.

MM. de Saint-Laurent et d'Aradon quittèrent également Ingrandes, et arrivèrent le 4 janvier à Saint-Julien-de-Vouvantes, où ils furent rejoints le lendemain par les Espagnols de dom Juan d'Aquila. Le 6, ils allèrent ensemble à Pouillé, et le 7 à Ancenis, où le général d'Aquila, atteint d'un mal d'oreilles, passa huit jours à l'hôtel de « l'Ecu de France » ; le 13, ils couchèrent à Chantocé ; le 14, à Montrelais, où ils trouvèrent *Madame de Kerveno*, baronne de Noyan (2), fiancée

(1) *Jean Butenard*, sr<sup>e</sup> de la Villevoisin, de Rohallaire, du Lobo, fils de David et de d<sup>lle</sup> Jouchet, épousa en 1579, Jeanne Canno, d<sup>e</sup> du Lobo ; il assista en 1561 au synode de Chateaubriant, fut de 1591 à 1595 gouverneur de Malestroit, puis de Vitré, où il mourut en 1598.

(2) *Suzanne du Fou*, baronne du Noyan, fille unique du baron de Noyan et

de M. de Camors, qui les accompagna à Ancenis. Ils arrivèrent dans cette ville le 15, à onze heures du matin, et logèrent cette fois à l'hôtel du « Cheval Blanc ». De là, ils gagnèrent Nantes par la Loire, puis Pontchâteau et Vannes, où ils arrivèrent le 28 ; tandis que, d'Ancenis, le général d'Aquila et ses Espagnols étaient allés s'établir à Châteaubriant, où ils firent des dommages considérables à la chapelle du château et au logis du chapelain.

De Vannes, les frères d'Aradon et Saint-Laurent se séparèrent : Jean d'Aradon, avec Camors, se rendit à Hennebont le 3 février, s'empara du château de Pontcallec le 13, et fit, du 8 au 8 mars, séjour au château de la Granville qui appartenait au baron de Camors. Les deux frères d'Aradon remportèrent une victoire à Barac'h le 10 avril, puis ils rentrèrent à Hennebont, où ils furent rejoints le 7 mai, par MM. de *Lexonnet* (1) et de la Villefier.

Le 3 mai, d'autres Ligueurs s'emparèrent du château de la Massaye, près de Pontréan, qui fut repris peu après par les Royaux.

Le duc de Mercœur avait rejoint à la fin d'avril les Espagnols à Châteaubriant, où il organisa son armée pour aller délivrer Craon, assiégé par le prince de Dombes ; il remporta le 24 mai sous les murs de cette ville une éclatante victoire ; le prince de Dombes fut disgracié par le roi, qui nomma François d'Espinay-Saint-Luc, lieutenant général de Bretagne, et le maréchal d'Aumont, commandant de cette province. Mercœur se dirigea ensuite vers la Basse-Bretagne : il était le 3 juillet à Saint-Malo-de-Beignon, d'où il alla coucher à Guer, puis il mit le siège devant Ploërmel.

de Jeanne de Maillé, épousa en 1584, Georges, baron de Kerveno, capitaine royaliste, tué au siège de Malestroit, le 11 février 1591 ; elle épousa en secondes noces à Hennebont le 29 février 1592, Georges d'Aradon, sr<sup>e</sup> de Camors et de la Grandville, capitaine Ligueur qui fit sa soumission au roi le 24 novembre 1592 ; elle demeurait en 1592 et 1594 à Rennes en son hôtel sur le champ Jacquet.

(1) *Louis-Olivier Le Prestre de Lexonnet*, fils de Jean, sr<sup>e</sup> de la Lohière, près de Guer, et de Françoise de Marconnay ; gouverneur pour la Ligue de Concarneau de 1585 à 1593, il fit sa soumission en juillet 1593 au roi, qui le maintint gouverneur de cette place. Il mourut en 1594, ayant épousé : 1<sup>o</sup> en 1574, Jeanne Glé de la Costardaye ; 2<sup>o</sup> en 1577, Claude de Bizien de Kergomar. Il eut postérité.

D'un autre côté, en août, les Ligueurs ravagèrent les paroisses de Saint-Armel et de Noyal-sur-Vilaine, et occupèrent le château de Mouillemuse.

Le 15 août, les d'Aradon quittèrent Hennebont et vinrent renforcer l'armée de Mercœur qui avait investi Ploërmel. Ayant échoué à l'attaque de cette ville, les Ligueurs reprirent le 20 août Malestroit, qui fut repris peu après par les Royaux, commandés par le capitaine de Ploërmel, le sieur de Trévécar (1). Mercœur se rendit ensuite à Rochefort, à Josselin, où il était le 6 octobre, et à Pontivy ; de là il se dirigea sur les Côtes-du-Nord, reprit Rostrenen, Corlay, Callac et Quintin, mais cette dernière ville fut peu après surprise par le s<sup>r</sup> de la Biffardièrre, époux de demoiselle de Robien (2).

**1593.** — En février 1593, Mercœur s'empara de Derval, puis il s'occupa de renforcer les fortifications de Châteaubriant, et reconstruisit entre autres, d'octobre 1593 à août 1594, la porte de Couéré, au Nord-Ouest.

En juin, les Royaux commandés par Saint-Luc, quittèrent Pouancé, reprirent La Guerche et rentrèrent à Rennes le 13 juin.

La conversion du roi Henry IV, qui abjura le Protestantisme le 25 juillet 1593, fit revenir dans son parti plusieurs chefs Ligueurs, et une trêve fut conclue pour six mois : trêve qui fut peu respectée des deux partis, et pendant laquelle entre autres les Espagnols firent prisonniers les deux frères de Chambellan.

**1594.** — Les hostilités reprirent avec l'année 1594. Les Royaux, soutenus par 5.000 Anglais, s'emparèrent de Laval, grâce au courage de M. d'Andigné de Mayneuf. Paris se rendit à Henry IV le 22 mars, et le 10 juillet Saint-Malo fit aussi sa soumission.

Le 23 avril, Châteaubriant faillit être surpris par les Royaux, qui essayèrent en vain de s'emparer de la porte Saint-Michel,

(1) *Georges du Guémadeuc, s<sup>r</sup> de Trévécar*, avait épousé en 1584, Suzanne de Sévigné, d<sup>e</sup> de Beaurepaire, en Angan, et de Cadoudal ; il fut capitaine royaliste de Ploërmel, et mourut en 1619. Un de ses fils avait été baptisé à Rennes le 8 septembre 1591.

(2) C'était, je crois, Jean de Marnière, s<sup>r</sup> de la Biffardièrre, en Combléssac.



au Sud-Est de la ville, qu'on était en train de restaurer. Le capitaine, M. de la Courpéan, était absent, et ce fut son lieutenant, M. de la Guichardière, qui repoussa l'attaque. Château-briant avait alors pour gouverneur, M. de la Courpéan ; pour lieutenant, M. de la Guichardière ; pour sergents, MM. de la Cochonnais, de la Chevière, de Noyal, et du Chesneblanc ; et pour notables, MM. Olivier Béchenec, s<sup>r</sup> des Fougerets, François Aubin, s<sup>r</sup> de la Confordière, lieutenant de la Cour de la Baronnie, Macé Carris, s<sup>r</sup> de la Hauteville, René Le Sénéchal, s<sup>r</sup> de la Chevalerie, Louis Hudhomme, s<sup>r</sup> de Louairie, Tous-saint de Monthouër, s<sup>r</sup> de Corbière, Mathurin Chevalier, André Gauthier, s<sup>r</sup> de la Grand'Maison, François Bourdon, s<sup>r</sup> de Beauchesne, Pierre Le Maistre et Daguin, s<sup>r</sup> du Clos-Potier, sénéchal et procureur syndic.

Le 21 septembre, le maréchal d'Aumont s'empara de Mor-laix, malgré une énergique résistance de son gouverneur. M. de Carné de Rosampoul, et de sa femme Renée-Anne de Castellan (1) ; puis, avec M. de Molac, général de l'infanterie, M. de la Chapelle de la Rochegiffart, capitaine d'arquebusiers, MM. de Sourdéac, de la Tremblaye, de Coëtquen, de Kergo-mar, il s'enpara, le 15 novembre, après deux assauts acharnés, du fort de Crozon, près de Brest, qui venait d'être construit par les Espagnols et qu'il fit détruire.

Entre temps, la ville de Concarneau, représentée par son gouverneur. M. Le Prestre de Lézonnet, avait fait sa soumission au roi à la fin de mai, par l'intermédiaire de son neveu, M. de Kérolain (Jean de Jégado).

**1595.** — Le 10 février 1595, les Royaux de MM. de Coëtquen et de Montbarrot menacèrent encore en vain Château-briant, et profanèrent les églises de Saint-Vincent-des-Landes, d'Issé et de Nozay.

En mai, les Ligueurs prirent le château de la Mélatière, à trois lieues au Nord-Ouest de Rennes, et ceux de la Prévostaye en Guipry et de la Roche-Montboucher ; ils s'emparèrent

(1) *Renée-Anne de Castellan*, fille de Jean et de Anne Gallivier du Boisbrassu, qui avait épousé le 31 janvier 1589, François de Carné, s<sup>r</sup> de Rosampoul. Elle mourut au château de Castellan, le 4 mai 1600, ayant eu postérité.

aussi, avec le capitaine de Saint-Lau, du *château de Fougeray*, qui fut défendu par son seigneur, M. de la Chapelle de la Rochegiffart, qui fut tué pendant l'assaut.

Le 10 juin, M. de Talhouët, gouverneur de Redon, fit sa soumission au roi avec les mille hommes de la garnison de cette ville.

Au commencement de juillet, M. de Saint-Luc et le maréchal d'Aumont, qui étaient tous les deux amoureux de la belle Anne d'Allègre, veuve du comte de Laval, allèrent assiéger le château de Comper, qui appartenait à son fils, le comte de Laval. Comper, place forte, au bord Nord-Ouest de la forêt de Paimpont, était défendu par 400 hommes d'armes et 50 cuirasses. Pour encourager les assiégeants, la comtesse de Laval vint elle-même résider à l'abbaye de Telhouët et à Montfort. Un jour que le maréchal d'Aumont se promenait dans la forêt de Paimpont, qui avoisine Comper, il reçut au bras droit un coup d'arquebuse qui lui cassa les deux os entre le coude et la main. On le transporta d'abord à Montfort, puis à Rennes, où il mourut le 19 août. Il fut remplacé comme gouverneur de Bretagne par M. de Lavardin.

A la suite de la blessure de M. le maréchal d'Aumont, les Royaux levèrent le siège de Comper, et se dirigèrent, les uns avec Saint-Luc sur Ploërmel, Malestroit, Quimper et Brest ; les autres avec Sourdéac prirent le fort de Kérouzy et échouèrent devant Douarnenez. Pendant ce temps, les Ligueurs attaquèrent en vain Québriac, où fut blessé M. de Saint-Laurent ; et reprirent le 10 novembre le château de Comper, par une ruse des deux frères d'Andigné de Mayneuf (1). Ceux-ci étaient chez leur parent, M. d'Andigné de la Chasse, qui demeurait en Iffendic à 6 kilomètres de Comper. Ayant séduit un sergent de la garnison de Comper, ils parvinrent, grâce à sa complicité, à faire recevoir au château comme déserteurs douze de leurs gens. Puis un lundi matin, M. d'Andigné, le cadet, s'embusqua avec quelques soldats dans les fourrés de la forêt de Paimpont, tandis que son frère et une dizaine d'hommes déguisés en paysans se mêlaient aux ouvriers qui

(1) *Lancelot d'Andigné, sr de Mayneuf*, de la Villemoussart, fils de Lancelot et de Louise Le Voyer, d<sup>e</sup> de la Grée, de Callac et de la Villemoussart, en Aunay ; il avait pour frère *Jean d'Andigné, sr de la Chasse*, en Iffendic.

travaillaient à relever les fortifications de cette place et coupaient des gazons dans les environs. Parvenus par ce stratagème jusqu'à la poterne du château, ils s'élancèrent dans la cour, et, aidés par ceux des leurs qu'ils avaient introduits dans la place et par les soldats du jeune d'Andigné, ils s'emparèrent du corps de garde et tuèrent le sieur de la Fosse, lieutenant et gardien de Comper, dont la garnison fit sa soumission. A la suite de ce hardi coup de main, où chacun des assaillants fut blessé plus ou moins grièvement, d'Andigné fut nommé gouverneur de Comper et reçut une gratification de 4.000 écus. Comper resta depuis au pouvoir des Royaux ; et après la paix, le roi Henry IV donna l'ordre de le démanteler en même temps que plusieurs autres places fortes.

Un mois après la prise de Comper par les Ligueurs, deux intrépides royalistes, les frères Malaguet (1), se servirent d'une ruse analogue à celle des d'Andigné pour s'emparer du château de Saint-Mars-la-Jaille.

Cette place fortifiée appartenait à Louise de Maillé, veuve de Jacques Le Porc ; prise en 1590 par le prince de Dombes, qui y avait placé une garnison, elle fut reprise peu après par les Ligueurs qui l'occupaient à la fin de l'année 1595, quand les Malaguet entreprirent de s'en emparer.

Ces Malaguet étaient des gentilshommes de l'Anjou, et demeuraient chez leur mère dans un manoir voisin de Saint-Mars-la-Jaille. Ils y rassemblèrent secrètement quelques soldats, avec lesquels ils allèrent s'embusquer un dimanche matin dans un champ de grands genêts, près des murs du château. Ayant vu sortir les principaux chefs, avec les demoiselles et la plus grande partie de la garnison, qui se rendaient à la messe de la paroisse, le jeune Malaguet, déguisé en fille, s'avança tout en larmes à la tête du pont, suppliant de le laisser parler au gouverneur, M. de la Saulaye, qui retenait son père prisonnier. Malaguet était suivi de deux soldats, déguisés en paysans, qui demandèrent aussi à parler au gouverneur. La sentinelle, sans défiance, abattit le pont-levis ; mais dès qu'il l'eut franchi, le jeune Malaguet tua d'un coup de pistolet le trop

(1) Les Le Prince, s<sup>r</sup> de Malaguet, en Plessé, gentilshommes de l'Anjou, parents des d'Andigné.

confiant factionnaire, et appela alors son frère aîné, qui, sortant de son embuscade avec le reste de la troupe, entra dans le château et s'en rendit maître. La Saulaye et ses Ligueurs, au retour de la messe, trouvèrent les portes levées et ne purent alors reprendre la place, qui ne fut reconquise par les troupes de Mercœur qu'en janvier 1597. Les fortifications du château de Saint-Mars-la-Jaille furent détruites par ordre de Richelieu en 1618 ; et, en 1774, un nouveau château fut bâti sur le même emplacement par le marquis de la Ferronnays. Ruiné par les Républicains en 1793, il fut relevé en 1847.

Le 20 octobre 1595, un peu avant la prise de Comper et de Saint-Mars, Mercœur avait réuni ses principaux capitaines à Châteaubriant pour y traiter des conventions d'une trêve, qui fut conclue le 20 décembre et devait durer un an.

**1597.** — Les hostilités suspendues en 1596, reprirent avec l'année 1597. Le 16 avril, le connétable de Montmorency, baron de Châteaubriant, résolut de faire reprendre cette ville sur les Ligueurs. Le gouverneur de cette place était toujours M. de la Courpéan. Celui-ci avait pour parent un Royaliste, *Jean du Fresno*, sr de Saint-Gilles (1), qui commandait une petite place dans le voisinage et allait souvent rendre visite à Châteaubriant à son parent La Courpéan. Il réussit à gagner à ses vues M. J. Le Maignen, sr de l'Esraudière, homme d'armes de La Courpéan, qui promit de lui livrer Châteaubriant. Assuré de ce concours, Saint-Gilles se rendit à Messac où campaient les troupes du maréchal de Brissac, qui venait d'être nommé Lieutenant-général de Bretagne en remplacement de Saint-Luc, créé grand Maître de l'artillerie de France. Il quitta Messac avec quelques soldats et arriva dans la nuit du 15 au 16 avril devant la porte de Couéré de Châteaubriant, à laquelle il fit appliquer des pétards, et que l'Esraudière lui ouvrit après un simulacre de défense. Les Royaux se répandirent aussitôt dans la ville et assassinèrent le gouverneur M. de la Courpéan. Le maréchal de Brissac confia la garde de sa conquête à

(1) *Jean du Fresno*, sr de Saint-Gilles, de Virel, de la Malorais, de la Rouvrais, capitaine royaliste de Châteaubriant de 1597 à 1605 ; 8<sup>e</sup> aïeul du comte de Virel, châtelain de Trédion et du Plessis-Virel en Saint-Aubin-des-Châteaux

Saint-Gilles, qui commit beaucoup d'excès et d'exactions ; il fit saisir entre autres Jean Simon, s<sup>r</sup> de la Croiserie, procureur à Châteaubriant, le fit descendre par des cordes au fond d'une fosse infecte pleine d'immondices et de reptiles, et l'obligea à payer une rançon de 500 écus. Il frappa aussi les habitants d'une imposition de 1.330 écus.

La garnison de Châteaubriant fut alors composée de 250 soldats, ayant pour capitaine M. de Saint-Gilles, et pour lieutenants MM. Charles Le Normant, s<sup>r</sup> de Beaumont, Charles de Ver, s<sup>r</sup> de la Fontenelle, René Seny, s<sup>r</sup> de la Source, François du Cellier, s<sup>r</sup> de la Souchaye, et Jean Le Maignan, s<sup>r</sup> de l'Esraudière. Par lettre du 6 mai 1597, Mercœur nomma M. Charles de la Tullaye, s<sup>r</sup> de la Muce, du Breil, prévost des maréchaux de France, en Bretagne, en remplacement de Jacques de Kerbourdel.

De Messac, les Royaux, avec le maréchal de Brissac, MM. de Montbarrot, du Cahideuc, de Molac, du Sarrouët, allèrent dans les Côtes-du-Nord et prirent Châtelaudren, tandis que M. de Sourdéac, avec La Tremblaye, gouverneur de Montcontour, et M. d'Aradon, s<sup>r</sup> de la Granville, enlevait les places de Penmarc'h et de Douarnenez à Guy Eder, s<sup>r</sup> des Fontenelles, qui, le 30 mai, avait tenté de s'emparer de Quimper, défendue victorieusement par Jean de Jégado, s<sup>r</sup> de Kérolain, qui commandait dans cette ville pendant la minorité de son neveu, le jeune Le Prestre de Lézonnet. De Quimper, La Tremblaye et La Granville s'avancèrent sur Tinténiac et livrèrent près du château de Quimerc'h un combat indécis, où fut tué La Granville, âgé de 22 ans seulement. La Tremblaye regagna alors, à la fin de juin, Messac où il prit ses quartiers.

Il y fut menacé à la mi-juillet par 1.200 ligueurs, commandés par M. de Saint-Laurent et MM. Gabriel de Montbourcher, s<sup>r</sup> de Trémereuc et de Bellouan (1), et de Fontlebond (2).

Saint-Laurent avait reçu ordre du duc de Mercœur de venir

(1) *Gabriel de Montbourcher*, s<sup>r</sup> de Trémereuc, né en 1563, fils de François de Montbourcher et de Bonaventure de Bellouan, et mi-frère de Jean d'Avagour de Saint-Laurent. Il mourut à Nantes en 1627.

(2) *Olivier de Fontlebond*, s<sup>r</sup> de la Lande, capitaine royaliste de Hédé en 1590, puis capitaine Ligueur de Québriac 1593, revint au parti du roi 1594, redevint Ligueur 1597 et fit sa soumission en 1598.

le trouver dans les environs de Châteaubriant, afin de tâcher de reprendre cette ville ; il quitta le 10 juillet Dinan, dont il était gouverneur, et s'avança pour passer la Vilaine au pont de Messac. La Tremblaye, ayant eu connaissance de ce dessein, marcha au-devant de Saint-Laurent, et surprit à Maureon, le dimanche 20 juillet à quatre heures du matin, l'avant-garde des Ligueurs commandée par Trémereuc, qu'il força à se replier sur le gros de l'armée. La Tremblaye poursuivit les fuyards, et une bataille acharnée eut lieu à une lieue et demie de Maure, près de Bovel. Les Ligueurs furent battus et perdirent 150 des leurs, dont les lieutenants de la Vieuxville et Le Hire ; Trémereuc fut fait prisonnier, et Saint-Laurent dut regagner le pays de Dinan.

La Tremblaye le poursuivit, et, aidé de M. de Ferron de la Sigonnière, lui infligea une nouvelle défaite à Saint-Suliac, puis alla assiéger le château du Plessis-Bertrand, près de Cancale. Il fut tué d'un coup d'arquebuse à l'attaque de cette place, le 8 septembre. Un de ses lieutenants, M. de la Pommeraye, prit le commandement de la troupe. Ayant levé le siège du Plessis-Bertrand, il se dirigea vers Pontorson ; attaqué à Saint-Père-Marc-en-Poulet par l'armée de Saint-Laurent, il remporta encore une brillante victoire sur les Ligueurs, qui perdirent 200 chevaux.

Pour pallier les défaites de ses partisans, Mercœur réussit à reprendre par surprise Châteaubriant et fit pendre le s<sup>r</sup> de l'Esraaudière, qui quelques mois auparavant l'avait livré aux Royaux.

Mais, la conquête de cette ville ne pouvait compenser toutes les pertes que les Ligueurs avaient éprouvées pendant cette campagne ; et, l'armée navale Espagnole ayant été détruite en octobre sur la côte du Conquet, tandis que les villes d'Hennebont, de Vannes, de Rochefort, d'Ancenis, de Craon, et le château de Sucinio faisaient leur soumission au roi, Mercœur pensa à la paix, et fit à Henry IV des propositions que ce prince refusa.

**1598.** — En 1598, les Royaux continuèrent leurs succès, ils s'emparèrent en janvier de la ville de Dinan, dont le gouverneur Saint-Laurent était absent et qui n'avait qu'une faible garnison sous les ordres du capitaine de la Fresnaye ; puis il prirent le Plessis-Bertrand et la Tour de Cesson.

Décidé alors à en finir avec Mercœur, le roi Henry IV marcha lui-même sur la Bretagne. Mercœur était à Nantes ; se sentant perdu, et conseillé par MM. de Montmartin et de Mauléon, capitaines du château de Nantes, il envoya sa femme trouver le roi à Angers pour traiter de la paix.

Cette paix fut signée à Angers le 20 mars 1598 et ratifiée par Mercœur le 23 mars. La fille unique du duc de Mercœur, Françoise de Lorraine, âgée de six ans, devait épouser un fils naturel du roi et de Gabrielle d'Estrées, César, âgé de quatre ans, et auquel Henry IV donnait les duchés de Vendôme et de Beaufort (1) et le gouvernement de la Bretagne. Mercœur renonçait à toute prétention sur le duché de Bretagne, qui continuait à dépendre du royaume de France ; il recevait en compensation une somme d'argent considérable (environ quatre millions et demi) ; ses partisans ne devaient pas être inquiétés, et rentraient dans les bonnes grâces de leur souverain.

Après cette pacification, le roi se dirigea vers Nantes, où, après avoir dîné au manoir de la Chassais, maison de campagne des Evêques de Nantes, il entra à cheval par la porte Saint Pierre, le lundi 13 avril à 6 heures du soir. Il descendit au château. Le lendemain et le dimanche suivant, il assista à la messe à la cathédrale ; et, le 20, il signa l'Edit de Nantes, qui accordait la liberté du culte aux Protestants. Il séjourna trois semaines à Nantes, qu'il quitta le mercredi 6 mai, pour se rendre à Rennes où, après avoir passé à Bain le 7, et couché au château de Fontenay, en Chartres, il arriva le samedi 9 mai, veille de la fête de la Pentecôte, et d'où au bout de huit jours il regagna Paris, passant par Vitré (16 mai), Laval et le château du Lude (21 mai).

De son côté, le duc de Mercœur se retira à la cour de Lorraine, puis il mit son épée au service de l'Empereur d'Autriche, qui le nomma général en chef en Hongrie, où il combattit courageusement contre les Turcs. Il fut tué à une bataille près de

(1) Ce César, duc de Vendôme appelé « César Monsieur », fut gouverneur de Bretagne jusqu'en 1629, puis de Bourgogne de 1650 à sa mort en 1665, il avait eu de son mariage avec Françoise de Lorraine, duchesse de Mercœur : Louis, duc de Mercœur et de Vendôme, François, duc de Beaufort, et Elisabeth, qui épousa Charles-Amédée de Savoie, duc de Nemours.

Nuremberg le 19 février 1602, âgé de quarante-quatre ans. Son corps fut inhumé dans la cathédrale de Nancy, et son oraison funèbre prononcée par saint François de Sales.

Après la pacification de 1598, le roi, pour éviter le retour de luttes sanglantes et ruineuses, ordonna la démolition des fortifications de plusieurs places et châteaux de Bretagne, entre autres, dans les environs de Châteaubriant, de Fougeray et de Derval.

Tels sont les principaux épisodes de la Guerre de la Ligue dans les environs de Châteaubriant.

Cette guerre, qui aurait été sainte et légitime si elle n'avait eu pour but que la défense et la conservation de la religion Catholique menacée et persécutée par les Protestants, ne fut, surtout après l'abjuration du roi Henry IV, qu'une lutte politique de rivalités, d'ambitions et d'intérêts.

Dans les deux partis, soutenus, l'un par les Espagnols, l'autre par les Anglais, l'on eut à regretter de nombreux désordres et des excès de tout genre ; et il fallut à la Bretagne les vingt années du règne pacifique et paternel du bon roi Henry IV pour relever ses ruines, panser ses blessures, et recouvrer sa force et sa prospérité.

M<sup>le</sup> DE BELLEVUE.





# **NOTES**

## **POUR SERVIR A L'HISTOIRE**

### **DES**

# **Saints de Bretagne**

---

En étudiant avec mon ami, M. le comte de Laigue, la vie des Saints de Bretagne, dans le dessein d'en faire l'objet d'une publication populaire, j'ai rencontré un certain nombre de questions susceptibles de controverse. Leur discussion ne pouvait rentrer dans le cadre d'une œuvre de ce genre. J'ai donc résolu de présenter aux Membres du Congrès, sous forme de simples notes — dont on excusera l'aridité et le décousu, — la série d'observations que m'a suggérées ce travail. J'étudierai donc successivement :

- 1° Les Patrons des paroisses bretonnes.
- 2° La chronologie des Saints bretons.
- 3° Les formes diverses du nom d'un même saint.
- 4° Les fausses conclusions tirées des noms de lieu.
- 5° Le culte des Saints bretons hors de Bretagne.

### **I. — Les Patrons des paroisses bretonnes.**

S. Pierre est le patron des paroisses bretonnes les plus anciennement fondées. A partir du ix<sup>e</sup> siècle on a dédié des églises sous les vocables de la Trinité, du Christ, du Sauveur, de la Sainte-Croix. A partir du xii<sup>e</sup> siècle, Notre-Dame est la

patronne la plus en faveur. Très peu sont dédiées à S<sup>te</sup> Anne. S. Joachim et S. Joseph n'apparaissent guère avant le xvi<sup>e</sup> siècle. S. Jean-Baptiste et S<sup>te</sup> Madeleine sont plus anciens. Viennent ensuite des anges, comme S. Michel ; des apôtres, comme Jacques le majeur, André, Barthélemy, Mathieu ; des personnages des premiers temps du christianisme, comme Nicodème, Marc, Paul, Barnabé, Clément, Ignace ; des martyrs, comme Etienne, Laurent, Maurice, Vincent, Julien, Sébastien, Crépin, Corneille, Nazaire, Gervais, Symphorien, Denis, Quentin, Mathurin, Saturnin, Théodore, Côme, Eutrope, Sixte, Colombe, Luce, Reine, Victoire, Cécile, Agnès, de l'église latine ; Georges, Christophe, Cyr, Barbe, Catherine, Marguerite, de l'église grecque ; des abbés, des papes ou des évêques, Antoine, Nicolas, Blaise, Benoît, Grégoire, Hilaire, Florent, Germain, Fiacre, Ouen, Mainbeuf, Sulpice, Lambert, Léonard, Gilles, Maixent, Hubert, Rémi, Aignan, Lubin ou Lumine, Loup, Lezin, Marcel, Maxime ou Même, Silvestre, Aubert, Didier, Léger, Filibert, Médard, Juste, Marcoul, Héliar, Léon, Exupère, Maieul, Véran, Genou, Martin, Arnulf. Le roi saint Louis n'apparaît guère comme patron de paroisse qu'au xvii<sup>e</sup> siècle.

Il serait intéressant de rechercher les causes qui ont fait dédier telle ou telle paroisse à tel ou tel saint. La piété seule a quelquefois dicté ce choix. Ailleurs, c'est une abbaye qui a introduit le culte de son saint patron dans les domaines qu'elle possédait en Bretagne. C'est là, sans doute, la raison qui nous fait vénérer S. Aubin, S. Martin, S. Florent. Le culte des saints évêques des régions voisines, S. Mainbeuf et S. Lezin d'Angers, S. Aubert d'Avranches, S. Exupère de Bayeux, a sans doute pénétré de la même manière. Ce qui est le plus curieux, c'est que certaines de ces dédicaces sont le résultat d'une sorte de calembour. On a donné pour patron à une paroisse un saint dont le nom avait quelque similitude avec le sien, S. Paul à Paule et à Plébouille, S. André à Antrain, S. Alban à Elven, S. Corneille à Carnac, S. Léon à Tréfléan et à Glénac, S. Silvestre à Plouzélambre, S. Clet à Cléden, S. Primel à Primelin, S. Ouen à Rosnohen et à Quéménéven, S. Théodore à Tréduder, S. Hilaire à Pléhérel, à Plumeliau et Allaire, S. Aubin à Lesbin et à Yffiniac, S. Sixt à Sixt, S. Remi à

Reminiac, S. Loup à Lanloup et au Lou, S. Melaine à Plougoumelin, à Meslan et à Plumelin, S. Quirec à Cléguer et Cléguérec, S. Amant à Trimer, S. Hervé à Quemperven. Le culte de S. Aignan dans une paroisse traversée par la rivière d'Aigne est sans doute susceptible de la même explication.

Quelques-uns de ces patrons n'ont pas été introduits de prime abord, mais ont été substitués à des Saints bretons que l'on ne connaissait plus. Quelquefois il n'existe aucun rapport entre les noms de ces deux saints. On ne voit pas, par exemple, pourquoi S. Carroc a été remplacé par S. Etienne, S. Carné par S. Pi. rre, S. Gravé par S. Denis, S. Abraham par S. Etienne. D'autres fois, il existe entre les noms de ces deux saints un rapport plus ou moins éloigné, analogue à celui qui a fait remplacer S. Médard ou Mars par S. Marc. C'est ainsi que S. Arnoc a été remplacé par S. Arnoul, S. Avé par S. Aubin, S. Thébaud, S. Thépault et S. Gervais, S. Ouay par S. Ouen, S. Gondran par S. Gordien, S. Comcan ou S. Gogo par S. Côme et S. Gorgon, S. Péran par S. Pierre, S. Derrien par S. Adrien, S. Brévalaire par S. Brévin, S. Molf par S. Mindulf, S. Meleuc par S. Melec, S. Donan par S. Donatien et S. Denis, S. Hélieu par S<sup>te</sup> Hélène, S. Coulomb par S<sup>te</sup> Colombe, S. Ganton par S. Quentin, S. Marcan par S. Marcel et S. Marcoul, S. Edern par S. Didier, S. Lunaire par S. Eléonor, S. Mérin par S. Médéric, S. Jacut par S. Jacques et S. Jacob, S. Cast par S. Gall, S. Bihy par S. Eusèbe, S. Domin par S. Thomas, S. Solain par S. Solenne de Chartres, S. Rioc par S. René, S. Senan par S. Sennen, S. Tivisiau par S. Ezéchiél, S. Gelven par S. Juvénal, S. Léry par S. Clair, S. Hilaire et S. Laurent, S. Elvoy par S. Eloi, S. Morvan et S. Guyomar par S. Maur et S. Maurice, S. Molf par S. Maieul, S. Majan par S. Mahieu ou Mathieu, S. Quirec par S. Gervais, S. Guérin, S. Véran et S. Jérôme, S. Kérien par S. Chéron, S. Judoc par S. Just et S. Jude, S. Louan par S. Léon et S. Léonard, S. M'Hervé par S. Eloi, S. Junan et S. Onan par S. Aignan, S. Ignace et S<sup>te</sup> Agnès, S<sup>te</sup> Osmane par S. Oswald, S. Servan par S. Servais, S. Hernin par S. Germain, comme le prouve entre autres le nom S. Germain donné aujourd'hui à un village qui s'appelait autrefois Lezernin, S. Goeznou par S. Genou.

Ces substitutions peuvent avoir pour cause une influence

étrangère. Ce sont les conquêtes de Charlemagne qui ont amené le culte des saints de la France du Nord, Médard, Eloi, Amand, Servais. C'est l'émigration des Bretons à la Cour d'Angleterre au *x<sup>e</sup>* siècle, qui nous a amené S. Brévin, S. Just et S. Adrien de Cantorbéry, S. Melec de Londres, S. Mindulf de Malmesbury, S. Alban de Vérulam.

Quelques saints ont été substitués à des divinités païennes de nom analogue. A l'embouchure de la Loire, les Phéniciens adoraient sans doute le dieu Nazir auquel on substitua S. Nazaire. Sur les grandes routes ils adoraient sans doute le dieu Jul, auquel on substitua S. Julien, patron des voyageurs, ce qui explique pourquoi la légende de ce saint renferme tant d'éléments mythologiques. Peut-être ce dieu avait-il pour compagne une déesse-mère nommée Iulitta, ce qui expliquerait la popularité de S<sup>te</sup> Julitte. S. Michel et S. Georges sont représentés sous les attributs d'un saint vainqueur du dragon. Ces deux saints ont été tout naturellement substitués à des divinités païennes dans la légende desquelles on retrouvait le même trait. Ils symbolisent la victoire du principe bienfaisant sur le principe malfaisant, soit à la fin de l'hiver dans les pays tempérés, soit à la fin de l'été dans les pays chauds. De là vient que, suivant les pays, le commencement de l'année agricole est fixé tantôt à la S. Michel, tantôt à la S. Georges.

## II. — La chronologie des Saints bretons.

La chronologie des Saints bretons est encore enveloppée de beaucoup d'obscurités. Celle des rois bretons, dont elle dépend naturellement, n'est pas mieux établie. Je crois qu'il faudrait prendre pour point de départ l'existence simultanée de Judaël et de Dagobert en 636. Si l'on suppose que la généalogie des princes de Domnonée a compté dans le même laps de temps autant de générations que celle des rois Franks, ce qui est vraisemblable, on arrivera à placer sur la même ligne Judaël et Clotaire II, Judual et Chilpéric, Iona et Childebert, Riathan et Clovis, Deroch et Childéric, Riwal et Mérovée.

Mais, me dira-t-on, que faites-vous du fragment d'Annales qui représente Riwal comme un contemporain de Clotaire ? Je n'en fais aucun cas historique, et je le considère comme se rattachant à la tradition épique qui place les aventures de Corsolt et de Riwal sous le règne du roi des Francs Glotiverius. Clotaire et Glotiverius sont deux formes d'un même personnage mythologique, et que l'on retrouve encore dans l'épopée germanique sous la forme de Liudger, roi des Francs. Ce qui m'empêche d'accorder à ce texte une valeur historique, c'est d'abord que le temps manquerait pour placer entre 558 et 636 les six générations qui s'étendent entre Riwal et Judicaël, et que, si l'on veut placer à une date antérieure les rapports de Riwal et de Clotaire, on se heurte à ce fait que ce n'est pas au roi de Soissons, mais au roi de Paris, dont ils étaient les voisins, que les princes bretons avaient affaire, comme on le voit par les vies de S. Paul, de S. Hervé et de S. Samson.

S. Brieuc serait donc le plus ancien de nos saints de race bretonne, il fut en rapport avec le roi breton Riwal, que j'identifie, d'après Mgr Duchesne, avec le premier roi de Domnonée. Il serait ainsi contemporain du roi des Francs Mérovée. Il est tout naturel qu'il ait été le disciple de S. Germain d'Auxerre qui vint en Bretagne en 429. Sa vie lui donne deux disciples, Siviavus ou Simanus que nous appelons S. Sieu, et Marcan qui a sans doute été remplacé à Carentoir par S. Marcoul, à Augan par S. Marc, et à Saint-Marcel par S. Marcel. Si l'on adopte cette identification, on pourrait attribuer à S. Marcan le passage de la vie de S. Marcoul qui montre ce saint débarquant en Bretagne dans une île appelée Agna ou Agnaille, où il fait la rencontre d'un saint ermite nommé Ilite, et où il aide les habitants à repousser une invasion de pirates.

La génération suivante comprend les contemporains des rois bretons Deroch, fils de Riwal, et Gradlon. S. Tudual nous est représenté comme fils d'une sœur de Riwal, par conséquent comme cousin-germain de Deroch, avec lequel il est en rapports. Il est probable qu'il ne faut pas le confondre avec un autre S. Tudual, appelé aussi Tudi, Tudin ou Tujen, qui vivait à la même époque, puisqu'il fut le contemporain de S. Corentin et de S. Guénolé, mais qui exerça son activité dans

la Bretagne méridionale et non dans la Bretagne septentrionale. Si l'on distingue ces deux personnages, il faut rendre à S. Tudi le patronage d'un certain nombre d'églises dédiées aujourd'hui à S. Tudual de Tréguier.

Si S. Tudi est le même qu'un personnage du même nom représenté comme le disciple de S. Maudez, celui-ci appartiendrait à la génération précédente, et serait le contemporain de S. Briec (1). Si l'on adopte cette date pour la vie de S. Tudual, il faut rayer de sa biographie ce que l'on raconte de son voyage à Paris avec S. Aubin d'Angers.

S. Guénolé ou S. Valois fut le contemporain du roi Gradlon, de S. Corentin et de S. Tudi. Comme son père Fracan paraît avoir été le contemporain du roi Riwal, je crois qu'il faut le placer à cette date. Il fut élevé par S. Budoc dont on a fait plus tard un évêque de Dol, successeur de S. Magloire, mais qui était plus probablement abbé-évêque dans le pays de Goëlo d'un monastère dont les biens furent plus tard réunis à ceux de l'abbaye de Dol. Il faut naturellement lui rattacher ses frères Jacut et Guéthenoc ou Guinou.

Quelques-uns de ses disciples ont laissé un nom, Pétran ou Perreux ; They ou Thea, patron de Lothey ; Idunet, patron de Châteaulin et de Trégourez ; Rioc, ermite à Camaret, où il a été remplacé comme patron par S. Rémi ; Guénaël, qui lui succéda comme abbé de Landévennec et que l'on a confondu avec un saint vannetais du même nom.

La biographie de S. Corentin nous fait encore connaître un contemporain de ce saint personnage, l'ermite Primel.

S. Ronan, représenté par sa biographie comme un contemporain du roi Gradlon, appartient à la même époque.

C'était un Irlandais et il n'y a rien d'in vraisemblable à ce qu'il ait été baptisé par S. Patrice.

S. Briac, disciple de S. Tudual, fut lui aussi en rapports avec le roi Déroch, c'était, comme S. Maudez, un Irlandais de la

(1) Le plus ancien biographe de S. Maudez le place simplement d'une manière vague parmi les saints qui vinrent en Armorique au temps de Childebert, un autre en fait le contemporain du comte Daeg et du roi des Francs Gilbert (lisez Childebert). C'est d'une façon tout arbitraire qu'on en a fait plus tard un disciple de S. Samson et de S. Tudual, et qu'Albert Le Grand en a fait un disciple de S. Ruélin.

province d'Ulster, longtemps habitée par les Pictes, population apparentée d'assez près aux Bretons.

On a fait de S. Guévroc ou Quirec le disciple de S. Tudual. Dans ce cas, il aurait été beaucoup plus jeune, puisqu'on le représente également comme le compagnon de S. Paul. Le biographe de S. Corentin le fait contemporain de S. Martin de Tours (iv<sup>e</sup> siècle), de S. Patern de Vannes (v<sup>e</sup> siècle), et de S. Malo d'Alet (vii<sup>e</sup> siècle), ce qui est impossible. La légende primitive parlait probablement des titulaires de ces trois évêchés sans donner leurs noms, ce biographe voulant être plus complet aura sans doute pris au hasard les noms des trois plus célèbres sans tenir compte de l'in vraisemblance chronologique.

Je ne trouve pas de saints qui soient représentés comme contemporains du roi Breton Riathan et du roi des Francs Clovis.

Il y en eut au contraire beaucoup qui se trouvèrent en rapport avec les fils de Clovis.

S. Paul est représenté comme ayant été en rapport avec le roi Conomor. On dit qu'il a été élevé à l'épiscopat par les rois Childebert et Judual. C'est un trait qui est peut-être emprunté à la vie de S. Samson. S. Paul, S. Gildas et S. Samson sont représentés comme trois condisciples, élevés avec un saint gallois, S. Daniel, par S. Iltud. Celui-ci est représenté comme un disciple de S. Germain d'Auxerre ; il leur serait donc antérieur de trois générations. Peut-être les appelle-t-on ses disciples, simplement parce qu'ils ont été élevés dans le monastère fondé par lui. Ce sont eux, sans doute, qui ont introduit en Armorique le culte de S. Iltud, il y est honoré sous les noms de S. Iltud, S. Yllud et S. Dulut. S. Quirec est à la fois le disciple de S. Tudual et le compagnon de S. Paul. S. Armel est représenté comme cousin de S. Paul, comme compagnon de S. Eneour, et comme s'étant trouvé, lui aussi, en rapport avec les rois Childebert et Judual. Goéznou est en rapport avec le roi Conomor et représenté comme le successeur de S. Houardon. S. Majan est le frère de S. Goéznou. S. Goulven (1) est

(1) On a dit que S. Goulven était mort à Saint-Didier (Ille-et-Vilaine). Je ne le crois pas. Cette tradition ne remonte pas au-delà du xvi<sup>e</sup> siècle ; elle est en

représenté comme le successeur de S. Paul et le maître d'un certain Madénus où l'on serait tenté de reconnaître S. Maudez, mais où, à la réflexion, il paraît préférable de reconnaître S. Majan. S. Hernin est lui aussi un contemporain de Conomor. S. Samson est mis en rapport avec S. Germain, évêque de Paris, et avec les rois Conomor, Judual et Childebert (1). Son successeur sur le siège de Dol, S. Magloire, était sans doute le patron primitif de S. Meloir où il a été remplacé par S. Melar. Albert Le Grand dit que S. Samson fut enterré par S. Brieuc, S. Rivelin évêque de Tréguier, S. Dominus évêque de Vannes, et S. Curval évêque d'Alet. Cela est évidemment faux du premier qui était mort depuis longtemps ; mais cela peut être vrai des trois autres et cela nous servirait à dater les deux derniers. On peut d'ailleurs se demander si S. Brieuc n'a pas été confondu avec S. Briac qui aurait pu à la rigueur vivre jusque là.

S. Tanguy est représenté comme un disciple de S. Paul et comme un contemporain du roi Childebert, successivement abbé du Relec, puis de Saint-Mathieu où il aurait été enterré. Comme je le montre plus loin, S. Gildas doit être également considéré comme un contemporain de Conomor et rattaché à cette période.

Il est question dans sa biographie d'un de ses disciples nommé Bieuzy ou Bilci qui aurait été mis à mort par un seigneur des environs. Je me demande si ce personnage n'est pas le S. Bili, honoré comme martyr dans le pays de Plaudren et de Saint-Jean-Brévelay. On y voit généralement un évêque de

contradiction avec la vie latine du saint. Elle repose sur une confusion. On savait que la vie du saint s'était écoulée dans une paroisse appelée Plouédider, on savait d'autre part que ses reliques étaient conservées à Rennes où la tradition le faisait mourir. Trouvant près de Rennes un S. Didier qui paraissait être la traduction de Plouédider, on a cru que là s'était écoulée la vie du saint.

(1) Pour indiquer que S. Samson fut archevêque de Dol, on a dit qu'il était métropolitain dans la Bretagne septentrionale. Un biographe croyant à tort qu'il s'agissait de l'île de Bretagne en a fait un archevêque d'York. D'autres écrivains, lisant dans la vie de S. Thélier que celui-ci avait été le successeur de S. Samson (en Armorique), en ont conclu qu'il avait été évêque de Menévie. C'est ce Thélier que Gaufrid de Monmouth appelle Chélian, et Albert Le Grand Thébas.



Vannes du x<sup>e</sup> siècle, martyrisé par les Northmans, mais l'ancien catalogue des évêques de Vannes ne donne pas à ce Bili le titre de saint.

Parmi les successeurs de S. Paul, on cite S. Jaoua ou Joëvin et S. Tinidor ou Enéour. Si l'on s'en rapportait à leur vie, telle que la raconte Albert Le Grand, Jaoua aurait été le neveu de S. Paul, et Tinidor le neveu de Jaoua. Cela paraît peu probable si l'on prend le mot neveu au sens strict, mais il est fort probable qu'ici, comme en beaucoup d'autres endroits, le mot indique une parenté quelconque. Jaoua aurait été élevé dans l'abbaye de Landevennec, par S. Judulus ou Judvéus (S. Jud), deuxième successeur de S. Guénolé, dit Albert Le Grand, mais qui fait défaut dans la liste des abbés que donne le Cartulaire. Il aurait assisté au martyre de cet abbé et de l'abbé Tadeq et aurait été enseveli par S. Kenan.

Tinidor serait débarqué en Armorique avec trois prêtres, Senan, Kenan et Armel. Celui-ci me paraît être le grand S. Armel dont j'ai déjà parlé. Senan est sans doute celui que l'on a dénommé S. Séglin ou Siginnin. Je serais également tenté de croire que c'est lui qui est honoré en Bretagne sous le nom de S. Sezni, car le saint irlandais de ce nom, dont parle Albert Le Grand et qu'il fait vivre au v<sup>e</sup> siècle, ne paraît pas être venu en Bretagne.

Si Tinidor, et par suite Jaoua, sont représentés comme des Irlandais, c'est qu'on a confondu le premier avec un saint irlandais, nommé Ténénan, dont on a trouvé que le nom se rapprochait du sien. S'il est question dans sa vie d'un débarquement de pirates danois, c'est que son biographe, ayant dans l'esprit les envahisseurs du ix<sup>e</sup> et du x<sup>e</sup> siècles, a donné le même nom à tous ceux dont parlait l'histoire des siècles passés, quelle que fût leur véritable race. Tinidor nous est représenté comme ayant été en Grande-Bretagne le disciple de S. Caradoc (1) et comme ayant été sacré évêque par l'archevêque de Dol, Génévé ou Genou. Cela nous permet de placer également au vi<sup>e</sup> siècle ce dernier personnage, sur le compte duquel nous ne savons rien par ailleurs. On a fait de S. Tini-

(1) S. Caradoc, maître de S. Enéour, n'est autre que Carantemall, maître de S. Armel, lequel fut compagnon de S. Enéour.

dor le patron de Landerneau qui me parait avoir été dès l'origine dédié à un autre saint.

C'est à tort qu'Albert Le Grand fait de S. Gonstan un disciple de S. Paul. Ce personnage qui a vécu au *x<sup>e</sup>* siècle fut en réalité disciple de S. Félix de Ruys.

Il faut également rattacher à la même époque S. Suliau, qui reçut la visite de S. Samson, S. Léonor ou Lunaire, que sa biographie met en rapports avec les rois Childeberr, Conomor et Judual, S. Hervé, fils d'un jongleur de Childeberr, ennemi de Conomor, à l'enterrement duquel assista l'abbé Majan, avec deux autres abbés, Guénégan et Mornrodus ou Mormedus, qui sont assez difficiles à identifier, Huardon qui fut abbé-évêque en Léon et non évêque de Léon et ordonna prêtre S. Goeznou.

S. Onen, que M. Guillotin de Corson fait disciple de S. Samson. S. Ké ou Kénan fut à la fois le compagnon de S. Enéour et de S. Jaoua. Il n'est pas sûr qu'il soit identique à un saint de même nom qui parait être mort dans l'île de Bretagne, mais dont les rapports avec le roi Arthur et son neveu Modred sont peut-être fabuleux.

Si le règne de Judual a commencé avant la mort de Clotaire, il a dû s'écouler en grande partie sous le règne de ses fils. C'est donc à ce moment qu'il faut placer les princes bretons qui ont été en rapports avec les fils de Clotaire, Waroch de Vannes et Théodoric de Cornouailles. Si c'est, comme dit Albert Le Grand, ce Théodoric qui a martyrisé S. Fingar ou Eguiner, c'est ici l'époque à laquelle doit être placé ce saint personnage ; mais Lobineau fait de ce Théodoric un roi de la Cornouaille insulaire.

Un seul personnage peut être mis en rapport avec Waroch d'une manière certaine, c'est S<sup>t</sup> Ninnoc qui vint débarquer en Armorique, avec son parent l'abbé Gurkental, surnommé Ilfin. Il est probable que le passage de sa biographie qui la fait baptiser par S. Columba est exact, puisqu'il concorde avec le reste. En revanche, la mention de l'évêque S. Germain est certainement fautive, puisqu'il vivait cent ans plus tôt.

Waroch a été mis en rapport avec quatre autres saints personnages, Gurthiern, Guénaël, Gildas et Méen. Il faut dire qu'aux yeux des légendaires, il était le grand comte du pays de Vannes et qu'on lui attribuait toutes les donations que l'on

supposait avoir été faites aux saints par les princes de ce pays dont on ignorait le nom.

S. Gurthiern, dit sa biographie, aurait été en rapport à la fois avec le roi Gradlon et avec le comte Waroch. C'est impossible, puisqu'il y a un siècle entre ces deux personnages. M. de la Borderie a résolu cette difficulté en supposant l'existence de deux comtes de Vannes du nom de Waroch. Ceux qui croient avec Mgr Duchesne qu'il n'y eut qu'un personnage de ce nom, opteront pour l'un ou l'autre des deux princes. L'historiette qui concerne Waroch paraît plus vraisemblable. Toutefois, le monastère de Quimperlé paraît avoir été fondé avant la fin du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, puisque S. Majan y mourut au cours d'une visite qu'il faisait à l'abbé Corbasius.

S. Guénaël ne peut avoir été à la fois contemporain de Waroch et successeur de S. Guénolé. Mais je crois que l'abbé de Landévennec et le solitaire vannetais sont deux personnages différents, dont on a fondu à tort les deux biographies en une seule ; il est assez invraisemblable en effet qu'un abbé de Landévennec se soit retiré en Grande-Bretagne pour revenir de là en Armorique.

S. Gildas nous est représenté comme l'instigateur du mariage de Conomor avec la fille du comte Waroch. Il est probable que celui-ci a remplacé un comte de Vannes qui était anonyme dans la première rédaction de la légende, et que Gildas, contemporain de Paul et de Samson, doit être rattaché à la génération de Conomor.

Les rapports de S. Méen avec Waroch paraissent historiques, mais la vie de ce saint appartient surtout à la période suivante, celle du roi Franck Clotaire II et du roi Breton Judaël. Elle se prolongea même assez avant dans cette période, puisqu'il fut en rapports avec Aélloch, fils ou frère de Judaël.

S. Malo peut être considéré comme un contemporain de S. Méen. Toutes ses biographies le mettent en rapports avec ce même Aélloch, ainsi qu'avec Léonce, qui était évêque de Saintes en 627. Celle qui a été écrite par Bili le fait contemporain du roi Judicaël, fils de Judaël et de son frère Rethwal, ainsi que de S. Columban, ce qui est très vraisemblable ; mais, ce qui l'est beaucoup moins, elle le fait aussi contemporain de Conomor et du roi Childebert, qu'elle appelle Philibert.

On a fait de S. Malo le disciple de S. Brandan. M. Gaidoz suppose que cela tient à la confusion du Breton S. Maclovius et de l'Irlandais S. Machutus ou Mochuda (*Revue celtique*, tome VI, p. 384). Je crois que cela tient plutôt à ce que l'on a confondu l'Irlandais S. Brandan avec le Breton S. Brangualatr ou Brévalaire.

Il y a des saints dont l'existence est certaine, mais dont nous ne savons rien, pas même l'époque de leur vie. S. Alor figure dans le catalogue des évêques de Quimper et n'est sans doute pas distinct d'un autre évêque de Quimper appelé Alain. S. Efflam est représenté comme un Irlandais, ce qui paraît contradictoire avec le passage où il est représenté comme parent du roi Artur et marié à une Bretonne. Son biographe dit que la princesse sa femme se rendit en Armorique cousue dans une outre de cuir. Il n'a pas compris le passage du texte primitif qu'il a reproduit en le délayant et où il était sans doute question d'un de ces bateaux de cuir qui servaient aux insulaires des premiers siècles de notre ère pour traverser la Manche. Le récit du combat d'Artur contre le dragon paraît calqué sur une sculpture antique. Artur y est représenté sous les traits d'une sorte d'Hercule, armé d'une massue et d'un bouclier couvert d'une peau de lion. La grève où est placé le combat porte d'ailleurs le nom de S. Michel, un autre vainqueur du dragon. On prétend qu'il a remplacé à Plestin un saint ermite, nommé Gestin. Celui-ci me paraît avoir été simplement le fondateur laïque du *plou* qui porte son nom ; on aura inventé l'historiette, afin d'expliquer pourquoi le patron de Plestin n'était pas celui dont la paroisse portait le nom, mais bien S. Efflam.

De S. Vouga ou Vio on ne sait rien non plus, sinon qu'il était Irlandais. On n'est pas plus avancé en ce qui concerne le Breton Gonéri, l'Irlandaise Osmane, les Bretons Viau et Goal et Enogat.

Il faut avouer la même ignorance pour S. Turiau et S. Tiviziau que l'on a confondus à tort en un seul et même personnage. S. Turiau paraît avoir été, comme S. Budoc, non pas évêque de Dol, mais abbé-évêque dans un territoire qui fut plus tard rattaché au domaine de l'église de Dol. S. Tiviziau est un saint du Léon, patron de Landivisiau. C'est lui que les

litanies du Missel de S. Vougal appellent Guidian. Il est un trait de leur biographie que je ne sais auquel des deux attribuer, c'est une querelle avec le seigneur Rivallan de Camfrut qui avait détruit le monastère de S. Maïoc.

Le catalogue des évêques de Vannes, tel qu'il nous est fourni par le cartulaire de Quimperlé, est certainement inexact, puisqu'il intercale entre des évêques dont la succession historique est certaine d'autres évêques qui n'ont pas pu vivre à cette époque. Quatre d'entre eux, Mériadoc, Meldroc, Coméan ou Comcan et Hinguethen, me paraissent avoir été abbés-évêques sur le territoire actuel du pays de Vannes et considérés ensuite à tort comme des évêques de Vannes. Mériadoc appartient à la région de Pontivy. S'il est honoré à Plougasnou, c'est parce qu'il y avait dans cette paroisse une localité appelée le Val de Mériadoc. Il n'a certainement vécu ni au <sup>x</sup><sup>e</sup>, ni au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècles, comme on l'a dit, mais à un moment indéterminé du <sup>vi</sup><sup>e</sup> ou du <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle.

Il en est de même de S. Meldroc, dont des localités comme Lomeldan et Lomeltro ont conservé le souvenir, de Comcan qui est peut-être le même que Congar et Gorgon. Sa fête se célèbre le 8 juin (Duchesne) ; ce n'est donc pas le même que S. Grobrien, Gouvry ou Guivray, dont la fête se célèbre le 16 novembre.

Comcan est d'ailleurs représenté comme ayant succédé à Mabon et Gobrien à Morvan. Hinguethen est sans doute le personnage que l'on appelle aujourd'hui S. Agathon, S. Ganton et S. Gentien. Si l'on admet que le comte Ogier, dont parle le Cartulaire, est celui dont il est question dans l'histoire de Pépin et de Charlemagne, on aura une date approximative pour la vie de son contemporain S. Vignoroc. D'autres ne sont pas mieux datés : Clemens, qui est peut-être le patron primitif de Loclément, aujourd'hui S. Sauveur, et de S. Clément, aujourd'hui S. Colomban (Morbihan) ; Amans, qui est sans doute le patron de Cournon, paroisse du diocèse de Vannes où il a été remplacé par un saint plus connu du même nom, le fameux évêque de Maëstricht ; Saturnin, fêté le 25 octobre qui est peut-être le patron primitif de Belz et de Sarzeau où il a été remplacé par son homonyme le célèbre évêque de Toulouse. S. Guinnin, honoré le 19 août, ne peut être confondu

avec S. Guénaël, fêté un autre jour ; c'est encore probablement un abbé-évêque. Il en est sans doute de même de S. Justoc qui est probablement l'ancien patron de Saint-Just, près de Redon, et de Saint-Gobrien.

Nous ne savons rien de S. M'Hervé, sinon que c'est un confesseur, fêté le 14 août, et que S. Mervon est fêté le même jour. Ce n'est donc point, comme on l'a dit, S. Melon dont la fête est célébrée d'après le Bréviaire de Léon, au mois d'octobre, ni S. Hervé dont la fête se célèbre le 17 juin, mais c'est sans doute lui qu'on appelle ailleurs S. Molvan ou S. Morvan, et dont on a francisé le nom en S. Maur ou S. Maurice ; ne serait-ce pas le S. Mormedus dont parle la vie de S. Hervé ?

Nous ne savons rien non plus de S. Magaldus ou Maugan, si ce n'est qu'on le fête le 24 septembre, et qu'il faut sans doute l'identifier avec S. Méaugon. Peut-être n'est-il pas différent de S. Majan ou S. Mayeux, dont j'ai déjà parlé. S. Edern ne nous est connu que par un cantique et par des traditions populaires, on le fait vivre vers 894, sous le roi Alain. Ce roi paraît fabuleux et vient sans doute de la légende mythologique du dieu celtique Edern que l'on a confondu avec le saint du même nom.

S. Coledoc et S. Kérian paraissent avoir été ermites sur le territoire de Cléder à une date inconnue. Albert Le Grand dit que le premier de ces personnages est le même que S. Ké ou Kénan, Lobineau croit que c'est le second. Ni l'une, ni l'autre des deux identifications ne me paraît certaine.

La vie de S. Ethbin soulève un certain nombre de problèmes qu'il n'est pas aisé de résoudre. D'après sa biographie latine, qui l'appelle tantôt Ethbin, tantôt Idunet, il aurait été d'abord disciple de S. Samson, puis de Similien, abbé de Taurac, et serait allé mourir en Irlande près d'une église bâtie par lui en l'honneur du martyr S. Sylvain. On voit généralement dans S. Ethbin et S. Idunet deux personnages distincts et on admet que la présence dans la vie de S. Ethbin d'un personnage nommé Guénolé a amené la confusion de S. Ethbin avec S. Idunet, compagnon du grand S. Guénolé. Il faut remarquer cependant que l'on conservait à Montreuil-sur-Mer les reliques de S. Ethbin avec celles de S. Guénolé, de S. Corentin et de S. Conogan. Il semble donc bien ne pas être complètement

étranger à notre Cornouaille. Mais est-il vraiment mort en Irlande ? C'est le seul personnage qui soit dans ce cas. Ne l'a-t-on pas confondu avec un saint irlandais de nom analogue ? Nouvelle objection. S'il est mort en Bretagne, comment n'y est-il l'objet d'aucun culte ? Ses reliques ne sont pas seulement jointes à celles de S. Guénolé, elles le sont encore à celles de S. Quilien qui, lui, paraît bien avoir été un saint irlandais.

L'existence de S. Derien est attestée par les litanies du Missel de S. Vougai. Albert Le Grand le fait vivre au IV<sup>e</sup> siècle, mais sa vie est un pur roman fabriqué dans le Léon. Il y est question du roi Jugon de Tolente, père de Jubaut ou Inbaut, qui fut vaincu par Conan-Mériadec, et du roi Bristoc, de Brest, qui avait offert en pâture à un dragon le petit Rioc, fils d'Elorn. La vie de S. Melair offre également de grosses difficultés. Ses actes le font fils de Meliau, fils de Budic, fils de Daniel, fils de Iaunreith, comte de Cornouaille, et le font tuer à Lanmeur chez le comte Conomor, par les émissaires de son oncle Rivod qui avait déjà tué son père. Je ne sais où Albert Le Grand a pris l'idée de remplacer Conomor par Budic et de dire que Budic, père de Méliau, avait épousé la fille de l'empereur Léonce ou Léon et qu'il avait succédé à son frère Théodoric, vainqueur lui-même de leur oncle Maxence (1). Or, le catalogue des comtes de Cornouaille conservé dans le Cartulaire de l'abbaye de Landévennec donne une tout autre série. Le véritable patron de Saint-Meloir n'est pas S. Melair, mais S. Magloire. C'est sans aucune autre raison que la similitude des noms que l'on honore S. Melair à Tréméloir et S. Meliau à Ploumiliau, Pluméliau et Guimiliau. Les Bretons de l'île n'auraient-ils donc pas raison de le réclamer comme un des leurs, ce qu'ils ont fait dans une vie que les Bollandistes ont publiée au nombre des vies des saints du mois de janvier.

Du Paz place en effet au 1<sup>er</sup> octobre, d'après le martyrologe de Léon, S. Melor, évêque et martyr en Grande-Bretagne, et Lobineau cite un bréviaire de Léon qui met la fête de notre

(1) Quand on compare l'historiette du pied et de la main d'argent de S. Melair avec celle toute semblable de la main d'argent du dieu irlandais Nuadu, on ne peut s'empêcher de croire que la vie de S. Melair renferme des éléments empruntés à la mythologie celtique qui connaissait peut-être un dieu du même nom.

S. Melair au 2 octobre. Le S. Melair, confesseur, dont il parle d'après de vieilles litanies anglaises, est sans doute S. Magloire. Quant aux reliques que possédait l'abbaye de Redon et à celles qui se trouvent encore à Quimper et à Meaux (ces dernières apportées au x<sup>e</sup> siècle par l'évêque de Saint-Malo), je ne sais trop à quel saint les attribuer. Si l'on a placé le martyr de S. Melar à Lanmeur, c'est probablement parce qu'il existait dans cette paroisse une localité appelée Castelmelar.

Il y a des saints de race celtique que l'on suppose être venus en Armorique, puis être retournés dans leur pays. En général, ces voyages sont imaginaires. Ils ont été inventés pour expliquer que des paroisses ou des chapelles bretonnes leur ont été dédiées. Tel est le cas de S. Sané, de S. Cado ou Cast, de S. Téliau. Ce qui le prouve, c'est que dans la plus ancienne vie de ce dernier ne se trouve pas le récit de ce prétendu voyage en Armorique, qui a d'ailleurs l'inconvénient de fausser toute la chronologie.

S. Téliau paraît bien avoir vécu, ainsi que Padarn et David à qui il est étroitement associé, au début du vii<sup>e</sup> siècle. Or, on le fait recevoir en Armorique par S. Samson qui vivait au milieu du vi<sup>e</sup> siècle.

Le roi Maglocun dont on parle à propos de ce voyage, a été introduit là en vertu de cette fausse chronologie. Le roi breton Budic dont on parle en cette occurrence n'est certainement pas un roi des Bretons Armoricaïns, mais ce pourrait être un roi des Bretons de l'île, car justement il y a un roi Budic, dont Téliau consacre le fils Ismaël comme évêque de S. David. En réalité, Téliau est en rapport avec des personnages du commencement du vii<sup>e</sup> siècle, Dubrice qui mourut en 612, Poulinus, etc. C'est parce que l'on a cru faussement que S. Samson était le contemporain de S. Téliau, qu'on lui a donné Dubrice comme consécrateur, et, comme on croyait Samson disciple d'Iltud, lequel était disciple de S. Germain, on a placé les deux maîtres de S. Samson sur la même ligne, on a fait de Dubrice un disciple de S. Germain. C'est sans doute aussi parce qu'on a confondu Paulinus, évêque d'Yorck en 625, avec notre S. Paul, qu'on en a fait un disciple de S. Iltud. Quand on en fait un disciple de S. Germain, c'est qu'on le considère comme appartenant à une autre génération que S. Téliau, à la génération



de S. Dubrice. Je ferai deux remarques sur la vie de S. Cado. La première est que la ville de Bénévent, dont il fut évêque, ne doit pas être cherchée en Italie, mais doit être assimilée à une localité bretonne du nom de Benguent ou Penguent, peut-être le Bennaventa où naquit S. Patrice. La deuxième est que S. Cado n'est pas seulement le patron de Saint-Cast, mais qu'il l'est aussi de Langast, où il a été remplacé à tort par S. Gall, ainsi que de localités comme Locadour et Locgazou et Locazo.

Parmi les Saints considérés à tort ou à raison comme gallo-romains, je n'en veux retenir que quatre ou cinq.

Un épisode de la vie de S. Melaine le fait enterrer avant 549 par S. Aubin, évêque d'Angers, S. Laud, évêque de Coutances, S. Victor et S. Marsus dont on a fait un évêque du Mans et un évêque de Nantes. Or, les deux évêques de ce nom ont vécu cent ans plus tôt. Il s'agit probablement de deux prêtres, le prêtre Marsus, connu par le calendrier de l'abbaye de Saint-Méen, et peut-être S. Victor que l'on honore à Cambon. On dit généralement que S. Félix, évêque de Nantes, était berrichon. On traduit ainsi le mot bituriges de la vie latine. On n'a pas remarqué qu'il y avait en Gaule deux peuplades du même nom et que les habitants de Bordeaux s'appelaient bituriges tout comme ceux de Bourges. Or, comme S. Félix a des relations d'affaires avec les gens de Bazas, il est beaucoup plus naturel de supposer qu'il était bordelais.

S. Viau est représenté comme ayant été moine dans l'abbaye de S. Filibert. Cela tient probablement à ce que ses reliques ont été jointes à celles de S. Filibert, lorsque les moines les emportèrent pour les soustraire aux ravages des Northmans avec les reliques de S. Benoit et de S. Samson.

S. Hermeland vécut, dit sa vie latine, à la cour de Clotaire III, fils de Clovis II (656-670), puis se retira dans l'abbaye de Fontenelle, près de l'abbé Lambert qui fut nommé évêque de Lyon au plus tard en 678 ; il fut envoyé par cet abbé fonder le monastère d'Indre, auquel le roi Childebert III (695-710) assura un privilège, et bâtit près de son abbaye un oratoire en l'honneur de S. Léger, martyrisé en 678. Toutes ces données chronologiques s'accordent bien. Mais on ajoute qu'il fut reçu à Nantes par l'évêque Pascharius. Si l'on s'en rapporte à la liste épiscopale publiée par Mgr Duchesne, cet évêque aurait siégé après

Léobardus, lequel vivait en 627 et aurait eu pour successeur Taurinus, Haicot et Salapius. Comme Taurinus paraît avoir vécu en 688 ou 689 et Salapius en 632 et 650, il semble bien qu'il faille renverser la série et placer Pascharius, comme le dit *la vie de S. Hermeland*, immédiatement avant le comte-évêque Agatheus (celui qu'Albert Le Grand appelle Arnaud). La manière dont S. Benoit installe ses moines dans de petites cellules isolées semble bien indiquer un moine breton. Il est donc probable qu'il n'était pas originaire de Patras en Grèce, mais d'une ville bretonne dont le nom ressemblait à celui de Patras. Il vécut au temps de l'évêque de Nantes Alanus. Lequel se place entre Odilardus (797) et Trutgarius (834) et du comte Grandeboldus qui est sans doute le Gondebeuf de nos chansons de geste.

### III. — Formes diverses du nom d'un même Saint.

Une des causes qui ont fait disparaître le culte de nos saints bretons, c'est qu'on n'a pas toujours su les reconnaître sous les noms très différents au premier abord portés par un seul et même personnage. Leur nom s'est parfois réduit à la syllabe initiale suivie d'un diminutif en *oc*, *in* ou *an*, d'autres fois au contraire, il s'est allongé de particules postiches comme *mo* et *to*. C'est ainsi que S. Guénolé est devenu S. Tévennoc par l'allongement du début et l'abréviation de la fin de son nom. La dernière lettre du mot *saint* (en breton *sent* ou *sen*) s'en détache parfois pour se joindre au nom propre qui suit, par exemple : S. Ouan devient S. Nouan. Parfois au contraire, la lettre initiale, le *T* se confond avec le *T* final du mot *saint* et l'on a S. Uhel pour S. Tuhel.

On trouve par exemple en Bretagne S. Conner, S. Connet, S. Connan, S. Gonnan, ces différentes formes peuvent être l'abrégé de S. Conogan ou de S. Gonéri.

Pour trancher la question c'est à la situation géographique de ces paroisses qu'il faut faire appel. S. Connan dédié à un évêque de Quimper (aujourd'hui S. Corentin), a chance d'être S. Conogan.

Les paroisses situées dans le voisinage de Pontivy auront pour patron, S. Gonéri. Ce n'est pas tout. S. Conogan est encore appelé S. Guénégan. Lors donc qu'on rencontre des localités appelées Loguénech, S. Venéc ou S. Guen, on ne peut pas dire à première vue s'il s'agit là de S. Conogan, de S. Guénolé, de S. Guénaël ou de S. Guenin. Il est probable que Loquin rappelle S. Guenin, Locunel et Saint-Guinel S. Guenaël, Logonnet S. Conogan, mais ce n'est pas sûr, et il se pourrait bien qu'il faille y voir également un S. Junan ou S. Junen, peut-être encore S. Guéthénoc, puisque nous trouvons ce nom écrit sous la forme Guinou. Là encore il faut faire appel à la géographie. Dans l'évêché de Saint-Brieuc, S. Gouéno est plus probablement S. Guinou que S. Goueznou. Au contraire, près de Quimper, à Briec, à Elliant, à Ergué, c'est plutôt Guénégan qu'il faut retrouver dans S. Venoc que S. Guéthénoc, S. Guénolé ou S. Guénaël. Voici encore Sainte-Avoy, cette localité s'appelait autrefois Lotivy. St<sup>e</sup> Avoy n'est donc autre que S. Ivy et c'est probablement le même saint qu'il faut reconnaître dans S. Avé ou Evé, dans l'ancien patron de Locdeugy ou Lotivy, de Lotavy, de Saint-Dégan, de Saint-Dec. Nous savons de même par les anciennes formes de leurs noms, que S. Launeuc et S. Lourmel ne sont autres que S. Lunaire. Saint-Potan a aujourd'hui pour patron S. Pierre ; Petrus n'aurait-il pas remplacé là Pétranus, et n'est-ce pas encore S. Pétran qu'il faut reconnaître dans la seconde partie de noms de lieux comme Locpereich ou Locperhet ? L'identité de certaines formes comme Locmelaer et Locméner, S. Ténénan et S. Eléran, nous montrent que les mutations de consonnes ne sont pas rares à l'intérieur des mots.

Ainsi Hernin, Ernan, Hernec ou Lenec, Nenec ou Lennec, Arnol, où l'on a vu à tort Arnec, parent de Judicaël, est peut-être identique à Harnul, disciple de S. Guenolé. Arguezen ou Tervezen est peut-être le nom complet de celui qu'on appelle Derven, Derfen ou Erven ; et l'on peut y voir S. Elvoy ou S. Mervon. Une localité comme Locorvé peut garder le souvenir du même saint, mais on peut aussi la rapprocher de Locolvin et Loquilvan qui, comme Saint-Gelven, peuvent garder le souvenir de S. Goulven, aussi bien que de S. Elvoy. Qu'est-ce d'ailleurs que ce S. Elvoy, appelé aussi S. Aelbod ou S. Dolay,

et qui ne me paraît pas distinct de S. Albaud, de S. Albin, de S. Aloué, de S. Molf, de S. Nolf. Est-ce un saint spécial ? Est-ce une variante de S. Mervon ? S. Mervon lui-même ne serait-il pas identique à S. Maelmon, évêque d'Alet et contemporain de Judicaël, dont le culte, dit-on, n'a laissé aucun vestige. S. Malon est écrit dans les anciens titres S. Meamon (lisez peut-être Mermon). Ce pourrait être encore le même. Une partie des S. Meleuc, Melan, Melen, Meléan, Merin, Nerin, Merec, des patrons de Locmelaer ou Locmener, de Locmeller, de Locminé, de Locmérin, pourrait être identifié à ce saint personnage, d'autres peut-être à S. Méloir. Puisque dans le pays Gallo, par exemple à Messac, on appelle S. Melaine S. Blin, S. Bleu est sans doute une variante de S. Meleuc. S. Solain est sans doute S. Suliau, S. Helen S. Eliau ou Teliau, S. Thomin S. Dominus, S. Quijeau, Quio, Quion, Quidic, Quidy, Igel, patron de Loquion et de Loquidy appelé quelquefois S. Gui ou Guyon, n'est autre que S. Guidiau, comme S. Niziau ou Nio et S. Nizon, S. Gui est le patron de Locuon : on s'attendrait plutôt à S. Tujen ou S. Judoc (1). Les S. Nuzon, les S. Nudec peuvent être indifféremment l'un ou l'autre, peut-être des S. Turiau, puisque le village de S. Nuzec s'appelait autrefois S. Turiaf. S. Tugoal ou Uzual, S. Tuhel, S. Huel ou Uhel sont des variantes de S. Tudual, Loctudguen ou Loctuen conserve le souvenir de S. Tujen. S. Ducar ou Lucas est peut-être lui aussi S. Tugal, peut-être aussi S. Dugast ou Ugat, à moins qu'il ne faille y voir Bechev ou Vougai, à cause des variantes Vegac ou Breugac (lisez sans doute Bieugac). C'est ce même S. Bechev qu'il faut, je crois, reconnaître dans S. Bihan et S. Bihi. Est-ce S. Kerien, est-ce S. Kirec, qu'il faut reconnaître dans S. Gêran ou Gelan, Geron ou Jérôme, Jory ou Joly ? S. Glen est sans doute S. Gelan, S. Varicq est probablement S. Kirec, déformé sous l'influence du nom propre Waroch, et Lozêrec pourrait bien garder le souvenir du même saint. S. Doué, S. Noay, S. Thoy sont identiques et le sont également à Nouan, remplacé aujourd'hui par Yves dans les pays où on prononce ce dernier nom Youen, ce qui permet de le substituer également à Eon.

(1) D'autant qu'un autre Locuon a pour variante Locuan.

S. Guéhen, patron de Landehen, est sans doute S. Guéthenoc, sans doute aussi S. Thehen, peut-être S. Codennec, à moins que ce dernier nom ne soit une variante de S. Connec. Les formes latines du nom de S. Onen, Toinnanus, Thonnanus et Thouinianus, permettent de l'identifier avec S. Uniac ou Tugnac, S. Donan, S. Denoual, S. Donat ou Thenat, S. Don, S. Theno. Dégagé de la particule initiale *to*, c'est S. Innan, et comme S. Junan ou Jugnan a pour variante la forme Zunan, j'y verrai volontiers S. Zenon, plutôt que d'y voir S. Senan, S. Guenin ou S. Judoc.

#### IV. — Fausses conclusions tirées des noms de lieu.

L'application inconsidérée de certaines théories trop générales a conduit certains auteurs à suppléer d'une manière inexacte aux renseignements que fournissaient les vies de saints. On s'est imaginé que Pontivy et Pontual gardaient dans leur nom le souvenir du passage de S. Ivi et de S. Tudual, alors qu'il était tout aussi naturel de supposer que ces ponts avaient été construits par des laïques qui leur donnèrent leur nom. Des *plous*, c'est-à-dire des établissements civils, portant le nom de leur fondateur, ont été pris pour des établissements ecclésiastiques, parce que ce fondateur portait le même nom qu'un saint du calendrier breton. On n'a pas compris que c'était postérieurement à la fondation des plous que s'était régularisée l'organisation paroissiale. Quand on a cherché à donner un patron à chaque église, on a trouvé tout naturel de donner S. Méliau comme patron au plou fondé par un chef laïque, nommé Méliau, et qui gardait le nom de Pluméliau. Et ce que je dis du *plou* est également vrai du *tréf* qui est un démembrement du plou.

On s'est imaginé que tous les endroits appelés Locbrévalère, Locoal, etc., ou Saint-Tual, Saint-Turiau, etc., étaient d'anciennes chapelles qui gardaient le souvenir du séjour ou du passage de ces saints. On aurait dû remarquer qu'il existe en Bretagne des Locmaria qui ne prouvent pas que la Sainte Vierge soit venue en Bretagne et que certains villages, un village du

Morbihan par exemple, appelé aujourd'hui Saint-Jean et qui portait autrefois le nom laïque de Lésurgan (la cour d'Urgan), n'avait pas eu de tous temps la physionomie religieuse qu'il revêt aujourd'hui.

En ce qui concerne les *Lan*, la question est un peu plus complexe. On traduit généralement le mot *Lan* par monastère, lieu consacré, et j'avais jusqu'ici adopté sans hésiter cette traduction. Aujourd'hui, elle ne me paraît guère admissible et je crois que le *Lan* est simplement un domaine. On s'explique très bien que l'on désigne de la sorte le territoire concédé au fondateur d'une abbaye : Landévennec est le territoire donné à S. Guénolé, Lampaule le territoire donné à S. Paul. Il n'est même pas impossible qu'on ait appelé domaine de Guénolé ou de Paul, ceux qui ont pu appartenir postérieurement aux monastères fondés par ces saints personnages. On s'explique donc ainsi les mots composés où *Lan* est suivi du nom d'un saint, tout aussi bien qu'avec la première traduction. En revanche, il est impossible d'expliquer avec celle-ci les mots où *Lan* est suivi d'un nom qui ne se trouve pas dans le calendrier breton. Il ne faudrait cependant pas pour les expliquer multiplier le nombre des saints inconnus ou des substitutions de saints étrangers à des saints Bretons. Si, dans le Morbihan, Landévan est dédié à S. Martin, Landaul à S<sup>te</sup> Madeleine, Langoëlan à S. Barnabé, Langonnet et Languidic à S. Pierre ; si dans les Côtes-du-Nord, Lanvallon et Lanvellec sont dédiés à S. Brandan, Lahermoy (anciennement Lanhermoët) à S. Gildas, Langoat à S<sup>te</sup> Pompée, Lanrodec à Notre-Dame, Languédias à S. Armel, Lanvallay à S. Méen, etc., c'est que la personne qui a donné son nom au *Lan* était un laïque, tout comme les fondateurs des *Plous*.

En face des cinq *Lan* que je viens de citer dans le Morbihan, deux seulement peuvent être considérés comme des domaines ecclésiastiques. Lanvégen, paroisse de l'ancien diocèse de Quimper, dédié à l'évêque de Quimper, S. Guénégan, peut fort bien être un ancien domaine de cette église épiscopale. Je serai moins affirmatif en ce qui concerne Lanvaudan, car je ne vois pas que le pays ait été évangélisé par S. Maudez ou par ses disciples.

**V. — Culte des Saints bretons hors de Bretagne.**

Il existe hors de Bretagne des paroisses dédiées à nos Saints bretons. Cela peut tenir à ce qu'elles ont reçu une partie de leurs reliques. Cela peut tenir aussi à ce qu'elles ont conservé le souvenir de leur passage, et il y a là une trace, précieuse à recueillir, de leurs courses apostoliques. Nous savons, en effet, que S. Samson avait fondé un monastère en Normandie et S. Méen un monastère en Anjou. Si même la dévotion à nos saints bretons provient simplement du fait qu'un seigneur étranger ait appelé sur ses terres les religieux d'une de nos abbayes, ce fait encore est intéressant à noter. S. Malo est ainsi honoré à Cornillé (Maine-et-Loire), à Saint-Malo (Vendée), à Saint-Malo-de-la-Lande (Manche), à Magny •(Calvados), etc. ; S. Maudet à Ferrières-Larçon (Indre-et-Loire) ; S. Samson à Mozé (Maine-et-Loire), à Saint-Samson (Mayenne), à Oustrouham et Plumetot (Calvados), etc. ; Tudual à Laval ; Melaine à Miré et à Saint-Melaine (Maine-et-Loire), au Tablier (Vendée). S. Méen est honoré à Ruillé-le-Gravelais (Mayenne). S. Martin de Vertou n'est pas seulement honoré dans les départements de la Loire-Inférieure, de la Vendée, de Maine-et-Loire, mais encore dans le Morbihan, dans l'Ille-et-Vilaine, dans la Mayenne, dans l'Indre-et-Loire, et le nombre des paroisses qui lui sont dédiées serait beaucoup plus grand si dans nombre d'endroits il n'avait été remplacé par S. Martin de Tours, dont la popularité était devenue beaucoup plus considérable que la sienne.

Vte Charles DE CALAN.



# UN POÈTE BRETON INCONNU

---

## M. LE NORMAND DE LA BAGUAIS

Châtelain du Boisbriant

EN CHATEAUBRIANT

---

MESDAMES, MESSIEURS,

Le poète que je vais avoir l'honneur de vous présenter, est une des innombrables étoiles inconnues de notre pléiade bretonne ; étoile, il est vrai, de petite grandeur ; mais étoile de notre ciel Castelbriantais, et qui m'a semblé par là même digne de votre bienveillant intérêt.

Charles-Guy Le Normand de la Baguais naquit vers 1720 ; il était fils de Charles-François, seigneur de la Baguais, de la Jarretière, de la Chevalerie, auditeur des comptes et procureur fiscal de Châteaubriant, et de demoiselle Aubin ; son père mort en 1762 et inhumé dans l'église de Béré, avait acheté vers 1725, de la famille d'Oultremer, la terre du Boisbriant, où notre poète fit sa principale résidence.

Le Boisbriant, seigneurie, avec manoir, chapelle privée, métairies, droits de moyenne justice, de prééminences, d'enfeu et de banc dans la chapelle de Notre-Dame-de-la-Mercy, en l'église Saint-Jean de Béré, du côté de l'épître, doit probablement son nom à Briant, fondateur au <sup>xiii</sup> siècle du château, dit « Château-Briant ». Le manoir actuel est situé dans la



vallée de la Chère, à mi-chemin et à 4 kilomètres de Châteaubriant et de Saint-Aubin des Châteaux. C'est une gentilhommière du commencement du *xvi*<sup>e</sup> siècle, bâtie en équerre avec une tourelle octogonale servant de cage à l'escalier. On y perça au *xvii*<sup>e</sup> siècle de nouvelles ouvertures ; et, au *xviii*<sup>e</sup>, on accola une chapelle à la façade orientale, on exhaussa la tourelle d'un étage et on construisit au midi de la cour deux bâtiments carrés, qui en formèrent l'entrée. Le manoir était entouré de douves, alimentées par la Chère ; les jardins étaient situés à l'ouest. On remarque encore, au-dessus du porche de la tourelle, un écusson fruste portant « une fasce » ; et, dans la cheminée de la salle, une plaque en fonte, qui porte les armes des d'Oultremer « fascé, ondé, d'argent et d'azur », avec la devise : « *Oculis vigilantibus exit* » (1).

Le manoir du Boisbriant, actuellement maison de ferme, est le chef-lieu d'une terre importante, qui comprend les métairies de la Porte, de la Rouaudière, de l'Ecluze, de la Malorais et de la Thébergeais.

*La Malorais*, qui depuis la fin du *xv*<sup>e</sup> siècle, dépend du Boisbriant, appartenait de 1400 à 1478 aux Chamballan, dont le nom patronymique était « Le Maistre », et qui s'armaient : « d'azur au lion d'argent, accosté de deux épées en pal, les pointes en haut. » Près du manoir de la Malorais, était une chapelle sous le vocable de saint Mathurin, qui, après avoir servi primitivement de chapelle à une léproserie, devint un lieu assez fréquenté de pèlerinage : on allait y invoquer saint Mathurin pour la guérison des maux de tête et de la folie. Cette chapelle fut fondée en 1625 et 1658 par les la Motte, seigneurs du Boisbriant, d'une messe hebdomadaire chaque dimanche. Elle est dite, dans un acte de 1663, « avoir été bâtie par les seigneurs de Châteaubriant en l'honneur de saint Mathurin, tant pour servir à la maladrerie établie en ce lieu, que pour la commodité de leurs vassaux. » Ce fut dans cette chapelle que fut célébrée, en 1801, par M. l'abbé Louis-René-Bernard de la Tertrais, vicaire de la Chapelle-Glain, la pre-

(1) Voir *Le Boisbriant et la Malorais*, par M. J. Chapron, article dans le *Journal de Châteaubriant*, du 16 décembre 1897, et *Histoires et légendes du pays de Châteaubriant*, par M. l'abbé Goudé, p. 21 et suivantes, avec vue du manoir.

mière messe publique dite dans le pays de Châteaubriant après les troubles révolutionnaires. Détruite vers 1850, il n'en reste plus que des ruines, un bénitier octogonal, et une statue décapitée de son patron saint Mathurin.

La seigneurie du Boisbriant appartint d'abord aux seigneurs de Châteaubriant, puis nous y voyons en 1427 les Le Clavier (1), qui le portèrent par alliance vers 1440 aux Phelippot de Mordelles, seigneurs de la Cochonnais (2) ; il vint de ceux ci vers 1464, également par alliance, aux Monthouër (3), qui le gardèrent jusqu'en 1610, époque où Renée de Monthouër, d<sup>e</sup> du Boisbriant, de la Thébergeais, de la Malorais, épousa Bonabes de la Motte, seigneur de la Rouaudière, auquel elle porta ces seigneuries. Les La Motte (4) vendirent de Boisbriant vers 1690 à René d'Oultremer, seigneur de Belestre, époux de Catherine Bégasse. (*D'Oultremer* : « fascé, ondé d'argent et d'azur. »)

Le Boisbriant fut acheté vers 1725, avec La Malorais et La Thébergeais, par Charles-François Le Normand, procureur fiscal de Châteaubriant, et déjà seigneur de la Baguais, de la Jarretièrre et de la Chevalerie.

Cette famille Le Normand, que nous trouvons dans le pays de Châteaubriant dès la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, s'armait : « fascé, ondé d'argent et d'azur, au chef d'or chargé d'une pomme de pourpre, feuillée de sinople et accostée de deux perroquets affrontés de même (5). »

Ce Charles-François Le Normand fut inhumé en 1762 dans l'église de Béré, dont il était seigneur prééminencier, et à

(1) *Le Clavier* : « De gueules à deux clefs d'argent en sautoir. »

(2) *Phelippot de Mordelles* : « D'azur au chevron d'or, acc. de trois fers de lance de même. »

(3) *De Monthouër* : « D'argent au chef de gueules, chargé d'une face de Christ d'argent. »

(4) *De la Motte* : « De gueules à trois bandes engreslées d'argent. »

(5) Un Guillaume Le Normand était secrétaire du duc de Mercœur en 1591, il eut : Charles Le Normand, capitaine ligueur à Châteaubriant et s<sup>r</sup> de Beaumont en 1597, dont : Jean, s<sup>r</sup> de Taradon, de la Jousselière, en Vritz, qui eut, entre autres : Charles, s<sup>r</sup> de Taradon, qui épousa à Béré en 1677, Marie Le Grand, d<sup>e</sup> de la Chevalerie, et eut, entre autres : Charles-François, s<sup>r</sup> de la Chevalerie, procureur fiscal de Châteaubriant en 1714, reçu Auditeur des Comptes le 27 mai 1721, qui épousa vers 1718 M<sup>lle</sup> Aubin ; il acheta vers 1715 Le Boisbriant, où il mourut en 1762, laissant postérité.

laquelle il donna par testament une somme de 300 livres. Il avait eu de M<sup>lle</sup> Aubin, deux filles et un fils.

L'aînée des filles, Agnès Le Normand, se fit religieuse et était en 1759 supérieure de la communauté des Ursulines de Châteaubriant ; la seconde, Marie, épousa vers 1765, François du Fresne de Virel, seigneur du Plessis, en Saint-Aubin-des-Châteaux ; elle n'eut pas de postérité. Le fils, Charles-Guy Le Normand de la Baguais, fut le poète, dont nous allons résumer les œuvres.

Nous ne savons que fort peu de choses sur sa vie. Châtelain du Boisbriant, où il demeurait, il possédait les terres de la Baguais, de la Malorais, de la Rouaudière, de la Thébergeais, de la Chevalerie, de la Jarretièrre ; il était célibataire, et habitait souvent à Châteaubriant, chez une de ses nièces, Madame Hochedé de la Pinsonnais, dans l'Hôtel Hochedé, situé dans la grande rue, et qui appartient actuellement au Comte de Villemorge. Il était gouteux et asthmatique, quand il mourut à l'Hôtel Hochedé, en 1796, âgé d'environ 75 ans.

Il eut pour héritier son neveu, Henry-Auguste du Fresne de Virel, époux de Julie-Michelle Desilles de Camberton, et dont une des filles épousa vers 1832, Prigent-Amédée Brillet, comte de Villemorge, châtelain du Mesnil en Challain-la-Potherie, mort le 4 mai 1857, laissant pour héritier son fils, le comte Paul de Villemorge, châtelain actuel du Mesnil, maire de Challain-la-Potherie et propriétaire du Boisbriant et des terres qui en dépendent.

La *Seigneurie de la Baguais*, dont Charles Le Normand portait le nom, est située à 3 kilomètres au nord de Châteaubriant et relevait de la Galisonnière, elle avait pour chef-lieu un manoir du x<sup>v</sup> siècle, avec cour fermée, porche et chapelle privée. Après avoir d'abord dépendu de la châtellenie de Châteaubriant, elle vint vers 1120 aux Cheigné, qui la portèrent en 1170 aux Coësmes ; par des alliances successives, elle appartint aux Québriac en 1520, puis en 1580 aux Le Gouz, qui la vendirent en 1616 aux Barrin ; les Dreux l'achetèrent vers 1679, et les Le Normand vers 1690.

Charles Le Normand de la Baguais avait fait éditer à Nantes, en 1785, un volume de vers français et latins, opuscule in-8° de 69 pages, intitulé : *Pièces diverses en vers de M. de la B<sup>...</sup>*,

à Genève (Nantes) MDCCLXXXV (1785). — L'exemplaire que j'ai en ma possession est complété de treize pages manuscrites et de notes explicatives, écrites par l'auteur.

Je vais donner une analyse sommaire de chacune des pièces qui composent ce petit livre :

— La première est une épître en vers français, par laquelle M. de la Baguais « invite M. de la Courpéan (René-Joseph de Kerbourdel de la Courpéan, châtelain de la Maurivière, en Erbray, époux de Louise-Appolline de Bégasson de la Lardais, et père de la comtesse de Perrien) à venir dîner le lundi 13 mai 1775, à sa maison de campagne du Boisbriant, à l'occasion de la saint Mathurin, fête patronale de sa chapelle : « Lundi, je vous attends sur les bords de la Chère..., de la Chère, qui, par ses plis et ses détours, forme à ma maison une triple enceinte ; et dont peut-être les brouillards sont l'une des causes de l'asthme dont je souffre. »

— La seconde pièce, en vers latins, est encore une invitation à la fête de la saint Mathurin ; elle est datée du 10 mai 1777 et adressée à son ami, M. Nicolas-Guillaume du Fresne de Renac, châtelain des Fougerais, à 1 kilomètre au S.-E. de Châteaubriant (ce M. du Fresne, baron de Renac, était alors veuf de Madeleine de Béchenec des Fougerais ; lors de la Révolution, il émigra avec ses deux fils et une de ses filles ; ses deux autres filles, dites « les demoiselles de Renac », furent guillotonnées à Rennes en 1794) : « Trois milles à peine, écrit La Baguais à M. de Renac, séparent ta maison de la mienne ; la ville s'étend au milieu, et, quand nous désirons nous réunir, une heure à peine suffit... Mon logis est assis en une étroite vallée, arrosée par les méandres de la rivière qui descend de la ville ; il est entouré d'ombrages épais, d'où son nom de Bois-Brient (*Unde domus, nemorum de nomine, sylva Brientis dicitur*). Non loin de là est l'antique chapelle de Saint-Mathurin, où, chaque année, le jour de la fête, les jeunes gens et les jeunes filles viennent en procession, le front couronné de violettes, de primevères, de narcisses ou d'hyacinthes ; et près de laquelle les gens qui souffrent de la tête ou les faibles d'esprit se baignent le front dans une fontaine... Si le cœur t'en dit, viens à cette fête avec tes gracieux enfants ; vous dînerez avec moi et vous me ferez plaisir... »

— La troisième pièce est une lettre de remerciements en vers français, à M. le docteur Hahnaut, qui lui avait envoyé, le 16 septembre 1775, un superbe panier de poires de son jardin.

— La quatrième pièce est un épître en vers français, soi-disant écrite par Madame Hochedé de la Guéméraires à son amie la comtesse de Perrien, née de Kerbourdel de la Courpéan, qui, avec ses parents, allait rejoindre à son château de Locunolé, près de Lorient, son mari, le comte de Perrien, alors malade de la goutte.

— La cinquième pièce, en vers français, est une lettre à M. Hochedé de la Pinsonnais, en date du 15 octobre 1775 : M. Hochedé était alors à son « Manoir de la Pinsonnais, en Nozay ; et, comme il était souffrant du foie, il lui conseille de mépriser les remèdes et de les remplacer par du bon vin et une bonne nourriture... ; il le peut facilement, car il a autant d'or qu'un satrape. »

— La sixième pièce est encore une épître en vers français au même M. Hochedé. Il y fait allusion à l'étang de Moque-Souris, près de Nozay ; à la ferme du Pré-Failli ; et au château de Péret, également en Nozay, et où demeurait Madame de Poulpiquet.

— La septième pièce est une lettre, en date de 1778, à M. Charles Cocault de la Villeauduc (1), avocat à Nantes. Il lui rappelle l'affection qui les a unis dès leur jeunesse, et les personnes qu'ils ont alors connues :

« Rappelle-toi ce fou qu'on nommait le Déiste (2),  
Le sage du Boschet aux propos compassés (3),  
Druille, l'ambassadeur des pâles trépassés ;  
Et du fameux Roland (4), le dur antagoniste. .... »

Il vante la science, le talent et la probité de son ami Cocault :

(1) *Charles Cocault de la Villeauduc*, né à Blain vers 1720, fils de Jean, sénéchal de Blain. Il fut avocat à Nantes, puis délégué de Blain en 1788. Arrêté comme suspect en 1793, il fut conduit de Nantes à Paris, et il mourut dans cette dernière ville, avant son jugement, le 5 janvier 1794.

(2) M. de Kérivalan.

(3) M. Cocault du Boschet, subdélégué de Paimbœuf en 1741.

(4) « Roland du Roscouët, époux de la veuve La Perle. »

« De ta bouche, Thémis fit l'oracle de Nantes.  
Et, pour t'avoir vu naître, immortalisa Blain... »

Enfin, il lui dit que : « son amitié pour lui reste la même ; et que quarante hivers n'ont pu la refroidir. »

— La huitième pièce, de novembre 1778, est un compliment en vers français à M. Chaillon, de Montoir, avocat au Parlement (1), dans lequel il le félicite d'avoir pris la défense des tenuyers d'Avessac, qui affirmaient la banalité des terrains de la Grande Brière (immense marais entre la Loire et Redon).

— Les onze pièces suivantes sont relatives à un procès que M. de la Baguais avait avec le fisc au sujet d'une ferme qu'il possédait près du bourg de Noyal : Ce bien était roturier, et cependant l'Intendant le déclarait noble et voulait le taxer comme franc-fief. D'où lutte et haine profonde de notre poète contre les fermiers généraux et les commis aux finances, dont les noms détestés reviennent sans cesse dans ses vers ; « Bon-temps, commis au contrôle à Châteaubriant, le dernier des humains, monstre vomé des flancs d'Alecto, et fils d'un failli condamné au bagne » ; « Mutel, commis au bureau des finances, homme vénal, vendu à l'avarice, un barbare, un corsaire, un faux bonhomme » ; « Descoutures, vérificateur au contrôle, un fourbe et un coquin » ; « Vivans et Thébaud de Roquemont, également vérificateurs au contrôle, des misérables. »

Ces différentes épîtres sont adressées : en 1776, à M. Gelée de Prémion, député en Cour de la province de Bretagne ; le 17 janvier 1777, à M. Turgot, ex-contrôleur général des finances ; le 1<sup>er</sup> janvier et le 27 septembre 1782, à M. Ménard de Cornichand, premier commis des Finances, Intendant et administrateur général des Postes ; à M. le comte de Maurepas ; en septembre 1780, à M. Necker, directeur général des Finances, où il lui dit :

(1) *Etienne Chaillon*, né à Montoir en 1756, avocat au Parlement, qui habitait Montoir en 1762 et Nantes en 1780 ; il fut élu député aux Etats Généraux de 1789, et siégea à la Constituante et à la Convention. Ayant eu le courage de voter contre la mort du roi, il fut déclaré suspect et ne dut la vie qu'au 9 thermidor. Il fut envoyé en 1795, avec Gaudin, en Vendée, comme pacificateur, devint Membre du Conseil des Cinq-Cents, et mourut à Paris le 5 avril 1796 laissant postérité.

« Je n'attends ni faveur, ni grâce,  
Venge-moi d'un traitant vorace. »

le 9 novembre 1785, à Mgr de Bellescize, évêque de Saint-Brieuc, député en Cour (vers latins) ; en 1783, placet au roi (vers français), dans lequel il fait appel à la bonté et à la justice du monarque, en lui expliquant son procès :

« Château-Briand, Sire, en Bretagne,  
Où Bontems par malheur fut commis du Fermier,  
Moitié ville et moitié campagne ;  
Jean de Laval et sa compagne  
Y résidaient du temps du roi François Premier.  
Montmorency fut donataire  
Du trop célèbre époux de Françoise de Foix.  
Puis, devenu propriétaire,  
Condé, par titre héréditaire,  
Des fils du Connétable entra dans tous les droits.

« Or, non loin des biens de ce Prince,  
Dont la source remonte à votre sang royal,  
Presqu'aux confins de la Province,  
Est un fermage étroit et mince  
Qu'acquit le suppliant près du bourg de Noyal.  
Ce bien, il le tient en roture. . .  
D'un commis du Traitant mais tel est le pouvoir  
Que ce lieu par son imposture  
Perd son essence et sa nature :  
Le crédit le rend noble, et le blanc devient noir. . . »

En 1787, il adressa une lettre en vers, à M. Le Chapelier, alors avocat et substitut de MM. les Procureurs Généraux, Syndics des Etats de Bretagne. Il le remercie d'une consultation gratuite qu'il lui a envoyée, et gémit sur l'oppression des Traitants et sur l'accroissement continu des impôts :

« Aujourd'hui, tout n'est que barrière ;  
Partout une brutale loi

Poursuit le pauvre en sa chaumière,  
 Et l'en bannit : « de par le Roi ».  
 Que d'opresseurs titrés, que de maisons royales !  
 Le trône est entouré d'illustres mendiants.  
 Appauvri par des mains qu'on nomme libérales,  
 L'Etat est réduit à des expédients. . .  
 De là ce trouble affreux qui règne en nos finances,  
 Les impôts, les emprunts, toutes leurs conséquences. . .  
 Ah ! si de notre amour Louis savait le prix,  
     Nos tributs qu'il livre à l'intrigue  
     De ses flatteurs les plus abjects :  
     S'il savait, quand il les prodigue,  
     Que c'est le sang de ses sujets ! . . .  
 D'un avenir prochain, que pouvons-nous attendre ?  
 Ce n'est plus qu'un vain nom que nos propriétés ;  
 L'air que nous respirons on ose nous le vendre ;  
 Quand verrons-nous la fin de nos calamités !  
     De l'Etat les coffres sont vides ;  
     Le peuple en vain fait mille efforts :  
     Dans le tonneau des Danaïdes  
     Les Français versent leurs trésors.  
 L'Etat est obéré d'un déficit immense,  
 Les impôts entassés pèsent sur les impôts ;  
 On recourt aux emprunts pour acquitter la France,  
 Et c'est à ces emprunts que sont dus tous nos maux. »

(Notons que déjà ces récriminations de M. de la Baguais étaient fondées, et cependant alors la dette de la France ne s'élevait qu'à 600 millions, que dirait-il maintenant qu'elle monte à plus de 45 milliards, dont plus de 33 milliards imposés depuis 35 ans par la troisième République ?)

— La dix-neuvième et dernière épître de M. de la Baguais est datée du mois de mars 1785 et adressée : « à M. Larcher de la Touraille, capitaine des Gardes de S. A. S. Mgr le Prince de Condé, baron de Châteaubriant, en le priant de présenter mon mémoire pour obtenir ce qui m'est dû. » — Romance sur l'air des *Gas de Campagna* ou de la *Béquille du père Barnabas*.

Permettez-moi, Messieurs, de saluer en passant en ce Jean-Chrysostôme Larcher, comte de la Touraille, un parent, soldat, philosophe et poète, dont j'ai jadis esquissé la biographie. Né



au château du Bois-du-Loup, en Augan, en 1720, et comte de la Touraille en la même paroisse, il fut mestre de camp de cavalerie, brigadier des armées du Roi, maréchal de camp, aide de camp et secrétaire du prince de Condé, membre des Académies de Bretagne, de Dijon et de Lunéville, chevalier de Saint-Louis, poète et littérateur distingué ; il fut guillotiné à Paris le 27 juillet 1794, à l'âge de 74 ans (1). Quant à la *Chanson des gâs de Campénéac*, elle était connue dans le pays de Ploërmel dès le commencement du xvii<sup>e</sup> siècle ; et je rappelle que la scène qui l'occasionna se passa au Bois-du-Loup, futur berceau du comte de la Touraille. En voici sommairement le thème : les gâs de Campénéac, bourg voisin de celui d'Augan, courtoisaient les filles de cette dernière paroisse, qui, peu flattées de cette recherche, préféraient leurs compatriotes. Un soir les gâs de Campénéac étaient venus à une fête au village du Bois-du-Loup ; pour danser plus à l'aise, ils avaient quitté leurs vestes (dites « Ganicelles »), dont les filles d'Augan s'emparèrent et qu'elles jetèrent dans un puits voisin. D'où une chanson, relatant toute cette aventure, et qui a pour refrain :

« Rendez les ganicelles  
Aux gâs de Campagna. »

Cette chanson fut, dit-on, chantée par le comte de la Touraille, à la Cour de Louis XVI, auquel une tradition donne pour nourrice une femme de Campénéac.

Voici quelques couplets de la romance adressée par La Baguais à ce comte de la Touraille :

« De l'Hôtel de Condé,  
J'espérais, La Touraille,  
Qu'on m'aurait accordé  
Certaine représaille.  
Comte, si tu t'en mêles,

(1) Voir : *Le Comte de la Touraille*, par le Comte de Bellevüe. Vannes, Lafolye, 1890.

Le Prince enfin dira :  
« Rendons les ganicelles,  
Aux gâs de Campénéac. »

« Ces faits, ce procédé,  
Indignes de sa gloire,  
Du fils du grand Condé  
Terniraient la mémoire.  
Si tu les lui révéles,  
Le Prince enfin dira :  
« Rendons les ganicelles,  
Aux gâs de Campagna. »

« Remets tout à sa foi,  
Tout à sa conscience ;  
Du héros de Rocroy  
L'ombre prend ma défense.  
En lettres immortelles  
Notre Prince écrira :  
« Rendons les ganicelles,  
Aux gâs de Campagna ! »

J'ignore l'issue du procès et si le Prince de Condé finit par « rendre les ganicelles » et donner droit aux revendications de M. de la Baguais : la Révolution, qui devait commencer deux ans plus tard, allait faire d'autres spoliations.

Dès le premier grondement de l'orage dans lequel allait sombrer le vieux monde, M. de la Baguais quitta son manoir du Boisbriant et vint habiter chez sa nièce, dans l'hôtel Hochedé, à Châteaubriant, où il mourut le 15 septembre 1796.

Depuis la mort de M. de la Baguais, le Boisbriant est resté inhabité et sert de maison de ferme ; mais, vers 1794, il fut le théâtre d'un drame, que M. l'abbé Goudé raconte dans ses *Histolres et Légendes du pays de Châteaubriant* ; le vieux castel, veuf de son châtelain, offrit un asile aux prêtres que l'on disait rebelles à la loi car ils étaient fidèles à Dieu. Ces pieux proscrits célébraient, dans la chapelle située au premier étage, l'office divin, auquel assistaient quelques fervents chré-

tiens du voisinage. Sur la dénonciation du citoyen Philippe, curé assermenté de Saint-Vincent-des-Landes, des gardes nationaux de Châteaubriant envahirent le manoir du Boisbriant et s'emparèrent d'un des prêtres qui y était caché, et qu'ils massacrèrent au pied de l'autel, où quelques heures avant avait coulé le sang du Sauveur.

Je regrette de terminer cette causerie par cet affreux drame, mais à partir de ce crime, le manoir du Boisbriant n'a plus d'histoire, et le souvenir funèbre de ce martyr plane encore sur ses vieilles murailles et met un voile de deuil à son donjon.

M<sup>re</sup> DE BELLEVUE.



# CAPITATION

DE

## CHATEAUBRIANT

en 1783

---

Qu'était-ce que la capitation ? Comment était-elle perçue en Bretagne ?

A ces deux questions je me réserve de faire plus tard une copieuse réponse. Aujourd'hui je rappellerai en deux mots : que la capitation fut créée par Déclaration du Roi du 18 janvier 1695 dans le but de faire face aux dépenses de guerre ; que les contribuables étaient répartis en 22 classes et taxés depuis 1 livre jusqu'à 2.000 livres ; que notre province payait la capitation moyennant l'abonnement à une somme fixe ; que les Etats réunis à Nantes, en août 1701, répartirent les contribuables en 20 classes, taxées de 1 livre 10 sols à 1.500 livres ; que les villes de Bretagne étaient partagées en trois ordres (Châteaubriant était du troisième ordre) ; et enfin que *tous*, prêtres et nobles comme les autres, mais par rôles spéciaux, payaient la capitation ; les indigents, toutefois, n'y étaient pas astreints.

Certains contribuables jouissaient de l'*exemption de casernement* ; la taxe théorique était indiquée dans la colonne ordinaire, on la barrait et, à côté, on opérait la soustraction ; le reste était la somme réellement payée. J'ai fait, pour tous les exempts du présent rôle, le calcul de ce que représentait ce privilège : cela oscille entre 21,25 et 21,66, soit à peu près 21,50 %.

Le rôle qui fait l'objet de la présente publication est écrit, suivant le Mandement des Etats de Bretagne, sur papier commun non timbré.

Pour les dix premiers articles j'ai conservé la disposition du manuscrit ; puis j'ai placé les numéros d'ordre sur la même ligne que les noms et j'ai supprimé l'énonciation inutile de la somme payée qui est indiquée en chiffres dans la colonne à droite. J'ai gagné ainsi plus de 700 lignes, sans nuire à l'intérêt du document.

Les deux prénoms les plus usités sont Yvon et Victorien. Le premier s'explique de lui-même, c'est une forme locale d'Yves. Pour justifier le second, il suffit d'ouvrir (p. 460-468) le remarquable ouvrage de M. le chanoine Goudé : *Histoire de Châteaubriant Baronnie, Ville et Paroisse*, Rennes, Oberthur et fils, 1870. Je résume cette page si intéressante des annales religieuses de la petite cité. En 1684, l'abbé Luette, originaire de Châteaubriant, ancien recteur de Saint-Louis des Français à Rome et alors recteur de Sarzeau, donna à l'église où il avait reçu le baptême le corps entier de saint Victorien, martyr. La translation solennelle se fit en janvier 1686 ; plus de 20.000 personnes accoururent pour vénérer ce trésor insigne, et les guérisons miraculeuses se multiplièrent grâce à l'intervention de cette relique de haut prix.

Quelques surnoms se rencontrent, sans doute pour distinguer des homonymes : du Verger, du Buisson, du Bourg, des Châteaux, la Roze, la Rozée, la Violette, la Roche, l'Angevin, le Blond, Boncœur, Boisbriand, Boismari (1).

Certains contribuables portent le nom de localités avoisinantes : Nozay, Derval, Rougé, Saffré.

Comme noms encore honorablement connus, je trouve : Bauduz, Bruneau, Caris, Chauvière, Cheguillaume, Deluen, Desloges, Dorange, Fouché, Frangeul, Gautron, Geslin, Guibourd, Heurtault, Legouais (ou Legois), Lorieux, Malherbe, MauSSION, Méaulle, Nidelais, Noury, Rabu, Salmon, Teillais, Yvon.

(1) Au sujet de ce prénom je soupçonne une erreur ; en effet, l'art. 495 porte : « Julien-Rougeul, dit Boismari » et l'art. 506 porte : « La veuve de Julien Rougeul, dit Boismari ». Peut-être 495 est-il fils de 506 ? mais, contrairement à l'usage, ce n'est pas indiqué.

Voici la liste complète des noms à particule, en dehors, bien entendu, des huit articles de la noblesse : Arondel des Hayes, Baguet de la Rollandière, Ballais de la Buchetière, Ballais de la Hardouinière, Bernard de la Mollière, Bernard de la Tertrais, Bernard Dutreil (1), Besnier de la Plonnais, Besnier de la Touche, Boullé de Septvents, Brossais du Perray, de la Buffrais, Cathelinays de la Branchère, Cathelinays de la Mostière, Defermon des Chapellières, Delourmel de la Picardière, Derouin de la Clanchelière, Dubreil du Chastelier, Dupin de la Ferrière, Ernoul de la Chenelière, Ernoul de la Provôté, Fournier de Villecerf, Fremais de Lévin, Hochedé de la Guémerais, Hochedé de la Jûtaye, Hochedé de la Pinsonnais, Leroux de la Martinière, Leroy de la Mataudais, Lorette de la Chapelle, Lorette de la Ferronnière (2), Margat de la Plaizière, Normant de la Baguais, Pollier de la Bouvrais, Poulain de la Furtière, de Rennes (3), Rouvraye de la Harlière, Thuillier de la Coquerie, Vissault des Pantières, Yvon de la Buffraye.

Je remarque l'expression : fils Jean, fils Joseph, pour fils de Jean, fils de Joseph.

Les désignations : la veuve, la demoiselle veuve, la dame veuve, semblent employées indistinctement.

La taxe la plus faible est d'une livre et assez souvent elle s'applique à un groupe de personnes : art. 121 (une veuve et sa fille) ; 165 (une veuve et ses filles) ; 197 (une veuve et son fils maçon) ; 250 (fille et mère) ; 263 (mari et femme) ; 390 (veuve et enfants), etc.

Chaque serviteur ou compagnon habitant avec son maître paye une somme invariable de 1 livre 10 sols. Mais le compagnon qui réside chez lui est taxé à 1 livre, 2 livres, etc.

Les serviteurs des ecclésiastiques payent la taxe uniforme

(1) *Le Nobiliaire de Bretagne* de POL DE COURCY, nomme : « Bernard, sr du Teil : un sénéchal de Châteaubriant en 1780, anobli en 1814. » Or, l'art. 5 du rôle dit : Monsieur Bernard Dutreil, sénéchal de la baronnie de Châteaubriant. Il est à croire qu'il s'agit du même personnage.

(2) Les deux MM. Lorette de la Chapelle et de la Ferronnière étaient prêtres. Ils étaient, sans doute, parents de la veuve Lorette, directrice des postes (art. 239) et de Jean-François Lorette, greffier des traites et gabelles (art. 241).

• (3) C'est le nom d'un jardinier (art. 362) : ne serait-ce pas un surnom ?

de 2 livres, mais, avec l'exemption de casernement, qui est de 8 sous 6 deniers, cette taxe est ramenée à 1 livre 11 sols 6 deniers.

Les serviteurs des nobles sont portés pour mémoire; c'est donc probablement par erreur que les deux domestiques des demoiselles de la Potterie figurent aussi sous l'art. 100 et y sont taxés à 3 livres.

Voici le relevé des taxes dépassant 8 livres :

160 livres : 1 personne (sans profession) — 147 l. : 1 (s. p.) — 136 l. : 1 (s. p.) — 120 l. : 1 (Intendant du Prince de Condé) — 100 l. : 1 (avocat-conseil du Prince) — 80 l. : 2 (1 s. p. 1 régisseur et receveur du Prince) — 60 l. : 1 (s. p.) — 50 l. : 1 (s. p.) — 45 l. : 1 (s. p.) — 40 l. : 1 (maître particulier et juge des chasses de la Maîtrise des eaux, bois et forêts de Château-briant) — 37 l. : 3 (Président des traites et gabelles. Echevin. Contrôleur ambulant) — 36 l. : 7 (Sénéchal de la Baronnie. Tanneur. 5 s. p.) — 35 l. : 1 (Directeur des devoirs) — 33 l. : 3 (Notaire et procureur. Aubergiste. S. p.) — 32 l. : 1 (procureur fiscal de la Baronnie) — 30 l. : 5 (2 marchands. 3 s. p.) — 28 l. : 1 (notaire et procureur) — 27 l. : 1 (meunier) — 25 l. : 3 (2 s. p. 1 commis de ville) — 24 l. : 4 (le Maire en exercice, avocat en Parlement. Le Procureur du Roi des traites et gabelles. 2 s. p.) — 22 l. : 1 (marchand-peigneur) — 21 l. : 2 (Aubergiste. Marchande) — 20 l. : 1 (s. p.) — 18 l. 10 s. : 1 (métayère) — 18 l. : 9 (Avocat. Tanneur. Maître-sellier. 6 s. p.) — 17 l. : 2 (Contrôleur des cuirs. S. p.) — 16 l. : 10 (Médecin. Avocat. Notaire et procureur. Tanneur. Boulangère. Métayer. 2 marchandes. 2 s. p.) — 15 l. : 11 (Receveur général. Contrôleur de ville. Contrôleur des actes Commis pour les cuirs. Maître en chirurgie. 4 métayers. 2 s. p.) — 14 l. : 11 (Boulangier. 10 métayers) — 13 l. : 4 (Notaire et procureur. Marchand-peigneur. 2 métayers) — 12 l. 10 s. : 2 (Commis aux écritures. Métayer) — 12 l. : 18 (Le lieutenant de la Baronnie. Le procureur syndic de la Communauté de Ville. Le garde des archives du Prince. Notaire et procureur. Maître-apothicaire. Marchande apothicaire. Maître-cordonnier. Aubergiste. Poëlier. Vitrier. 4 métayers. 4 s. p.) — 11 l. : 3 (2 métayers. S. p.) — 10 l. : 14 (Apothicaire. Marchand maître-peigneur. Maître-peigneur. Marchande peigneuse. Cordonnier. 2 marchands. 5 métayers.

2 s. p.) — 9 l. 10 s. : 2 (Fermier. S. p.) — 9 l. : 17. (2 marchands. Marchand peigneur. Marchand maître-peigneur. Maître-tanneur. Mégissier. Maréchal. 2 boulangers. 6 métayers. 2 s. p.)

Je crois utile de faire précéder le rôle de la répartition par professions des contribuables d'alors. Cette vue d'ensemble donnera idée de ce qu'était une petite ville à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. D'après le chanoine Goudé, la population de Châteaubriant s'élevait au chiffre de 3.325 en 1780 et de 3.875 en 1790 : on peut donc l'estimer à 3.500 environ en 1783. Il faut observer que beaucoup de contribuables n'ont pas de profession et que quelques-uns ont deux cordes à leur arc ; ainsi, on trouve des aubergistes qui sont tailleur, cordonnier, maçon, sabotier, etc., des cabaretiers qui sont boulanger, sabotier, etc., des jardiniers qui exercent le métier de blanchisseur, de tourneur, de peigneur ; un sergent est cordonnier ; le cumul le plus remarquable se trouve à l'art. 511 qui concerne à la fois un perruquier marchand de vin et sa fille coiffeuse et marchande.

### **Alimentation.**

*Tous en V (ille) sauf la meunière et le marchand de cochons à la C (ampagne).*

**MEUNIER** : 3 moulins dont 2 tenus par un H (omme) et 1 tenu par une F (emme) ; plus 4 domestiques et 2 valets ; soit, en tout : 9 personnes.

**BOULANGERS** : 20 maisons, dont 15 tenues par un H. et 5 par une F. ; plus 5 compagnons et 4 servantes ; soit, en tout : 29 personnes.

**BOUCHERS** : 7 maisons tenues par un H. ; plus 3 domestiques et 2 servantes ; soit, en tout : 12 personnes.

**CHARCUTIER** : 1 H. : 1 personne.

**LARDIÈRES** : 2 maisons dont 1 tenue par une F., et 1 tenue par deux F. ; soit, en tout : 3 personnes.

**MARCHAND DE COCHONS** : 1 H. : 1 personne.

**POISSONNIER** : 1 H. : 1 personne.



**MARCHAND DE FRUITS** : 1 maison tenue par un H. et une F. : 2 personnes.

**CUISINIÈRE** : 1 F. : 1 personne.

**MARCHAND DE VIN** : 1 H. : 1 personne.

**CABARETIERS** : 8 maisons, dont 6 tenues par un H., 1 tenue par une F., 1 tenue par H. et F. ; soit, en tout : 9 personnes.

**AUBERGISTES** : 19 maisons, dont 14 tenues par un H., 4 tenues par une F., 1 tenue par H. et F. ; plus 8 domestiques, 1 valet et 5 servantes ; soit, en tout : 34 personnes.

L'art 230 désigne le sieur Lecomte, aubergiste au *Lion d'or*. Voici ce que dit M. le chanoine Goudé touchant cette hôtellerie : l'hôtel du *Lion d'or* appartenait à M<sup>r</sup> et M<sup>me</sup> Hochedé de la Pinsonnais ; cette maison, appelée d'abord : *Logis des Foulgerays*, n'était, en 1527, qu'une *gaste* et *mazure* ; elle avait appartenu à Geffroy Guischard qui l'avait vendue à Louis Béchenec, seigneur des Foulgerays, châtelain et serviteur de Jean de Laval. Le Logis des Foulgerays devint l'hôtellerie la plus renommée de la ville, sous le nom du *Lion d'or*, nom et destination qu'il a conservés jusqu'à nos jours.

### Bâtisse et Mobilier.

(Tous en V., sauf le tuillier à la C.)

**MAÇONS** : 14 H. dont 4 maîtres-maçons et 10 maçons ; plus 5 compagnons ; soit, en tout : 19 personnes.

**CHARPENTIERS** : 14 H. ; plus 6 compagnons ; soit, en tout : 20 personnes.

**COUVREURS** : 7 maisons, dont 6 tenues par un H. et 1 tenue par deux H. ; soit, en tout : 8 personnes.

**TUILLIER** : 1 H. : 1 personne.

**MENUISIERS** : 6 maisons, dont 5 tenues par un H., 1 tenue par 2 H. ; plus 2 compagnons ; soit, en tout : 9 personnes.

**SERRURIERS** : 4 H. ; plus 2 compagnons ; soit, en tout : 6 personnes.

**VITRIERS** : 3 H. : 3 personnes.

TOURNEURS : 4 maisons, dont 3 tenues par un H. et 1 tenue par deux H. ; soit, en tout : 5 personnes.

CLOUTIERS (1) : 5 H., dont 3 maîtres-cloutiers et 2 cloutiers ; plus 12 compagnons et 1 servante ; soit, en tout : 18 personnes.

POELIERS : 3 H. : 3 personnes.

TONNELIER : 1 H. : 1 personne.

BOISSELIERS : 2 H. ; plus 2 compagnons ; soit, en tout : 4 personnes.

### Habillement et Toilette.

*(Tous à la V., sauf un tailleur à la C.)*

TAILLEURS : 15 maisons, dont 8 tenues par des H. (1 maître-tailleur, 7 tailleurs) ; plus 2 compagnons ; et 10 tenues par des F. (3 maîtresses-tailleuses, 7 tailleuses) ; plus 1 compagne ; soit, en tout : 21 personnes.

CORDONNIERS : 17 H. (2 maîtres-cordonniers, 15 cordonniers) ; plus 1 compagnon et 1 garçon (2) cordonnier ; soit, en tout : 19 personnes.

SABOTIERS : 10 H. (2 maîtres-sabotiers, 8 sabotiers) ; plus 2 compagnons ; soit, en tout : 12 personnes.

CHAPELIERS : 3 H. (1 maître-chapelier, 2 chapeliers) ; plus 2 compagnons et 2 servantes ; soit, en tout : 7 personnes.

MARCHANDE DE TOILE : 1 F. : 1 personne.

MARCHANDS PEIGNEURS : 6 maisons, dont 5 tenues par un H. et 1 tenue par une F. ; soit, en tout : 6 personnes.

MARCHANDS MAÎTRES-PEIGNEURS : 4 H. : 4 personnes.

FRIPIÈRE : 1 F. : 1 personne.

RAVAUDEUSE : 1 F. : 1 personne.

TEINTURIERS : 2 H. : 2 personnes.

(1) La proportion des maîtres est remarquable, ainsi que le nombre des compagnons : douze pour cinq patrons.

(2) « On appelle garçons chez les marchands et les artisans, et dans quelques autres professions, ceux qui servent à la boutique ou à leur aider à travailler jusqu'à ce qu'ils soient reçus Maîtres. » (*Dict. de Trévoux*, au mot Garçon.)

LINGÈRES : 16 maisons, dont 14 tenues par une F., et 2 tenues par deux F. ; soit, en tout : 18 personnes.

BUANDIER : 1 H. : 1 personne.

BLANCHISSAGE : 7 maisons, dont 2 tenues par un H., 4 tenues par une F., 1 tenue par une F. et ses enfants ; plus 1 servante ; soit, en tout : 10 personnes.

PERRUQUIERS : 6 H. (3 maitres-perruquiers, 3 perruquiers) ; plus 2 compagnons et 1 servante ; soit, en tout : 9 personnes.

COIFFEUSE : 1 F. : 1 personne.

### Industrie.

*(Tous à la V., sauf un tisserand à la C.)*

PEIGNEURS : 31 H. (8 maitres peigneurs et 23 peigneurs) ; plus 13 compagnons ; soit en tout : 44 personnes.

CARDEUR : 1 H. : 1 personne.

FAISEUR DE PEIGNES : 1 H. : 1 personne.

SERGERS : 5 H. : 5 personnes.

M. le chanoine Goudé fournit d'amples et curieux renseignements sur ces deux classes d'industriels (*Hist. de Chât.*, pages 162-163 et 167-172) ; je dois les résumer le plus brièvement possible. De vastes landes, perdues pour l'agriculture, étaient la richesse des pauvres gens qui y faisaient paître de nombreux troupeaux de moutons presque noirs et très petits ; ces animaux étaient l'objet d'un commerce considérable et avaient fait naître une triple industrie : moulins à foulon, sergers, peigneurs de laine. Les sergers étaient riches vu la consommation prodigieuse de la serge. Quant au peignage, il occupait tant de bras que tout ouvrier abordant un ami d'une profession quelconque le saluait de ce bonjour original : *Comment peignes-tu ?*

Dès 1630, les sergers avaient formé une confrérie sous l'invocation de la Sainte Vierge.

En 1678, les peigneurs en formèrent une autre et choisirent saint Blaise, évêque et martyr, pour leur patron, *comme ayant été égratigné et déchiré avec des peignes de fer dans son*

*martyre*. Cette pieuse association portait aux processions un cierge colossal connu sous le nom de « la torche ». La confrérie de Saint-Blaise demeura prospère jusqu'en 1792.

TANNEURS : 6 H. (1 maître-tanneur, 5 tanneurs) ; plus 4 compagnons et 4 servantes ; soit, en tout : 10 personnes.

MARCHAND-TANNEUR : 1 H. : 1 personne.

MÉGISSIER : 1 H. : 1 personne.

« Châteaubriant, lisons-nous dans l'*Histoire de Châteaubriant* (p. 177-178), est connu depuis longtemps par ses tanneries, corroieries et mégisseries. La supériorité de ses produits les a fait rechercher et cette industrie a procuré les plus beaux bénéfices. »

CHAMOISEURS : 2 H. : 2 personnes.

TISSERANDS : 16 H. (1 maître tisserand, 15 tisserands) : 16 personnes.

### Professions diverses.

(Tous à la V.)

MARÉCHAUX : 11 H. ; plus 5 compagnons ; soit, en tout : 16 personnes.

MARÉCHAUX TAILLANDIERS : 3 H. ; plus 2 compagnons ; soit, en tout, 5 personnes.

SELLIERS : 4 H. (2 maîtres selliers, 2 selliers) ; plus 1 compagnon et 1 servante ; soit, en tout : 6 personnes.

ARMURIER : 1 H. : 1 personne.

ARQUEBUSIERS : 2 H. : 2 personnes.

COUTELIERS : 2 H. : 2 personnes.

BUCHEURS : 2 H. : 2 personnes.

JARDINIERS : 8 H. (1 maître jardinier, 7 jardiniers) ; soit, en tout : 8 personnes.

MARCHAND LIBRAIRE : 1 H. : 1 personne.

DÉBITANTS DE TABAC : 6 maisons, dont 3 tenues par un H. et 3 tenues par une F. ; plus 1 servante ; soit, en tout : 7 personnes.

RAPEUR DE TABAC : 1 H. : 1 personne.

SACRISTAIN : 1 H. : 1 personne.

DIRECTRICE DU BUREAU DES POSTES : 1 F. : 1 personne.

### Voyages.

*(Tous à la V., sauf le postillon à la C.)*

MARCHAND VOITURIER : 1 H. : 1 personne.

MESSAGER D'ANCENIS : 1 H. : 1 personne.

MESSAGER DE RENNES : 1 H. : 1 personne.

POSTILLON : 1 H. : 1 personne.

### Marchands.

*(Tous à la V.)*

MARCHANDS : 16 ; plus 1 compagnon, 1 garçon et 3 servantes ; soit, en tout : 21 personnes.

MARCHANDES : 25 ; plus 4 servantes ; soit, en tout : 29 personnes.

Que faut-il entendre par ce terme de marchand ? La question est discutable. On a souvent désigné ainsi des personnes ne faisant rien, de véritables bourgeois. Mais j'estime qu'ici marchand, sauf peut-être quelques articles, veut dire commerçant ; j'appuie mon dire sur plusieurs motifs : 1° Si quelques marchands (art. 82 et 101 : 30 livres ; 391 : 10 livres ; 115 : 8 livres, etc.) et marchandes (art. 232 : 21 livres ; 73 et 219 : 16 livres ; 492 : 10 livres, etc.) payent des taxes élevées, la plupart payent 2, 3, 4, etc. livres, ce qui ne semble pas révéler une grosse situation. — 2° De nombreux marchands exercent des professions bien humbles (voiturier, tanneur, perruquier, peigneur, cordonnier, etc.) pour être regardés comme des bourgeois. — 3° Nous trouvons des compagnons et un garçon marchands ; cela n'est-il pas la preuve que nous sommes en présence de gens de métier ?

### Culture.

**MÉTAYERS** (à la V.): 2 H. ; 1 F. ; ; 1 F. et ses enfants ; plus 2 domestiques ; soit, en tout : 8 personnes.

**MÉTAYERS** (à la C.): 62 H. ; 5 F. ; plus 52 domestiques, 11 servantes et 2 valets ; soit, en tout : 132 personnes.

**FERMIERS** (à la V.): 4 H. ; 1 F. ; plus 2 domestiques ; soit, en tout : 7 personnes.

**FERMIERS** (à la C.): 13 H. ; 3 F. ; plus 1 domestique et 4 servantes ; soit, en tout : 21 personnes.

### Journaliers.

(A la V.): 34 H. ; 11 F. ; soit, en tout : 45 personnes.

(A la C.): 10 H. ; 1 F. ; soit, en tout : 11 personnes.

### Serviteurs chez les Particuliers.

|                  |                                  |
|------------------|----------------------------------|
| DOMESTIQUES : 74 | } Soit, en tout : 139 personnes. |
| SERVANTES : 61   |                                  |
| VALETS : 4       |                                  |

Les domestiques sont tous par 2 ou 3 ; on en trouve même 4 chez M<sup>me</sup> Dubois Adam et 6 chez M. Gardin du Boisdulier.

Les servantes, au contraire, sont toutes par unité, sauf chez M. Frémals de Lévin, ancien maire, chez M<sup>me</sup> Loget et chez M. Brossais, avocat, qui ont chacun 2 servantes.

### Santé.

(Tous à la V.)

**MÉDECIN** : 1 H. : 1 personne.

MAITRE EN CHIRURGIE : 1 H. : 1 personne.

CHIRURGIEN : 1 H. : 1 personne.

APOTHICAIRES : 3 H. (2 maitres-apothicaires, 1 apothicaire); plus 2 servantes ; soit, en tout : 5 personnes.

MARCHAND APOTHICAIRE : 1 F. ; plus 1 servante ; soit, en tout : 2 personnes.

### Instruction.

MAITRES D'ÉCOLE : 2 H. : 2 personnes.

MAITRESSES D'ÉCOLE : 2 F. : 2 personnes.

MAITRESSE DE PENSION : 1 F. : 1 personne.

ÉCOLE CHARITABLE : 1 F. : 1 personne.

M. le chanoine Goudé a consacré (pages 491-497) un chapitre émouvant à l'histoire de cette noble fondation de l'*Ecole charitable*, due, en 1716, à la générosité de M. l'abbé Legrand qui, pendant 10 ans, fut régent du collège de Châteaubriant. Notre rôle va nous permettre de rectifier une erreur, aussi légère que compréhensible, de M. Goudé : M<sup>lle</sup> Leray de la Mataudais, dit-il, qui dirigea, seule, l'Ecole charitable de 1720 à 1764, fut contrainte alors par l'âge et les infirmités de s'adjoindre une digne compagne, Madeleine Préau. M<sup>lle</sup> de la Mataudais dirigea la maison de charité certainement jusqu'en 1789, c'est à dire pendant 69 ans ! L'art. 550 du rôle porte : la demoiselle Préault, de l'Ecole charitable, et l'art. 549 porte simplement : la demoiselle Leroy de la Mataudais. Cette dernière avait donc abandonné cette charge trop lourde, mais elle habitait toujours auprès de son cher établissement, peut-être même avec M<sup>lle</sup> Préault.

### Baronnie.

(Article 1) Intendant de S. A. S. M<sup>sr</sup> le Prince de Condé —  
(2) Avocat-conseil du Prince — (3) Régisseur et receveur du Prince — (10) Garde des archives du Prince — (161 et 454)

Gardes du Prince — (4) Maître particulier et juge des chasses de la Maîtrise des eaux, bois et forêts de Châteaubriant — (5) Sénéchal de la Baronnie et Lieutenant de la Maîtrise — (6) Lieutenant de la Baronnie, Correspondant et Procureur fiscal de la Maîtrise — (8) Procureur fiscal de la Baronnie — (12) Sergent à garde de la Maîtrise — (216) Garde de la Maîtrise — (241) Greffier de la Maîtrise — (444) Greffier de la Baronnie — (470) Alloué de la Baronnie — (283) Notaire et Procureur de la Baronnie — (278 et 343) Notaire et Procureur en la Baronnie — (443) Concierge — (429) Fermier de la Prévôté — (560) Contrôleur des actes — (35, 274, 328, 337 et 476) Sergents — (430) Huissier audiencier — (85 et 271) Huissiers royaux — (397) Recors — (9, 70, 162, 227, 266 et 468) Notaires et Procureurs — (7, 425, 445 et 459) Avocats.

« Henri, II du nom, duc de Montmorency et amiral de France, Baron de Châteaubriant, fut décapité en 1632. Par suite de cette triste fin, la baronnie passa dans la Maison de Condé, Henri, II du nom, Prince de Condé, ayant épousé Charlotte de Montmorency. Louis, V du nom, prince de Condé, baron de Châteaubriant en 1740, émigra en 1789 (1). »

« Le personnel de la justice se composait d'un sénéchal ou président, de l'alloué, du lieutenant du procureur fiscal, du notaire de la Baronnie, du greffier et des sergents. La police était exercée par le procureur fiscal. Un commis-greffier, un huissier-audiencier complétaient le tribunal.

« D'un aveu rendu en 1786 au Prince de Condé, il appert qu'il avait droit de maîtrise, droit de police, prévôté, etc. (2). »

### Traites et gabelles.

(Art. 194) Président des traites et gabelles — (286) Procureur du Roi des traites et gabelles — (241) Greffier des traites et gabelles.

(1) Goudé : *Hist. de Chdt.*, p. 98-99.

(2) Id. : p. 210-211.



**Employés aux devoirs.**

(Art. 732) Directeur des devoirs — (733) Contrôleur ambulant — (734) Receveur général — (735) Contrôleur de ville — (736) Commis aux écritures — (737) Commis à la Direction de l'eau-de-vie et à la marque des cuirs — (738) Deux commis de ville — (739) Contrôleur des cuirs — (740) Commis pour les cuirs.

**Communauté de Ville.**

(Art. 283) Procureur syndic de la Communauté de Ville — (468) Echevin — (473) Echevin — (459) Maire.

B<sup>on</sup> GAETAN DE WISMES.



**CAPITATION**

DE LA

VILLE DE CHATEAUBRIANT

ET PAROISSE

de Saint Jean de Béré

Pour l'année 1783

Entré au Bureau de la Comon à Nantes, le 6 X<sup>bre</sup> 1783**PROJET DU ROLLE DE LA CAPITATION**

*Et des autres impositions qui y sont réunies,  
de la Ville de Châteaubriant et paroisse de  
Saint Jean de Béré, pour la présente  
année 1783, montant au total à la somme  
de 5438 l. 2 s. 6 d.*

Noms des contribuables, leurs professions, et les sommes qu'ils  
doivent payer.

Taxes.

**ARTICLE PREMIER.**

|                                                     |     |    |
|-----------------------------------------------------|-----|----|
| Exempt de casernement : Monsieur Fournier de Ville- | l.  | s. |
| cerf, Intendant de S. A. S. Monseigneur le          |     |    |
| Prince de Condé, cent vingt livres, cy.....         | 120 | »  |
|                                                     | 120 |    |
| Cas <sup>t</sup> 25 19                              |     |    |
| R. 94 1                                             |     |    |
| Trois domestiques quatre livres dix sols, cy.....   | 4   | 10 |

**2.**

|                                                |     |   |
|------------------------------------------------|-----|---|
| Monsieur Jouselin et enfans, avocat-conseil de |     |   |
| S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, cent  |     |   |
| livres, cy.....                                | 100 | » |
| Deux domestiques trois livres, cy.....         | 3   | » |

**3.**

|                                                      |    |    |
|------------------------------------------------------|----|----|
| Exempt de casernement : Monsieur Lefebvre, régisseur |    |    |
| et receveur de S. A. S. Monseigneur le Prince        |    |    |
| de Condé, quatre-vingt livres, cy.....               | 80 | »  |
|                                                      | 80 |    |
| Cas <sup>t</sup> 17 5 9                              |    |    |
| R. 62 14 3                                           |    |    |
| Trois domestiques quatre livres dix sols, cy.....    | 4  | 10 |

## 4.

Exempt de casernement : Monsieur Poulain de la Furtière, maître particulier et juge des chasses de la maîtrise des eaux, bois et forêts de Châteaubriand, quarante livres, cy..... 40 »

40

Cast 8 13 3

R. 31 6 9

Deux domestiques trois livres, cy..... 3 »

## 5.

Exempt de casernement : Monsieur Bernard Dutreil, Sénéchal de la Baronnie de Châteaubriand et lieutenant de la Maîtrise, trente-six livres, cy 36 »

36

Cast 7 16

R. 28 4

Deux domestiques trois livres, cy..... 3 »

## 6.

Exempt de casernement : Monsieur Ernoul de la Chenelière, lieutenant de la Baronnie de Châteaubriand, Correspondant et procureur fiscal de la maîtrise, douze livres, cy..... 12 »

12

Cast 2 12

R. 9 8

Deux domestiques trois livres, cy..... 3 »

## 7.

Monsieur Méaulle, avocat, six livres, cy ..... 6 »

## 8.

Exempt de casernement : Monsieur Cotelle, procureur fiscal de la Baronnie de Châteaubriand, et enfants, trente-deux livres, cy..... 32 »

32

Cast 6 18 6

R. 25 1 6

Deux domestiques trois livres, cy..... 3 »

## 9.

|                                                                          |      |
|--------------------------------------------------------------------------|------|
| M <sup>e</sup> Louis Bauduz, Notaire et procureur, douze livres, cy..... | 12 » |
|--------------------------------------------------------------------------|------|

## 10.

|                                                                                                                  |      |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------|
| Le S <sup>r</sup> Rebillard, Garde des Archives de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, douze livres cy..... | 12 » |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------|

|                                                                |     |
|----------------------------------------------------------------|-----|
| 11 — La veuve et enfans de Pierre Barbier, dit la Rivière..... | 2 » |
| 12 — Pierre Gallicier, sergent à garde de la maîtrise.         | 4 » |
| 13 — Nicolas Robert et enfans avec lui demeurants..            | 3 » |

## Porte Saint Michel, et Grande Ruë.

|                                                                |      |
|----------------------------------------------------------------|------|
| 14 — Françoise Houx.....                                       | 1 »  |
| 15 — Guillaume Even, maître menuisier.....                     | 1 »  |
| 16 — Le nommé Perdreau, aubergiste.....                        | 2 10 |
| 17 — Louis Briand, marchand-maitre-peigneur.....               | 13 » |
| 18 — La Veron.....                                             | 1 »  |
| 19 — Pierre Moreau, charpéntier.....                           | 1 10 |
| 20 — Le nommé Colson, jardinier.....                           | 3 »  |
| 21 — Le nommé Primaud, peigneur.....                           | 1 10 |
| 22 — Jean Gézard, peigneur.....                                | 3 »  |
| 23 — André Esnault, dit layiolette.....                        | 1 10 |
| 24 — La veuve Robert, blanchisseuse.....                       | 1 »  |
| 25 — La veuve de Julien Gallais père, peigneur.....            | 1 10 |
| 26 — La Malnoë, lingère.....                                   | 1 10 |
| 27 — Le S <sup>r</sup> René Peuriot, mégissier.....            | 9 »  |
| 28 — Le S <sup>r</sup> Ambroise Peuriot, fils, chamoiseur..... | 3 »  |
| 29 — La veuve Esnault.....                                     | 1 10 |
| 30 — La veuve Yvon, marchande.....                             | 3 »  |
| 31 — Joseph Aubin, compagnon peigneur.....                     | 1 »  |
| 32 — François Grandin, maître-maçon.....                       | 4 »  |
| 33 — Louis Buron, maître-cordonnier.....                       | 6 »  |
| 34 — La veuve de Pierre Hamon et sa fille.....                 | 1 10 |
| 35 — René Salmon, sergent.....                                 | 2 »  |

|      |                                                                               |       |
|------|-------------------------------------------------------------------------------|-------|
|      |                                                                               | 1. s. |
| 36 — | Le nommé Commandeur, tourneur.....                                            | 2 »   |
| 37 — | Louis Ronzerai, peigneur.....                                                 | 1 10  |
| 38 — | Louis Gautier, cardeur.....                                                   | 1 10  |
| 39 — | Jacques Lefeuvre, charpentier.....                                            | 3 »   |
| 40 — | Pierre Moizon, compagnon maçon.....                                           | 1 »   |
| 41 — | Louis Mûlon, journallier.....                                                 | 1 10  |
| 42 — | La veuve de Toussaint Carpentier.....                                         | 2 »   |
| 43 — | Jean Briand, compagnon taneur.....                                            | 1 10  |
| 44 — | Pierre Saget, dit Boisbriand, et son fils marié,<br>peigneur.....             | 1 10  |
| 45 — | Louis Frangeul, tisserand.....                                                | 1 10  |
| 46 — | Charles Monnier, armurier, et Marie Monnier sa<br>femme, marchande.....       | 1 10  |
| 47 — | La veuve de François Geslin fils, boucher.....                                | 2 »   |
| 48 — | Philippe Perriere, serrurier.....                                             | 1 »   |
| 49 — | Jean Hallé, journallier.....                                                  | 1 10  |
| 50 — | René Robert, compagnon peigneur.....                                          | 1 10  |
| 51 — | Louis Aubin, cordonnier.....                                                  | 1 10  |
| 52 — | Jean Grandin, boulanger.....                                                  | 8 15  |
| 53 — | Le sieur Pierre Derval, de la Faroullais.....                                 | 17 »  |
| 54 — | La veuve et enfans de François Cocault, dit<br>Duverger, maître-peigneur..... | 7 10  |
| 55 — | Victorien Carpentier, boulanger.....                                          | 3 »   |
| 56 — | La veuve Briand, marchande, et enfans.....                                    | 3 »   |
| 57 — | François Gallais, peigneur.....                                               | 2 »   |
| 58 — | Pierre Moucharont, serger.....                                                | 1 10  |
| 59 — | Mathurin Colin, peigneur.....                                                 | 1 10  |
| 60 — | Jean Bazille, maréchal.....                                                   | 1 »   |
| 61 — | Marie Dugas, veuve, cuisinière.....                                           | 1 »   |
| 62 — | René Bellanger.....                                                           | 1 »   |
| 63 — | Mademoiselle Boullé de Septvents.....                                         | 6 »   |
|      | Une servante.....                                                             | 1 10  |
| 64 — | Mademoiselle Ernoul de la Provôté.....                                        | 10 »  |
|      | Une servante.....                                                             | 1 10  |
| 65 — | La veuve de Pierre Desloges, vitrier.....                                     | 3 »   |
| 66 — | La demoiselle Rabu.....                                                       | 2 »   |
|      | Une servante.....                                                             | 1 10  |
| 67 — | Monsieur Hochédé de la Pinonnais.....                                         | 136 » |
|      | Deux domestiques.....                                                         | 3 »   |

## SESSION DE CHATEAUBRIANT

205

|                                                                                                                           | l.  | s. |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|----|
| 68 — Monsieur Normant de la Baguais.....                                                                                  | 147 | »  |
| Une servante.....                                                                                                         | 1   | 10 |
| 69 — La veuve et enfans de Jean Baptiste Geffraux...                                                                      | 7   | »  |
| Un valet.....                                                                                                             | 1   | 10 |
| 70 — Maître Marc Pollier de la Bouvrais, notaire et<br>procureur, et les filles de ses premier et second<br>mariages..... | 28  | »  |
| Une servante.....                                                                                                         | 1   | 10 |
| 71 — Pierre Chevillard, boulanger.....                                                                                    | 9   | »  |
| 72 — Pierre Juhet, serrurier.....                                                                                         | 4   | »  |
| Deux compagnons.....                                                                                                      | 3   | »  |
| 73 — La demoiselle Fouché, marchande.....                                                                                 | 16  | »  |
| Une servante.....                                                                                                         | 1   | 10 |
| 74 — Julien Morissault, sellier.....                                                                                      | 6   | 10 |
| Un compagnon.....                                                                                                         | 1   | 10 |
| 75 — Laurent Tardivel, aubergiste.....                                                                                    | 7   | »  |
| Une servante.....                                                                                                         | 1   | 10 |
| 76 — Anne Coltet, maîtresse tailleuse.....                                                                                | 1   | »  |
| 77 — Louis Guimené, boulanger.....                                                                                        | 14  | »  |
| Une servante.....                                                                                                         | 1   | 10 |
| Et un compagnon.....                                                                                                      | 1   | 10 |
| 78 — Julienne Aubin, marchande.....                                                                                       | 2   | »  |
| 79 — La veuve de Jean Boisseau, et une de ses filles,<br>marchandes.....                                                  | 4   | »  |
| 80 — La veuve d'Etienne Lambert et sa fille.....                                                                          | 18  | »  |
| Deux domestiques.....                                                                                                     | 3   | »  |
| 81 — La Picard, veuve Derval, et enfans.....                                                                              | 16  | »  |
| 82 — Le sieur Jean Piffard, marchand.....                                                                                 | 30  | »  |
| Une servante.....                                                                                                         | 1   | 10 |
| 83 — Le sieur Hochédé, de la Jûtaye.....                                                                                  | 36  | »  |
| 84 — La Chevillard, veuve Hervé, boulangère.....                                                                          | 3   | »  |
| 85 — Maître René Daniel, huissier royal.....                                                                              | 3   | »  |
| 86 — Etienne Peuriot fils, maître perruquier.....                                                                         | 3   | »  |
| 87 — Jean Gautron, maître cloutier.....                                                                                   | 5   | »  |
| Deux compagnons.....                                                                                                      | 3   | »  |
| 88 — Jean Prodhomme, marchand et débitant de tabac                                                                        | 7   | »  |
| 89 — Pierre Prodhomme, marchand-maître peigneur..                                                                         | 9   | »  |
| 90 — Charles Lemaitre, maréchal.....                                                                                      | 1   | 10 |
| 91 — Le sieur Pierre Lemetayer, dit Dubourg, vitrier.                                                                     | 12  | »  |

|                                                                  |               |
|------------------------------------------------------------------|---------------|
| 92 — La demoiselle veuve Pitrault et enfans.....                 | 1. s.<br>11 » |
| Une servante.....                                                | 1 10          |
| 93 — La veuve Salmon, boulangère, et sa fille.....               | 16 »          |
| 94 — Louis Montagné, tailleur d'habits.....                      | 2 »           |
| Un compagnon.....                                                | 1 10          |
| 95 — Le nommé Cadoret, cloutier.....                             | 3 »           |
| 96 — La veuve de Denis-Eloy David.....                           | 1 »           |
| 97 — Jean Poincard, boulanger.....                               | 3 »           |
| 98 — Etienne Moizon, maître tailleur d'habits.....               | 6 »           |
| 99 — La veuve Guilloux, lardièrè.....                            | 1 10          |
| 100 — Les deux domestiques des demoiselles de la<br>Poterie..... | 3 »           |
| 101 — Le sieur Pierre Gautron, marchand.....                     | 30 »          |
| Une servante.....                                                | 1 10          |
| 102 — Demoiselle Michelle Gautron.....                           | 8 »           |
| 103 — François Geslin, père, boucher.....                        | 1 »           |
| 104 — Jean Lardeux, dit Leblond, maître sabottier...             | 2 10          |
| 105 — René Mercier, peigneur.....                                | 1 10          |
| 106 — Jean Robert, maçon.....                                    | 2 »           |
| 107 — Julien Yron, cordonnier.....                               | 2 »           |
| 108 — Pierre Carpentier, maître-peigneur.....                    | 8 »           |
| 109 — Julien Blais, aussi peigneur.....                          | 3 »           |
| 110 — Jacques Luzeau, maître charpentier.....                    | 2 »           |
| Deux compagnons.....                                             | 3 »           |

#### Ruë de Rigalle.

|                                                                                        |      |
|----------------------------------------------------------------------------------------|------|
| 111 — Pierre Gourdon, meûnier de la Torche, Couéré<br>et Choisel.....                  | 27 » |
| Quatre domestiques.....                                                                | 6 »  |
| 112 — Le sieur Pierre Deluen, maître taneur.....                                       | 9 »  |
| Une servante.....                                                                      | 1 10 |
| 113 — La veuve du sieur René Jean Guibourd et les<br>enfans de son second mariage..... | 18 » |
| Une servante.....                                                                      | 1 10 |
| 114 — Le sieur Bruneau, maître apoticaire.....                                         | 12 » |
| Une servante.....                                                                      | 1 10 |
| 115 — Le sieur Jean Pecot, marchand.....                                               | 8 »  |
| 116 — Jean Freûton, maître maçon.....                                                  | 3 »  |

# SESSION DE CHATEAUBRIANT

207

|                                                      |       |
|------------------------------------------------------|-------|
|                                                      | 1. s. |
| 117 — Paul Boucher, marchand.....                    | 3 »   |
| 118 — Jean Douët, journallier.....                   | 1 10  |
| 119 — François Prodhomme, peigneur.....              | 2 »   |
| 120 — Pierre Riallan, maître cordonnier.....         | 12 »  |
| 121 — La veuve Phelipaud, et sa fille lingère.....   | 1 »   |
| 122 — Nicolas Augeard, et son frère, menuisiers..... | 2 »   |
| 123 — Joseph Hervé père, menuisier.....              | 1 10  |
| Un compagnon.....                                    | 1 10  |
| 124 — La veuve Eveillard.....                        | 1 »   |
| 125 — Pierre Gentilhomme, faiseur de peignes.....    | 1 10  |
| 126 — Yvonne Moreau, compagneonne tailleuse.....     | 1 »   |
| 127 — Pierre Robert, cordonnier.....                 | 1 10  |
| 128 — Les deux demoiselles Feret, sœurs.....         | 2 »   |
| 129 — Jean Hervé, menuisier.....                     | 1 10  |
| 130 — Jean Carpentier, peigneur.....                 | 6 »   |
| 131 — François Dupont, maçon.....                    | 2 »   |
| 132 — Pierre Lefeuvre, charpentier.....              | 3 »   |
| 133 — Marie Gautron, veuve Chevillard, marchande..   | 7 »   |
| 134 — Julien Gallais, maître peigneur.....           | 4 »   |
| 135 — Claude Tuleau, marchand-peigneur.....          | 8 »   |
| 136 — Paul Teillais, marchand-maître peigneur.....   | 10 »  |
| 137 — Monsieur Fremais, de Lévin, ancien maire.....  | 18 »  |
| Deux servantes.....                                  | 3 »   |
| 138 — La demoiselle Ballais, veuve Jouneaulx.....    | 5 »   |
| 139 — Michel Bomaulx, maître d'école.....            | 4 »   |
| 140 — Julien Lemaistre, maréchal.....                | 4 »   |

## Basses rués et Tourne Bride.

|                                                                        |      |
|------------------------------------------------------------------------|------|
| 141 — Jean Grandin, journallier.....                                   | 1 »  |
| 142 — Pierre Hogrel, maçon.....                                        | 1 10 |
| 143 — La v <sup>re</sup> Hamon, blanchisseuse, et ses filles, lingères | 3 »  |
| 144 — La veuve du sieur Large, chirurgien.....                         | 6 »  |
| 145 — La femme de Charles Grandin, boulangère,....                     | 2 »  |
| 146 — Pierre Geslin, boucher.....                                      | 1 10 |
| Une servante.....                                                      | 1 10 |
| 147 — Pierre Marion, boucher.....                                      | 1 10 |
| Une servante.....                                                      | 1 10 |



|                                                                                      |       |
|--------------------------------------------------------------------------------------|-------|
|                                                                                      | 1. s. |
| 148 — Jean-Baptiste Leroy, serrurier.....                                            | 2 »   |
| 149 — Le sieur Louis Piffard.....                                                    | 5 »   |
| 150 — Jean Aubin, boucher.....                                                       | 5 »   |
| 151 — Le nommé Bouteillé, sabottier.....                                             | 1 10  |
| 152 — Le sieur Louis Joseph Baguet de la Rollan-<br>dière et ses enfans mineurs..... | 60 »  |
| Deux domestiques.....                                                                | 3 »   |
| Anne Marie Rogeron.....                                                              | 2 »   |
| 153 — Françoise et Jeanne Salmon, journalières.....                                  | 1 »   |
| 154 — Michelle Letort, journalière.....                                              | 1 »   |
| 155 — La veuve Moreau.....                                                           | 1 »   |
| 156 — La femme de Jean Baptiste Perraulx, mar-<br>chande de toille.....              | 2 »   |
| 157 — Michel Emery, poissonnier.....                                                 | 1 10  |
| 158 — Laurent Perraulx, aubergiste.....                                              | 3 »   |
| Une servante.....                                                                    | 1 10  |
| 159 — Jean Pasquier, sabottier.....                                                  | 1 10  |
| 160 — La veuve Perraulx, aubergiste.....                                             | 12 »  |
| Une servante.....                                                                    | 1 10  |
| 161 — Jean David, garde de S. A. S. le Prince de Condé<br>et boulanger.....          | 2 »   |
| 162 — Maître Michel Cathelinays de la Branchère,<br>notaire et procureur.....        | 13 »  |
| Une servante.....                                                                    | 1 10  |

## Ruë des Dosd'ânes.

|                                                                   |      |
|-------------------------------------------------------------------|------|
| 163 — Jacques Chevé, compagnon peigneur.....                      | 1 »  |
| 164 — Pierre Primaud père, journalier.....                        | 1 10 |
| 165 — La veuve de Jean Salmon, et ses filles, journalières        | 1 »  |
| 166 — René Pouteau, tisserand.....                                | 1 »  |
| 167 — Pierre Mûlon, journalier.....                               | 1 10 |
| 168 — Jean Buron, compagnon peigneur.....                         | 1 »  |
| 169 — Paul Guiheneuc, journalier.....                             | 1 »  |
| 170 — René Gautron, peigneur.....                                 | 2 »  |
| 171 — La veuve Joly, journalière.....                             | 1 »  |
| 172 — La veuve de Jean Mercier, dit Dubuisson,<br>ravaudeuse..... | 1 10 |

**Porte et fauxbourg de la Torche.**

|                                                                                                                                                         |       |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
|                                                                                                                                                         | 1. s. |
| 173 — Le sieur Etienne Lambert, marchand-taneur...                                                                                                      | 4 10  |
| 174 — Julien Tiennerot et femme .....                                                                                                                   | 6 »   |
| 175 — Clement Robert, maître maçon, et la Morissaulx,<br>sa femme, fille du premier mariage de la femme<br>dudit Tiennerot avec feu Mathieu Morissaulx. | 3 10  |
| 176 — L'épouse du sieur Maussion, cavallier de la Maré-<br>chaussée, pour son bien.....                                                                 | 4 »   |
| Une servante.....                                                                                                                                       | 1 10  |
| 177 — René Ballû, fermier.....                                                                                                                          | 6 10  |
| 178 — François Carpentier, couvreur.....                                                                                                                | 2 »   |
| 179 — Pierre Colet, tisserand.....                                                                                                                      | 2 »   |
| 180 — La veuve d'Antoine Valantin, aubergiste.....                                                                                                      | 6 »   |
| Deux domestiques... ..                                                                                                                                  | 3 »   |
| 181 — Le nommé Pasquier, compagnon charpentier ..                                                                                                       | 1 10  |
| 182 — Jean Poulain père, maréchal.....                                                                                                                  | 5 »   |
| 183 — Julien Denieul, maître charpentier .....                                                                                                          | 3 »   |
| 184 — Olivier (sic) Grellier, tisserand.....                                                                                                            | 2 »   |
| 185 — La veuve Bautier et son fils, journallière .....                                                                                                  | 1 10  |
| 186 — René Guerin, compagnon peigneur.....                                                                                                              | 2 »   |
| 187 — Jean Poulain fils, maréchal.....                                                                                                                  | 3 »   |
| Deux compagnons.....                                                                                                                                    | 3 »   |
| 188 — Joseph Malherbe, tisserand .....                                                                                                                  | 2 »   |
| 189 — François Bouzamy .....                                                                                                                            | 1 »   |
| 190 — Le nommé Dupont, metayer à Belêtre.....                                                                                                           | 13 »  |
| 191 — Jean André et la Gautier, sa femme, fermiers<br>à la Maison Brûlée.....                                                                           | 5 »   |
| 192 — Jean Grandin, blanchisseur .....                                                                                                                  | 2 »   |
| 193 — La veuve de Jean Colin et sa brû, blanchis-<br>seuses.....                                                                                        | 2 »   |
| Une servante.....                                                                                                                                       | 1 10  |

**Faux Bourg St-Michel.**

|                                                                                          |      |
|------------------------------------------------------------------------------------------|------|
| Exempt de casernement : 194 — Monsieur Loûard,<br>président des traites et gabelles..... | 37 » |
|------------------------------------------------------------------------------------------|------|

|     |                                                                                                                             |     |
|-----|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
|     | Deux domestiques.....                                                                                                       | 3 » |
| 195 | — Pierre Hubert, compagnon peigneur.....                                                                                    | 1 » |
| 196 | — Victorien Rigault, maçon.....                                                                                             | 3 » |
| 197 | — La veuve de Jean Basset et son fils, compagnon<br>maçon.....                                                              | 1 » |
| 198 | — Pierre Colet, tisserand.....                                                                                              | 1 » |
| 199 | — Jean Chauvière, tisserand.....                                                                                            | 1 » |
| 200 | — Renée Guibert, veuve d'Yves Lubert, lingère,<br>et Pierre Lubert, son fils, maître tisserand,<br>demeurant avec elle..... | 2 » |
| 201 | — Louis Chauvière, tisserand.....                                                                                           | 1 » |
| 202 | — Pierre Guibeneuc, journalier.....                                                                                         | 1 » |
| 203 | — Le nommé Carabin, compagnon maçon.....                                                                                    | 1 » |
| 204 | — Jean Bautier, compagnon maçon.....                                                                                        | 1 » |
| 205 | — Julien Poirier.....                                                                                                       | 1 » |
| 206 | — François Dutample, tourneur, et la Rougé, sa<br>femme.....                                                                | 1 » |
| 207 | — Nicolas Gourhand, blanchisseur et jardinier...                                                                            | 3 » |
| 208 | — Pierre Bouvier, compagnon peigneur.....                                                                                   | 1 » |
| 209 | — Le nommé Dermaillé, journalier.....                                                                                       | 1 » |
| 210 | — Pierre Moron, compagnon maçon.....                                                                                        | 1 » |
| 211 | — Le nommé Gilet, journalier.....                                                                                           | 1 » |
| 212 | — Jeanne Luard, journalière.....                                                                                            | 1 » |
| 213 | — François Bobillon, cidevant métayer et présen-<br>tement journalier.....                                                  | 1 » |
| 214 | — La veuve de René Veron, métayère à la Porte<br>du Parc, et ses enfans non mariés.....                                     | 7 » |
| 215 | — Pierre Adron, métayer à Chescheux.....                                                                                    | 9 » |

## Quartier de Couéré.

|     |                                                                 |      |
|-----|-----------------------------------------------------------------|------|
| 216 | — Jean Claude Bouvier, garde de la maîtrise et<br>marchand..... | 3 »  |
| 217 | — Le sieur Besnier de la Touche fils, apoticaire..              | 10 » |
|     | — Une servante.....                                             | 1 10 |

SESSION DE CHATEAUBRIANT

211

|                                                 |                                                |       |
|-------------------------------------------------|------------------------------------------------|-------|
|                                                 |                                                | l. s. |
| 218 —                                           | Nicolas David, marchand.....                   | 4 »   |
| 219 —                                           | Les demoiselles Esnault, marchandes.....       | 16 »  |
| 220 —                                           | La demoiselle Roul, marchand apoticaire,.....  | 12 »  |
|                                                 | Une servante.....                              | 1 10  |
| 221 —                                           | Madamé veuve de la Chenelière Ernoul.....      | 20 »  |
|                                                 | Une servante.....                              | 1 10  |
| 222 —                                           | La veuve de Pierre Yvon, marchande peigneuse   | 10 »  |
| 223 —                                           | La demoiselle Freullet, veuve Pitrault.....    | 15 »  |
|                                                 | Une servante.....                              | 1 10  |
| 224 —                                           | Jeanne Yron, lingère.....                      | 1 10  |
| Exempte de casernement : 225 — Marie Luce, ser- |                                                |       |
|                                                 | vante du sieur Lorette de la Chapelle, prêtre. | 2 »   |

2

Cast 8 6

R. 1 11 6

|       |                                                            |      |
|-------|------------------------------------------------------------|------|
| 226 — | René Moride, chapelier.....                                | 5 »  |
|       | Une servante.....                                          | 1 10 |
| 227 — | M <sup>e</sup> Victorien Augeard, notaire et procureur.... | 5 »  |
| 228 — | Anne Derouët, marchande.....                               | 2 »  |
| 229 — | Anne Bourguine, lingère.....                               | 1 10 |
| 230 — | Le sieur Lecomte, aubergiste au Lion d'or.....             | 21 » |
|       | Deux domestiques.....                                      | 3 »  |
| 231 — | La veuve Bignon et Aubin son gendre, bou-                  |      |
|       | langer.....                                                | 2 »  |
| 232 — | La veuve du sieur Charrnaud, marchande.....                | 21 » |
|       | Une servante.....                                          | 1 10 |
| 233 — | La demoiselle Leroux de la Martinière.....                 | 25 » |
|       | Une servante.....                                          | 1 10 |
| 234 — | La fille du second mariage de feu M. Delourmel             |      |
|       | de la Picardière.....                                      | 8 »  |
| 235 — | Louis Yron, perruquier.....                                | 5 »  |
|       | Une servante.....                                          | 1 10 |
| 236 — | Le sieur Thuillier de la Coquerie.....                     | 36 » |
|       | Et une servante.....                                       | 1 10 |
| 237 — | La demoiselle Yron de la Buffraye.....                     | 12 » |
|       | Une servante.....                                          | 1 10 |
| 238 — | La demoiselle veuve du sieur Besnier de la                 |      |
|       | Plonnais et enfans.....                                    | 3 »  |
| 239 — | La demoiselle veuve Lorette, directrice du                 |      |

|       |                                                                                                                          |               |
|-------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------|
|       | Bureau des postes, à raison de trois deniers<br>pour livre.....                                                          | 1. 2.<br>2 10 |
|       | Exempte de casernement : Ladite demoiselle Lorette,<br>pour son bien .....                                               | 16 »          |
|       | 16                                                                                                                       |               |
|       | Cas <sup>t</sup> 3 9 3                                                                                                   |               |
|       | R. 12 10 9                                                                                                               |               |
|       | Et pour une servante.....                                                                                                | 1 10          |
| 240 — | Les enfans de ladite demoiselle Lorette, non<br>mariés et demeurants avec elle, sans états, à<br>cause de leur bien..... | 8 »           |
| 241 — | Maitre Jean François Lorette, greffier des traites<br>et gabelles et de la maîtrise.....                                 | 8 »           |
| 242 — | Mathieu Augeard fils, vitrier.....                                                                                       | 4 »           |
| 243 — | Jean Lemur, chaircutier.....                                                                                             | 3 »           |
| 244 — | Pierre Salmon, marchand peigneur et auber-<br>giste.....                                                                 | 6 »           |
| 245 — | La veuve Menet et ses enfans, boulangers.....                                                                            | 5 »           |
| 246 — | Joseph Orhand, journalier.....                                                                                           | 1 »           |
| 247 — | Pierre Hervé, boulanger .....                                                                                            | 8 »           |
|       | Une servante.....                                                                                                        | 1 10          |
| 248 — | Jean Buron, boulanger et cabarettier.....                                                                                | 5 »           |
| 249 — | Victorien Derouet, marchand .....                                                                                        | 2 »           |
| 250 — | Roze Bricard et sa mère .....                                                                                            | 1 »           |
| 251 — | Pierre Lemaitre, maréchal.....                                                                                           | 2 »           |
| 252 — | Charles Lefou, buandier .....                                                                                            | 1 »           |
| 253 — | Jean Langouet, cordonnier.....                                                                                           | 1 »           |
| 254 — | Michel Gleclél, dit Boncœur.....                                                                                         | 1 »           |
| 255 — | Marie Bouestel, lingère .....                                                                                            | 2 »           |
| 256 — | Anne Bouestel, Maitresse d'Ecole.....                                                                                    | 2 »           |
| 257 — | Nicolas Derouet, maitre peigneur.....                                                                                    | 5 »           |
| 258 — | Marie Luce, veuve Gougeon, débitante de tabac                                                                            | 2 »           |
| 259 — | Louis Fouché, serrurier.....                                                                                             | 2 »           |
| 260 — | Anne Fouché, lingère .....                                                                                               | 1 »           |
| 261 — | Robert Blais, dit Montigné, marchand maitre<br>peigneur .....                                                            | 3 »           |
| 262 — | François L'Ecuyer, sabotier.....                                                                                         | 1 »           |
| 263 — | Le nommé Noury et femme, marchands de fruits                                                                             | 1 »           |
| 264 — | Julien Voiton, maitre cloutier.....                                                                                      | 4 »           |

## SESSION DE CHATEAUBRIANT

213

|                                                                                                                                                |                                                                                |              |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------|--------------|
|                                                                                                                                                | Et quatre compagnons .....                                                     | 1. s.<br>6 » |
| 265 —                                                                                                                                          | François Menet, marchand .....                                                 | 7 10         |
| 266 —                                                                                                                                          | Monsieur Bernard de la Tertrais, notaire et procureur .....                    | 33 »         |
|                                                                                                                                                | Une servante .....                                                             | 1 10         |
| 267 —                                                                                                                                          | Jean Lorand, maître peigneur .....                                             | 2 »          |
| 268 —                                                                                                                                          | Le sieur Beaumont, teinturier .....                                            | 4 »          |
| 269 —                                                                                                                                          | Le s <sup>r</sup> Halnault, médecin .....                                      | 16 »         |
| 270 —                                                                                                                                          | Demoiselle Sainte Maussion .....                                               | 10 »         |
|                                                                                                                                                | Une servante .....                                                             | 1 10         |
| 271 —                                                                                                                                          | Le sieur Massiquot Dervaux, huissier royal .....                               | 5 »          |
| 272 —                                                                                                                                          | La veuve Tardy, lingère .....                                                  | 1 10         |
| 273 —                                                                                                                                          | Olivier Guerin, compagnon peigneur .....                                       | 1 »          |
| 274 —                                                                                                                                          | Jean Chevallier, sergent .....                                                 | 2 »          |
| 275 —                                                                                                                                          | La demoiselle Derouin de la Clanchelière .....                                 | 18 »         |
|                                                                                                                                                | Et une servante .....                                                          | 1 10         |
| 276 —                                                                                                                                          | Le nommé Perdreau et la Mazurier, sa femme, frippière .....                    | 6 »          |
| 277 —                                                                                                                                          | Le nommé Nizon, marchand .....                                                 | 3 »          |
| 278 —                                                                                                                                          | Monsieur Cathelinai, de la Mostière, notaire et procureur en la Baronnie ..... | 16 »         |
|                                                                                                                                                | Et une servante .....                                                          | 1 10         |
| 279 —                                                                                                                                          | La demoiselle veuve Cathelinai et sa sœur .....                                | 4 »          |
| 280 —                                                                                                                                          | Jean Yron, boulanger .....                                                     | 3 »          |
| 281 —                                                                                                                                          | Les sieur et demoiselles Dupin de la Ferrière .....                            | 36 »         |
|                                                                                                                                                | Deux domestiques .....                                                         | 3 »          |
| 282 —                                                                                                                                          | La demoiselle Ballais de la Buchetière .....                                   | 18 »         |
|                                                                                                                                                | Et une servante .....                                                          | 1 10         |
| Non exemt, il y a un Maire, art. 459. 283 — M. Dubois, notaire et procureur de la baronnie et procureur Sindic de la Communauté de Ville ..... |                                                                                |              |
|                                                                                                                                                | Une servante .....                                                             | 12 »         |
|                                                                                                                                                | Une servante .....                                                             | 1 10         |
| 284 —                                                                                                                                          | La demoiselle Arondel Deshayes .....                                           | 3 »          |
| 285 —                                                                                                                                          | La demoiselle Duverger, marchande .....                                        | 2 »          |
| Exempt de casernement 286 — Monsieur Bimont, procureur du Roi des traites et gabelles .....                                                    |                                                                                | 24 »         |

24

Cas<sup>t</sup> 5 4

R. 18 16

|                              |                                                                         |              |
|------------------------------|-------------------------------------------------------------------------|--------------|
|                              | Deux domestiques.....                                                   | 1. 2.<br>3 » |
| 287 —                        | Anne Derval.....                                                        | 9 »          |
|                              | Une servante.....                                                       | 1 10         |
| 288 —                        | La demoiselle Dauffy fille, demeurant chez la<br>demoiselle Derval..... | 1 10         |
| 289 —                        | François Geslin, cordonnier.....                                        | 2 »          |
| 290 —                        | François Prodhomme, compagnon peigneur....                              | 2 »          |
| 291 —                        | La dame veuve Loget.....                                                | 24 »         |
|                              | Deux servantes.....                                                     | 3 »          |
| 292 —                        | Pierre Clabaud, peigneur.....                                           | 1 10         |
| 293 —                        | La Roze, compagnon charpentier .....                                    | 1 »          |
| 294 —                        | La veuve Saint Berge.....                                               | 3 »          |
| 295 —                        | Les deux demoiselles Delapicardière.....                                | 8 »          |
|                              | Et une servante .....                                                   | 1 10         |
| 296 —                        | Le sieur Charrier, maître sellier .....                                 | 6 »          |
| 297 —                        | Le sieur Philippe Laumailé, orfèvre.....                                | 5 »          |
| 298 —                        | Jean Maheu, boucher.....                                                | 4 »          |
|                              | Deux domestiques.....                                                   | 3 »          |
| 299 —                        | René Dupré, chapelier et sa sœur.....                                   | 3 »          |
|                              | Un compagnon.....                                                       | 1 10         |
| Exempte de casernement 300 — | La servante du sieur<br>Lorette de la Ferronnière, prestre.....         | 2 »          |

2

Cast 8 6

R. 1 11 6

|       |                                   |      |
|-------|-----------------------------------|------|
| 301 — | Marguerite Colleau, lingère.....  | 1 »  |
| 302 — | La veuve Lorieux, marchande.....  | 3 »  |
| 303 — | Les enfans de Pierre Ricoul ..... | 3 »  |
| 304 — | Anne Geffraux, marchande .....    | 2 10 |
| 305 — | Pierre David, boulanger.....      | 9 »  |
|       | Un compagnon et une servante..... | 3 »  |

## Basses ruës de Couëré.

|       |                                  |      |
|-------|----------------------------------|------|
| 306 — | Anne Salmon, tailleuse.....      | 1 10 |
| 307 — | Françoise André et sa nièce..... | 1 10 |
| 308 — | Sulpice Lemaitre, maréchal.....  | 2 »  |

SESSION DE CHATEAUBRIANT

215

1. s.

|                                                                            |      |
|----------------------------------------------------------------------------|------|
| 309 — Jean Salmon et Anselme Boüestel, sa femme,<br>maîtresse d'Ecole..... | 4 »  |
| 310 — Anne Cocault.....                                                    | 3 »  |
| 311 — Les trois demoiselles Denieul.....                                   | 4 10 |
| 312 — Etienne Dorange fils, poëlier.....                                   | 1 »  |
| 313 — La veuve du sieur Pierre Monnier et sa fille....                     | 2 »  |
| 314 — Louise et Catherinne Dorange, lardières.....                         | 4 »  |
| 315 — La demoiselle Marchand, tailleuse.....                               | 2 »  |
| 316 — Victorien Besnier, peigneur.....                                     | 9 »  |
| 317 — Le sieur Poupot.....                                                 | 30 » |
| Trois domestiques.....                                                     | 4 10 |
| 318 — La demoiselle Poupot.....                                            | 4 »  |
| 319 — Les enfans de deffunt Julien Lemaître, maréchal.                     | 2 »  |
| 320 — René Suzinot, journallier.....                                       | 1 »  |

Le Boulevard.

|                                                              |      |
|--------------------------------------------------------------|------|
| 321 — Le sieur Baguet de la Rolandière fils, taneur..        | 4 »  |
| Une servante.....                                            | 1 10 |
| 322 — Le sieur Jean Monnier, taneur.....                     | 16 » |
| Un compagnon et une servante.....                            | 3 »  |
| 323 — Maurille Barillaud, aubergiste.....                    | 2 »  |
| 324 — Michel Besnier, marchand-peigneur.....                 | 13 » |
| 325 — Jacques Chevallier, tailleur d'habits.....             | 2 »  |
| 326 — Le sieur Pierre Augeard, maître-peigneur.....          | 10 » |
| 327 — Le sieur Nicolas Augeard, marchand peigneur.           | 22 » |
| 328 — Jambu, sergent et cordonnier.....                      | 1 10 |
| 329 — Paul Jambu, journallier.....                           | 1 10 |
| 330 — Pierre Monnier fils François, compagnon<br>taneur..... | 2 »  |
| 331 — François Robert, maçon.....                            | 3 »  |
| 332 — Pierre Derval, maréchal.....                           | 1 »  |
| 333 — Jean Aubin, compagnon peigneur.....                    | 1 »  |
| 334 — Anne Paladin.....                                      | 9 10 |
| 335 — Joseph Renié, peigneur.....                            | 1 »  |
| 336 — François Poinson, peigneur.....                        | 1 10 |
| 337 — René Jochault, sergent.....                            | 1 »  |
| 338 — François André, teinturier.....                        | 2 10 |



## Faux Bourg de Couëré.

|                                                                                                |       |
|------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
|                                                                                                | 1. s. |
| 339 — La veuve et enfans du sieur Jean Maussion.....                                           | 2 »   |
| 340 — Le sieur Garraud, taneur.....                                                            | 3 »   |
| 341 — Le sieur Gomeriel.....                                                                   | 3 »   |
| Une servante .....                                                                             | 1 10  |
| 342 — Le sieur Lejeune.....                                                                    | 15 »  |
| Une servante .....                                                                             | 1 10  |
| 343 — M. Ballais, notaire et procureur en la Baronnie<br>de Châteaubriant.....                 | 4 »   |
| 344 — Le nommé Baudy, menuisier, marié avec la<br>Gripail.....                                 | 1 10  |
| Un compagnon.....                                                                              | 1 10  |
| 345 — La veuve de René Gautron.....                                                            | 1 10  |
| 346 — Pierre Gueury, compagnon peigneur.....                                                   | 1 10  |
| 347 — La demoiselle veuve Guerin .....                                                         | 33 »  |
| Une servante .....                                                                             | 1 10  |
| 348 — Le sieur Pierre Guerin, taneur.....                                                      | 36 »  |
| Une servante .....                                                                             | 1 10  |
| 349 — Le sieur François Monnier, taneur.....                                                   | 18 »  |
| Une servante .....                                                                             | 1 10  |
| 350 — Joseph Ronzeray, marchand-peigneur.....                                                  | 9 »   |
| 351 — La veuve Palierne.....                                                                   | 3 »   |
| 352 — Le sieur Ballais de la Hardouinière .....                                                | 36 »  |
| Une servante .....                                                                             | 1 10  |
| 353 — Les filles de la veuve Jouneaulx .....                                                   | 4 »   |
| 354 — Le sieur Margat de la Plaizière .....                                                    | 24 »  |
| Deux domestiques.....                                                                          | 3 »   |
| 355 — Pierre Yvon, taneur.....                                                                 | 1 10  |
| 356 — François Yvon, peigneur.....                                                             | 3 »   |
| 357 — Etienne et Michelle Yron, sœurs.....                                                     | 6 »   |
| 358 — Victorien Yron, veuf de la veuve Genet, demeu-<br>rant avec lesdites Yron ses sœurs..... | 9 »   |
| 359 — La veuve de François Sinoir, serger, et sa sœur<br>demeurante avec elle.....             | 2 »   |
| 360 — Jeanne Besnier .....                                                                     | 1 10  |
| 361 — Marie Bordier, demeurante avec ladite Besnier,<br>journalière.....                       | 1 »   |

# SESSION DE CHATEAUBRIANT

217

|                                                 |       |
|-------------------------------------------------|-------|
| 362 — De Rennes, jardinier et peigneur.....     | 1. s. |
| 363 — Jean Robert, peigneur.....                | 3 »   |
| 364 — Mathieu Augeard, couvreur.....            | 2 »   |
| 365 — Vincente Luette, veuve Robert.....        | 6 »   |
| Exempte de casernement 366 — Jeanne Bobet, ser- | 2 »   |
| vante de la Trinité.....                        | 2 »   |

2

Cast 8 6

R. 1 11 6

|                                                  |     |
|--------------------------------------------------|-----|
| Exempts de casernement 367 — Trois autres domes- |     |
| tiques de la Trinité.....                        | 6 » |

6

Cast 1 6

R. 4 14

|                                                   |      |
|---------------------------------------------------|------|
| 368 — Julien Lanoë, peigneur.....                 | 1 »  |
| 369 — La-veuve André, lingère.....                | 1 10 |
| 370 — Pierre Rainfray et sa sœur tailleuse.....   | 4 »  |
| 371 — La-veuve de Joseph Aubin.....               | 5 »  |
| 372 — Jean Lâne, peigneur.....                    | 2 »  |
| 373 — La-veuve de Louis Saget et enfans.....      | 2 »  |
| 374 — Pierre Hamon, serger.....                   | 4 »  |
| 375 — La demoiselle Monnier, fille de Pierre..... | 3 »  |
| 376 — Le sieur Monnier, son frère.....            | 6 »  |
| 377 — Julien Yvon, maître peigneur.....           | 3 »  |
| 378 — François Bourasseau, tisserand.....         | 1 »  |
| 379 — Jean Georget, jardinier et journalier.....  | 1 10 |
| 380 — Pierre Poulain, compagnon peigneur.....     | 1 10 |
| 381 — Les demoiselles Launay.....                 | 4 »  |
| 382 — La demoiselle de la Buffrais.....           | 12 » |
| Une servante.....                                 | 1 10 |
| 383 — Pierre Bourdaud, maître peigneur.....       | 1 10 |

## Chesne Cholet.

|                                                 |      |
|-------------------------------------------------|------|
| 384 — Jacques Tesnerel, journalier.....         | 1 »  |
| 385 — Jean Hervochon, maréchal taillandier..... | 2 »  |
| Un compagnon.....                               | 1 10 |

|                                               |       |
|-----------------------------------------------|-------|
| 386 — Louis André, sacristain.....            | 1. s. |
| 387 — Victorien Fouché, compagnon taneur..... | 2 »   |
|                                               | 1 10  |

## Bourg de Beré.

|                                                                     |      |
|---------------------------------------------------------------------|------|
| 388 — Jeanne Bremont fille, journalière.....                        | 1 »  |
| 389 — Simon Saliot, meûnier du moulin de Beré.....                  | 6 »  |
| 390 — La veuve et enfans de feu Mathurin Jambu,<br>charpentier..... | 1 »  |
| 391 — Louis David, marchand.....                                    | 10 » |
| 392 — Jacques David, messager d'Ancenis.....                        | 3 »  |
| 393 — Louis David fils, marchand.....                               | 3 »  |
| 394 — Jacques Blais, maréchal et taillandier.....                   | 2 »  |
| Et un compagnon.....                                                | 1 10 |
| 395 — François Dauffodé, aubergiste.....                            | 3 »  |
| 396 — Pierre Fouché, journalier.....                                | 1 »  |
| 397 — Michel Chevallier, journalier et record.....                  | 1 »  |
| 398 — Julien Goyer, journalier.....                                 | 1 »  |
| 399 — François Genet, aubergiste.....                               | 2 »  |
| 400 — Pierre Ledevin, journalier.....                               | 1 »  |
| 401 — Jean Desvaux, fermier de la Miotterie.....                    | 9 10 |
| Deux domestiques.....                                               | 3 »  |
| 402 — François Hamon, serger.....                                   | 2 »  |
| 403 — Julien Granglot, journalier.....                              | 1 »  |
| 404 — François Lanoë, tisserand.....                                | 1 »  |
| 405 — Le nommé Morvant, couvreur... ..                              | 2 »  |
| 406 — Julien Menet, journalier.....                                 | 1 »  |
| 407 — Julien Vignal, serger.....                                    | 1 10 |
| 408 — Jean Hougron, journalier.....                                 | 1 »  |
| 409 — La veuve Marin, journalière.....                              | 1 »  |
| 410 — Julien Briand, journalier.....                                | 1 »  |
| 411 — Michel Poirier, aubergiste et sabottier.....                  | 3 »  |
| 412 — Pierre André, journalier.....                                 | 1 »  |
| 413 — Jean Bourdaud fils, journalier.....                           | 1 10 |
| 414 — Pierre Bourdaud, journalier.....                              | 1 10 |
| 415 — Etienne Denieul, maçon.....                                   | 1 »  |
| 416 — Pierre Gaudin, marchand voiturier.....                        | 1 10 |
| 417 — Martin Hamon, serger, demeurant à St-Sauveur.                 | 3 »  |

| SESSION DE CHATEAUBRIANT                                                        |                      | 219   |
|---------------------------------------------------------------------------------|----------------------|-------|
|                                                                                 |                      | 1. s. |
| 418 — Marie Derouin, metayère à La Grangé.....                                  |                      | 18 10 |
| Deux domestiques.....                                                           |                      | 3 »   |
| Exempts de casernement 419 — Les trois domestiques<br>de Monsieur le doyen..... |                      | 6 »   |
|                                                                                 | 6                    |       |
|                                                                                 | Cas <sup>t</sup> 1 6 |       |
|                                                                                 | R. 4 14              |       |

#### Quartier de S<sup>t</sup> Nicolas.

|                                                                                            |             |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|-------------|
| 420 — La demoiselle Rouvraye de la Harlière, demeu-<br>rante chez M. de la Pilorgerie..... | 2 »         |
| 421 — Mathurin Mercier, dit Dubuisson.....                                                 | 1 »         |
| 422 — Julien Suzinot, fermier.....                                                         | 2 »         |
| 423 — Le nommé Bouteillé, compagnon taneur.....                                            | 1 »         |
| 424 — Le S <sup>r</sup> Guerin, maître en chirurgie.....                                   | 15 »        |
| Une servante.....                                                                          | 1 10        |
| 425 — Monsieur Brossais, avocat.....                                                       | 18 »        |
| Deux servantes.....                                                                        | 3 »         |
| 426 — La demoiselle Brossais Duperray.....                                                 | 3 »         |
| 427 — La demoiselle Derouin.....                                                           | 10 »        |
| Une servante.....                                                                          | 1 10        |
| 428 — Le sieur Victorien Barbarin.....                                                     | 12 »        |
| Une servante.....                                                                          | 1 10        |
| 429 — Pierre Davy, dit Deschâteaux, tailleur d'habits<br>et fermier de la prévosté.....    | 8 »         |
| Un compagnon.....                                                                          | 1 10        |
| 430 — Le S <sup>r</sup> La Noë, huissier audiencier.....                                   | 4 »         |
| 431 — Victorien Lorand, charpentier.....                                                   | 3 »         |
| 432 — Jean-Claude Voiton, débitant de tabac.....                                           | 3 »         |
| 433 — La veuve de Jean Bongrain, marchande.....                                            | 2 »         |
| 434 — Jean Baptiste Bouestel, perruquier et marchand<br>Un compagnon.....                  | 5 »<br>1 10 |
| 435 — François Hurel, aubergiste.....                                                      | 3 »         |
| 436 — François Geffraux, marchand.....                                                     | 6 »         |
| Une servante.....                                                                          | 1 10        |
| 437 — Le sieur Bernard de la Mollière et la demoi-<br>selle Bernard sa sœur.....           | 45 »        |
| Une servante.....                                                                          | 1 10        |

|       |                                                                                            |       |
|-------|--------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
|       |                                                                                            | 1. s. |
| 438 — | La veuve et enfans de M <sup>r</sup> Louis Bernard, notaire<br>et procureur.....           | 25 »  |
|       | Une servante.....                                                                          | 1 10  |
| 439 — | Jean Gabory, dit Langevin, marchand et mes-<br>sager de Rennes.....                        | 8 »   |
|       | Deux domestiques.....                                                                      | 3 »   |
| 440 — | La veuve Melois.....                                                                       | 6 »   |
| 441 — | Le nommé Fauchet, maître sabotier.....                                                     | 4 »   |
|       | Deux compagnons.....                                                                       | 3 »   |
| 442 — | Les enfans de Noël Riellan, tourneurs.....                                                 | 5 »   |
| 443 — | François Poinçon, concierge .....                                                          | 2 »   |
| 444 — | M <sup>r</sup> Bernard de la Tertrais fils, greffier de la Ba-<br>ronnie.....              | 8 »   |
| 445 — | Monsieur de la Provôté, avocat.....                                                        | 16 »  |
|       | Une servante .....                                                                         | 1 10  |
| 446 — | Le sieur Victorien Besnier.....                                                            | 30 »  |
|       | La demoiselle Bouetrel, demeurante chez ledit<br>sieur Besnier.....                        | 2 »   |
|       | Une servante.....                                                                          | 1 10  |
| 447 — | Pierre Luce, cordonnier.....                                                               | 2 »   |
| 448 — | La veuve de Julien Galier, marchande.....                                                  | 6 »   |
|       | Une servante.....                                                                          | 1 10  |
| 449 — | Pierre Lorieux, marchand.....                                                              | 7 »   |
|       | Un compagnon.....                                                                          | 1 10  |
| 450 — | La veuve de Jullien Yvon boulanger.....                                                    | 6 »   |
|       | Une servante.....                                                                          | 1 10  |
|       | Un compagnon .....                                                                         | 1 10  |
| 451 — | Joseph Salmon, boulanger.....                                                              | 8 »   |
| 452 — | Julien Lecocq, marchand.....                                                               | 5 »   |
| 453 — | Le nommé Fournier, boulanger, et la Geslin, sa<br>femme.....                               | 3 »   |
|       | Un compagnon.....                                                                          | 1 10  |
| 454 — | Le sieur Charles Nihard, garde de S. A. S.<br>Monseigneur le prince de Condé et aubergiste | 8 »   |
| 455 — | Maître François Lemaitre, et une servante.....                                             | 3 »   |
| 456 — | La veuve et enfans de Mathurin Luce.....                                                   | 2 »   |
| 457 — | Allain Cuzon, arquebusier.....                                                             | 3 »   |
| 458 — | Michelle Besnier, journalière, demeurante chez<br>ledit Cuzon.....                         | 1 »   |

SESSION DE CHATEAUBRIANT

221

l. s.

**Exempt de casernement 459 — Monsieur Vissault des Pantières, avocat en Parlement et Maire en exercice de la Ville et Communauté de Châteaubriant .....** 24 »

24

Cast 5 4

R. 18 16

Deux domestiques..... 3 »  
 460 — La demoiselle Hunault..... 2 »  
 461 — La veuve Deniau et enfans..... 1 10  
 462 — Le sieur Besnier de la Touche veuf, maître apoticaire..... 2 »  
**Exempt de casernement 463 — La servante de M<sup>r</sup> Fouchier, prêtre.....** 2 »

2

Cast 8 6

R. 1 11 6

464 — Julien Frangeul, jardinier..... 3 »  
 465 — Pierre Grandin, maître maçon et aubergiste... 3 »  
 466 — La dame veuve Dubreil du Chastelier..... 160 »  
 Deux domestiques..... 3 »  
 467 — La dame veuve Bernard Dutreil et la demoiselle Dutreil sa fille..... 50 »  
 Une servante..... 1 10  
**Exempt de casernement 468 — Monsieur Delourmel de la Picardière, notaire et procureur, echevin en exercice.....** 5 »

5

Cast 1 1 6

R. 3 18 6

469 — La dame Bontems à cause de son bien et pour une servante..... 7 »  
 470 — Les enfans non mariés de feu Monsieur Defermon des Chapellières, allotté de la Baronie.. 30 »  
 Un valet et une servante..... 3 »  
 471 — François Letort, maçon..... 6 »  
 472 — Le sieur François Peuriot, maître perruquier.. 3 »  
**Exempt de casernement 473 — Monsieur Bain, Echevin en exercice et enfans.....** 37 »

37

Cast 8 3

R. 28 19 9

|                                                                                      |      |
|--------------------------------------------------------------------------------------|------|
| Une servante.....                                                                    | 1 10 |
| 474 — Monsieur Hochedé.....                                                          | 36 » |
| 475 — La femme du sieur Jean Paty.....                                               | 5 »  |
| 476 — René Crochet, sergent.....                                                     | 1 »  |
| 477 — Le nommé Lafleur, bucheur.....                                                 | 1 »  |
| 478 — Le nommé Nivelot, marchand.....                                                | 3 »  |
| 479 — Julien Juhel, maréchal.....                                                    | 3 »  |
| 480 — Françoise Cadorel, aubergiste.....                                             | 33 » |
| Deux domestiques... ..                                                               | 3 »  |
| 481 — Victorien Aubin, cordonnier, fils de Victorien..                               | 2 »  |
| 482 — La demoiselle Besnier de la Touche, fille.....                                 | 4 10 |
| Une servante.....                                                                    | 1 10 |
| 483 — Le nommé Langevin, cabarettier.....                                            | 2 »  |
| 484 — Pierre Martin, cordonnier.....                                                 | 2 »  |
| 485 — Jean Dermaillé, maçon.....                                                     | 3 10 |
| 486 — Le nommé Dermaillé son fils, cordonnier, à<br>présent marié à Marie Aubin..... | 2 »  |
| 487 — Poinçon, débitant de tabac.....                                                | 3 »  |
| 488 — Pierre Augeard, cordonnier.....                                                | 1 »  |
| Et sa nièce la Bedelet.....                                                          | 1 »  |
| 489 — La demoiselle veuve Dubot et sa fille.....                                     | 3 »  |
| 490 — Louis Derval, maréchal.....                                                    | 9 »  |
| Trois compagnons.....                                                                | 4 10 |
| 491 — La veuve de Julien Juhel, marchande.....                                       | 6 »  |
| 492 — Anne Châtelier, marchande.....                                                 | 10 » |
| 493 — La veuve de Claude Yron, boulangère.....                                       | 1 10 |
| 494 — Antoine Augeard, chamoiseur.....                                               | 6 »  |
| 495 — Julien Rougeul, dit Boismari, sellier.....                                     | 5 »  |
| 496 — Charles Chauvière, tisserand.....                                              | 2 »  |
| 497 — Guillaume Lorieux, marchand et peigneur.....                                   | 6 »  |
| 498 — Etienne Dorange, poëlier.....                                                  | 2 »  |
| 499 — La veuve Sanson, et son fils peigneur.....                                     | 8 »  |
| 500 — Jeanne Tanguion et sa nièce, marchandes.....                                   | 2 10 |
| 501 — Le sieur Silvestre Guiet, maître sellier.....                                  | 18 » |
| Une servante.....                                                                    | 1 10 |
| 502 — Pierre Dorange, boisselier.....                                                | 6 »  |

## SESSION DE CHATEAUBRIANT

223

|       |                                                                                                                         |      |
|-------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------|
|       | Deux compagnons.....                                                                                                    | 1 s. |
|       | Deux compagnons.....                                                                                                    | 3 »  |
| 503 — | François Bordier, boisselier.....                                                                                       | 4 »  |
| 504 — | Jean Vernet, coutelier, et son frère.....                                                                               | 2 »  |
| 505 — | Jean Voiton, maître cloûtier.....                                                                                       | 8 »  |
|       | Deux compagnons.....                                                                                                    | 3 »  |
| 506 — | La veuve de Julien Rougeul, dit Boismari, débi-<br>tante de tabac.....                                                  | 5 »  |
|       | Une servante.....                                                                                                       | 1 10 |
| 507 — | Les deux filles Dorange, marchandes et lingères                                                                         | 4 »  |
| 508 — | Le nommé Chauvin, bucheur.....                                                                                          | 1 »  |
| 509 — | Julien Brochard, menuisier.....                                                                                         | 3 »  |
|       | Un compagnon.....                                                                                                       | 1 10 |
| 510 — | Alexandre Garraud, arquebusier.....                                                                                     | 3 »  |
| 511 — | Louis Peuriot, maître perruquier et marchand<br>de vin, et sa fille coiffeuse et marchande, avec<br>lui demeurante..... | 5 »  |
|       | Un compagnon et une servante.....                                                                                       | 3 »  |
| 512 — | Les enfans de la veuve Paladin, marchands....                                                                           | 9 »  |
| 513 — | Les deux demoiselles Chéguillaume, maîtresses<br>tailleuses, demeurantes avec lesdits enfans<br>Paladin.....            | 3 »  |
| 514 — | Victorien Aubin père, cordonnier.....                                                                                   | 1 »  |
| 515 — | Victorien Maheu, boucher.....                                                                                           | 4 10 |
|       | Un domestique.....                                                                                                      | 1 10 |
| 516 — | La demoiselle Guiet.....                                                                                                | 5 »  |
| 517 — | Le sieur Jamain, chirurgien.....                                                                                        | 4 »  |
|       | Une servante.....                                                                                                       | 1 10 |
| 518 — | Jean Anger, dit la Roze, poëlier.....                                                                                   | 12 » |
| 519 — | Etienne Aubin, maître perruquier et marchand.                                                                           | 3 »  |
| 520 — | Les deux filles Boûétel, tailleuses.....                                                                                | 4 »  |
| 521 — | La demoiselle Anne Bongrain, marchande.....                                                                             | 9 »  |
| 522 — | Anne Desloges, marchande.....                                                                                           | 3 »  |
| 523 — | Jean Geslin, marchand et cordonnier.....                                                                                | 10 » |
| 524 — | Perrine Rougé, marchande.....                                                                                           | 3 »  |
| 525 — | Perrine Rougé, lingère, demeurante avec laditte<br>Rougé sa tante.....                                                  | 1 10 |
| 526 — | Etienne Yron, lingère.....                                                                                              | 1 10 |
| 527 — | Le nommé Dubuisson, garçon marchand.....                                                                                | 1 »  |
| 528 — | La veuve d'Etienne Peuriot, maîtresse de pension                                                                        | 1 »  |



|     |                                                                     |       |
|-----|---------------------------------------------------------------------|-------|
|     |                                                                     | 1. s. |
| 529 | — Le sieur Silvestre Guiet.....                                     | 1 »   |
| 530 | — Colson Roze, maître jardinier.....                                | 2 10  |
| 531 | — La veuve et enfans du sieur Hochedé de la<br>Guéméraires.....     | 80 »  |
|     | Trois domestiques.....                                              | 4 10  |
| 532 | — La veuve Gautier, marchande.....                                  | 2 »   |
|     | Une servante.....                                                   | 1 10  |
| 533 | — Julien Gautron, boulanger.....                                    | 2 »   |
| 534 | — Julien Gautron fils, vitrier, marié avec Michelle<br>Gautier..... | 3 »   |
| 535 | — Les filles dudit Gautron, tailleuses.....                         | 4 »   |
| 536 | — Le nommé Lefeuve, marchand.....                                   | 3 »   |
| 537 | — Pierre Doret, tailleur d'habits.....                              | 2 »   |
| 538 | — Jean Desloges, garçon cordonnier.....                             | 1 10  |
| 539 | — Le nommé Boullé, marchand-libraire.....                           | 5 »   |
| 540 | — René Desbois, cloutier.....                                       | 4 »   |
|     | Trois compagnons et une servante.....                               | 6 »   |
| 541 | — Joseph Geslin, boucher.....                                       | 1 10  |
| 542 | — La veuve Hubert.....                                              | 1 »   |
| 543 | — François Briand, compagnon peigneur.....                          | 1 »   |

**Champ de foire et  
faux Bourg de la Barre.**

|     |                                                                 |      |
|-----|-----------------------------------------------------------------|------|
| 544 | — François Vimont, maître chapellier.....                       | 3 »  |
|     | Un compagnon et une servante.....                               | 3 »  |
| 545 | — Nicolas Ravain, couvreur.....                                 | 1 »  |
| 546 | — Le nommé Moreau, cabarettier.....                             | 2 »  |
| 547 | — La demoiselle veuve Heurtault, débitante de tabac.....        | 2 »  |
| 548 | — La veuve de Jacques Caris.....                                | 7 »  |
| 549 | — La demoiselle Leroy de la Mataudais.....                      | 12 » |
|     | Une servante.....                                               | 1 10 |
| 550 | — La demoiselle Préault, de l'Ecole Charitable... ..            | 2 »  |
| 551 | — Nicolas Poirier, cabarettier et sabotier.....                 | 4 »  |
| 552 | — La veuve Doussel, dite la Roche, cabarettièrè ..              | 6 »  |
| 553 | — La veuve Poirier, et enfans non mariés.....                   | 3 »  |
| 554 | — La veuve de Louis Chasseloup et ses enfans<br>non mariés..... | 1 »  |

## SESSION DE CHATEAUBRIANT

225

|                                                                              |             |
|------------------------------------------------------------------------------|-------------|
|                                                                              | 1. s.       |
| 555 — Perrine Luce fille.....                                                | 1 10        |
| 556 — Marie Houx, lingère.....                                               | 1 »         |
| 557 — Le sieur Miclard, dit Bansière, maître d'Ecole.                        | 2 »         |
| 558 — Guillaume Poinçard, tailleur d'habits .....                            | 1 »         |
| 559 — Victorien Gaudebeuf, charpentier.....                                  | 3 »         |
| 560 — Le sieur Bongrain, contrôleur des actes, et<br>pour son bien.....      | 15 »        |
| 561 — La veuve Gripail et sa fille non mariée.....                           | 1 10        |
| 562 — Victorien Gripail, charpentier.....                                    | 1 »         |
| 563 — Pierre Chotard, compagnon cloutier.....                                | 2 »         |
| 564 — La veuve de Gilles Lorand, aubergiste, et sa sœur<br>Une servante..... | 3 »<br>1 10 |
| 565 — Louis Chevillard, maréchal .....                                       | 4 »         |
| 566 — Jacques Saffré, maréchal taillandier .....                             | 2 »         |
| 567 — Jean Luce, couvreur .....                                              | 2 »         |
| 568 — Vincent Chauvière, tisserand.....                                      | 2 »         |
| 569 — Jean et Victorien Ravain, couvreurs .....                              | 3 »         |
| 570 — Le nommé Bricet, tisserand.....                                        | 1 »         |
| 571 — Pierre Poirier, sabotier et cabarettier.....                           | 4 »         |
| 572 — Pierre Coulier, tourneur et jardinier .....                            | 2 10        |
| 573 — Jean Gautron fils de Georges.....                                      | 3 »         |
| 574 — Nicolas Guerin, maçon.....                                             | 1 »         |
| 575 — La nommée Mignot.....                                                  | 1 »         |
| 576 — Flipault, compagnon charpentier.....                                   | 1 »         |
| 577 — Jean Hory, marchand.....                                               | 4 »         |
| 578 — Georges Lanoë, journalier.....                                         | 1 10        |
| 579 — Le nommé Blondin, tonnelier .....                                      | 1 10        |
| 580 — Les enfans de la veuve Hervochon.....                                  | 1 10        |
| 581 — Duchêne, compagnon charpentier.....                                    | 1 10        |
| 582 — La veuve Grellier et enfans .....                                      | 1 »         |
| 583 — Pierre Chauvin, peigneur .....                                         | 1 »         |
| 584 — Jacques Bretagne, journalier.....                                      | 1 »         |
| 585 — Michel Delaunay, journalier.....                                       | 2 »         |
| 586 — Jean Veron, journalier.....                                            | 2 »         |
| 587 — La veuve Boudet, et ses enfans, blanchisseurs                          | 1 »         |
| 588 — François Denis, tisserand.....                                         | 1 »         |
| 589 — Jean Delaunay, journalier.....                                         | 1 »         |
| 590 — Pierre Luce, charpentier.....                                          | 1 10        |
| 591 — La veuve Hubert.....                                                   | 1 »         |

|                                                                                          | l. | s. |
|------------------------------------------------------------------------------------------|----|----|
| 592 — Pierre Bonnier, dit la rozée, sabottier.....                                       | 1  | »  |
| 593 — Jean Gourin, marié à Louise Luce.....                                              | 2  | 10 |
| 594 — Pierre Eluere, journallier.....                                                    | 1  | »  |
| 595 — Jacques Gaudebeuf, charpentier.....                                                | 3  | »  |
| 596 — Victorien Aubin et la Jeusset sa femme, auber-<br>gistes et cordonnier.....        | 3  | »  |
| Un compagnon, un valet et une servante.....                                              | 4  | 10 |
| 597 — Pierre Bégau, maçon.....                                                           | 1  | »  |
| 598 — Glain, charpentier.....                                                            | 3  | »  |
| 599 — La veuve de François Besnier et son fils marié,<br>charpentier.....                | 6  | »  |
| 600 — Hyacinthe Daniel, charpentier.....                                                 | 3  | 10 |
| 601 — Jean Roux, peigneur.....                                                           | 1  | »  |
| 602 — Mathurin Catel, cordonnier.....                                                    | 1  | 10 |
| 603 — Laurent Fauchoux.....                                                              | 3  | »  |
| 604 — Jean Gaudin, cabarettier.....                                                      | 2  | »  |
| 605 — Jean Genie, menuisier.....                                                         | 3  | »  |
| 606 — Jeanne Miclard, ditte Bansière, fille.....                                         | 1  | 10 |
| 607 — Boivin, sabottier.....                                                             | 2  | »  |
| 608 — La veuve de Pierre Luce et sa fille veuve<br>Lecomte, blanchisseuses.....          | 2  | »  |
| 609 — Louis Barbelivient, charpentier.....                                               | 1  | 10 |
| 610 — Jean Baptiste Caris, compagnon boulanger....                                       | 1  | »  |
| 611 — Pierre Geslin, aubergiste....                                                      | 6  | »  |
| Deux domestiques.....                                                                    | 3  | »  |
| 612 — La veuve Poulain.....                                                              | 3  | »  |
| 613 — Julien Prince, couvreur.....                                                       | 1  | »  |
| 614 — Le nommé Robert, jardinier, demeurant dans la<br>tonnelle près le Ré du Cèdre..... | 1  | 10 |
| 615 — Mathurin Forestier, aubergiste et tailleur<br>d'habits.....                        | 3  | »  |
| 616 — Julien Geffraux, râpeur de tabac.....                                              | 1  | »  |
| 617 — Le nommé Peslerbe, journallier.....                                                | 1  | »  |
| 618 — Le nommé Guillot, marié à la Gézard, cabaret-<br>tiers et marchands.....           | 1  | 10 |
| 619 — La veuve de Pierre Lorand, lingère.....                                            | 1  | »  |
| 620 — La veuve Maunoir et sa fille, journallières....                                    | 1  | »  |
| 621 — Joseph Augeard.....                                                                | 3  | »  |

## CAMPAGNES

|       |                                                |       |
|-------|------------------------------------------------|-------|
|       |                                                | 1. s. |
| 622 — | Jean Gautier du Bourgerard .....               | 18 »  |
|       | Deux valets et une servante.....               | 4 10  |
| 623 — | Julien Ledevin, metayer à la Caillerie.....    | 12 »  |
|       | Et René Peslerbe gendre dudit Ledevin.....     | 2 »   |
| 624 — | Le nommé Jean Brizard fils Jean, metayer à la  |       |
|       | Muloche.....                                   | 12 »  |
|       | Deux domestiques.....                          | 3 »   |
| 625 — | Louis Pelicot, metayer à la Cochonnais.....    | 15 »  |
|       | Deux domestiques.....                          | 3 »   |
| 626 — | Jacques Ergand, metayer au Pasbesnier.....     | 9 »   |
|       | Et le nommé Louis Perrault son gendre avec     |       |
|       | lui demeurant.....                             | 2 »   |
|       | Une servante.....                              | 1 10  |
| 627 — | Le nommé Dupont, metayer à présent au Bois-    |       |
|       | robert.....                                    | 3 »   |
| 628 — | François Colin, metayer au Boisaunay.....      | 15 »  |
|       | Un domestique.....                             | 1 10  |
| 629 — | Jean Hubert, metayer à la Buffrais.....        | 14 »  |
|       | Une servante.....                              | 1 10  |
| 630 — | François Lecomte, metayer à la Jarretièrè..... | 12 »  |
|       | Deux domestiques.....                          | 3 »   |
| 631 — | François Roux, metayer à la Confordière.....   | 4 »   |
|       | Deux domestiques.....                          | 3 »   |

## Haute et Basselayes.

|       |                                               |      |
|-------|-----------------------------------------------|------|
| 632 — | François Poulain, metayer à la Basselaye..... | 4 »  |
|       | Une servante.....                             | 1 10 |
| 633 — | Pierre Menet, à la Basselaye, journalier..... | 1 »  |
| 634 — | Pierre Duriau, metayer à la Hautelaye.....    | 6 »  |
|       | Un domestique.....                            | 1 10 |
| 635 — | Mathieu Frangeul, dudit lieu.....             | 1 10 |

**Haute et Basse Baguais.**

|                                                     |    |       |
|-----------------------------------------------------|----|-------|
|                                                     |    | 1. a. |
| 636 — Jacques Balû, metayer à la Basse Baguais..... | 14 | »     |
| Deux domestiques.....                               | 3  | »     |
| 637 — Gabriel Desloriers, metayer à Haute Basse Ba- |    |       |
| guais et thuillier.....                             | 3  | 10    |
| Deux domestiques.....                               | 3  | »     |
| 638 — La veuve de Mathurin Le Bossé, fermière.....  | 2  | »     |
| 639 — Pierre Trovalet, dudit lieu.....              | 1  | 10    |
| 640 — Pierre Chevallier, tailleur d'habits.....     | 1  | 10    |
| 641 — François Besnier, metayer aux Rivières.....   | 4  | »     |
| 642 — Bertrand Courtois, metayer à Choisel.....     | 14 | »     |
| 643 — Jacques Balû, metayer à la Borderie.....      | 14 | »     |
| Deux domestiques.....                               | 3  | »     |
| 644 — Michel Lebossé, dans la ferme de la Borderie, |    |       |
| appartenante aux religieux de la Trinité.....       | 8  | »     |
| Une servante.....                                   | 1  | 10    |
| 645 — Nicolas Forichet, metayer à la Borderie.....  | 14 | »     |
| Deux domestiques.....                               | 3  | »     |

**La Chevalerie.**

|                                                   |    |    |
|---------------------------------------------------|----|----|
| 646 — Barthelemy Renault, metayer audit lieu..... | 9  | »  |
| Un domestique.....                                | 1  | 10 |
| 647 — Pierre Ronzeray, metayer à la Haute Che-    |    |    |
| valerie.....                                      | 10 | »  |
| Une servante.....                                 | 1  | 10 |

**La Villemarie.**

|                                                 |   |    |
|-------------------------------------------------|---|----|
| 648 — Pierre Bremont, fermier et tisserand..... | 2 | »  |
| 649 — Jean Nozay, journalier.....               | 1 | 10 |
| 650 — René Hubert, dans son bien.....           | 5 | »  |
| 651 — La veuve de Jacques Malo, fermière.....   | 4 | »  |
| 652 — Joseph Lefeuvre, journalier.....          | 1 | 10 |
| 653 — La veuve de René Malo, fermière.....      | 3 | »  |
| Un domestique.....                              | 1 | 10 |

SESSION DE CHATEAUBRIANT

229

|                                                                                                        |    |       |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|-------|
|                                                                                                        |    | 1. s. |
| 654 — Julien Bourdaud, fermier.....                                                                    | 4  | »     |
| 655 — René Nozay, gendre dudit Bourdaud.....                                                           | 1  | »     |
| 656 — La veuve et enfans de René Thommery.....                                                         | 4  | »     |
| Une servante.....                                                                                      | 1  | 10    |
| 657 — Julien Guibert, fermier.....                                                                     | 6  | »     |
| Deux servantes.....                                                                                    | 3  | »     |
| 658 — Jean Caharel, metayer des heritiers de la dame<br>de la Goyère, audit lieu de la Villemarie..... | 6  | »     |
| Une servante.....                                                                                      | 1  | 10    |
| 659 — La veuve de François Renault, cidevant meta-<br>yère à la Haute Baguais.....                     | 2  | »     |
| 660 — Mathurin Riot, metayer à la Galissonnière.....                                                   | 14 | »     |
| Deux domestiques.....                                                                                  | 3  | »     |
| 661 — La veuve de Pierre Cocault, metayère à la Pe-<br>sardière.....                                   | 16 | »     |
| Deux domestiques.....                                                                                  | 3  | »     |
| 662 — Joseph Cônard, metayer à la Rousselière.....                                                     | 12 | 10    |
| Deux domestiques.....                                                                                  | 3  | »     |
| 663 — Pierre et Jean Chaze, metayers à Saint<br>André.....                                             | 15 | »     |
| Deux domestiques.....                                                                                  | 3  | »     |

Lesnardais.

|                                                     |    |    |
|-----------------------------------------------------|----|----|
| 664 — Julien Alix, marchand de cochons.....         | 2  | »  |
| 665 — La veuve et enfans de Paul Legois.....        | 1  | »  |
| 666 — René Bremont, fermier.....                    | 2  | »  |
| 667 — François Urvoy, dans son bien et fermier..... | 2  | »  |
| 668 — Jean Riou, dans son bien....                  | 3  | »  |
| 669 — René André, fermier.....                      | 2  | »  |
| 670 — Pierre Leray, dans son bien.....              | 3  | »  |
| 671 — Michel Legouais, metayer au Marais.....       | 11 | »  |
| Un domestique.....                                  | 1  | 10 |

La Geslinalis.

|                                                |    |   |
|------------------------------------------------|----|---|
| 672 — René Robert, metayer à la Geslinaye..... | 13 | » |
|------------------------------------------------|----|---|

**Le Jarrier.**

|                                              |    |       |
|----------------------------------------------|----|-------|
|                                              |    | 1. s. |
| 673 — Jean Perrault, metayer audit lieu..... | 10 | »     |
| Un domestique.....                           | 1  | 10    |

**Les Cohardières.**

|                                    |   |   |
|------------------------------------|---|---|
| 674 — René Nidelais, fermier.....  | 1 | » |
| 675 — François Hervé, fermier..... | 1 | » |

**La Gohoraye.**

|                                                |   |   |
|------------------------------------------------|---|---|
| 676 — La veuve de Joseph Butaut, metayère..... | 8 | » |
| Deux domestiques.....                          | 3 | » |

**Les Fougerays.**

|                                                                                                             |    |    |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|----|
| 677 — Le nommé Gerard, metayer à la Porte.....                                                              | 14 | »  |
| Un domestique.....                                                                                          | 1  | 10 |
| 678 — René Legois, metayer aux Hauts Fougerays...                                                           | 11 | »  |
| Deux domestiques.....                                                                                       | 3  | »  |
| 679 — Louis Butaud fils Joseph, en la place de<br>François Bobillon, metayer aux Petits Fou-<br>gerays..... | 4  | »  |
| Deux domestiques.....                                                                                       | 3  | »  |
| 680 — Michel Pointeau, metayer à la Fayère.....                                                             | 14 | »  |
| Deux domestiques.....                                                                                       | 3  | »  |
| 681 — Pierre Frangeul, metayer à Launay Prieur....                                                          | 14 | »  |
| Deux domestiques.....                                                                                       | 3  | »  |
| Et François Langlois, gendre dudit Frangeul ..                                                              | 2  | 10 |
| 682 — Pierre Marion, metayer aux Briotays.....                                                              | 4  | »  |
| Un domestique.....                                                                                          | 1  | 10 |
| 683 — Le nommé Clement, metayer à l'Aubinais, et la<br>veuve Grippail sa sœur avec lui.....                 | 8  | »  |
| Une servante.....                                                                                           | 1  | 10 |

**La Ferrière.**

|                                         |       |
|-----------------------------------------|-------|
|                                         | 1. s. |
| 684 — Le nommé Doueteau, metayer.....   | 6 »   |
| 685 — Julien Poirier père, metayer..... | 5 »   |

**Le Tertreoiseau, Le Bignon  
Et Chanteloup.**

|                                                                |      |
|----------------------------------------------------------------|------|
| 686 — La veuve de Jean Bobillon, metayère au Tertreoiseau..... | 6 »  |
| 687 — Jean Bernard, metayer au Bignon.....                     | 2 »  |
| 688 — Julien Poirier, metayer au Bignon.....                   | 1 10 |
| 689 — La veuve de François Bernard, metayère à Chanteloup..... | 10 » |
| Un valet et une servante.....                                  | 3 »  |

**La Jandelaye.**

|                                                  |      |
|--------------------------------------------------|------|
| 690 — Jean Derouin, metayer.....                 | 10 » |
| 691 — François Leroy, metayer.....               | 5 »  |
| 692 — Jean Noury, metayer.....                   | 4 »  |
| 693 — François Menet, fermier et journalier..... | 1 10 |

**La Corbinaye.**

|                                                                                            |      |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|------|
| 694 — Pierre Orhand, metayer.....                                                          | 8 »  |
| Une servante.....                                                                          | 1 10 |
| 695 — François Veron, metayer.....                                                         | 4 »  |
| Deux domestiques.....                                                                      | 3 »  |
| 696 — Pierre Hellier, fermier.....                                                         | 5 »  |
| 697 — Et Jean Hellier son fils marié, demeurant avec lui.                                  | 2 »  |
| 698 — François Hurel, dans son bien.....                                                   | 3 »  |
| Une servante.....                                                                          | 1 10 |
| 699 — Jean Robert, dans son bien.....                                                      | 3 »  |
| 700 — Jacqueline Barat, veuve de Jean Robert fils, ensemble demeurants dans leur bien..... | 2 »  |



|     |                                   |       |
|-----|-----------------------------------|-------|
|     |                                   | 1. s. |
| 701 | — Mathurin Chazé, journalier..... | 1 »   |
| 702 | — René Gadubert, journalier.....  | 1 »   |

### La Brûière.

|     |                                                                          |      |
|-----|--------------------------------------------------------------------------|------|
| 703 | — Pierre Guerchais, metayer.....                                         | 4 »  |
|     | Un valet.....                                                            | 1 10 |
| 704 | — François Barbier fils Joseph, en son bien.....                         | 2 »  |
|     | Une servante.....                                                        | 1 10 |
| 705 | — François Charron et sa sœur, enfants de Julien,<br>dans leur bien..... | 4 10 |
| 706 | — Ledit François Charron, comme postillon.....                           | 2 »  |
| 707 | — Louis Fromentin.....                                                   | 2 »  |
| 708 | — La veuve d'Etienne Charron, dans son bien....                          | 2 »  |
| 709 | — Michel Doté, dans son bien.....                                        | 1 »  |
|     | Et Françoise Charron avec lui demeurant.....                             | 1 »  |
| 710 | — René La Rousse, journalier.....                                        | 1 10 |
| 711 | — Julienne Briand, fille de Julien, journalière.....                     | 1 »  |
| 712 | — Jacques Durand, metayer à la Bricaudière.....                          | 12 » |
|     | Deux domestiques.....                                                    | 3 »  |
| 713 | — François Balû, metayer à la Mercerie.....                              | 10 » |
|     | Deux domestiques.....                                                    | 3 »  |
| 714 | — Jean Châtelain, metayer à la Goupillière.....                          | 14 » |
|     | Deux domestiques.....                                                    | 3 »  |

### Le Moulin-Neuf.

|     |                                                   |      |
|-----|---------------------------------------------------|------|
| 715 | — Guillaume Barat, metayer.....                   | 9 »  |
| 716 | — Pierre Dupré.....                               | 2 »  |
|     | Une servante.....                                 | 1 10 |
| 717 | — Pierre Brizard, dans son bien.....              | 1 »  |
|     | Une servante.....                                 | 1 10 |
| 718 | — Pierre Hurel, metayer.....                      | 4 »  |
|     | Deux domestiques.....                             | 3 »  |
| 719 | — Jean et François Durand, metayers.....          | 9 »  |
|     | Une servante.....                                 | 1 10 |
| 720 | — François Charron, fermier et dans son bien..... | 2 10 |

# SESSION DE CHATEAUBRIANT

233

|       |                                                                           |      |
|-------|---------------------------------------------------------------------------|------|
|       | Une servante.....                                                         | 1 s. |
| 721 — | Julien Eveillard, journalier.....                                         | 1 10 |
| 722 — | La veuve Marsollier, meunière au moulin du Boisbriand.....                | 2 »  |
|       | Deux valets.....                                                          | 3 »  |
| 723 — | Pierre David, metayer à la Maloraye.....                                  | 15 » |
| 724 — | René Jânot, metayer à la Rouaudière.....                                  | 9 »  |
|       | Une servante.....                                                         | 1 10 |
|       | Et Jean André son gendre.....                                             | 1 10 |
| 725 — | Mathurin Marchand, metayer à la Trebregeais.....                          | 5 »  |
| 726 — | Augustin Letort, metayer à la Porte du Boisbriand.....                    | 15 » |
|       | Une servante.....                                                         | 1 10 |
|       | Et François Letort, fils dudit Augustin, marié et avec lui demeurant..... | 2 »  |
| 727 — | René Letort, en la retenue du Boisbriand.....                             | 1 10 |

## Haute et Basseaudais.

|       |                                               |      |
|-------|-----------------------------------------------|------|
| 728 — | Martin Letaneux, journalier.....              | 1 »  |
| 729 — | François Legois, fermier.....                 | 2 »  |
| 730 — | François Lelievre, journalier.....            | 1 »  |
| 731 — | Pierre Gaudin, metayer à la Haute Audais..... | 7 »  |
|       | Un domestique.....                            | 1 10 |

## Chapitre de MM. les Employés aux devoirs.

|                         |                                                |      |
|-------------------------|------------------------------------------------|------|
| 732 —                   | Le Directeur des devoirs, pour son employ..... | 35 » |
|                         | Trois domestiques.....                         | 4 10 |
| 733 —                   | Le Contrôleur ambulant.....                    | 37 » |
| 734 —                   | Le Receveur général.....                       | 15 » |
| 735 —                   | Le Contrôleur de ville.....                    | 15 » |
| Exempt de casernement : | Pour son bien et celui de sa femme.....        | 7 10 |

7 10

Cas<sup>t</sup> 1 12 6

R. 5 17 6

|       |                                                                            |               |
|-------|----------------------------------------------------------------------------|---------------|
|       | Une servante .....                                                         | 1. s.<br>1 10 |
| 736 — | Le sieur Delourmel de la Picardière, commis<br>aux écritures .....         | 12 10         |
|       | Exempt de casernement : Ledit sieur Delourmel, pour<br>son bien .....      | 5 »           |
|       | 5                                                                          |               |
|       | Cas <sup>t</sup> 1 1 6                                                     |               |
|       | R. 3 18 6                                                                  |               |
| 737 — | Le Commis à la direction de l'eau-de-vie et à la<br>marque des cuirs ..... | 6 »           |
| 738 — | Deux Commis de Ville .....                                                 | 25 »          |
| 739 — | Le sieur Boissier, Contrôleur des cuirs .....                              | 17 »          |
| 740 — | Le sieur..... Commis pour les cuirs .....                                  | 15 »          |

Chapitre de MM. De la  
Noblesse de la ville de Châteaubriand  
Et paroisse de Saint Jean de Beré.

- 1 — Madame veuve Dubois Adam, cy.....  
Quatre domestiques, cy.....
- 2 — Monsieur Luette de la Pilorgerie, Correcteur à  
la Chambre des Comptes à Nantes, cy.....  
Trois domestiques, cy.....
- 3 — Monsieur Desnoës, décoré de la Croix de Saint  
Louis avec pension, cy.....  
Deux domestiques, cy.....
- 4 — Les quatre demoiselles du Boispean sœurs, cy..  
Deux domestiques, cy.....
- 5 — Monsieur Duhamel de la Bothelière, cy.....  
Trois domestiques, cy.....
- 6 — Monsieur Gardin du Boisduhier, cy.....  
Six domestiques, cy.....
- 7 — Monsieur de Classé, son frère, cy.....  
Trois domestiques, cy.....
- 8 — Les demoiselles Potterie, cy.....  
Deux domestiques, cy.....

~~~~~

*La 2^{de} expédition faite le
12 mars 1784 et en-
voyée le 14 s. le C.*

EVÊCHÉ DE NANTES

VILLE DE CHATEAUBRIANT

*Capitation et autres impositions y jointes
Année 1783*

Le Role monte à 5340 l. 1 s. 3 d. scavoir :

Capon	3292 l. 4 s. 6 d. y compris 20 l. 1 s. 1 d. dont les M. Valleries dans le Compte de 1781 se sont trouvées excéder la so ^e destinée à y faire face et deduction faite de 10 l. 18 s. 7 d. pour le peu imposé en la d ^e année, cy.....	3292 l. 4 s. 6 d.
Milice.....		859 2 3
Cazt	1085 l. 14 s. 6 d. deduction faite de 107 l. 3 s. 9 d. pour les cottes des exempts portées en marge du présent role pour memoire seulement cy.....	1085 14 6
Frais de Milice		
Avances des Marguilliers.....	44 l.	} 103
Salaire de la Marchaussee.....	5	
Remplacement des 3 l. par homme de nouvelle levée.....	54	
		5340 l. 1 s. 3 d.
Payement du Projet de rôle.....	10 l.	
Taxation du Receveur		
3 d. p. L. sur la Capon.....	41 l. 3 s.	
4 d. p. L. } sur la Milice.....	13 12 8 d.	
en dedans } sur le Cazt.....	17 4 8	

Le Role exécutoire arrêté le 30 Xbre 1783.



LE CHATELIER & L'ÉGLISE FORTIFIÉE

DE

MOISDON-LA-RIVIÈRE

(ARRONDISSEMENT DE CHATEAUBRIANT)

Moisdon, désigné dans les anciens titres sous la dénomination de : Meduoid, Medaon, Maesdon, Maydon, Maisdon, nous représente dans la partie Sud du bourg la configuration d'un promontoire dominant la vallée dans laquelle coule la rivière du Don. Sur le sommet, on relève dans le cadastre de cette commune, Section M, des parcelles de terre, N^{os} 64, 65, 66, 67, désignées sous l'appellation de Camp. Cette situation commande l'ancienne voie Romaine de Rennes à Nantes, ainsi que le passage de la rivière, au gué de la Chaussée.

A la partie Est du lieu dit « Le Camp », le terrain s'incline avec une déclivité assez prononcée vers le petit val des Humes (*alias des Honnes*), cachant dans ce repli de territoire les N^{os} 78, 79, 80, 81, même Section M, l'étendue désignée sous le nom : Le Châtelier. Cette position était à l'abri des bandes barbares et soldatesques qui suivaient la voie du Don.

N'ayant retrouvé aucune indication précise qui me permette de fournir des renseignements sur l'occupation du Camp par les Romains, je vais borner mon étude au Châtelier qui fut l'endroit où les premiers habitants de Moisdon vinrent s'établir. Les travaux exécutés par la culture ont changé la disposition des lieux ; la topographie primitive ne peut en être décrite. On retrouve sur son emplacement beaucoup de scories, et des habitants dignes de foi m'ont déclaré, qu'il y a une cinquan-

taine d'années, on retrouvait des murs en pierres sèches ayant la configuration ronde, et dans l'intérieur des enceintes se trouvait encore du machefer.

La désignation de « Châtelier » ne peut point être attribuée aux agents qui confectionnèrent le cadastre ; car, dans l'aveu fait à la fin du xv^e siècle par le Prieur Guy Gaudière, du Prieuré de Moisdon, à la Cour de la Roche en Nort dont il relevait, il est dit :

« Une hommée de terre en boys et garenne, nommée Le Chastelier, et une pièce de terre appelée le Pré à Mestre Frise, prés acjaczantes les unes des aultres en ladicte paroisse près le bourg de Maydon, contenant le tout en boys et garenne que pré et pasture, trente-cinq journaulx de terre environ. » (Arch. de Maine-et-Loire, Saint-Florent.)

Les Chasteliers furent les asiles protecteurs où les premiers habitants de notre sol venaient mettre à l'abri leurs personnes, leurs familles et ce qu'ils possédaient. A la période barbare succéda l'ère du christianisme, et il n'est pas étonnant que les habitants de Moisdon aient fait de leur église *un astle de refuge fortifié*, comme vous le démontrera une pièce que je transcrirai dans la suite de mon récit.

Avant d'arriver à cette démonstration, je dois relever une erreur faite par plusieurs historiens qui ont prétendu que l'église de Moisdon dépendait du Prieuré.

Ces deux établissements ont chacun une histoire indépendante l'une de l'autre.

L'église existait avant le xi^e siècle, et dans les archives de Saint-Florent il est dit « qu'en 1083, le Prêtre Judicial, du consentement de ses enfants, Rodaldo et Jordane, unit au Prieuré, qui s'était formé depuis peu à Medaon, le tiers des dîmes et des droits qu'il avait sur les oblations, les sépultures et les prémices de la paroisse. » Cette transaction fut passée sous l'épiscopat de Mgr Quiriac ; et c'est sous l'épiscopat de Mgr Bernard que les moines Bénédictins furent chargés du service religieux de la paroisse pour mettre fin à des désordres.

L'église actuelle a conservé de sa construction primitive la partie centrale possédant d'énormes piliers en maçonnerie sans grâce, sans ornements, dont les chapiteaux sont rempla-

cés par une simple corniche représentant l'extrémité d'une poutre taillée en biseau. La partie qui formait l'ancien chœur a été remplacée par un autre sanctuaire. Quant à la nef de style Roman Secondaire avec ses petites fenêtres, dont la voûte ogivale primitive repose sur les murs latéraux, ses entrails de charpente sont cachés par des lambris de bois. A sa partie médiane se trouve un entrait avec tailloirs à ses deux extrémités et d'où part, au milieu de la nef, un poteau vertical, ou poinçon, supportant la poutre faîtière qui soutient les arbalétriers à leur partie supérieure. Le poinçon a la forme d'une colonnette dont les entrails sont moulurés.

En 1467, le droit de possession de l'église par le Prieuré était réclamé par le Prieur Guy Gaudière. Les habitants rassemblés, le 28 mai, avant la grand'messe, dans le presbytère de Maedon, formèrent un Syndicat et nommèrent certains d'entre eux pour défendre leurs intérêts. L'acte fut dressé par Ja-Dumoley, passeur, dans lequel il est dit : « Considérans le
« bien publique et l'utilité de ladicte paroesse, d'un mesme et
« commun assentiment, on fait, constitué, établi et ordonné
« par ces présentes, font, constituent, établissent et ordon-
« nent les présents députés et messagers ez plègements... »

(Suit une énumération de trente noms, parmi lesquels se trouve celui de Jehan Regnaud, que nous verrons comme Fondé des Paroissiens dans la pièce que nous allons transcrire plus loin).

« ... Lesquels constituant, établissant l'un d'eulx, l'autre et
« chacun d'iceulx, soul et espectant en toutes et chacunes
« leurs causes et affaires quelxconques et ésinances en Courts,
« et chacune devant tous et chacun juges, tant de Court laye,
« que Court séculierre par cause et à chacuns ;

« Lesdits constituans et chacuns ont donné et donnent plain
« pouvoirs et assentiment de les deffendre devers tous et
« contre tous, tant en suite que dépens... etc. » Suivent plusieurs articles (Acte sur parchemin. Archives de Maine-et-Loire.)

**Plegt général de Meleray, le huictième jour d'Aougt,
l'an Mil quatre cens soixante et sept.**

« Sur ce que Jehan Filleu, maczon, d'huy comparu et def-
« fanduz par et en la personne de Jehan Richart, Procureur
« général de ce jour prouvé par leurs lettres de céans, à l'en-
« contre des Paroessiens de Maidon, comparuz et deffanduz
« par et en la personne de Jehan Regnaud, Procureur général
« de jour d'huy, prouvé par leurs lettres que autrefois par
« céans monstre de héritaige avait esté jugée contre eulx à
« l'évocation dudict Filleu, et que devoient faire lesdicts
« paroessiens selon leur pielz, le cogneu et enquestes et recher-
« chemens, affin ce cogneu et trouvé que entre eulx fust sur
« ce piédé en manière deue. Lequel Regnaud, Procureur des-
« dicts paroessiens à l'endroit produit et apparut en jugement
« un jugement dudict mon Souverain Seigneur et son Conseil
« et en la forme qui ensuit :

« Au dict mon Souverain Seigneur et son Conseil supplient
« humblement vos subjectz, les Paroessiens de Maedon, près
« Châteaubriant, et exposent que de tous temps et à la mémoire
« de chacuns, l'église Parochial dudict lieu de Maedon a esté
« en l'estat qu'elle estait ung an a environ. En laquelle église
« y a ung très beau clocher levé sur une maçonnerie et est
« ladicte église forte et deffansable, l'une des plus de l'Evesché
« de Nantes, hors la ville, et que ès temps passés, tant durant
« le siège du Prieuré que en autre temps qu'il y a eu guerre
« sur les marches et frontières d'environ,
« les dictz Paroessiens et autres plusieurs d'icelles lemettes
« ont retiré et recuilly leurs personnes et biens en icelle église.
« Et par aucun temps ont fait maçonner et murer la grant
« porte et fait fousse et douve au devant d'un petit huys ou
« porte estant en ladicte église devers le midy, et passaient
« par sur la dicte fosse par une petite planche en ladicte église
« et après la retiroient. Et par la force de ladicte église et de
« la deffance qui y a esté faite, ont lesdicts suppliants deffen-
« duz leurs personnes et biens et d'autres plusieurs de la
« prinse, course, roberie et pillerie des annemys et gens de

« guerre frequentens les dictes marches. Et jamais n'y eut en
 « la dicte Eglise, fors seulement les dictes portes et huys. Et
 « que ce néantmoins au temps de la Toussaint dernière, et
 « quelque soit partant l'an, Frère Pierre Corbin, qui autrefois
 « fut le Prieur dudict lieu de Maedon et en a fait la résigna-
 « tion, comme l'on dit, à Frère Guy Gaudière. Et ledict Gau-
 « dière, mesme demourant audict Prieuré, en muant l'estat
 « ancien de ladicte église et se attribuant droit et pcession
 « pour eulx. Jehan Filleu, mazon, et-aultres au nom d'eulx,
 « avaient écorché et demaconné partie du mur de la dicte
 « église devers le dict Prieuré, dont l'une des mesons est près
 « la muraille de ladicte Eglise. Et oultre le gré et volenté des-
 « dicts paroessiens, clandestinement et à leur déceu par nuyct
 « et aultrement, ont faict sièges à asseoir gens en ladicte
 « demaconnerie et escorcheure pierrée et maconnée. Et avec-
 « ques ce ont fait ung pertuys ou fenestre comme à passer la
 « teste d'un homme, par laquelle ils ont veue et regart en la
 « dicte église, ce que jamais n'avaient eu.

« Et disent et ventent que au moien de la rupture et telle
 « quelle maçonnerie qu'ilz ont fait ou dict mur, et de la pces-
 « sion et saesine que dempuis ils en ont eue, ils feront ouver-
 « ture et ropture d'une partye dudict mur et y feront faire huys
 « ou porte pour entrer en ladicte église et autrement les trou-
 « bler et empescher sur leur pcession et saesine. Quelle chose
 « serait contre la fourme et estat anciens ou grant préjudice et
 « domaige desdicts paroessiens. Car par l'entrée qui serait
 « faicte dudict Prieuré en ladicte église, lesdicts Prieurs, leurs
 « gens et serviteurs et autres qui seroient au dict Prieuré, y
 « pourroient entrer quant bon leur sembleroit et mesme y avoir
 « regart et vue.

« Et par celuy lieu pourrait la dicte église, en laquelle sont
 « les callices, ornemens et autres biens de fabrique,
 « estre pillée et robbée, et autres plusieurs inconveniens
 « en avenir aux dicts paroessiens, et à ladicte église, dont
 « vous estes protecteur et garde en leur grant préjudice et
 « domaige.

« Et oultre nous ont exposé que, dès le onzième jour de
 « May dernier, lesdicts paroessiens avaient proposé par la
 « Court de Meleray, à l'encontre dudict Filleu, que comme ils

« eussent fait amonester en ladicte église de Maidon de cieux
 « qui avoient fait édifié et commencé à édifier une manière
 « de fenestraige en certain lieu de ladicte église, en droit l'autel
 « de Saint-Jacques devers ledict Prieuré de Maidon qui en
 « veinssent en cognissance et amendemens, et que dempuis le
 « dict monitoire, ledict Filleu, avoit cogneu, avoir fait le dict
 « esplet en ladicte église.

« Et avoient les dicts paroessiens demandé répons et con-
 « clut que le dict Filleu affin dicte fait réparation amende
 « qu'il devoit mettre le dict mur à premier estat, cesser de
 « plus y espléter et l'esplet estre dict non préjudiciable aux
 « dicts Paroessiens... etc... »

Cette affaire ne put être jugée par la Court de Meleray par l'opposition que firent les parties qui déclarèrent que le *fait* touche l'église dont le Seigneur de Châteaubriant est garde et protecteur. Elle fut renvoyée en la Cour de Nantes devant le Duc et son Conseil (Archives de Maine-et-Loire).

Le duc François II maintint par mandement les Paroissiens de Moisdon dans la possession de leur église (Archives de la Loire-Inférieure).

MESSEURS,

L'église de Moisdon, asile et forteresse, dresse encore ses vieux murs au milieu de ses habitants. La tour quadrilatérale, ayant sur chacune de ses faces deux fenêtres bordées de grès ferrugineux, redit à la génération présente que leurs Pères veillaient de là sur la contrée et que ces ouvertures, espèces de meurtrières, servirent à les défendre contre leurs ennemis. Le petit huys du midi, quoique obstrué, nous montre encore le cintre de son entrée ; mais les douves seules qui entouraient l'édifice ont été comblées.

N'est-ce pas la vie intime, le souvenir, je dirai même plus, le cœur de ce pays, qui vit encore et qui vient nous redire les jours d'espérance et d'angoisses du passé.

L'orgueilleuse et bizarre maladie qu'Horace a dénommée : « *Exegi monumentum* », c'est-à-dire : « J'ai construit ce monument », guette ces vieux murs ; car il est à constater

que, dans la contrée, cette épidémie a déjà fauché presque toutes les vieilles églises.

En attirant l'attention des Membres du Congrès sur ce monument historique pour le sauver de la contagion, j'ose encore espérer que le cri poussé au xv^e siècle par les habitants de Moisdon pour conserver la possession de leur vieille église, aura dans leur cœur la répercussion de l'écho, afin qu'ils en empêchent la destruction.

Cent soixante ans avant Jésus-Christ, le poète Térence disait :
« *Veritas odium parit, obsequium amicos* — La franchise
« fait des ennemis, la flatterie des amis. »

Que nous importe cet axiome, à nous, Membres de Sociétés historiques et archéologiques, qui, dans un vieil édifice, après en avoir étudié la partie artistique, retrouvons toujours une valeur morale dont la disparition dans ses suites peut avoir de grandes conséquences.

En terminant cette courte notice sur l'unique église fortifiée existant dans cette contrée, je ne puis m'empêcher d'exprimer cette pensée envers les destructeurs de nos vieux monuments : c'est que dans leurs actions on ne découvre que le sentiment du pâle reflet de leurs croyances.

M^{ls} DE BALBY DE VERNON.

Membre de la Société Archéologique de la Loire-Inférieure ; la Société historique et archéologique du Loiret ; la Société Ariégeoise des sciences, lettres, arts et des études du Couserans ; Félibrige de l'Ecole des Pyrénées.



LE

CULTE DE LA PIERRE

EN ARMORIQUE

MESDAMES, MESSIEURS,

La vieille Bretagne chargée de ses traditions antiques et couverte de ses monuments imposants, la Bretagne, théâtre de si longues guerres, tant de fois attaquée par différents peuples et soumise à la fin, mais sans avoir été jamais vaincue, peut à juste titre être appelée : la terre des grands souvenirs. Avant même l'aurore de son histoire, à ces époques mystérieuses et lointaines que nous nommons préhistoriques, les premiers habitants qui foulèrent son sol le couvrirent de ces mégalithes, qui sont restés comme les témoins les plus irrécusables de leur piété filiale. J'ai essayé en effet de vous montrer naguères (1) que les dolmens et les menhirs n'étaient que des tombeaux et qu'ils n'avaient été élevés par les populations primitives que pour honorer la mémoire de leurs chers disparus.

Comment se fait-il que ces pierres soient encore debout aujourd'hui ? Par quel charme secret ont-elles pu s'imposer ainsi au respect et à la vénération des âges ? Par quelle puissance ont-elles pu demeurer inviolables, alors que tout s'écroulait autour d'elles ?

Ce ne sont pourtant pas les ennemis qui leur ont manqué. Elles ont eu à combattre le temps, ce grand destructeur qui poursuit avec une sûre lenteur son œuvre partout dévastatrice,

(1) *Dolmens et menhirs. — Leur destination.*

et les révolutions, dont la haine aveugle renverse les merveilles de l'art comme elle jette au vent les cendres des aïeux ; elles ont eu à vaincre surtout ceux qui détruisent par cupidité ou par sottise, ceux dont l'intelligence est trop bornée pour goûter le charme et comprendre les salutaires leçons du passé, et que, faute d'un mot plus énergique pour les désigner, nous nommons : les Vandales.

Il n'y a eu qu'une idée qui ait pu préserver nos dolmens et nos menhirs des atteintes du temps et des injures de l'homme ; cette idée, qui s'impose à l'humanité et qui la domine parce qu'elle est au-dessus d'elle, c'est *l'idée religieuse*, et si nos mégalithes ont pu ainsi braver les siècles et demeurer immuables et immobiles, c'est parce qu'ils n'ont pas été seulement regardés comme des pierres *funéraires*, mais encore et surtout comme des pierres *sacrées*. Telle est en deux mots la thèse que je voudrais développer devant vous ; après avoir soulevé un coin du voile qui recouvrait leur destination, je voudrais vous retracer brièvement leur histoire.

J'aborde cette étude sans crainte et avec confiance, parce que je sais que l'image des temps écoulés est toujours environnée pour nous, n'est-il pas vrai, Messieurs ? d'une sorte de prestige et de charme magique qui nous attire vers elle. « L'inquiétude naturelle à l'homme fait que le présent ne lui suffit pas ; dans son impuissance de pénétrer dans l'avenir, notre imagination aime à rétrograder vers le passé, à interroger ce vaste champ où nous pouvons retrouver encore avec l'attrait des souvenirs, ce qui est le plus en harmonie avec les sentiments de notre âme, ce qui flatte le plus nos idées, nos goûts et nos penchants (1). »

I. — Monuments.

Si nous ouvrons la Bible, nous y voyons que dès le berceau du monde, les Hébreux dressèrent des pierres pour se rappeler à eux-mêmes et pour rappeler aux générations qui devaient

(1) *De Frémenville. Morbihan*, p. 35.

les suivre, la mémoire de certains faits miraculeux ou extraordinaires. Ici, c'est Jacob qui, se réveillant à Luza après sa vision de l'échelle mystérieuse, prend la roche sur laquelle il avait reposé sa tête, l'érige comme témoin (*titulus*) et lui fait ce serment solennel : « Cette pierre, que mes mains ont dressée, sera nommée la demeure de Dieu et je lui fais vœu de lui payer la dîme de tous les biens qu'il m'aura donnés (1). » Là, c'est Josué qui, après son passage du Jourdain, ordonne de prendre douze pierres dans le lit d'un torrent et de les élever sur la rive : « Comme un monument symbolique destiné à rappeler les douze tribus d'Israël (2). » Plus loin, c'est ce même Josué qui, sentant venir la mort, prend une très grande pierre, la place sous un chêne et dit au peuple : « Voici ; cette pierre vous sera un témoignage que vous avez entendu toutes les paroles que Dieu vous a dites (3). » Plus loin encore, c'est Dieu lui-même qui commande de dresser de grandes pierres sur le mont Hébal et de les enduire de chaux pour y écrire le texte de la loi (4).

Ces monuments étaient purement commémoratifs ; ils ne devaient être que des signes de la bonté de Dieu, que des preuves de son intervention surnaturelle ; aussi Jéhovah n'en avait-il permis l'érection qu'à la condition expresse qu'on ne les adorât pas : « Vous ne dresserez, avait-il dit, ni colonnes, ni pierres remarquables pour les adorer. — *Non vobis titulos erigetis, nec insignem lapidem ponetis in terra vestra, ut adoretis eum* (5). » Cette défense n'était point superflue, car de bonne heure cette pratique dégénéra en idolâtrie. L'homme y est si naturellement porté, qu'il prit bientôt la matière elle-même pour objet de son adoration, et que, la confondant avec la Divinité dont elle n'était que le symbole, il lui rendit des hommages qu'il aurait dû réserver à la Toute-Puissance. Ce fut alors que le Législateur des Hébreux, voyant que les conseils étaient inefficaces, promulgua une loi qui ordonnait de briser et de renverser toutes les pierres idoles : « *Statuas*

(1) *Genèse*. Ch. : XXVIII ; v. : 18 et 22.

(2) *Josué*. Ch. : IV ; v. : 8.

(3) *Josué*. Ch. : XXIV ; v. : 27.

(4) *Deutéronome*. Ch. : XXVII ; v. : 2 et 4.

(5) *Lévitique*. Ch. : XXVI ; v. : 1.

committite et confringite titulos (1). » On peut donc dire que, partant de ce grand foyer asiatique qui vit naître l'humanité, cette idolâtre vénération est vieille comme le monde.

Elle fut immédiatement adoptée par toute l'antiquité païenne, et si nous voulions l'interroger, nous verrions tous les peuples rendre à la pierre sous toutes ses formes un culte superstitieux souvent grotesque et parfois tragique. Il serait curieux de passer en revue à ce sujet les religions anciennes et de scruter les mystères du paganisme oriental ; nous pourrions faire une abondante moisson et accumuler les témoignages les plus authentiques et les plus probants. Nous verrions la pierre Aétidès, qui naissait dans les flots de l'Euphrate, que les femmes invoquaient pour enfanter sans douleurs, et la pierre Sidéritès, qu'Apollon donna à Helenus pour s'en servir comme oracle. Dercyllus nous parlerait des pierres Scythiques, qui roulaient du haut du Caucase à chaque fois qu'il tonnait ; Plutarque, des pierres du fleuve Indus, qui gardent de toute atteinte la vertu des vierges, et Strabon de celles du Gange, qui mettent en fuite les serpents. Pausanias nous affirmerait que les plus anciens dieux de la Grèce étaient des pierres, que ces pierres, bien que non taillées, portaient chacune le nom d'une divinité et qu'il en vit trente à Pharès d'Achaïe. A Rome, c'était pis encore ; les honneurs qu'on leur rendait étaient solennels et publics. Les Féciaux avaient l'ordre de porter toujours avec eux, lorsqu'ils étaient en mission, les « pierres spéciales ». Les Romains allèrent jusqu'en Asie-Mineure chercher la pierre noire de Pessinunte, et, au rapport de Denis d'Halycarnasse, la vestale Claudia la porta en grande pompe dans les rues de Rome. Ils juraient : *per Jovem Lapidem* ; le prince des dieux avait sa pierre sacrée ; Apollon Carinus avait la sienne, ainsi que Vénus à Emèse. Des textes de Minutius Félix, d'Arnobé, de S. Clément d'Alexandrie et d'Apulée, il ressort que dans la Grèce antique, comme à Rome la reine du monde, la pierre brute était universellement déifiée.

Les premières peuplades, qui vinrent habiter l'Armorique, apportèrent avec elles de l'Orient ce naturalisme primitif et il

(1) *Nombres*. Ch. : XXXIII ; v. : 52 et *Deutér.* Ch. : XII ; v. : 2.

trouva dans les propensions mêmes de leur esprit un champ bien préparé pour s'y développer tout à l'aise. Comme l'a très bien dit Renan : « La pierre a été le fétiche de tous les peuples enfants. Elle semble le symbole de la race celtique ; immuable comme elle, c'est un témoin qui ne meurt pas (1). » Ajoutons que, s'il y avait de grandes analogies entre la pierre et l'âme des Celtes, ceux-ci furent en quelque sorte amenés, poussés à lui rendre un culte idolâtre par le seul fait que le spiritualisme des doctrines druidiques répugnait à la figuration de la divinité sous des formes animales. L'adoration de la nature, animée par l'idée d'un Dieu suprême, incorporel, accessible à l'imagination seule, ne fut donc point chez eux un dogme inspiré par les éducateurs du pays, mais bien plutôt un écho de la grande voix populaire et le produit d'un très ancien atavisme.

Comme une étoile radieuse qui brille au milieu d'une nuit d'orage, le Christianisme apparut enfin et sa bienfaisante lumière inonda de clartés les ténèbres de l'erreur. Quand il parvint pour la première fois en Armorique, vers la fin du iv^e siècle, il trouva nos ancêtres profondément attachés à ce culte démoniaque, dont la naïveté n'était peut-être pas sans poésie et sans beauté, mais qui ne pouvait pas s'allier avec la vérité, parce qu'il était le mensonge. Comme autrefois à la pierre Abadir de Delphes, ils se rendaient au pied des menhirs ; ils leur faisaient des libations d'huile et de vin ; ils les couvraient de fleurs, de laines crues, de toisons de brebis ; ils se prosternaient devant eux ; ils les priaient ; ils les adoraient. L'Eglise pour déraciner ces superstitions entreprit contre elles une lutte opiniâtre qui devait durer longtemps, longtemps... presque jusqu'à nos jours, et, imitant l'exemple de Moïse, elle commença par ordonner de détruire tous les mégalithes.

J'ai bien peur, Messieurs, que quelques-uns d'entre vous ne gardent un peu rancune aux premiers apôtres de notre province et ne les blâment secrètement d'avoir employé ce moyen radical, qui devait priver les archéologues de l'avenir de tant de découvertes fructueuses et d'intimes jouissances. Reconnaissez pourtant que ce qu'ils ont fait, ils devaient le faire...

(1) *Poésie des races celtiques.*

ou du moins l'essayer, et puis rassurez-vous, — si j'osais, je dirais : rassurons-nous, — car leurs prescriptions ne furent point exécutées à la lettre et leur voix ne fut point entendue partout. Il est néanmoins incontestable que beaucoup de nos monuments mégalithiques durent disparaître alors ; le zèle des néophytes en brisa sans doute un grand nombre ; mais on se contenta aussi d'en enfouir beaucoup pour les soustraire aux adorations des fidèles. Grâce à ce moyen terme et parce que le sol garde ses richesses avec un soin jaloux, quelques-uns ont pu arriver jusqu'à nous dans un état de conservation parfaite. En voulez-vous un exemple ? Le menhir-autel de Kernuz, ce peulvan, trésor des collections de ce château qui en contient tant d'autres, va nous en fournir un, qui sera le plus puissant témoignage que nous puissions invoquer.

C'est un monolithe de trois mètres de hauteur, sur les flancs duquel sont sculptés : Mercure ou Teutatès, Jupiter ou Taranis, Mars, Belenus et Belisama. Ces divinités sont gauloises, mais quelques-unes portent des attributs que les Romains donnaient à leurs dieux ; ce qui prouve d'une manière évidente la fusion, l'alliance, qui se fit lors de la conquête entre la religion des vainqueurs et celle des vaincus. Quand M. du Chatellier découvrit ce précieux menhir, le 20 juillet 1878, il était enterré, dans la commune de Plobannalec, en un lieu nommé : *Cornic Sant-Alour* — Parcelle de Saint-Alour — et tout à côté se voyaient les ruines d'une très ancienne chapelle. Il est certain que ce monument, qui date de la fin de l'indépendance gauloise ou tout au plus du commencement de l'occupation romaine, était à cette époque l'objet d'un culte ; Saint Alour, troisième évêque de Cornouailles, le fit enfouir au v^e siècle et y substitua un oratoire consacré au vrai Dieu. Et, comme pour donner raison à tous les détails du texte de nos Livres saints qui ordonnait de détruire les pierres « placées sur les hauts lieux » *super montes excelsos* (1), » celle-ci se dressait naguère sur une élévation et dominait un horizon immense : l'étendue sans limite de la mer et la sauvage mélancolie des landes.

Le Moyen-Age arriva ; les siècles succédèrent aux siècles ;

(1) *Deutéronome*. Ch. : XII ; v. : 2.

les civilisations s'évanouirent ; les empires s'écroulèrent et, plus vivaces que les empires et les civilisations, les superstitions duraient toujours et persistaient quand même, comme si elles devaient être l'éternel héritage légué à l'avenir par le passé. Alors l'Eglise fit entendre la grande voix de ses Conciles et, après avoir eu recours aux prières et aux simples menaces, lança ses anathèmes et ses excommunications contre ces pratiques qu'elle avait proscrites sans pouvoir les faire oublier. A Carthage en 398, à Arles en 452, à Tours en 567, à Nantes en 658 et en 742, à Tolède en 681 et en 692, à Mayence en 743, à Paris en 826 et en 829, à Rouen en 1445, à Bourges en 1528, à Valence en 1557, à Chartres en 1559, à Cambrai en 1565, etc . . . , elle déclara hérétiques : « ceux qui, gardant les observances des Gentils, se livrent devant certaines pierres à des actes contraires à la vraie foi. » Cette liste, si incomplète qu'elle soit, ne témoigne-t-elle pas hautement du rôle important que les vieilles croyances avaient joué dans le pays pendant les premiers siècles de notre ère, et du vif attachement que les populations leur avaient voué ?

Les peines ecclésiastiques prononcées contre les coupables étaient graves ; elles n'eurent point raison de l'entêtement de nos aïeux. Les décrets des Conciles ne furent exécutés que difficilement et d'une manière très incomplète ; l'antique vénération ne fut point déracinée et brava impudemment les coups qu'on lui portait. L'Eglise s'aperçut enfin que notre race armoricaine est de celles qui ne cèdent jamais quand on les attaque brusquement dans leurs sentiments religieux ; elle comprit que si on ne pouvait rien obtenir d'elle par la violence, on obtiendrait tout par la douceur, et pour vaincre sa résistance elle employa un second système, qui devait avoir pour résultat de détruire les derniers vestiges du paganisme et aussi . . . de ménager toutes les susceptibilités des archéologues, Elle eut alors la suprême habileté de détourner, au profit de son Dieu, la vénération que les néophytes témoignaient aux divinités vaincues ; comme elle s'était emparée du Capitole romain, par des moyens mixtes, par des fraudes pieuses, par des mutations insensibles, elle s'empara des dolmens et des menhirs ; usant non plus de rigueur mais de tolérance, elle ne les fit pas abattre, mais elle les baptisa, les timbra de son

câchet ; de ces objets de haine, elle fit des piédestaux pour les statues de ses saints et des trônes pour le gibet de son divin Crucifié.

A proximité des mégalithes, les Apôtres de la religion élèverent des chapelles chrétiennes pour faire adresser au Christ ou à la Madone l'offrande et les adorations que jusque là on rendait à la pierre. Non contents de détourner ainsi l'objet du culte, ils transformèrent les monuments eux-mêmes en oratoires, comme au dolmen de la commune du Vieux-Marché, près de la gare de Plouaret (C -du-N.), et sous la table, entre les supports du tombeau, là où autrefois dormait un cadavre, on vit se dresser l'image d'une sainte ou d'un saint. Enfin l'Eglise, obligée d'accepter de force une partie de l'héritage des religions qui avaient précédé la sienne, sanctifia les menhirs, quelquefois en les encastrant dans les autels des chapelles, le plus souvent en y plantant ou en y gravant la Croix. Elles sont nombreuses en Bretagne les pierres debout qui servent ainsi à élever bien haut le symbole sacré de notre Rédemption ; les plus connues sont celles de Pontusval, de Beuzec, de Kerland et de Trégunc dans le Finistère, celles de Coët Cougan et du Ménéac dans le Morbihan, celle du Champ Dolent en Ile-et-Vilaine, et c'est par milliers qu'aux jours des pardons nos paysans vont s'agenouiller à leur pied.

A partir de ce moment où, comme le dit Brizeux :

« Tout fut soumis au Christ et, signe triomphant,
« La croix sanctifia la pierre du peulvan (1). »

on pouvait espérer que les anciens usages allaient être pour jamais déracinés et à jamais abolis ; mais nos populations ne pouvaient s'expliquer une transformation que semblaient démentir les signes matériels, et quand, en plein *xvii^e* siècle, le P. Maunoir et le P. Michel Le Nobletz débarquèrent sur nos rivages, ils en trouvèrent les habitants plongés dans l'idolâtrie et plus que jamais attachés à leurs traditions puérides. Tant il est vrai que rien n'est plus difficile à arracher que ces pratiques

(1) *Les Bretons*. Ch. : III ; p. 33.

consacrées, que ces croyances, quand elles ont une fois pénétré dans l'âme d'un peuple.

Nous avons vu que dans le paganisme la pierre fut l'objet d'un culte réel et qu'elle était partout adorée comme un Dieu ; nous avons vu que plus tard, sous l'influence de l'Eglise, par suite de ses efforts multipliés et longtemps infructueux, ce culte dégénéra en superstitions sacrilèges, qui résistèrent aux objurgations des pasteurs. A ces deux phases faut-il en ajouter une autre ? Oui, Messieurs ; au culte et aux superstitions succédèrent les légendes ; elles vivent encore, espérons qu'elles vivront toujours pour ceux qui savent en goûter le charme naïf et la douce poésie.

Qui donc a osé prétendre que les vieux peulvans moussus de nos landes étaient mélancoliques et attristants ? Qui donc a osé soutenir que sur nos mégalithes planait un mystère que personne ne pourrait approfondir, une énigme que personne ne pourrait déchiffrer jamais ? Nos paysans bretons ont vite fait de confondre ces calomniateurs impudents ; ils sourient de pitié devant notre prétendue science faite d'hypothèses et d'hésitations ; ils ont réponse à tout et rien ne les embarrasse. Les dolmens, ce sont les maisons des nains et des korrigans ; ils y habitent ; la nuit on les voit danser tout autour, remuant avec frénésie leurs petites queues fourchues, et au clair des étoiles leurs yeux brillent comme des diamants. Les menhirs, ce sont des cailloux que Gargantua avait dans son soulier et qui le gênaient beaucoup pour marcher, — ce qui ne surprendra personne ; — ou bien ce sont des graviers qu'une fée portait dans son tablier, mais qu'elle fut obligée de laisser tomber parce qu'elle allaitait son petit. Les alignements, ce sont des jeunes filles impies qui ne voulurent pas cesser leur danse quand passait le Saint-Sacrement ; en punition de leur irrévérence elles furent pétrifiées ; c'est pourquoi elles sont là, fixées à tout jamais au sol, comme un témoignage salulaire de la juste colère du ciel ; c'est pourquoi aussi on les appelle encore : les danseuses de Pontusval ou les Demoiselles de Langon. Voit-on des trous sur un menhir ? . . ce sont les empreintes des griffes du diable, de maître Guillaume, qui s'y imprimèrent un jour qu'il voulut détruire un clocher et qu'il ne put y réussir. Voit-on le soir du feu briller sous la table d'un dolmen ?...

vous croyez peut-être, naïfs que vous êtes ! que ce sont des douaniers qui se chauffent ; pas du tout, ce sont des nains qui ont invité une fée à souper et qui, en son honneur, pour la régaler, font de la galette. Et sous toutes ces pierres sont des trésors merveilleux, des monceaux d'or, des poignées de topazes et de rubis ; et elles s'en vont quelquefois la nuit, surtout dans la nuit de Noël, boire aux ruisseaux voisins ; et elles sont parfois toutes illuminées, éclairant comme un phare ; ou bien elles sont gémissantes et l'on entend sortir de leurs flancs comme de longs sanglots ; et elles sont gardées, jalousement gardées par ces petits êtres, aux pieds crochus, aux dents acérées, qui s'appellent : Crions dans le pays de Vannes, Kornikaneds dans les Côtes-du-Nord, Poulpiquets et Korils dans le Finistère, qui sont certainement les descendants des Satyres grecs et les cousins... à la mode de Bretagne, des Lutins d'Ecosse, des Duss de l'Irlande, des Follets du Berry et des Koboltz des provinces de l'Est !...

Ces légendes, qui nous paraissent si enfantines, sont extrêmement éloquentes, parce qu'elles ne sont que des survivances d'un état social et religieux disparu. C'est parce qu'il reste dans l'âme de nos paysans un souvenir atavique de l'ancienne puissance souveraine des mégalithes, qu'ils les attribuent à des êtres fabuleux, mystérieux, extraordinaires ou sacrés, comme la Vierge ou le diable, — pardon du rapprochement ! — les nains ou les korrigans ; qu'ils les revêtent de ce manteau de féerie et qu'ils les entourent de ce cortège de contes et de récits fantastiques. Il y a là une mine inépuisable pour le chercheur savant et consciencieux ; il y a là des trésors que l'on commence heureusement à récolter, mais qu'on a eu tort de dédaigner pendant trop longtemps, car, comme l'a dit Voltaire : « La fable est la sœur aînée de l'histoire. »

L'alliage, si je l'osais, je dirais : le replâtrage religieux dont on fut obligé de se servir à l'égard des monuments jadis adorés, créa donc dans l'esprit de nos populations une confusion bizarre entre les choses sacrées et les choses profanes. Ce mélange adultère et hétérodoxe de croyances druidiques et chrétiennes n'a pas seulement survécu dans leurs pensées, il se retrouve encore dans quelques-uns des actes de leur vie quotidienne, et c'est pourquoi j'ai eu tort d'insinuer tout à l'heure

que toutes les superstitions avaient disparu de notre sol breton. Il en reste encore quelques-unes, que j'ai le regret de ne pouvoir qu'indiquer brièvement.

Il faut remarquer tout d'abord que, malgré les progrès de la civilisation et le développement de l'instruction, les mégalithes, ces roches muettes et imposantes, sont demeurées pour les habitants de nos campagnes l'objet d'une terreur inconsciente et d'un religieux effroi. Ils ne sont pas bornés à faire de ces restes vénérés du culte de leurs pères la demeure des nains, des fées, de tous ces êtres sortis de leur imagination si féconde ; mais ils leur attribuent encore des propriétés surnaturelles, telles que le don de prophétie ou le pouvoir de guérir. Ils ne se contentent pas, comme le faisaient leurs ancêtres aux fêtes solennelles des solstices, de se rendre à leur pied et de danser tout alentour au son de la bombarde ou du biniou, pendant que, recouverte d'un tapis de mousse, la table du dolmen sert de siège aux ménétriers, ils les invoquent encore pour connaître l'avenir, et les croient plus puissants que tous les médecins et tous les reboutoux du monde pour les soulager de leurs maux.

Je suis sûr que les pierres guérisseuses de nos jours sont tout aussi nombreuses, sinon plus, que les pierres idoles d'autrefois. Avez-vous des rhumatismes ?... Allez vous frotter à la pierre de Saint Adrien de Baud (M.) et la douleur disparaîtra comme par enchantement. Etes-vous sujet à la colique ?... allez appliquer la partie malade au menhir de Saint Guyomard (M.) et vos douleurs cesseront instantanément. Avez-vous mal aux dents ?... rendez-vous à Carentoir, mordez dans la pierre de Fondeliennec, et votre rage s'en ira pour ne plus revenir. Avez-vous ?... mais non !... j'oublie que je n'ai pas ici à faire un cours de pathologie... Qu'il vous suffise de savoir que, quelle que soit la maladie dont vous soyez atteints, quel que soit le membre que vous ayez souffrant, vous aurez toujours, à proximité de chez vous, une pierre quelconque qui vous procurera sûre et prompte guérison.

Il y a plus ; cette puissance qu'ont les mégalithes d'enlever tous les maux présents, passés et à venir, est déjà assez étonnante ; ils ont pourtant des pouvoirs bien plus extraordinaires encore. S'il y avait par hasard des jeunes filles qui désire-

raient se marier, elles n'auraient qu'à se rendre à Mellé, à Montaut, à Saint-Aubin du Cormier en Ille-et-Vilaine, ou à Plouër dans les Côtes-du-Nord, ou à Locmariaquer, à Croz Moquen dans le Morbihan, etc. . . , etc. . . Arrivées dans ces localités, elles n'auraient qu'à s'asseoir sur la pierre divinatrice et à se laisser glisser jusqu'en bas. Comme il faut qu'il y ait contact — pardon, Mesdames ! — entre la roche et le corps des croyantes, si celles-ci sont écorchées, il est sûr qu'un prince charmant se présentera avant le premier janvier suivant ; si malheureusement elles sont indemnes, c'est probable, mais c'est moins certain. Il faut croire que ces gros blocs reçoivent de nombreuses visites et que les glissades y sont fréquentes, car ils sont polis comme des miroirs et l'on y chercherait en vain un brin de mousse ou de lichen. S'il y avait des épouses qui désireraient des enfants, elles n'auraient qu'à aller se frotter aux menhirs de Saint-Etienne en Cogles (I.-et-V.) ou à celui de Locronan (F.) ; elles n'auraient qu'à coucher pendant trois nuits consécutives sur la pierre de Saint-Renan, près de Brest, pour être assurées d'avoir une innombrable postérité et de goûter toutes les joies de la maternité. S'il y avait enfin des pères qui ne voudraient pas avoir de filles et des femmes qui seraient jalouses, ils n'auraient qu'à s'appuyer sur les bosses des célèbres peulvans de Plouarzel et de Moëlan (F.), pour que l'époux n'ait que des fils et que l'épouse puisse compter à jamais sur la fidélité de son mari. Il n'est peut-être pas téméraire de penser que ces pratiques, si bizarres qu'elles nous paraissent, étaient en usage chez les populations primitives qui dressèrent ces monuments, et que leur origine remonte jusque-là.

« Ah ! Monsieur le Curé, disait un jour un vieux paysan au pasteur de sa paroisse, autrefois quand les gens étaient honnêtes, ils avaient tous en ces pierres une grande foi ; ils les priaient, ils les vénéraient. Moi, j'ai toujours cru en elles et je mourrai comme mes ancêtres en y croyant. La foi baisse, parce que deux hommes d'aujourd'hui ne valent pas un homme d'autrefois. » La réflexion mélancolique de ce pauvre vieillard, si remplie de ténacité bretonne et de regrets douloureux, bien qu'elle soit peu flatteuse pour nous, a une haute portée philosophique, que ce vulgaire habitant de Plouézec ne

soupçonnait certainement pas. Elle est une preuve de plus que, comme l'a dit Fustel de Coulanges : « Le passé heureusement ne meurt jamais complètement. L'homme peut l'oublier, mais il le garde toujours en lui, car tel qu'il est lui-même, à chaque époque, il est le produit et le résumé de toutes les époques antérieures ; il porte en lui les marques authentiques et les vestiges certains des siècles les plus reculés (1). »

II. — Haches et colliers.

Admirer les monuments mégalithiques, en mesurer les dimensions et en prendre des photographies, ne suffit plus aux archéologues modernes, dont la curiosité est insatiable ; ils exécutent chaque jour avec passion des fouilles minutieuses et font des découvertes de plus en plus intéressantes. Ces savants s'imposent de lourds sacrifices et s'exposent parfois à de cruelles déceptions ; ils se donnent beaucoup de mal ; on devrait, ce me semble, leur tenir compte de leur admirable persévérance et de leurs laborieux efforts. Nullement... il est de mode de les tourner en ridicule ; il est de bon ton, — ou du moins on le croit, — de se permettre des plaisanteries plus ou moins spirituelles sur ceux que l'on appelle dédaigneusement : des ramasseurs de cailloux et de morceaux de pots cassés. La prose suffit ordinairement à ces attaques ; mais quelquefois aussi la poésie s'en mêle ; notre cher et doux Brizeux ne s'est-il pas lui-même écrié un jour :

- « Les morts ne peuvent plus sommeiller en repos ;
- « On disperse leur cendre, on emporte leurs os ;
- « Les ornements sacrés des pierres sépulcrales,
- « Leurs lampes, leurs trépieds, leurs urnes lacrymales,
- « Vont se suspendre aux murs de grossiers amateurs,
- « Les héros sont en proie à des profanateurs.
- « Rome fait un musée avec ses catacombes ;
- « Même mon vieux pays perd le respect des tombes.

(1) *La cité antique*, p. : 4.

- « Des nains sous les menhirs volent, guerriers d'Arvor,
 « Vos haches de silex et vos bracelets d'or (1). »

Ces vers sont ravissants, mais ils contiennent de bien gros mots !... Nous voici rangés parmi les « nains » et comparés à de « vils profanateurs » ; pour un peu on nous traiterait d'Apaches, qui violent les tombes dans l'espoir d'y trouver quelques menus objets, pour les vendre quatre ou cinq sous au brocanteur du coin !... Nous avons sans doute des défauts, Messieurs, mais en tous cas nous avons une qualité : nous ne sommes pas susceptibles. De même que nous rions de bon cœur en voyant jouer la *Grammatre* de Labiche, et que nous trouvons délicieux un nougat, en forme de pièce montée, qui représente tant bien que mal, — plutôt mal que bien, — un menhir, et qui nous est servi avec une intention ironique ; de même nous méprisons les reproches qu'on nous adresse et qui sont — est-il besoin de le dire ? — absolument ridicules et nullement fondés. Si nous fouillons les sépultures, ce n'est pas pour les profaner, mais pour arracher au passé quelques précieuses indications, quelques secrets, dont la science s'enrichira. On comprend, Dieu merci ! de nos jours la nécessité et le grand rôle de l'archéologie ; on voit que ses lumières sont indispensables à l'histoire, et c'est pourquoi plus que jamais nous continuerons à l'aimer, à lui consacrer nos veilles et nos travaux, sûrs d'être compris et remerciés par tous ceux qui savent encore apprécier et goûter les choses de l'esprit. Quant aux autres, nous nous bornerons à les plaindre... ce sont des profanes !

Dans l'apostrophe furibonde de Brizeux, que je citais tout à l'heure, il est fait mention des haches en silex. Aucun pays n'en a produit autant que le nôtre ; c'est par centaines, par milliers, qu'on en a trouvé et qu'on en trouve chaque jour dans nos champs, et on s'est longtemps demandé ce que pouvaient bien être ces objets, dont la forme est si universellement invariable et si singulière, puisqu'ils ressemblent à des coins aplatis avec deux bords, deux faces et deux extrémités, dont l'une se termine le plus ordinairement en pointe, tandis que

(1) *Histoires poétiques*. II, p. : 63.

l'autre se termine toujours par un bord convexe et tranchant. Parlons-en pendant quelques instants et nous verrons qu'ils soulèvent des problèmes aussi curieux pour l'archéologue que pour le folk-loriste.

Quand on lit dans l'Exode (1) que Séphora, épouse de Moïse, se servit d'un couteau de pierre pour circoncire son fils, et un peu plus loin (2) que Dieu commanda à Josué de faire des couteaux de pierre pour circoncire les enfants d'Israël, il faut bien reconnaître que les instruments de pierre furent employés dès la plus haute antiquité et que, selon la formule consacrée, ils se perdent dans la nuit des temps. Destinés au culte, ils furent de bonne heure regardés comme sacrés et on les entoura du plus profond respect. Tout de suite on leur donna une origine divine, et d'un mot grec : *keraunos*, qui signifie : tombé avec la foudre, on les appela : céraunies, pierres de foudre. Pourquoi ? Il y a là un mystère qui n'est point éclairci ; ce fut peut-être parce que Galba, ayant vu le tonnerre tomber dans un lac des Cantabres, le fit fouiller et en trouva douze ; peut-être aussi parce que Damascène affirma qu'il en avait vu descendre du haut du Liban dans un globe de feu. Quoiqu'il en soit, le nom de Céraunies s'appliquait bien à nos haches, car Pline en donne la description et dans un mot, qui n'est qu'un éclair, mais qui nous fournit un témoignage péremptoire, il nous dit : « *Longæ ac similes esse securibus* (3). »

Ces modestes pierres dont la destination, comme nous le verrons plus loin, avait changé et n'avait plus rien de religieux, furent considérées comme des fétiches, recherchées partout comme des trésors et payées parfois des prix fabuleux. Porphyre raconte que Pythagore, en arrivant en Crète, se fit purifier avec la pierre de foudre par les prêtres Dactyles, et lorsque Claudien, dans son éloge de Séréné, énumère les dons offerts à cette impératrice, il dit que les nymphes allèrent chercher pour elle des céraunies jusque dans les grottes des Pyrénées. L'empereur Auguste, tout comme nos collectionneurs modernes, en avait réuni une grande quantité dans son

(1) *Exode*. Ch. : IV ; v. : 25.

(2) *Josué*. Ch. : V ; v. : 2.

(3) *Plins*. L. XXXVII.

palais, et, tandis qu'il y en avait d'incrystées dans les diadèmes des statues d'Isis ou de Junon, l'Espagne en envoyait une comme le cadeau le plus précieux qu'elle pouvait offrir à Rome divinisée. Plus tard, les guerriers germain placèrent sur leurs casques ces pierres « radieuses », et en 1081, l'empereur de Bysance, Alexis Commènes, en donna une, montée en or, à l'empereur d'Allemagne, Henri IV. Au ^{xii}^e siècle, Marbode, évêque de Rennes, consacra une page entière de ses œuvres à énumérer leurs vertus surnaturelles, et comme le Vatican, qui, au dire du chevalier Rossi, en possède depuis plus de trois siècles, le musée de Nancy montre encore à ses visiteurs la hache apportée vers 1670 à Monseigneur le Prince François de Lorraine, évêque de Verdun, par M. de Marcheville, ambassadeur français à Constantinople.

Ces céraunies, qui ornaient autrefois le front des dieux et des guerriers, ont toujours éveillé l'attention des savants et intrigué les chercheurs ; on a écrit des volumes pour expliquer leur présence sur tant de points du globe et leur destination. Quelques auteurs (1), hypnotisés sans doute par l'origine divine que leur attribuaient les Anciens et par les passages de la Bible où il en est fait mention, n'ont voulu y voir que des objets sacrés, qui servaient autrefois de fétiches ou d'offrandes à la divinité, et qui n'auraient été placés à côté du cadavre que comme une sauvegarde ou un emblème destiné à se rendre les dieux tutélaires. Il est évident que, parmi nos haches, il en est qui sont de si petite taille, qui ont été polies avec tant d'art et prises dans une roche si précieuse, qu'elles n'ont jamais dû être d'un usage pratique. Un trou, percé à l'une de leurs extrémités pour les suspendre soit à un collier, soit aux piliers d'un temple, rend plus que vraisemblable l'idée qui les considère comme des objets votifs et exclusivement religieux. ■

Mais celles-ci ne sont que l'exception, et, n'en déplaise à Alexandre le Grand, à l'évêque Marbode, à Mgr le Prince de Lorraine et à M. de Closmadeuc, les céraunies ne sont que de simples outils, de vulgaires instruments de travail. Les populations primitives, ignorant l'art de forger les métaux, se servirent de la pierre pour tous les besoins de leurs courses

(1) *De Closmadeuc — Bulletin de la Soc. Polym. — 1873 — p. 21.*

vagabondes ou de leur vie domestique. Ils l'éclatèrent d'abord, ils la polirent ensuite, et la hache coupante était entre leurs mains tantôt un couteau, tantôt un marteau, tantôt une arme redoutable. Et c'est précisément parce que la céraunie servait à toutes les besognes et était le seul outil remplaçant tous ceux que nous avons aujourd'hui, qu'on les trouve en si grand nombre partout où les peuples ont vécu et séjourné à ces époques lointaines. L'ethnographie, cette science nouvelle, nous en a donné une preuve manifeste le jour où elle nous a montré des sauvages, ceux de la Nouvelle Calédonie par exemple, les utilisant encore comme le faisaient autrefois nos ancêtres.

Nos paysans, vous le pensez bien, ne prennent point part à toutes ces discussions. Que leur importe que la hache ait été vénérée et adorée même par l'antiquité ? Que leur fait ce nom bizarre de celtæ que les savants ont substitué à celui de céraunie ? elle est et restera toujours pour eux : la pierre de tonnerre. Et elle est vraiment étrange cette légende, qui se conserve toujours la même, sur les points les plus opposés du globe, et qui permet à l'archéologie d'expliquer ce qui sans elle serait inexplicable ! Et elle est vraiment étrange cette appellation que l'on retrouve dans tous les idiomes du monde, depuis les civilisations les plus reculées jusqu'à nos temps modernes, restant partout et toujours invariable ! en Allemagne, on les nomme : donnerkeil ; en Ecosse : thunder bolt-stone ; en Norwège : thorder kiker ; en Danemark : tordensten ; dans les Pyrénées Orientales : pedras de lamp ; dans les Landes : peyres de prigle ; dans la Gironde : peyres de toune ; en Bretagne : men gurun ; partout pierres de tonnerre. Il me semble qu'il y a dans ce seul mot, vivant plus longtemps que les empires et bravant les siècles, un argument décisif contre ceux qui prétendent que les traditions populaires ne servent à rien et que les souvenirs du passé sont depuis longtemps effacés.

Les Bretons croient toujours que les haches tombent du ciel avec la foudre ; de là à être persuadés qu'elles pouvaient les préserver du tonnerre, il n'y avait qu'un pas ; l'esprit superstitieux de nos Armoricains ne tarda pas à le franchir. C'est pour cette raison que dans nos cinq départements les celtæ sont si recherchés. On en place sous le chaume des étables, dans un coin de l'âtre, et l'on s'endort tranquille, assuré que le fluide

électrique ne mettra pas le feu à la ferme. Que de fois, dans nos voyages, n'avons-nous pas offert des pièces d'argent et même des louis d'or pour emporter quelques-unes de ces haches protectrices, et ne nous sommes-nous pas heurtés à un refus significatif ! Souvent les marins de la Manche en cachent une, avant de s'embarquer, dans la cale de leur bateau, et il n'est pas rare, qu'en démolissant de vieilles maisons, on en trouve dans les murs. C'est la même superstition qui explique toutes ces pratiques ; n'est-ce pas elle qui expliquerait aussi qu'on en rencontre souvent dans les fouilles des villas gallo-romaines ? Pourquoi les Romains n'auraient-ils pas cru, comme nos paysans bretons, que ces fétiches les préserveraient de l'orage ? Dans l'Ille-et-Vilaine, cette croyance se traduit d'une façon plus expressive encore, et nous en avons été plusieurs fois les témoins. Quand il tonne, on prend une céraunie, et en invoquant Sainte-Barbe, sans doute parce qu'elle est la patronne des artilleurs, on lui adresse cette prière :

- « Sainte-Barbe, sainte fleur,
- « A la croix de mon Sauveur,
- « Quand le tonnerre tombera,
- « Sainte Barbe me gardera.
- « Par la vertu de cette prière,
- « Que je sois gardé du tonnerre (1). »

Ces humbles cailloux ont encore d'autres propriétés. Dans beaucoup de localités et spécialement aux environs de Lorient, à Saint-Philibert, entre la Trinité et Locmariaquer, et à la Turballe, près de Piriac, quand une vache est malade, on met une hache à bouillir dans un grand chaudron plein d'eau ; quand l'eau est refroidie, on la fait boire à la bête et ses coliques ou tranchées disparaissent par enchantement. MM. de la Villemarqué (1), Quilgars (2) et d'Ault du Mesnil, qui nous racontent ces curieux usages, affirment qu'ils ont essayé mais en vain de tenter la cupidité des fermiers. Ils n'ont pu acheter

(1) *Paul Sébillot — Revue des trad. pop. — 1902 — p : 60.*

(2) *Bullet. de l'Association bretonne — 1878.*

(3) *Revue des trad. pop. — 1899 et 1900.*

de celtæ, et avec beaucoup de peine, que dans les maisons qui en possédaient deux ou trois. Ailleurs on les emploie pour guérir de la morsure des vipères et en général de toutes sortes d'infirmités ; il suffit de les enduire de graisse et d'en frictionner la partie malade, pour que les douleurs les plus aigües cessent radicalement. Et ne vous avisez pas de prétendre que le soulagement a été obtenu par la graisse et non par la pierre, car d'abord on ne vous croirait pas, et ensuite, qui sait ?... on vous traiterait peut-être tout bas d'impie et de mécréant.

Les céraunies sont descendues de leur antique piédestal ; elles ne servent plus à parer les dieux, et les empereurs de nos jours en feraient fi sans doute ; mais, comme les dolmens et les menhirs, elles sont restées entourées d'une auréole surnaturelle ; elles jouissent de propriétés merveilleuses, qui sont dans les âmes de nos campagnards les derniers échos du culte qu'on leur rendait autrefois et de leur ancienne et souveraine puissance.

Sous les tumuli et particulièrement dans la région morbihannaise, il n'est pas rare de trouver des colliers, attachés au cou du squelette ou reposant à ses côtés. Les perles et les pendeloques ramassées dans la butte de Tumiac, dans le dolmen de Mané-er-H'roëk, à Carnac dans le Mont Saint-Michel, à Locmariaquer dans le dolmen des Marchands, etc..., ont fait la joie et font l'admiration des savants. Quelques-unes ont une réelle valeur et les antiquaires n'hésitent pas par exemple à payer des prix exorbitants la callais, espèce de turquoise, d'un vert clair, qui est appréciée plus que toutes les autres. Eh quoi ! me dira-t-on, chez ces peuplades primitives et presque sauvages, il y avait des objets de luxe !... Les dames de ces temps reculés, quand elles étaient vêtues, ne l'étaient sans doute que de peaux de bêtes et déjà elles avaient des bracelets et des colliers !... Mon Dieu ! oui ; et c'est une vérité, que je vous demande pardon, Mesdames, de rappeler ici : la coquetterie est vieille comme le monde, et, avant de songer à s'habiller, la femme eut soin de se parer. Quand elle n'avait ni cristal, ni onyx, ni agate, ni callais, elle enfilait des coquillages ou de petits os, et se promenait, sa vanité satisfaite, heureuse et fière à la pensée d'être admirée.

Cette idée d'ornement en engendra bientôt une autre, toute

de superstition ; on ne se contenta pas de rechercher les pierres à cause de leur transparence ou de leur brillant coloris ; on leur donna des pouvoirs magiques et on les porta comme amulettes ou comme talismans. S'il faut en croire certains archéologues, cette science occulte remonterait jusqu'à l'Orient et ce seraient les Mages de la Chaldée qui en auraient été les inventeurs. Quoi qu'il en soit, Pline leur a consacré tout un traité et les traditions qu'il raconte concordent absolument avec celles d'un poème cité par Théophraste, disciple d'Aristote, et qui ne serait, s'il vous plait, ni plus ni moins que l'œuvre d'Orphée lui-même.

Si vous voulez avoir une idée des services que les pierres précieuses rendaient à la pauvre humanité de ce temps-là, écoutez. On employait l'agate contre la soif, la turquoise pour faire cesser les disputes conjugales, la cornaline contre les morsures d'animaux, le jade contre l'épilepsie, l'améthiste contre l'ivresse et les empoisonnements ; le diamant fortifiait le cœur et en chassait la tristesse ; le corail arrêtait les hémorragies et invitait au sommeil ; l'émeraude était souveraine contre l'apoplexie et rafraîchissait la mémoire. Plus que tous les marbres et les quartz, l'ambre avait une réputation extraordinaire, sans doute parce qu'il exhale une odeur aromatique particulière, ou parce qu'il acquiert au plus léger frottement une propriété électrique déjà connue six siècles avant l'ère chrétienne. Il servait dès cette époque à faire des parures pour les enfants ; on en trouve toujours quelques grains dans nos colliers morbihannais et, au VII^e siècle, saint Eloi, le patron des orfèvres, défendait aux femmes d'en porter « en invoquant Minerve ou une autre divinité (1). » Le saint évêque de Noyon doit être navré, si du haut du ciel il voit les nourrices parisiennes qui en suspendent encore au cou des nouveaux nés pour les garantir des accidents de la dentition ! . . .

Les mêmes causes, même quand elles sont absurdes, produisent toujours les mêmes effets ; les superstitions ne meurent pas, elles se transmettent de générations en générations et nous allons en avoir ici une nouvelle preuve. Je cite au hasard quelques faits. Sur l'autel latéral sud de la chapelle de

(1) Jacob. *Curiosités de l'hist. des mœurs au Moyen-Age*, p. 13.

Mériadec (Morb.), on voyait naguères des cailloux roulés, les uns noirs, les autres blancs, avec lesquels les naturels du pays se pratiquaient des frictions sur le front pour se guérir de la céphalagie. Il y a quelques années, le recteur de Plouézec, près Paimpol, bénissait encore de minuscules pierres blanches, que l'on trouvait sur une des grèves de la commune, et les marins les mettaient dans de petits sachets de toile, assurés qu'en les portant sur leur poitrine, ils seraient préservés de tout naufrage. Il y a peu de temps les colliers étaient encore si estimés qu'ils étaient comptés comme valeur appréciable dans les héritages, ainsi que les dossiers de plusieurs notaires en font foi, et je sais un champ de douze cents francs, qui a été échangé contre trois ou quatre perles de cornaline. Dans son remarquable ouvrage sur les *Gougads*, notre distingué collègue, M. Aveneau de la Grancière, montre la faveur dont ils jouissent encore de nos jours : « Il n'est pas rare, dit-il, de rencontrer des Bretons qui demandent depuis 50, 100, 300 francs, jusqu'à 3.000 francs d'un seul grain. On les loue aux personnes malades, parce qu'ils guérissent la fièvre, les maux de gorge, les catarrhes ; parce qu'ils donnent du lait aux nourrices, conjurent les sorts et bien autre chose encore (1). »

A Baud (Morb.), existe un usage qui prouve mieux que toutes les affirmations la pérennité de ces pratiques et les concessions que l'Eglise a été obligée de leur faire. Au sanctuaire si célèbre de N.-D. de la Clarté, le curé-doyen bénit des colliers et des bracelets, composés de pierres de diverses couleurs et d'inégales grosseurs. Ils appartiennent à la chapelle et on les confie aux pèlerins qui les emportent, moyennant la légère caution de cinq francs pour chacun d'eux. On les suspend au bras ou au cou des malades, particulièrement pour guérir les maux d'yeux, et quand la santé est revenue, les dévots serviteurs de Marie rapportent les talismans bénits sur son autel et on leur rend la somme qu'ils avaient déposée. Mais le plus souvent ils la laissent comme offrande et en actions de grâces de la guérison obtenue. En voyant ces usages, se pratiquant encore après dix-neuf siècles de Christianisme,

(1) *Les parures préhistoriques*, p. 100 à 104.

on pense malgré soi à la parole de Salomon, qui sera éternellement vraie : « *Nihil novum sub sole* (1). »

La Gaule n'a été le foyer, le centre d'aucune explosion originale et spontanée du sentiment religieux. Il faut remonter plus haut qu'elle, jusqu'à l'aurore des temps, jusqu'à la civilisation aryenne, pour en découvrir l'origine. Quand les Druides vinrent de la Grande Bretagne ou de l'Irlande apporter chez nous les bienfaits de leur puissante et savante organisation, ils trouvèrent nos vieilles populations imprégnées d'un tel esprit religieux, que César les a ainsi définies : « *Natio est omnis gallorum admodum sedita religionibus* (2). » Mais leurs idées surnaturelles éprouvèrent le besoin, pour se transmettre à l'état de religion, de revêtir des formes définies et de créer des symboles. Alors ils déifièrent les pierres levées, ils donnèrent aux haches et aux colliers des vertus plus qu'humaines et s'entourèrent de ces pratiques, de ces croyances, dont on retrouve la trace à toutes les époques de l'histoire.

Elles peuvent nous faire sourire, mais nous ne devons pas nous en moquer, car elles nous ont rendu le plus grand de tous les services. C'est parce qu'elles sont encore en honneur à l'aube du **xx^e** siècle, que nos paysans n'ont pas osé porter sur nos menhirs une main sacrilège ; c'est grâce à elles que nous devons de voir encore debout, toujours fixées au sol, ces pierres vénérables, qui sont un des principaux attraits et un des orgueils de notre pays. Ce sont des mains pieuses qui les ont plantées, et ce sont des âmes pieuses, imbues d'un mysticisme exagéré, qui les ont conservées. La vénération superstitieuse a réussi seule là où tous les efforts de l'homme auraient échoué, et c'est pourquoi Renan n'exagérait pas quand il disait : « Le menhir, qui se rencontre sur toute la surface de l'ancien monde, depuis la Chine jusqu'à l'île d'Ouessant,

(1) *Eccles.* — Ch : I ; v : 10.

(2) *B. G.* VI, 16.

qu'est-ce autre chose si ce n'est le symbole de l'humanité primitive, un vivant témoignage de sa foi au ciel (1) ? »

L'Eglise a lutté longtemps contre ces antiques usages, parce qu'ils étaient une contrefaçon de la religion et entachés d'idolâtrie, et ce n'est qu'après de longs siècles de menaces et de prières, qu'elle a pu les détruire. Il en reste encore quelques uns chez nos populations bretonnes, dont le traditionalisme est une des principales vertus, et notre Armorique est vraiment le résumé complet de tous les temps qui ne sont plus. C'est pour cette raison surtout, Mesdames et Messieurs, disons-le bien haut, qu'elle nous est si chère ; c'est parce que nous la voyons parée de tous les souvenirs du passé que nous l'aimons ; c'est parce qu'elle a su garder sa naïveté, sa poésie, ses légendes, qu'elle a pour nous tant de charmes et que nous en sommes si fiers.

Malgré tout, malgré son atavisme si fidèle, les légendes s'oublient peu à peu, et petit à petit les vieux usages disparaissent. Récoltons-les avant qu'ils ne s'effacent tout à fait, ces restes d'un culte ancestral : ramassons toutes les parcelles de ces reliques, qui furent pendant si longtemps le plus cher trésor de nos aïeux. Cette étude sera pour nous la source de jouissances infinies et elle nous montrera que si, selon la belle parole de Quatrefages : « l'homme est un animal religieux », le Breton a toujours été et est encore plus religieux que tous les autres hommes. Cette vérité, j'aurais pu l'écrire en tête de ce travail, car son seul but a été de la mettre en lumière et de la prouver une fois de plus.

La Bretagne a toujours été un foyer de religion : notre race est « ivre de Dieu » ; il est des époques où il faut regarder comme une consolation bien douce de pouvoir s'en souvenir, et où il faut considérer comme un devoir, comme un devoir sacré, de le proclamer très haut.

Abbé A. MILLON,
Prêtre.

(1) *Poésie des races celtiques.*



LIVRE DE RAISON

D'UN

GENTILHOMME VERRIER

1754-1762

C'est un débris, qui n'offre que deux feuilles grand in-folio écrites sur rectos et versos ; mais dans ce champ étroit, que de choses à glaner pour peu qu'on veuille se baisser et être attentif. Analysé naguère dans un imprimé (1) tiré à petit nombre et devenu extrêmement rare, ce débris n'a jamais été publié *in-extenso* ; on peut donc le qualifier d'inédit. Actuellement, il sert de gardes au prisage et arpentage des biens dépendants de la succession directe de notre vitréenne Elisabeth-Suzanne Marion, veuve de Paul Hay, comte de Tizé, et remariée à Charles-François du Boispéan, conseiller au Parlement de Bretagne. Suivant les indications de notre verrier, divisons son œuvre en quatre chapitres, et sur chacun d'eux, en guise de sommaires, risquons quelques remarques.

CHAPITRE I. — Vente et Débit. — Ce premier contient l'énumération des objets fabriqués à Javardan en cristal, chamborin, pinette et fougère. Ce sont : carafes ordinaires, carafes à l'espagnole, bouteilles, tasses noires, encriers, verres à cidre, verres fins, gondoles, colberdes, bocaux, pommadiers,

(1) Appendice aux lettres adressées par l'Intendant général de la maison de la Trémoille à l'avocat fiscal de la baronnie de Vitré, 1690-1700. — Les Caqueray, leurs verreries, leurs services militaires ; condition des gentilshommes verriers, verriers italiens en Bretagne. Vitré, Guays, 1888.

matras, figuettes. Tout cela devait se vendre suivant la qualité de la matière et le fini du travail ; malheureusement, le prix de chaque livraison est totalisé sans faire le moindre état du détail. Impossible par conséquent de comparer le prix de revient et le prix de vente. Disons donc en bref, qu'en août et septembre 1754, les achats faits à Javardan, s'élevèrent à 686 livres (valeur actuelle 4555 francs). A une exception près, tous les acheteurs payaient comptant. — D'où venaient-ils ? — Le verrier qui, là dessus, se fiait à sa bonne mémoire, n'a pas cru devoir indiquer leurs domiciles. Il s'est toutefois départi de cette réserve en disant le sieur Chantelou *d'Alençon*, et en qualifiant le sieur Denis de *parfumeur à Vitré*.

En somme, son premier chapitre comprend vingt et un articles. Sur ce nombre, vingt reflètent l'éclat du cristal et du verre. Un seul se dérobe et le voici : « Du dit jour, 25 août 1754, reçu du métayer de la Briais trente-six livres (valeur actuelle 239 fr.) pour une jument de deux ans que je luy ay vendu. » Ce qui nous amènerait aisément à croire ce verrier doublé d'un agriculteur très entendu. A cet égard nous ne tarderons pas à être fixé.

CHAPITRE II. — Mises et Dépenses. — Eh bien oui ! il était à la fois lancé dans l'agriculture et dans l'industrie. Comme tel, il aidait à vivre tout un groupe de travailleurs : scieurs et batteurs de blé qu'il nourrit et auxquels il donne quatre sous par jour ; pileurs ou détrempeurs de terre, dresseurs de bois qu'il paie tantôt quatre sous, tantôt huit, parfois dix sous par journée ; charrons travaillant à leurs pièces ou gagnant par jour 10 sous ; charretiers qui lui rapportent de Nort du sable, du salpêtre, du verre cassé, de Fontenay de la tuile ou de la terre à pots.

Lui, de son côté, rayonne. A Châteaubriant, nous le voyons payer son boucher et acheter la délicieuse angélique qu'il aime, paraît-il, et n'épargne guère. « Du dit aout 1754 pour façon d'angélique de Châteaubriant, la première fois pour 2 livres 18 sols, la seconde pour 7 livres 6 sols, la troisième pour 6 livres 17 sols 6 deniers, le tout fait 17 livres un sol six deniers, » en valeur actuelle 112 francs.

Chez Monsieur de Fercé, chez Madame de la Gaillardière, il

arrête ses fournitures d'avoine à 4 livres, 4 livres cinq sous, 4 livres 10 sous le boisseau. Dans les fermes environnantes, il trouve, à des prix divers, la paille nécessaire à ses emballages. C'est en août, septembre et octobre, entre deux reveillées, qu'il manœuvre ainsi, entretenant sans cesse, autour de lui, le mouvement et la vie. En novembre, les feux se rallumeront et ramèneront à Javardan les verriers errants ou au repos. Dans le troisième et quatrième chapitre vous les verrez à l'œuvre.

CHAPITRE III. — Pour le Sieur Le Mer, ouvrier en cristal. — Qu'il vint du Nord, de l'Est ou du Midi, M. Le Mer fut à Javardan un ouvrier habile, actif et fidèle à ses engagements. De février 1758 à juillet 1760, il y fabriqua 18.050 pièces de cristal, 51.200 pièces de pinette, 5.700 pièces de chamborin et 3.000 pièces de fougère. Totalisé, son gain se chiffra par 1741 livres (valeur actuelle 10.640 francs), mais nous savons à sa louange bien d'autres choses ! Il fut à Javardan avec trois jeunes frères occupés comme lui à la verrerie et apprenant peu à peu, sous une cordiale et attentive surveillance, les secrets de leur art. Il eut aussi, quelque part, une bonne vieille mère à laquelle toute cette tribu de Le Mer écrivait et envoyait une partie de son boni. Nous disons boni, car sur les 1741 livres énoncées ci-dessus, la tribu devait se nourrir, se vêtir, se chauffer, prélever quelque peu pour d'honnêtes divertissements, et surtout constituer l'indispensable fonds de réserve. A cet égard, les Le Mer ne sauraient être taxés d'imprévoyance, et sans certaine affaire qu'il ne faut pas approfondir, mais qui leur coûta cinquante écus (996 fr.), ils seraient partis pour Nevers, emportant, avec l'estime de leur patron, une sacoche contenant en valeur actuelle 3896 fr.

CHAPITRE IV. — Les comptes arrêtés avec le sieur Cauchon font le quatrième et dernier chapitre. Après l'avoir lu, gardez-vous de croire que ce second ouvrier et les Le Mer forment à eux seuls tout le personnel de la verrerie. Bien examiné, notre livre de raison, si débris qu'il soit, autorise une tout autre conclusion. Qu'est-ce en effet que ce M. Gérard, touchant au compte Le Mer 135 livres ; au compte Cauchon une première

fois 45 livres, une seconde fois 25 livres « pour neuf semaines qu'il a servy » ? Ne convient-il pas de l'identifier avec Ecuyer Jean Gerard travaillant à Javardan, dès 1743, en compagnie d'Ecuyer Jean Frey et de Joseph de Brondecastel ? Qu'est-ce encore que ce Barbonneau, aidant durant sept semaines et demye, les travaux du sieur Cauchon ? — Répondons hardiment : Gerard et Barbonneau étaient verriers ; et, s'il n'avait souffert de l'injure du temps et des hommes, le registre de Javardan nous exhiberait leurs comptes à côté de celui de M. Cauchon auquel il faut revenir. Cet ouvrier ne façonnait pas le cristal, mais des objets communs et d'un usage courant. Il recevait, par cent de chamborin, douze sous ; par cent de pinette, trente sous. Parfois, au lieu de numéraire, il obtenait, sur sa demande, un assortiment d'objets fabriqués à Javardan, qu'il revendait au mieux de ses intérêts. Quoiqu'il ait fait un assez long séjour à la verrerie, avec lui et le maître, les choses ne semblent pas avoir marché toutes seules. Un beau jour de l'année 1760, quelque diable le tentant, il sortit brusquement sur la reveillée. De ce fait, son compte fut immédiatement réglé en ces termes : « Du 27 mars 1760, j'ai donné le compte au sieur Cauchon pour façon de 15.500 verres de fougère montant à la somme de 63 livres ; sur quoy a receu, à la maison, 1 livre dix-huit sols 3 deniers ; avec 61 livres un sou neuf deniers que j'ay presentement donné à sa femme, fait que nous sommes quittes sans reservation et avec promesse de ne plus le reprendre. C'est un esprit fou et querelleur.

DE MASSAR. »

S'il est vrai que l'oisiveté dégrade et que le travail ennoblit, s'il est vrai encore qu'une saine tradition soit un trésor de forces accumulées, ce de Massar nous paraît mériter une respectueuse attention, car il fut obstinément laborieux, obstinément fidèle aux traditions de sa race.

De la première assertion, vous avez pour garant son livre de raison. Pour vérifier la seconde, notre savant ami, l'abbé Paris-Jallobert, vous ouvrira les registres paroissiaux de Fercé, Villepots, Châteaubriant. Nous, nous oserons vous indiquer le *Giornale araldico della accademia araldica Italiana*, et dans cette revue, en septembre 1885, un article intitulé : *Dell' arte vetraria in Altare*.

De ces deux sources sortiront clairement et la tradition des Massari et leur fidélité à la maintenir. Cette tradition, c'était d'être verriers de père en fils ; verriers en Italie, verriers ici et là en France, verriers enfin en Bretagne. A Altare, dans le Montferrat, leur pays d'origine, ils faisaient partie d'une confrérie dont les statuts édictés en 1495 décrivaient les coutumes des nobles artisans *in arte vetraria*. L'un de ces Massari portait au xvi^e siècle le nom du premier patron de la célèbre association : Saint-Philibert (1). Son petit-fils, Marco Massari épousa Julia, fille de Virgile Perotti et de son arrière petit-fils Sebastiano Massari (2), marié à Maddalena Scoti, naquit Francesco Ambrosio Massari (3), maître de la verrerie de Javardan, naturalisé l'an 1697, père de notre verrier Jean-François de Massar, seigneur de la Raimbaudière, qui lui, n'eut que des filles (4). A d'autres mieux renseignés que nous, il appartient de vous apprendre comment ce Jean-François devint vicomte de Fercé ; il nous suffit d'avoir dit et prouvé, devant d'excellents juges, la valeur morale de ce gentilhomme, de l'avoir montré constamment occupé à entretenir, à développer aux environs de Châteaubriant, un centre industriel longtemps prospère, ajoutant ainsi une dernière et intéressante page au livre d'or des Massari.

FRAIN DE LA GAULAYRIE.

(1) Le second patron fut saint Roch. La revue italienne le constate en ces termes : « *Nel secolo XVII all'epoca infausta della peste, I vetrai Altareesi, messo da parte S. Filiberto loro antico patrono, presero come tale S. Rocco.* »

(2) Baptisé à S. Eugène d'Altare, le 6 novembre 1631.

(3) Baptisé à S. Eugène d'Altare, le 10 octobre 1664.

(4) Trois filles, qui furent mariées : l'aînée vicomtesse de Fercé à Charles du Boispean, la seconde à Charles Leziart du Dezerseul, la troisième à Louis-Joseph de Tredern.

LA VERRERIE DE JAVARDAN

CHAPITRE PREMIER

Vente et Débit.

Aout 1754.

LE S^r CHANTELOU. — Du 25 aout 1754, livré au S^r *Chantelou d'Alençon*, 60 pièces de cristal, un cent et demi de pinette, six carafes de pinte, 12 de chopine, 25 de demy chopine, 25 pretresses ou tasses noires, pour la somme de 37 livres 19 s. qu'il a payé, cy. 37 l. 19 s.

FRAICHE. — Du dit jour à *Fraiche* 700 de chamborin, demy cent de pinette, pour trente et un sols d'assortiment, le tout pour 23 l. 1 s. qu'il a payé, cy. . . . 23 l. 1 s.

Jument vendue. — Du dit jour, reçu du méteier de la *Briais* (1), trente six livres pour une jument de deux ans que je luy ay vendu, cy. 36 l.

FOURNIER. — Du dit jour à *Fournier* 200 goblets, 200 chamborins, 12 bouteilles de demy chopine, quatre pièces de cristal, 12 tasses noires, quatre caraffes de chopine et deux de pinte, le tout pour 24 l. 13 s. 3 d, cy 24 l. 13 s. 3 d.

JEAN GAUTIER. — Du 24^e d'aout 1754, livré à Jean Gautier 20 pièces de cristal, 200 de chamborin, 2 douzaines de pinette (2), six caraffes de chopine, six de demy chopine, le tout pour 14 l. 16 s. qu'il a payé, cy 14 l. 16 s.

(1) La Briais, métairie située au nord et sur le bord de la forêt de Javardan.

(2) M. Le Vaillant de la Fleffe, en ses verreries normandes, imprime : pivette.

LE JARDINIER L'AINÉ. — Du 26 aout 1754 livré au Jardinier deux milliers et demy cent de verres verts de fougère, pour 51 l. 5 s. qu'il a payé, cy. 51 l. 5 s.

LA FREUSLON. — Du 27 aout, à la Freuslon 3 douzaines de goblets, un bocaud, un matras, 100 figuettes, deux bouteilles de chopine, huit pièces de cristal, 6 verres de cristal, deux caraffes de pinte, le tout pour 10 l. 5 s. sur quoy a payé 9 l. 6 s. elle doit 19 sols.

FRANÇOIS JAVELOT. — Du 27^e aout à François Javelot, 90 pièces de cristal, 50 bouteilles de chopine, 50 de demy chopine, 15 pretresses, 10 caraffes de chopine, 4 de pinte, 6 de demy chopine, une douzaine de verres verts le tout pour 46 l. 4 s. 9 d. payé, cy. 46 l. 4 s. 9 d.

TRANCHARD. — Du dit jour à Tranchard 200 goblets de pinette, 300 verres à cidre de fougère le tout pour 24 l. 5 s. qu'il a payé, cy. 24 l. 5 s.

LE S^r CHANTELOU? — Du 31 aout 1754 livré au S^r Chantelou, cent pièces de cristal, 12 caraffes de chopine, 6 de pinte, 200 et une douzaine de goblets, demy cent de verres fins, demy cent à fond eau, un quartron de tasses noires, 12 pretresses et 12 bouteilles de demy chopine payé 62 l. 10 s. 3 d., cy.. . 62 l. 10 s. 3 d.

TRANCHARD. — Du 2^e 7^{bre} 1754, livré à Tranchard 300 verres à cidre, 200 goblets, six verres à fond eau de pinette, demy cent d'encrières, le tout pour la somme de 25 livres 15 sols qu'il a payé, cy. 25 l. 15 s.

FOURNIER. — Du 4 7^{bre} 1754, 13 pieces de cristal, 100 goblets de pinette, 100 gondoies noires, 12 bouteilles chopine, douze de demy chopine, une douzaine d'encrières, une douzaine de figuettes, le tout pour 20 livres 8 sols 6 d. qu'il a payé, cy. 20 l. 8 s. 6.

LA FREUSLON. — Du 6 7^{bre} 1754 livré à la Freuslon, 150 goblets et cent colberdes pour dix huit livres, sur quoy a payé 7 livres, doit encore pour cette livraison onze livres et de plus doit pour plusieurs 2 l. 11 s., cy. 13 l. 11 s.

LE S^r CHANTELOU. — Du 9 7^{bre} 1754, ma fille a livré au sieur Chantelou 300 de pinette, 10 pieces de cristal et 25 bouteilles de demy chopine qu'il a payé 28 l. 17 s. 6 d.

LA FREUSLON. — Du dit jour à la Freuslon six douzaines de goblets, 3 douzaines de colberdes, un quartron de verres verts, deux bouteilles chopine, 2 caraffes de chopine, pour 9 livres 13 sols 9 d. qu'elle a payé, de plus a donné 5 livres à valoir sur ce quelle doit cy dessus sans préjudice du vieux.

LES JARDINIERS FRÈRES. — Du 9 septembre aux Jardiniers frères, 1650 verres verts, 950 encrières, cent bouteilles de demy chopine, cent bouteilles chopine, 100 prestresses, 200 pommadiers, 400 de pinette, un polissoir et pour 6 sols de paille, le tout payé. . . 123 l. 6 s.

LE SIEUR DENIS, *parfumeur*. — Du 11 septembre, au sieur Denis de Vitré, parfumeur, 350 pommadiers à 3 livres le cent, 6 grands pommadiers de pinette de deux verres le tout qu'il a payé onze livres dix sols, cy. 11 l. 10 s.

DENIS MAHÉ. — Du 12 7^{bre} 1754 à Denis Mahé, 188 pieces de cristal, 25 caraffes de pinte, 42 de chopine, 25 caraffes à l'espagnole, 25 bouteilles de demy chopine, 12 tasses noires et pour 4 sols de paille, le tout payé. 77 l.

FOURNIER. — Du 19 7^{bre} ma fille a livré à Fournier, 300 goblets, 25 bouteilles de demy chopine, deux pieces de cristal, douze figuettes, deux tetrolles (?), le tout payé. 26 l. 14 s. 9 d.

TRANCHARD. — Du 20 7^{bre} à Tranchard 200 goblets, 50 verres à cidre, 50 colberdes, deux caraffes de pinte le tout qu'il a payé. 20 l. 19 s. 6 d.

FOURNIER. — Du 25 7^{bre} 1754 à Fournier 300 goblets, 10 pièces de cristal, deux caraffes de chopine, deux de demy, 12 bouteilles de demy chopine, le tout pour 28 l. 10 s. 9 d., cy. 28 l. 10 s. 9 d.

CHAPITRE II

Mises et Dépenses.*Aout 1754.*

SALMON, boucher. — Du 13 aout 1754 payé à Salmon, boucher de Châteaubriant, 54 l. 11 s. pour viande qu'il nous a fourny jusqu'à ce jour et sommes quittes 54 l. 11 s.

Façon d'angélique. — Du dit jour pour façon d'angélique de Châteaubriant. La première fois pour 2 livres 18 sols, la seconde pour 7 livres 6 sols, la 3^e pour 6 livres 17 sols 6 deniers, le tout fait 17 l. 1 s. 6 d.

FOURIER, charroy de sable. — Du 13 aout 1754, payé à René Fourier de la Tourière 3 livres pour une barrique de sable qu'il a amené de Nort et une livre pour une charretée de foin de la Tourière (1). 4 l.

RAINFROY, charron et fer pour clous. — Du 16 aout payé à Rainfroy charron, 5 livres pour façon de deux roues de charrettes, 3 livres pour six journées à raccommoder mes tombereaux et autres charrettes et dix sous d'épingles à ses fils ; et pour le fer pour faire du clou à la dite charrette 17 livres 11 sols, le tout fait 26 l. 1 s.

CHAZÉ ET CONSORTS, charots de sable. — Du 24 aout 1754 payé à Jacques Chazé de *St-André de Beré* et à Hurel son consort pour charroy de six barriques de sable qu'ils ont amené de Nort 18 livres et de plus dix sols d'épingles à leurs valets. 18 l. 10 s.

LES HAISSANT, journaliers. — Du dit jour à Haissant 13 journées de quatre sols à couper, à battre du froment, à arranger du bois, payé. 5 l.

(1) La Tourière, métairie située au sud-ouest du château de la Jaunière.

Journées à couper notre froment. — Et de plus pour avoir coupé notre froment et charroyé, payé cinquante et cinq journées, sans compter les journées de nos gens à 4 sols et nourry, fait onze livres à différents journaliers. 11 l.

PRIME, journalier. — Du 25 aout 1754, payé à Prime douze journées de 4 sols qu'il a fait et quitte jusqu'à ce jour, cy. 2 l. 8 s.

Journaliers, pileurs de terre, dresseurs de bois, batteurs de froment. — Du 31 aout payé à Fineux 11 journées et demye de quatre sols et 3 et demye de huit sols : 2 livres quatorze sols ; à Tilleul huit journées de 4 sols : 1 l. 12 sols ; au Lieure 10 journées de 4 sols : 2 livres ; à Cochais 4 journées de 4 sols : 16 sols ; et au Duc, 4 journées de 4 sols, 16 sols ; au bonhomme Fourrier 4 de 8 sols : 1 livre 12 sols ; à Picard 5 journées de 8 sols : 2 livres et à Haissant 7 de 8 sols et 11 de 4 sols : cinq livres. Le tout fait 17 livres tant pour arranger du bois, piler de la terre et battre notre froment, cy. 17 l.

TESSIER, paille de seigle. — Du 1^{er} 7^{bre} 1754 fait marché avec Tessier de *Tiellay* (1) pour vingt et une douzaine de gerbes de paille de seigle à raison de 20 livres de fourniture payé le 3 novembre 1754 et quitte, cy. 20 l.

Journaliers, batteurs et dresseurs de bois. — Du 7^e 7^{bre} 1754 payé au bonhomme Fourrier deux journées de huit sols et aux Tilleu 8 journées de 4 sols, à Cochais 4 ; aux Haissants 9, au Duc 3 ; à la femme à Fineux 5 ; au Lieur 4 et demie de 4 sols, le tout faisant 7 livres 8 sols, pour enlever battre notre froment et pour arranger du bois fait. 7 l. 8 s.

Paille de seigle et de froment. — Du 8^e payé a..... dixmes de Noyal pour huit douzaines de gerbes de paille de seigle et 13 douzaines de paille de froment 20 livres.

(1) Le village de Tiellay se trouve à droite, au bord du chemin conduisant de Fercé à Rhetiers.

Les lingères. — Du dit jour à Anne Fouchée, lingère, 16 journées de trois lingères à 12 sols par jour 9 livres 12 sols, cy. 7 9 l. 12 s.

Terre et tuile de Fontenay. — Du 7^{bre} 1754 envoyé par Dubois au nommé Bouget, chauffournier à *Fontenay* 21 livres pour trois charretées de terre pour la verrerie charroïées par les trois métayers de la Raimbaudière (1), Ruénais et la Tremblays (2) et il en a couté en depense pour 150 tuiles 1 livre 10 sols et pourboire 2 livres, fait en tout. 24 l. 10 s.

Charrois de Nort, salpêtre et verre cassé. — Du 5 octobre 1754, payé à Martin du *Botsjan* (3) 12 livres pour quatre barriques de salpêtre. Aubin Gicquel en a amené une et une barrique de verre cassé pour 3 livres 10 sous et à Esnault une barrique de salpêtre pour trois livres.

A GOUSHARD, *paille de seigle et de froment.* — Du 7 8^{bre} 1754, payé à Goushard de la Guilhaudière (4) 18 livres 12 sols pour un cent de paille de seigle et avoine, et dix douzaines de paille de froment rouge et sommes quittes 18 l. 12 s.

Journaliers, pileurs de terre. — Du 6^e octobre, payé à Pinaud 16 journées de 8 sols, font six livres 8 sols ; au bonhomme Fourrier 17 journées de 8 sols : 6 livres 16 sols, plus au même 6 journées : 2 livres 8 sols ; au Duc 16 journées de 8 sols et six de quatre font 7 livres 12 sols et à Fineux 7 journées de 8 sols : 2 livres 16 sols fait 19 livres 12 sols pour piler de la terre, cy. 19 l. 12 s.

(1) La Raimbaudière, manoir en Thourie, situé sur le bord du chemin menant de Thourie à Martigné-Ferchaud.

(2) La Tremblais, se trouve sur le même chemin, dans la même paroisse et à la sortie du bourg.

(3) Métairie sise au nord du château de la Jaunière, à gauche en allant de Noyal à Martigné-Ferchaud.

(4) La Guilhaudière, village et bois situé à gauche sur le chemin de Thourie à Martigné, un peu au-delà de la Raimbaudière.

Avoine, M. DE FERCÉ. — Le 5 novembre 1754, payé à M. de Fercé pour deux fournitures d'avoine vieille, 180 livres à raison de 4 livres 10 sols le boisseau, de plus 15 boisseaux et demy à 4 l. fait 62 livres le tout 242 l.

Avoine, M^{me} DE LA GAILLARDIÈRE ET FOURRIER. — De plus achepté d'avec Madame de la Gaillardière (1) une fourniture d'avoine vieille et luy ay payé 90 livres et d'avec Pierre Fourrier six boisseaux de nouvelle à 4 livres cinq sols le boisseau fait 25 livres 10 sols le tout payé. 115 l. 10 s.

Dixmes de la Briais, M. DE FERCÉ. — Du 5 9^{bre} 1754 payé à M. le recteur de Fercé 40 livres pour une année de la dixme de la Briais, échue à la St Michel dernière, et sommes quittes jusqu'à ce jour. 40 l.

ANDRÉ BARÉ, *journalier*. — Du 6^e 9^{bre} 1754 payé à Barré 20 livres pour quarante journées quil a fait à détremper de la terre à pots et *refatre le four* sans préjudice de ce quil doit de vieux, cy 20 l.

FOUCAUD, *médecin de chevaux*. — Du dit jour à Foucaud de la *Conillerie* (2) payé six livres pour avoir donné trois médecines a mon jeune poulain pour de la gourme. 6 l.

(1) Marie Seré, femme de Joseph-Esprit Langlé de la Gaillardière. Elle était fille de Luc Seré du Mesnil et de Marie Tropchery et nièce de Madame Bouleuc de la Villeblanche dont nous avons édité la correspondance familiale et commerciale. Madame de la Gaillardière mourut en 1782 (Voir à cet égard dans nos tableaux gen. T. I, p. 90, une lettre de M. de la Chévière).

(2) Village en Thourie où mourut en 1674 un gentilhomme verrier, d'origine italienne, Etienne Serode (Saroldi originaire d'Altare).

CHAPITRE III

Pour le sieur Le Mer, ouvrier en cristal.

M. LE MER. — Du 3 février 1758 donné pour souliers 4 livres 10 sols	
du 12 donné 10 l. fait	14 ^l 10 ^s
Du 18 février 1758 donné à Louis son frère 3 livres,	
cy.	3 ^l
Du 3 mars donné 3 sols à Louis et du 6 mars	
pour tabac à M. Le Mer une livre, cy.	1 ^l 3 ^s
Du 11 mars donné à M. Le Mer dix livres et à	
son frère Louis 3 l. fait.	13 ^l
Du 25 ^e mars donné à M. Le Mer 10 livres, du 8	
avril à son frère Louis 12 livres, cy.	22 ^l
Du 8 ^e avril donné à M. Le Mer dix livres plus	
pour Nantes 12 livres fait.	22 ^l
Pour Louis un port de lettre 6 sols du 25 avril	
donné à M. Le Mer 21 livres fait	21 ^l 6 ^s
A Louis pour camarade et plus luy donnay	
9 livres 14 sols en argent, fait 10 livres.	10 ^l
Du 21 mai 1758 donné à M. Le Mer 15 livres et	
du 3 juin quinze livres fait	30 ^l
Du 3 ^e juin 1758 pour sa coche 14 livres 15 sols et	
gros pain une livre dix sept sols six deniers. . . .	16 ^l 12 ^s 6 ^d
Pour la coche de pain à son frère Louis 15 livres	
5 sols gros pain 2 livres deux sols fait.	17 ^l 7 ^s
Et pour plomb et poudre à Averty (?) 8 sols pour	
Louis Le Mer à la Freuslon 4 l. 12 s. fait.	5 ^l 12 ^s
Du 12 juin pour les provisions de la maison	
pour Louis	3 ^l 8 ^s
Du dit jour pour reste de paiement de Louis son	
frère.	30 ^l 18 ^s
Du dit jour pour reste de paiement des semaines	
de Colas son frère.	35 ^l
	245 ^l 16 ^s 6 ^d

Du 10 juin 1758 donné pour aller à <i>Couesmes</i> .. .	24 ¹
Pour sa coche de la maison..	7 ¹ 8 ^s
Du 8 juillet 1758 ma fille a donné <i>pour envoyer</i> à sa mère 20 l., cy.	20 ¹
	297 ¹ 4 ^s 6 ^d

Jay ce jour arrêté le compte de M. Le Mer pour façon de 7.800 de cristal a 4 livres 10 s. le cent : 328 l. 10 s. et pour 7.900 de pinette a 30 sous le cent : 118 l. 10 s. ce qui fait 447 l., sur quoy a reçu ci dessus 297 l. 4 s. 6 d. ; avec 47 l. 15 s. 6 deniers que je luy ay données fait que je ne lui dois plus que cent livres de reste de son travail de cete dernière réveillée. Arrêté en sa presence le 22 juillet 1758.

DE LA RAIMBAUDIÈRE.

Je dois à M. Le Mer cent livres luy passées en compte cy après.

Je luy ay donné à la <i>Fouais</i> 30 livres du 10 decembre 1758 donné 30 l. fait.	60 ¹
Du 7 janvier 1759 donné 30 l. ; pour une tabatière 1 livre 4 sols ; du 2 fevrier 10 livres fait.	41 ¹ 4 ^s
Du 17 février <i>donné en liards</i> 12 livres, du 14 fé- vrier pour la coche 7 livres 4 sols fait.	19 ¹ 4 ^s
Et pour beurre et pain à Jacquet 17 sols ; du 10 mars donné 20 livres fait.	20 ¹ 17 ^s
Du 15 ^e avril donné 30 livres.	30 ¹
	171 ¹ 5 ^s

(*Le cristal à 4 l. 10 s. le cent, la pinette à 1 livre 10 sols, la fougère à 12 sols*). — Du 16 avril 1759 J'ay appuré de compte avec M. Le Mer pour la façon de 450 pièces de cristal, 14.300 de pinette, 5000 de chamborin, lesquelles façons se montent ensemble à 424 livres 10 sols, laquelle somme jointe à celle de cent livres que je lui devais de reste de notre dernière reveillée fait 524 livres 10 sols ; sur laquelle a reçu ci-dessus margié 171 livres 5 sols ; avec 3 sols que je viens de lui donner présentement fait 174 livres 5 sols à valoir sur la dite somme de 524 livres 10 sols. Je lui devray donc de reste de ce compte

pour le travail qu'il a fait jusqu'à ce jour fin de la 20^e semaine de cette reveillée 350 livres de compte. Arrêté en sa présence.

DE LA RAIMBAUDIÈRE.

Je doy à M. Le Mer 350 livres reportées cy après le 7^e juillet 1759.

Du 18 avril 1759 pour la coche de pain d'Averty 18 livres 13 sols et 15 sols pour son <i>frère Colas</i> fait. . . .	19 ^l 10 ^s
Et pour la coche de pain de <i>Jacquet</i> 7 livres 12 sols.	7 ^l 12 ^s
Du 19 mai 1759 donné 20 livres; du 17 juin donné 20 livres fait.	40 ^l
Du 24 juin pour beurre pain et coche de <i>Jacquet</i> 1 livre 14 sols 9 deniers et pour pain... 4 livres 2 sols fait.	5 ^l 16 ^s 9 ^d
Du 2 juillet 1759 pour la coche de pain de M. Le Mer 7 livres 15 sols.	7 ^l 15 ^s
Et pour veau de la maison 1 livre 2 sols.	1 ^l 2 ^s
Pour reste de palment des semaines de <i>Godefroy</i>	44 ^l 12 ^s
Et de plus a reçu le dit <i>Godefroy</i> pendant la reveillée 97 livres 8 sols.	97 ^l 8 ^s
	223 ^l 15 ^s 9 ^d

Du 7^e juillet 1759 arrêté le compte de M. Le Mer pour façon de 2700 de cristal 121 livres 10 sols à raison de 4 livres dix sols le cent; 8900 de pinette à 30 sols par cent : 133 livres 10 sols et pour 700 de chamborin : 4 livres. Ces sommes faisant celle de 259 livres. Sur quoy a reçu cy devant 223 livres 15 sols 9 deniers; avec 35 livres 4 sols 3 deniers, fait que nous sommes le dit sieur Le Mer et moy quittes respectivement de ce dernier compte, depuis le 16^e avril dernier où je lui dois toujours 350 livres. Comme il est marqué du dit compte. Fait et arrêté en sa présence le dit jour 7 juillet 1759.

DE MASSAR.

Je dois à M. Le Mer : 350 livres.

Du 22 juillet 1759 donné pour aller à *Chateau*.

<i>brtant</i> 50 livres, ma fille luy a donné 12 livres et une tasse de cristal (1) fait.	62 ^l 6 ^s 6 ^d
Du 3 ^e 7 ^{bre} 1759 donné 20 livres et pour goblets du : 2 l. 10 s. et port de lettre 8 sols.	22 ^l 18 ^s
Du 27 octobre donné 50 livres; du 17 décembre donné 14 livres 15 sols 6 deniers.	64 ^l 15 ^s 6 ^d
	150 ^l

M. Le Mer a reçu 150 livres à compte sur les 350 livres que je luy devais du compte arrêté ci-dessus. Je luy dois encore 200 livres de compte arrêté avec luy le 15 décembre 1759.

DE MASSAR.

Bon du pour reste 200 livres.

Du 26 janvier 1760 donné 30 livres et à M. de la <i>Hatchots</i> 15 livres fait.	45 ^l
Du 20 mars pour <i>l'aff^e de son frère</i> donné 50 écus.	150 ^l
Du 28 juin donné 12 livres <i>en sols marqués</i>	12 ^l
Du 21 juillet 1760 pour sa coche de pain à Averty 38 livres 2 sols.	38 ^l 2 ^s
Pour une <i>barrique de cidre</i> cent dix sols cy.	5 ^l 10 ^s

Diminuant les 200 livres, reste.

50^l 12^s

Compte final et général avec M. Le Mer du 28 juillet 1760. — Du 28 juillet 1760 compté avec M. Le Mer pour façon de 20.100 de pinettes à 30 sous le cent fait : 301 livres 10 sols; 7600 de cristal à 4 livres le cent fait 304 livres et 3000 de fougère à 12 sols le cent fait : 18 livres. Toutes ces façons se montent ensemble à 623 livres dix sols. Sur quoy a reçu ci dessus, 50 livres 12 sols et M. *Gerard* 135 livres 5 sols; avec 437 livres 13 sols que je lui ay payé, fait qu'il est totalement payé de tout le travail qu'il a fait pour moi jusqu'à ce jour où il est party pour aller travailler à Nevers.

DE MASSAR.

(1) La tasse de cristal valait donc 6 sols, 6 deniers.

CHAPITRE IV

Pour le S^r Cauchon, ouvrier.

M. CAUCHON. — Du 11 x ^{bres} 1757 donné 2 livres ; pour un port de lettre	
6 sols fait.	2 ^l 6 ^s
Du 8 janvier 1758 ma fille luy a donné 3 livres, du	
21 janvier pour la coche 9 livres 16 sols fait.	12 ^l 16 ^s
Du 28 janvier dernier 3 livres ; du 11 ^e fevrier	
pour la coche et beurre de la maison 7 livres 17 sous	
fait.	10 ^l 17 ^s
Du 11 fevrier rabattu sa coche de pain pour 10 livres	
5 sols dont je repondray à Averty.	10 ^l 5 ^s
	36 ^l 4 ^s

Du 11^e fevrier 1758 compté avec Monsieur Cauchon pour la façon de 19 milliers cinq cents de chamborin qui se monte à 117 livres sur quoy a receu cy dessus trente six livres 4 sols. Je luy suis encore redevable de quatre vingts livres seize sols et nous sommes quittes jusqu'à la fin de la onzième semaine de cette reveillée ; de plus, je luy ai encore payé neuf livres pour façon de 1500 de chamborin de la douzième semaine de cette reveillée et quittes jusqu'au commencement de la treizième semaine.

DE MASSAR.

Luy donné de plus de notre compte 4 sols et pour une écuelle	
de 3 pièces 19 sous 6 deniers fait.	1 ^l 3 ^s 6 ^d
Le 19 mars 1758 donné 2 livres, du 25 mars	
donné 2 livres, du 31 mars donné 3 livres fait. . .	7 ^l
Un port de lettre : 6 sols, du 28 avril donné 2 li-	
vres 10 sols ; du 14 may donné 2 livres fait.	4 ^l 16 ^s
Du 3 ^e juin donné 4 livres et un port de lettres	
6 sols du 5 juin pour sa coche de pain 11 livres	
fait.	15 ^l 6 ^s

Plus pour 10 sols de pain de *Martigné* et pour
ses provisiens de la maison 29 l. 3 sols 29^l 13^s

Et pour 7 semaines et demye que *Barbonneau*
l'a servi à 4 l. 10 s. dont je feray raison à
Barbonneau dans son compte 34^l 3^s

92^l 5^s 6^d

Du 11^e juin 1758, arrêté de compte du S^r Cauchon pour façon
de 8.000 de chamborin a 12 sols le cent fait : 48 livres et pour
6 600 de pinette a 30 sols le cent : 99 livres ; les deux sommes
faisant celle de 147 livres. Sur quoy, a receu cy dessus 92
livres un sol six deniers ; avec 54 livres 18 sols six deniers
que je luy ay payé en argent fait que nous sommes récipro-
quement quittes.

DE MASSAR.

Continuation pour le S^r Cauchon.

A commencé à travailler le 27 9^{bre} 1758. — Le 18 septembre 1758,
j'ay prêté au sieur Cauchon 18 livres qu'il gagnera par la suite
cy. 18^l

Du 5 novembre 1758 donné onze livres, du 26 9^{bre}
donné 1 livre dix sols fait. 12^l 10^s

Du 23 décembre, le 30 décembre ma fille a donné
3 livres ; du 6 janvier 1759 donné six livres fait. . . 9^l

Du 13 janvier 1759 donné 8 livres, du 27 janvier
donné 12 livres cy. 20^l

Du 9 février 1759 donné 12 livres ; du 14 février
pour sa coche et pain de la maison 18^l 6 sols fait. . 30^l 6^s

Et du dit jour pour la coche de son frère 4 livres
19 sols et pour 2 bouteilles de pinette 14 sols fait. . 5^l 13^s

95^l 9^s

*Je luy ay aussi payé 2 livres 8 sols pour six journées à arranger
du bois.* — Du 24 février 1759, arrêté de compte du S^r Cauchon
pour façon de 26 milliers et 800 de chamborin montant à
160 livres 16 sols ; sur quoy ayant reçu ci-dessus 95 livres
neuf sols ; avec 15 livres 7 sols que je viens de luy donner fait

110 livres 16 sols. Je luy devray encore de reste de son travail à la fin de 13^e semaine de cette réveillée 50 livres de tout compte. Arrêté le dit jour 24 février 1659.

DE MASSAR.

Je dois à M. Cauchon 50 livres.

Pour graines à la Freuslon, 7 sols 6 deniers, du 6^e avril 1759 donné 24¹ cy. 24¹ 7⁶^d

Du 18 avril 1759 pour sa coche de pain à Averty jusqu'à ce jour 47 livres 15 sols cy. 47¹ 15^s

Pour deux bouteilles de pinte de pinette 15 sols et du 24 avril donné 24 livres. 24¹ 15^s

Pour son frère pour la queste du Moine cinq sols, du 21^e may donné 24 livres. 24¹ 5^s

Pour un port de lettre à son frère 6 sols, pour port de lettre à son frère 6 sols cy. 12^s

Du 2^e juillet 1759 pour sa coche de pain à Averty 14 livres 3 sols cy. 14¹ 3^s

Du 6 juillet, pour la coche de la maison pour son frère 19 livres 3 sols et pour luy 7 livres 1 sol fait. 26¹ 4^s
 162¹ 1⁶^d

Compte final du 6^e juillet 1759. — Du 6^e juillet 1759 arrêté le compte du S^r Cauchon pour façon de 28400 de chamborin 170 l. 8 et de plus 4700 de pinette. 70 livres dix sols le tout pour la somme de 240 livres 18 sols; avec 50 livres que je luy devais de notre dernier compte cy dessus, fait au total 290 l. 18 sols, sur quoy a receu 162 livres 1 sol 6 deniers; avec 128 livres 16 sols six deniers que je viens de luy payer, fait que nous sommes respectivement quittes jusqu'à ce jour, *fin de la 32^e et dernière semaine de cette réveillée.*

DE MASSAR.

Compte final du 27^e mars 1760 avec Cauchon sorty sur la reveillée. — Du 27 mars 1760, j'ay donné le compte au S^r Cauchon, pour façon de 15500 de verres de fougère montant à la somme de 63 livres; sur quoy a reçu à la maison 1 livre 18 sols 3 deniers; avec 61 livres 1 sol neuf deniers que j'ay présentement donné à sa femme, fait que nous sommes quittes sans

reservation et avec promesse de ne plus le reprendre. C'est un esprit fou et querelleur.

DE MASSAR.

Pour le Sr Cauchon reveillée de 1761.

Du 14 fevrier 1761 donné à valoir sur son travail 3 livres, du 28 fait un cent de gobelets sept livres fait.	10 ^l
Du 7 mars 100 gobelets à 7 livres ; du 14 mars encore 100 gobelets à 7 livres fait.	14 ^l
Du 28 mars pour cent gobelets : 8 livres 18 sols. Le onze avril pour cent gobelets 10 livres, 11 sous fait.	19 ^l 9 ^s
Pour coche de pain et cidre de la maison pour 9 livres 5 sols 9 deniers.	9 ^l 5 ^s 9 ^d
Pour la coche d'Averty en pain noir 3 livres 12 sols ; en blanc 4 livres 5 sols fait 7 livres 17 sols dont je répons, cy	7 ^l 17 ^s
	60 ^l 11 ^s 9 ^d

Arrêté de compte du 12 avril 1761. — Du 12 avril 1761, arrêté le compte du sieur Cauchon qui a fait depuis la 7^e semaine de cette reveillée jusqu'à la fin de la 16^e semaine 14900 de chamborin dont la façon se monte à 89 livres huit sols, sur quoy a reçu cy dessus marqué 60 livres 11 sols 9 deniers et 24 livres que je viens de lui donner, fait 84 livres onze sous neuf deniers. Je luy redois encore sur ce compte 4 livres 16 sols 3 deniers.

DE MASSAR.

Compté le 29 may 1761.

Du 20 avril pour 150 gobelets et 150 rouleaux ou encreries 14 livres 5 sols qu'il a payé.

Plus luy livré le 22 avril 150 gobelets et 2 caraffes de pinte pour 14 livres 2 sols et m'a donné : 14 livres 2 sols.

Compte general du 28 may 1761. — Du 28 may 1761. Compté avec le sieur Cauchon pour façon du travail qu'il a fait depuis notre

dernier compte et rabatu ce qu'on luy a fourny et luy ay payé pour reste en argent 46 livres 9 sous, trois deniers et respectivement quittes.

DE MASSAR.

Continuation pour le Sr Cauchon.

A commencé à travailler le 14 x^{bre} 1761.

Ce 10 x^{bre} 1761 pour la coche de cidre trois livres 7 sols, 6 deniers, cy 3^l 7^s 6^d

Du 17 fevrier 1762, a receu de ma fille jusqu'à ce jour y compris sa coche 32 livres 15 sols 3 deniers, cy 32^l 15^s 3^d

Du 21 fevrier pour neuf semaines à M. Gerard a 5 livres par semaine. 45^l

Et pour la coche de pain jusqu'à ce jour 10 livres 19 sols, cy. 10^l 19^s

92^l 1^s 9^d

Du 20 fevrier pour 250 gobelets et une saltière et gobelets à 6 livres 10 sols le cent. 16^l 11^s

108^l 12^s 9^d

Du 1^{er} mars 1762 arrêté son compte pour façon de 27000 de verres de fougère, montant à 162 livres. Sur quoy a receu cy dessus 108 livres 12 sols 9 deniers ; je luy dois encore 53 livres 7 sols 3 deniers pour son travail jusqu'à ce jour commencement de la quatorzième semaine de cette réveillée.

DE MASSAR.

Compte final du 3^e avril 1762. — Du 3^e avril 1762 pour la façon de 12700 de chamborin que Monsieur Cauchon a fait depuis notre dernier compte cy dessus, ce qui se monte à 76 livres 4 sols, sur quoi a receu pour sa coche de pain 3 livres 16 sols dont je tiendray compte au boulanger, 7 livres 15 sols pour la coche de la maison. 25 livres pour 5 semaines que M. Gerard l'a servy et 16 livres 6 sols 3 deniers pour ce qu'il a chargé de marchandises ce jour. Ce qui fait 52 livres 17 sols 3 deniers.

Je luy dois donc de reste du présent compte 23 livres 6 sols 9 deniers ; avec les 53 livres 7 sols 3 deniers que je luy devais de notre dit dernier compte, fait au total 76 livres 14 sols que je dois au dit S^r Cauchon pour tout le travail qu'il a fait pour moy jusqu'à ce jour, fin de la 18^e semaine de cette reveillée.

DE MASSAR.

Du 12 avril 1762, donné à M. Cauchon 150 gobelets et... pièces de cristal pour dix livres sept sols ; avec 66 livres 7 sols en argent fait 76 livres quatorze sols mentionnées au compte ci-dessus et généralement quittes.

DE MASSAR.



LES MESURES DE LONGUEUR

LES NOMBRES 3 ET 7

et les connaissances en Arithmétique, Géométrie et Astronomie

CHEZ LES CONSTRUCTEURS

de Monuments Mégalithiques en Armorique

MESSIEURS,

Vous avez eu jadis les prémices de cette étude ; je vous en dois le couronnement. Au congrès d'Ancenis, il y a quelques dix ans, je vous entretins de la *Légende des Saints de Lanri-voaré* et vous fis entrevoir que sous le nombre extraordinaire 7854 qui constitue le fonds de cette légende, devait se cacher une ancienne formule mnémonique employée dans l'enseignement scientifique des populations qui habitaient nos contrées bien avant l'introduction du christianisme. Un peu plus tard, au congrès de Vannes, en confirmant cette interprétation par de nouvelles preuves, je vous disais que mes recherches en cette matière semblaient me conduire à la découverte de la mesure de longueur employée par les constructeurs de plusieurs de nos monuments mégalithiques, mais que j'avais besoin de les compléter encore par de nombreuses observations avant d'être en droit de formuler des conclusions définitives. Ce moment est arrivé. J'ai cru devoir prendre date devant l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres par une communication qui a été lue devant elle le 26 février dernier ; et depuis cette époque j'ai pu la renforcer encore par de nouveaux documents dont je vais faire passer l'ensemble sous vos yeux. On ne pourra pas

m'accuser de précipitation dans la publication des curieux résultats auxquels je suis arrivé. C'est après de longues années de discussion approfondie que je vous les livre, et j'espère bien faire entrer dans vos esprits la conviction qui désormais est entrée dans le mien.

On a souvent affirmé et l'on répète encore volontiers que, sauf pour les cromlechs circulaires ou carrés, et pour les alignements du genre de ceux de Carnac, aucune préoccupation géométrique n'a présidé au groupement des monuments mégalithiques des régions armoricaines, ni à celui des galeries, chambres ou cabinets accolés qu'on rencontre parfois sous les grands tumulus.

Je ne voudrais pas affirmer que tous aient été construits d'après des plans systématiquement arrêtés d'avance : mais je crois pouvoir démontrer, à la suite de mesures très précises, que certains groupes d'entre eux, d'une très haute antiquité, remontant au moins à la période de la pierre polie qui correspond à l'introduction du cuivre avant le bronze, n'ont pu être établis qu'après le piquetage d'une épure géométrique sur le terrain, qu'il en est de même de certaines dispositions de chambres et galeries, et que de ces mensurations on peut déduire, avec certitude, une échelle métrique correspondant à une unité de mesure de longueur avec ses multiples.

Il en résultera une constatation qui aurait pu paraître au premier abord prématurée ; c'est que nos ancêtres avaient, dès ces époques lointaines, des connaissances profondes, je pourrais dire raffinées, en arithmétique, en géométrie et en astronomie, et qu'ils professaient pour certains nombres, en particulier pour les nombres 3, 4 et 7, d'accord avec beaucoup d'autres peuples de l'antiquité, un culte tout spécial.

En voici les preuves matérielles dans la description d'un groupe de monuments de Kerham, en Plœmeur, près Lorient, récemment exploré et mesuré avec le soin le plus minutieux par M. le commandant Le Pontois, et dans celles de plusieurs autres monuments plus ou moins anciennement connus de la région armoricaine.

I. — Les Monuments de Kerham.

En Plœmeur, près Lorient

La partie de la côte morbihannaise comprise entre le Fort-Bloqué et la pointe du Talud, ne comprend pas moins de 38 tumulus ou dolmens, 7 menhirs, 3 sépultures gauloises, 3 restes de fours de potiers, une légende de ville submergée, etc. . . C'est donc un centre préhistorique fort intéressant.

Au milieu se trouve le village de Kerham, où l'on remarque un groupe qu'il faut étudier de très près, aussi bien dans son ensemble que dans ses détails. Il se compose d'un dolmen détruit, au pied de la croix de Kerham, dans lequel on a trouvé, il y a une trentaine d'années, de magnifiques spécimens de haches en pierre polie encore conservées dans l'une des maisons du village, et au sud-est de ce dolmen un ensemble de tumulus circulaires et elliptiques, d'enceintes circulaires et de menhirs distribués sur un espace à peu près rectangulaire de 100 mètres sur 200, et qui n'ont pu être construits qu'après avoir été piquetés avec le plus grand soin sur le terrain, car on y constate un nombre considérable de tangentes communes à des circonférences de diamètres voulus, et une convergence systématique qu'il eût été impossible de réaliser sans une figure tracée au cordeau.

Je ne puis entrer ici dans le détail de toutes ces tangences et de ces convergences : il y faudrait un appareil de descriptions techniques qui pourrait paraître fastidieux ; je ne vous citerai que les observations les plus essentielles :

Or, on reconnaît tout d'abord, en examinant les distances rectilignes et angulaires, et les dimensions principales de ces monuments, que le diamètre du tumulus circulaire, dit Tuchen-Pol, est exactement de 27 mètres ; et que la distance du centre de ce tumulus circulaire au centre du premier tumulus elliptique est exactement de 81 mètres $= 3 \times 27$.

Je m'arrête un instant pour aller au devant d'une objection qui m'a été faite et qui pourrait venir tout de suite à l'esprit de quelques-uns d'entre vous. Il est imprudent, m'a-t-on dit, de

baser des conclusions sur des diamètres extérieurs de tumulus, parce que nous ne pouvons pas savoir si les diamètres actuels sont les diamètres d'autrefois, les tassements des terres, les intempéries et les mouvements causés par la végétation ayant pu les modifier très sensiblement. L'objection est juste : mais elle ne porterait, pour ce qui nous concerne, que si ces diamètres étaient nos seuls documents ; or, il n'en est pas ainsi, et la distance de centre à centre de deux tumulus n'a pas pu changer, quand bien même les diamètres extérieurs auraient un peu augmenté. Si donc nos mesures de diamètres extérieurs concordent avec les mesures de distances de centre à centre et avec celles de diamètres intérieurs de monuments, comme nous allons bientôt en constater, c'est que nous avons le droit de les joindre toutes ensemble pour se confirmer l'une par l'autre. Ceci bien entendu, continuons notre description :

Nous constaterons de plus que la distance du centre du premier tumulus elliptique au centre du second est de 108 mètres $= 4 \times 27$; en sorte que la ligne totale est de $3 + 4 = 7$ fois 27 mètres ; — que la distance de l'ancien monument de Kerham au tumulus circulaire est de $297^m = 11 \times 27$; — que celles de plusieurs autres tumulus est encore représentée par 3 ou 4 fois 27 mètres, soit en ligne convergente, soit en ligne droite ; — et si des distances *linéaires* du système on passe aux distances *angulaires*, on remarquera qu'en traçant autour des centres des tumulus extérieurs qui ne contiennent pas de sépultures et sont très réduits de taille, comme s'ils n'étaient là qu'en qualité de témoins en attendant des tombes tardives, des cercles de 27 mètres de diamètre, égaux à celui de Tuchen-Pol, et autour des centres elliptiques des cercles de 27 mètres de rayon donnant un diamètre de 54 mètres, — on remarquera, dis-je, qu'une méridienne descendue du centre du monument détruit de la Croix de Kerham, est tangente commune interne aux deux cercles de 54 ; — qu'en menant du même point deux tangentes extérieures aux cercles extérieurs de 27, on obtient un angle qui est, à quelques minutes près, de 45° , approximation très suffisante pour les opérateurs de ce temps ; — que la méridienne partage cet angle en $3/7$ et $4/7$; — et que les autres angles menés de Kerham aux centres des divers tumulus se partagent également par des $3/7$ et des $4/7$.

Il est impossible que ces relations, qui ne sont que les principales du système, soient l'effet du hasard, et l'on s'en convaincra davantage encore si j'ajoute que la surface du cercle de 27 mètres de diamètre qui fait la base du tumulus, dit Tuchen-Pol, est exactement égale à celle de l'ellipse qui fait la base du petit tumulus elliptique, et est double de celle de l'ellipse qui fait la base du second.

Il en résulte évidemment qu'une longueur égale à celle qui est représentée chez nous par 27 mètres est celle qui a présidé comme *principale* à l'établissement, géométriquement systématique, de cet ensemble ; et que les accouplements de multiples de longueurs et de distribution d'angles par 3 et 4, les *deux éléments du nombre 7*, ont été l'une des préoccupations des constructeurs.

Entrons maintenant dans les chambres sépulcrales des tumulus :

Celle du tumulus, dit Tuchen-Pol, est particulièrement intéressante ; et, malgré la bizarrerie qu'offre son ossature au premier abord, il est facile de reconnaître qu'elle-même a été tracée sur un plan rigoureusement géométrique : 1° Un grand rectangle de 3^m 60 sur 10^m 80 est divisé en deux parties égales, ayant chacune 3^m 60 sur 5^m 40 ; — 2° Sur la base médiane on a dressé un triangle équilatéral et, en prolongeant ses côtés, on a obtenu les deux axes des petites chambres latérales, auxquelles on a donné une largeur de 1^m 20 et dont on a fixé les longueurs à 4^m 20 ; — 3° Au pied de la base inférieure, on a fixé sur la demi-largeur de gauche un carré de 1^m 80 de côté, et, reportant encore une fois 1^m 80 à droite, on a flanqué ce petit carré d'un trapèze de 3^m 60 de hauteur et de 1^m 80 et 0^m 90 de base ; — 4° Enfin, menant par le milieu de la base médiane une parallèle au côté gauche du triangle isocèle, on a obtenu ainsi un point d'où on a dirigé une galerie de 0^m 90 vers un des monuments voisins par une tangente à son cercle extérieur ; — 5° Plusieurs de ces divisions partagent les lignes principales dans le rapport de 3 à 4.

Si nous passons au premier tumulus elliptique, nous y trouvons une petite chambre rectangulaire de 2^m 40 sur 1^m 80, c'est-à-dire : 4 × 0,60 sur 3 × 0,60, en sorte que voici encore la relation de 3 sur 4.

• II. — Le Système de Mensuration.

On peut constater déjà que toutes les dimensions que je viens de citer, et qui ont été relevées avec un soin minutieux par M. le commandant Le Pontois, sont, y compris celle de 27 mètres, des multiples de 0,30 ou de 0,90.

Il serait facile d'en déduire immédiatement le système de mensuration qui a présidé à la construction de ce curieux ensemble qu'on pourrait qualifier un cimetière d'astronomes, car le nombre de ses monuments est précisément égal à celui des astres du système planétaire des anciens. Avant d'en formuler la loi, il importe cependant de constater que ces dimensions ne se trouvent pas seulement là, mais dans un grand nombre d'autres monuments plus ou moins voisins.

L'un des monuments les plus complets de la région, sous ce point de vue, est celui du Butten-er-harh à Groix, exploré aussi par M. Le Pontois et se composant d'un tumulus circulaire de 27 mètres de diamètre, dans lequel on rencontre 7 chambres dont cinq sont précédées de galeries. Or, six de ces chambres paraissent avoir été établies d'après un schéma qui repose sur un triangle isocèle à 45°, c'est-à-dire sur l'élément de l'octogone régulier ; et dans l'intérieur de ce triangle on a disposé en entonnoir une série de trapèzes dont les côtés forment les axes directeurs des chambres et des galeries. Les bases de ces trapèzes sont respectivement égales à $3 \times 0,90$; $4 \times 0,90$; $6 \times 0,90$; $12 \times 0,90$, c'est-à-dire proportionnelles à

$$3, 4, \frac{3 \times 4}{2} \text{ et } 3 \times 4$$

et leurs hauteurs dont la somme égale la moitié de 27 mètres sont proportionnelles à

$$3, 5 \text{ et } 7$$

accouplement très cabalistique, car le nombre formé par ces trois chiffres

$$357 = \frac{7854}{22}$$

c'est-à-dire la 22^e partie du cercle de 100 unités de diamètre. Nous verrons plus loin quelle est l'importance de cette remarque, mais en attendant nous constaterons que presque toutes les chambres présentent des divisions dans le rapport de 3 à 4, et que leurs longueurs sont avec celles des galeries qui les précèdent dans le même rapport. La largeur des galeries est uniformément de 0,90.

On peut donc affirmer que le système de construction de ce curieux monument qui est basé sur les multiples de 0^m 30 et de 0^m 90, l'est aussi sur le contact ou l'alliance des nombres 3 et 4 dont le total est 7.

Que si nous sortons des environs immédiats de Plœmeur, nous pourrions remarquer en particulier : — 1^o Que le célèbre cromlec'h d'*Er Lanic*, dont la moitié inférieure baigne actuellement dans la mer, paraissant attester un affaissement du sol de notre littoral, a été tracé sur une ellipse dont le petit rayon est de 27 mètres ; — 2^o Que la butte ovale du *Mane Lud* à Locmariaquer a 3×27^m de grand axe et 2×27^m de petit axe ; et que sa chambre intérieure mesure 3^m sur 3^m 60, c'est-à-dire $(2 \times 5) 0.30$ et $(3 \times 4) 0.30$, où l'on retrouve deux combinaisons des éléments du nombre 7 ; — 3^o Que la butte de *Tumiac* en Arzon a pour base un cercle de 2×27 , et que sa chambre est un carré de 2^m 40 (ou 8×0.30) de côté et sa galerie un trapèze de 2^m 40 de hauteur et de 1^m 80 et 1^m 50 de bases, tous multiples de 0.30 ; — 4^o Que la chambre de *Gavr'inntis* et sa galerie ont aussi des dimensions multiples de 0.30 et que le seuil de la galerie en partage la longueur dans le rapport de 3 à 4 ; — 5^o Qu'au tumulus de *Dissignac* en Saint-Nazaire la surface de la grande chambre, de 1^m 80 sur 3^m, est égale aux $\frac{3}{4}$ de celle de sa galerie, etc.

On pourrait citer encore beaucoup d'autres constatations du même genre, mais ceci suffit pour permettre d'affirmer que dans la région armoricaine, un grand nombre de monuments mégalithiques ont été construits sous l'empire d'un système de mensuration qui comportait une *unité de longueur* de 0^m 30, que j'appellerai le *pted mégalithique*, en notation *u*, — avec un multiple de 3 pieds, ou $3 u = 0^m 90$, que j'appellerai le *pas*, en notation *v* ; — et un autre multiple de 30 pas, ou $30 v = 27^m$, en notation *U*, que j'appellerai *la corde*.

Ceci paraît désormais hors de doute, en sorte que,

$$U = 30 \text{ v} = 90 \text{ u.}$$

En dehors des monuments, il y avait même une autre sous-division, *la main*, qu'on retrouve dans les anciennes légendes celtiques et qui était de 3 au pied, en notation *m*, en sorte qu'on avait

$$U = 30 \text{ v} = 90 \text{ u} = 270^m.$$

Cette simple énumération donne tout de suite le motif du choix de l'échelle. Qu'est-ce que ces nombres 3, 9 et 27, si non

$$3, 3^2 \text{ et } 3^3.$$

Pour des gens qui eurent un véritable culte pour le nombre 3, ce n'était autre chose que l'apothéose de leur nombre de prédilection.

Quant à ce multiple 30 qui se rencontre du pied à la corde, on remarquera à son sujet plusieurs phénomènes arithmétiques dont la coïncidence est assez étrange. En effet :

$$30 = 1 \times 2 \times 3 \times 5$$

c'est-à-dire le produit des 4 premiers nombres premiers :

$$30 = 1 + 2^2 + 3^2 + 4^2$$

c'est-à-dire la somme des carrés des 4 premiers nombres entiers consécutifs :

$$30 = \begin{cases} 1 + 1^1 + 1^2 = 3 \\ 2 + 2^1 + 2^2 = 9 \\ 3 + 3^1 + 3^2 = 18 \end{cases}$$

Total : 30

c'est-à-dire, en prenant l'exposant 1 pour exprimer l'état triangulaire, la somme des 3 premiers états des 3 premiers nombres :

$$\text{et } 30 = 4 + 4^1 + 4^2$$

c'est-à-dire la somme des 3 premiers états du nombre 4.

Pour des gens encore qui ne possédaient pas d'enseignement écrit, mais seulement un enseignement oral, il y avait là une formule de *mnémonte* qui ne pouvait les laisser indifférents.

Ajoutons, enfin, que l'accouplement des trois nombres 3, 9 et 27, que nous avons signalé ci-dessus, amène le nombre 3927 qui est la moitié du nombre sacré 7854 dont je signalerai bientôt l'importance, et nous ne douterons plus de l'heureux choix de l'échelle.

Une concordance encore plus extraordinaire résulte de la remarque faite récemment par M. Loth, au sujet du calendrier celtique qui reposa d'abord sur le mois lunaire de 27 jours en révolution sidérale. Or, ce mois était divisé en 3 semaines de 9 jours, et chaque semaine en 3 périodes de 3 jours. Voilà donc encore la série de 3, 9 et 27, nous donnant cette fois l'accouplement de l'arithmétique avec l'astronomie, comme elle va nous le donner tout à l'heure avec la géométrie.

Ainsi, les multiples et sous-multiples de cette échelle métrique sont basées sur les puissances du nombre 3. Mais cette échelle n'était pas la seule. De même que les Egyptiens employaient simultanément plusieurs unités de mesure suivant l'ordre des monuments auxquels elles étaient destinées ou suivant la classe de la population qui devait s'en servir, de même nos constructeurs de monuments mégalithiques semblent avoir voulu spécialiser leur échelle basée sur 3 pour les monuments funéraires et en adopter une autre pour les grandes enceintes d'assemblées politiques ou religieuses qui forment la tête occidentale des différents systèmes d'alignements de Carnac. Ces grandes enceintes sont circonscrites à des groupes de triangles rectangles du type 3, 4, 5, accouplés deux à deux, soit sur un côté, soit sur l'hypothénuse. On sait que ce triangle rectangle eut une grande faveur dans l'antiquité, parce qu'il était le seul qu'on pût constituer à l'aide de 3 nombres entiers consécutifs. Or les longueurs des côtés de ce triangle sont pour l'enceinte du Ménec, 44,59 et 74 mètres, pour celle de Crucuno, 25,33 et 42 mètres. On n'y trouve pas de multiples de 0^m90 ni de 27^m. L'échelle précédente ne s'applique donc pas. Mais en conservant le pied de 0^m30 = u, on obtient à quelques centimètres près, et il est impossible d'exiger plus d'approxi-

mation pour des longueurs que nos mètres actuels ne mesureraient pas plus exactement sur un terrain imparfaitement dressé :

$$\text{Pour Crucuno : } \begin{cases} 25 = 3 \times 28 \text{ u} \\ 33 = 4 \times 28 \text{ u} \\ 42 = 5 \times 28 \text{ u} \end{cases}$$

$$\text{Pour Le Ménec } \begin{cases} 44 = 3 \times 49 \text{ u} \\ 59 = 4 \times 49 \text{ u} \\ 74 = 5 \times 49 \text{ u} \end{cases}$$

Par conséquent le triangle directeur de l'enceinte de Crucuno a été établi avec une unité de 28 pieds et celui du Ménec avec une unité de 49 pieds.

$$\begin{aligned} \text{Or } 28 &= 4 \times 7 = 7^1 \text{ (au triangle)} \\ \text{et } 49 &= 7 \times 7 = 7^2 \text{ (au carré)} \end{aligned}$$

Nous en concluons qu'il y avait une seconde échelle métrique basée sur les états du nombre 7.

Et voici maintenant où le vrai peut quelquefois n'être point vraisemblable.

Les mesures de longueur des peuples anciens, affirme l'astronome Bailly, tiennent à un système de mesures combinées, liées à un rapport exact, qui dérive d'une mesure universelle : et cette mesure universelle est une fraction déterminée de la circonférence de la terre. Tous les stades et les milles grecs et romains, la parasange persane, le schane égyptien, le cofs et le gaus, espèces de mesures indiennes, ne sont qu'une mesure plus petite répétée un certain nombre de fois ; et cette mesure universelle originelle est la grande coudée conservée sur le Nilomètre du Caire, contenue 72 millions de fois sur la circonférence du globe terrestre, ou 200 mille fois sur la longueur d'un degré. Mais les Egyptiens ne l'avaient pas inventée ; ils la tenaient de peuples antérieurs ne vivant point sur leur latitude. Cette constatation de la mesure exacte de la circonférence terrestre plus de trois mille ans avant l'ère chrétienne, préoccupait beaucoup le savant académicien. Il y revient sans cesse dans ses *Lettres sur les Sciences* au patriarche de Ferney.

Les probabilités démontrent, affirme-t-il, que la circonfé-

rence du globe n'eût point contenu si précisément, 180, 240, 300 ou 400 mille stades divers, 8 mille parasanges, 72 millions de coudées, si ces mesures de longueur n'avaient été réglées sur l'étendue même de cette circonférence. Les anciens ont donc eu, comme nous, l'idée de rendre leurs mesures invariables, en les prenant dans la nature ; et cette idée, encore sans exécution chez nous, ajoutait-il avec tristesse (elle ne fut en effet réalisée que sous la Convention par l'adoption du mètre), semble avoir été remplie par eux. Cette institution des mesures demandait que celle de la terre fût exécutée avec précision. Aussi, la plus ancienne détermination de la circonférence de la terre, rapportée par Aristote, et les quatre autres qui n'en sont que des copies sous des unités différentes, ont-elles une exactitude égale à celle de la mesure entreprise dans nos siècles modernes, puisqu'elle ne diffère que de six toises au degré pour le 49° degré de latitude. « Et cette détermination, à cause de son exactitude même, ne peut être l'ouvrage des Grecs qui ont précédé Aristote. Ils ne connaissaient ni les instruments, ni l'art de s'en servir pour observer. D'ailleurs Aristote n'en nomme point les auteurs. Ce silence démontre que la vanité grecque n'y avait aucun droit. Ce qu'ont fait depuis les Chaldéens et les Chinois dans ce genre, n'est auprès de cette mesure qu'une estimation grossière. La mesure exacte de la terre et les progrès des arts qu'elle comporte ne peuvent donc être attribués qu'à un peuple inconnu dans l'antiquité, ... qui les a transmis aux Perses, aux Chaldéens, aux Egyptiens, d'où ils sont passés chez les Grecs et les Romains. » Et ce peuple qui avait adopté la division de la circonférence en 360 degrés, à cause du grand nombre de diviseurs qu'offre le système sexagésimal, habitait le 49° degré de latitude, puisqu'il l'avait mesuré, sous le climat de seize heures de jour au solstice.

Si le principe posé par Bailly pour tous les peuples connus des anciens est véritablement d'ordre général, nous devons en retrouver la trace dans nos mesures mégalithiques. Or, il est facile de constater cette trace dans la corde de 27 mètres, égale à 90 pieds de 0^m 30. En effet la coudée égyptienne, deux cent millièmes partie du degré, est de 55 centimètres, et l'on constate que $27 = 49 \times 0,55$.

La corde mégalithique était donc égale à 49 coudées égypt-

tiennes : et comme 49 n'est autre chose que 7 au carré, voici réalisée, sur le degré du méridien, une alliance étroite entre le carré de 7 et le carré de 3, car on a : $90 u = 49 c$, d'où le rapport du pied mégalithique à la coudée égyptienne devient $\frac{49}{90}$, ou exactement un dixième de $\frac{7^2}{3^2}$.

C'est une nouvelle preuve de la source unique des sciences à laquelle ont puisé toutes les populations qui ont successivement occupé l'Europe et l'Asie.

III. — L'ancienne lieue gauloise.

L'échelle métrique indiquée ci-dessus étant bien déterminée, il y a lieu de se demander quelle avait dû être, à l'origine, la longueur de la lieue gauloise.

Dans une note, récemment insérée dans la *Revue celtique*, M. d'Arbois de Jubainville, affirme, après Columelle et autres auteurs anciens, que la lieue gauloise était exactement égale à un mille romain et demi ; il en conclut qu'elle devait avoir pour longueur 2220 mètres, tandis qu'on admettait jusqu'ici qu'elle était de 2221 mètres.

Que les Romains aient égalé, après la conquête, la lieue gauloise à leur mille et demi, nous le croyons volontiers ; mais il nous paraît difficile d'en conclure que cette égalité ait existé avant eux. Il y aurait là une concordance beaucoup trop extraordinaire. Il est plus naturel d'admettre qu'ayant trouvé une lieue gauloise ancienne, très rapprochée de leur mille et demi, ils en aient décidé l'unification, et il nous reste à savoir quelle était la longueur de cette lieue ancienne.

Le nombre 2221, pas plus que le nombre 2220, n'est divisible par 27 ; la lieue n'était donc pas comptée en nombre de cordes de 27 mètres, mais si nous prenons pour unité le pas de 0,90, nous trouvons que :

$$2 \times 1234 \times 0,90 = 2221,20$$

La lieue gauloise serait donc composée de deux fois 1234 pas ; et l'on voit facilement que ce nombre avait dû attirer

l'attention, puisqu'il est formé par les 4 premiers nombres naturels, et que 1 et 2 sont les éléments de 3, et 3 et 4 les éléments de 7.

Mais il y a une autre raison pour démontrer que la longueur de 2.220 mètres, égale au mille Romain et demi, est inférieure à celle de l'ancienne lieue gauloise.

Si l'on se rapporte aux observations ci-dessus mentionnées de l'astronome Bailley, il y a lieu de supposer que la lieue gauloise pourrait bien être une fraction simple de la largeur du degré terrestre ; on en acquiert la conviction lorsque l'on constate que le cinquantième de la longueur du degré moyen est exactement de 2222 mètres. Les Anciens n'ayant connu la longueur du degré qu'à une légère approximation, j'en conclus que la lieue gauloise est bien celle de 2468 pas de 0,90, correspondant à 50 au degré.

C'est là une définition simple et saisissante beaucoup plus que celle du mille romain qui donne une fraction compliquée.

IV. — La Légende de Lanrivoaré.

De tout ce qui précède, résulte la constatation d'une singulière prédilection des constructeurs de monuments mégalithiques dans la région armoricaine pour les nombres 3 et 7.

Or, ce culte spécial a reçu un couronnement assez inattendu dans une formule mnémonique qui nous a été transmise et conservée par la légende des Saints de Lanrivoaré, dont M. Chapelle, de Saint-Etienne, a le premier mis en lumière la véritable interprétation que je vais préciser avec des arguments nouveaux.

Voici cette légende bretonne réduite à sa plus simple expression :

A l'extrémité du Finistère, au-dessous de Ploudalmézeau, se trouve la paroisse de Lanrivoaré, dans le cimetière de laquelle on remarque une croix plantée en tête d'une petite enceinte dallée : sur cette enceinte on ne peut passer que déchaussé, et, le jour du pardon, on en fait le tour à genoux ; auprès de la Croix sont déposées 7 pierres rondes. La Légende

dit que c'est le cimetière de 7 mille, 7 cents, 7 *vingts* et 7 saints martyrs et que les 7 pierres rondes sont des pains changés en pierres par saint Hervé, à qui le boulanger du bourg en avait refusé un pour sa nourriture.

Et c'est tout. Aucun document écrit ne permet de contrôler le fait ni la date de cette hécatombe, et la tradition seule en rappelle le souvenir sans dire à quelle époque elle se rattache.

Fréminville en a parlé dans ses *Antiquités du Finistère*, en traduisant mal le nombre des martyrs par 7777 au lieu de 7847, parce qu'il n'avait pas fait attention aux 7 *vingts* qu'il avait pris pour 7 *dizaines*. Et cette traduction constitue une grave erreur, car elle empêcherait d'arriver à l'interprétation complète de la légende. La numération bretonne compte par vingtaines. On ne dit pas *quarante* mais *daou ugent*, et ainsi de suite ; et si on avait voulu exprimer 77 unités, on eût dit *seitek ha tri ugent*, c'est-à-dire *dix-sept et trois vingts*, et non pas *seiz ha seiz ugent*, c'est-à-dire *sept et sept vingts* qui expriment correctement en breton 147. Il nous en est resté quelque chose en français dans nos quatre-vingts.

Il s'agit donc bien de 7847 saints et non de 7777. — Qu'était-ce que ces saints ? ajoute Fréminville. Rien autre chose qu'une peuplade entière de la terre de Rivoaré, qui nouvellement convertie au christianisme fut, dans une bataille, massacrée et détruite par une peuplade encore païenne, habitant un canton voisin.

M. de la Borderie, de son côté, attribuerait volontiers cette hécatombe aux Normands du *x^e* siècle ; mais aucun texte historique ne lui permet de préciser ; la tradition repose uniquement sur le fait matériel de ces dalles et de ces pierres, avec lesquelles le nombre total des 7847 saints et des sept pierres, c'est-à-dire le nombre 7854, ne paraît avoir aucun rapport.

Or, je prétends que tout le problème réside dans la discussion de ce nombre extraordinaire, car je ne crois pas qu'on puisse en rencontrer un semblable ou analogue dans la série des nombres entiers de 1 à 10.000. Il résume à lui seul la *théorie du cercle* et l'*apothéose des nombres 7 et 3*. C'est donc une formule mnémonique par excellence. Qu'on en juge :

A. — Théorie du Cercle

1. — Demandez à un jeune bachelier ès-sciences quelle est la surface d'un cercle de 100 unités de diamètre. Il vous répondra :

$$S = \frac{\pi D^2}{4} = \frac{3,1416 \times 100^2}{4} = \frac{31416}{4} = 7854$$

2. — Demandez au même bachelier quelle est la circonférence d'un cercle de 100 unités de diamètre, il vous répondra :

$$C = \pi \times 100 = 314$$

Or, on peut décomposer de plusieurs façons le nombre 7854 en nombre pyramidaux rectangulaires, de façon que la somme des côtés des rectangles de base amène toujours exactement le nombre 314.

B. — Apo théose du nombre 7

Décomposons encore 7854 de différentes façons. Nous obtiendrons un grand nombre de combinaisons, amenant, soit successivement, soit simultanément, le nombre 7 à tous ses états les plus usuels, état simple, état triangulaire, au carré ou au cube :

C'est d'abord $7854 = 7777 + 77$. Mais je ne suis pas ici pour faire un cours d'arithmétique, et j'espère qu'on voudra bien me croire sur parole, si j'affirme que telle combinaison amène pour résultat :

- le nombre 28, c'est-à-dire 7^1 (au triangle);
- telle autre, 35, c'est-à-dire $7 + 7^1$;
- telle autre, 77, c'est-à-dire $7^1 + 7^2$;
- telle autre, 84, c'est-à-dire $7 + 7^1 + 7^2$;
- telle autre, 420, c'est-à-dire $7^1 + 7^2 + 7^3$;

en sorte que toutes les manifestations usuelles du nombre 7 se trouvent mises successivement en évidence.

C. — *Le nombre 3*

Le nombre 7854 présente aussi des particularités intéressantes au sujet du nombre 3. En effet, prenons sa moitié qui représente la moitié de la surface du cercle de 100 unités de diamètre :

$$\frac{1}{2} 7854 = 3927$$

Or ce dernier nombre est constitué à l'aide des 3 suivants mis à la suite l'un de l'autre :

3, 9, 27,

c'est-à-dire :

3, 3², 3³,

et si l'on fait la somme des 4 chiffres on obtient :

$$3 + 9 + 2 + 7 = 21 = 6^1 = (3^1)^1.$$

Le nombre obtenu en prenant la moitié de 7854 est donc tel qu'il permet de retrouver les 4 états du nombre 3, comme nous avons retrouvé dans l'entier les 4 états du nombre 7; et il accomplit, comme nous le faisons pressentir à la fin du chapitre II, l'alliance étroite de l'arithmétique et de l'astronomie avec la géométrie.

M. Loth, dans le mémoire déjà cité sur l'année celtique, conteste mon interprétation, parce qu'il n'admet pas l'addition de 7847 et de 7 et qu'il s'en tient au nombre de Fréminville, 7777, qui représente, affirme-t-il, un cycle lunaire. Je ferai remarquer au savant doyen de la Faculté des Lettres, que nos deux interprétations ne sont aucunement contradictoires; elles se superposent, et la sienne ne donne que plus de force à la mienne, en ajoutant à la théorie mnémonique un élément de plus, tiré de l'astronomie, puisque $7854 = 7777 + 77$.

Mais il y a mieux encore. Les anciens se sont servis d'un cycle de 24 années lunaires sidérales. Or, une année de 12 mois sidéraux se compose, en tenant compte des fractions men-

suelles, de 327 jours et quart en nombre rond. Si nous multiplions ce nombre par 24, nous trouvons exactement :

$$327,25 \times 24 = 7854$$

Et maintenant comment se fait-il que cette fantasmagorie soit allée s'échouer au fond du cimetière de Lanrivoaré. Est-il possible que ce soit l'effet du pur hasard ? Pour moi je ne puis me résoudre à trouver cela vraisemblable. Je dis qu'il y faut une raison, et je ne puis la trouver que dans une légende celtique ou antérieure ayant précédé la légende chrétienne. On sait combien il fut difficile, lors de l'introduction du christianisme, de déraciner les superstitions celtiques parmi les populations armoricaines. On ne trouva qu'un moyen, ce fut de les christianiser. C'est ainsi que les fontaines sacrées du druidisme furent dédiées aux saints bretons. C'est ainsi que des croix surmontèrent les grands menhirs restés debout. C'est ainsi que saint Cornély supplanta, dit-on, le bœuf Apis comme patron des bœufs à Carnac.

De la même façon, une légende celtique ou plus ancienne, fut remplacée par celle des Saints de Lanrivoaré ; et le nombre 7854 qui avait été consacré là par les savants antiques, résumant pour les initiés aux mystères de la science leurs connaissances en géométrie, en astronomie et en arithmétique, fut ainsi conservé jusqu'à nous. Ils étaient arrivés probablement par expérience et par mensuration à trouver que la circonférence de 100 unités de diamètre avait une longueur de 314 unités. Ils en avaient conclu que la surface d'un cercle était de 7854 unités carrées, et remarquant ensuite que ce nombre contenait l'expression de propriétés merveilleuses sur le nombre 7 et sur le nombre 3, ils en firent l'objet d'une légende *mnémotique* pour leurs adeptes.

Il est inutile d'insister longuement sur l'importance exceptionnelle que les anciens attribuaient au nombre 7, sans doute à cause des 7 astres composant leur système planétaire. M. Dieulafoy a constaté cette prédilection chez les peuples de l'Orient arien : l'ancien et le nouveau Testament la mentionnent à chaque instant ; les Grecs dont l'influence pénétra jusqu'en nos régions par la triple voie du Danube, des caravanes

partant de Marseille, et de la mer, en firent grand usage, et les anciennes légendes celtiques en sont pleines. M. le commandant Le Pontois a eu la patience de compulser les 6 volumes du *Cours de littérature celtique* de M. d'Arbois de Jubainville et d'y compter combien de fois les différents nombres y étaient employés. Il a trouvé 128 fois pour 3, sans compter les triades ; 98 fois pour 7 ; 52 fois pour 9 ; 34 fois pour 4 ; 25 fois pour 12, etc. . . . C'est donc le nombre 7 qui a de beaucoup le plus de faveur après 3. Or j'y constate non seulement le nombre 7, mais aussi sa division par 4 et 3, tels les ordres de *île* dont 4 de première classe et 3 de seconde classe ; et ailleurs le prix de l'honneur des 3 classes de rois fixé à 28, 21 et 7, c'est-à-dire 4×7 , 3×7 , et 7.

Tout cela concorde admirablement avec ce que nous avons trouvé dans les mesures précédentes. Est-ce à dire que les anciens connurent toutes les propriétés singulières plus haut énumérées ? Je ne pourrais ni ne voudrais l'affirmer ; mais il suffit qu'ils en aient connu quelques-unes, et pour moi cela n'est pas douteux. Les anciens et principalement les Égyptiens, après les Chaldéens, avaient poussé fort loin leurs découvertes sur les propriétés des nombres et de la théorie des progressions. Les Grecs et les Phéniciens allèrent puiser chez eux des connaissances qu'ils perfectionnèrent, les premiers pour la théorie pure, les autres pour les besoins de la navigation ; et leur science en arithmétique, en géométrie et en astronomie, se propagea par les voyageurs et par les commerçants, témoin Pythéas, jusqu'aux limites les plus éloignées des régions maritimes.

César dit positivement que les druides instruisaient la jeunesse des Celtes-Gaulois, et lui enseignaient le « cours des astres, la grandeur du monde et des terres ». Ceci suppose les nombres et la géométrie. Il n'y a donc aucune témérité à interpréter la formule 7854, comme une mnémonie servant à l'enseignement et à la conservation de ces sciences.

Mais pourquoi les 7 à Lanrivouré ?... Je ferai remarquer que cette pointe extrême du Finistère est toute voisine de l'Aberwrach, où je ne suis pas le seul à placer l'ancienne capitale des Osismes ; car c'est bien là que conduisent les itinéraires des voies romaines. On a objecté que c'est à peine si

l'on rencontre actuellement à l'Abervrac'h quelques débris gaulois et romains : mais est-ce là une objection sérieuse ? La mer ne ronge-t-elle pas continuellement nos falaises ? et pourrait-on me dire de combien celles-ci ont reculé depuis les temps historiques, lorsque nous en voyons sans cesse des fragments disparaître ? Notre sol lui-même paraît s'être affaissé, témoin le cromlec'h d'*Er Lanic* à moitié enseveli sous les eaux, et les restes de tant de forêts sous-marines, dont on retrouve les traces aux basses mers. La capitale des Osismes gaulois, je ne dis pas gallo-romains, — (car elle fut transportée par ceux-ci à Carhaix) — était certainement située sur la côte, à l'extrémité du Finistère, et si nous ne la trouvons plus, c'est qu'elle a disparu sous la mer envahissante, comme la cité d'Is et bien d'autres. Il ne reste à côté que le souvenir transformé de son collège de druides ou de savants à Lanrivoaré.

Au surplus, si les débris gaulois sont rares à l'Abervrac'h même, je dois faire remarquer ici que sur le territoire de Lanrivoaré, on a découvert en 1889 plusieurs objets en or, bracelets, fibules, etc ... d'origine certainement gauloise, qui font aujourd'hui l'un des plus précieux ornements du magnifique musée archéologique de M. Paul du Chatellier au château de Kernus, près de Pont-L'Abbé. Ces bijoux n'ont pu être possédés que par des Gaulois de classe supérieure établis dans cette région. Il n'est donc pas étonnant que des légendes spéciales soient restées là subsistantes, à côté de leurs trésors, et que le changement de religion en ait changé le caractère.

De tout ceci résulte que les constructeurs de monuments mégalithiques de nos contrées étaient affiliés à une civilisation beaucoup plus avancée qu'on ne le supposait jusqu'ici, et qu'ils possédèrent parmi eux de véritables savants.

Je suis persuadé qu'une étude plus attentive de beaucoup d'autres monuments amènera de nouvelles découvertes de ce genre, et j'y invite tous les archéologues soucieux du bon renom de nos pères.

Penanros, en Plomelin, ce 2 septembre 1904.

René KERVILER.

EXCURSION

du Mercredi 14 Septembre 1904

Cette excursion à laquelle, pour diverses raisons, un petit nombre seulement de nos confrères put prendre part, a été cependant fort instructive. Elle a eu pour objet deux monuments importants pour l'étude de l'architecture militaire au **xiv^e** siècle : les châteaux de Derval et de Fougeray.

Nous visitâmes d'abord le bourg de Derval : son église est moderne et le clocher, tout au moins, semble avoir été reconstruit à l'époque de la Restauration. Vers 1828, Derval avait pour curé M. Orain, ancien recteur de Fégréac, célèbre par son dévouement à cette paroisse, qu'il ne quitta pas pendant les plus mauvais jours de la révolution ; on sait qu'il retira d'un fossé où il se noyait, un gendarme lancé à sa poursuite à travers les marais de Redon. La vie de M. Orain, écrite en 1857, par le chanoine Cahour, du diocèse de Nantes, a été réimprimée dernièrement ; elle contient des récits pleins d'intérêt.

A quelque distance du bourg de Derval, sont les ruines de l'ancien château de ce nom, que l'on appelle aujourd'hui, nous ne savons pourquoi, *tour Saint-Clair*. Elles s'élèvent sur une motte, en partie factice et formée des terres extraites des larges et profonds fossés qui l'environnent. Cette motte, située en un lieu peu éminent, est d'une étendue considérable ; son contour est bordé par les débris de l'enceinte du château qui présentent encore, sous des buissons touffus, les bases de diverses tours et courtines. Le point où se trouvait le pont-levis d'entrée, regarde la route voisine ; quelques fragments des poutres et pieux, soutenant jadis le pont volant qui y conduisait, se remarquent encore au milieu des roseaux du fossé qui est fort bourbeux en cet endroit, et servent à

déterminer son emplacement. D'ailleurs, cette partie du fossé a été fertile en trouvailles curieuses. Explorée récemment, elle a fourni une armure recouvrant des ossements humains, ainsi que plusieurs armes du moyen-âge, casques et épées. On a aussi rencontré dans les décombres de Derval une belle pièce d'or, à l'effigie d'Auguste, aujourd'hui en possession de notre confrère, le marquis de l'Estourbeillon. C'est une marque que l'origine de ce château, comme celle de beaucoup d'autres forteresses du moyen-âge, remonte à l'époque romaine.

L'entrée du château, qui était le point le moins escarpé et le plus faible de son enceinte, a été protégée, sans doute à la fin du *xvi^e* siècle et au temps des guerres de la Ligue, par un *cavalier* triangulaire, la base vers le château. Cet ouvrage en terre, dont la masse boisée se remarque de la route, contribuait puissamment à la défense de la place, quand l'artillerie fut devenue d'usage général, en permettant le jeu du canon à tir rasant, que l'on pouvait y planter, et en couvrant la muraille du moyen-âge qui, n'étant pas terrassée, aurait bientôt été mise à bas par les boulets ennemis. Quant au reste du pourtour de l'enceinte, il était, jusqu'à un certain point, garanti par la hauteur de la terrasse de sa contrescarpe, peut-être renforcée à dessein, au temps de la Ligue.

Plusieurs châteaux ont été ainsi munis de nouvelles fortifications, à la fin du *xvi^e* siècle, afin qu'ils pussent résister aux effets redoutables du canon. Pendant le congrès de Guérande, en 1899, nous avons visité le château de Ranrouët, non loin d'Herbignac, construction bien homogène du *xv^e* siècle, entourée complètement, à la fin du *xvi^e*, d'une enceinte de terre, basse et à angles saillants, affectant la forme d'une étoile; tandis que son entrée primitive était masquée par un cavalier triangulaire du même genre, tout à fait semblable à celui de Derval.

Mais la partie la plus remarquable des ruines de Derval, est la forte et haute tour ronde, à demi écroulée, qui s'élève encore à l'extrémité Ouest de son enceinte. Nous croyons pouvoir y reconnaître avec certitude le donjon du château. Ce donjon est bien construit en blocage de pierres dures, noyées dans un mortier excellent. Le parement est fait de belles

pierres de taille, bien appareillées. La base est renforcée par deux contreforts talutés, qui suivent la direction des courtines voisines, et n'entravent en rien la défense du pied de la tour.

Dans l'épaisseur du mur regardant le château, montait une belle vis à cage ronde, dont le limon et les marches ont disparu. Nous avons encore remarqué dans l'épaisseur d'un des contreforts, une fosse d'aisance rectangulaire et assez étroite, dont le conduit, communiquant avec les étages supérieurs, est bien reconnaissable.

A quelle époque remonte ce donjon ? Probablement au milieu du ^{xiv}^e siècle. En effet, son parement présente des ceintures de moëllons, assez caractéristiques du début de ce siècle ; de plus, ses fenêtres rectangulaires sont garnies de moulures rondes, à base polygonale, qui indiquent le ^{xiv}^e siècle déjà un peu avancé, mais ne présentent point la coupe allongée en amande, des moulures d'époque postérieure.

Les machicoulis ne subsistent plus ; car la tour a perdu sa partie supérieure.

L'enceinte du château, nous l'avons déjà dit, était flanquée de petites tours ou demi-tours rondes, et la base de l'une d'elles subsiste encore, assez bien conservée, à gauche de l'emplacement de l'entrée. Le contour de l'enceinte nous a paru affecter une forme à peu près circulaire ou polygonale irrégulière. Cette place a été démantelée en 1598, par ordre de Henri IV, et depuis, ses ruines ont longtemps servi de carrière aux habitants du voisinage, ce qui explique son mauvais état de conservation. On trouvera la liste de ses seigneurs dans le bel ouvrage de notre savant confrère, M. le chanoine Guillotin de Corson, « *Grandes Seigneuries de Haute-Bretagne* », tome III, pp. 99-111. Rappelons seulement que le château de Derval appartint successivement aux maisons de Derval jusqu'en 1325, de Rougé jusqu'en 1415, de Châteaugiron et Malestroit jusqu'en 1482, de Rieux jusqu'en 1532, puis aux Châteaubriant jusqu'en 1539, et dès lors au connétable de Montmorency et aux princes de Condé.

Nous attribuerions volontiers la construction du donjon à Guillaume de Rougé, fils d'Agnès de Derval, qui hérita de sa

mère en 1325, ou peut-être à son fils. C'est sur son petit-fils que Derval fut confisqué par Jean de Monfort, pour être donné à Robert Knolle qui en était seigneur en 1373, et y fut assiégé par Bertrand du Guesclin. Cette seigneurie fut érigée en baronnie en 1451.

Une courte description du château de Derval dans son état ancien, nous est fourni par le *Dictionnaire de Bretagne* d'Ogée, et nous donne une grande idée de sa force.

Non loin de ces belles ruines, on trouve, sur la droite de la route, une très petite chapelle moderne, bâtie sur l'emplacement d'une autre, fort ancienne et beaucoup plus grande, dont les derniers débris n'ont disparu que depuis peu d'années. Elle porte le nom de *Chapelle Saint-Dents*, et rappelle le souvenir d'un ancien prieuré, fondé par les seigneurs de Derval et dépendant au spirituel, de l'abbaye de Bourgueil, en Touraine.

Dans le mur de la chapelle a été encastrée une belle pierre tombale, dont la légende est en partie cachée par le crépi du mur, mais qui laisse encore lire : . . . *de Derval et de Monssour Bonabes jadis seignour de Derval qui trespasa le quart jour de aoust lan de grace MCCCXXV. Priez pour lame de li que Dieux bon . . .* » (Voir la légende plus complète dans les « *Grandes Seigneuries de Haute-Bretagne*, » tome III). C'est la tombe du dernier seigneur de l'ancienne maison de Derval ; elle provient des ruines de la vieille chapelle. On voit encore dans ce petit monument, deux statues de saint, en bois et fort grossières, qui paraissent du *xvi^e* siècle, des lambeaux d'une vieille chasuble brodée en soie, et un missel, édité à Paris en 1678, en fort mauvais état. Autour de la première chapelle, était un cimetière dont on a retiré, il y a quelques années, quantité d'ossements, au dire des habitants du village voisin.

Continuant notre route, en passant par le bourg de Mouais, dont l'église parait avoir été reconstruite sous la Restauration, nous arrivâmes enfin devant le superbe donjon, admirablement conservé, qui seul a échappé à la démolition du château de Fougeray. Ce donjon, dont l'aspect est une fête pour les yeux d'archéologues passionnés, était sans doute la plus belle partie du château auquel il a survécu. Il est de forme cylindrique, à quatre étages, et était complètement isolé des autres

constructions de la place ; car son rez-de-chaussée présente une porte à pont-levis, et un autre pont-levis reliait son deuxième étage à la courtine voisine. Au congrès de Lannion, en 1901, nous avons pu étudier le beau château de Tonquédec qui présente deux tours ainsi isolées du reste du château, et formant deux forteresses où la garnison pouvait se réfugier dans un cas pressant.

Un beau et large escalier en vis donne accès aux étages supérieurs de la tour de Fougeray, et chacun d'eux comprend une grande salle, non voûtée, mais munie d'un plancher supporté par de grosses poutres, et chauffée par une vaste cheminée, dont le manteau repose sur deux corbelets de granit. Du côté le moins exposé à l'ennemi, c'est-à-dire vers le château, on a ménagé, contre les grandes salles et sans doute quelque peu aux dépens de l'épaisseur du mur, une série de petites salles et de couloirs, voûtés en arc brisé, éclairés par des fenêtres à sièges de pierre, chauffés par des cheminées et munis de cabinets d'aisances. Ces petites salles communiquent, d'un étage à l'autre, par de petits escaliers en vis, placés sur des plans différents. Ce sont des dégagements et des logements pour la commodité des habitants de la tour ; et leur disposition est si compliquée qu'il est difficile de s'en faire une idée exacte, sans les avoir mesurés et examinés avec soin.

Il semble d'ailleurs que ces petites salles aient subi quelques remaniements ; car leurs cheminées sont ornées de moulures rondes à bandeau plat, et même parfois de moulures à arêtes vives, d'un style sensiblement postérieur à celui des moulures qui décorent les portes donnant sur le grand escalier et les autres parties du donjon.

Ces petits appartements, avec leurs couloirs et leurs escaliers, dénotent un grand talent chez l'architecte qui a su si habilement les réserver dans un côté de sa construction.

Quant aux grandes salles, leurs cheminées et leurs baies sont garnies de moulures rondes, sans bandeau plat, reposant sur des bases polygonales, avec chapiteaux écrasés, à la mode du *xiv^e* siècle. Plusieurs de ces chapiteaux présentent des feuillages délicatement sculptés ; d'autres ont été laissés bruts, comme si l'on n'avait pas eu le temps d'en achever la décoration.

Les portes donnant sur le grand escalier étaient maintenues par de fortes barres de fer, dont on voit les logements carrés, s'enfonçant profondément dans un des côtés du tableau de chaque baie. Ces barres devaient s'ajuster dans des boucles carrées, reliées à l'armature de la face interne des portes. Nous n'avons pas remarqué de gonds ; peut-être donc les portes n'étaient-elles que des mantelets mobiles.

Les baies intérieures sont amorties en arc brisé, forme qu'affectent également les voûtes des petits appartements.

Le donjon est éclairé par des fenêtres rectangulaires et muni d'un chemin de ronde à machicoulis, jadis couvert. La tourelle en poivrière, couronnant la grande vis et saillant autrefois hors de la toiture, a disparu ; mais sa base est encore bien reconnaissable dans la grande salle de l'étage le plus élevé.

En général, le style de l'ornementation indique le milieu du ^{xiv}^e siècle, sauf les remaniements de la fin de ce siècle et même du ^{xv}^e, que nous semblent avoir subi les petites pièces de dégagement.

La prise du château de Fougeray, en 1354, selon D. Lobineau, fut l'un des premiers exploits de Bertrand du Guesclin. A cette époque, le donjon devait être construit tout nouvellement. L'absence de voûtes, qui constitue pour lui une infériorité, par rapport à d'autres monuments du même genre, et les chapiteaux inachevés de plusieurs de ses baies, semblent dénoter qu'il fut élevé avec une certaine précipitation.

Toutefois ce donjon n'en est pas moins un modèle de genre ; nulle tour féodale ne peut mieux faire connaître les usages des constructeurs du ^{xiv}^e siècle. C'est un vrai chef-d'œuvre d'architecture militaire qui mériterait une étude approfondie, accompagnée de plans et de coupes, absolument nécessaires pour bien comprendre la disposition des petits appartements, couloirs, cabinets et escaliers, situés contre les grandes salles, dans un seul de ses côtés. Nous souhaitons vivement que ce travail puisse tenter quelque architecte de notre région, qui en fasse l'objet d'une instructive monographie. Nous ne doutons pas que le plan de chaque étage ne ménage de curieuses surprises, en découvrant la science pratique et la richesse d'invention de l'habile maître à qui on doit le donjon de Fougeray.

Cette tour peut être comparée à celle de Montlhéry, à laquelle elle est même supérieure, croyons-nous, à plusieurs égards. Dans la grande cheminée d'un des étages les plus élevés, a été déblayé, il y a quelques années, un four assez profond, contenant un bel armet du xvi^e siècle et une petite dague, probablement italienne, à lame triangulaire, et à poignée délicatement ciselée dans le style Louis XV, munie de deux grands quillons recourbés en dehors, pour servir à parer les coups d'épée. La rencontre de ce four vers le sommet du donjon est assez étrange ; peut-être pourrait-on penser, vu sa proximité des machicoulis, qu'on y faisait non pas cuire des aliments, mais bien chauffer certains matériaux, comme du sable, de la poix, destinés à être jetés sur les assaillants. Cependant nous savons que ces projectiles se chauffaient généralement dans des cheminées placées sur le haut des remparts, et non pas dans des fours.

L'examen trop rapide de ce superbe donjon, a terminé notre excursion ; nous avons eu à regretter de ne pouvoir étudier un beau plan d'ensemble de l'ancien château de Fougeray, que l'on conserve, nous a-t-on dit, dans le château du xviii^e siècle qui a remplacé la vieille forteresse.

Du bourg, rien à mentionner au point de vue qui nous occupe, si ce n'est quelques rares maisons du xvii^e siècle et une belle croix de pierre du xv^e, à long fût, placée contre l'un des murs de l'église moderne.

Quant aux divers seigneurs de Fougeray, tout en renvoyant le lecteur aux « *Grandes seigneuries de Haute-Bretagne* » (tome II, pp. 180-188), nous tenons à citer au moins leurs noms, avec quelques dates.

De la fin du xi^e siècle jusqu'en 1235, Fougeray appartient à Brient Le Beuf dont l'héritière, Nicole, l'apporta à son mari, Geoffroy de Rieux. Vers 1424, Louis d'Amboise, vicomte de Thouars, reçut Fougeray de sa femme, Marie de Rieux, et leur fille, Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne, en hérita, l'an 1463, puis en 1470, en fit don à sa sœur, Marguerite de la Trémouille. L'an 1474, Jean de Malestroît l'acheta, et cette seigneurie passa ensuite, par héritage, à Françoise de Rieux qui épousa en 1488, François de Laval, baron de Châteaubriant. Jean de Laval, fils de ces derniers, la reçut en 1532 et la trans-

mit à sa cousine, Anne de Montejean, veuve de Jean d'Acigné. Entre 1562 et 1567, Jean VI d'Acigné vendit Fougeray à René de la Chapelle, seigneur de La Roche-Giffart, dont le descendant, Henri, fit ériger ce fief en marquisat, en 1643. Fougeray fut encore vendu, en 1685, à Catherine de Rougé, femme du maréchal de Créqui, et, en 1748, à Charles Locquet de Granville.

Le magnifique donjon que nous avons visité, est donc certainement dû à un seigneur de la maison de Rieux.

Paul DE BERTHOU.



NOTE SUR L'ANGÉLIQUE

ET SA CULTURE A CHATEAUBRIANT

L'Angélique cultivée à Châteaubriant est l'*Angelica Archangelica*, L. Elle appartient à la famille des Ombellifères, plantes le plus souvent herbacées. Les caractères des Ombellifères sont assez connus pour qu'on nous dispense de les rappeler. Les botanistes les ont divisées en cent cinquante-deux genres, comprenant environ treize cents espèces répandues dans toutes les régions tempérées du globe, et plus particulièrement dans l'hémisphère boréal. On en a trouvé cinq espèces fossiles dans le terrain tertiaire, appartenant à des genres encore vivants.

Les Ombellifères doivent leurs principales propriétés à l'huile essentielle produite par leurs canaux sécréteurs. Cette huile est souvent associée à un principe narcotique, surtout dans l'écorce et les feuilles, où abondent les sucs propres qui peuvent, suivant la proportion du principe dominant, présenter des qualités diverses. Tantôt, ils fournissent à la médecine des stimulants ou antispasmodiques (asa-fœtida, opoponax, gomme-ammonique); tantôt ils forment des poisons très violents, tels ceux fournis par les ciguës; tantôt enfin, ils sont mitigés au point de ne plus servir qu'à aromatiser les parties de la plante où ils sont distribués, comme les feuilles du persil et les tiges de l'Angélique. Cela se présente notamment dans certaines espèces privées de lumière: c'est ainsi que les jardiniers rendent comestibles les feuilles du céleri en les recouvrant de terre. On observe encore que les propriétés de quelques ombellifères sont modifiées par l'influence du climat: la grande ciguë, *conium maculatum*, peut se manger sans inconvénient en Russie.

Angelica est le nom générique de la plante qui nous occupe. Tournefort classe les *angéliques* parmi les herbes et sous arbrisseaux à fleurs polypétales en rose et en ombelle, de la section des fleurs soutenues par des rayons et dont le calice se change en deux graines oblongues, étroites et un peu épaisses. Linné les range dans la *Pentandrie digynie*. Toutes les angéliques sont bizannuelles ou vivaces, leurs feuilles grandes, les ombelles à rayon nombreux, les ombelles globuleux. Huit à dix espèces sont connues.

L'*Angelica archangelica* porte plusieurs noms : l'Angélique, l'Archangélique, la Reine du Saint-Esprit, l'Angélique des jardins, l'Angélique de Bohême, l'Angélique médicinale, *Angelica major*, *Angelica sativa*, *Imperatoria sativa*. C'est une plante robuste dont les caractères spécifiques sont les suivants : feuilles grandes, pétiole charnu, graine dilatée en sac ; fleurs verdâtres à pétales courbés en dedans ; carpelle cinq côtes, les deux latérales ailées. Elle est originaire de l'Europe boréale, mais elle croît naturellement dans les Alpes françaises, suisses et italiennes, en Lorraine, en Champagne, en Bourgogne, aux environs de Clermont-Ferrand, de Niort et de Châteaubriant. Les peuples d'Islande et de Laponie se nourrissent des tiges d'*Angélique* au dire de Bauhin et de Linné.

Il y a quatre cents ans qu'on cultive l'*Angélique* à Niort. A Châteaubriant, sa culture est pour le moins aussi ancienne. Elle remonte à la famille Yvon, qui pendant plusieurs siècles tint sa confiserie sur Saint-Jean-de-Béré dans le faubourg de Couéré.

Aujourd'hui, trois maisons fabriquent la confiture d'Angélique : les demoiselles Yvon, près de l'église Saint-Nicolas, Monsieur Barreau qui, en 1885, acheta à la famille Yvon son secret de fabrication, et Madame Veuve Ney qui, par Monsieur Daniel auquel elle a succédé, connut aussi le secret. Ce secret est-il le même dans les trois confiseries ? Nous l'ignorons. Toutes les trois donnent un excellent produit dont le seul tort est de coûter cher.

L'*Angélique* se plait dans les terrains humides et ne réussit jamais mieux que sur les bords d'un fossé ou d'un étang. Elle exige une forte fumure et des labours incessants. Sa racine résiste aux plus grands froids ; la tige, au contraire est très sensible à la gelée.

La graine d'Angélique se sème en juin, aussitôt la maturité. Parvenue à une hauteur de six pouces environ, l'Angélique est transplantée ; on espace chaque plant à soixante ou soixante-dix centimètres l'un de l'autre, à cause de l'étendue des feuilles. Cette opération se fait à deux époques : 1^o au mois de mars suivant pour couper la plante en octobre de la même année : 2^o au mois de septembre de l'année suivante a lieu la deuxième plantation suivie de la coupe au mois d'avril.

A mesure que la graine mûrit, le pied de la plante périt ; aussi, quand on veut conserver les mêmes pieds pendant plusieurs années, on coupe dès le mois de mai l'extrémité des tiges : cela empêche la plante de grainer et la rajeunit.

Une ou deux années après le semis, chaque pied produit une demi-douzaine de bâtons propres à la confiserie.

Les naturalistes ont observé sur les fleurs d'*Angélique*, de même que sur la plupart des ombellifères, deux sortes d'insectes ; l'un, le *scarabæus nigro cœrulescens*, qu'on nomme vulgairement *drap mortuaire*, à cause, sans doute, de sa robe noire rayée de blanc ; l'autre est un dermeste appelé : *dermeste à étuis transparents*, *dermestes elytris carnelis perlucidis*, *thorace obscuriore* (Geoff.)

Les qualités qu'on a remarquées dans l'*Angélique*, l'ont fait placer parmi les aliments. Ses tiges, encore tendres, sont coupées d'une longueur convenable pour la confiserie.

A Châteaubriant, l'*Angélique* se vend en bâton ou en petites couronnes. Chaque confiseur possède-t-il un secret qui lui est propre, ou bien, le même secret est-il commun à tous les confiseurs. Encore une fois nous l'ignorons ; mais quelques procédés connus il y a deux cents ans nous sont parvenus. En voici un échantillon : On blanchit les tiges, en les faisant bouillir dans l'eau jusqu'à ce qu'elles s'écrasent entre les doigts ; après avoir laissé couler l'eau ; on les met dans une bassine avec du sucre clarifié ; on les laisse bouillir en ayant soin d'écumer ; après quoi, on les retire du sirop et on les place en vases.

Avec la racine, quelques confiseurs préparent la liqueur dite « liqueur d'Angélique ». Celle fabriquée à Châteaubriant acquiert en vieillissant une odeur musquée très agréable.

L'*Angélique* est ainsi nommée à cause des grandes vertus

que les anciens lui attribuaient. Elle passe pour stomachique, cordiale, sudorifique, carminative, vulnéraire, antivermineuse et apéritive. La médecine utilise sa racine, sa tige, ses feuilles et sa semence. La racine est la plus employée, mais il faut prendre garde qu'elle ne se gâte quand on la conserve. Elle est très vantée contre la peste. Paracelse rapporte qu'il fit des cures miraculeuses avec cette plante durant la peste de Milan, et, dit-on, son témoignage est confirmé par un grand nombre d'auteurs qui lui reconnaissent de précieuses propriétés contre cette terrible épidémie. On assure qu'elle est un excellent pectoral, ce qui lui fait donner le nom d'herbe pectorale, *herba pectoraria*. Elle chasse les mauvaises humeurs en excitant la transpiration, disent encore les anciens. « Son esprit, ajoute Pommet, réjouit le cœur et ranime les esprits. L'huile que les chimistes en retirent est d'un admirable effet dans beaucoup d'occasions. Elle guérit, outre cela, l'apoplexie, les convulsions, la crampe et le rhumatisme ».

L'*Angélique* est recommandée contre le scorbut et contre la rage. Le médecin Chomel l'employait avec succès contre les fièvres pourprées. On s'en sert encore dans les coliques convulsives et pour exciter les règles ; elle procure quelquefois un soulagement aux asthmatiques.

Sous forme de confiserie, la quantité d'Angélique livrée au commerce est d'environ cinq mille kilogrammes. Elle s'expédie peu à l'étranger, car elle ne se conserve pas très bien, et les gourmets la veulent fraîche.

Monsieur Barreau a plusieurs fois exposé ses produits et obtenu les récompenses suivantes :

Londres : Diplôme de médaille d'or et palme.

Lille : Diplôme de médaille d'argent.

Paris : Diplôme de premier grand prix, hors concours.

Lorient : Médaille d'or et croix.

Nantes : Diplôme de médaille de vermeil.

Les autres confiseries ont aussi des récompenses très appréciées.

Quelques-uns préparent en outre des « macarons ». Les macarons de Châteaubriant jouissent d'une réputation justement méritée.



RAPPORT
DU
COMITÉ DE PRÉSERVATION DU BRETON

RAPPORT

DU

COMITÉ DE PRÉSERVATION DU BRETON

Nous nous proposons de donner ci-après, d'une façon aussi succincte et aussi claire que possible, un tableau du mouvement breton dans le courant de l'année passée.

Mélodies bretonnes et chants populaires. — Publications relatives à la musique bretonne.

Nous avons recueilli cette année, en nous aidant d'un excellent phonographe qui nous a été obligeamment prêté par la Sœur Marie-Théodose du Saint-Esprit, un nombre assez considérable de mélodies bretonnes. M. de Villermay a bien voulu nous continuer sa précieuse collaboration pour la notation de ces mélodies.

En même temps que les airs, nous avons recueilli les paroles de nombreux chants populaires.

Les *Cantiques bretons* de M. le Chanoine Guitterel, qui viennent de paraître chez M. René Prud'homme, contiennent un choix judicieux d'airs bretons, mêlés malheureusement d'airs français. L'auteur insiste, avec raison, dans sa préface, sur la nécessité de faire vibrer, plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici, la fibre bretonne dans l'enseignement religieux.

Autres publications relatives à la musique bretonne :

1^o *Airs et chants populaires de la Basse-Cornouailles*, par

M. l'abbé Guillerm, édition de la Société des Bibliophiles bretons (Plihon et Hommay, Rennes).

2^e *Kanaouennou Santel*, cantiques bretons harmonisés par M. Ropartz, texte breton revu par M. l'abbé Biler, publiés par la *Schola Cantorum* de Saint-Gervais à Paris.

Il a paru un certain nombre de chants bretons avec airs notés dans nos revues et journaux de Bretagne, notamment dans le *Clocher Breton* qui poursuit la publication de l'intéressante collection, les *Voix du Pays*; *Dihunamb*, la nouvelle revue populaire en vannetais de MM. Herrieu et Mellac, et enfin *Kroaz ar Vretoned*. Ce dernier journal a acquis récemment un matériel pour l'impression de la musique, ce qui lui a permis de développer ses publications sur feuilles volantes de chants bretons avec airs notés.

En préparation :

Kousk, *Breiz-Izel*, *Cwsg Lydaw*, *cwsg*, chant breton, adaptation galloise arrangée à quatre parties (Paris, Le Dault).

La Société Philharmonique de Saint-Brieuc a fait entendre avec succès, dans un de ses concerts annuels, des airs populaires gallois arrangés par M. Bourgault-Ducoudray.

La musique celtique tend à prendre une place de plus en plus importante dans nos fêtes, tant en Bretagne qu'à Paris (fêtes de la *Bretagne* et du *Jabadao*). Dans un concert aux Mille-Colonnes, donné par la première de ces sociétés, un jeune artiste breton, M. Paul Le Flem, élève diplômé de la *Schola Cantorum*, a donné les trois grandes chansons de Taldir arrangées pour chœur et orchestre. Au pardon de Sainte-Anne de la Maison-Blanche, à Paris, les chants bretons ont été aussi très goûtés.

Publications en breton ou sur le breton.

Ont paru les ouvrages suivants que notre rapport de l'année dernière mentionnait comme étant sous presse :

1^o *Kantlikou brezonek eskopti Zan-Briek ha Landreger*, par M. le chanoine Guitterel (Saint-Brieuc, Prud'homme).

2° *Ilron Varta Lourd*, par M. l'abbé Madec (Brest, Kaigre ; Quimper, Salaün).

3° *War an delen hag ar c'horn-boud*, par Y. Berthou (Saint-Brieuc, Prud'homme).

4° *Le vin de Coalascorn*, par Midy, avec traduction en vers bretons par Ch. Gwénnou (Saint-Brieuc, Prud'homme).

Nous avons reçu d'autre part :

5° *Nominoé, roi des Bretons Armoricaïns*, in-8°, 17 p., brochure contenant plusieurs articles en breton et en français, en breton : *Nominoé*, poème de Berthou, couronné au Congrès de Lesneven (Paris, Le Dault).

6° *Ar gwir trec'h d'ar gaou*, comédie bretonne en deux actes et en prose, par Abalor.

Cette petite pièce, sous une forme extrêmement simple, cache un enseignement d'une haute portée morale et nationale ; elle est précédée d'une préface de M. de l'Estourbeillon et a obtenu un prix de l'U. R. B. — La forme laisse quelque peu à désirer sous le rapport de la correction, mais elle sera aisément améliorée dans une édition nouvelle (Paris, Le Dault).

7° *Deomp da Jezuz er Zakramant*, excellent livre de piété où le précepte est commenté à l'aide de récits et d'exemples très attrayants (Brest, Kaigre).

8° *An Testamant koz*, nouvelle édition (la 9°), de ce livre bien connu de Morvan (Brest, Derrien).

9° *Reter Plougastel*, charmant volume de poésie bretonne, par un de nos bardes les plus distingués, Klaoda (Saint-Brieuc, Prud'homme).

Nous avons reçu en outre communication du manuscrit d'*Alan al Louarn*, adaptation en vers bretons de la *Farce de Maître Pathelin*, par M. l'abbé Perrot, directeur et fondateur de la troupe de Saint-Vougay. Cette pièce nous a paru des plus remarquables ; nous lui souhaitons de grand cœur le succès qu'elle mérite. Elle doit être actuellement sous presse (Brest, Kaigre). Sous presse également (Paris, Le Dault) *Arzur Breiz*, par le Garrec, pièce couronnée à Gourin, par l'Union Régionaliste.

On trouvera plus loin, à propos du théâtre breton, l'indication de quelques autres pièces en préparation.

La revue littéraire *Ar Vro*, dont nous avons annoncé l'apparition l'an dernier, se publie maintenant à Carhaix, à l'imprimerie fondée par M. Jaffrennou pour son journal breton-français *Ar Bobl*. Ces deux publications très bretonnes, non seulement de langue mais d'esprit, ont été parfaitement accueillies du public breton.

La *Résistance de Morlaix* a perdu la collaboration — très remarquée — de M. Berthou ; elle continue néanmoins la publication d'articles de politique courante en breton.

Le *Courrier du Finistère* a adjoint à ses articles politiques en breton un feuilleton dans la même langue.

L'*Indépendance Bretonne* publie de bons articles bretons dans ses suppléments locaux. Le sympathique directeur de ce journal, M. Corfec, appuie ces articles de conférences bretonnes qui obtiennent partout un légitime succès.

La publication du *Fetzh Breiz* n'a pas été interrompue par la mort de M. l'abbé Le Normant, son directeur, l'auteur d'un intéressant Lexique breton-français ; il serait à désirer que la nouvelle direction se tint au courant des travaux faits à Vannes, pour ses études de grammaire actuellement en cours de publication.

Les revues *Le Clocher Breton*, *l'Hermine*, *la Revue de Bretagne*, *Bretoned Paris*, *Kloc'h ar Vretoned*, continuent à publier des articles bretons en prose et en vers.

Le *Kannad ar Galon-Zakr* et les *Annales de la Propagation de la Foi*, paraissent toujours en breton, ces dernières dans trois dialectes (Léon, Tréguier et Vannes). *Kroaz ar Vretoned* a beaucoup développé ses publications populaires sur feuilles volantes.

Nous avons reçu *Kannadik Sant-Segal*, intéressant bulletin paroissial en breton, imprimé à la machine à écrire par M. l'abbé Corre (Saint-Ségal).

Enfin signalons l'apparition de *Dihunamb*, excellente petite revue populaire en breton de Vannes, par MM. Herrieu et Mellac. Nous attirons tout spécialement l'attention de nos amis sur cette publication, qui est appelée à jouer en Vannes le rôle de *Kroaz ar Vretoned* en Tréguier. Elle ne peut encore paraître qu'à intervalles éloignés, faute de ressources suffisantes. Nous faisons appel en sa faveur à la générosité de

tous les amis de la Bretagne. (Adresser les souscriptions à M. Mellac, 58, rue du Port, Lorient.)

Nous avons noté dans nos différentes revues et journaux les articles suivants : dans la *Revue de Bretagne*, le remarquable discours de M. de Calan, au congrès de l'U. R. B., à Plélan ; — dans *Ar Bobl*, le discours de M. Hémon à la représentation de Pontkallek, à Carhaix ; les articles de M. Morvran-Goblet sur l'enseignement primaire en Bretagne ; — dans *Bretoned Paris*, une statistique très complète de l'émigration bretonne à Paris ; — dans la *Résistance*, les articles bretons de M. Berthou sur la nécessité, pour les Bretons, de s'unir et de se consacrer à la Bretagne sans se laisser absorber par la politique ; — dans le *Clocher Breton*, les articles d'Abalor sur la Ligue gaélique, les articles de l'abbé Guillermin sur la musique bretonne, etc.

Au moment de livrer à l'impression, nous recevons avis de la prochaine apparition du *Fureteur breton*, bulletin documentaire, consacré aux questions d'histoire, d'archéologie, de langue bretonne, etc pour paraître en octobre 1905 (Paris, Le Dault).

La très remarquable série de publications pour l'étude du vannetais, entreprise par MM. Ernault, Guillevic et Le Goff, s'est augmentée l'année dernière d'un *Dictionnaire vannetais*, par M. Ernault, avec un supplément très étendu actuellement sous presse (Vannes, Lafolye). Un *Lexique étymologique* est en préparation (par M. Ernault), ainsi qu'un *Vocabulaire français-vannetais*, (par MM. Guillevic et Le Goff).

Il serait à désirer que l'exemple des Vannetais fût suivi par les autres Bretons. Pour les y encourager, M. Ernault prépare une *Grammaire raisonnée de la langue bretonne*, comprenant tous les dialectes ; il espère mener à bien cette publication dans le courant de l'année (Saint-Brieuc, Prud'homme). M. Ernault a fait paraître deux séries nouvelles d'études sur l'histoire du breton : l'une intitulée, *Sur l'étymologie bretonne* (brochure in 8°, Paris chez Bouillon, extrait de la *Revue celtique*) ; l'autre forme le III^e fascicule de ses *Notes d'étymologie Bretonne* (Saint-Brieuc, chez Prud'homme, extrait des *Annales de Bretagne*).

La revue *Le clocher Breton* continue la publication des *Leçons élémentaires de grammaire bretonne*.

On nous signale comme devant paraître très prochainement *Le breton en vingt leçons*, par T. Malmanche.

Cours de breton.

Il serait très souhaitable que les étudiants bretons fussent assidus aux excellents cours de celtique professés par M. Loth, à la Faculté des Lettres de Rennes. Parmi ces jeunes gens, il y en a beaucoup qui sont animés d'un désir très louable de se consacrer à la défense et au relèvement de la langue bretonne ; ils ont constitué un groupement dans ce but : la Fédération des étudiants bretons. Il est évident qu'une connaissance approfondie et raisonnée de la langue leur est indispensable et qu'ils doivent aussi, s'ils veulent développer sérieusement notre littérature en langue bretonne, saisir l'occasion qui leur est offerte, d'étudier le breton moyen et le gallois.

Le cours de breton fondé et dirigé à Guingamp par M. l'abbé Le Clerc est toujours très prospère. Les succès brillants remportés aux examens par les élèves de ce cours ont prouvé que, loin de nuire aux autres études, l'enseignement du breton leur était très favorable. Pareille constatation avait été déjà faite en Angleterre à propos du gallois et en Provence à propos du provençal.

L'exemple de Guingamp n'est malheureusement pas suivi par nos autres collèges. Un cours commencé à Saint-Charles, à Saint-Brieuc, a été interrompu par la maladie du professeur.

Le cours de breton fondé à Brest par le regretté M. Bourgeois, n'a pu être repris, malgré tous les efforts du professeur, M. P. Pronost.

Nous avons signalé, l'année dernière, le succès du cours de breton de Redon devenu, sous l'habile direction de M. de Laigue, une véritable Académie d'art celtique. Continuant sa marche en avant, l'Académie est devenue une Société d'Emulation qui s'emploie, selon le programme de l'Union Régionaliste, à développer toutes les formes de la vie bretonne.

A Paris, le cours de la société La Bretagne (professeur, M. T. Malmanche) est suivi avec beaucoup d'assiduité par une douzaine d'élèves, députés, ingénieurs, artistes, étudiants. La même Société a pris l'excellente initiative d'un cercle populaire breton, *Ti Sant Erwan*, où l'on apprend à lire la langue, à la traduire, à chanter des chansons bretonnes. Ce cercle a pu présenter au concert des Mille-Colonnes un chœur breton d'une vingtaine de voix. Nous sommes heureux de féliciter ici, pour cette organisation modèle, M. l'abbé Camenen, aumônier de La Bretagne, ainsi que ses jeunes et nombreux amis, notamment M. Diverès, étudiant en médecine, qui a beaucoup fait pour la propagande bretonne.

Un certain nombre de nos religieuses ont dû, à la suite des derniers événements, s'exiler dans le Pays de Galles. Elles y ont senti immédiatement l'insuffisance de leur formation celtique. Avec un zèle admirable, la Sœur Marie-Angelina, économe à la Maison-Mère du Saint-Esprit, s'est employée à combler cette lacune. Non contente de rappeler en excellents termes dans *la Colombe* les devoirs de l'enseignement chrétien à l'égard de la langue et de l'esprit des ancêtres, elle a organisé un cours d'enseignement élémentaire du gallois par le breton. Malgré son âge — qui n'est plus celui des études primaires — et ses nombreuses occupations, elle a tenu à être l'élève la plus assidue de ce cours. Grâce à elle, l'étude du gallois au Saint-Esprit donne d'excellents résultats et fait espérer d'heureux fruits, non seulement pour le Pays de Galles, mais pour la Bretagne.

Concours pour les élèves de l'Enseignement primaire et secondaire. — Concours littéraires.

Des concours ont été institués pour l'Enseignement primaire par notre Comité. Notre exemple a été suivi par l'Union Régionaliste qui donne maintenant des prix pour des rédactions bretonnes aux élèves des écoles primaires et secondaires. Un concours de travaux de vacances en breton, pour les élèves des écoles secondaires de l'Etat, a eu lieu l'année dernière sous

les auspices du *Jabadao*, mais nous ne savons pas s'il a été maintenu cette année.

Notre branche du Finistère, sous l'habile direction de M. du Cleuziou et de M. l'abbé Jézégou, de Châteaulin, a organisé cette année comme les années précédentes, un concours pour l'Enseignement primaire dans le Finistère ; nous n'en connaissons pas encore les résultats.

M. l'abbé Buléon, directeur de notre Section morbihanaise, nous écrit qu'il ne peut rien faire en ce moment, étant donnée la désorganisation des écoles chrétiennes de sa région.

Dans les Côtes-du-Nord, nous avons déjà signalé les résultats, plutôt négatifs, d'un essai d'entente entre l'Association Bretonne et la Direction diocésaine des écoles chrétiennes. Nous proposons de revenir, au moins partiellement, au système d'encouragements aux maîtres qui fonctionnent avec succès dans le Finistère. Nous proposons pour des mentions ou des médailles :

1° La Sœur Marie-Angelina du Saint-Esprit, qui s'emploie avec beaucoup de dévouement à la préparation des religieuses destinées à l'enseignement en pays celtique.

2° L'abbé Joanno, recteur de Plésidy, qui, dans les différentes paroisses où il a passé, a formé les élèves des écoles libres à jouer de petites pièces religieuses en breton. Voici, à propos de la représentation récente de *Santez Filomena* à Plésidy, un article de *Kroaz ar Vretoned* qui montre bien toute la portée de cette excellente initiative. Les pièces représentées sont d'une réelle valeur littéraire ; elles sont l'œuvre de M. l'abbé Le Coguiéc, curé-doyen de Pleumeur-Gautier, écrivain breton aussi distingué que modeste.

Eur pezh-c'hoari neve

EUR SKOUER-VAD DA HEUILH. — EUL LABOUR SANTEL D'OBER !

Ar pezh-c'hoari neve-man a zo bet savet gant unan eus hon gwella barzed a Vreiz-Izel, Aotrou person Pleuveur. Eun tol-micher eo an deus graet, rag diez e vije kavout gwelloc'h evit e *santez Filomena*. Hennez eo hano ar pezh, na ve ket kavet c'hoaz e ti al leorier, o vean n'eo ket bet moulet ; kaeroc'h avad evit e lenn e c'heller da ober pan-e-gwir e c'hellfomp e zelaou, c'hoariet ma vo hepdale — ha c'hoariet eus ar

c'hentan — gant merc'hed yaouank skol gristen Plezidi. An oll o deus dalc'het sonj en Tregrom hag er parozioù tro-dro eus ar peziou ken koa'it a oa bet savet gant an Aotrou Joanno pa oa person eno. Galvet eus Tregrom da berson Plezidi, an Aotrou Joanno an eus dalc'het gant an hent-se. Skoazellerien vad en deus kavet : Aotrone kureed Plezidi o deus livet eun teatr kaer, mestrezed ar skol gristen o deus kenteliet war ar pezh ar vugale, hag ar re-man a zo deut, a-benn nebeut amzer, da c'hoarieried dispar. E Bro-Wened zoken, hag a zo brudet evid he c'hoarierien, dreist-oll evit treo a deneridigez, dibaot em eus klevet c'hoari kenkous ha merc'hed yaouank Plezidi. Ouz o c'hlevet n'heller ket miret da vean teneraet ha da skuilh daerou,

.....
Ouspen tud vad Plezidi, me garfe gwelet eno war eun dro oll veleien ha barzed Breiz-Izel.

Gwechall hon tadou koz, hag a oa furoc'h ha skiantekoc'h evi-domp, a ouie ervad pegen don e tisken e goueled ar galon ar wirione pa ve displeget en eur pezh-c'hoari, d'ei da 'n em ziskouez dre-ze dirak an daoulagad, da gemer eur c'horf, kous laret, ha da vevan diragomp. E lec'h re alies, pa ve klevet hepken,

Ec'h a dre eur skouarn hag e teu dre eun all.

Gant-se e oa ar c'hiz gwechall da c'hoari ar Basion da vare ar goueliou-Pask hag e oa, war a lerer, gant sant Erwan, en e vaner Kervarzin, eur strollad c'hoarierien. Ar re-man a oa, emichans, da lakaat a du ar sperejou arog ma stagje ar zant gant e genteliou. Nag a vad a rafe d'ar Vro ha d'ar feiz ma vije kadkroget gant ar c'hiz ken santel-ze ! ma karfe hon barzed kerzet war roudou Aotrou person Pleuveur, ha tenna, da zevel peziou-c'hoari, ar pep gwella eus ar c'henteliou kaer a gaver en istor Breiz, en Aviel, e bueo ar zent.

Komzet e ve dre-oll hirio a zevel oberou-mad. Na welan-me gwelloc'h hini da zevel evit hon *teatr kristen Breiz-Izel*. Hennez hon stago mui-ouz-mui ha gwell-ouz-gwell ouz hon Bro, hon yez, hon gizioù mad hag hon feiz. Neuze 'ta, barzed ha beleien Breiz, deut oll da Blezidi hag eno kemerit... diduamant da genta, hag ive kentel evit rei dorn da hadzevel en Breiz-Treger, da heul an Aotrone Joanno, Bescond, ha Deniel, hon teatr gwechall, pe gentoc'h eun teatr gwelloc'h ha kaeroc'h, ha galloudusoc'h c'hoaz ive eget an hini koz, bravaet ma vo gant oberou barzed gwiziek ha santel 'vel an Aotrou Coguiet, a zo o paoes diskouez an hent ha rei ar skouer-vad. An teatr-ze a vo en gwirione, en hon Breiz-Izel, gwella harp ar Vro hag ar Feiz !

Evel-se bezet graet.

3^e M. Caurel, directeur de l'école libre de Saint-Nicolas-du-Pélem, suit avec succès l'exemple de M. l'abbé Joanno. Sa pièce, *Paner burzudus ar mevel Fanch*, jouée pour la première fois l'année passée à Saint-Nicolas, a fait depuis le tour des écoles chrétiennes de Bretagne. M. Caurel n'est pas seulement un excellent écrivain breton, c'est de plus un des rares maîtres qui s'appliquent à faire aimer à leurs élèves leur langue et leur pays de Bretagne, au lieu de les en détacher.

Des concours de poésie et de prose bretonnes ont été organisés cette année, comme les années précédentes, par le Comité des fêtes bretonnes de Montfort l'Amaury, par la Société artistique et littéraire de l'Ouest, et l'Union Régionaliste. Un concours organisé annuellement à Nantes par une Société de décentralisation littéraire, et qui n'était ouvert au début qu'à la poésie française, a été, à la requête de notre ami, M. le comte de Laigue, étendu à la poésie bretonne.

Théâtre breton

Notre théâtre breton se développe rapidement, dans le Finistère surtout. Le mouvement commence à gagner les Côtes-du-Nord où nous avons maintenant deux bonnes troupes, l'une à Ploézal, l'autre à Pommerit-Jaudy. Nous avons mentionné plus haut les représentations de Plésidy dues à l'heureuse initiative de M. l'abbé Joanno, ainsi que le *Paner burzudus ar mevel Fanch* de M. Caurel.

Rien ne saurait mieux donner l'idée des progrès de notre théâtre que la liste suivante de pièces bretonnes, dont la plupart ont été jouées plusieurs fois avec succès et imprimées.

Buez sant Guennole abad, représenté par la troupe de Ploujean en 1898 (Morlaix, Hamon).

Santez Trifina hag ar roue Arzur, par Ch. Guennou, représenté par la troupe de Ploujean (Morlaix, Hamon).

Ar pevar Mab Hemon, adaptation nouvelle par Rolland et Le Garrec, joué par la troupe de Ploujean à Ploujean, Guingamp, Tréguier, etc. (Morlaix, Hamon).

Ar Vezventi, par Rolland, couronné par l'Union Régionaliste, représenté par la troupe de Ploujean au Congrès de Quimperlé 1901 (Morlaix, Hamon).

Istor ar Mab prodig, par l'abbé Brignou, représenté pour la première fois par la troupe de Saint-Martin de Morlaix et joué depuis dans toute la Bretagne et même à Paris (Landerneau, Desmoulins).

Buez Jozef, du même auteur, joué à Morlaix par la troupe de Saint-Martin, n'a pas été imprimé.

Ar bourc'hiz lorc'hus, par Jaffrennou, représenté à Quimperlé et à Guiclan (Morlaix, Hamon).

Pontkallek par Jaffrennou, représenté à Pleyber, Morlaix, Saint-Pol, Carhaix (Brést, Lefournier).

Ar vezventi, par Le Garrec, pièce anti-alcoolique couronnée par l'Union Régionaliste (Saint-Brieuc, Prud'homme).

Marivont Abtant, par Le Moal, pièce anti-alcoolique, couronnée par l'Union Régionaliste et publiée en partie dans *Kroaz-ar Vretoned*.

Alan al Louarn, par Le Garrec, représenté à Lesneven (Paris, Le Dault).

Arzur Breiz, par Le Garrec, couronné par l'Union Régionaliste, sous presse (Paris, Le Dault).

Marvaill an ene naounek, par T. Malmanche, représenté chez l'auteur au manoir du Rest et à Paris, à l'Athénée Saint-Germain, par le Jabadao (Paris, éditions de *Spered ar Vro*).

Job al lounker, adaptation en léonais de la pièce vannetaise de M. l'abbé Le Bayon, *Jozon er Lagoutler*; joué à Ploudalmézeau, Ploézel, Pommerit-Jaudy, Paris.

Dre ar Bugel, par M. l'abbé Cardaliaguet, imprimé avec la pièce précédente en une brochure (Brest, Kaigre).

Buhe ha Merzerinti santez Barbon, par M. l'abbé Le May, représenté au Saint, à Gourin (Saint-Brieuc, Imprimerie Saint-Guillaume).

Paner burzudus ar Mevel Fanch, par M. Caurel, représenté à Saint-Nicolas-du-Pélem, Trégrom, Ploudalmézeau et un grand nombre d'écoles de Bretagne (Saint-Brieuc, Imprimerie Saint-Guillaume).

Eur Pesk-Ebrel, par Rennadis (Morlaix, Goaziou).

Alan al Louarn, par M. l'abbé Perrot, différent de *Alan al Louarn*, de Le Garrec. Cette pièce jouée avec le plus grand succès à Saint-Vougay et Saint-Pol de Léon, est en ce moment sous presse (Brest, Kaigre).

Fontanella, publié par le *Courrier du Finistère* (1905) (Brest, Kaigre).

Arzur a Vreiz, par *Klaoda*, publié en partie par *Kroaz Ar Vretoned* (1905).

Buez sant Trémeur, par M. l'abbé Roudot, représenté à Lannilis.

Jelvestrik ar chouan bihan, par *an Arc'hantek*, en cours de publication dans la Revue *Ar Vro*.

Ar gwir treac'h d'ar gaou, par Abalor (Paris, Le Dault).

On nous annonce de plus pour paraître prochainement, deux pièces en breton de Léon par l'auteur de *Dre ar bugel*.

En breton de Vannes :

En Eulru Kertolet, par M. l'abbé Le Bayon, représenté à Auray, Pluvigner, Bignon, Vannes (Vannes, Lafolye).

Jozon er Lagoutér, du même, représenté à Pluvigner, Guidel, etc., et adapté en léonais (Vannes, Lafolye).

Troteu ham en o ziganed, du même, représenté à Pluvigner, Sainte-Anne d'Auray.

Breih, par M. l'abbé Gouron, représenté à Grandchamp et Baden (Lafolye).

Sur la bibliographie du théâtre breton on pourra consulter M. Le Dault, qui s'est préoccupé de réunir quelques exemplaires des nombreuses pièces épuisées, les tirages toujours assez restreints se trouvant habituellement enlevés par la vente dès les premières représentations.

A noter surtout, parmi les succès de l'année, la représentation de *Pontkallek*, de Jaffrennou, organisée à Carhaix par l'auteur. M. Hémon, député du Finistère, qui présidait, prononça à cette occasion un discours qui est tout un programme de défense bretonne.

Nous devons également une mention toute spéciale aux représentations données par la troupe de Saint-Vougay *Potred sant Vouga*, sous l'habile direction de M. l'abbé Perrot, une première fois au château de Kerjean, sous la pré-

sidence de M. de Coatgoureden, et une seconde fois à Saint-Pol-de-Léon, dans le parc de M. de Guébriant.

Nous avons déjà signalé le réveil des Trécorois avec les représentations de Ploézal, Pommerit et Plésidy.

Mouvement social chrétien.

Ce mouvement nous intéresse indirectement, en tant qu'il touche à l'avenir du pays et de la langue. En nous plaçant à ce point de vue, nous croyons devoir signaler l'étrange aberration à laquelle se laissent entraîner un certain nombre de ses partisans.

Un de nos amis avait fait paraître, dans un journal catholique de la région, un article où il demandait que l'on fondât dans nos collèges chrétiens, à côté des groupes d'études sociales, des cours d'histoire de Bretagne et de langue bretonne; il s'attira aussitôt de l'un de ces Messieurs une réponse très vive. — Il est bien vrai, disait en substance cette réponse, que les jeunes gens formés à l'action sociale dans nos collèges n'ont absolument rien de breton; mais, au lieu de nous attarder à les rattacher à leur pays par l'étude de l'histoire et de la langue, aidons plutôt le peuple lui-même à se dégager de ces préjugés d'un autre âge, et alors tout se retrouvera dans l'ordre : également débretionisés, dirigeants et peuple s'entendront à merveille pour accepter et pousser de l'avant notre mouvement social.

Voilà où peut conduire chez nous la préoccupation trop exclusive d'améliorer la condition matérielle de la classe laborieuse. On finit par perdre de vue le Peuple breton que nous avons l'honneur d'être, avec notre histoire, notre langue, notre génie et notre mission providentielle, pour ne plus voir que le peuple tout court qui est bien, comme disait Voltaire, « la bête à laquelle il faut du foin », et l'on ose escompter au profit de cet idéal inférieur l'étranglement de notre personnalité bretonne.

L'auteur de la lettre à laquelle nous faisons allusion parlait,

disait-il, « au nom de tous ses confrères ». Nous croyons qu'il y a exagération ; mais le fait n'en est pas moins l'indice d'une disposition assez générale dont les Bretons patriotes feront bien de tenir compte.

Deux revues sont consacrées au mouvement social en Bretagne : l'*Ajonc*, organe du Sillon, et la *Jeune Bretagne*, organe de la Jeunesse Catholique. L'une et l'autre font dans leur rédaction une part à la langue bretonne, seulement dans l'*Ajonc* cet emploi de la langue paraît plutôt accessoire et superficiel, tandis que dans la *Jeune Bretagne* il semble procéder du sentiment breton et attester un désir réel de vivre la vie bretonne. D'autre part l'attitude générale que le Sillon a prise dès le début et qu'il a maintenue malgré les protestations de ses membres bretons, prouve chez ses promoteurs une certaine intelligence de la Bretagne et de sa situation, jointe à un véritable parti pris d'ignorer le mouvement breton.

Aussi l'action du Sillon, qui gagne surtout nos collègues chrétiens, menace-t-elle de détacher de la Bretagne — peut-être même de tourner contre elle — une élite de nos jeunes gens, à moins qu'elle ne soit équilibrée, comme le voulait notre ami, par l'enseignement de l'histoire et de la langue.

La Jeunesse Catholique s'affirme, au contraire, de plus en plus bretonne. Nous avons notamment remarqué, dans un récent compte rendu d'un congrès tenu à Quimper, un très intéressant rapport de M. Jacob, d'Auray, sur la situation de la langue bretonne. Il y a bien dans ce travail quelques erreurs de détail, par exemple les historiens seront surpris d'y voir figurer Conan Meriadec à côté de Nominoé. Il n'est pas exact non plus de dire que les méthodes sont en progrès dans les écoles chrétiennes. La méthode du frère Constantius, dite aussi méthode de Landivisiau, n'est suivie nulle part... même à Landivisiau ! C'est le triomphe du système de proscription sur toute la ligne. Mais M. Jacob et ses amis comprennent très bien qu'il y a une question bretonne et que cette question-là est pour nous autres, Bretons, la vraie question, la question vitale, puisqu'il s'agit de savoir si notre pays continuera d'exister avec sa personnalité propre, ou s'il devra renoncer pour jamais à tenir comme peuple sa place dans le monde ; ils se rendent compte que si nous n'entrevoyons pas le déracinement de la race qui s'opère en ce

moment sous nos yeux par la destruction systématique de notre langue et de notre esprit celtique, c'est dans un bref délai, avec la désorganisation honteuse, la déchéance nationale définitive et irrémédiable. Aussi la Jeunesse catholique semble-t-elle vouloir se donner de tout cœur au mouvement breton. Notre devoir est de l'y encourager et de l'y aider de toutes nos forces ; nous faisons donc appel à toutes les bonnes volontés pour aider nos jeunes gens à appliquer chez nous les méthodes pratiques à l'aide desquelles la *Ligue gaélique* opère en ce moment le relèvement de l'Irlande par la défense et la restauration de la langue.

Nous faisons également appel aux livres de vulgarisation, aux cours et conférences sur l'histoire de Bretagne. Nous avons le plaisir d'annoncer que notre ami, M. du Cleuziou, dont la haute compétence comme historien est bien connue à l'Association Bretonne, vient de donner l'exemple, en ouvrant un cours d'Histoire de Bretagne au cercle de jeunes gens de la Jeunesse Catholique à Saint-Brieuc.

Conclusions.

1° Il y a vraiment place en Bretagne, en ce moment où le mal vient un peu de tous les côtés, pour une union générale, une ligue des bonnes volontés, en dehors et au-dessus de tous les partis, en vue de la préservation du patrimoine commun : traditions, esprit, langue celtiques. Cette union n'est pas seulement désirable, elle est indispensable, et c'est un devoir pour tous les Bretons que d'y contribuer ; or, elle se trouve réalisée dans une Société jeune et active, l'Union Régionaliste. Nous prions donc, d'un façon très instante, tous nos amis de donner leur adhésion à l'Union Régionaliste.

2° Le grand mal de notre Bretagne, c'est ce qu'on a appelé, en termes énergiques, le « déracinement de la race », et l'instrument de ce déracinement, c'est surtout l'enseignement primaire qui a été détourné de son but pour devenir une véri-

table machine de guerre contre la langue. Nos villes et nos campagnes sont maintenant remplies d'enfants qui n'ont plus de breton que le nom ; il n'est même plus nécessaire de venir en Bretagne pour voir les effets du fléau, toutes les villes de France étant, à l'heure qu'il est, peuplées de Bretonnes déracinées et jetées en masse dans la domesticité. Et ce qu'il y a de plus monstrueux (1), c'est de voir l'exemple de l'Enseignement officiel suivi, sur ce point, par l'Enseignement chrétien, là même où ce dernier a une réglementation indépendante de programmes et d'examens, comme c'est le cas pour les Côtes-du-Nord. Nous considérons qu'il est du devoir de tous les protecteurs d'écoles, libres ou non, d'intervenir toutes les fois que cela leur est possible, contre la direction antibretonne donnée à l'Enseignement primaire.

. 3° Ne pouvant guère attaquer de front le mal de la débretisation, nous lui apportons des remèdes indirects, deux surtout : la presse bretonne et le mouvement artistique et littéraire breton.

Des Irlandaises d'Amérique, M^{mes} Mosher et Webb, se sont acquis un titre immortel à la reconnaissance des Bretons, en subventionnant les concours littéraires de l'Union Régionaliste, et nous constatons avec bonheur que leur exemple est maintenant suivi par beaucoup de Bretons éminents.

Nous avons signalé, d'autre part, à propos du théâtre breton, l'appui prêté par des familles influentes à nos troupes d'acteurs et à nos représentations populaires. Nous ne doutons pas que de cette heureuse entente ne sortent les meilleurs fruits.

Les autres pays celtiques nous donnent l'exemple sous ce rapport. Ce sont surtout les grandes familles galloises, Herbert, Vaughan, Mostyn, Bute, qui ont réveillé et qui contribuent à

(1) Cette épithète, que d'aucuns trouveront dure, ne sort pas spontanément de notre plume ; elle nous est dictée par un ami, membre éminent du parti catholique irlandais, qui, venu en Bretagne pour tendre la main aux Congrégations opprimées, est resté positivement atterré en voyant avec quelle facilité notre Enseignement chrétien s'était, presque partout, laissé entraîner par l'exemple de l'Enseignement officiel au pillage du costume et de la langue.

entretenir par leurs libéralités ce mouvement intense de poésie et de vie celtique qui est l'honneur du pays de Galles et fait l'étonnement des étrangers ; et si l'Irlande se relève, en reprenant possession de sa langue et de son génie, c'est en grande partie au concours des Castletown, des Plumket, des Gibson, qu'elle le doit.

4° Ces illustres protecteurs des pays celtiques d'Outre-Manche ne se bornent pas à protéger la langue ; la plupart ont commencé par l'apprendre ; ils la font apprendre à leurs enfants et tiennent à la parler en public. Il serait souhaitable que cette mode s'introduisit en Bretagne. Il n'y a rien de tel, quand il y a un grand effort à faire, qu'un exemple venu de haut. De plus, il faut bien se dire que, si les ennemis de la Bretagne peuvent se livrer impunément au pillage de notre langue, la faute en est aux Bretons eux-mêmes.

Dernièrement, nous interrogeons sur les procédés de son enseignement, une maîtresse chrétienne gagnée malheureusement comme tant d'autres aux préjugés de la pédagogie officielle ; elle nous répondit textuellement : « Notre rôle est bien facile en Bretagne ; nous détachons le peuple breton de sa langue en nous appuyant sur la classe dirigeante. » Le rôle odieux de nos écoles antibretonnes, elles ne le remplissent donc que grâce à la complicité des dirigeants, et le jour où ceux-ci comprendraient qu'ils ont le devoir d'apprendre et de parler la langue du pays, la désorganisation de la Bretagne serait bien près d'être enrayée du même coup.

Nous signalions l'année dernière l'initiative de M. le marquis de Guébriant, prenant la parole en breton aux réunions populaires de La Bretagne ; nous avons eu occasion de féliciter également dans un de nos précédents rapports M. le comte de Laigue qui, non content d'avoir appris lui-même le breton, l'enseigne aux personnes de son entourage. Ajoutons à ces exemples celui d'un de nos amis influents des Côtes-du-Nord, en voie de se faire une place au premier rang de nos écrivains bretons, sous le pseudonyme de *Gwellas*. Les lecteurs de *Kroaz ar Vretoned* ont appris depuis longtemps à apprécier ses excellents articles sur l'Irlande, que *Gwellas* connaît mieux que personne. Qu'il y ait beaucoup de marquis de Guébriant, de comte

de Laigue et de *Gweltas* pour apprendre, écrire et parler notre langue celtique, et nous n'aurons bientôt plus rien à envier à nos frères d'Outre-Manche. Nous pourrons alors espérer, malgré toutes les tristesses présentes, de voir réaliser un jour en Bretagne l'idéal de nos pères :

Eur yez, eur fetz, eur galon !

• Pour le Comité de Préservation,

Le Secrétaire,

F. VALLÉE.



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

COMPTE-RENDU DES SÉANCES

	Pages.
Séance solennelle d'ouverture.....	VII
Discours de M. le Comte Lanjuinais.....	VII
Discours de M. le Comte de Palys.....	X
Bureau Général du Congrès.....	XXII
Programme de la Section d'Archéologie et d'Histoire.....	XXIII
Première Séance (Mardi matin, 13 septembre).....	XXVI
Deuxième Séance (Mardi soir, 13 septembre).....	XXVIII
Troisième Séance (Jeudi matin, 15 septembre).....	XXX
Quatrième Séance (Jeudi soir, 15 septembre).....	XXXII
Cinquième Séance (Vendredi matin, 16 septembre).....	XXXIV
Sixième Séance (Vendredi soir, 16 septembre).....	XXXVI
Septième Séance (Samedi matin, 17 septembre).....	XXXVIII

DEUXIÈME PARTIE

MÉMOIRES

La Vicomté de Fercé, par M. l'abbé Paul Paris-Jallobert.....	3
Vieux usages du Pays de Châteaubriant, par M. l'abbé Guillotin de Corson.....	23
Un Portrait du Connétable de Richemont, par M. J. Trévédý...	68
Inventions bretonnes adoptées en France, par M. J. Trévédý...	78
Aperçu historique sur le Protestantisme et les Guerres de la Ligue dans le Pays de Châteaubriant, par M. le Marquis de Bellevue.....	114

	Pages.
Notes pour servir à l'histoire des Saints de Bretagne, par M. le Vicomte Charles de Calan	152
Un poète breton inconnu. — M. Le Normand de la Bagnais, châtelain du Boisbriant, en Châteaubriant, par M. le Marquis de Bellevue.....	175
Capitation de Châteaubriant en 1783, par M. le Baron Gaëtan de Wismes.....	187
Le Châtelier et l'église fortifiée de Moisdon-la-Rivière (arron- dissement de Châteaubriant), par M. le Marquis de Balby de Vernon	236
Le culte de la pierre en Armorique, par M. l'abbé A. Millon...	243
Livre de raison d'un gentilhomme verrier (1754-1762), par M. Frain de la Gaulayrie.....	266
Les mesures de longueur, les nombres 3 et 7 et les connais- sances en arithmétique, géométrie et astronomie, chez les constructeurs de monuments mégalithiques en Armorique, par M. René de Kerviler	288
Excursion du Mercredi 14 Septembre 1904, par M. Paul de Berthou	307
Note sur l'Angélique et sa culture à Châteaubriant.....	315

TROISIÈME PARTIE

Rapport du Comité de préservation du Breton, par M. F. Vallée	3
---	---



8-05. — Saint-Brieuc, Imprimerie René PRUD'HOMME.
